LOUIS LE GUENNEC

LE FINISTÈRE MONUMENTAL

TOME I

MORLAIX et sa RÉGION

Les Amis de Louis Le Guennec
Quimper

LE FINISTÈRE PITTORESQUE ET MONUMENTAL

MORLAIX ET SA RÉGION

Diocèse de Quimper & Léon

Document numérisé en 2016

DU MÊME AUTEUR

— *Guide du touriste dans le pays de Lanmeur.* Brest, Imp. Moderne, in-8°, 110 p. (épuisé).
— *Notes historiques et généalogiques sur la paroisse de Ploujean et ses anciennes familles.* Morlaix, Imp. Lajat, 1908, (épuisé).
— *L'église de Saint-Jean-du-Doigt et ses annexes.* Morlaix, Imp. Lajat, 1910, in-8°, 30 p. (épuisé).
— *La chapelle de Lambader.* Morlaix, Imp. Lajat, 1911, in-8°, 88 p. (épuisé).
— *A travers Morlaix, Guide à l'usage des touristes.* Morlaix, Imp. Le Goaziou, 1912, in-16°, 38 p. (épuisé).
— *Guide du pays de Lanmeur.* Morlaix, Imp. Le Goaziou, 1912, in-12°, 64 p. (épuisé).
— *La rivière et la rade de Morlaix.* Morlaix, Imp. Le Goaziou, in-12°, 54 p. (épuisé).
— *Morlaix et sa région,* Guide édité par le Syndicat d'Initiative de Morlaix et du Nord-Finistère. Morlaix. Imp. Lajat, (1913), in-8°, 76 p. (épuisé).
— *Le prieuré de Notre-Dame de Kernitron, en Lanmeur.* Morlaix, Imp. Le Goaziou, 1914, in-8°, 36 p. (épuisé).
— *Le château du Taureau.* Edition de « Mouez ar Vro », Morlaix, Imp. Lajat, (1920), in-8°, 58 p. (épuisé).
— *Notice sur la commune de Plougonven.* Edition de « Mouez ar Vro », Morlaix, Imp. Lajat, (1922), in-8°, 58 p. (épuisé).
— *Guide du Syndicat d'Initiative de Cornouaille.* Quimper, Imp. Jaouen, 1923, in-8°, 107 p. (épuisé).
— *Le tourisme en Bretagne à travers les âges.* Quimper, Imp. Bargain, 1931, in-8°, 34 p. (épuisé).
— *Le château de Mézarnou,* suivi de deux petites notices sur les manoirs de Keraudy et de Brézal. Quimper, Imp. Cornouaillaise, 1935, format oblong, 16 p. (épuisé).
— *Sur les vieilles routes morlaisiennes.* Morlaix, Imp. Nouvelle, 1936, in-8°, 53 p. (épuisé).
— *Nos vieux manoirs à légendes.* Quimper. Edition des Amis de Louis Le Guennec. Brest, Imp. de l'Union Républicaine du Finistère, 1936, in-4°, 284 p. (épuisé). Réédition en Offset, Floch, Mayenne, 1975.
— *Choses et Gens de Bretagne.* Quimper, Edition des Amis de Louis Le Guennec, Brest, Imp. de l'Union Républicaine du Finistère, 1937, in-4°, 276 p. (épuisé). Réédition en Offset, Floch, Mayenne, 1976.
— *Vieux Souvenirs Bas Bretons.* Quimper, Edition des Amis de Louis Le Guennec, Brest, Imp. de l'Union Républicaine du Finistère, 1938, in-4°, 276 p. (épuisé).
— *En Breiz Izel autrefois.* Quimper, Edition des Amis de Louis Le Guennec, Brest. Imp. de l'Union Républicaine du Finistère, 1939, in-4°, 267 p. (épuisé).
— *Nos Vieux Manoirs à légendes,* 2e série. Quimper. Edition des Amis de Louis Le Guennec, Brest. Imp. du Télégramme, 1969, in-4°, 308 p. (épuisé).

LOUIS LE GUENNEC

15996
FB
n
NORL

LE FINISTÈRE MONUMENTAL

TOME I

BIBLIOTHEQUE QUIMPER DIOCESAINE

MORLAIX et sa RÉGION

Les Amis de Louis Le Guennec
Quimper

Il a été tiré de cet ouvrage
300 exemplaires numérotés
de 1 à 300 constituant
l'édition originale

Exemplaire N° 92

Page 12 : Dessin de Louis Le Guennec, reproduisant la gravure qui représente le château de Kergournadech publiée dans *Généalogie de la Maison de Rosmadec,* Paris, Sébastien Cramoisy, libraire et imprimeur ordinaire du Roy, in-folio, 1644.

© Copyright Les Amis de Louis Le Guennec — Quimper

PRÉFACE

En publiant sous le titre **Morlaix et sa Région** *un ouvrage posthume de Louis Le Guennec, nous croyons à la fois honorer la mémoire de cet écrivain, né à Morlaix en 1878, et offrir au public une somme de renseignements d'ordre historique, archéologique et littéraire qu'aucun autre livre ne saurait remplacer.*

Quelques lignes d'explication nous semblent toutefois indispensables.

Au début de ce siècle, M. Guillaume Toscer, de Brest, dessinateur à l'Arsenal et amateur éclairé, entreprenait de publier, à ses frais, sous forme de fascicules illustrés, un ouvrage intitulé **Le Finistère Pittoresque**, *dans lequel étaient consacrées à la plupart des communes du département une notice plus ou moins développée, selon l'abondance et l'intérêt des monuments que l'on y trouvait.*

L'ouvrage qui, une fois achevé, se composait de deux forts volumes de format grand in-octavo, était divisé en trois parties d'inégale importance, consacrées, la première au Trégor finistérien, la seconde au Léon, la troisième à la Cornouaille.

Louis Le Guennec, intéressé par cette publication, y collabora en adressant à son auteur des renseignements inédits et des dessins à la plume qui furent acceptés avec empressement et trouvaient place dans les fascicules imprimés après l'entrée en relations des deux écrivains. Malgré son intérêt et la lacune comblée par elle, l'entreprise n'obtint à l'époque qu'un succès tout relatif, si bien que de nombreux fascicules restèrent invendus. Ils furent acquis en bloc après la mort de Toscer par le chansonnier Théodore Botrel pour venir en aide à la veuve de l'auteur, et dispersés comme livres de prix dans des écoles privées.

Aujourd'hui on s'en dispute la collection complète les rares fois où elle passe en vente publique aux enchères.

Vers la fin de sa trop courte vie, Louis Le Guennec, bibliothécaire archiviste de la ville de Quimper, avait projeté de refondre entièrement l'ouvrage en y faisant entrer ce qui avait échappé à l'attention de Toscer et ne pouvait être connu de lui, mais pour diverses raisons la réédition ainsi envisagée ne put voir le jour.

Toutefois, après sa fin prématurée, parmi de nombreux manuscrits inédits, on trouva des centaines de feuillets dont le texte constituait une mise au point de ce qui concernait le Léon en son entier et la partie du Trégor rattachée au département du Finistère par le décret de l'Assemblée Nationale relatif à une nouvelle division de la France en départements et en districts (29 janvier 1790).

De cet important travail nous avons retenu l'ensemble des notices consacrées aux anciennes paroisses des évêchés de Léon et de Tréguier aujourd'hui villes ou communes qui font partie de l'arrondissement de Morlaix, et dont cette cité est devenue le centre administratif depuis la fin du XVIIIe siècle, à défaut d'avoir pu s'adjuger ce titre sur les plans économique et intellectuel. Nous y avons ajouté les notes laissées par l'auteur sur le canton d'Huelgoat qui, bien que situé en Cornouaille, fait partie de la région de Morlaix.

On trouvera donc dans ce volume, entièrement revues et dotées de nouvelles descriptions de monuments, des notices diversement étoffées de toutes les communes de la région de Morlaix particulièrement riche en églises de divers styles, en calvaires, en châteaux et en curiosités naturelles. Chacune d'elles contient l'essentiel de ce qui peut et doit intéresser nos contemporains et enrichir leurs connaissances dans les domaines de l'histoire locale, des antiquités préhistoriques de l'architecture civile, religieuse et militaire.

Dans bien des cas, leur lecture correspondra pour les habitants des localités concernées à la découverte de lieux pourtant familiers et dont le passé leur était totalement inconnu, et cela sous la conduite du plus modeste et du plus sûr à la fois des guides en tout ce qui touche aux temps anciens dans notre région.

Des illustrations dues à la plume de l'écrivain lui-même ont pu, malgré des lacunes regrettables, être regroupées grâce à l'obligeance de ses héritiers et des collectionneurs qui ont mis libéralement leurs trésors à notre disposition pour orner ce volume et renforcer par l'image l'attrait de sa documentation écrite.

Le lecteur averti comprendra aisément que, plus de quarante ans après la mort de Louis Le Guennec, les responsables de cette édition aient dû se poser la question : faut-il publier tel quel ou apporter compléments et rectifications? Nous avons opté pour la première solution à la fois par respect pour l'œuvre de Le Guennec et parce que sous la forme de notes les additions auraient altéré la physionomie de l'ouvrage.

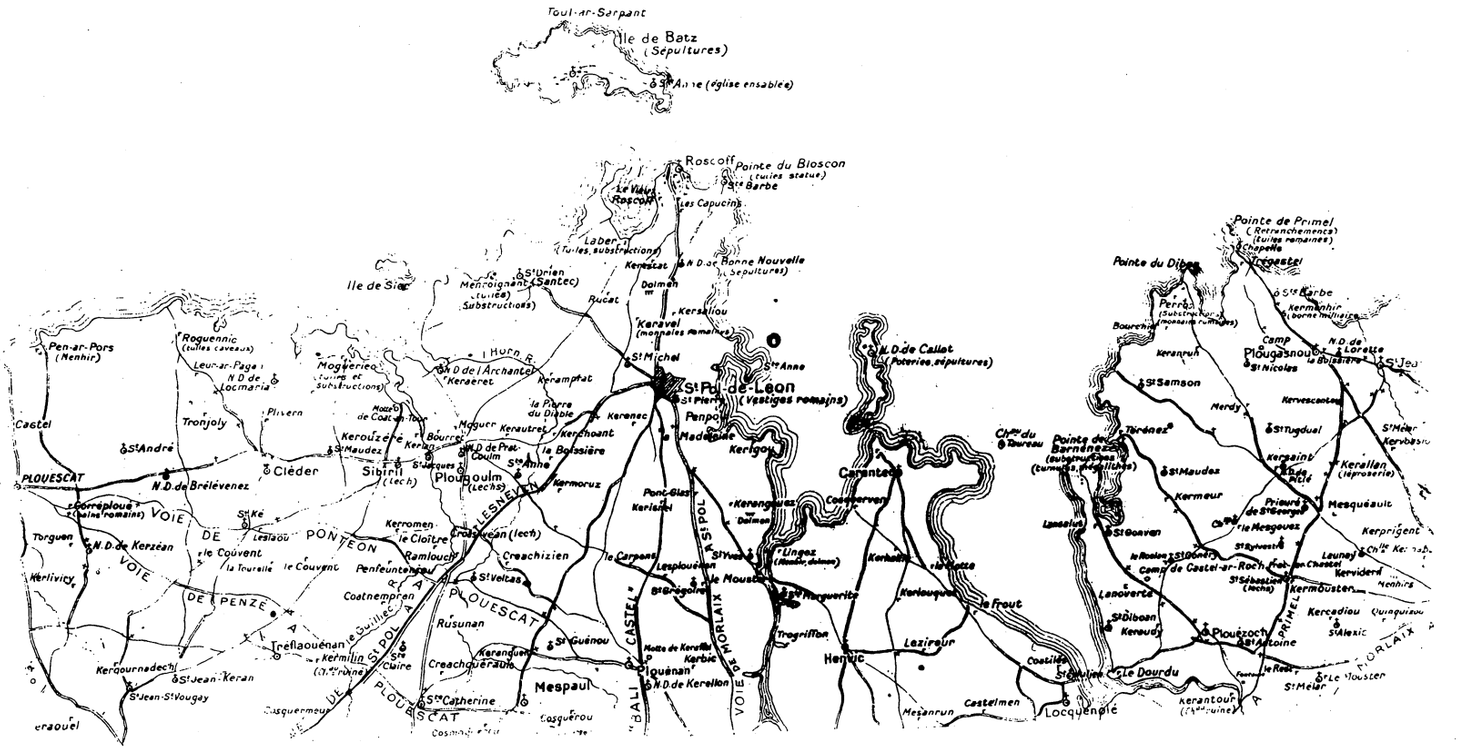
Tel qu'il se présente, il nous reste à souhaiter que le public lui réserve l'accueil dû à une œuvre à la fois sérieuse et divertissante. Ce sera la seule reconnaissance qu'auront ambitionnée ceux qui, restés fidèles à la mémoire de son auteur, ont tenu à lui rendre un nouvel hommage en menant à bonne fin une publication qui, de son vivant, n'a pu prendre place dans la liste de ses travaux livrés à l'impression.

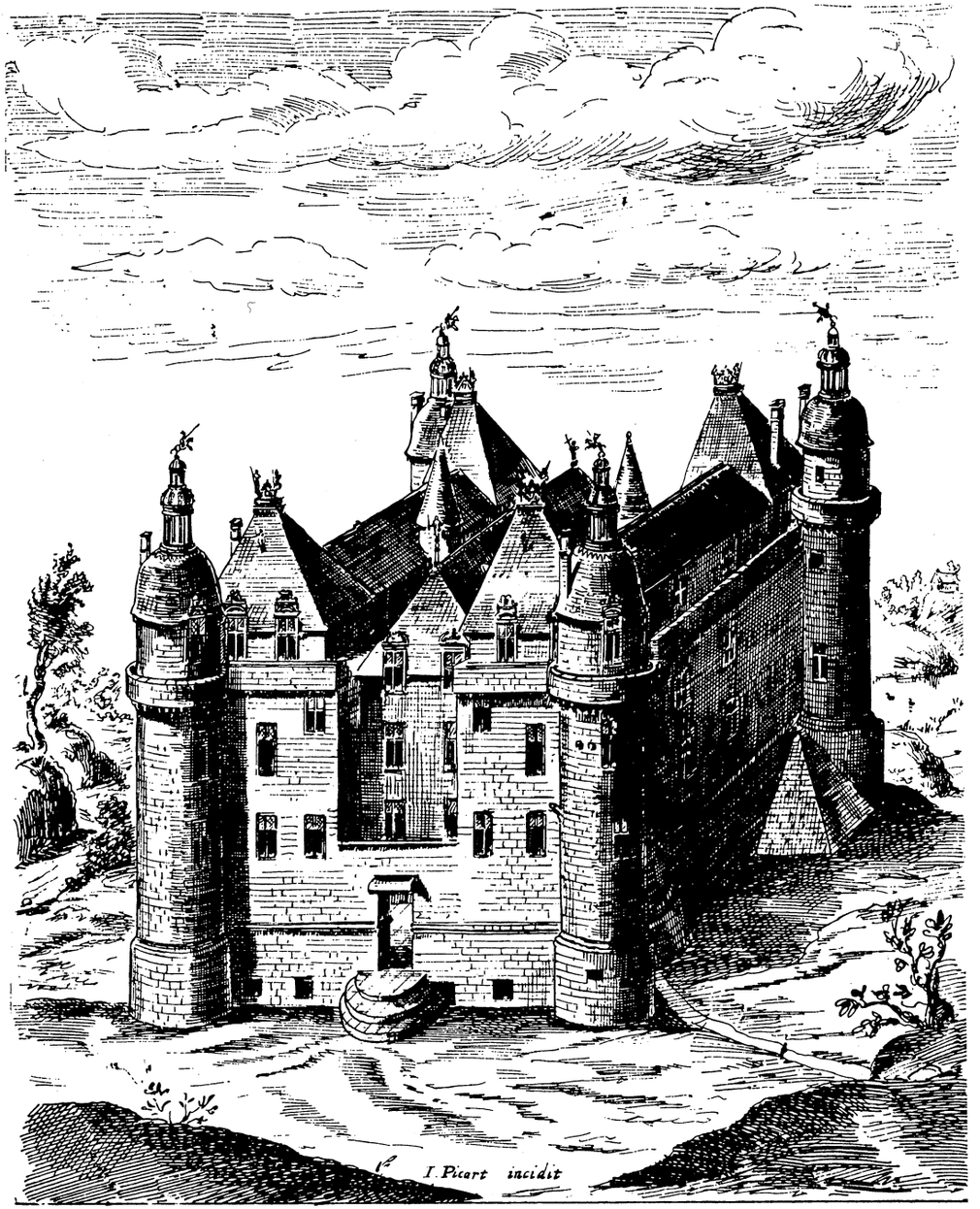
Fr. GOURVIL
Président de la Société
des Amis de Louis Le Guennec



Carte archéologique de la région de Morlaix

N. D. É. Nous regrettons vivement de n'avoir pu nous procurer les parties est de la région de Morlaix qui ont été établies par Louis Le Guennec


Toul-ar-Serpant
Ile de Batz (Sépultures)
St Anne (église ensablée)
Roscoff
Pointe du Bloscon (tuiles statue)
Ste Barbe
Le Vieux Roscoff
Les Capucins
Laber (Tuiles, substructions)
St Julien (Santec)
N.D. de Bonne Nouvelle (Sépultures)
Ile de Sieck
Menroignant (tuiles) (substructions)
Dolmen
Kerscaven
Kerlaviou
Keravel (monnaies romaines)
St Michel
Ste Anne
N.D. de Callot (Poteries, sépultures)
St Pol de Léon (Vestiges romains)
St Pierre
Penpol
la Madeleine
Kerigou
Carantec
Pointe de Primel (Retranchements) (tuiles romaines) Chapelle
Pointe du Dibenn
Ste Barbe
Kermanhir (bornes milliaires)
Camp
Plougasnou
St Nicolas
N.D. de Lorette
St Jean
St Samson
Kervescontou
Merdy
St Thugdual
St Méen
Kerbabiou
Pen-ar-Pors (Menhir)
Roguennic (tuiles caveaux)
Leur-ar-Paga
N.D. de Locmaria
Mogueriec (tuiles et substructions)
N.D. de l'Archange
Kereseret
Kerampfat
la Pierre du Diable
Kerouzere
Kerlas
Bourrec
St Maudez
Kerautret
Kerchoant
la Boissière
Castel
St André
Tronjoly
Plivern
Cléder
Sibiril (Lech)
St Jacques
Ploujoulm (Lech)
Kermoruz
PLOUESCAT
N.D. de Brélévenez
Correplouc'h (Tuiles romaines)
Torguen
N.D. de Kerzéan
le Couvent
la Tourelle
Herlivicy
Kerlaouénan
Kermen
le Cloître
Creac'hean (lech)
Creachizien
Ramlouch
Penfeuntenyo
St Ké
Leslaou
Kerscao
Coatnempran
Rusunan
St Veltas
Kerangueau
Creachqueréault
Kergournadech
St Jean-Keran
St Jean-St Vougay
Kerlivicy
Treflaouénan
le Guilliec
Kermilin (Ch. en ruines)
St Claire
St Guénou
Mespaul
Ste Catherine
Plouénan
N.D. de Kerellon
Motte de Kerellé
Kerbic
Pont-Glas
Kerlastel
Kerangoazec
Dolmen
Lesplouennan
le Carpont
St Vest
Lingez (Menhir, dolmen)
St Grégoire
le Mousel
Ste Marguerite
Trogriffon
Henvic
Kerlaouguen
le Frout
Lézireur
Castelmen
Mesanrun
Locquenolé
Costilès
St Sulvine
le Dourdu
Kerantour (Ch. en ruines)
St Melar
le Rest
Ploezoch
St Antoine
St Alexic
Kercadiou (Quinquiou)
Kerviderd
Kermouster
Launay
Ch.te Kergoat
Kerprigent
Mesqueault
Prieuré de St Georges
le Mesgouez
St Gonvan
le Rouhou
St Sébastien (Tuiles)
Camp de Castel-ar-Roch
Kerbabiou
Kerangoff
Kerbiguet
Kerbiguet
Kerbiguet



KERGOVRNADECH.

Chaſteau appartenent á Madame la Marquiſe de Molac, ſituué en l'Eueſché de Leon en Bretagne

M. DC. XXXII

CANTON DE MORLAIX

CINQ COMMUNES : MORLAIX, SAINT-MARTIN-DES-CHAMPS, SAINTE-SÈVE, PLOURIN, PLOUJEAN

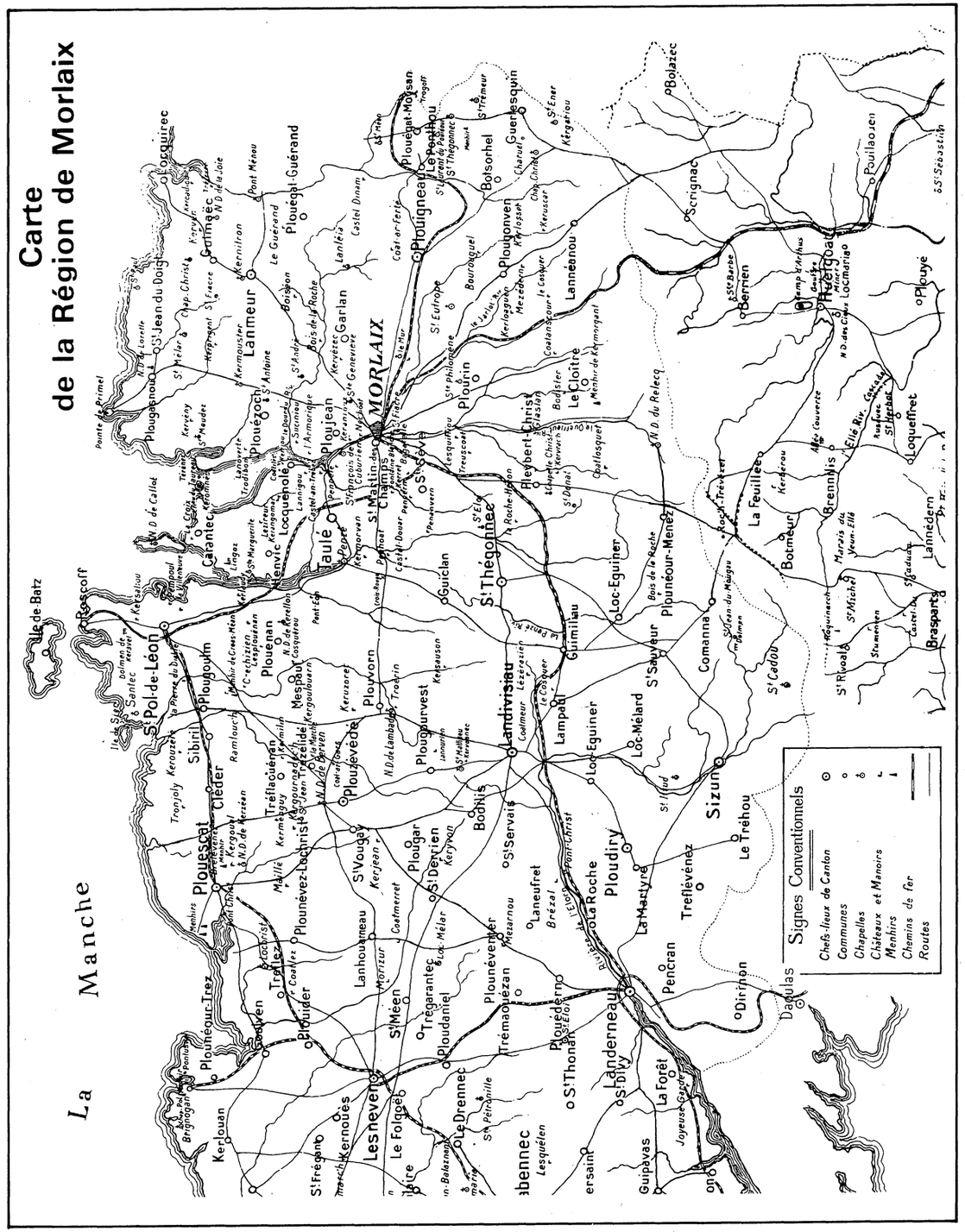
MORLAIX

MORLAIX. — Jadis *Montrelais*, en latin : *Mons-Relaxus* ; en breton : *Montroulez* — On dirait vraiment que les anciens auteurs se soient plu à faire des jeux de mots à propos de l'étymologie de Morlaix « *Mons relapsus* ou *relaxus* (1288-1289) » — Exécution du testament du duc Jean Le Roux — est un pitoyable calembour. *Mortrelez* (mer resserrée) est un à peu près qui ne vaut guère mieux, dit Jourdan de La Passardière, et en tout cas, ajoute-t-il, il faudrait prendre pour point de départ non pas Morlaix, mais le vocable breton Montroulez. Rapprochez *Troulez* de *Traoulez* (*Traulès*), nom de lieu, et de *Trélez* qu'on écrit officiellement *Tréflès* et qu'Albert Le Grand orthographie *Trevlès*.

Les armes de la ville sont : *d'azur au navire équipé d'or, aux voiles éployées d'hermines*, auxquelles on a ajouté pour supports à senestre un léopard à deux têtes figurant l'Angleterre, à dextre le lion de Léon auquel s'adresse la devise : *S'ils te mordent, mords-les.* Le calembour ici est ingénieux et intrépide.

Morlaix s'élève à la jonction de trois vallées, au fond d'un estuaire sinueux où se réunissent les eaux brunes du Jarlot et du Queffleut, petites rivières échappées des montagnes d'Arrée. C'est l'une de ces ville-ports, si nombreuses en Bretagne. Sur la colline abrupte, qui commande leur confluent, les Gallo-Romains eurent sans doute une forteresse, car en démolissant le château, ruiné pendant la Ligue, on a trouvé des médailles impériales du IIIe siècle.

Une tradition, très discutée, attribue l'évangélisation de Morlaix, dès l'an 72 de l'ère chrétienne, à saint Drennalus disciple de Joseph d'Arimathie. A l'appui de cette croyance, l'érudit chanoine Abgrall fait remarquer que saint Drennaël, Drel, Dreyel, est honoré sur plusieurs points de la Bretagne et avait autrefois une chapelle à Plouhinec, près de Pont-Croix.



En 1179, le duc Geoffroy prononça la réunion de Morlaix au domaine ducal. Guyomarch, vicomte de Léon, ne tenant aucun compte de la décision du duc, souleva le pays et reprit la ville en 1186, mais, l'année suivante, Henri II, roi d'Angleterre et tuteur du jeune duc Arthur de Bretagne, venait en personne assiéger Morlaix et s'en emparait après une résistance opiniâtre.

Bien que Morlaix fut devenue ville ducale, les comtes de Léon n'en continuaient pas moins à revendiquer la jouissance de leurs droits sur la cité. En 1275, le duc Jean Le Roux mit fin à cette situation en achetant d'Hervé IV, *le Dissipateur*, ruiné par la débauche, Morlaix, moyennant quatre-vingts livres de rente, comme il avait acquis, trente-six ans plus tôt, le château de Brest pour une haquenée blanche et cent livres de rente.

Le duc Jean IV, aidé des Anglais, reprit en 1374 la ville, qui s'était déclarée contre lui. Il ne consentit à lui épargner les horreurs d'une mise à sac que si vingt des notables venaient, en chemise et la corde au cou, se livrer à sa discrétion. L'un des principaux bourgeois, Eon Coroller, s'offrit aussitôt pour conjurer la ruine de sa patrie, et son généreux exemple décida dix-neuf autres notables. Mais, moins généreux qu'Edouard, à la prise de Calais, le duc n'épargna point ces braves. Il les fit pendre sur une colline qui domine le port à l'ouest, et qui depuis a gardé le nom de Roche-Coroller.

Morlaix ne souffrit cependant pas trop de ces luttes sans cesse renaissantes. Au XVe siècle, son mouvement commercial avait pris un essor considérable. Ses négociants entretenaient des relations très actives avec tous les ports de l'Océan. Leurs importations de toiles en Espagne avaient une si grande importance qu'au milieu du XVIe siècle, on en évaluait le montant à une trentaine de millions. Morlaix comptait alors, comme les ports normands, de vraies dynasties d'armateurs, quelque peu corsaires, et même pirates à l'occasion. Le plus connu est Jehan Coetanlem, le « roi de la mer » breton, qui, avec une flottille frétée de ses deniers, courait sus dans la Manche et l'Atlantique aux vaisseaux anglais, défit en bataille rangée une escadre ennemie, brûla Bristol, devint grand-amiral de Portugal et mourut à Lisbonne en 1492, après avoir, dit-on, indiqué à Christophe Colomb la route des Indes Occidentales. Son neveu et émule Nicolas Coëtanlem, l'un des plus grands négociants de Bretagne, dirigea en 1496 la construction de la célèbre caraque de guerre *la Maréchale*, plus tard nommée *la Cordelière*, et contribua pour dix mille livres aux frais de son équipement. Il mourut en 1518, après avoir dicté un extraordinaire testament dont un exemplaire sur vélin, conservé aux archives de l'hôpital de Morlaix, mesure près de quatre mètres de longueur.

En 1505, dans son voyage en Bretagne, Anne, la bonne duchesse, des-

cendit au couvent des Jacobins. Les notables de la ville lui offrirent un petit navire d'or enrichi de pierreries, et une hermine apprivoisée portant un collier de diamants. Comme la reine s'effrayait de la familiarité du petit animal, qui s'était réfugié dans sa guimpe, le duc de Rohan, la rassurant, lui dit : *Ne craignez rien, Madame, ce sont vos armes!* Treize ans plus tard, la ville de Morlaix reçut aussi magnifiquement le roi François Ier, qui vint consacrer par sa présence en Bretagne, la réunion définitive du duché à la France.

Les Anglais tirèrent vengeance du sac de Bristol, lorsqu'en 1522 ils surprirent de nuit la ville mal gardée, pillèrent et incendièrent les plus beaux quartiers, brûlèrent l'église du Mur et emmenèrent captifs les principaux habitants. Pendant plusieurs années, Morlaix n'offrit que deuil, désolation et misère, mais elle se releva de cette terrible épreuve avec l'aide des Valois, qui confirmèrent ses privilèges anciens et lui en accordèrent de nouveaux. La Communauté de ville fut établie en 1562 ; ses membres étaient choisis parmi les négociants, et ils députaient deux d'entre eux aux Etats de Bretagne.

Au mois d'août 1548, après son débarquement à Roscoff, Marie Stuart, encore toute enfant puisqu'elle n'avait que six ans, fit à Morlaix une entrée triomphale en se rendant à Paris où elle devait, dix ans plus tard, épouser le dauphin, depuis François II. Comme la princesse s'en revenait de Notre-Dame du Mur où elle avait entendu un *Te Deum* en son honneur, le pont-levis de la porte de Bourret, trop chargé, s'écroula et les Ecossais de l'escorte s'écrièrent : *Trahison!* mais le seigneur de Rohan, qui accompagnait la future reine, s'écria vivement : *Jamais Breton ne fit trahison!* Nobles paroles auxquelles plus tard, un des plus célèbres parmi les enfants de Morlaix, le général Moreau, devait donner un triste démenti.

Sous Henri III, le commerce morlaisien était redevenu plus florissant que jamais, mais la Ligue interrompit brusquement cette prospérité matérielle. Tout commerce cessa sur les grands chemins infestés de bandes pillardes, sur les voies maritimes écumées par les pirates ligueurs, rochellois ou espagnols. Morlaix ne songea plus qu'à réparer les brèches de ses vieux remparts, à détruire les châteaux voisins dont les garnisons l'incommodaient, à faire entrer de gré ou de force toutes les paroisses d'alentour dans « la Sainte Union ». Les ligueurs y régnèrent en maîtres jusqu'en 1594. Alors le maréchal d'Aumont, lieutenant d'Henri IV, occupa la ville, qui lui avait été ouverte sans résistance, assiégea vigoureusement le château et s'en empara malgré la belle défense du gouverneur Carné de Rosampoul.

La main autoritaire de Louis XIV remit de l'ordre dans l'administration municipale, mais enleva à la cité ses plus précieuses franchises. La perte la

plus sensible aux Morlaisiens fut celle du gouverneur du château du Taureau, forteresse qu'ils avaient construite à leurs frais sur un rocher au milieu de la rade, pour s'opposer aux incursions anglaises, et dont François Ier par un privilège unique en France leur avait confié la garde.

Depuis la Ligue, l'histoire de Morlaix n'offre plus que des fondations de couvents, des entrées de gouverneurs, des querelles entre juges et échevins, des tenues d'Etats. La dernière de celles-ci eut lieu en 1772 aux Jacobins et fut fort brillante. La Révolution ravagea les églises et les bibliothèques, mais ne s'y montra pas sanguinaire, et se manifesta surtout par la détresse du peuple et par les réjouissances civiques. Lorsque le général Moreau traversa le Rhin, ses compatriotes enthousiasmés à la nouvelle de son exploit, voulurent le renouveler selon leurs moyens ; ils se formèrent en une gigantesque farandole, et, pataugeant dans l'eau et la vase, ils traversèrent le port à marée basse.

Le négoce se ressentit beaucoup des guerres navales de l'Empire, et n'a pu depuis reprendre son développement d'autrefois, d'autant plus que la disparition progressive du cabotage lui a porté un coup fatal. La fabrication et l'importation des toiles, des papiers, des tonneaux, qui enrichissaient fabricants et marchands, ne sont plus qu'un souvenir. Cependant, le port reste encore le plus commerçant du Finistère, et un chemin de fer le relie depuis 1906 à la gare, où viennent aussi aboutir les lignes de Carhaix et de Roscoff.

Parmi les hommes remarquables qu'a produits la ville de Morlaix, il faut citer principalement Hervé Nédellec, général de l'Ordre des Dominicains, mort en 1322, le plus docte théologien et le plus grand prédicateur de son siècle ; le Père Albert Le Grand (1599-1640) auteur, en 1636, de la *Vie des Saints de la Bretagne Armorique* ; Charles Cornic, le célèbre corsaire (1731-1809) ; l'écrivain Emile Souvestre (1809-1854) auteur du *Foyer Breton*, des *Derniers Bretons*, d'*Un Philosophe sous les Toits* etc. ; et le général Moreau, le vainqueur de Rastadt et de Hohenlinden, qui eût été le plus glorieux de tous, si son amour de la Patrie avait été plus fort que sa haine pour Bonaparte, s'il était mort en versant son sang pour la France, au lieu de tourner ses armes contre elle.

Morlaix, dont le rôle historique est bien effacé dans la première moitié du XIXe siècle, se réveilla tout à coup au bruit des ouvriers rassemblés pour édifier le gigantesque viaduc — en son genre l'un des plus considérables ouvrages de France — rendu nécessaire par le passage de la voie ferrée de Paris à Brest, au-dessus de la vallée profonde où se réunissent le Queffleut et le Jarlot, pour former la Dossen, ou rivière de Morlaix.

La longueur du viaduc, dont la première pierre fut posée le 21 juillet 1861, est de deux cent quatre-vingt-quatre mètres ; sa hauteur, divisée en deux étages d'arcades, est de cinquante-huit mètres au-dessus des quais. L'étage supérieur comprend quatorze arches et l'étage inférieur neuf arches seulement, par suite du rétrécissement du bas de la vallée.

C'est de cet observatoire gigantesque, écrasant de sa masse l'église Saint-Melaine, posée à ses pieds, qu'il faut voir Morlaix dans son ensemble. De cette hauteur, les personnes qui circulent sur la place Thiers, en face de l'hôtel de ville, semblent appartenir à la race lilliputienne. Derrière l'hôtel de ville apparaît la massive tour de Saint-Mathieu, au milieu des agglomérations de maisons qui escaladent de tous côtés les flancs escarpés des collines, couronnées de verdure, dominées, à droite, par des bâtiments de la gare et la tour de l'église Saint-Martin ; à gauche, par les vieux couvents des Carmélites et des Ursulines. Beaucoup de ces maisons ont leurs jardins étagés en « combots », dont le dernier dépasse souvent en hauteur la cheminée du logis, ce qui, selon une vieille plaisanterie, permet de lancer directement les légumes dans le pot-au-feu familial.

De l'autre côté, c'est le bassin à flot avec ses coquets yachts de plaisance et ses gros navires, chargeant ou déchargeant leurs marchandises, qui donnent au port une animation toujours renouvelée. C'est le quai de Tréguier, jadis bordé de ces curieuses maisons à galeries couvertes qu'on appelait *les Lances* ; c'est le quai de Léon, au bout duquel s'élève la manufacture des tabacs et où vient aboutir la voie ferrée raccordant le port à la gare.

Morlaix a passé pour peu salubre, mais la situation s'est beaucoup améliorée et serait bonne, sans la déplorable diminution du nombre des naissances.

C'est sans doute pour assainir et embellir la ville qu'on voit disparaître peu à peu ces curieuses maisons du XVIe siècle, cédant la place à des constructions modernes, d'une déplorable banalité, qu'on a procédé au recouvrement d'une partie du bassin et de la rivière du Dossen dans son passage à travers la ville. Les hygiénistes ont-ils pleinement raison ? Gardons-nous d'en douter. Cependant, combien plus pittoresque et intéressante était la cité, lorsque s'élevaient de toutes parts ces habitations moyenâgeuses aux étages surplombant en encorbellement sur la rue ou se mirant dans la rivière, qui faisaient de Morlaix l'une des vieilles villes les plus attirantes de l'Ouest de la France.

Quatre rues conservent encore assez bien le cachet du bon vieux temps : ce sont la Grand'Rue, la rue du Mur, jadis rue des Nobles, la rue Saint-

Melaine ou de Guernisac et la rue Longue de Bourret. Parmi les constructions qui ont échappé jusqu'ici à la manie de tout rajeunir, citons la maison dite de la Duchesse Anne, rue du Mur, classée parmi les monuments historiques. Au-dessus, au rez-de-chaussée, percé de trois larges baies qu'encadrent des colonnettes et des moulures gothiques, s'élèvent trois étages en surplomb avec poteaux corniers, montants, croix de Saint-André et statues. Au premier étage, on reconnaît saint Jacques à son bourdon et à ses coquilles et saint Yves, assis dans un fauteuil, à son bonnet carré, plus les trois cariatides accroupies : d'un sauvage barbu, armé d'une trique, d'un fou coiffé d'un bonnet d'âne, d'une bonne femme grotesque. Au second étage, sainte Barbe avec sa tour, sainte Catherine avec sa roue, et trois bons-hommes à l'épaisse crinière.

Le hall intérieur, transformé en magasin d'antiquités, est une vaste pièce montant jusqu'aux combles et éclairée par la toiture vitrée. Cette disposition spéciale aux vieux logis morlaisiens, et dont Léon Palustre admirait l'ingéniosité, en s'étonnant qu'elle n'ait pas été imitée ailleurs leur a valu le nom de *maisons à lanterne*. Un escalier monumental à rampes tournantes dessert les deux parties de l'habitation par des galeries superposées dites *ponts d'allée* ou *pont-alez*. La colonne principale, ciselée du haut en bas, offre les statues de saint Nicolas et les enfants au saloir et de saint Christophe portant l'Enfant Jésus. Au second étage, un Bacchus breton aux jambes croisées, semble aspirer avidement vers la bonde du tonnelet au-dessus duquel il est suspendu la tête en bas. Plus haut, un sien compère, plus heureux, boit *à la brette*, c'est-à-dire goulûment, à la clef d'un autre tonnelet.

Citons encore, parmi les coins pittoresques du vieux Morlaix, l'entrée de la venelle du Créou, où les pignons s'accolent presqu'au sommet, la venelle au Son, plus curieuse encore (1), ainsi que tout ce bas de la rue de Guernisac, d'un caractère archaïque ; la Grand'Rue, principale artère de la vieille ville murée, et la montueuse rue de Bourret, avec leurs belles et artistiques maisons de bois ciselé ou de granit, qu'habitaient jadis ces aventureux armateurs qui envoyaient leurs navires en Espagne, dans la Baltique, en Orient, et disputaient aux Portugais les golfes à peine reconnus du Brésil. Parmi les nombreuses statues pieuses ou grotesques qui décorent les maisons de la Grand'Rue, il y a lieu de remarquer une figuration naïve de l'Immaculée Conception, où la Sainte Vierge, entourée d'un nimbe, apparaît dans le sein de sainte Anne, sa mère.

(1) — *Cf. Vieux Souvenirs Bas Bretons*, page 65.

La circonscription religieuse de Morlaix est divisée en trois paroisses : Saint-Mathieu, Saint-Melaine et Saint-Martin.

Saint-Mathieu était au XIIe siècle un prieuré dépendant de l'abbaye de Saint-Mathieu de Fine-Terre (*Loc-Mazé Pen-ar-Bed*). La tour de l'église bâtie au XVIe siècle, ne manque pas d'une certaine majesté austère et pesante ; elle porte vers le bas l'inscription :

LAN MIL CINQ CENTZ QVARANTE HOVICT LE DIXIESME IOVR DE IVLLET FVT COMMECE CESTE TOVR EN LHONEVR DE DIEV DE NOSTRE DAME ET DE MONSEIGNEVR SAINCT MAHE.

La nef fut démolie en 1824 et remplacée par le bâtiment actuel, dont la laideur, dit Pol de Courcy, dépasse toutes les limites. L'église possède un beau Christ de bois de tournure espagnole qui y est en grande vénération. Une légende raconte que des marins de Morlaix le trouvèrent en mer sur un navire dépourvu de tout équipage, et qu'ils en firent don à la collégiale Notre-Dame du Mur. D'autres souvenirs de la vieille église sont les bas-reliefs de la Cène et du Lavement des pieds, la Trinité en albâtre, quelques statues dont un curieux Saint-Crépin coiffé d'un tricorne, et les boiseries du buffet d'orgue.

Dans la petite chapelle située derrière le chevet de Saint-Mathieu est conservée l'antique et vénérée statue de Notre-Dame, qu'abritait autrefois l'église collégiale de Notre-Dame du Mur, fondée en 1295 par Jean II, duc de Bretagne. Le célèbre clocher de Notre-Dame du Mur, rival de celui du Creisker, dominait la ville. Sous la Révolution, l'église, après avoir servi de temple de la Raison et de temple décadaire, fut vendue et démolie. La tour seule fut conservée, mais privée des murailles de la nef qui lui servaient de contreforts, elle s'écroula avec un fracas épouvantable le vendredi 28 mars 1806, à l'heure de midi.

La statue de Notre-Dame du Mur remonte au début du XVe siècle, peut-être même à la fin du XIVe. La Sainte-Vierge est représentée assise et allaitant l'Enfant-Dieu qu'elle porte sur ses genoux. C'est une statue ouvrante ou à armoire dont les draperies du corps, formant panneaux, laissent apercevoir, lorsqu'elles s'ouvrent, un groupe sculpté de la Sainte-Trinité ; le Père Eternel assis sur un trône tient des deux mains le divin Crucifié ; sur sa poitrine plane le Saint-Esprit sous la forme d'une colombe aux ailes éployées. A l'intérieur des battants de la statue sont peintes six scènes de la vie de Notre-Seigneur, bien noircies par le temps et difficilement visibles aujourd'hui.

Des statues ouvrantes de la Vierge se retrouvent encore à Bannalec et à Notre-Dame de Quelven, centre d'un important pélérinage, près de Pontivy.

En 1895, les Morlaisiens fêtèrent solennellement, le jour de l'Assomption, le 600e anniversaire de la fondation de l'église de Notre-Dame du Mur. Une procession formée des six paroisses du canton et présidée par trois évêques eut lieu, promenant triomphalement la statue de Notre-Dame dans les rues de la ville, pavoisées et ornées de feuillages et de fleurs. Au bas de la chapelle, joli médaillon en bas-relief du crucifiement avec personnages multiples.

Saint-Melaine est un ancien prieuré dépendant de Saint-Melaine de Rennes, fondé vers 1150 par Guyomarc'h de Léon. L'église est des XVe et XVIe siècles. L'inscription gothique gravée sur un cartouche tenu par deux anges, au-dessus du porche midi, donne la date du commencement des travaux.

LAN - MIL - QUATRE - CENTS - QUATRE
VINGTS - NEUFF - FUT - COMMANCEE
CESTE - EGLISE - DE - PAR - DIEU.

Au fond du portail, entre deux portes en accolades géminées, feuillagées et terminées par un gros fleuron, est placé un élégant bénitier en pierre avec niche sculptée, surmontée d'une statue gothique de Notre-Dame de Bon-Secours. Les figures des douze Apôtres, la Salutation Angélique et deux scènes de la vie de saint Melaine sont peintes sur le lambris.

Le clocher à l'angle sud-ouest de l'église est plus moderne, puisque la tour carrée, accostée d'une tourelle d'angle, ne fut achevée qu'en 1574. Une flèche de métal, trop courte et trop étroite en proportion de la tour, a remplacé, voici quelque cinquante ans, l'ancien campanile qui couronnait l'édifice.

L'intérieur de l'église, renfermant de nombreux enfeus, est divisé en trois nefs, dont les arcs retombent sur des colonnes rondes sans chapiteaux. Les poutres sont décorées aux extrémités de têtes de dragons ; les frises, de figures grimaçantes de moines.

On reste charmé devant l'élégant petit baldaquin du XVIIe siècle qui surmonte les fonts baptismaux ; la sveltesse des colonnettes couvertes de feuilles de vigne, le dôme élancé garni de statues dans chacune des arcatures et terminé par un haut lanternon, tout concourt à faire de ce gracieux édicule un petit chef-d'œuvre du genre.

Tout à côté, au bas de la nef, est une magnifique tribune d'orgue divisée en trente compartiments de style flamboyant. Signalons encore une belle Vierge-Mère à l'autel de Notre-Dame des Neiges, un Saint-Yves et de nombreux tableaux dont deux — l'Enfant Jésus et le Purgatoire — de Valentin, l'artiste quimpérois, qui vivait à la fin du XVIIIe siècle.

L'escalier qui, de la place Thiers conduit à l'église, est bordé à gauche

par un haut et sévère logis du XVIIe siècle, à lucarnes de pierre et grand pavillon carré flanqué d'une tourelle ronde. On a martelé sur le portail l'écusson du constructeur, messire François du Parc, seigneur de Kergadou et de Rosampoul, conseiller au Parlement de Bretagne. Il y a un demi-siècle, ce bel hôtel seigneurial se terminait sur le quai de Tréguier par une magnifique avancée soutenue par des piliers et formant *Lances* à l'entrée du curieux quartier de ce nom. Mais vers 1860, l'administration municipale de Morlaix, désireuse d'embellir la vue du port (*sic*), força le propriétaire à démolir lui-même et sans indemnité tout ce corps de logis encore solide pour des siècles. Une autre maison du même genre, en schiste bleu et granit, avec cage d'escalier à toit aigu et grandes lucarnes existe sur le quai de Tréguier. C'est l'ancien hôtel de Coëtlosquet, que possédait au XVIIIe siècle un riche armateur de souche irlandaise, Cruypennink. Les fabricants de cartes postales en font niaisement la résidence de Marie Stuart pendant son court séjour à Morlaix.

Saint-Martin, des églises de Morlaix la dernière en date, mais la première qu'on aperçoit en débarquant de la gare, est un ancien prieuré de Marmoutiers, fondé en 1128 par Hervé de Léon, avec obligation de construire un monastère, un cimetière et un bourg. Elle fut rebâtie de 1773 à 1788, sur les plans de M. Besnard, ingénieur en chef de la Province de Bretagne, le même qui fit construire l'église de Plouzané, près de Brest. Expilly, qui fut député du clergé de Léon aux Etats Généraux, puis devint évêque constitutionnel du Finistère, et qui devait périr sur l'échafaud, à Brest, en 1794, était alors recteur de Saint-Martin.

La tour carrée terminée en dôme et surmontée d'une statue de Vierge-Mère, ainsi que de riches verrières ont complété, vers le milieu du XIXe siècle, la décoration de l'édifice. De nos jours Edouard Puyo (2) a exécuté les quatre belles compositions picturales qui ornent le chœur : 1) *saint Corentin bénissant la première pierre de la cathédrale de Quimper*; 2) *saint Pol Aurélien jetant à la mer le dragon de l'Ile de Batz*; 3) *saint Martin partageant son manteau avec un pauvre*; 4) *Jeanne d'Arc écoutant ses voix*. Le maître-autel de marbre rouge est orné de deux anges adorateurs en marbre de carrare enlevés, dit-on, par un corsaire morlaisien du XVIIIe siècle à une felouque génoise qui les transportait en Espagne. Au bas du collatéral de droite, groupes anciens de la Descente de Croix et de la Mise au Tombeau.

(2) — Edouard Puyo est décédé le 20 août 1901, à l'âge de quatre-vingts ans passés, dans sa propriété de Keryvoas, près de Morlaix. Ancien élève de l'Ecole Polytechnique, il avait été officier d'ordonnance d'un des fils de Louis Philippe ; après quelques années de service militaire il quittait l'armée pour se consacrer à l'architecture et à la peinture qu'il cultivait avec un réel talent. D'une générosité à toute épreuve, il était à la tête de toutes les œuvres charitables et fut, avec sa dévouée compagne, le créateur de « *La Crèche* » de la Villeneuve qui rend de si grands services à la population ouvrière de Morlaix.

Edouard Puyo était chevalier de la Légion d'honneur et chevalier de Saint-Grégoire Le Grand.

Le couvent des Jacobins ou Dominicains fut établi en 1237 et supprimé à la Révolution. L'église conventuelle est divisée en deux étages par un plancher établi au-dessus des chapiteaux. Le rez-de-chaussée sert de magasin municipal. Dans la partie supérieure ont été aménagées les galeries du Musée qui conserve, dans la salle du fond, la grande rosace de l'abside, magnifique échantillon de l'art ogival rayonnant.

Quoique de date relativement récente, puisqu'il ne fut ouvert au public qu'en 1887, le musée de Morlaix n'en compte pas moins déjà parmi les plus intéressants de province. Aux collections de peintures et de sculptures sont venues se joindre une section d'archéologie contenant quelques curieux échantillons de bois sculptés provenant des anciennes maisons de Morlaix, d'anciennes statues, dont une très curieuse Vierge-Mère allaitant et une intéressante collection d'histoire naturelle : papillons, oiseaux, coquillages.

La collection des tableaux comprend des œuvres de Courbet, Fragonard, C. Bernier, Yan d'Argent, Diaz, Deyrolle, Granchi, Taylor, etc. Un des plus généreux donateurs fut M. le comte Ange de Guernizac qui a légué, en outre, à la ville de Morlaix, le bel hôtel où fut installée la sous-préfecture, dans l'ancienne rue Saint-Melaine, devenue la rue Ange de Guernizac.

Les Capucins, religieux mendiants, dont la Congrégation, fondée en 1525, fut approuvée en 1536, par le pape Paul III, s'établirent à Morlaix en 1611, au lieu nommé Coat-ar-Stivel, en la paroisse de Ploujean. Le couvent a été transformé en caserne d'infanterie de ligne ; l'église est démolie depuis longtemps.

Les Carmélites vinrent s'installer à Morlaix en 1624. De la chapelle primitive de Notre-Dame de la Fontaine qui existait avant leur arrivée, il subsiste encore un pignon surmontant deux fontaines monumentales. Ce pignon est orné d'une large fenêtre à arc divisée en neuf baies décorées de quatre feuilles et de trèfles subtrilobés. Dans la baie centrale est placée l'antique statue de Notre-Dame.

Au-dessus s'épanouit une jolie rosace dont les branches forment une étoile à six rais. A la hauteur de la grande arcade, une petite porte latérale en ogive est surmontée d'un écusson chargé d'un fretté, armes des seigneurs de Ponthou.

Les Ursulines furent fondées à Morlaix en 1640 par la famille Thépault de Tréfalégan, et elles occupent encore leur monastère, appelé depuis près de trois siècles *Ar Gouent Nevez*, le Couvent Neuf, car il est le dernier en date. La chapelle a un joli frontispice Louis XIV, et son retable, aux colonnes sommées de pots à feu, encadre un ancien tableau de la Sainte-Famille. Deux autres tableaux figurent sainte Ursule entourée des Onze mille Vierges, et un saint évêque auquel un petit enfant montre le ciel.

L'hospice civil, incendié en 1731, fut reconstruit en 1733 hors de la ville et terminé six ans plus tard. Les murs de clôture à l'ouest sont baignés par les eaux du Queffleut. L'hospice reçoit, par abonnement, depuis 1833, les femmes aliénées que lui confient les familles ou l'Administration départementale. Ce vaste établissement, beaucoup agrandi à l'époque actuelle, possède une chapelle dédiée à saint Efflam, et se trouve au pied de la colline que couronnait, perché sur un éperon rocheux au confluent des rivières, le vieux château ducal. On en voyait encore les ruines à la fin du XVIIIe siècle, dessinant une enceinte en trapèze flanquée de quatre grosses tours. Son emplacement est aujourd'hui nivelé et planté d'arbres. Un beau pan du rempart de l'ancienne ville-close, dont les mâchicoulis accusent le XVe siècle, se voit encore en bordure de la rue de l'Hospice.

L'hôtel de ville date de 1838. Il a remplacé, peu avantageusement, au dire de certains auteurs, l'édifice élevé de 1610 à 1618 par l'ingénieur royal Le Bricquir.

Au centre de la façade fait saillie un avant-corps soutenu par des pilastres à bossages et des colonnes ioniques, que surmonte le beffroi carré de l'horloge. L'hôtel de ville contient les services municipaux et la bibliothèque, riche de près de soixante mille volumes, trente-cinq manuscrits et dix incunables dont le plus précieux est un exemplaire presque unique de la *Très ancienne Coutume de Bretagne*, imprimée à Tréguier en 1485.

Le monument de Ch. Cornic-Duchêne (3), dû au statuaire Ludovic Durand, s'élève sur la nouvelle place formée, en aval du viaduc, par le recouvrement partiel du bassin. Si le buste du corsaire breton ne manque pas de noblesse, en revanche la voile de la trirème antique dans laquelle il est drapé fait un singulier effet, et vu à quelque distance, il apparaît léger vêtu et... dans le simple appareil d'une beauté qu'on vient d'arracher au sommeil.

(3) — Cornic-Duchêne (Charles) naquit le 5 septembre 1731, à Morlaix, où son père, originaire de l'Ile de Bréhat, était capitaine, négociant et armateur. A huit ans, Charles Cornic fut

La manufacture des tabacs, dont les bâtiments ont un certain cachet, date de 1730. Avant la guerre de 1914, elle occupait un personnel de neuf cent soixante personnes, dont huit cents femmes. La production annuelle était de deux millions sept cent mille kilogrammes de tabacs divers ; la dépense en gages et en salaires de neuf cent mille francs environ par an. La sortie des *cigarières*, défilant en groupes nombreux, sur le quai de Léon est un coup d'œil plein d'originalité.

Le bassin à flot est d'une longueur de mille soixante mètres et d'une largeur qui varie de quarante à soixante mètres. Sa profondeur de trois mètre trente en amont est, en aval, de cinq mètres soixante-six. Le bassin à flot communique avec l'estuaire ou rivière de Morlaix par une écluse de soixante-douze mètres de longueur et de seize mètres de largeur.

embarqué comme mousse. Avant d'entrer dans la marine royale, à l'âge de dix-neuf ans, il avait déjà fait, comme corsaire, onze campagnes sur les navires de son père.

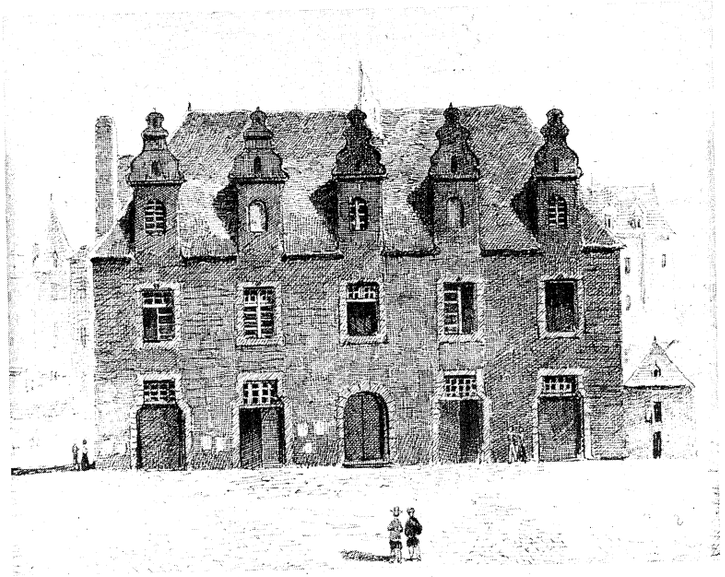
En 1756, commandant de *l'Agathe*, corvette de six canons, il fait entrer à Brest vingt-six convois chargés de vivres et de munitions. Deux ans plus tard, sur la *Félicité*, frégate de trente canons, il s'empare d'un navire anglais, de vingt-huit canons. Il rentre à Brest à la suite d'un autre brillant combat et reçoit, avec le grade de lieutenant de vaisseau, le commandemant du *Protée*, navire de soixante-quatre canons. Mais sa promotion est mal accueillie des officiers du *grand corps* et bientôt on lui retire son commandement.

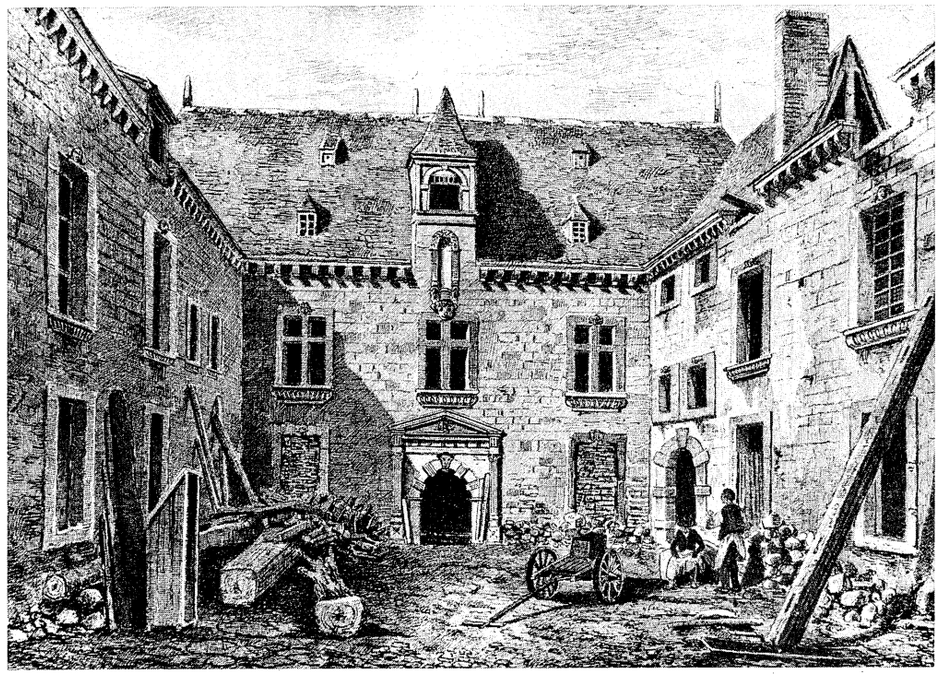
Sans tarder il reprit la mer sur un bâtiment armé en course par des négociants bretons et captura un vaisseau anglais de soixante-quatorze canons où étaient prisonniers douze officiers français. Lorsqu'éclata la guerre de l'Indépendance américaine, Cornic, qui n'était encore que lieutenant de vaisseau, donna sa démission. La Révolution le nomma capitaine de vaisseau. Charles Cornic est mort à Morlaix le 12 septembre 1809.



Morlaix
Porte de la ville

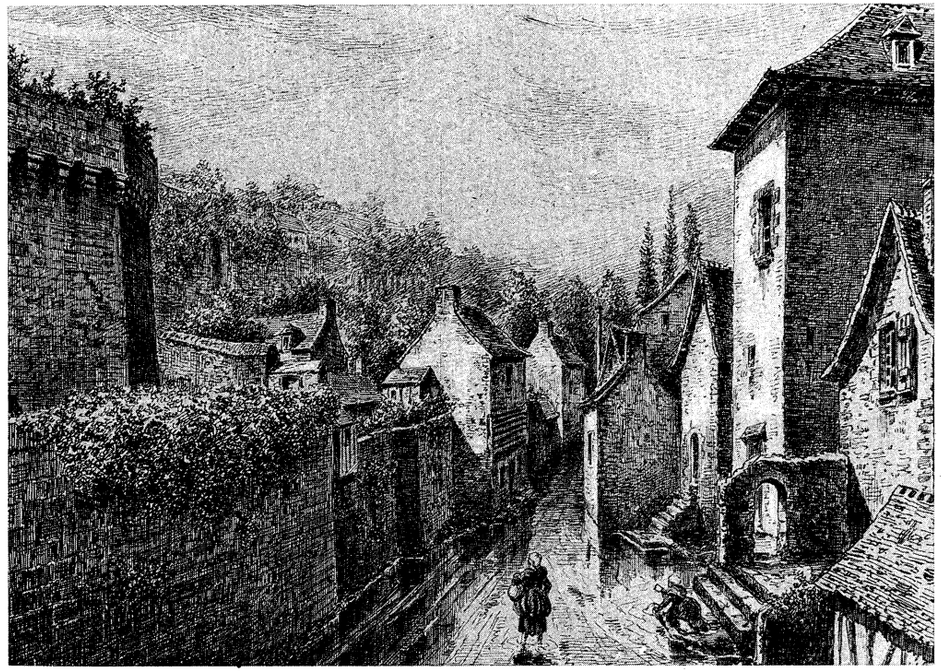
Morlaix. — Ancien hôtel de ville

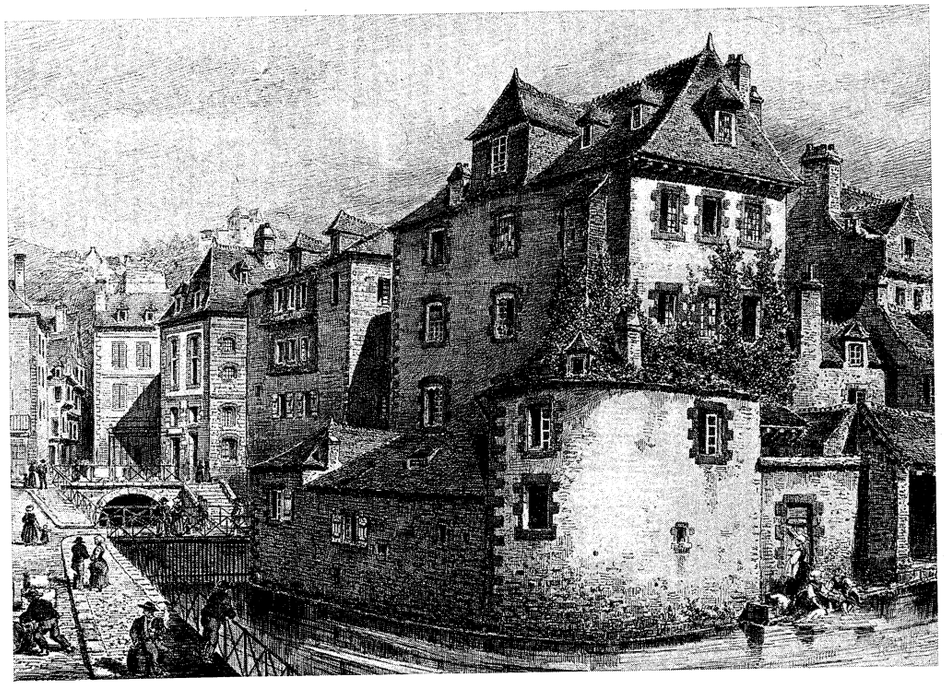




Morlaix. — Intérieur de l'ancien hôtel de ville (1610)

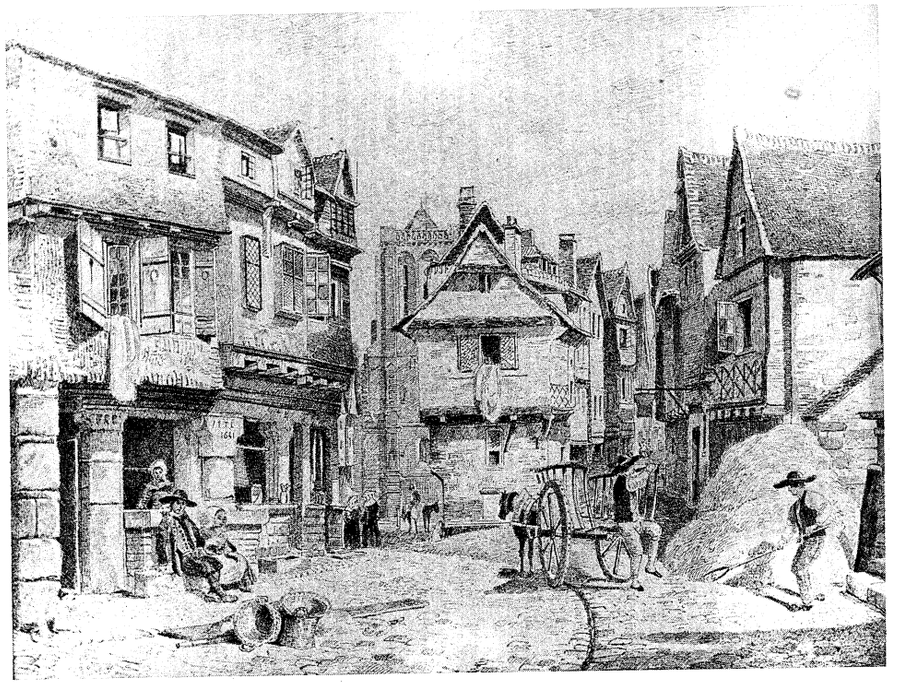
Le Queffleut et le chemin de l'Hospice



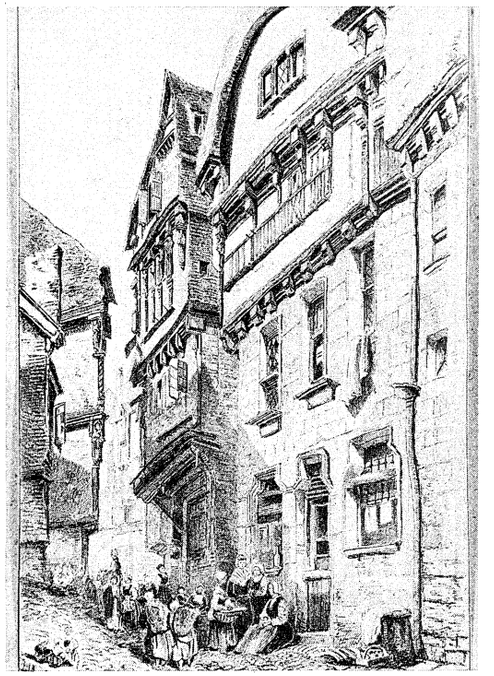


Morlaix. — Ancien pont Notre-Dame

Morlaix. — Haut de la rue des Nobles

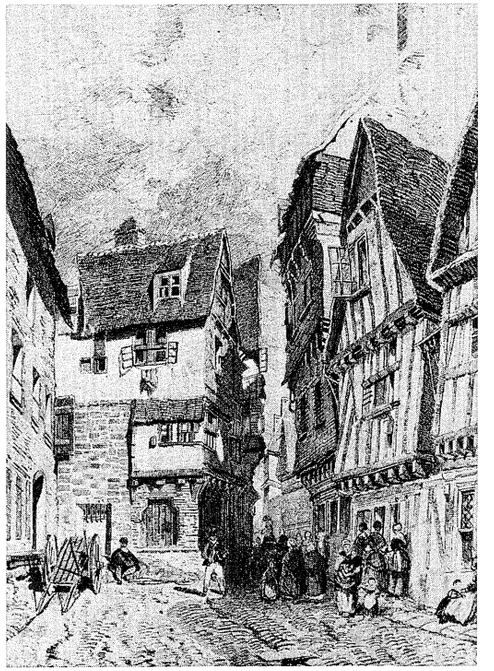


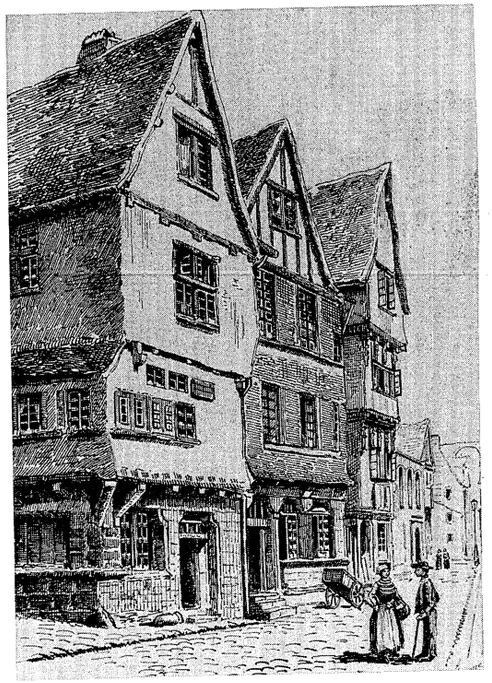




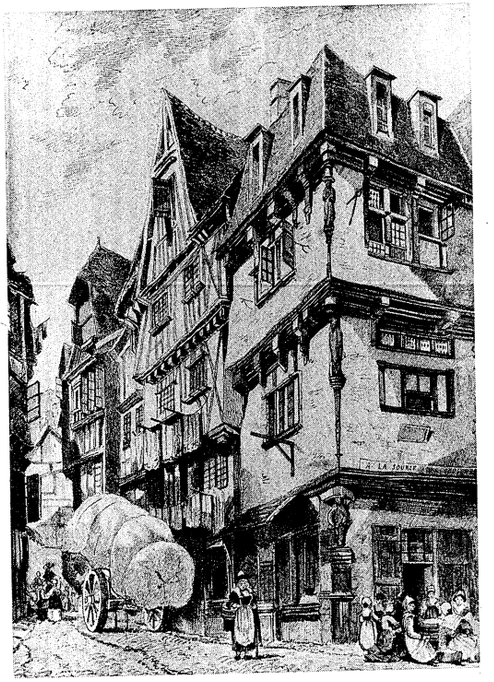
Morlaix. — Rue des Nobles





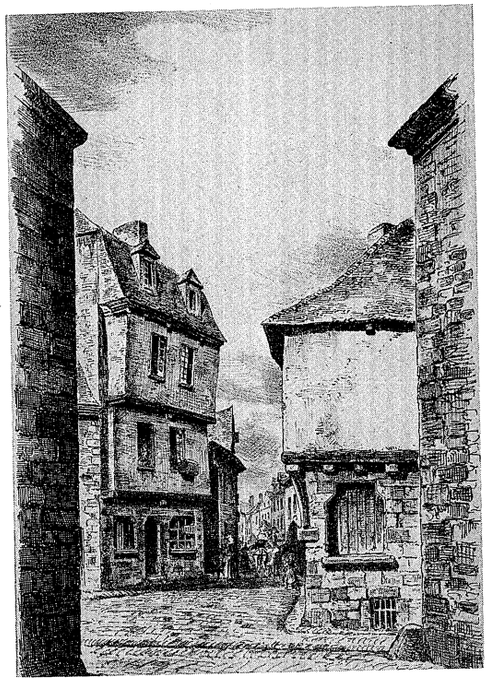


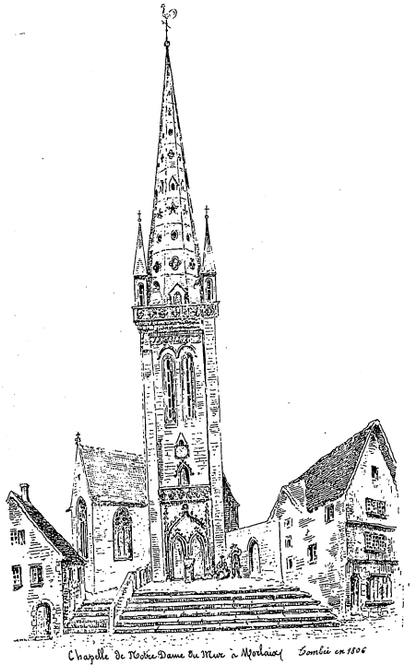
Morlaix. — Rue des Nobles



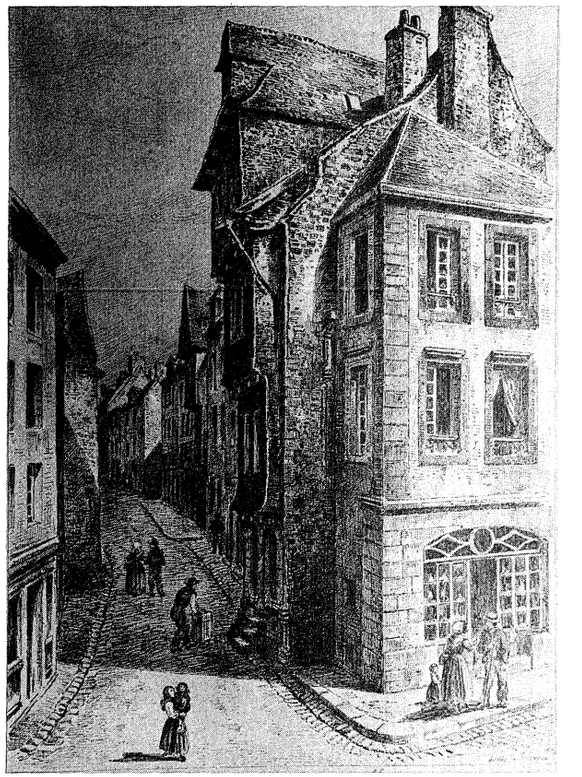
Morlaix. — Rue des Nobles

Morlaix. — Vieilles maisons



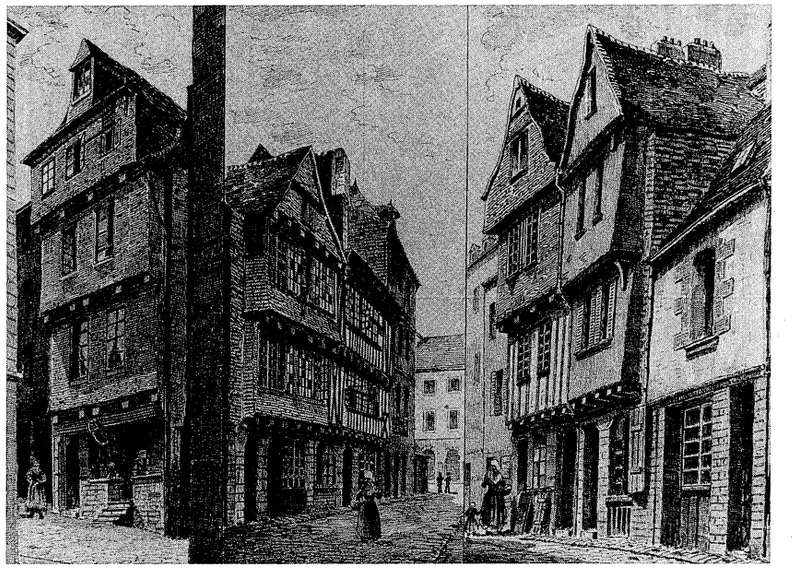


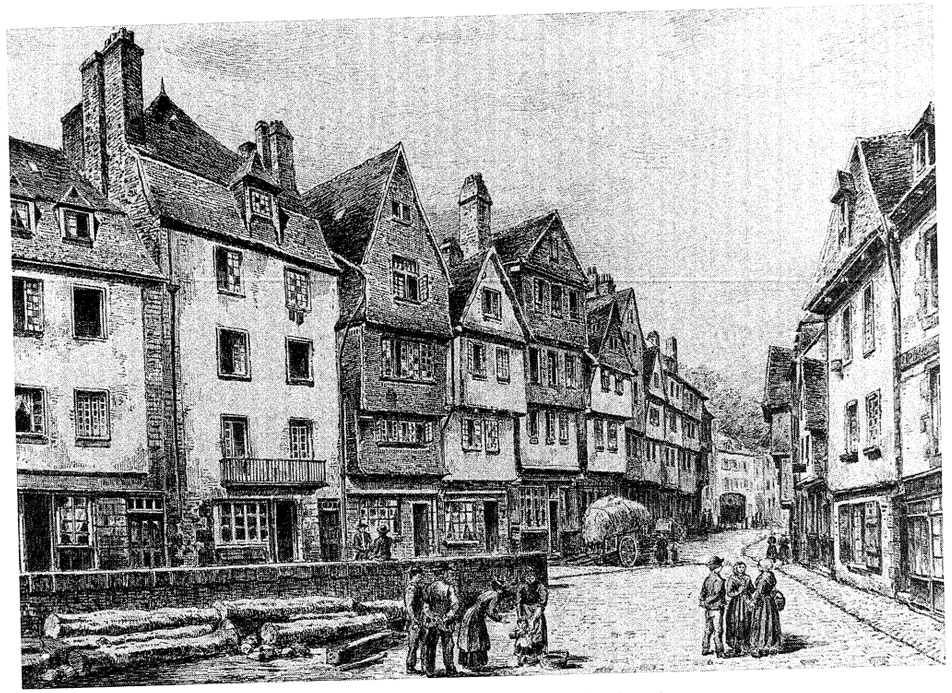
Chapelle de Notre-Dame du Mur à Morlaix Dessiné en 1806



Entrée de la rue du Mur

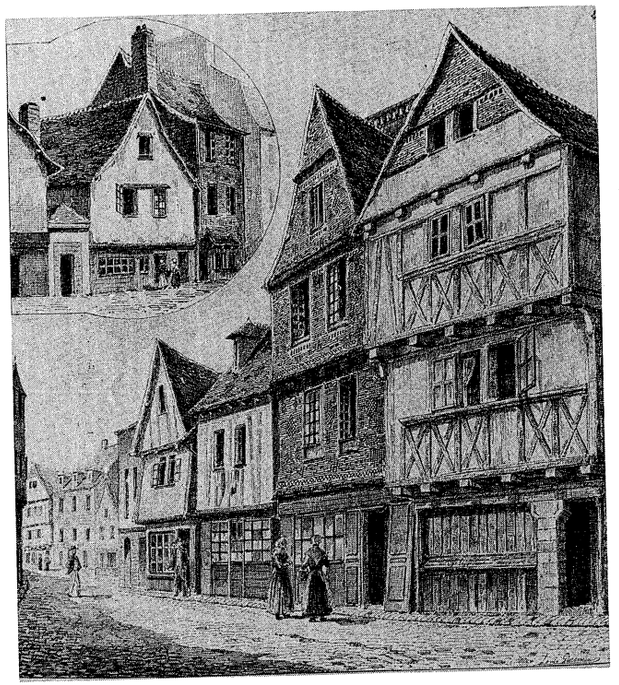
A droite et à gauche : *rue du Mur.* Au milieu : *rue Notre-Dame.*

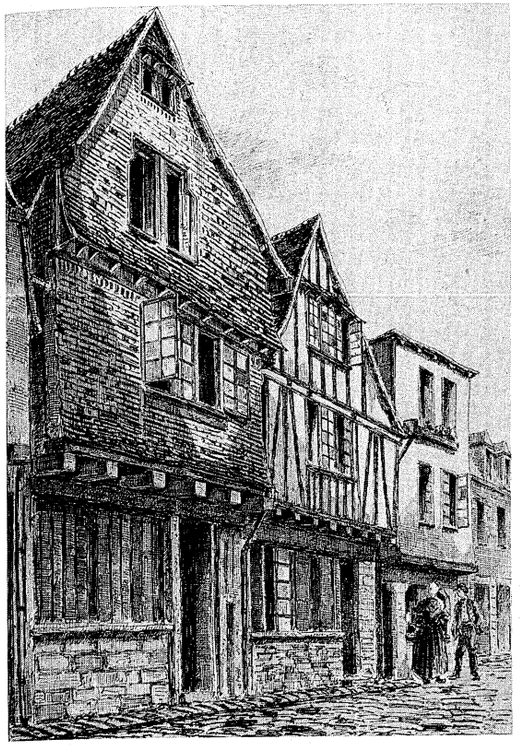




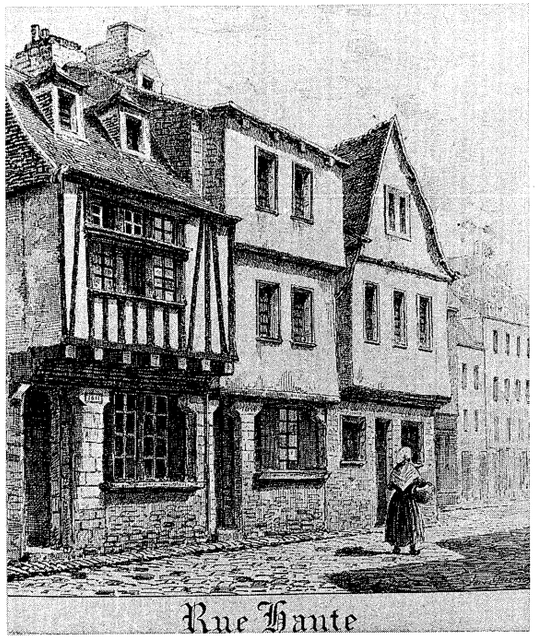
Morlaix. — rue Basse, place Saint-Mathieu

Morlaix. — Rue Basse

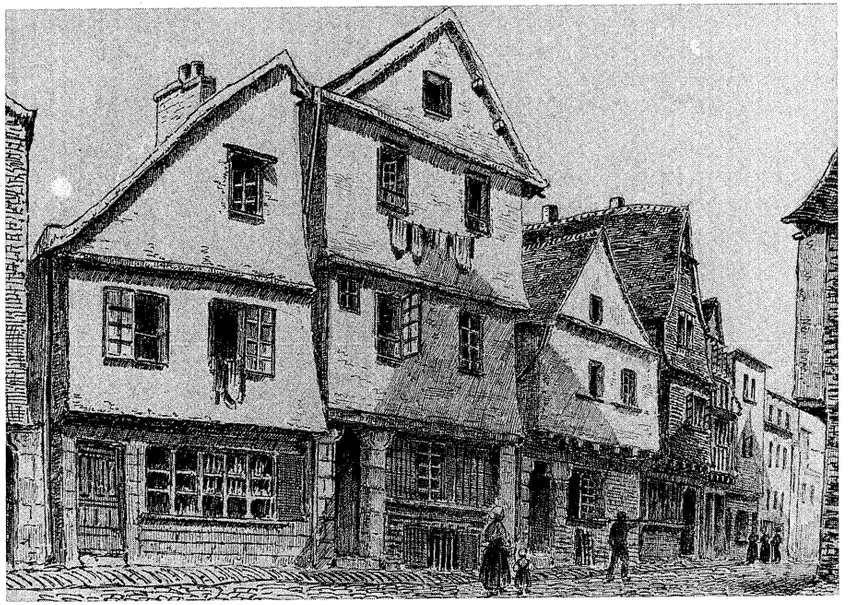


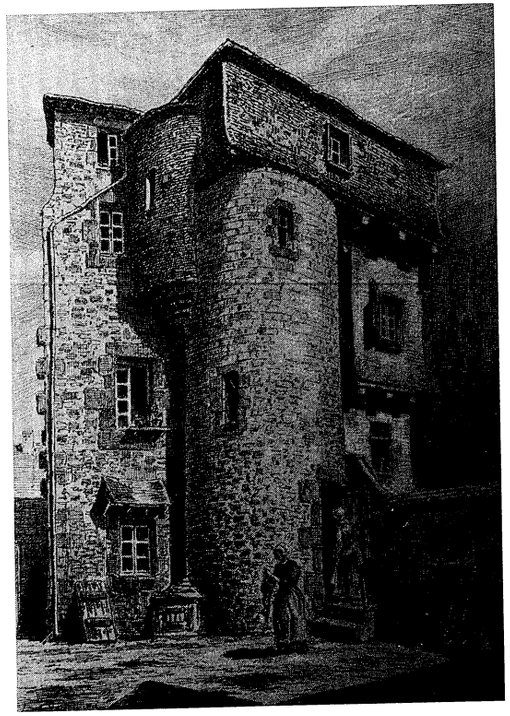


Morlaix. — Rue Haute

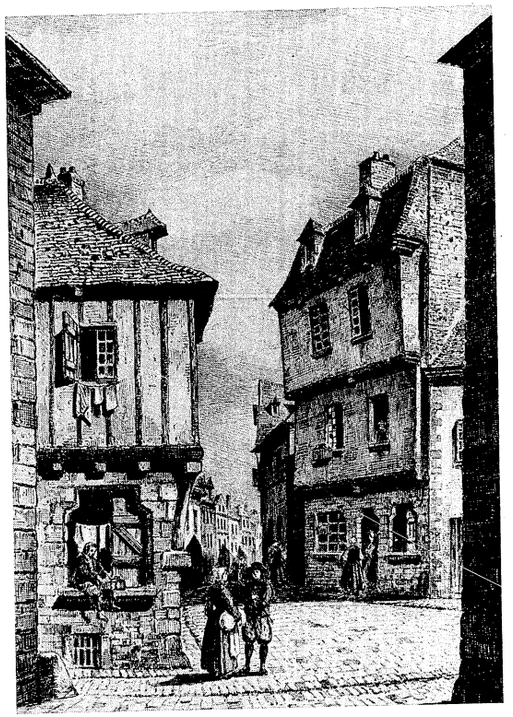


Morlaix. — Rue Haute



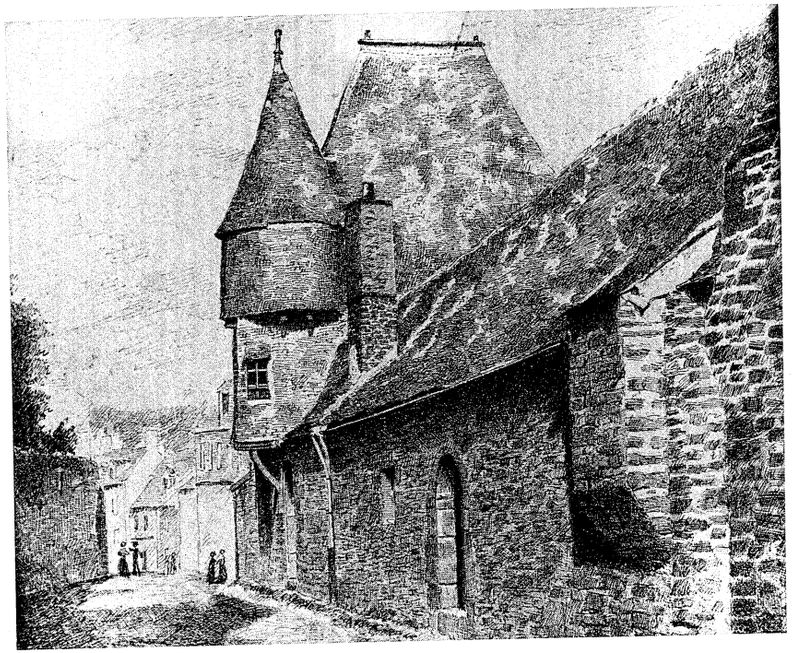


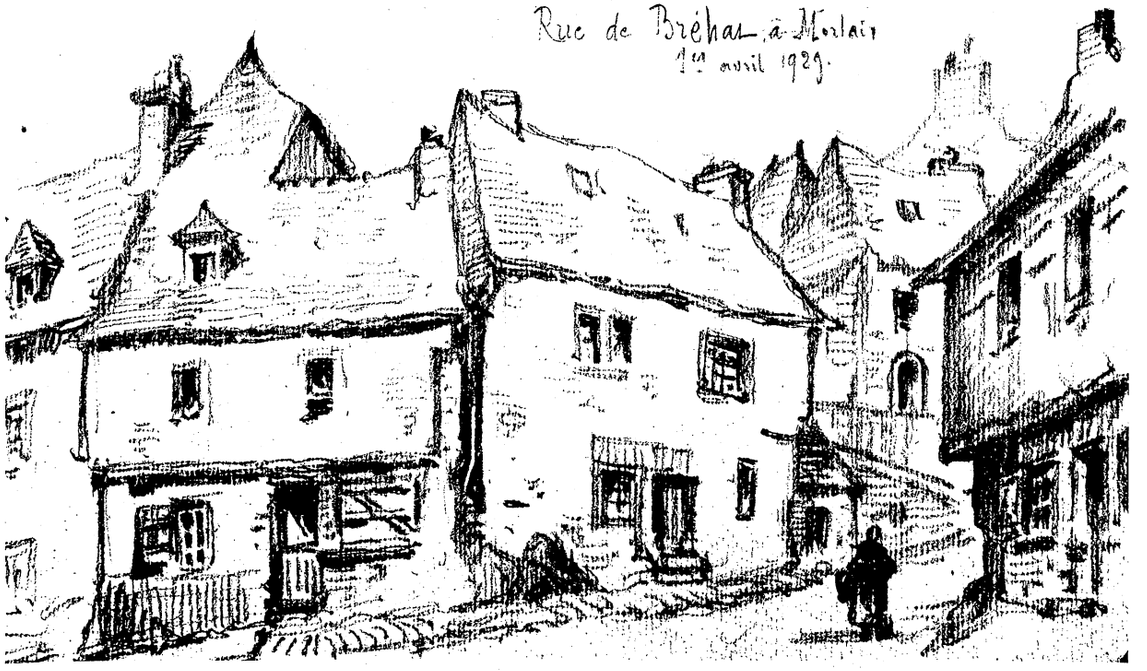
Morlaix. — Tourelle dans une cour de la rue Haute

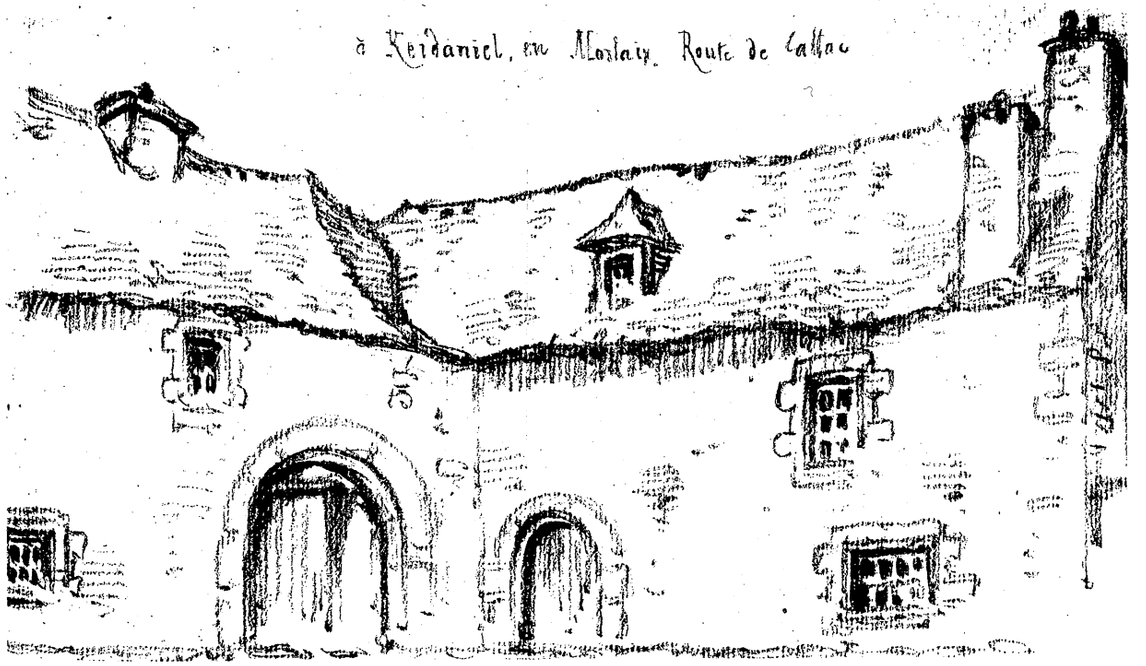


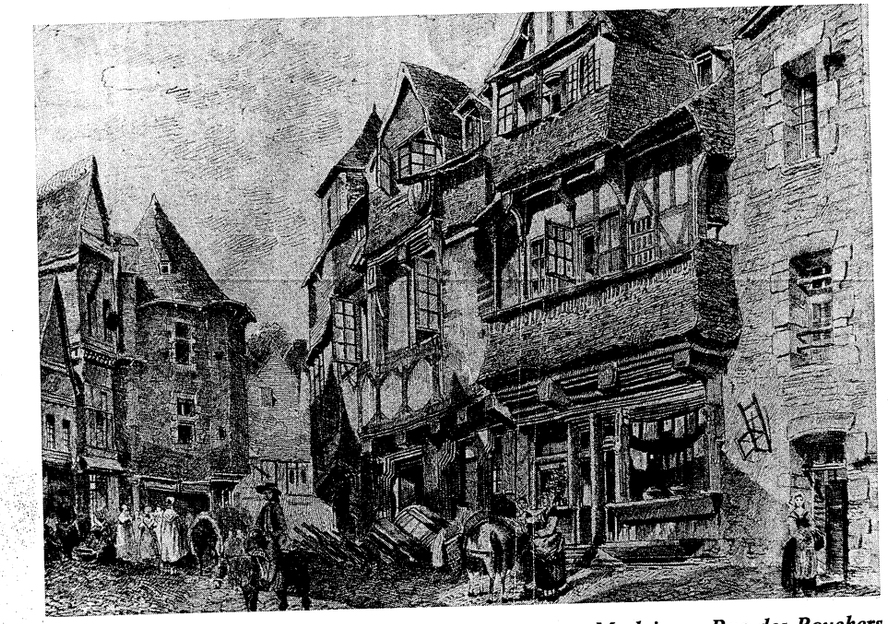
Morlaix. — Rue Haute, bas de la rue des Brebis

Morlaix. — Maison du Gouverneur, rue des Brebis

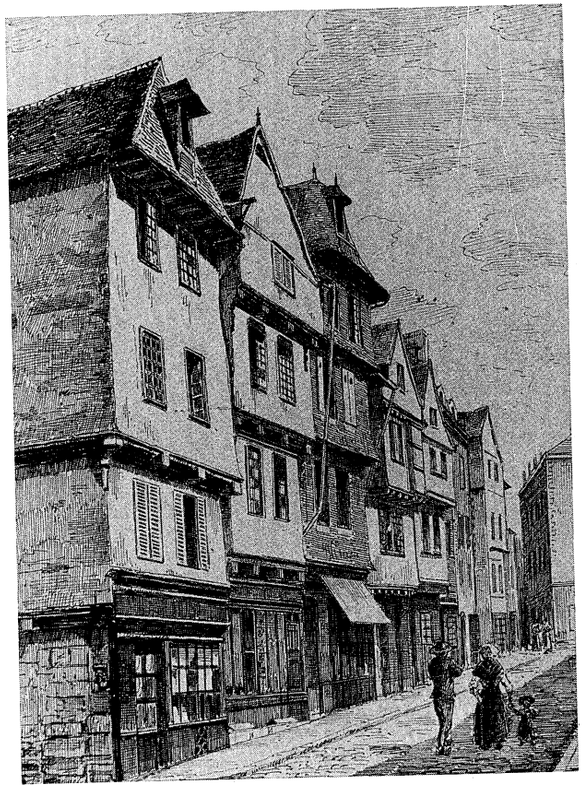




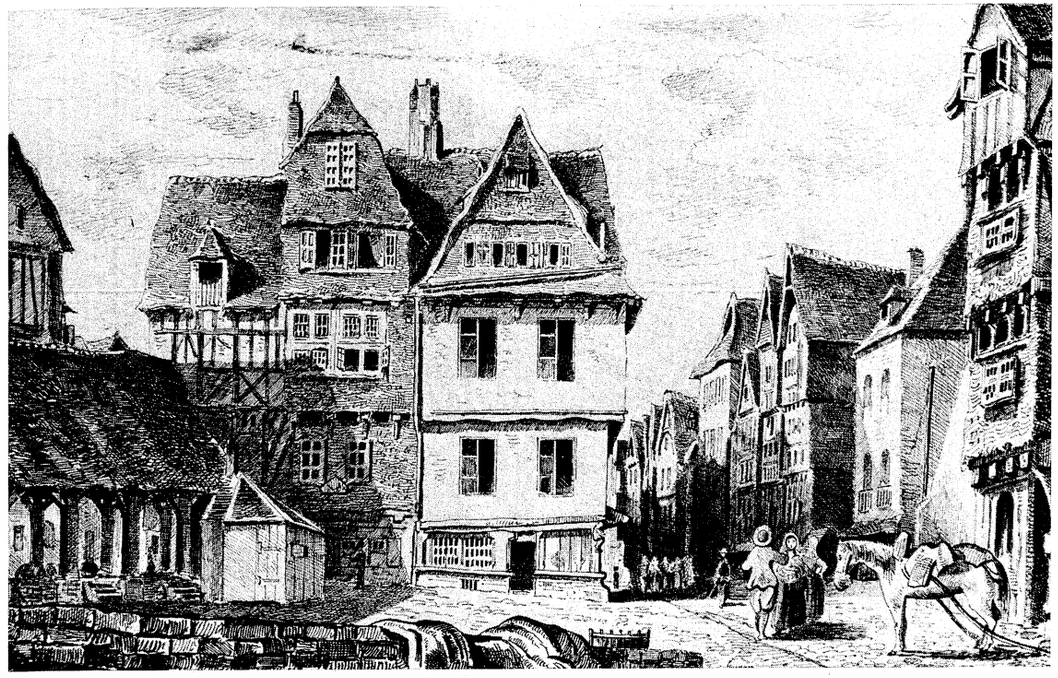




Morlaix. — Rue des Bouchers



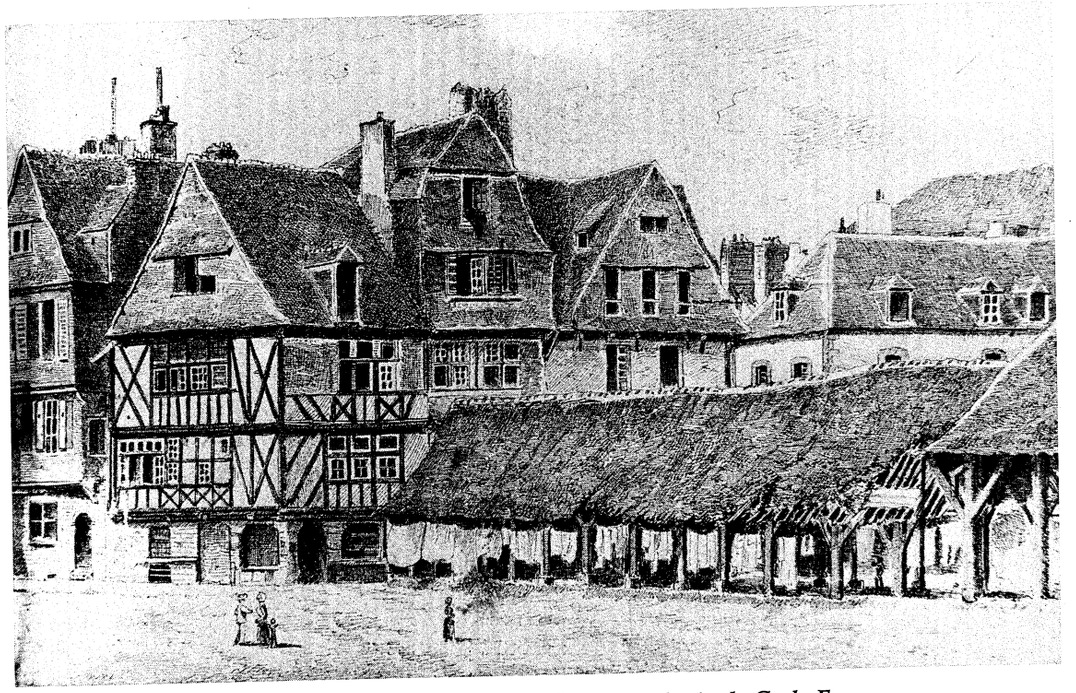
Morlaix. — Place des Halles



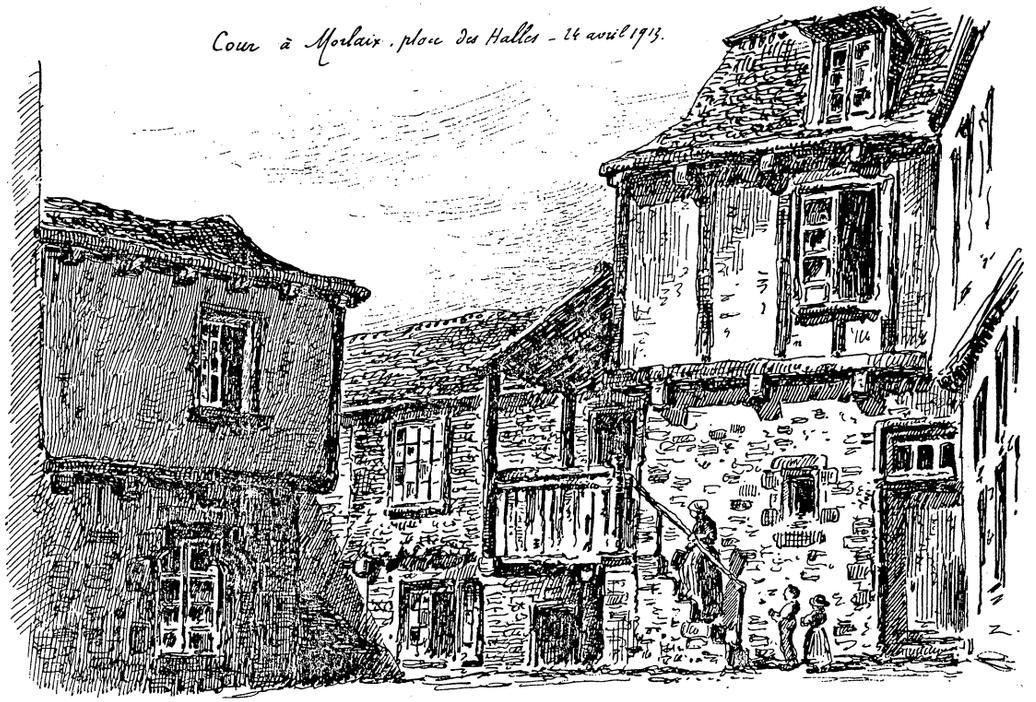
Morlaix. — Ancienne place des Halles

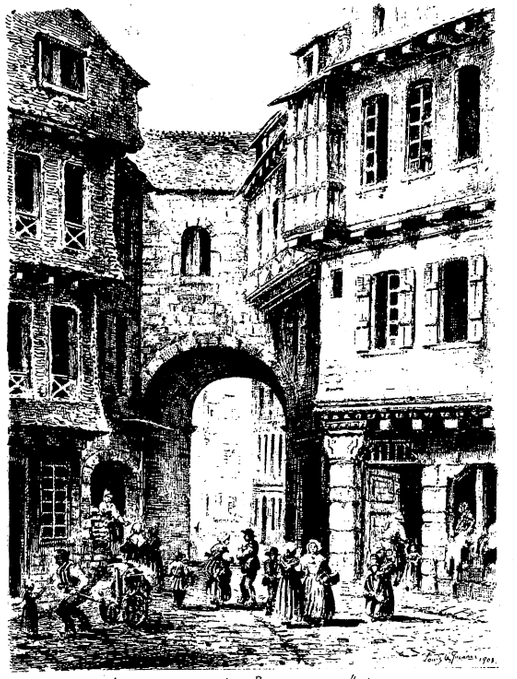
Morlaix. — Place des Halles





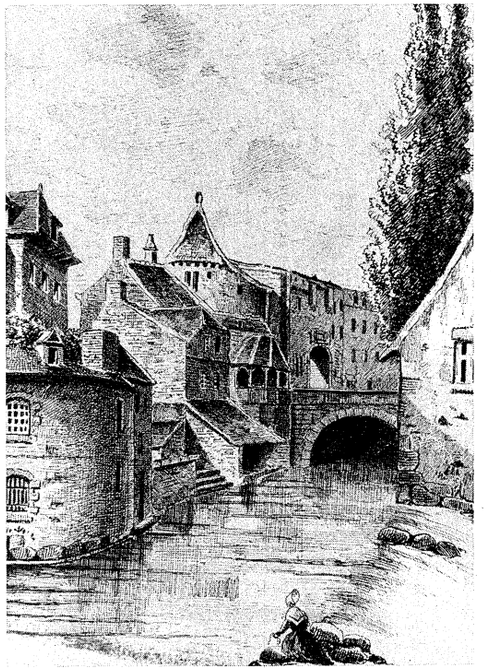
Morlaix. — Les anciennes Halles, d'après un dessin de G. de F.



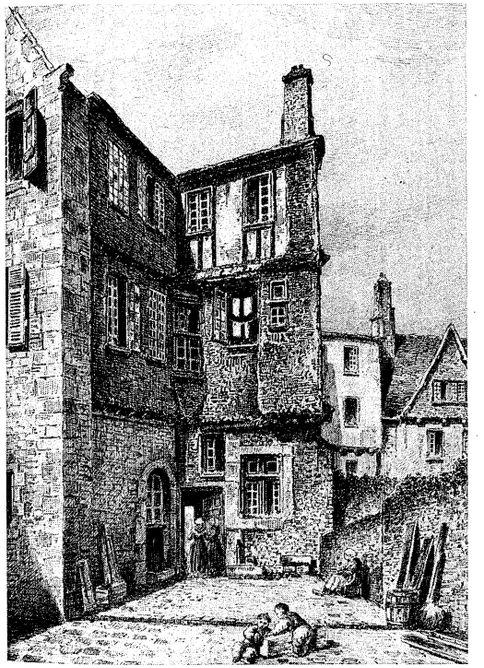


Ancienne porte de Bourret à Morlaix

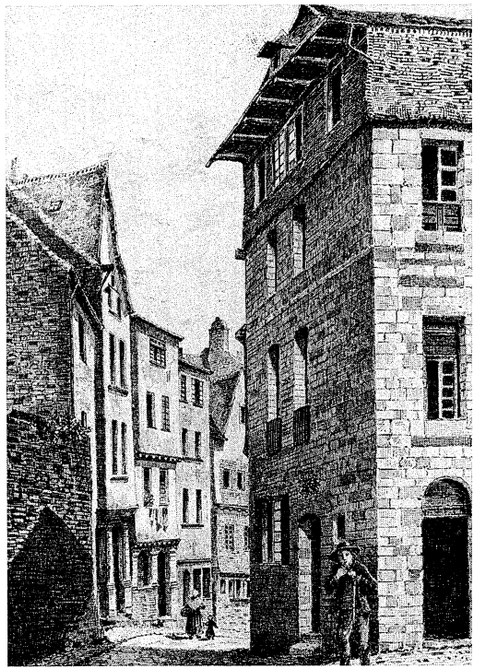
Morlaix. — Pont et porte de Bourret

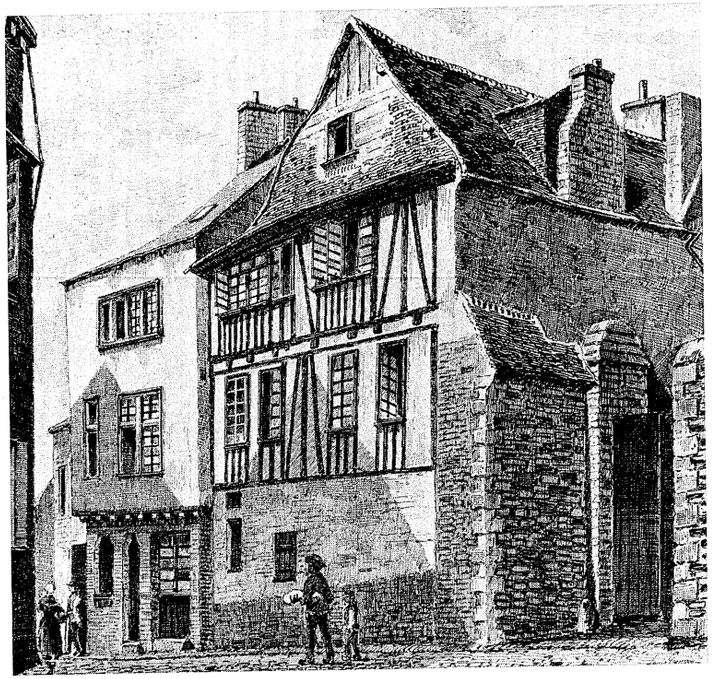


Morlaix. — Rue Longue de Bourret

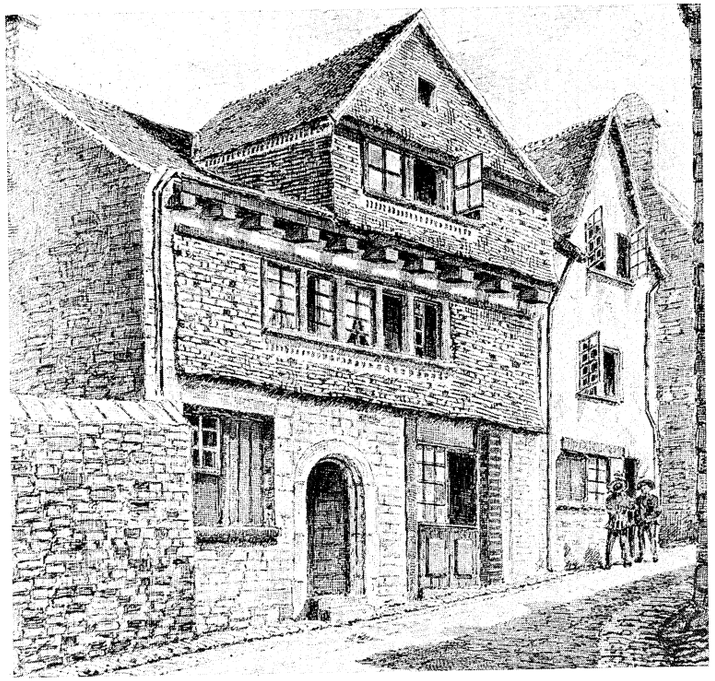


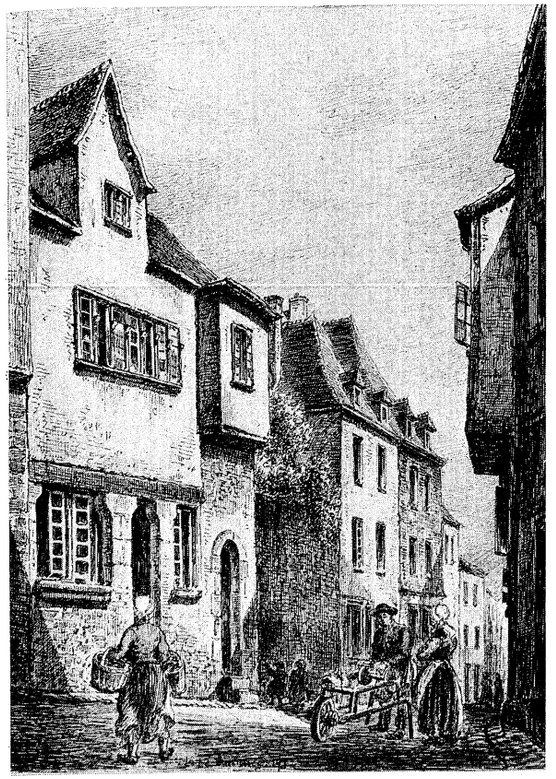
Morlaix. — Rue Longue de Bourret



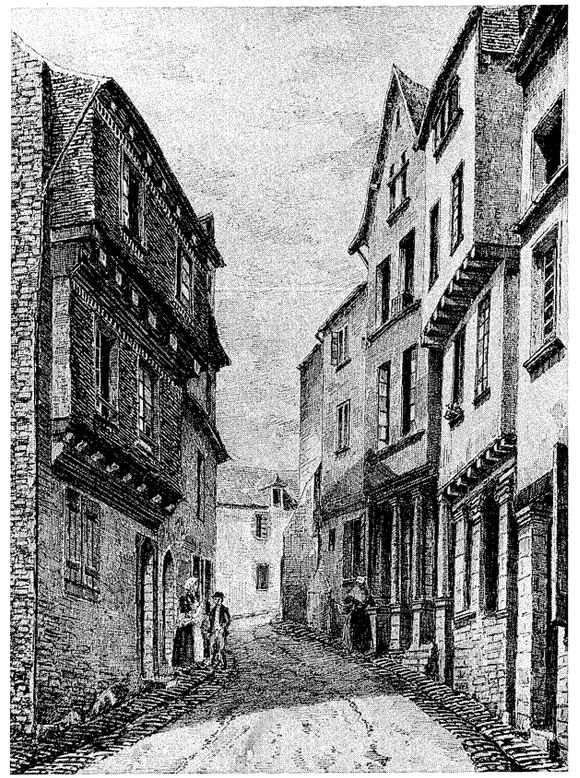


Morlaix. — Rue Longue de Bourret



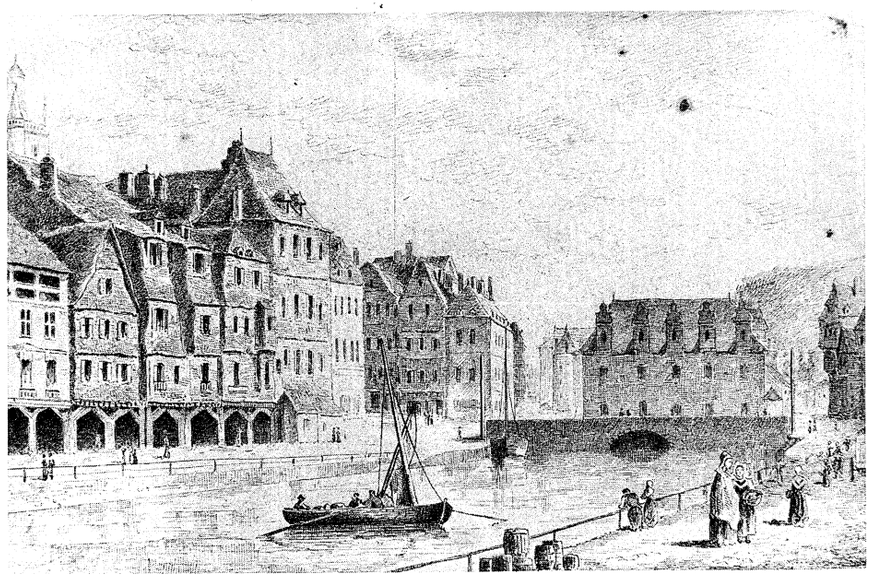


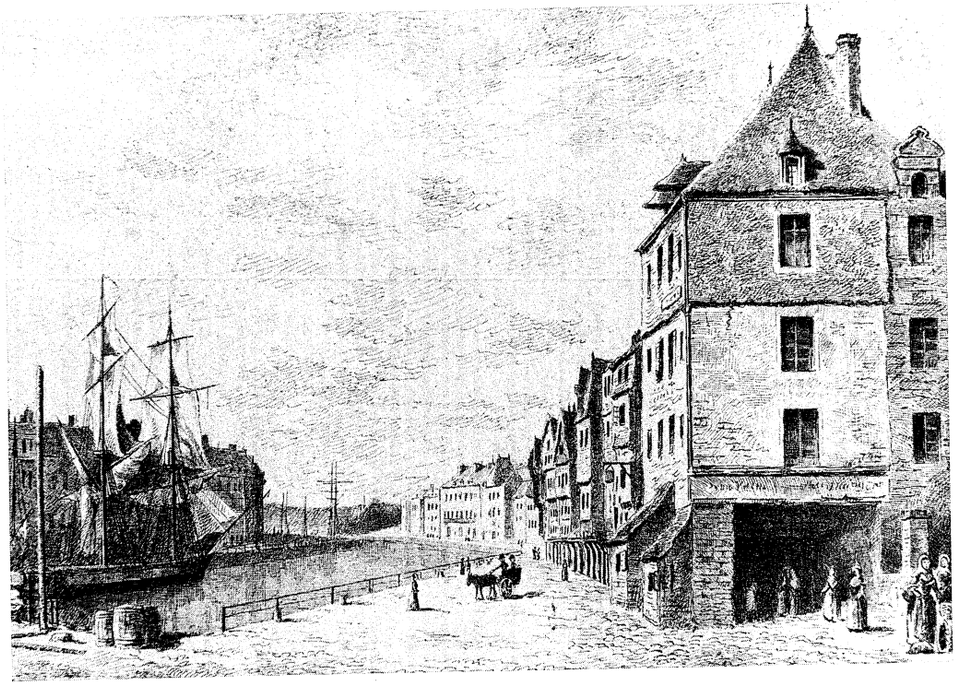
Morlaix. — Rue Longue de Bourret



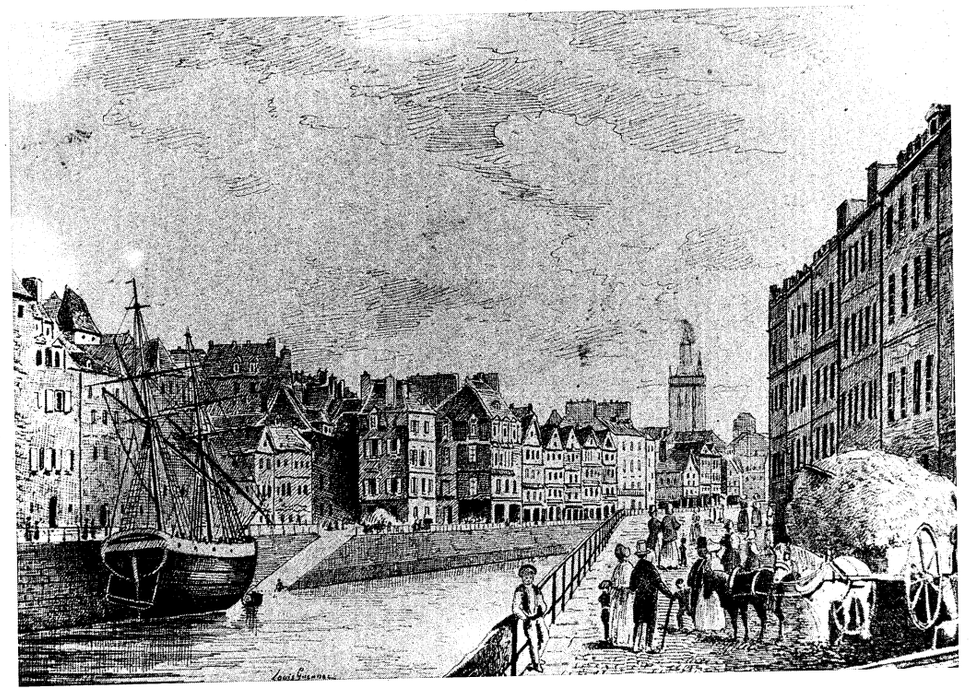
Morlaix. — Rue Longue de Bourret

Morlaix. — Le bassin

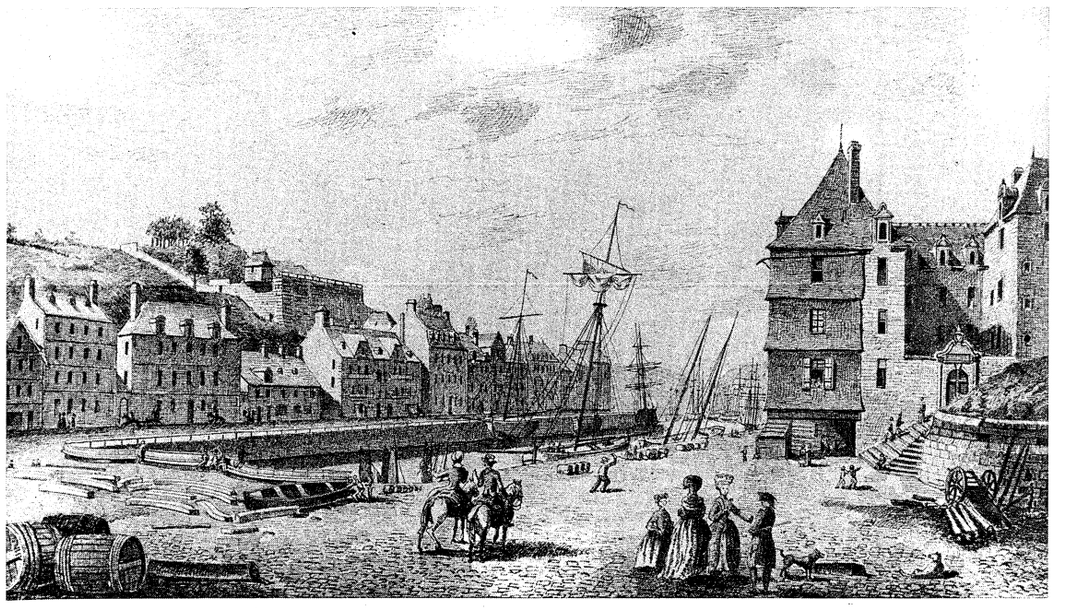




Morlaix. — Les quais et les lances

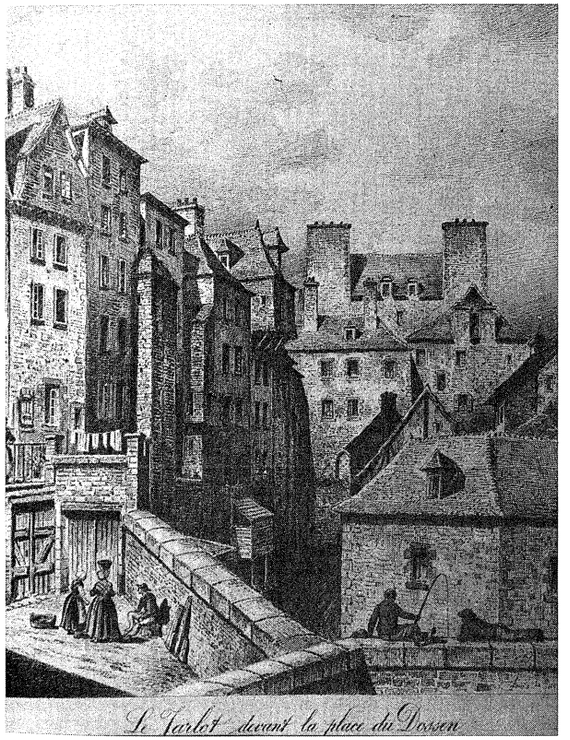


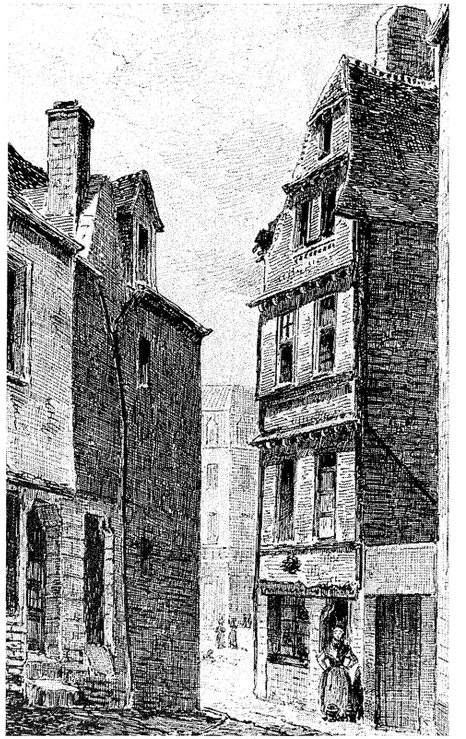
Morlaix. — Les quais

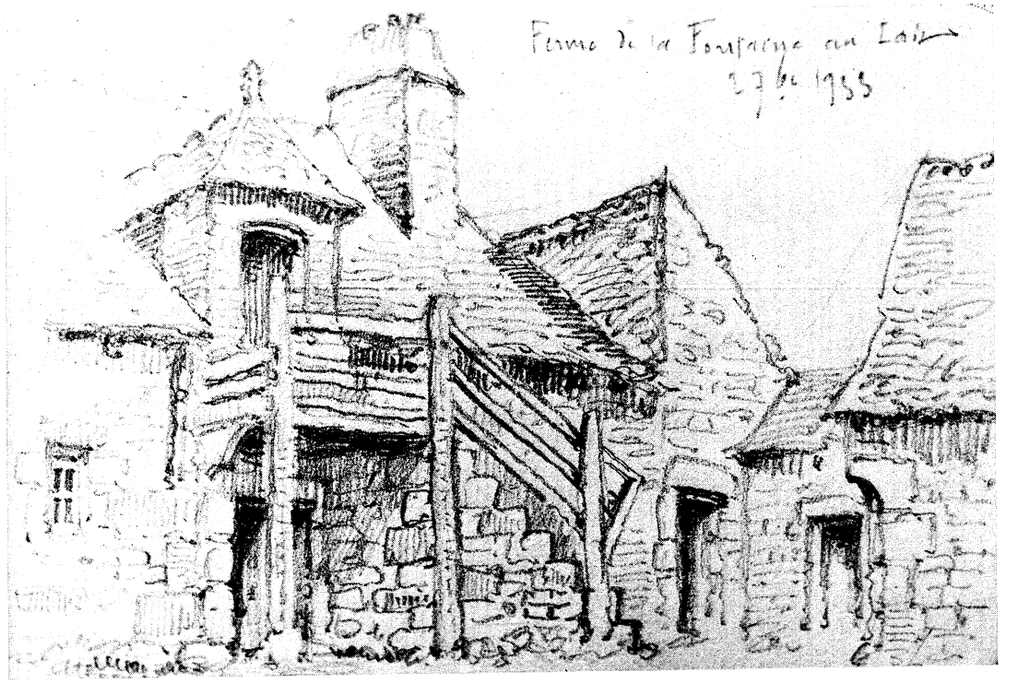


Morlaix. — Les quais

Morlaix. — Rue des Fontaines

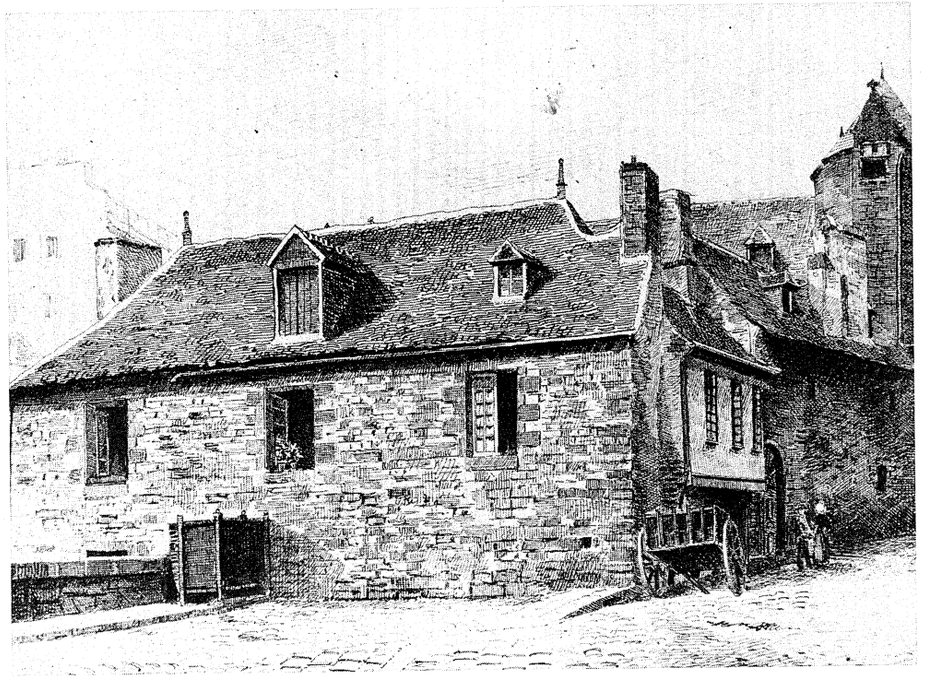


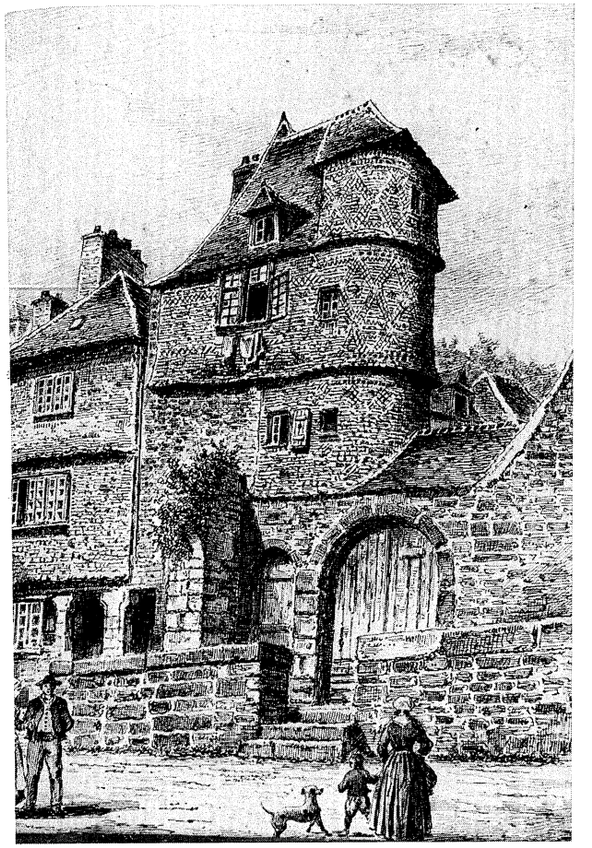




Morlaix. — Ferme de la fontaine au lait

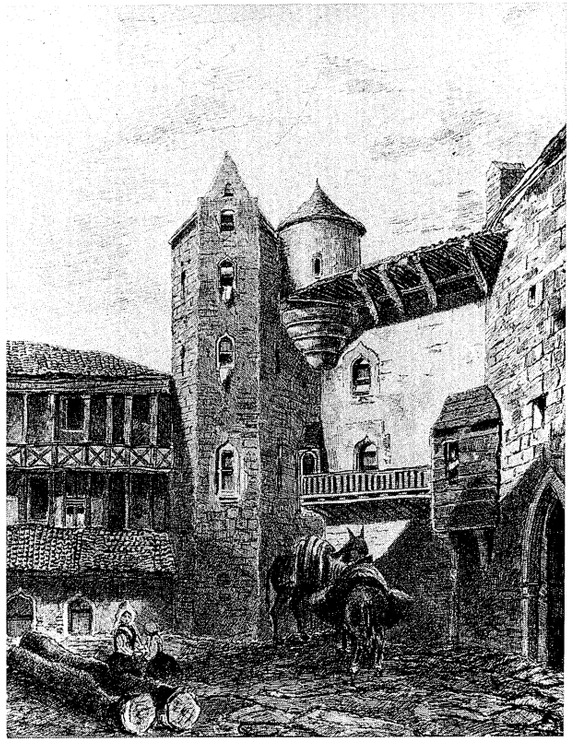
Morlaix. — Hôtel de Saint-Prix

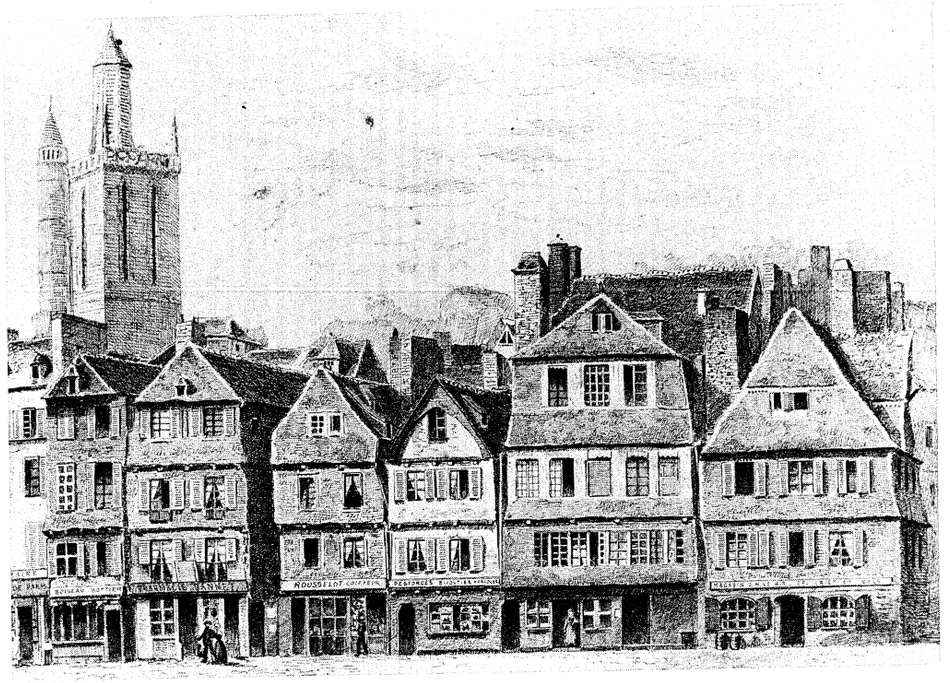




Morlaix
Maison du Commandeur
rue des Vignes

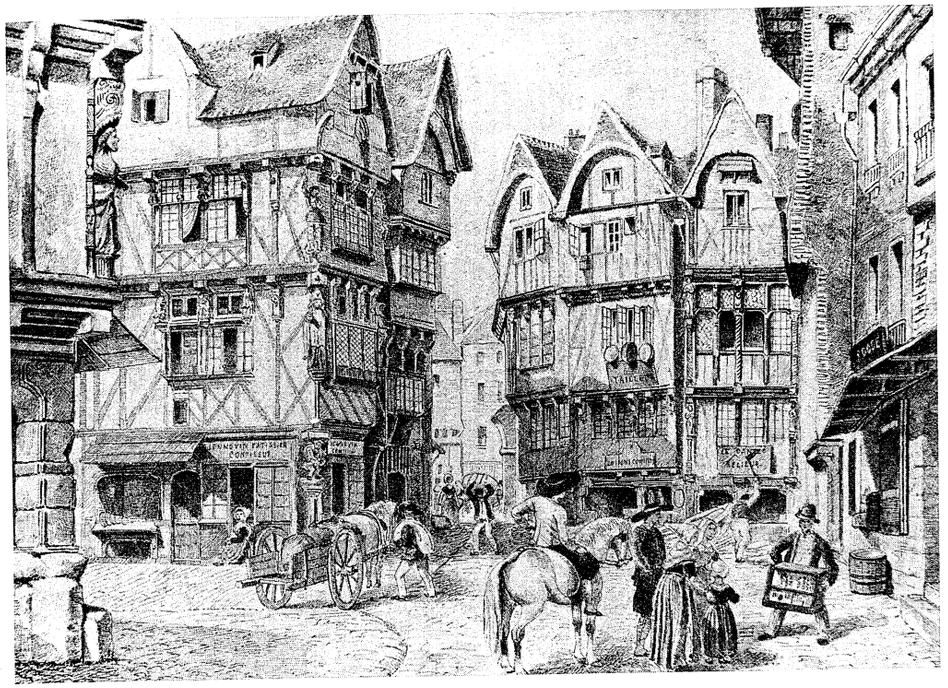
Morlaix
Intérieur de
l'hôtel de Saint-Prix

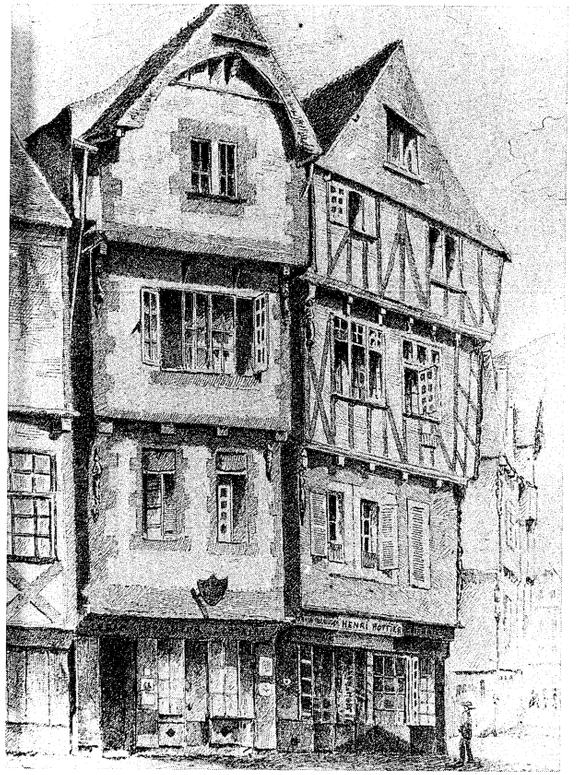




Morlaix. — Un côté de la Grande Place

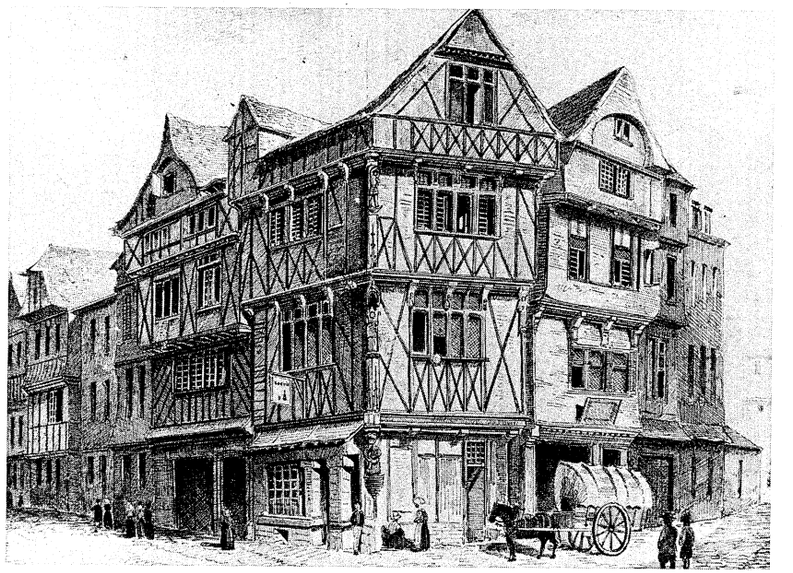
Morlaix. — Le Pavé

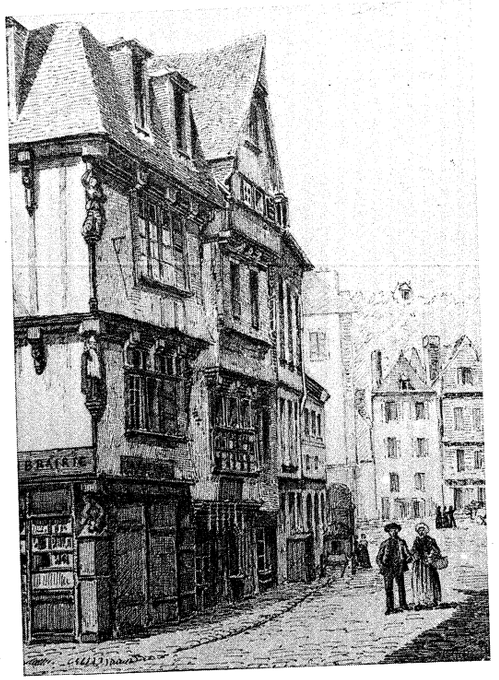




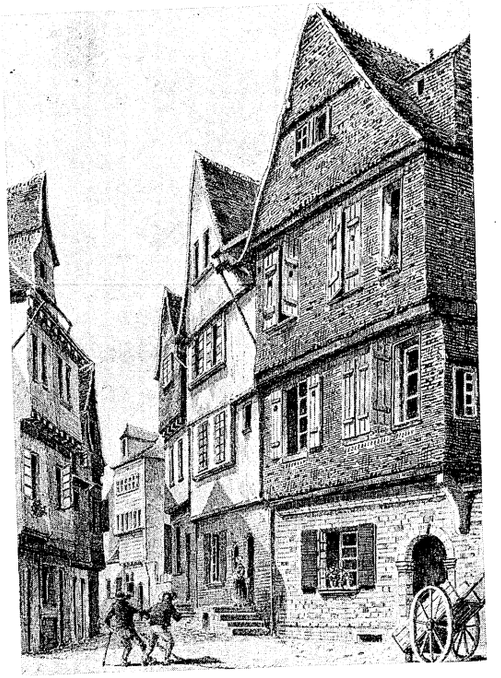
Morlaix. — Extrémité du Pavé

Morlaix. — Le Pavé





Morlaix. — Le Pavé

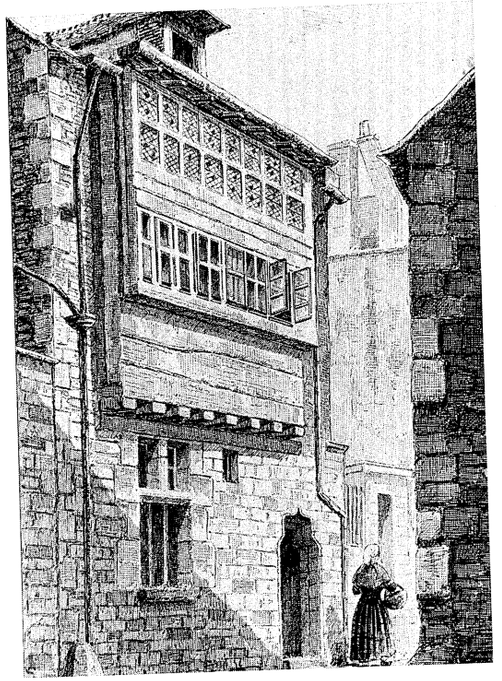


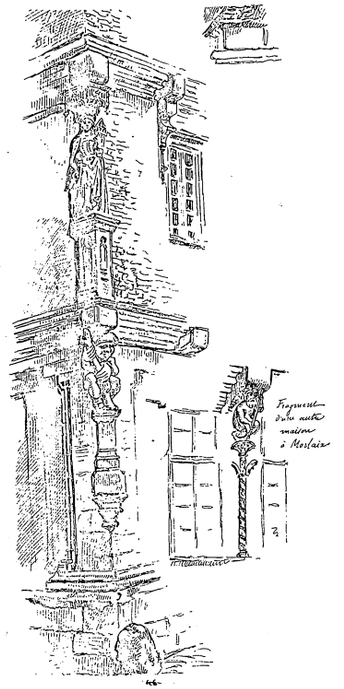
Morlaix. — Venelle aux pâtés

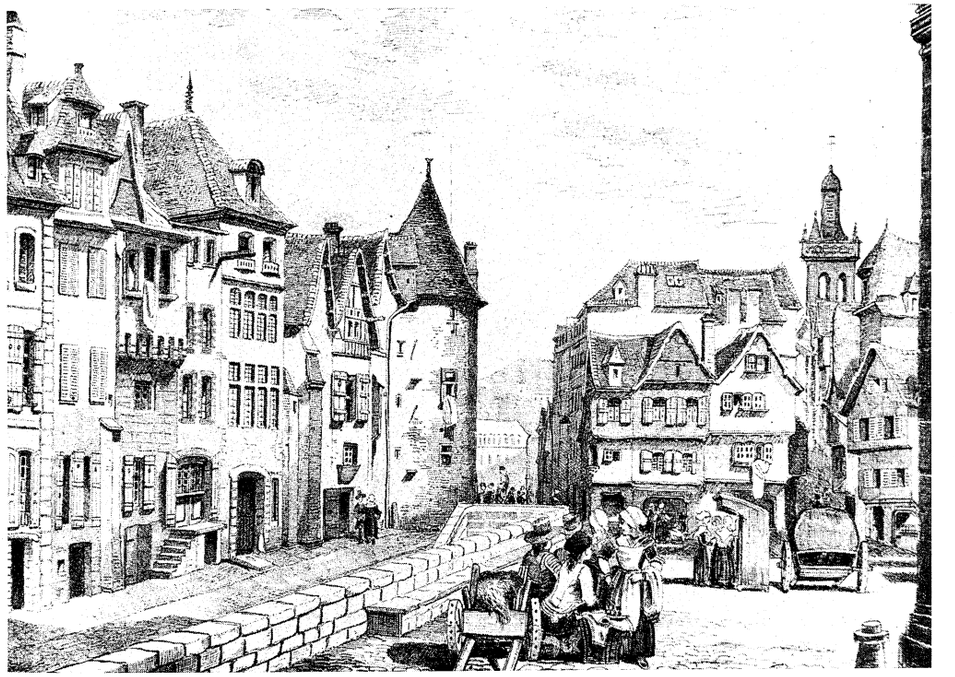


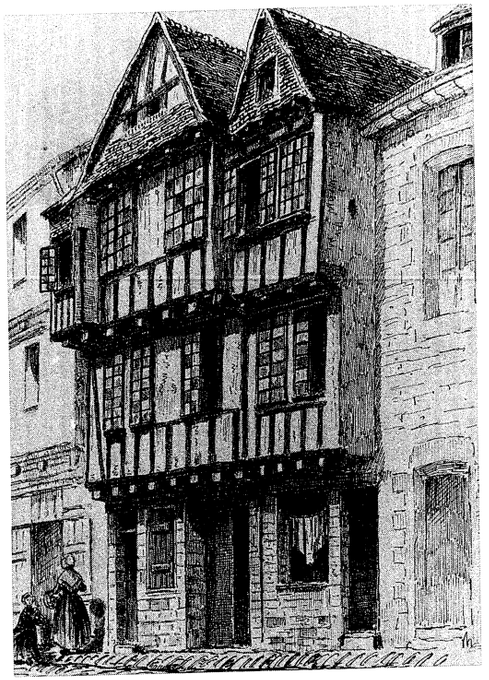
Morlaix. — La Tour d'Argent

Morlaix. — Venelle aux pâtés

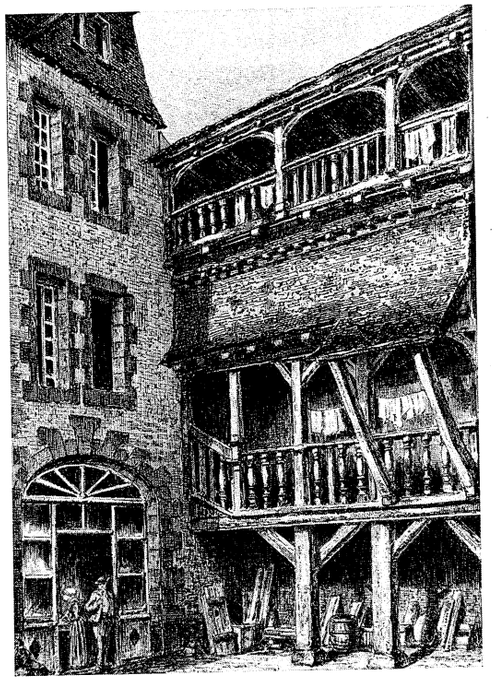






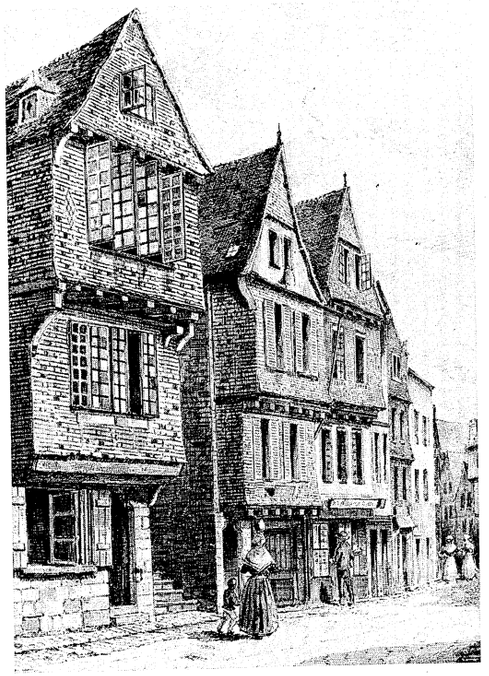


Morlaix. — Rue Saint-Melaine

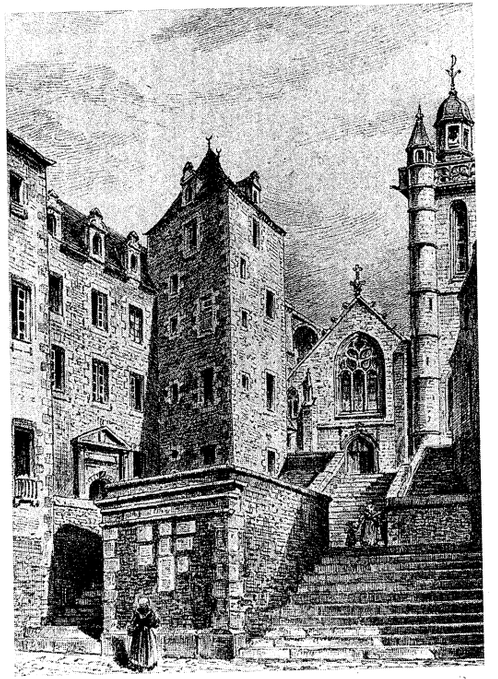


Morlaix. — Cour d'une maison, rue Saint-Melaine

Morlaix. — Rue Saint-Melaine



Morlaix. — Anciens escaliers, rue Saint-Melaine



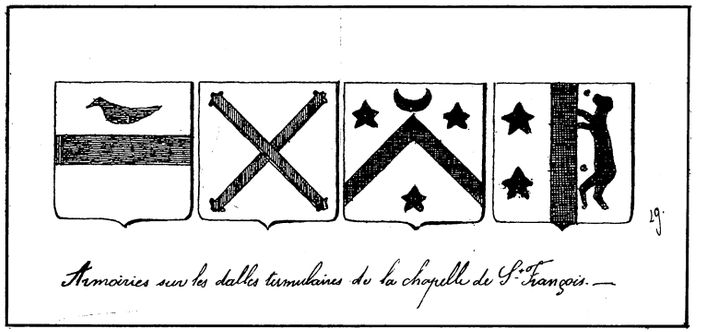
SAINT-MARTIN-DES-CHAMPS

SAINT-MARTIN-DES-CHAMPS. — En breton *Sant Martin var ar mez.* La commune de Saint-Martin-des-Champs, dépend au spirituel de la paroisse de Saint-Martin de Morlaix, mais elle possède sa mairie, ses écoles et son cimetière distincts.

A trois kilomètres de Morlaix, sur la rive gauche de la rivière, est pittoresquement posé, au pied d'un coteau couvert de taillis et de futaies, le monastère de Saint-François de Cuburien, fondé en 1458 par Alain IX de Rohan, au lieu-dit la Fontaine Blanche, près de la chapelle de Saint-Jean, à la lisière de la vaste forêt de Cuburien, dans laquelle un de ses ancêtres, Guyomarc'h IV, comte de Léon, avait accordé, vers 1150, aux moines du prieuré de Saint-Melaine de Morlaix, le droit de cueillir du bois mort. Les Cordeliers installés à Cuburien cédèrent en 1622 la place aux Récollets, qui prirent par surprise possession du couvent, en prétextant un bref du pape qui les autorisait à s'établir partout où ils le pourraient. Les Cordeliers durent s'incliner et abandonner leur monastère.

Sous la Révolution, le couvent fut vendu, puis transformé en fabrique de salpêtre et en atelier pour la Marine. Sa riche bibliothèque, qui contenait plusieurs rares et belles éditions, fut dispersée ; l'on rasa les grands bois qui ombrageaient la colline. Vers 1834, les Dames Chanoinesses hospitalières de Saint-François furent installées à Cuburien par la pieuse Mlle de la Fruglaye, fille du propriétaire de Kéranroux, qui fit profession dans leur Ordre, et elles y établirent un hospice et un pensionnat.

Au milieu d'un ensemble de constructions anciennes et modernes, se dresse la chapelle conventuelle, vaste et monumental édifice qu'envieraient bien des paroisses, et qui montre du côté de la rivière sa grande maîtresse



Armoiries sur les dalles tumulaires de la chapelle de St-François.

vitre à meneaux flamboyants et sa façade est, percée de sept fenêtres, dont trois surmontées de gâbles aigus. L'inscription du porche détruit a été encastrée dans le pignon ouest :

LAN : MILV cc XXII
XI : JOUR : DE : MARS.
FUST : CESTE : EGLISE
FONDEE.

Il n'y a qu'un seul bas-côté et point de transept. Sur les sablières de la nef, on distingue les armoiries des Rohan, *de gueules à neuf mâcles d'or*, pleines ou parti de Bretagne, et dans la maîtresse vitre, où l'on a groupé confusément les débris de vitraux qui subsistaient dans diverses fenêtres, on voit aussi l'effigie agenouillée de Jean II de Rohan fils du fondateur, revêtu de son armure et décoré du collier de Saint-Michel. Cette magistrale fenêtre contient plusieurs scènes des vies de la Sainte Vierge et de saint François, mais leur examen est rendu impossible par le malencontreux voile rouge qui double la grille du chœur, et permet seulement de reconnaître au tympan le blason des Vitré, *de gueules au lion d'argent*, et celui *burellé d'argent et de gueules de dix pièces* de Christophe de Penfeunteniou, prieur du couvent, élu en 1571 général de son Ordre, puis créé par le pape Grégoire XIII archevêque de Césarée en 1579 et auteur d'un grand nombre de traités latins et français. Une imprimerie, la première en date établie dans la circonscription actuelle du Finistère, fonctionna dans ce couvent de 1570 à 1585 environ, et produisit quelques ouvrages en latin ou en langue bretonne, tous aujourd'hui de la dernière rareté.

Dans la muraille de droite sont pratiqués trois enfeus armoiriés. On reconnaît à leurs armoiries : ceux des Le Bihan de Pennelé et des Le Barbu du Bigodou. La fenêtre qui surmonte ce dernier a conservé son vitrail ancien, offert vers 1560 par Jean Le Barbu, seigneur de Bigodou, et Marie du Boys, sa femme, tous deux figurés en *priants* dans les panneaux inférieurs. Il contient quatre scènes de la vie et de la mort de saint Jean-Baptiste, avec personnages en costumes du XVIe siècle. Plusieurs pierres tombales chargées d'armoiries se remarquent dans le dallage de la chapelle. On y déchiffre les blasons des Calloët, des Jégou, des de Leau, etc.

Sous l'autel de gauche se voit une statue de cire figurant un enfant étendu. C'est l'image de saint Prime, « patron des enfants », dont elle renferme les reliques apportées de Rome, il y a un siècle, par le vénérable abbé de Kermenguy, aumônier du couvent. Le pardon de Saint-François, qui a lieu le lundi de Pâques, ouvre, avec celui de Ploujean, l'ère des beaux jours et des fêtes dominicales dans la région morlaisienne, mais cette assemblée

est devenue bien plus profane que religieuse et l'on n'y voit plus ces flots de pieux pèlerins qui remplissent, le 19 septembre, l'élégante chapelle de Notre-Dame de la Salette, la première en France érigée sous ce vocable, alors qu'au lieu de l'apparition il n'existait encore qu'un modeste oratoire de bois.

La chapelle de la Salette est un édifice avec transept construit dans le style gothique du XIIIe siècle, sur les plans de Pol de Courcy et Clec'h, professeur de dessin au collège de Saint-Pol-de-Léon. Elle fut consacrée le 21 juin 1860. On y monte par un sentier escarpé qui serpente le long du coteau où s'abritent le monastère et la chapelle de Saint-François de Cuburien. Le long du mur d'enclos du couvent, sous l'ombre des grands arbres qui bordent le sentier, se déroulent les stations d'un chemin de croix.

Dans le bras sud du transept est l'autel de Notre-Dame de la Salette surmonté de la statue de Notre-Dame apparaissant aux deux petits bergers. De l'autre côté, l'autel du Sacré-Cœur avec le groupe de Notre-Seigneur et la bienheureuse Maguerite-Marie.

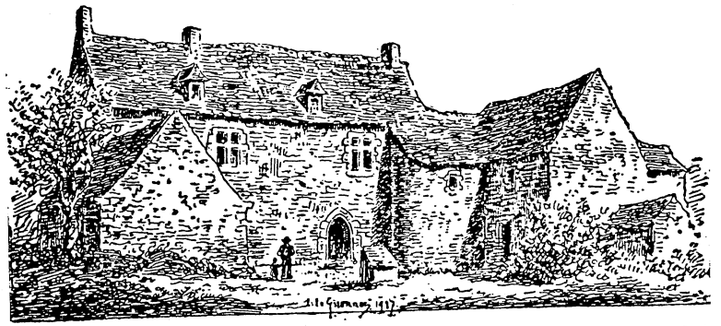
Le pardon est célébré par les habitants de Morlaix et des paroisses environnantes qui arrivent en foule, dès la veille au soir, et reviennent chaque année de plus en plus nombreux. Dès deux ou trois heures du matin, les messes se succèdent sans interruption jusqu'à la grand-messe, célébrée à dix heures, en plein air, sur un autel dressé près du portail, à l'entrée de la majestueuse avenue de Pennelé qui abrite, sous ses colonnades de hêtres séculaires et ses berceaux de verdure, la foule priante et recueillie.

Cette allée conduit au vieux château de Pennelé (4), édifice des XVIe et XVIIe siècles accosté de pavillon et de deux tourelles. Une petite tour couverte d'un dôme de pierre et percée de plusieurs embrasures défendait un portail extérieur aujourd'hui disparu. La famille des Le Bihan de Pennelé porte pour armes : *d'or au chevron de gueules issant d'une mer d'azur.* Ces armes sont sculptées au-dessus de la porte d'un colombier voisin, en alliance avec celles de Tréouret : *d'argent au sanglier de sable en furie.* La famille Le Bihan de Pennelé est connue depuis Bernard Le Bihan, sénéchal de Morlaix en 1450. La dernière des Sévigné, Marie-Charlotte de Sévigné-Montmauron, mariée en 1706 à Toussaint Le Bihan, seigneur de Pennelé, est morte vers 1760 dans ce château où son père, filleul de la célèbre marquise était décédé lui-même en 1719. La chapelle seigneuriale a pour vocable Notre-Dame de Pitié. Non loin, une autre chapelle dédiée à saint Germain se cache dans le feuillage au-dessus du vieux manoir ruiné de Bigodou. Le jour

(4) — *cf.* Nos Vieux Manoirs à légendes, 1re série, p. 209.

du pardon (1er dimanche d'août), on roule les enfants sur l'autel pour les préserver des tranchées.

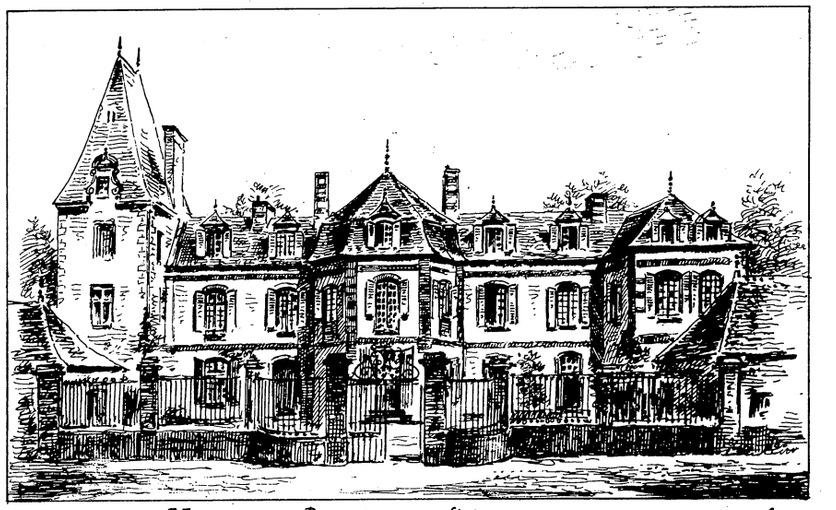
Sur la pointe de terre formée par un ruisseau qui, un peu en amont de l'estuaire du Donant, vient se jeter dans la rivière de Morlaix, s'élève le château de Lannuguy, dont les fines poivrières encadrées d'un petit bois de sapins se voit de la route. La terre de Lannuguy appartenait peu avant la Révolution à M. Hersart de la Villemarqué, dernier lieutenant du roi au château du Taureau, aïeul de Théodore de la Villemarqué, l'illustre celtisant qui recueillit les chants populaires du *Barzaz-Breiz*. Un des oncles de ce dernier a laissé un renom de parfait original. Sa femme étant morte à Lannuguy, qu'il habita après son père, il la fit embaumer et la conserva dans une armoire se plaisant à l'exhiber aux visiteurs. En signe de deuil, il avait peuplé l'étang de canards noirs. Après avoir passé à la famille de Kergariou, Lannuguy devint, en 1902, la propriété des Kersauzon.



Restes du manoir de Bigodou-Keranpuil, en Saint-Martin, près Morlaix
ancienne propriété de Gilles de Keranpuil

Le vaste cirque stérile, encadré d'escarpements schisteux, que baigne dans sa partie la plus basse le ruisseau du Donant, est bordé à l'ouest par les bois du manoir moderne de la Garenne et du château de Kerohant-Bagatelle, grâcieux édifice en partie du XVIIIe siècle, avec pavillon central à combles brisés, et chapelle dédiée à sainte Anne. A la lisière du parc se dresse une colonne milliaire transformée au XVIIIe siècle en borne de corvée. Là passait la voie romaine de Morlaix à Brest, qu'on peut suivre encore dans la descente de Sainte-Sève. Edmond Puyo a découvert, en 1871, dans le champ dit *Parc-ar-Pagan*, une trentaine d'urnes funéraires avec ossements, des médailles, des briques à crochets et une foule d'autres objets, entre autres une rarissime fourchette, l'un des deux ou trois seuls spécimens qu'on puisse

citer pour établir que l'usage de cet ustensile n'était pas inconnu des Romains.



Manoir de Bagatelle, en St Martin des Champs. 17 7bre 1918.

La commune est limitée au sud-est par le cours du Queffleut qui la sépare de Morlaix et de Plourin. Au-dessus du hameau de Traon ar Velin (le vallon du moulin) où birfuquent les routes de Brest et de Carhaix, se voit une petite chapelle convertie en habitation, et datée de 1633. Sa porte est surmontée d'un écusson écartelé aux armes des sieurs de Traonarvelin du nom de Toulgoet (*une quintefeuille*) et de leurs alliances. En suivant dans cette belle vallée le chemin de Carhaix, on trouve à droite, près de hauts rochers au pied desquels écume l'eau vive, le manoir de Kervaon et son vieux moulin à papier, puis au-delà le manoir du Val-Kerret, ainsi nommé de la famille qui le posséda du XIIIe au XVIe siècle. Il est surmonté d'une tour carrée à comble aigu, et dans la cour se voit un petit oratoire en bois curieusement suspendu contre le pignon. L'ancienne arcade du portail, défendu par une meurtrière découpée en trèfle, a été prosaïquement remplacée par un linteau de fer.

Un peu plus loin, se rencontre le pittoresque moulin de Velin-Ven et le hameau de Pont-Paul, où passait une vieille voie se dirigeant vers Saint-Pol-de-Léon. La colline feuillue, qui domine vers l'ouest ce village, porte le manoir de Tréoudal, où mourut en 1766 Périer, lieutenant-général des

armées navales et commandeur de l'Ordre de Saint-Louis. L'habitation actuelle est la résidence de la famille Le Grand, issue de Vincent Le Grand, sieur de Kerscao, sénéchal de Carhaix en 1600, oncle paternel du P. Albert Le Grand, auteur de la *Vie des Saints de Bretagne.*

Dans le cimetière de Saint-Martin-des-Champs reposent les restes du comte de Guichen (5), lieutenant-général des armées navales, décédé le 13 janvier 1790, à Saint-Melaine de Morlaix et non au château de Portz-an-Trez, comme Pol de Courcy l'a écrit par erreur. Inhumées au cimetière Sainte-Marthe, les dépouilles mortelles du comte de Guichen ont été transférées, le 6 avril 1894, dans le tombeau familial, à Saint-Martin, par les soins de son arrière-petit-fils, le comte Henri de Lauzanne, possesseur de la belle propriété de Portzantrez, créée vers 1777 par Pierre-Louis Mazurié de Pennanec'h, maire de Morlaix en 1782, qui construisit sur ce rocher abrupt une jolie maison de campagne et l'entoura à grands frais de jardins et d'un parc. Elu député des sénéchaussées réunies de Morlaix et Lannion aux Etats-Généraux de 1789, il fut emprisonné à Brest comme suspect sous la Terreur, et mourut à Morlaix en 1811. « Son nom, écrivait six ans plus tard Gilbert-Villeneuve, vivra longtemps dans les cœurs et les souvenirs ». La maison de Portzantrez a été remplacée en 1847 par le château actuel.

Le manoir du Porsmeur, situé près de l'église, a appartenu aux familles Le Borgne, de Tanouarn, Oriot et de Coëtlosquet. Le jeune marquis de Coëtlosquet, qui le possédait à la Révolution, périt fusillé après Quiberon, ainsi que son frère cadet, et, avec eux, s'éteignit cette branche. Dans une construction plus basse, accolée à l'est, qu'on nomme le Petit-Porsmeur, est une pièce décorée de ravissantes boiseries Louis XV, avec cheminée de marbre blanc sculptée, médaillons peints, glace en trumeau, et figures allégoriques des sciences terrestres et maritimes. Au Porsmeur est aujourd'hui établi un préventorium, pour femmes, qui fonctionne aux frais d'une association américaine et rend de très grands services à la population laborieuse de Morlaix.

Mentionnons encore le manoir de Kerlan, qui fut pillé pendant la Ligue, et qui conserve des parties gothiques. Sa chapelle, restaurée en 1762, est dédiée à saint Marc : elle possède des sablières à personnages et des restes de peintures sur le lambris.

(5) — Guichen (Luc-Urbain du Bouéxic, comte de), né à Fougères (Ille-et-Vilaine le 21 juin 1712, entra dans la marine comme garde en 1730. Enseigne en 1735, il fut fait lieutenant de vaisseau en 1746, chevalier de Saint-Louis en 1748 et capitaine de vaisseau en 1756. Nommé chef d'escadre, il commandait une des divisions de la flotte du lieutenant-général d'Orvilliers, au combat livré à la hauteur d'Ouessant, par l'armée navale française à l'amiral Keppel, le

SAINTE-SÈVE

SAINTE-SÈVE. — (*Saint Scevoy* en 1598 : en breton *Sant Seo.* Cette commune, qui fut jusqu'à la Révolution une trève de Saint-Martin-des-Champs, doit son origine à un monastère fondé vers 530 par saint Tugdual, pour sa sœur sainte Sève, sur l'un des trois domaines qui lui avaient été donnés par Deroch, roi de la Domnonée dans le pagus de Daoudour. Les deux autres terres se retrouvent encore : c'est Trépompé (*Trebompae*), où sainte Pompée, mère de Tugdual et de Sève, avait une chapelle aujourd'hui démolie, et Tréoudal (*Tregurdel*), manoir situé dans la vallée de Queffleut en Saint-Martin.

L'église est un petit édifice du XVIII[e] siècle à la façade disgracieusement chargée d'un escalier extérieur qui monte en clocheton, avec deux chapelles latérales en hémicycle peu saillantes. Elle fut solennellement bénite en 1753 par Mgr. Jean-Louis de Gouyon de Vaudurant, évêque de Léon. Sa construction avait coûté 2 275 livres 2 sols et 8 deniers.

Le maître-autel sculpté, peint et doré, des médaillons de la Cène et du Lavement des pieds. Les quatre anges qui soutiennent le dais du tabernacle, surmonté d'une statuette du Christ, sont remarquables par la correction de leur travail et la grâce de leur attitude, ainsi que les quatre figures féminines qui séparent les tableaux : 1. — A gauche, l'*Espérance* (?) tenant une branche verte ; 2. — La *Tempérance*, une aiguière ; 3. — *La Justice*, une balance ; 4. — *La Prudence*, un serpent. Au haut du retable, Père Eternel.

On est surpris de ne pas voir dans le chœur, où trône son frère saint Tugdual en évêque, une statue de la patronne de la paroisse, sainte Sève. Elle a son image en costume de religieuse dans la chapelle de droite. L'église contient un ancien tableau de la Résurrection et plusieurs vieilles statues, entre autres un saint Yves argumentant sur ses doigts, qu'on a transformé en saint Herbot, sainte Marguerite, saint Eloi, saint Roch, saint Jean, etc.

Sur des pilastres de l'entrée du cimetière sont posées deux grandes

27 juillet 1778. En 1780, après trois glorieux combats livrés aux Antilles, les 17 avril, 15 et 19 mai, à l'amiral anglais Rodney, le comte de Guichen rentre à Brest, puis va se ranger (juin 1781) sous les ordres du lieutenant-général espagnol D. Luis de Cordova, pour débarquer dans l'île de Minorque une armée de 14 000 hommes. Le 8 décembre 1782, de Guichen quittait le port de Brest pour escorter un convoi destiné aux Antilles. Le 10, à 150 milles d'Ouessant, il fut attaqué par l'amiral anglais Kempelfedt, qui s'empara de 15 des bâtiments convoyés et prit la fuite, poursuivi par de Guichen qu'un coup de vent obligea de rentrer à Brest le 23 décembre. De Guichen ne servit plus activement depuis 1783. Il avait été fait chevalier de l'Ordre du Saint-Esprit pour couronnement de sa carrière. *cf.* Vieux Souvenirs Bas Bretons, p. 151.

pierres rondes. D'après la tradition, sainte Sève aurait puni certain jour un avare fournier qui avait refusé l'aumône à une pauvre veuve, en lui changeant tous ses pains en pierre (6). Ces énormes galets seraient des pains pétrifiés, ainsi que d'autres pareils conservés dans la chapelle du petit manoir gothique de Penvern, voisin du bourg. Cette chapelle renferme aussi une statue en granit de saint Yves, argumentant sur ses doigts et posée sur un socle aux armes des Le Ségaler : *un sautoir cantonné de quatre quintefeuilles*, le tout provenant d'une croix détruite.

Le ruisseau du Donant, qui borne à l'ouest la colline, abrite dans sa verte coulée plusieurs manoirs plus ou moins déchus. Celui de Kerret, remplacé par une maison moderne, est le berceau d'une très antique lignée morlaisienne, connue depuis Hervé, sire de Kerret, époux en 1269 de Catherine de Léon, de la maison de Penzé. Elle s'est fondue au XVIe siècle dans Kerlec'h. Le Plessis, fort pittoresque avec son double portail, sa longue cour pavée et sa tourelle, a appartenu aux Guicaznou, famille qui pouvait rivaliser d'ancienneté avec sa voisine, si on en croit le dicton :

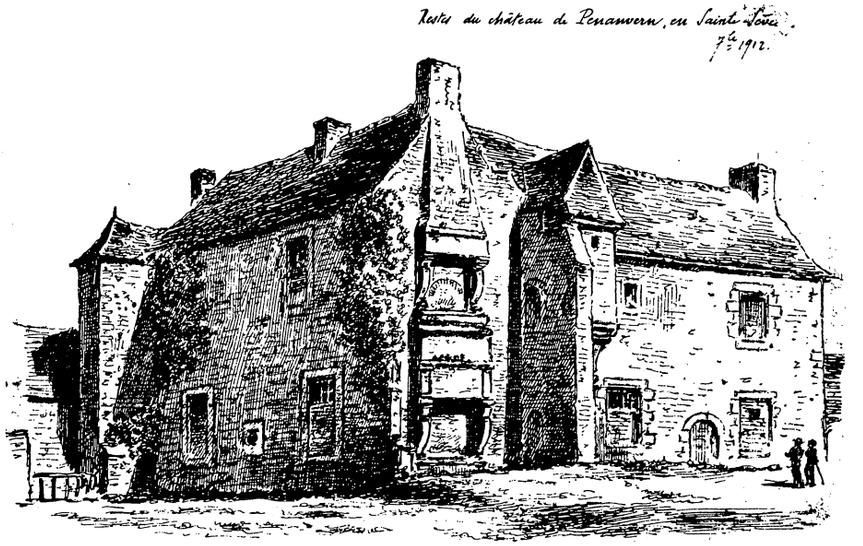
An tud quenta a oa er bed
A oa Guicaznou ha Kerret (7)

Il a ensuite été possédé par les de Leau de Kerbabu et les Gouzillon. Une vasque de pierre dans le jardin porte la date 1717. Plus au nord, les restes du manoir de Fontaine-Blanche se dissimulent dans un agreste bois de sapins et de châtaigniers. L'édifice principal, du XVIIe siècle, est en ruines ; dans la cour existe encore la chapelle, de 1727, convertie en habitation. Fontaine-Blanche a appartenu aux Forget, Gouzillon, Barbier de Kerno et le Diougel de Lanrus.

Un autre manoir, celui de Penanvern, s'élevait sur les limites ouest de la commune, au bord d'un grand bois étagé sur les pentes de la sauvage et solitaire vallée du Coat-Toul-Sac'h. Malgré de regrettables mutilations, l'édifice principal, construit vers 1630 par Roland du Louet, sieur de Kerhom, époux de Jeanne Guingamp, dame de Penanvern, a conservé un certain caractère ; il est flanqué d'un étroit pavillon et d'une échauguette reposant sur un encorbellement historié. On voit dans la salle du rez-de-chaussée une belle cheminée de granit sculptée et, à l'extrémité de l'avenue, une chapelle gothique en ruines. D'après la tradition locale, Bonaparte enfant aurait passé quelque temps à Penanvern, pendant ses études au collège de Brienne,

(6) — Ceci n'est qu'une réédition de l'histoire des pains de saint Hervé, conservés dans le « *cimetière des saints* », à Lanrivoaré.

(7) — Les premières personnes de la terre furent les Guicaznou et les Kerret.



chez son protecteur, le comte de Marbeuf, lieutenant-général en Corse. La même tradition se retrouve dans le Morbihan, au château de Callac, également possédé par M. de Marbeuf (*Bretagne Contemporaine*. Morbihan, p. 109).

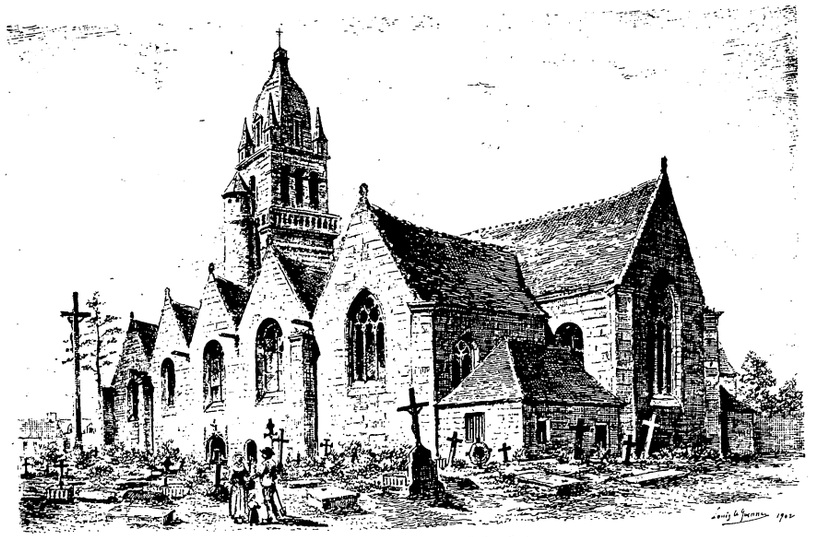
A Sainte-Sève, comme à Saint-Martin, son ancienne paroisse mère, les paysannes portent la coiffe caractéristique des artisanes de Morlaix. Elles se défendent d'être Léonardes et se disent Morlaisiennes avec une certaine fierté.

PLOURIN

PLOURIN. — Plœrin vers 1330. (Le plou de saint Rin), personnage inconnu qui est aussi l'éponyme de Plourin-Ploudalmézeau, dans le Léon.

La commune de Plourin, la plus vaste du canton de Morlaix, qui s'étend jusqu'aux premières assises des montagnes d'Arrée, est baignée à l'ouest par le Queffleut, à l'est par le Jarlot, qui lui servent de limite au nord.

La vaste église de Plourin, dédiée à la Sainte Vierge, est du XVIIe siècle, sauf le chœur plus ancien, qui a conservé ses fenêtres à tympans flamboyants. Elle est surmontée d'une tour massive portant la date de 1728. Le



Eglise de Plourin - Morlaix

clocher à dôme est une pâle imitation, d'ailleurs mutilée par la foudre et mal restaurée, de celui de Saint-Thégonnec. Des colonnes octogonales soutiennent les arcs de la nef. Deux fenêtres conservent des fragments d'un ancien vitrail, montrant la Sainte Vierge dans la Salutation Angélique, et un saint évêque.

L'écusson des Coatanscour, *un chef endanché*, est sculpté sur l'un des piliers. On le retrouve sur une dalle tumulaire *mi-parti d'un lion*. Ce sont sans doute les armes d'Yves de Coatanscour, sieur dudit lieu en Plourin, et de sa femme Jeanne de Kersulguen, mariés en 1501. Une autre dalle offre le blason de la famille de la Boixière, *un buis arraché*. On remarque, en outre, plusieurs curieuses statues anciennes, dont un groupe triple de sainte Anne, saint Yves argumentant, saint Sébastien, les Evangélistes, saint Fiacre en jardinier, sainte Marguerite, etc. L'arbre de Jessé, qui existe dans une des chapelles latérales, n'est qu'une copie moderne plus ou moins fidèle d'un autre arbre de Jessé du XVIe siècle que, sous prétexte de vétusté, un ancien recteur de Plourin crut devoir céder à un antiquaire à condition qu'on lui en fabriquât une réplique toute neuve.

Les cuves feuillagées des fonts baptismaux sont surmontées d'un baldaquin aux armes des Coatanscour, que couronne un groupe du baptême de Notre-Seigneur. Sur les panneaux de la chaire, figures des quatre Evan-

gélistes et bas-reliefs de l'Annonciation, de la Nativité et de l'Assomption.

Le cimetière, dont les piliers d'entrée sont surmontés des statuettes mutilées d'un ancien calvaire, possède une petite chapelle, ancien ossuaire, dont la façade est percée d'une porte et d'une série d'arcades. A l'intérieur, on remarque les statues de sainte Barbe avec sa tour et de saint Mathurin, costumé en prêtre. Un menhir ou lech, haut de 3,50 m, est planté au milieu de la place du bourg.

Au nord, à 500 mètres de l'église paroissiale, s'élève la petite chapelle de Sainte-Philomène, construite en 1843, et aussi insignifiante par son mobilier que par son architecture. Au carrefour voisin est une croix qui a perdu tous ses personnages, sauf le Christ, derrière lequel est un écusson parti *d'un chef endanché et de deux fasces* : armes d'Yves de Coatanscour et de sa femme Jeanne Barbier de Kerjean, mariés en 1592.

Au sud de la commune, à cinq kilomètres du bourg, on trouve le vieux manoir de Coatanscour, massive construction du XVIe siècle, convertie en ferme. Elle domine un joli étang entouré de verdure, en un frais paysage qui forme contraste avec les croupes dénudées de l'Arrée. Le manoir, édifice du XVIe siècle, flanqué d'une tourelle tronquée, est fort délabré, mais son moulin seigneurial conserve encore fort bon air, avec sa lucarne Renaissance. A l'intérieur du manoir, il faut voir quelques belles cheminées sculptées. Celle d'une salle, au premier étage, est ornée de deux diaboliques cariatides de granit, taillées en grandeur naturelle, complètement nues et portant, en guise de feuille de vigne, un masque humain appliqué sur le bas-ventre. Une motte féodale existe à l'est du manoir.

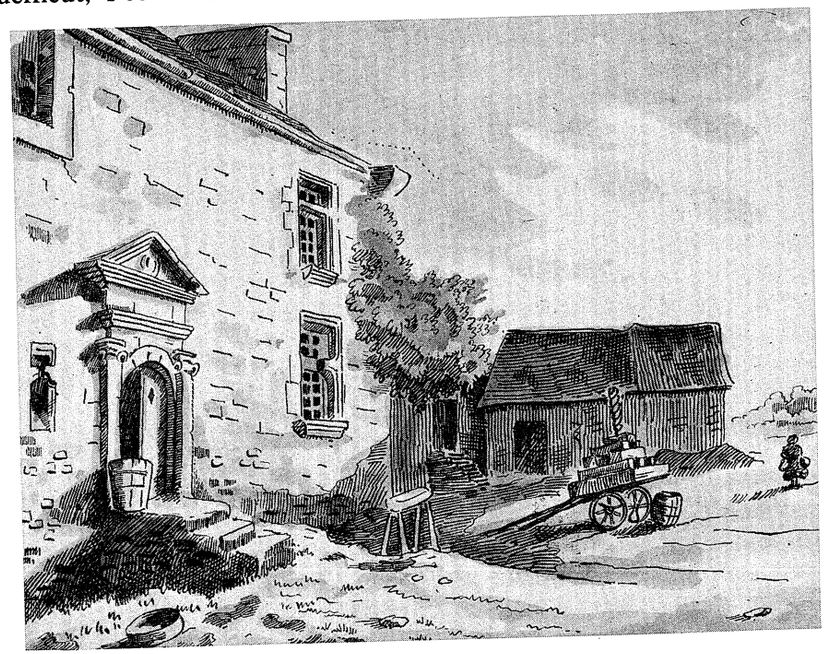
La famille de Coatanscour portait pour armes : *d'argent au chef endanché de gueules*. Sa devise était : *A galon mad* (de bon cœur). Cette maison a possédé par alliance, au XVIIIe siècle, le marquisat de Kerjean, en Saint-Vouguay ; elle s'est éteinte tragiquement en Mmes Suzanne-Augustine et Marie-Anne de Coatanscour, veuves de Kersauzon et Launay de l'Estang, arrêtées en 1793 à Saint-Pol-de-Léon. Conduites à Brest et traduites devant le tribunal révolutionnaire, pour incivisme, elles périrent sur l'échafaud, à l'âge de 70 et 65 ans, le 27 juin 1794.

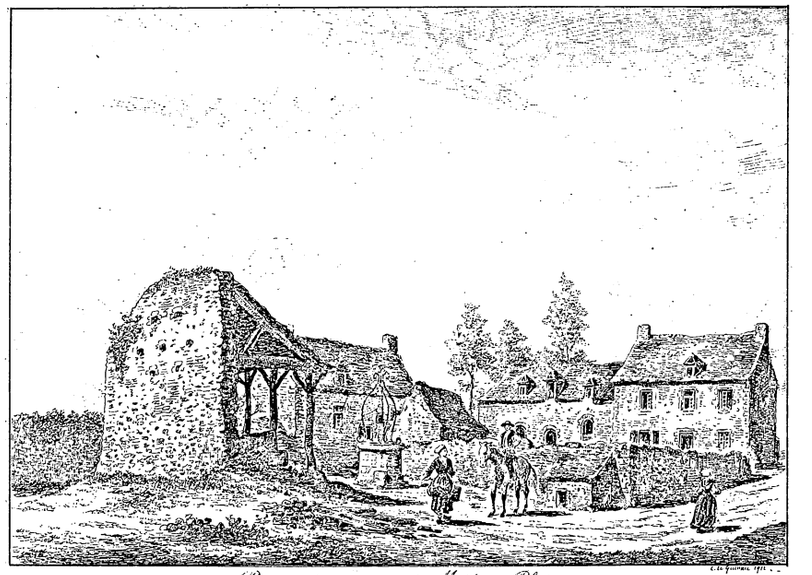
La terre de Coatanscour avait droit de haute et basse justice. On voit encore, dans *Goarem ar Justiçou*, sur une colline de 240 mètres d'altitude, le soubassement en pierre des fourches patibulaires. De ce point se découvre au nord le magnifique panorama de la fertile campagne morlaisienne, fermée à l'horizon par la mer et l'île de Batz, dont le phare s'aperçoit à peine le jour, mais qui, la nuit venue, projette ses éclats intermittents jusqu'aux crêtes déchiquetées des Cragou, dans la montagne d'Arrée.

A l'ouest de Coatanscour, au fond d'un repli de terrain, miroite un étang au bord duquel sont les ruines de l'ancienne forteresse de Bodister, l'une des principales seigneuries de l'évêché de Tréguier.

Le plan de ces ruines, dites aujourd'hui *Castel-ar-Sal*, a la forme d'un pentagone très irrégulier de près d'un hectare de superficie. C'est maintenant une dépendance de la petite ferme de Pen-ar-Quinquis, dont le fermier ne manque pas de vous raconter la légende du *Taro-Briz*, grand taureau à la robe étrangement bigarrée qui se montre parfois dans l'enceinte du *Castel-ar-Sal*, errant parmi les pierres couvertes de ronces et de lierre. Il se mêle même de temps en temps aux troupeaux de la ferme voisine, mais, à la nuit tombante, il regagne mélancoliquement sa retraite qu'une terreur superstitieuse empêche de troubler. Une fois pourtant, il se laissa conduire à l'étable avec les autres animaux. Lorsqu'on y vint le lendemain matin, l'étrange animal avait disparu...

Au bord de la route de Morlaix, sur une colline bordant la vallée du Queffleut, s'écroulent les vieux murs couverts de mousse du monastère

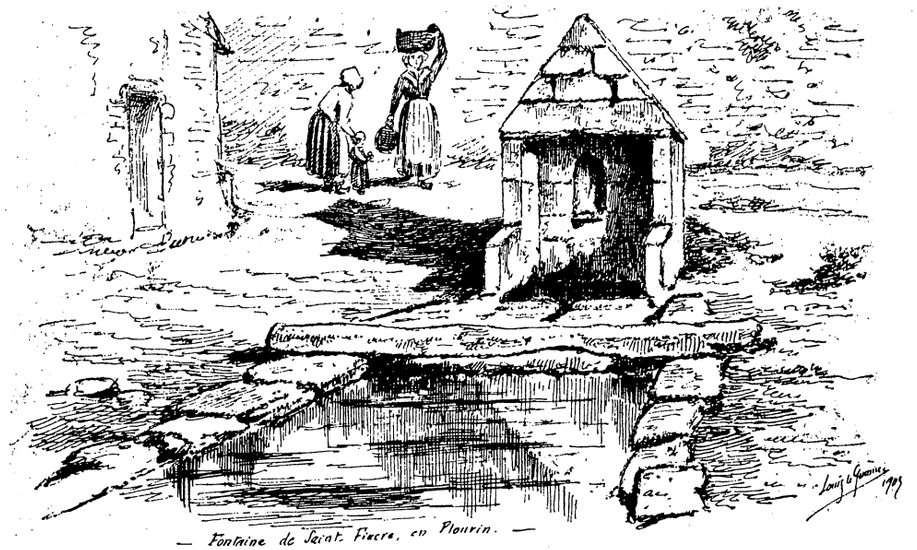




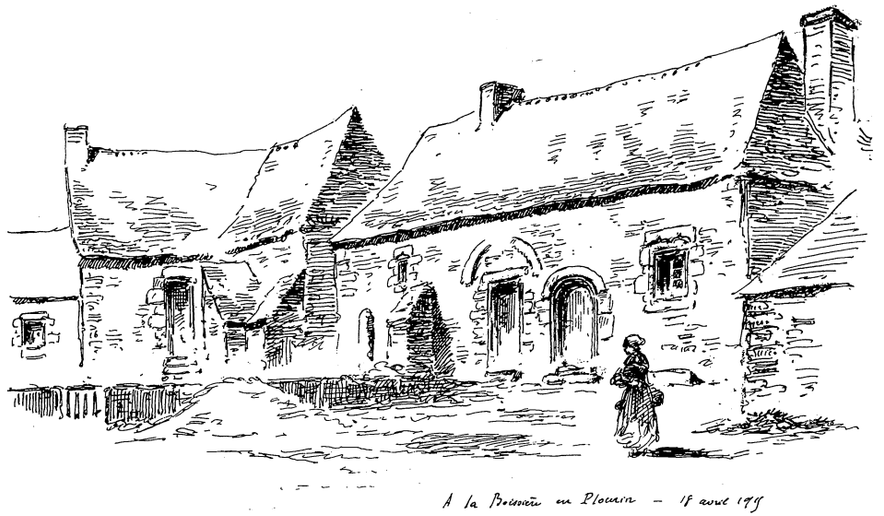
Restes du manoir du Merdy, en Plourin.

de Saint-Fiacre, fondé vers 1690, par Vincent Le Borgne, chevalier, seigneur de Lesquiffiou, en Pleyber-Christ, pour quatre religieux Minimes. Un hôpital militaire fut installé en 1791 dans les bâtiments conventuels, dont il ne reste actuellement qu'un édifice délabré, converti en ferme. Auprès se trouve la fontaine sacrée de Saint-Fiacre, avec piscine et édicule, mais la statue qui l'ornait a été transportée dans l'église paroissiale. L'église du couvent a disparu et l'on voit à peine quelques décombres de la chapelle de Sainte-Anne, qui existait aussi dans l'enclos du couvent.

Sur le chemin de Plourin à Plougonven, près de la gare de la ligne de Carhaix, établie au hameau de Coatélant, on remarque dans le vallon du Jarlot la motte du château de Coatélant, dont les seigneurs étaient prévôts féodés des sires de Bodister dans leurs domaines morlaisiens. Plus en aval, au sommet d'une butte escarpée, subsistent quelques ruines du manoir de Kervézec, où l'on peut noter seulement une jolie porte gothique à arc surbaissé. Gilles de Kerloaguen, seigneur du lieu, était en 1636 capitaine de six paroisses côtières. Le manoir de Kerguz, près de l'ancienne route de Morlaix à Carhaix, offre encore un corps de logis à porte Renaissance, orné de l'écusson de la famille de Kermerchou : *une croix tréflée chargée de cinq*



— Fontaine de Saint Fiacre, en Plourin. —



A la Brenterie en Plourin — 15 août 1919

étoiles. Il y a lieu de citer aussi le pittoresque manoir de Penlan, à l'ouest du bourg, avec chapelle dédiée à saint Bernard, et voisin d'un camp à doubles retranchements qui borde la voie romaine de Morlaix à Hennebont. La chapelle du manoir du Cun, quoique convertie en grange, a gardé une statue de Vierge-Mère en bois sculpté. Il y a des mottes à Quélern et au Moulin-Neuf, une enceinte retranchée dans la lande de Cador-Ven, entre le bourg et Morlaix, et un dolmen bouleversé à Kerverret. La voie romaine de Morlaix à Carhaix, transformée au XVIIIe siècle en grand chemin, traverse la commune du nord au sud. La route actuelle, moins accidentée et plus pittoresque, emprunte la vallée du Queffleut.

PLOUJEAN

PLOUJEAN. — Par une route escarpée qui, depuis la rivière de Morlaix, s'en va montant pendant plus de deux kilomètres, on parvient au bourg de Ploujean, construit sur un plateau de 70 mètres d'altitude.

L'église de Ploujean, en quelques-unes de ses parties, remonte au XIe siècle ; peut-être même, la nef, avec ses piliers rectangulaires et ses arcades romanes très basses, est-elle antérieure aux invasions normandes. Un arc triomphal en arc brisé, surmonté extérieurement d'un campanile muni d'une petite cloche, sépare la nef du chœur, dont le chevet droit s'éclaire d'une grande fenêtre centrale de style gothique rayonnant, et de deux fenêtres latérales beaucoup plus petites qui indiquent le XIVe siècle. Le clocher, à une seule galerie, est dominé par une flèche peu élancée, accostée de quatre petits clochetons d'angle. Il fut reconstruit en 1586, ainsi que le portail, dans le style de la Renaissance. Enfin, le porche et une partie des murs y attenant sont de reconstruction récente.

Dans les bas-côtés, il existe encore des restes de sablières sculptées et enluminées, où s'étalent des figures grimaçantes au milieu d'un fouillis d'enroulements, de banderolles et d'écussons. Le lambris de la chapelle Sainte-Anne, à droite, porte deux écussons armoriés, l'un *d'azur à six quintefeuilles d'or*, qui est de La Forest, l'autre *mi-parti d'azur au poignard d'argent, accompagné au chef d'une étoile et d'un croissant de même* qui est Danglade, et de La Forest. Les orgues sont du XVIIIe siècle et offrent quelques ébauches de cariatides.

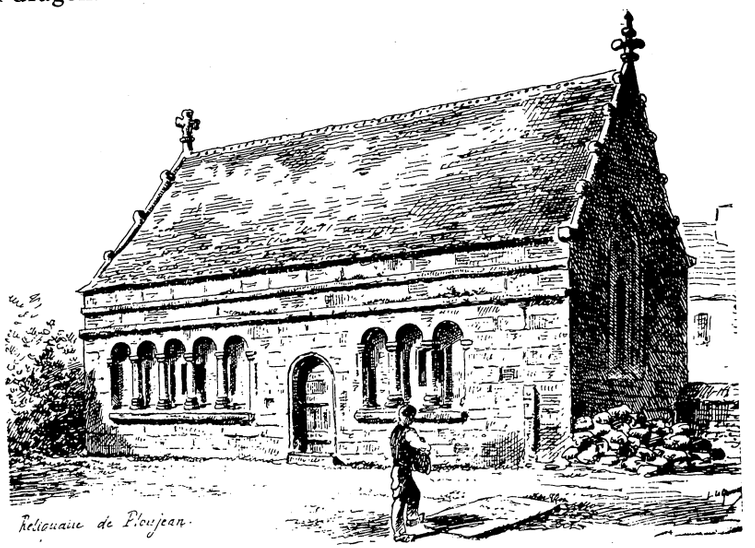
Sur le pignon, au-dessus de la fenêtre, est gravée en caractères gothiques la devise : « LESSEZ DIRE » de la famille de Kersulguen qui possédait en Ploujean le manoir de la Boissière et avait sa sépulture dans cette chapelle.

Le baldaquin des fonts baptismaux, supporté par quatre colonnes torses garnies de vigne, a sur sa corniche cette inscription :

FAIT DV TEMPS JAN BRAOVEZECQ
ET JAN PRIGENT FABRIQVES : 1660.

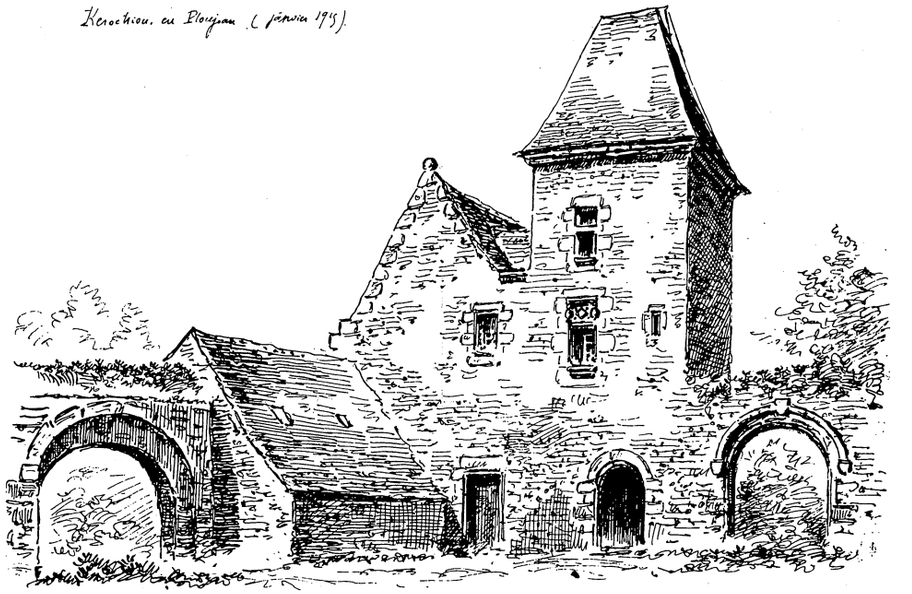
L'église renferme aussi quelques enfeus gothiques dont l'un abrite le banc familial de l'illustre maréchal Foch, et une dalle tumulaire aux armes des seigneurs de l'Armorique du nom de Goesbriand : *d'azur à la fasce d'or.* Les statues sont modernes, sauf une très belle Vierge-Mère gothique provenant de la chapelle Notre-Dame, qui était située dans le cimetière et fut démolie en 1809. Cette statue orne aujourd'hui un autel placé, comme l'ancienne chapelle, sous le vocable de Notre-Dame de Ploujean.

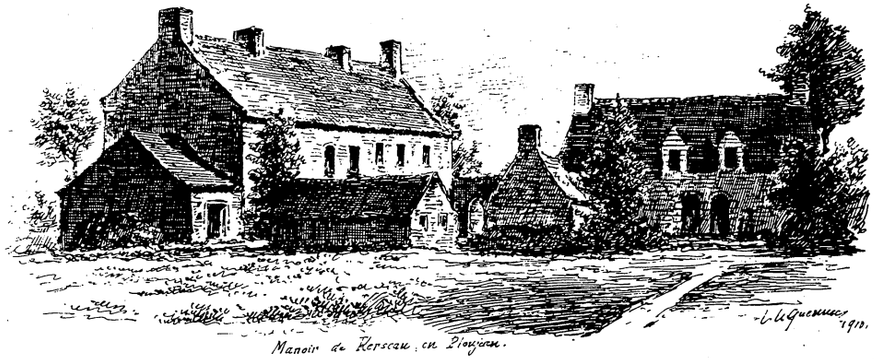
L'ossuaire ou chapelle de Saint-Roch est un édifice du XVIe siècle, percé sur la façade d'une série de baies en plein cintre séparées par des colonnettes cylindriques. Au pignon est, une fenêtre à meneaux éclaire l'intérieur où se remarque une antique statue de sainte Marguerite debout sur un dragon.



Au sud du bourg, le château de Keranroux, construction de la fin du XVIIIe siècle, s'élève au milieu d'un vaste parc, ombragé de hautes futaies qui bordent délicieusement la rivière canalisée. La terre de Keranroux a appartenu aux familles de La Forest, du Parc de Lezversault, Caradeuc de La Chalotais, de La Fruglaye, Nompère de Champagny, et aujourd'hui de Gouyon de Beaufort. Près de l'étang se trouvent les ruines de la chapelle de Notre-Dame de la Clarté où un écusson porte un mi-parti de *six quintefeuilles et d'un vairé*, armes d'Alain de La Forest et d'Anne Toupin, sa compagne, sieur et dame de Keranroux en 1534, père et mère d'Yves de La Forest, bailli de Morlaix vers 1550. Auprès est le tombeau avec statue couchée de Gilles de Lanoé, sieur de Couespeur. Ce mausolée, datant de l'époque Louis XIII, provient de l'église de Plounez près Paimpol (Côtes-du-Nord). La chapelle actuelle se recommande par son tabernacle, fait d'un seul bloc de porphyre rouge.

Les prairies de Keranroux occupent l'ancien lit de la rivière, qu'une chaussée établie au XVIIe siècle, pour en rectifier le cours et servir de chemin de halage, a rejeté sur la gauche.





En suivant cette chaussée, on rencontre en face du monastère de Saint-François, les deux curieux et rustiques logis de la *Maison de Paille* et la *maison du Paon*. Derrière, dans un étroit vallonnet vert, se cachent les restes du manoir de Kerochiou, bâti en 1563 et accosté d'une tourelle carrée. Sur les écussons du portail sont les armes des Toulgoët et des Porzpozen. Au-delà, on trouve au flanc d'une colline les humbles ruines de la chapelle de Saint-Quirio et sa fontaine où l'on jette des sous et des clous pour obtenir la guérison des furoncles. *Sant Quiriou — Tad ar goriou* (saint Quirio, père des furoncles) dit le proverbe breton.

Dirigeons-nous maintenant vers le nord-ouest en prenant au bourg la route de l'Armorique. Après un parcours de deux kilomètres, devant nous surgit la nue et fauve colline de Trégonezre, point culminant de Ploujean — 95 mètres d'altitude — que la nature a si à-propos dressée à l'extrémité de la commune, au confluent des rivières de Morlaix et du Dourdu, comme un écran protecteur contre les bourrasques de la Manche. Un coin de mer scintille à gauche, au-dessus des futaies de l'Armorique, et sur la lisière du bois dominant un frais vallon, dort à l'ombre des chênes centenaires un ancien manoir ruiné. Ce fief de l'Armorique était jadis le plus important de la paroisse ; outre leurs droits de hauts justiciers, les seigneurs du lieu possédaient héréditairement la charge de prévôts de Morlaix, et percevaient la septième partie des *debvoirs et coustumes des foires de ville* pendant toute la durée desquelles le sénéchal leur confiait les verges de la Justice, symbole de son pouvoir, et les investissait du Gouvernement de la cité avec juridiction plénière sur les habitants.

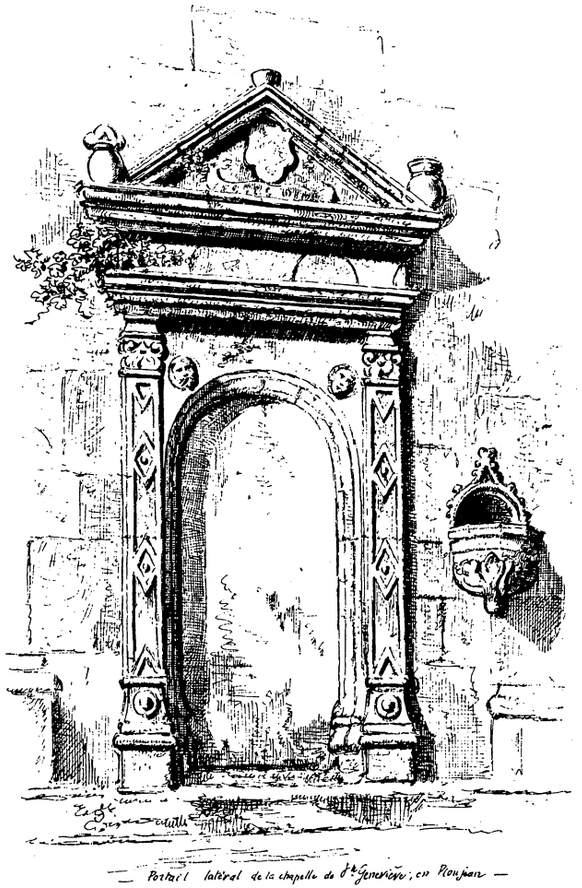
En gravissant la montagne de Trégonezre par le sentier qui mène à Suciniou, on découvre, de sa crête déchirée et venteuse, un incomparable panorama de terre et d'eau. Au nord, la rade se montre toute entière, dans son cadre de fauves promontoires, avec les îles et la côte du Léon ; vers le sud, le pays de Morlaix, vaste cirque creusé de vallons, bossué de collines, étale aux regards son orographie tourmentée jusqu'à la chaîne ondulée et bleuâtre de l'Arrée et l'on y compte au moins vingt-cinq clochers de l'île de Batz à Commanna, de Plougasnou à Lambader. Sur la pente opposée à l'Armorique, un bois de chênes et de sapins enveloppe le vieux manoir de Suciniou, type délicieux de gentilhommière bretonne si bien enfouie dans le feuillage qu'à grand-peine en émergent les girouettes de ses tourelles. Une magnifique avenue de hêtres conduit au portail, couronné de créneaux et adossé à une petite chapelle au toit plaqué de mousses vertes ; à en juger par l'arcade de sa porte, le corps de logis principal semble dater du XVIe siècle, mais le pavillon et les deux tours sont moins anciens et ont dû lui être ajoutés vers 1660, par les Bellin de La Furtays ; sur le parapet de la terrasse, un cadran solaire du XVIIIe siècle porte deux écussons timbrés d'une couronne comtale, l'un chargé *d'une fasce accompagnée de trois casques de profil*, qui est Chrétien de La Masse, l'autre *d'un fretté brisé d'une fleur de lis*, qui est Kerrerault.

On voit dans la chapelle du manoir de Suciniou, qui fut bénite le 19 mai 1661, au-dessus du maître-autel, une ancienne peinture où une fillette vêtue de blanc est agenouillée sur un coussin, entre un saint moine et un personnage nimbé, vêtu à la mode Louis XIII. Dans le ciel plane une Vierge-Mère entourée d'anges. Ce tableau, signé : DV : PRE : NOBLET : FECIT : 1656, est, selon la tradition, un ex-voto exécuté en reconnaissance d'une guérison inespérée de Françoise Bellin, fille de Julien Bellin, fondateur de cet oratoire.

La terre de Suciniou, saisie sous la Révolution sur l'émigré Ploësquellec-Kerprovost, fut acquise par Ch. Cornic-Duchêne, le vaillant corsaire morlaisien, dont il a déjà été parlé. Il y fit de grands travaux d'améliorations. Suciniou est toujours la propriété de ses héritiers. Il a appartenu au littérateur morlaisien, Charles Alexandre, qui fut secrétaire de Lamartine et représentant du peuple en 1848.

Revenons vers Morlaix, en traversant de nouveau le bourg de Ploujean. Près de l'ancienne route de Lanmeur, au fond d'un vallon arrosé par un étroit ruisseau, dans un bouquet de hêtres vigoureux, se cache la chapelle de Sainte-Geneviève, bel édifice de la Renaissance dont le clocher est accosté d'une tourelle ronde d'escalier. Au-dessus d'une porte latérale aujourd'hui

bouchée, étaient gravées les armes des Kersulguen et leur devise : *Laissez dire*, s'y lit encore. A l'intérieur, curieux et traditionnel tableau du cierge de sainte Geneviève, éteint par le démon et rallumé par un ange. La même scène est rappelée par un groupe placé du côté de l'Evangile. Dans le rétable du maître-autel, au-dessus du tabernacle, deux anges soutiennent une couronne royale fleurdelisée. Au chœur se trouve encore le vieux banc seigneurial à trois places, richement sculpté, dont le dossier central est couronné des armes en alliance de Michel Kersulguen, seigneur de la Boissière, et de sa femme Philippe de Lanloup, vivant en 1640.



— Portail latéral de la chapelle de Ste Geneviève, en Ploujean —

La route de Morlaix à Plougasnou coupe transversalement la commune. Avant d'aborder la rapide descente du Dourdu-en-Terre, elle traverse les bois du château de Trofeunteniou, résidence estivale du maréchal Foch, l'illustre vainqueur de *la Grande Guerre*, dont le banc familial, dans l'église de Ploujean, porte une inscription commémorative qu'a voulu y placer la reconnaissance populaire. Les âmes des sept ou huit officiers généraux inhumés dans le cimetière paroissial ont dû tressaillir d'un patriotique orgueil lorsque l'admirable soldat, qui est aussi un grand chrétien, est venu s'agenouiller pour la première fois après l'armistice dans cet humble sanctuaire breton où, avant lui, La Fruglaye, Tromelin, La Jaille, de Champagny et Le Flô avaient prié.

Après avoir jeté, de l'autre côté de la route de Garlan, un coup d'œil sur les belles propriétés de Kerozac'h, embellie de bois épais, d'un grâcieux étang et d'un temple grec avec statues ; et de Coatcongar, qui fut possédée en 1600 par le terrible ligueur Fontenelle, du chef de sa femme Marie Le Chevoir, descendons vers le sud-ouest. Non loin du carrefour de la Croix-Neuve, voici les ruines du manoir de la Boissière, jadis seigneurie importante. Il n'en subsiste qu'un pavillon carré flanqué d'une petite tourelle à cul-de-lampe, le portail gothique de la cour, et quelques murailles croulantes farcies de tuiles à rebord. On conserve dans une des vitrines du musée de Morlaix, une minuscule et curieuse statuette gallo-romaine, en or, trouvée en 1780 dans le jardin de la Boissière.

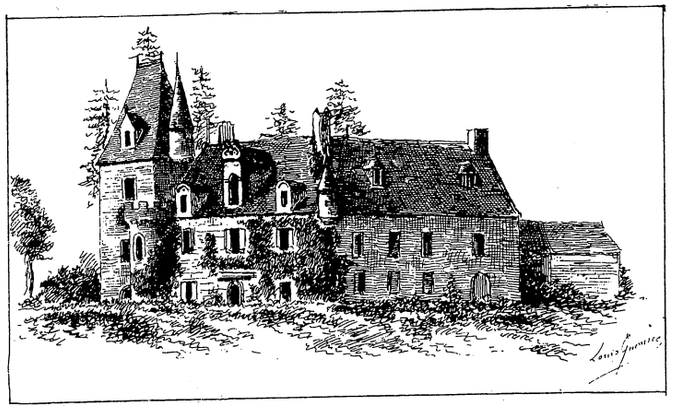
Par la route nationale de Morlaix à Lannion, nous nous retrouvons une fois de plus sur les rives du Dossen. Vers la droite, au bord de la rivière, se montrent les poivrières et les girouettes du château moderne du Nec'hoat, où mourut, en 1887, le général Le Flô, ancien ambassadeur en Russie, l'une des gloires contemporaines de la Bretagne, dont la statue se trouve à Lesneven, sa ville natale.

Suivons les belles allées du cours Beaumont, ainsi désigné, du nom du maire de Morlaix qui les fit planter en 1810, et bordé des hautes frondaisons du parc de Coatserc'ho, malheureusement aujourd'hui en voie de lotissement. Le château moderne est sans intérêt, mais au haut du bois existe un petit manoir Renaissance qui s'appuie à deux tourelles accolées, l'une carrée, l'autre ronde. Le lieutenant-général Boudin de Tromelin est né en 1771 et est mort en 1842 à Coatserc'hô, après une existence des plus mouvementées.

A l'entrée de Morlaix nous trouvons le populeux faubourg de Troudousten, qui doit son origine à la manufacture des tabacs, primitivement installée (vers 1700) au manoir de Penanrue, et qui ne fut transférée qu'une

trentaine d'années plus tard, dans les bâtiments du quai de Léon, édifiés spécialement pour son usage.

Le manoir de Penanrue a vu s'écouler l'enfance de Joseph Dupleix, le célèbre gouverneur de Pondichéry et des Indes Françaises, dont le père, François Dupleix, receveur général de la Ferme du Tabac, était venu de Landrecies s'établir à Morlaix vers 1700. Deux siècles auparavant, c'est à Penanrue qu'était mort (avril 1518) le fameux armateur morlaisien, Nicolas Coëtanlem, constructeur de la *Cordelière*, l'un des plus riches et des plus hardis trafiquants de la Bretagne. Peut-être un peu de son esprit aventureux flottait-il encore dans les salles du vieux manoir, et parla-t-il au jeune Dupleix de vie libre et intrépide, d'exploits lointains, de voyages vers l'Ophir et l'Eldorado ?...

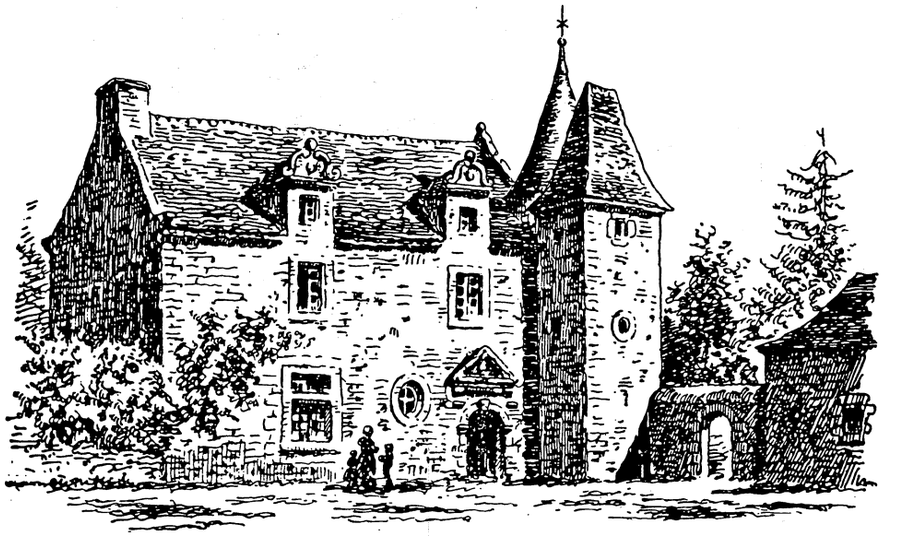


Manoir de Penanrue

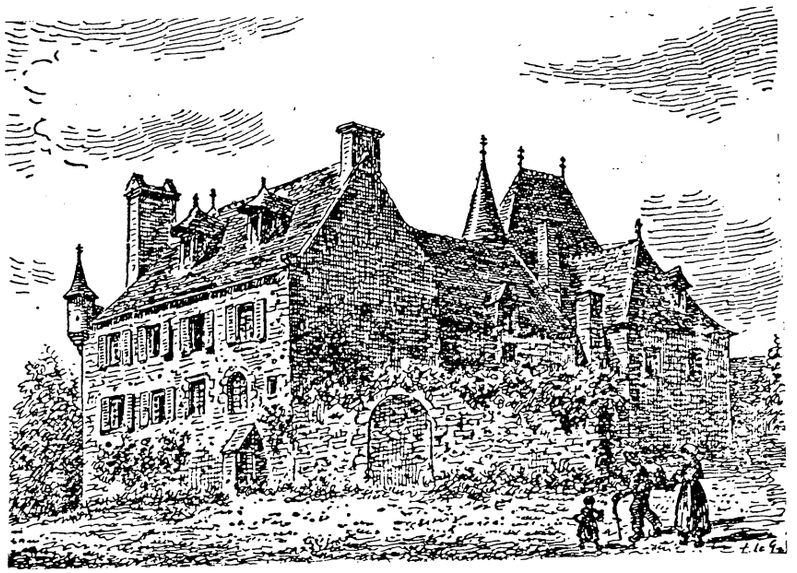
Entre Penanrue et Coatserc'ho existent quelques ruines d'un couvent de capucins fondé en 1611 par René Barbier, seigneur de Kerjean, et son frère Léonard, qui y fit profession. Dans la cour est un lavoir voûté d'une construction assez originale. Au-dessous, à l'extrémité du cours Beaumont, une autre fontaine, dite *Fontaine des Anglais*, porte ce nom depuis le massacre qui, en 1522, ensanglanta ses eaux. Elle est datée de 1716 et offre à son fronton la nef héraldique des armes de Morlaix.

En continuant à suivre le cours Beaumont, on remarque, à droite, une autre fontaine qui dispute à la première le nom de *Fontaine des Anglais*, et un peu plus loin, encastré dans le rocher, un médaillon du sculpteur Bourdelle, posé en 1913, qui associe les profils de deux écrivains bretons :

Edouard Corbière, né à Brest en 1793, mort à Morlaix en 1875, auteur de nombreux romans maritimes dont le *Négrier* est le plus connu, et son fils Tristan Corbière, né au manoir de Coatcongar en Ploujean en 1845, mort à Morlaix en 1875, auteur bizarre, parfois quasi génial, des *Amours Jaunes*, l'un des « poètes maudits » de Verlaine.

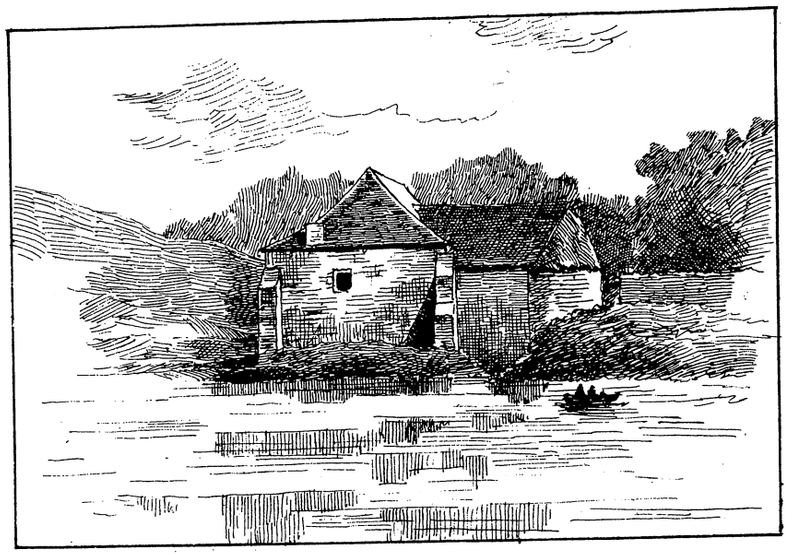


Manoir de Coatserc'ho



Manoir de Coatanlem

Moulin à mer de Sucinio



CANTON DE LANMEUR

HUIT COMMUNES : LANMEUR, PLOUÉZOC'H, PLOUGASNOU, SAINT-JEAN-DU-DOIGT, GUIMAËC, LOCQUIREC, PLOUÉGAT-GUÉRAND, GARLAN

LANMEUR

LANMEUR. — Lan-meur. (*Grand monastère ou grande terre*). Rappelons ici que le mot *Lan* indique le plus souvent un territoire religieux.

La paroisse de Lanmeur, appelée autrefois Kerfeunteun, est dédiée au jeune prince breton saint Méloir ou Mélar, fils de Miliau, comte de Cornouailles. Lorsque chassé du Pays de Galles par les Saxons, saint Samson vint en Armorique, il y fonda le monastère de Lanmeur dont le territoire plus tard devint une enclave de l'évêché de Dol dans celui de Tréguier. Dans la reconstruction, en 1903, de l'église actuelle, sur l'emplacement d'un édifice remontant partiellement au XIe siècle, on a conservé le clocher du XVIIIe siècle et réédifié dans sa forme primitive un portail roman. A l'intérieur de la vieille église il existait six grosses piles carrées supportant des arcades en plein cintre, restes du monument détruit lors de l'invasion des Normands au IXe siècle. Mais si cette partie a disparu, du moins a-t-on conservé la crypte ou chapelle souterraine, construite pour abriter les restes vénérés du jeune prince saint Mélar, assassiné par son oncle, le traître Rivod.

« Cette crypte, dit le chanoine Abgrall, affecte les proportions et les dispositions des *Confessions* ou *Martyria* des premiers siècles de l'Eglise, et ce sont ses faibles dimensions qui lui donnent justement plus de prix en indiquant mieux sa destination et son objet. Elle mesure 8,18 m de longueur sur 5,07 m de largeur et est divisée en trois petites nefs par deux rangs de quatre colonnes qui sont hautes seulement de 1,33 m et soutiennent des arcades surbaissées et des voûtes en calotte informe dont la hauteur ne dépasse pas 1,97 m. Six de ces colonnes monolithes ont 0,40 m de diamètre, deux autres plus épaisses mesurent 0,60 m et sont couvertes jusqu'à la moitié de leur hauteur d'une sculpture absolument barbare et primitive représentant des tiges et des branches végétales avec insertions. »

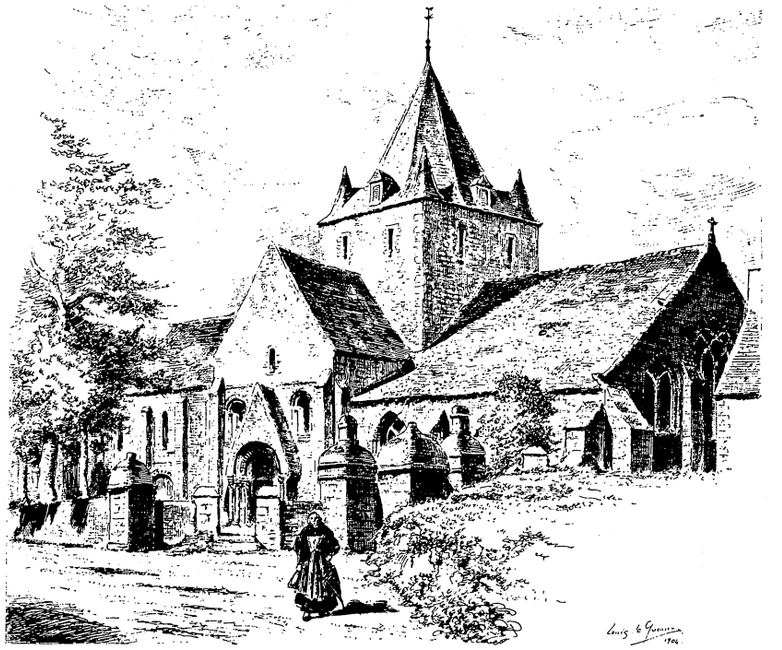
C'est à cette crypte de Saint-Mélar que Lanmeur doit son nom antique de *Kerfeunteun*. En effet, une fontaine y coule, vestige, dit-on, du culte druidique et qui, d'après la tradition, aurait servi plus tard aux baptêmes par immersion. Une croyance populaire veut que les eaux de cette fontaine doivent déborder un dimanche de la Trinité, en détruisant l'église. Aussi, pour mettre les habitants de Lanmeur à l'abri de cet envahissement des eaux, la grand-messe se célèbre-t-elle le jour de la Trinité à la chapelle de Kernitron, dont c'est d'ailleurs ce jour-là le grand pardon.

La chapelle du prieuré de Kernitron, dans un bouquet d'arbres, à 500 mètres au nord-est du bourg, fut élevée sur l'emplacement d'un monastère fondé par saint Samson. « Le chœur primordial de cette chapelle a disparu, dit E. de Bergevin (1), celui qui existe témoigne de deux ou trois remaniements.

Le transept est du roman pur de la seconde époque de ce style. La porte sud, si belle, si ornementée, présente, au milieu de son tympan, un personnage environné d'une espèce de cercle ou de gloire, et tenant la main droite élevée ; du même côté, un lion accroupi et la queue recourbée appuie ses pattes de devant sur le cercle qui encadre le personnage principal, à la gauche duquel est sculpté un oiseau ; enfin le bœuf et l'ange, représentent, avec le lion et l'oiseau, les symboles des quatre Evangélistes entourant le Christ, comme dans beaucoup d'autres monuments en France. »

La tour carrée qui s'élève au milieu de la chapelle, au croisement de la nef et du transept, est surmontée d'une toiture octogonale ajourée de lucarnes et accompagnée de pinacles d'angles, qui ne manque pas d'originalité. La nef et le transept sont éclairés par d'étroites fenêtres romanes. Le chevet plat est percé d'une large baie gothique. Dans la nef, près du chœur, du côté de l'Evangile, on voit un ancien tableau de la Sainte-Famille offert en ex-voto par François de Goudelin, seigneur de Goasmelquin. Il y est représenté agenouillé et les mains jointes, en costume Louis XIV, devant la Sainte Vierge et l'Enfant Jésus. Derrière lui sont peintes ses armoiries : *d'azur à l'épée d'argent en pal, garnie d'or*, entourées de la devise : *Joye sans fin à Goudelin*. On trouve aussi dans l'église la statue XVIIe siècle de Notre-Dame de Kernitron, couronnée le 15 août 1909 par Mgr. Duparc, évêque de Quimper et de Léon, au milieu d'un concours de plus de 12 000 pèlerins, une Trinité gothique, une Ecce Homo de granit et les deux tableaux restaurés du Rosaire et de la dernière Cène.

(1) — Monographie de la paroisse de Lanmeur. *Bulletin de la Société Archéologique du Finistère*, tome XXX, 1903, p. 57.



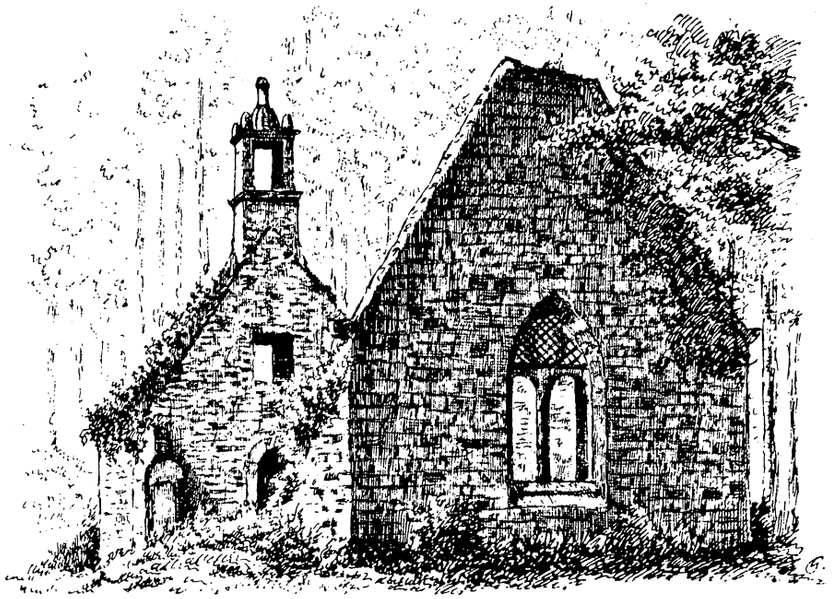
Eglise de Notre-Dame de Kernitron, à Lanmeur

La ville de Lanmeur portait pour armes : *d'argent à trois hermines de sables, à la fasce de gueules*. C'était une ancienne barre ducale, puis royale, qui fut rattachée, à maintes reprises et définitivement, en 1756, à la sénéchaussée de Morlaix.

A trois kilomètres au sud du bourg, près de la route de Morlaix, est la terre de Boiséon (2), ancienne châtellenie avec haute et basse justice. Le fief de Boiséon passa dès 1280 dans la famille de Lanmeur, qui le transmit aux Contredrez, lesquels prirent, vers 1400, le nom de Boiséon. Cette maison a produit un chambellan du duc, des commandants du ban et arrière-ban de Tréguier, un commandeur du Palacret, mort en 1469, un gentilhomme de la Chambre d'Henri III, quatre gouverneurs de Morlaix, de 1544 à 1692, des chevaliers de l'Ordre, etc. En 1590, Pierre de Boiséon, seigneur dudit lieu, fut assiégé par les ligueurs dans son château de Kerouzéré et contraint de se

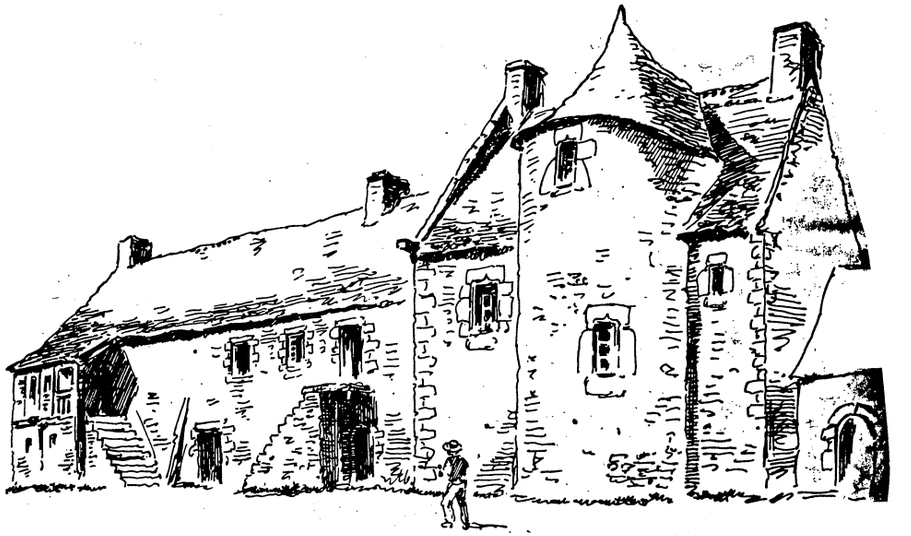
(2) — *cf.* Nos Vieux Manoirs à légendes, tome I, p. 227.

rendre après une vaillante défense. Mercœur le retint longtemps prisonnier et fit détruire Boiséon et Kerouzéré. La paix signée enfin (1598), Henri IV, qui avait à cœur de récompenser le chef royaliste de sa fidélité inébranlable, lui offrit de restaurer l'un ou l'autre de ces châteaux, et lui donna à cet effet 35 000 écus. Pierre de Boiséon préféra réparer Kerouzéré, à cause des importants droits féodaux attachés à cette terre, et se borna à reconstruire au Boiséon, au milieu des ruines qu'avaient faites les ligueurs, un manoir moins important, comme siège du comté érigé en sa faveur par Louis XIII en 1617. Ce comté, vendu en 1688 aux Héliès de Crec'hiélez, a passé depuis aux Léon de Tréverret, Le Forestier de Kerosven, Du Dresnay et de Pluvié. Le manoir actuel a dans sa cour une énorme vasque de pierre et s'élève au bord d'un bel étang, dont une tour à meurtrières défend la chaussée qui mène à la chapelle abandonnée de Saint-Claude.

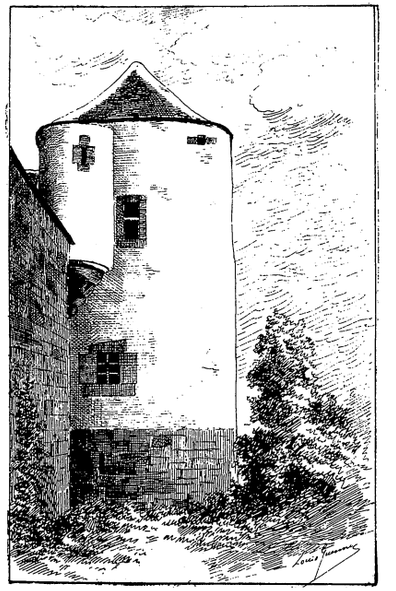


Chapelle du Boiséon

A un kilomètre et demi du bourg, près la route de Plouzéoc'h, on trouve la motte, entourée de doubles retranchements du château de la Boissière où, selon la tradition, saint Mélar fut assassiné par les séides de son oncle Rivod. Ce tertre est nommé en breton *Touffejou Sant Melar* (les Douves de



Kerandulven, en Lanmeur — 1913



Tour du manoir de Coetanfrotter



Manoir de Kerbourand en Lanmeur

Saint-Mélar), et l'on montre, dans le chemin qui borde à l'est l'esplanade, une pierre portant l'empreinte en creux du pied du jeune prince, qui, dit la légende, aurait sauté d'un bond de là jusqu'au bourg de Lanmeur pour échapper à ses bourreaux. Les champs d'alentour sont jonchés de tuiles gallo-romaines.

Quelques anciens manoirs plus ou moins mutilés subsistent encore dans la commune. Coatanfrotter, non loin de Boiséon, avait naguère une assez belle tour ronde qui a été détruite, et ne se distingue plus que par sa façade sobrement décorée dans la note du XVIIe siècle, époque à laquelle cette terre appartenait à la famille Lollivier de Lochrist. Kerandulven, ancienne propriété des familles de Launay et de Guicaznou, offre un logis à tourelle du XVIe siècle et quelques lucarnes sommées de curieux épis de terre cuite comme en fabriquaient jadis les potiers de Lanmeur. Le Hellès, précédé d'un portail à créneaux et meurtrières, semble avoir été plus important. La famille de La Forest y résidait au XVIIe siècle, puis le transmit par alliance aux du Trévou.

Kerbourand (3), situé sur une colline, à l'extrémité sud-ouest du territoire communal, est demeuré à peu près intact, avec son portail, sa tourelle, son joli puits couvert d'un dôme, sa « Chambre Blanche » (Kambr wenn)

(3) — *cf.* Nos Vieux Manoirs, 2e série.

d'où, selon la légende, sainte Triphyne s'échappa par la fenêtre pour fuir la main fractricide du seigneur de Kerbouran. Pierre de Lescorre, sieur de Glivéry et de Kerbouran, était capitaine de Lanmeur en 1636. Le manoir de Lescorre, sur la route de Plestin, quoiqu'amputé de son portail extérieur, a conservé une élégante porte du XVIe siècle et quelques fenêtres à meneaux. L'abbé François-Efflam Bourel, vicaire à Lanmeur, y fut arrêté en 1797 et déporté à l'île de Ré, où il périt de misère. Enfin Botdon, au nord du chemin de Plouzéoc'h, rappelle le souvenir d'un de ses seigneurs, Maurice Jégou de Boisalain, qui épousa en 1726 une petite meunière de la paroisse, Anne Le Borgne, mésalliance d'amour dont un poète populaire breton tira le sujet de la « sône de Monsieur de Boisallain ».

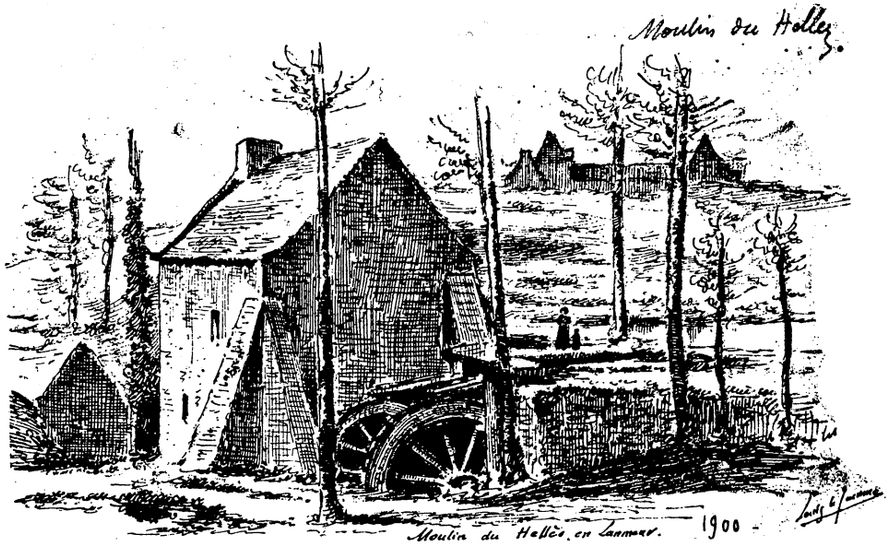
Les deux chapelles rurales de Lanmeur, Saint-Mélar et Saint-Fiacre, sont détruites. La première se trouvait à Kermouster, sur l'ancienne voie romaine de Morlaix à Tréguier, que suivaient au Moyen Age les pèlerins de « Tro-Breiz ». De Saint-Fiacre, il ne reste qu'une croix à personnages de 1756, montée sur un haut piédestal, et un petit oratoire situé sur le *Tossen Sant-Fiek*, colline de 125 mètres d'altitude où passe la voie romaine de Carhaix à Primel. Bannie de sa chapelle croulante, l'image de saint Fiacre s'y est réfugiée. De cette hauteur, la vue est très belle sur la région ; l'on découvre le Méné-Bré, les montagnes d'Arrée et la mer depuis l'Ile-Grande jusqu'à l'île de Batz.

Des pierres mégalithiques se retrouvent dans les parages de Kerugou, surtout à *Vénéven* où l'abbé Clech croyait voir « un cimetière druidique », à Rumare, à Rupeulven, à Kerverchoa et à Chevrel où s'élèvent deux petits menhirs hauts de 1,50 m. Un grand tumulus appelé *Tossen-ar-Gouiffet* (le tertre des lapins) s'élève au point culminant au sud du bourg.

Lanmeur a vu naître en 17.. Jean-Honoré de Trogoff de Kerlessy.



Kerandulven e Lanmeur



PLOUÉZOC'H

PLOUÉZOC'H. — (*Plebehezac* vers 1330 ; *Plebs Toseoci* (le peuple de saint *Toséoc*, l'un des compagnons de saint Paul-Aurélien).

La commune de Plouézoc'h est un étroit et long plateau qui borde en partie à l'est la rade morlaisienne. Pour embraser d'un seul coup la topographie de la commune et jouir à la fois d'un beau panorama, il n'est besoin que de gravir l'escalier tournant du vieux clocher du bourg, perché à 90 mètres d'altitude, sur une croupe rase et nue où rien ne borne le regard. De cet observatoire, on contemple un des paysages de terre et de mer les plus mouvementés qui se puissent voir en Bretagne. A nos pieds, les arbres frémissants du cimetière, le bourg, maisons blanches ou de pierres jaunâtres, puis les champs, les landes, les taillis. Plus loin, la rade étincelant sous le ciel, les promontoires étirant leur sombre et noueuse échine, le chenal coupé de longues roches noires, le château du Taureau dressé sur son écueil, la montagne et l'église de Carantec, la chapelle insulaire de Callot, la

côte de Léon, dentelée de clochers et de phares, l'infini du large... Vers le sud, l'immense pays tourmenté de Morlaix, ses trente clochers émergeant des verdures, ses hautes terres profilées en plans successifs, et la silhouette bleue des Monts d'Arrée ondulant l'extrême lointain.

L'église de Plouzéoc'h est dédiée à saint Etienne. Sa tour massive et lourde, entourée d'une galerie ajourée à forte saillie, s'amortit en flèche aiguë ; elle est flanquée d'une tourelle d'escalier couronnée d'un dôme que surmonte une statue de la Sainte Vierge. Au devant, la chambre des archives, couverte en appentis, est supportée par deux colonnes cannelées, en granit, qui forment un avant-corps au portail du clocher daté de 1627. Le chœur et les bas-côtés, dont la première pierre fut posée le 12 novembre 1642, par Vincent Le Guernigou, licencié en droit et recteur de Plouzéoc'h, ont été restaurés en 1859. Le chevet, la partie la plus ancienne de l'église, est percé d'une fenêtre ogivale dont le tympan forme une petite rose flamboyante.

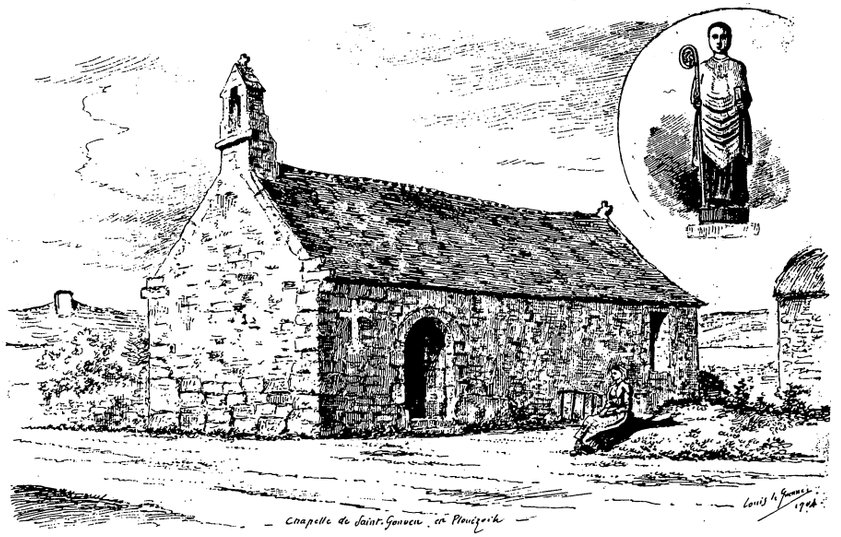
Le rétable du maître-autel encadre un ancien tableau de l'Assomption, paraissant de bonne facture. Deux jolis médaillons en bas-relief figurent la *Cène* et le *Lavement des pieds*. Dans la chapelle de gauche un tableau du Rosaire est accompagné des statues de saint Jean-Baptiste vêtu de sa robe en poil de chameau et de saint Eloi avec crosse, tenailles et enclume. Les armoiries des Goezbriand : *d'azur à la fasce d'or* sont sculptées sur plusieurs piliers. A droite, l'enfeu ogival des seigneurs de Kerjean est surmonté d'un écusson parti au 1. : *un lion accompagné de sept bilettes*, qui est Pastour de Kerjean ; au 2. : *burelé de dix pièces* qui est Quelen.

Dans le cimetière existe une curieuse croix, dite *croix hosannière* parce qu'à certaines fêtes on y chantait l'*hosanna*. Le fût cannelé de ce petit monument, porté sur un piédestal de trois marches, est divisé dans le sens de la hauteur, en trois parties dont la première soutient le pupitre en pierre destiné à recevoir le livre de l'officiant. Au-dessus, la partie médiane du fût forme une suite de petits dais trilobés et feuillagés. En haut, une épaisse moulure ornée de besants ou de tourteaux, forme chapiteau et supporte un petit médaillon en quatrefeuille, où l'effigie du Christ est accostée de deux anges adorateurs.

Au point de vue féodal, Plouézoc'h relevait des juridictions réunies de Coatcoazer, Bren et Triévin, dont la haute justice s'exerçait à Lanmeur. Le pilori de cette juridiction se dressait au milieu de la place du bourg.

A mi-distance du bourg et de l'anse de Térénez, près d'un groupe de rochers bizarrement entassés sur la lande, on voit à gauche de la route les ruines du château de Lanoverte, construit au XVIe siècle. La seigneurie de Lanoverte (en breton *Gwasglaz*) était alors possédée par la famille de

Goezbriand qui la transmit par mariage aux de Saint-Tropez. Le château, converti en ferme, est entouré de murs croulants encore flanqués de tourelles à meurtrières, et précédé d'un portail que surmontent les coulisses du pont-levis. D'après la tradition, les marquis de Goezbriand jouissaient d'une telle richesse territoriale qu'ils pouvaient aller de Plouézoc'h à Guingamp sans sortir de leurs domaines.



Près du hameau de Lansalut, la petite chapelle de Saint-Gonven est dédiée au saint breton, patron de Plougonven, dont l'identification avec saint Guénaël ou saint Gonvel ne fait aucun doute pour nous. On remarquera qu'à l'appui de cette opinion, le saint personnage, qu'on révère en divers lieux sous des noms différents, est ici, une fois de plus, représenté en abbé avec la coiffure monacale.

Ce nom de Lansalut que l'on vient de citer, encore porté de nos jours par une antique famille morlaisienne, rappelle une curieuse légende qui se rattache au pèlerinage, en 1505, d'Anne de Bretagne dans notre pays.

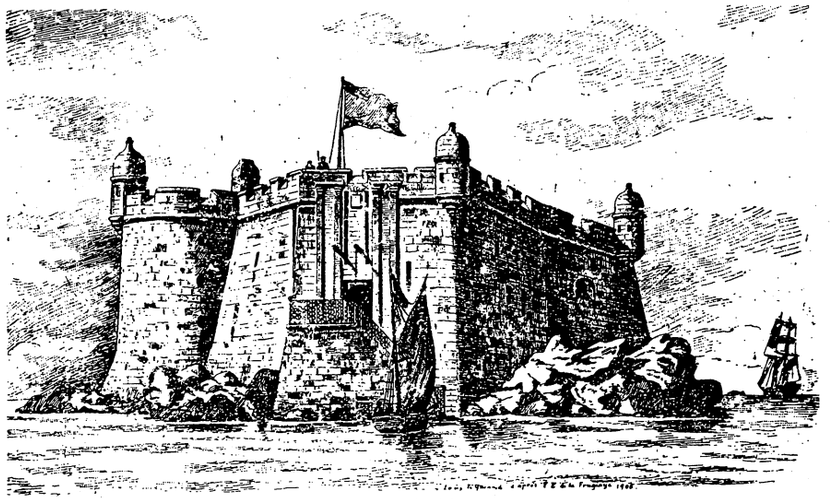
Après avoir demandé à saint Jean-du-Doigt la guérison de son œil endolori, la *Bonne Duchesse* voulut rentrer à Morlaix en suivant les côtes si capricieusement découpées de Plougasnou et de Plouézoc'h. Déjà le cortège s'approchait de cette dernière localité, lorsque surgit une troupe de brigands qui faillit mettre en déroute l'escorte royale. Survinrent plusieurs paysans

qui firent lâcher pied aux détrousseurs. Ces braves paysans, un père et plusieurs fils, s'appelaient Le Gac, ils étaient, quoique pauvres, de bonne noblesse. En souvenir de cette assistance, la reine ordonna qu'on leur bâtit, au lieu même de l'attaque, un manoir qu'elle-même baptisa du nom de *Lan-Salut* (la lande du Salut) et leur fit donation de tout ce quartier de la paroisse.

De la pointe de Barnénez, que surmontent deux grands « cairns » ou tumulus formés de galets amoncelés, et un dolmen en ruines, la vue s'étend magnifique sur l'entrée de la rade de Morlaix, jalonnée par les deux phares de l'île Louet et de l'île Noire bâtis sur deux rochers. Au milieu des passes, le château du Taureau dresse fièrement ses remparts battus par les vagues. Cette forteresse, qui dépend de la commune de Plouézoc'h, fut fondée de 1542 à 1544, par les Morlaisiens qui voulaient se défendre des incursions anglaises. Il a été depuis très agrandi et modifié. On y pénètre par un portail à pont-levis placé au sud-est. Flanqué d'une tour ronde, écroulée en 1609 et rétablie en 1614, il contient des logements, une chapelle, une batterie voûtée et une citerne pour les besoins de la garnison. Jusqu'en 1660, époque à laquelle Louis XIV enleva à la ville de Morlaix le château du Taureau, la communauté morlaisienne en choisissait la garnison et nommait le capitaine, élu pour un an, et dont la charge revint plus tard au maire sortant d'exercice.

L'inspection, en 1695, de la côte bretonne, amena au Taureau le maréchal de Vauban qui le fit armer de canons de gros calibres. Le château devint ensuite une prison d'Etat où, en 1765, furent enfermés, pendant un mois, le procureur général de La Chalotais et son fils. On sait que ce magistrat fut la personnification de la guerre acharnée déclarée aux Jésuites sous Louis XIV et le plus énergique champion des Parlements contre le pouvoir royal. Ce qu'on sait moins, ce sont les idées de La Chalotais sur le bienfait de l'instruction, qu'il ne voulait pas voir donner à tout le monde. « Les frères ignorantins, dit-il, sont survenus pour achever de tout perdre. Ils apprennent à lire et à écrire à des gens qui n'eussent dû apprendre qu'à dessiner et à manier le rabot ou la lime, et qui ne veulent plus le faire... Le bien de la société demande que les connaissances du peuple ne s'étendent pas plus loin que son éducation. » Voltaire, applaudissant et renchérissant encore, ajoutait : « Envoyez-moi surtout des frères ignorantins, pour conduire mes charrues ou pour les atteler. »

Sous la Révolution, de nombreux prêtres insermentés furent enfermés au Taureau, d'où on les déporta à Hambourg en mars 1793. Après l'insurrection de prairial an III, la Convention y fit conduire cinq de ses membres



Le château du Taureau
Dessin d'après un lavis de M. de la Fruglaye, exécuté en 1787

qu'on ramena un mois plus tard à Paris pour les exécuter. En 1871, le Taureau servit encore de prison d'Etat. Le célèbre socialiste Blanqui y fut renfermé. Déclassé et presqu'abandonné en 1889, le château du Taureau vit remplacer ses antiques bouches à feu par six canons à tir rapide, lors de la tension politique due aux événements de Fachoda, en octobre 1898. Il est actuellement désert, et semble destiné à recevoir une affectation aussi peu militaire que possible.

Au bord de la mer, à l'ouest de Plouézoc'h, se montre, dans un frais cadre de verdure, le beau château de Trodibon. Trodibon tire son nom d'une chapelle dédiée à saint Dyboan ou Dibon qu'on invoquait pour la mort rapide ou le soulagement à bref délai des malades. Cette terre, à l'époque de la Révolution, était possédée par M. Pierre de La Moussaye qui, dénoncé comme aristocrate dangereux, fut incarcéré en 1793 et ne recouvra sa liberté qu'après le 9 Thermidor. Trodibon, passé plus tard par acquêt dans la famille de Kersauzon, devint la demeure de Louis de Kersauzon-Vieux-Châtel, ancien député et maire de Plouézoc'h.

Par un sentier qui tantôt suit la grève, tantôt se perd à travers champs et bruyères, on arrive, après deux kilomètres de route du château de Trodibon au petit port de Dourdu-en-Mer, au fond de la rade de Morlaix. Le Dourdu, aux blanches maisons éparpillées au hasard sur la colline, est un

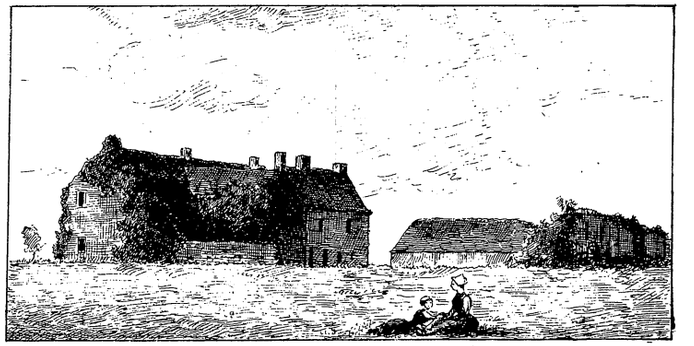
port naturel, formé par un *sillon* de galets, derrière lequel s'abritent une flottille de yachts de plaisance et quelques barques de pêche. Le port du Dourdu avait autrefois une certaine importance : on en exportait notamment des toiles renommées, tissées dans le pays.

C'est au Dourdu que fut construite, vers 1496, par ordre d'Anne de Bretagne, la caraque *Maréchale* baptisée ensuite *Cordelière*, navire de sept cents tonneaux, qui périt glorieusement dans le combat naval livré à la flotte anglaise sous saint Mathieu, par l'héroïque Hervé de Porsmoguer, le 12 août 1512.

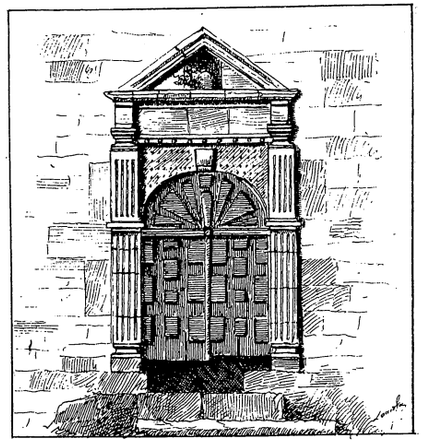
En 1772, l'ingénieur Piganiol de La Force proposa l'établissement au Dourdu d'un bassin à flot. Cette idée, reprise par le corsaire Cornic-Duchêne, n'eut pas plus de succès auprès de Napoléon que ne l'avait eu le projet primitif auprès du pouvoir royal et ce n'est que bien plus tard que fut construit, à Morlaix même, le bassin à flot, si longtemps réclamé par les intéressés.

En remontant, pendant trois kilomètres à l'est, l'estuaire vaseux que forme la rivière du Dourdu, on parvient au village de Dourdu-en-Terre, groupe de quelques maisons, dans une profonde vallée que franchit, sur un pont de pierre, la route de Morlaix à Plougasnou.

Plus loin vers le sud, le manoir de Kernoter montre la curieuse muraille d'enceinte d'un verger qui, avec ses deux tourelles à meurtrières couvertes de lierre, a l'aspect d'une forteresse. En remontant au nord, on trouve les ruines du manoir de La Villeneuve-Polard où se remarque encore une jolie porte Renaissance, surmontée d'un fronton triangulaire portant les armes des du Louet et des Polart alliées à celles de Plusquellec de Boisriou.



Château de Gwasglas (Lanoverte)
Vue d'ensemble (1901)



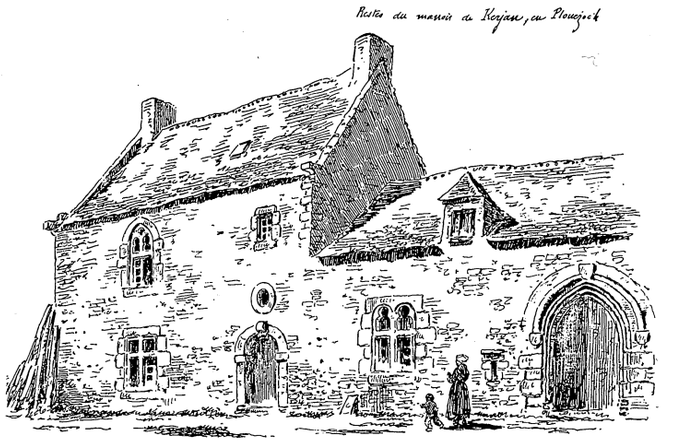
Porte du manoir de la Villeneuve-Polart

La famille Polart s'est éteinte en la personne de Pierre Polart, dit « frère Louis de Morlaix » religieux capucin dont la charité envers les pauvres est restée proverbiale et qui mourut victime de son dévouement, lors de la peste de Morlaix en 1631. La chapelle Sainte-Marguerite, dans le cimetière Saint-Mathieu où l'on vénérait son tombeau, fut détruite sous la Révolution. Le 3 août 1913 a été solennellement inaugurée dans l'église paroissiale une inscription à la mémoire du frère Louis de Morlaix et de l'évêque de Rennes François Lachiver, autre enfant de Plouézoc'h né au lieu du Rest en 1566, mort en 1619.

Sur l'une des cheminées est sculpté l'écusson (*un fretté*) des Quinquizou, seigneurs du lieu au XVIe siècle. A côté, la chapelle de Saint-André, aujourd'hui en ruines, contenait un beau groupe de saint Yves entre le riche et le pauvre.

Plus près du bourg, on rencontre les restes du manoir gothique de Kerjan, où les seigneurs du lieu, Jean Pastour et sa femme Jeanne de Quélen, reçurent Anne de Bretagne, lors de son pèlerinage à Saint-Jean-du-Doigt, en 1505. En souvenir de la satisfaction que témoigna la royale visiteuse de certaine galette qu'avait, de ses blanches mains, pétrie elle-même la noble châtelaine, les Pastour érigèrent au carrefour voisin une croix qui, renversée sous la Révolution mais rétablie depuis, porte encore le nom de *Croaz-kouign-amann* (Croix des gâteaux beurrés).

La terre de Kerjan appartient aujourd'hui à la famille Huon de Kermadec qui réside au manoir voisin du Roc'hou (les rochers). Cette lignée,



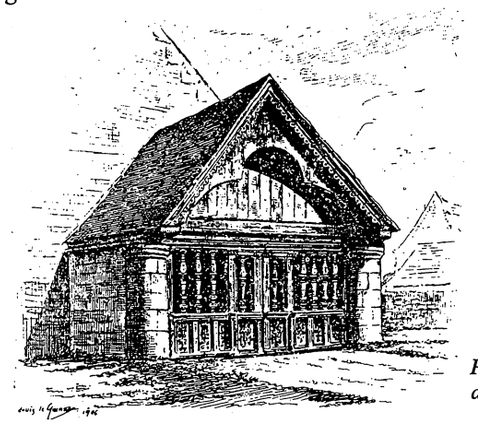
originaire de Pencran, et que la tradition rapporte être issue en ramage des anciens vicomtes de Léon, était connue dès la fin du XIIIe siècle. Elle a fourni à la France de brillants officiers de Marine, dont le capitaine de vaisseau Jean-Michel Huon de Kermadec est le plus célèbre. Né à Brest le 12 septembre 1748, il mourut, le 6 mai 1793, à la Nouvelle-Calédonie, au cours de son voyage d'exploration à la recherche de Lapérouse. Il a laissé son nom à un archipel de l'Océanie.



Terminons cette notice par une visite à la chapelle Saint-Antoine, où nous arrivons bientôt en suivant le chemin que bordent les futaies du Roc'hou. Cette chapelle s'élève au milieu d'un placître ombragé. Elle fut bâtie en 1574. Un curieux porche, en auvent fermé par une grille à balustres, surmontant des panneaux sculptés, précède la façade. A l'intérieur, le chœur en hémicycle, accosté de deux autels latéraux, est séparé de la nef par un arc triomphal que surmonte à l'extérieur un clocheton peu saillant au-dessus du toit. Dans le chœur, au-dessus du maître-autel, sont la statue de saint Antoine, porteur d'une clochette et suivi de son compagnon ; celle d'une Vierge-Mère, dite Notre-Dame de Grâce, et un groupe de saint Yves et les plaideurs.

Les piliers du chœur portent les armoiries de Kergournadec'h : *échiqueté d'or et de gueules*, et celles des Goezbriand : *d'azur à la fasce d'or.* Les poutres et les frises montrent encore quelques traces de sculptures. Au milieu de la nef, sur la poutre triomphale ou *tref*, un groupe de grandeur naturelle de Notre-Seigneur en croix, de la Sainte Vierge et de saint Jean, est abrité sous une sorte de dais couvert d'anciennes peintures représentant le Père Eternel et les quatre Evangélistes. Aux autels latéraux on voit à gauche les statues de saint Maudez et de saint Yvy ; à droite, celles de saint Jacques et de saint Philippe. Dans le bas-côté gauche, un caveau abrite la sépulture de divers membres des familles du pays : Trogoff, Coroller, de Kervescontou, Miorcec de Kerdanet, Pitot, du Hellès, etc.

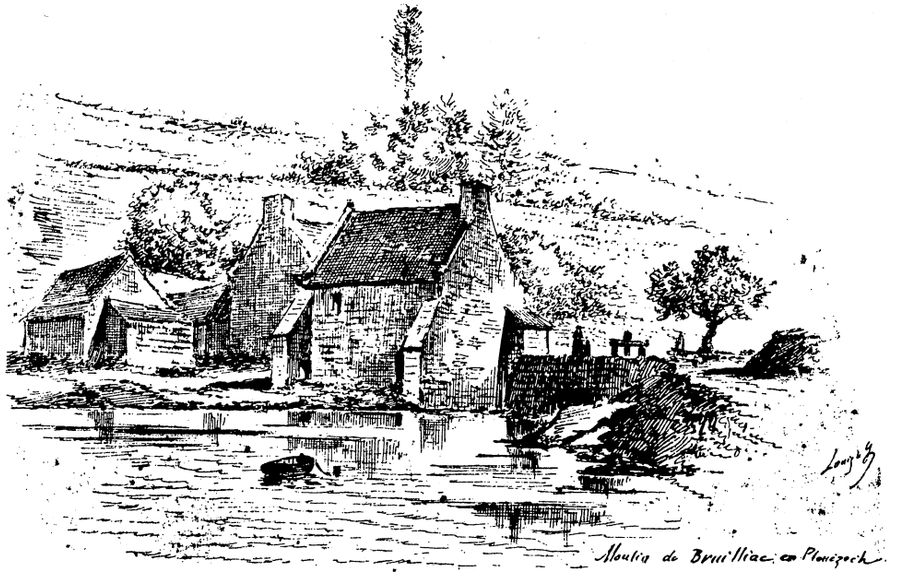
Sur le placître, se dresse une croix-calvaire, assez grossièrement sculptée, aux mascarons macabres, qui remplaça, en 1757, la croix gothique dont un fragment gît encore à l'intérieur de la chapelle.



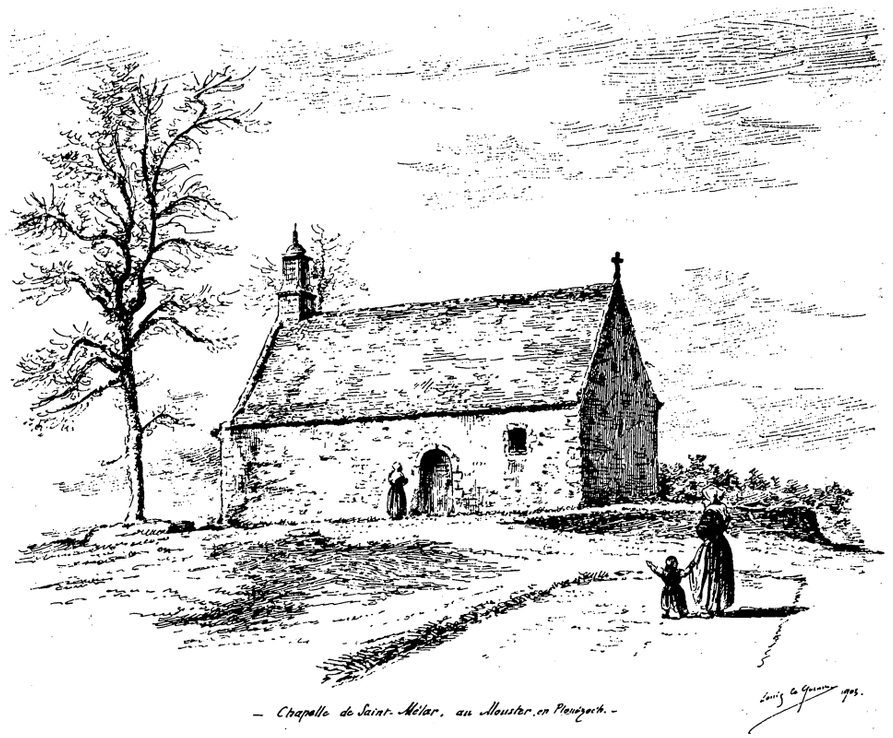
Porche de la chapelle de Saint-Antoine



— Chapelle de Saint-André, en Plouézoch —



Moulin de Brulliac, en Plouézoch



— Chapelle de Saint-Mélar, au Monastère en Plougasnou. —

PLOUGASNOU

PLOUGASNOU. — Paroisse de Caznou. Ploi-Cathnou, dans la charte de fondation du prieuré de Saint-Georges en 10..

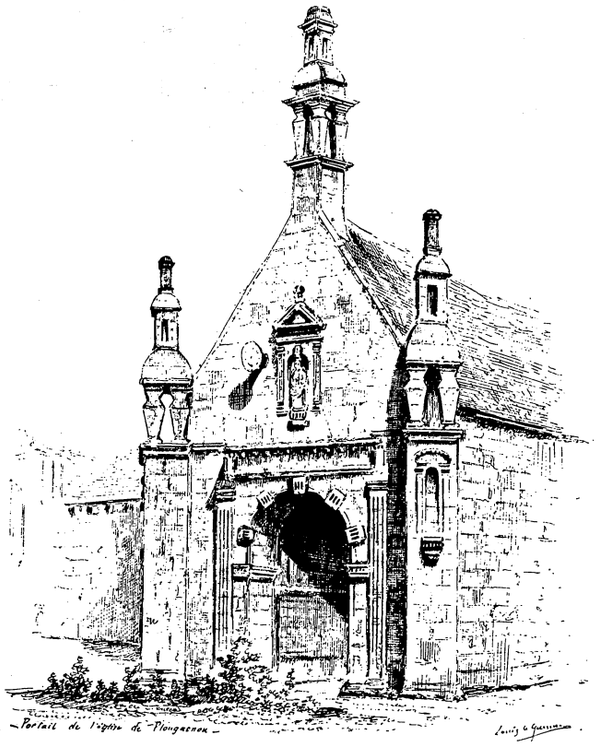
Situé à l'extrême pointe nord-ouest du Tréguier, sur un plateau de 90 mètres d'altitude, le bourg de Plougasnou, chef-lieu d'une grande et riche commune, fut le berceau de la famille de Guicaznou, dont le vieux proverbe déjà cité atteste, malgré son exagération, l'antique origine :

An dud kenta a oa er bed
A oa Guicaznou ha Kerret.

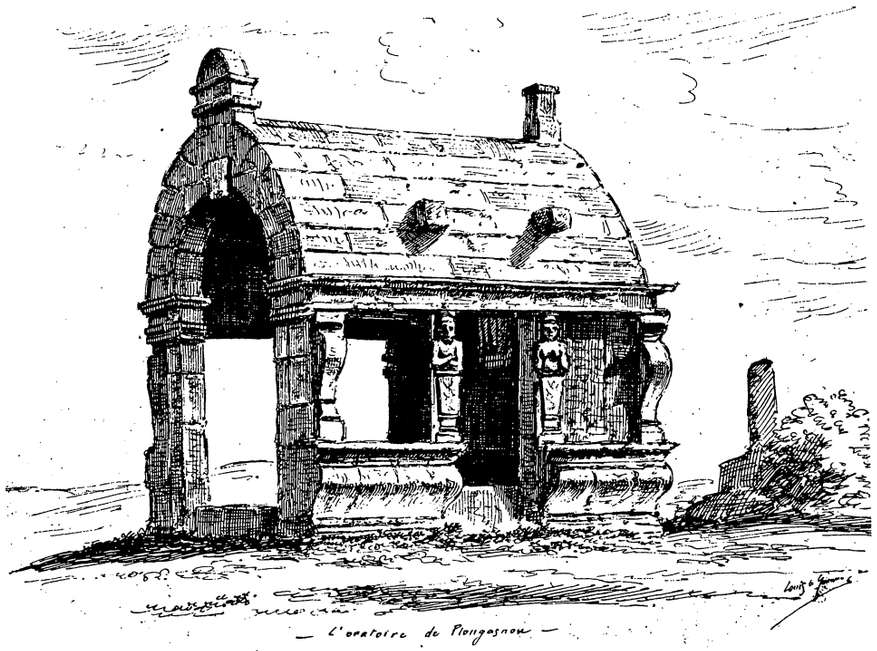
Les premières personnes qui furent au monde furent les Guicaznou et les Kerret. Les Guicaznou portaient : *d'argent fretté d'azur.* La devise est : *Dieu me tue.* Ils ont produit un capitaine de Morlaix à la fin du XVe siècle,

mais semblent n'avoir jamais possédé le fief de Guicaznou, que l'on trouve dès le XIe siècle aux mains des Dinan-Montafilant, leur principale branche s'est fondue dans La Forest.

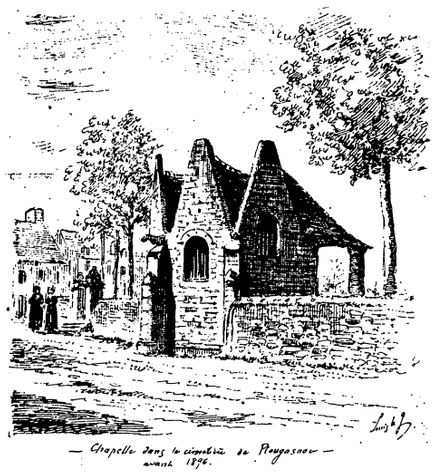
L'église de Plougasnou présente, en ses différentes parties, des constructions de presque toutes les époques. De l'édifice primitif, il reste au collatéral de droite trois arcades romanes ; le chœur, avec sa belle fenêtre flamboyante, est du XVe siècle ; le reste, sauf le bas-côté gauche, moderne, est de style Renaissance ; le porche, avec son haut lanternon et sa niche abritant la statue de saint Pierre, porte la date de 1616. Le clocher, à galerie sommé d'une flèche altière et flanqué d'une tourelle d'escalier qui vient se perdre dans un des clochetons d'angle, fut édifié de 1582 à 1584. Il porte sur sa façade l'écusson presque effacé : *vairé d'argent et de gueules* des Scépeaux, seigneurs de Guicaznou à cette époque.



— Portail de l'église de Plougasnou —



— L'oratoire de Plougasnou —



— Chapelle dans le cimetière de Plougasnou — avant 1896.

Une ancienne cuve baptismale en granit sur le rebord de laquelle on lit la devise de la Bretagne : A MA VIE, et l'inscription : *J. ALBI FECIT : ISTVM* en lettres gothiques, se trouve à l'intérieur de l'église où l'on remarque aussi une chapelle gothique contenant l'enfeu des Kermabon de Kericuff, un groupe curieux de la Sainte-Trinité, le retable du maître-autel en forme de dais et l'autel du Rosaire aux colonnes torses encadrant un tableau du XVIIe siècle.

Dans un enfeu à droite, presqu'enfoui sous un amoncellement de chaises, est une belle statue polychrome en bois de saint Pierre, patron de l'église, avec ses attributs, la tiare et la clef. Les caractères de cette statue paraissent indiquer le XVe siècle.

Le trésor de l'église renferme deux objets remarquables d'orfèvrerie : d'abord, une croix processionnelle en argent, à godrons aux extrémités, avec les statues de la Sainte Vierge et de saint Jean accompagnant le Christ ; à l'envers est saint Pierre, portant la chape et la tiare. L'autre pièce est une monstrance ou ostensoir en vermeil de style Louis XIII qui fit l'admiration des visiteurs à l'Exposition Universelle de 1900. Ces deux pièces sont classées au nombre des monuments historiques.

Dans l'ancien cimetière, transformé aujourd'hui en square, existait autrefois la chapelle Sainte-Catherine, aujourd'hui disparue. Mais la chapelle funéraire a été transportée dans le nouveau cimetière, au nord du bourg. Sa construction date du XVIe siècle et affecte un caractère assez original, en forme d'oratoire ouvert.

A un kilomètre environ à l'est du bourg, au milieu d'un champ d'où l'on découvre une vue incomparable sur la mer et tout le pays d'alentour, l'oratoire de Notre-Dame de Lorette renferme une belle statue de Vierge-Mère, drapée et hanchée dans le genre du XVe siècle. Jadis, les jeunes filles venaient, le 15 Août, offrir leurs cheveux à la Madone, lorsqu'elles désiraient se marier dans l'année : comme tant d'autres, cet usage est aujourd'hui tombé en désuétude.

Cet édicule, unique en son genre dans notre pays, rappelle singulièrement certain tombeau de la Lycie, en Asie Mineure (au dire de Léon Palustre). Sa façade ouverte en plein cintre, surmontée d'un antéfixe et ses murs latéraux ajourés d'ouvertures rectangulaires supportent une toiture courbe en granit de grand appareil, consolidée par deux entraits en pierre de taille dont les extrémités forment extérieurement saillie. Autour de la frise court cette inscription :

DAMOISELLE. IANNE. DE. KEREDAN. DOVARIERE. DE. KERASTAN
A. FAICT. BATIR. A. LHONNEVR. DE. DIEV. ET. DE. NRE. DAME.
DE. LORETTE. 1611.

Cet oratoire dépendait du manoir de Corran, Jolie construction Renaissance situé dans le vallon de Saint-Jean-du-Doigt et que son dernier possesseur Ernest May a transformée, sans lui enlever son caractère local, en une luxueuse résidence moderne.

Les environs de Plougasnou présentent une suite de beautés naturelles variant à l'infini. Les vallées ombreuses où courent de chantants ruisseaux alternent avec des collines élevées qui se prolongent jusqu'à Trégastel, à plus de trois kilomètres au nord-ouest du bourg. Le promontoire de Trégastel dessine une série de rocs bizarrement découpés affectant, par endroits, l'aspect de ruines féodales. Plus l'on se rapproche de la mer, plus s'escarpe la côte qui vient aboutir à un îlot de 48 mètres d'altitude, la Pointe de Primel, qu'isole du continent une coupure à pic dans laquelle s'engouffrent les vagues avec fracas.

Vers 1595, pendant les guerres de la Ligue, le rocher de Primel fut fortifié par le capitaine royaliste François de Goësbriand, sieur de Lanoverte, en Plouézoc'h. Mais le fameux chef ligueur, La Fontenelle, persuada les Espagnols, ses alliés, d'attaquer cette place forte, dont ils s'emparèrent en 1596. Peu après, d'ailleurs, les soldats de La Fontenelle furent expulsés par la garnison espagnole qui demeura maîtresse de la place et de la campagne environnante, où elle trouvait largement à s'approvisionner. En 1597, François de Boiséon, gouverneur de Morlaix, pour donner aux paysans le temps de sauver la moisson, dut bloquer le fort pendant deux mois, mais ce ne fut qu'à la fin de l'année suivante qu'il réussit à chasser les Espagnols de la place. En 1616, Primel, dont les fortifications subsistaient toujours, devint le repaire d'une bande de malandrins qui terrorisaient le pays. Boiséon, à la tête de la milice de Morlaix, s'empara de nouveau du fort et en ordonna la destruction immédiate.

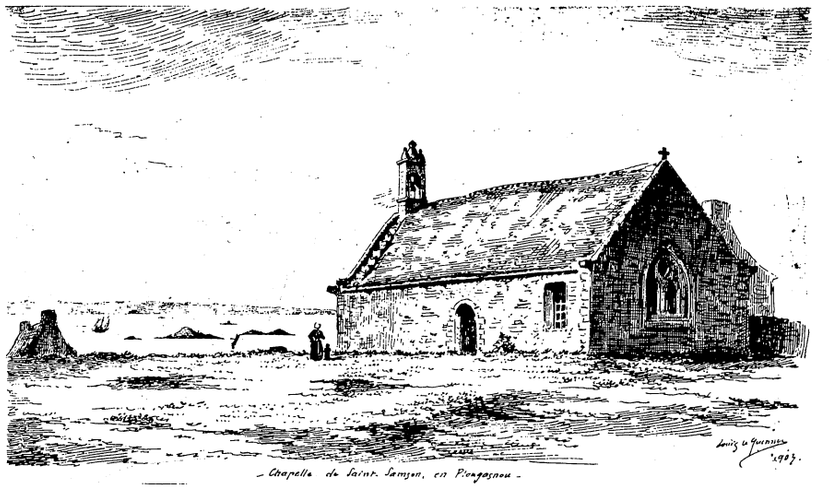
Le hameau de Trégastel, situé entre deux jolies plages, est devenu, en ces dernières années, une petite station balnéaire avec plusieurs hôtels et villas éparpillés au milieu de quelques fermes et de masures croulantes. Des rochers élevés de Trégastel et surtout de *la Pointe de Primel*, on jouit d'un coup d'œil incomparable sur la mer qui se perd à l'horizon infini et les côtes environnantes : Carantec, Callot, Saint-Pol-de-Léon, Roscoff, l'île de Batz, à l'ouest ; la jolie anse de Trégastel puis, du côté opposé, les falaises accidentées de Saint-Jean-du-Doigt et les côtes brumeuses du pays de Lannion.

Au centre du village de Trégastel, on a mis à jour, en 1903, deux sarcophages de granit, au grain très serré, placés à une vingtaine de mètres l'un de l'autre. Ils contenaient chacun un squelette dont la tête, tournée au levant, était appuyée sur l'avant-bras ; une arme de pierre avec des coquil-

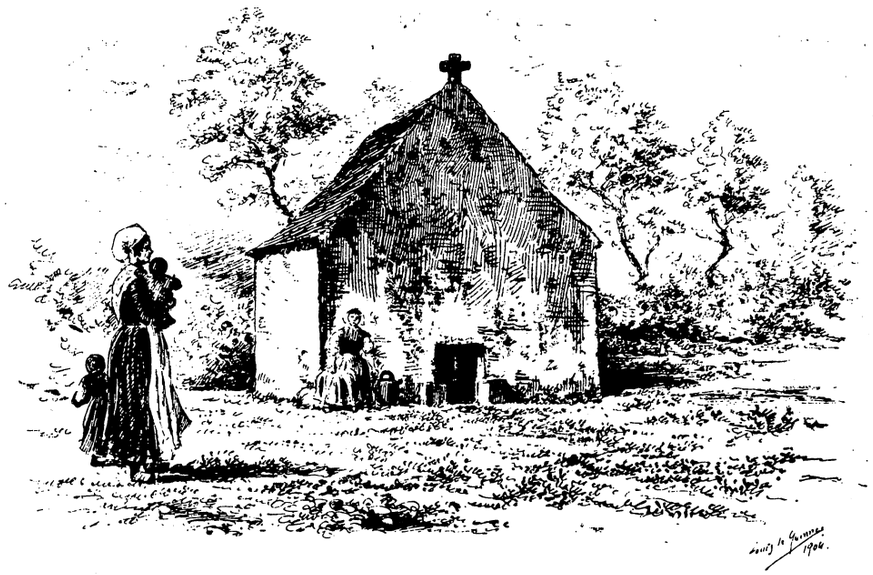
lages était posée près de chacun d'eux. Sur une hauteur dominant la pointe s'élève la petite chapelle de Sainte-Barbe, voisine du vieux manoir à tourelle de Traon-ar-Run, dont l'arrière-façade est timbrée des armoiries de la famille de Trémenec.

A cinq kilomètres à l'ouest du bourg, la place du Guerzic fait miroiter au soleil ses paillettes de sable fin. Au-dessus, un embranchement de la route conduit à la chapelle de Saint-Samson, le cher compagnon des David, des Paul-Aurélien, des Magloire, des Gildas, à l'école de Saint-Ildut. On sait que saint Samson fut le fondateur de l'évêché de Dol, mais, par une singulière confusion, nos bons Trégorrois attribuent au saint évêque la prodigieuse vigueur du vainqueur des Philistins, et viennent à sa chapelle lui demander force et santé. Sa chapelle Saint-Samson, petit édifice sans intérêt, offre à son portail ouest un écusson aux armes des Ségaler du Mesgouez : *un sautoir cantonné de quatre quintefeuilles.*

En descendant l'espace d'un kilomètre vers le sud, on trouve l'anse de Térénez, d'où l'on jouit du panorama de la rade morlaisienne. Les ruines d'un antique manoir aux murs tapissés de lierre forment le premier plan du tableau ; derrière, la pointe de Barnénez, le château du Taureau et les écueils tachant de points noirs la mer qui scintille au soleil ; enfin, la ligne bleuâtre de la côte saint-politaine, faisant arrière-plan au profil découpé de la presqu'île de Callot. Une pointe rocheuse abrite le petit port de Térénez, où s'ancrent une vingtaine de gabarres et de bateaux de pêche.



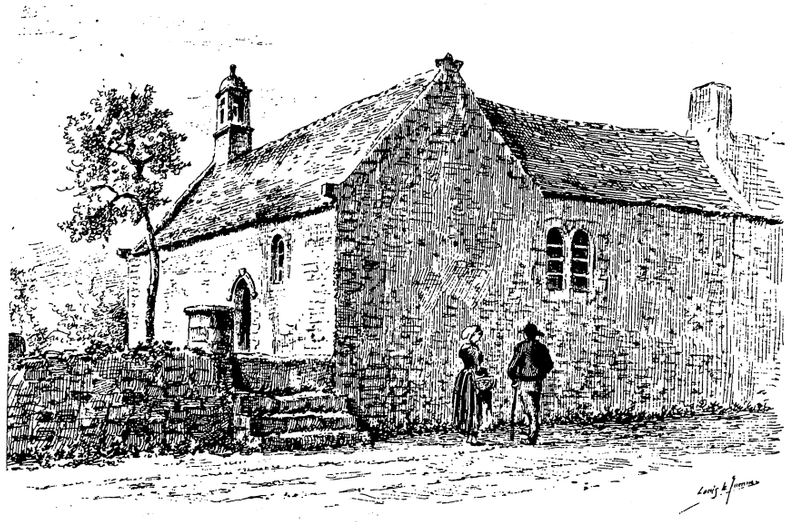
– Chapelle de Saint-Samson, en Plougasnou –



— Chapelle-fontaine de Saint-Sylvestre, en Plougasnou —

Ruines de la chapelle Saint-Maudez à Kerbabu en Plougasnou





— Ancienne chapelle de St Sébastien, à Kermouster en Plougasnou — démolie en 1902. —

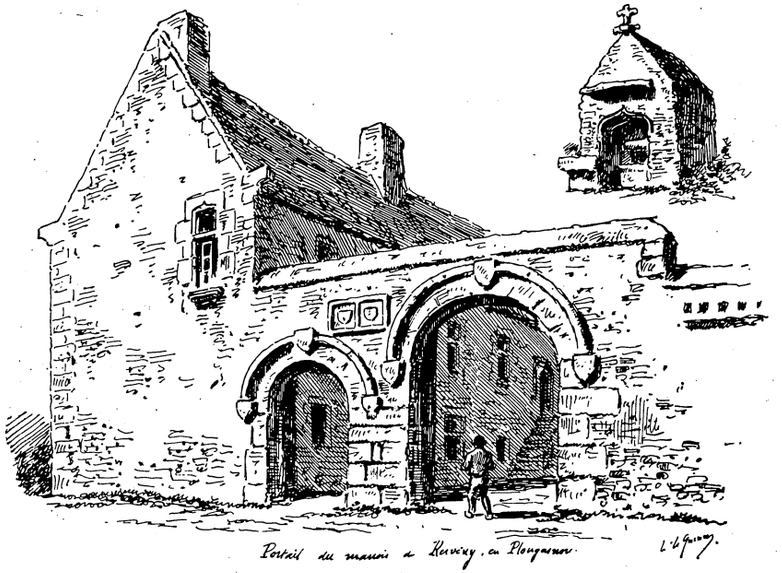
Au bord de la route de Térénez, à Plougasnou, se rencontrent les ruines d'une chapelle dédiée à saint Maudez, dont on célèbre encore le pardon au hameau de Kerbabu. Le maître-autel était surmonté des statues de saint Roch et de saint Tugdual, *sant Pabu* en évêque et bénissant. L'autel latéral de gauche portait la statue du patron, saint Maudez, et d'un saint moine. Cet autel était surmonté d'une sorte de dais très curieusement sculpté et portant l'inscription :

PHILIPPE : GUILLACER : MUNUSIER : FABRIQUE : A : FAICT : CESTE : PIECE : 1628.

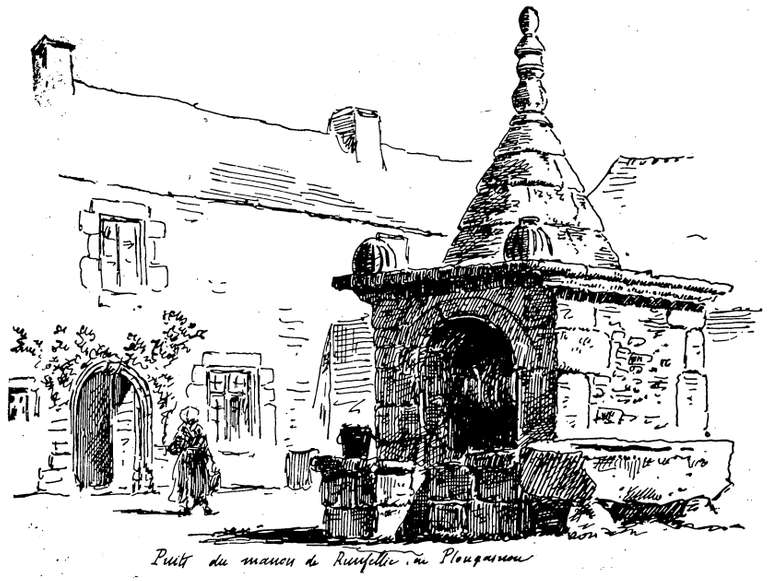
Tout cela a été depuis pillé et brocanté, ainsi qu'une jolie statue de sainte Catherine, qu'on voyait dans la nef, foulant aux pieds le buste du tyran Maximin.

Plus au sud, s'élève le manoir en ruines de Kervény, édifice du XVIe siècle, transformé en ferme, et dont l'élégante porte ogivale était surmontée de l'écusson des Coatanscour. Non loin, le manoir de Kermeur, jadis à la famille Coail, s'appuie sur deux tourelles.

La paroisse de Plougasnou comptait, avant la Révolution, plus de soixante manoirs dont la moitié environ est encore debout. Aucun n'est très remarquable. Parmi les plus anciens ou les moins dégradés, on peut signaler

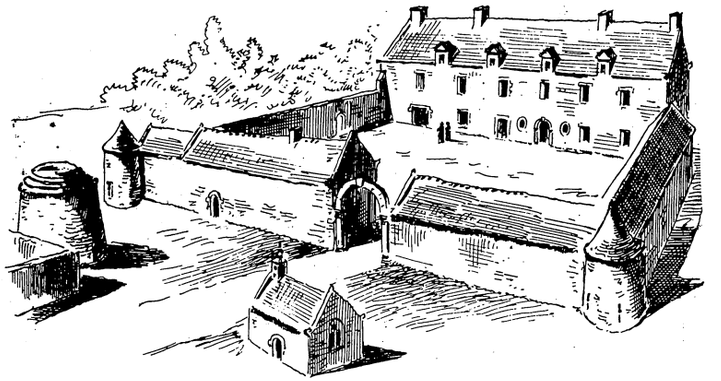


Portail du manoir de Kervezy, en Plougasnou

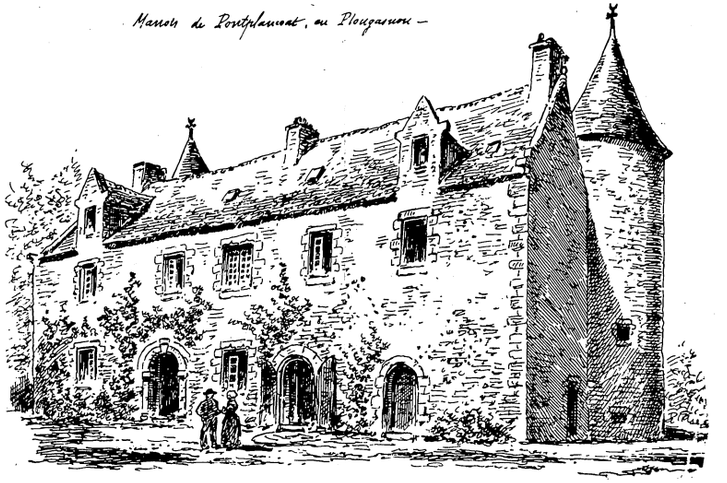


Puits du manoir de Runfellic, en Plougasnou

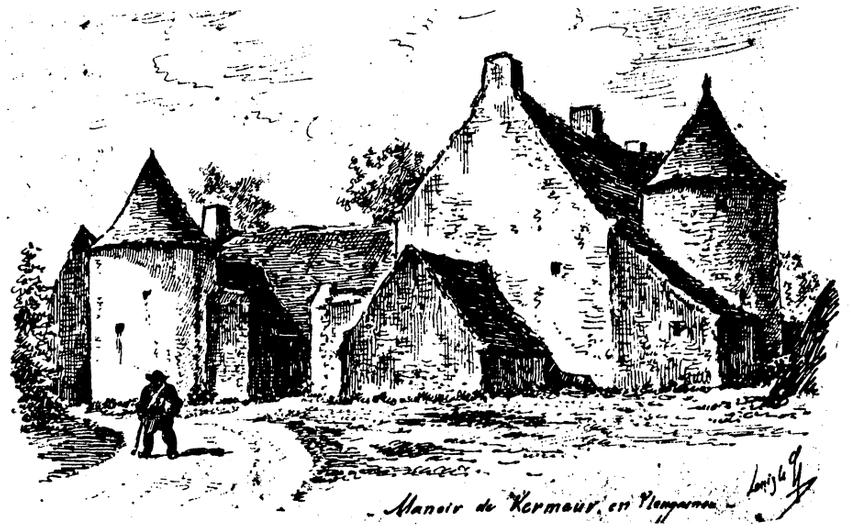
Kervescontou, Runfellic, dont la cour renferme un puits monumental, Kericuff, résidence au XVIIIe siècle de la famille de Kerninon, Pontplancoët, accosté d'une haute tourelle et accompagné de la chapelle de Notre-Dame de Pitié, Roslan, dont le portail à meurtrières montre un écusson miparti de Goezbriant et de Kersaintgily, Mesquéault, possédé en 1397 par Jean Périou, échanson du duc Jean IV et capitaine de Brest.



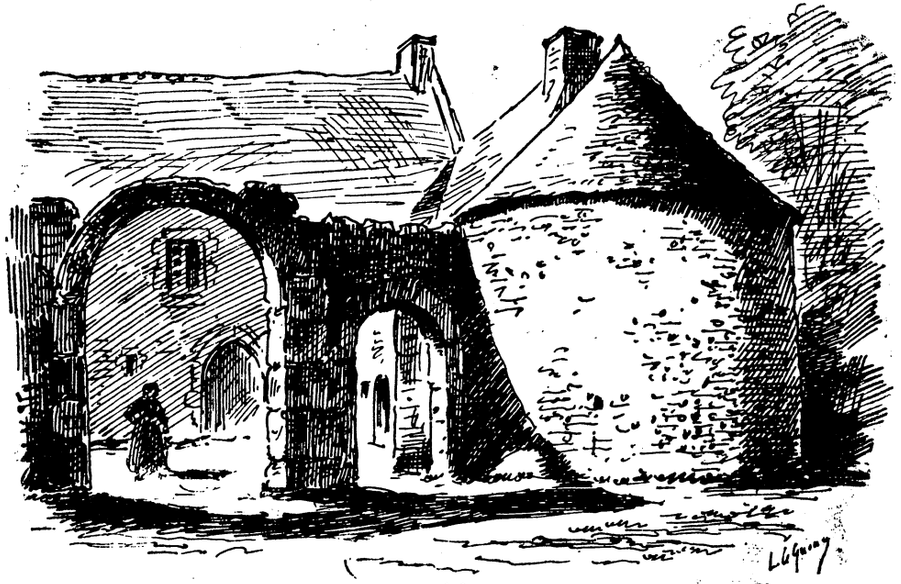
Vue cavalière du manoir de Kericuff (en Plougasnou — ancien état)



Manoir de Pontplancoat, en Plougasnou

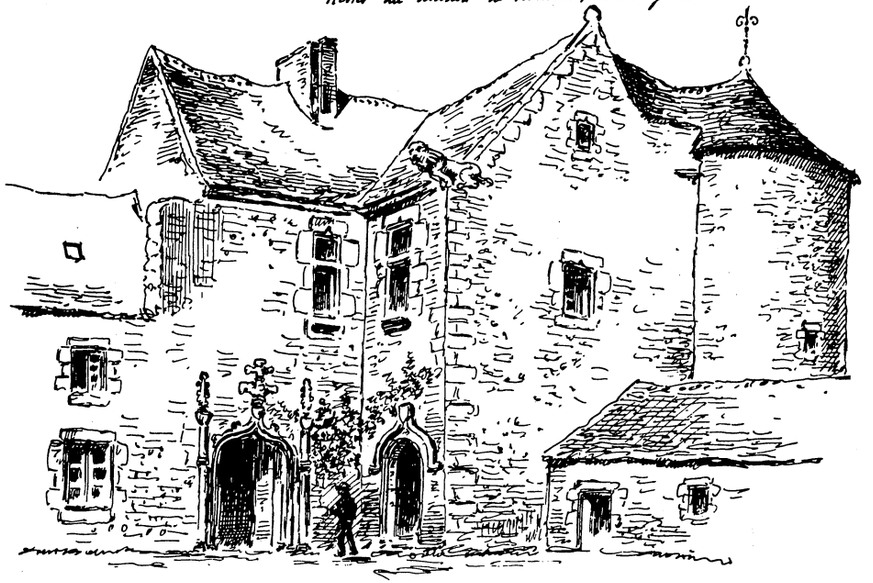


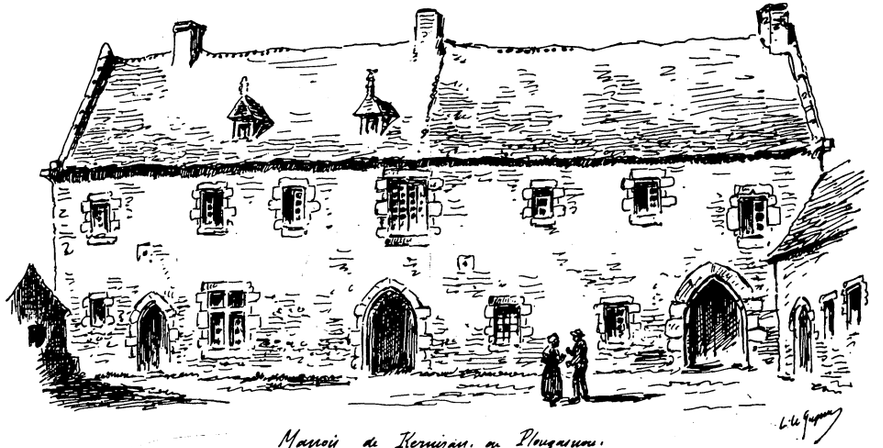
Manoir de Kermeur en Plougasnou



Manoir du Cosquer en Plougasnou

Restes du manoir de Tromelin, en Plougasnou





Manoir de Kerrigan en Plougasnou

A un kilomètre avant le carrefour de la route de Lanmeur, à droite de celle de Morlaix, dans une prairie confinant aux futaies du manoir de Mesgouez, est un petit oratoire du chevet duquel sourd une source, s'épanchant dans une fontaine ornée de la statue de saint Servais. Le pardon n'est plus suivi par le clergé ; il a lieu au mois de mai. Les pèlerins plongent dans la fontaine des baguettes de coudrier qui, plantées dans les champs de lin, assureront aux cultivateurs une bonne récolte.

Au même lieu, presqu'au bord de la route, on aperçoit une croix brisée, reposant sur un piédestal grossièrement édifié : c'est la *Croix de la Reine* (Croaz-ar-Rouanez) qui indique l'endroit précis de *Lann-Festour*, où la reine Anne, en se rendant à Saint-Jean-du-Doigt, descendit de litière pour accomplir à pied le reste de son pèlerinage. Sur la pierre fut gravée (l'histoire ne dit pas comment) l'empreinte qui existe encore du pied mignon de la royale et gentille boîteuse. Nous avons eu la curiosité de prendre la longueur de cette empreinte : elle mesure exactement dix-huit centimètres et proclame qu'en fait de finesse des extrémités, nos Bretonnes ont de qui tenir. A un kilomètre au sud, la route de Morlaix traverse le hameau de Kermouster, dont la chapelle rebâtie, dédiée à saint Sébastien, abrite un remarquable groupe gothique de sainte Anne, sa fille et son divin petits-fils. Dans le cimetière existe un lech de granit.

SAINT-JEAN-DU-DOIGT

SAINT-JEAN-DU-DOIGT. — Parmi les sites les plus poétiques de notre région, se place en première ligne le vallon de Traon-Mériadec, au fond duquel s'élève la tour élégante de l'église de Saint-Jean-du-Doigt. « Le site, dit Cambry (4), en est riant, agréable et borné : la mer, pressée entre deux montagnes, pénètre sur un lit de sable ; ses flots meurent sur des prairies coupées d'ormeaux et de sapins. Des haies d'épines blanches et de rosiers sauvages entourent quelques vergers, soutiennent des toits de chaume, et coupent agréablement ce délicieux paysage. »

Sur la droite de la route de Morlaix à Plougasnou, à trois kilomètres de Lann-Festour, s'amorce un chemin qui s'en va dévalant vers la mer. On descend toujours entre deux haies feuillues, et, tout à coup, surgit devant

(4) — Voyage dans le Finistère. Editions de Fréminville, 1836, p. 90.

vous le bourg aux blanches maisons entourant l'église, dans un cadre de verdure sans pareil, que le rideau bleu de la Manche, tendu d'une falaise à l'autre, ferme au nord.

Il est impossible de parler de Saint-Jean-du-Doigt sans dire à quel épisode miraculeux se rapporte la construction de sa belle église gothique et Cambry, malgré son scepticisme, a dû le raconter lui-même, tout comme notre charmant et naïf Albert Le Grand.

Elle est touchante de simplicité, cette légende que M. F. de Kergrist (5) a écrite d'après le récit du pieux légendaire.

« Après la décollation de saint Jean Baptiste, ses disciples enlevèrent son corps et l'enterrèrent à Sébaste. De nombreux miracles se firent sur son tombeau. Julien l'Apostat ordonna de brûler ses reliques et d'en jeter les cendres au vent. On essaya d'exécuter son ordre ; mais une pluie torrentielle éteignit le brasier et permit aux chrétiens présents de recueillir une bonne part de ses ossements. L'index de la main droite fut envoyé à Jérusalem et y resta jusqu'aux Croisades. A une époque qu'on ne précise pas, une jeune fille de Normandie, nommé Thècle, en apporta une partie dans son pays, près de Saint-Lô, et, pour la recevoir, fit bâtir, sous l'invocation de saint Jean, une église qu'illustrèrent de nouveaux miracles.

« Non loin de cette église, un jeune homme de Plougasnou était, en 1437, au service d'un grand seigneur. Il portait une singulière dévotion au saint précurseur et avait pour sa relique une vénération profonde. Près de retourner en Bretagne, il ne désirait rien tant que d'en apporter quelque portion dans son pays. Il priait continuellement et jeûnait souvent en vue d'obtenir cette faveur. Au moment de son départ, il se rend à l'église de Saint-Jean, y fait sa prière avec une ferveur extraordinaire et, se sentant saisi d'une allégresse intérieure qu'il ne peut expliquer, il se met en chemin. Dans la première ville où il arrive, les cloches se mettent en branle d'elles-mêmes ; les arbres s'inclinent sur son passage ; ce que voyant, les habitants le soupçonnent d'être sorcier et le font mettre en prison.

« Le lendemain, à son réveil, il se retrouve dans sa paroisse, près de la fontaine qu'on appelle aujourd'hui *Fontaine-du-Doigt.* Il aperçoit la vallée de Traon-Mériadek, son église paroissiale, la ferme de son père. Ne sachant encore s'il rêve, il descend dans la vallée, les chênes qui bordaient le chemin se courbent à mesure qu'il avance. Quand il arrive à la chapelle de Saint-Mériadek, les cierges s'allument d'eux-mêmes et la cloche se met à sonner

(5) — *L'église de Saint-Jean-du-Doigt.* Congrès archéologique de France, LXIII[e] session, Morlaix-Brest, 1896, p. 256 et les suivantes.

de si extraordinaire façon que les habitants des villages voisins se rassemblent ; ils trouvent le jeune homme en prières ; et, tout à coup, la relique qu'il portait sur lui sans le savoir, s'élance d'un bond sur l'autel. Il l'avait apportée en la jointure de sa main droite avec le bras, entre la peau et la chair. Quand l'émotion et la joie lui permirent de parler, il dit à la foule que c'était le doigt de saint Jean Baptiste et raconta ce qu'il lui était arrivé.

« En ce temps-là, pas plus qu'à présent, on n'acceptait ces événements extraordinaires sans les contrôler. Quand la nouvelle en parvint au duc de Bretagne, qui résidait alors à Vannes, il partit pour Morlaix (6), accompagné de son fils aîné et de la princesse son épouse. Les évêques de Nantes, de Vannes, de Léon, de Tréguier, et une nombreuse noblesse s'y rendit également. Le jeune homme qui avait apporté la relique fut mandé par le duc. Le chancelier l'interrogea en présence de ce prince, des prélats et de la noblesse. Il raconta l'histoire comme je viens de l'écrire. Le duc envoya ensuite faire une information en Normandie, tant en l'église de Saint-Jean que chez le seigneur qu'avait servi le jeune homme, et dans la ville où il avait été mis en prison. Les renseignements recueillis confirmèrent son récit. Il n'y avait plus à douter que la relique ne fût bien le doigt de saint Jean Baptiste.

« En actions de grâces de ce bienfait, le duc fit faire une solennelle procession. Un *Te Deum* fut chanté à l'église de Notre-Dame du Mur, de Morlaix ; et de là, on partit pour Plougasnou, les prélats revêtus de leurs ornements pontificaux, le duc et la noblesse suivant à cheval. A une lieue de la chapelle, ils mirent pied à terre et firent le reste de la route à pied. Le duc baisa dévotement la relique ; il tira de son sein un reliquaire d'or qu'il portait au cou, et le donna pour y enfermer le doigt. Il fit encore d'autres riches présents. Toute la noblesse suivit son exemple.

« Les miracles qu'opéra la relique attirèrent à la petite chapelle de Saint-Mériadek des foules nombreuses, et y firent tomber tant d'argent qu'on résolut de bâtir à sa place une plus grande église. C'est l'église actuelle. La première pierre en fut posée le 1er août 1440, mais elle ne fut achevée que soixante-treize ans plus tard, après le voyage qu'y fit la duchesse Anne. »

En 1489, une armée anglaise, envoyée par le roi d'Angleterre au secours de la duchesse Anne, débarqua à Morlaix. Une nuit, pendant que l'escadre qui l'avait amenée stationnait dans la baie de Primel, les Anglais descendirent à terre, pillèrent Plougasnou et Saint-Jean, dont ils enlevèrent la

(6) — C'est le légendaire qui parle ; en réalité, ce voyage du duc Jean V reste des plus douteux.

précieuse relique pour en faire hommage au roi Henri VII ; mais lorsqu'ils débarquèrent à Southampton, le coffret où avait été emprisonné le Saint-Doigt était vide : le jour même du départ de la flotte, l'index de saint Jean était retourné de lui-même dans son reliquaire. Les auteurs sacrilèges de la profanation, subitement frappés de cécité, ne recouvrèrent la vue qu'après être revenus, humbles et contrits, implorer à Saint-Jean-du-Doigt le pardon de leur crime.

Anne, la bonne duchesse, avec l'autorisation de son royal époux Louis XII, visitait en 1506 ses anciens Etats. Elle avait l'œil gauche fort malade lorsqu'elle arriva à Morlaix et songea bientôt à demander sa guérison à la vénérée relique de *Sant Yan ar Bis*, dont on lui avait narré les merveilles. Anne l'envoya quérir, et le clergé des environs se réunit pour escorter solennellement le Saint-Doigt, mais à peine était-on en route vers Morlaix, que l'on constata sa disparition du coffret qui le portait : une fois de plus, il avait repris spontanément sa place dans la chapelle. En apprenant cette merveille, Anne de Bretagne s'écria : « Ce n'est pas à vous, précieuse Relique de venir à moi, mais c'est plutôt moi qui dois aller vers vous. » On partit donc pour Saint-Jean-du-Doigt, et arrivé à *Lann-Festour*, la reine descendit de litière pour terminer à pied son dévot pèlerinage. Le lendemain de son arrivée à Saint-Jean, la souveraine fit appliquer le Doigt sur son œil malade, qui guérit instantanément. En reconnaissance, Anne fit reprendre les travaux de construction de l'église ; elle fut achevée quelques années plus tard.

L'église de Saint-Jean-du-Doigt et ses annexes forment un groupe architectural auquel, pour être complet, il ne manque qu'un calvaire. On y accède par un arc triomphal de style gothique fleuri, dont l'archivolte de l'ogive, ornée de choux frisés, s'épanouit en un gros fleuron feuillagé. Il est accosté de deux contreforts et de deux niches à dais en pierre, contenant les statues de saint Jean et de saint Roch. Un autel en pierre forme le couronnement de l'arc de triomphe. On y célébrait jadis une messe matinale, le jour du pardon. Ce portail attient, sur la droite, à un ancien logis du XVIe siècle qui servait de logis aux « gouverneurs » écclésiastiques de l'église.

Dans le cimetière, à gauche, s'élève la monumentale fontaine du Doigt. Ce *Château d'eau* de la Renaissance a été longtemps considéré comme l'œuvre d'un artiste italien, appelé en France par Anne de Bretagne, mais les recherches de M. Bourde de la Rogerie, dans les anciens comptes de l'église, ont établi que du moins sous sa forme actuelle, il ne date que de la fin du XVIIe siècle ayant été exécuté vers 1690 par le sculpteur morlaisien Jacques Lespaignol. La fontaine se compose d'un grand bassin circulaire en

granit de quatre mètres de diamètre et de un mètre trente-trois de hauteur, orné de mascarons variés dont la bouche laisse s'écouler le trop-plein de l'eau. Le bassin est surmonté de trois vasques superposées, réunies par un pilier central, qui s'en vont diminuant de diamètre vers le faîte du monument. Sur la vasque inférieure, un groupe de statuettes d'environ cinquante centimètres de hauteur représente le baptême de Notre-Seigneur ; dominant la fontaine, le Père Eternel s'incline vers son Fils bien aimé. L'eau amenée par un conduit souterrain jaillit de la vasque supérieure, tombe dans les deux autres par les bouches d'un gracieux cordon de têtes d'anges, et s'écoule enfin dans le bassin. Toutes ces statuettes, d'une exécution remarquable, sont en plomb.

Dans le cimetière on voit encore un édicule ouvert de trois côtés avec un autel en pierre adossé au fond. L'originalité de cette construction, datant de 1577, et les détails de la frise avec ses figures de grotesques, ses têtes d'animaux et ses personnages aux postures étrangement tourmentées, font regretter l'état d'abandon où on la laisse. Cet oratoire servait de reposoir lors des processions du Saint-Sacrement, comme le prouve son ancien nom d'*Oratoire du Sacre.*

L'église de Saint-Jean-du-Doigt est le plus beau monument gothique du Finistère, après les cathédrales de Quimper et de Saint-Pol et les chapelles de Creisker et du Folgoat. Son architecture est d'une sveltesse, d'une légèreté, d'une élégance et d'une harmonie de proportions qui charme dès qu'on pénètre dans le cimetière.

Le porche contient, dans une niche gothique en bois, une statue du saint Précurseur, au-dessus de la porte géminée en accolade qui donne accès à l'intérieur de l'église. Près de cette niche on lit l'inscription suivante en lettres gothiques carrées :

LE : XVIIIe. IŌ. DE. NO
VEBRE : LĀ : MVcXIII
FUT. L'EGLISE : DE CEĀS. D.
EDIt. P. ĀTHOIE. DE CƀR
IGNAULX EVESQU
Ē DE TREGUIER

Entre le porche et la base de la tour se loge un charmant petit ossuaire à arcades tréflées du XVe siècle. Au-dessus de ce reliquaire, une jolie galerie ajourée court en chemin de ronde jusqu'au clocher où elle s'étage en trois rangs sur la base de la tour, surmontée de la chambre des cloches aux longues baies couronnées d'une riche balustrade flamboyante. La flèche

octogonale, accostée de quatre clochetons, qui surmontait naguère la plate-forme, était en charpente recouverte de lames de plomb. La foudre l'a incendiée le 24 février 1924.

A l'est, le chevet plat, d'aspect imposant, et percé de trois belles fenêtres à tympans flamboyants ; la fenêtre centrale est en plein cintre, les deux fenêtres latérales en arc brisé.

En entrant dans l'église, divisée en trois nefs, mais sans transept, on reste surpris de l'élévation de la voûte en berceau, supportée par des piliers prismatiques d'une extraordinaire légèreté. Sur le premier pilier de droite on lit : B. TREGVER et sur le second, au-dessus d'un bénitier : M. P. CHEVALIER FIST FAIRE.

On y remarque aussi les sablières sculptées et polychromées ; un bon nombre d'anciennes statues, parmi lesquelles saint Jean, le Christ, saint Maudez, saint Mériadec, saint Zacharie, sainte Elisabeth, une belle Vierge-Mère, etc.; la piscine en granit où les pèlerins se lavent les yeux ; plusieurs enfeux gothiques ; le buffet d'orgues orné d'anciennes peintures, sainte Cécile touchant de l'orgue et le roi David jouant de la harpe, qu'explique cette inscription : S : CAECILIA : ORA : PRO : N : LE : ROY : DAVIT : P ; enfin et surtout le magnifique retable du maître-autel, composé de deux parties bien distinctes : le retable proprement dit, en chêne doré exécuté en 1646-1647 par le sculpteur morlaisien Jean Bertoulous, et une décoration pompeuse formée de trois grandes niches de pierre blanche, peintes et dorées, séparées par des colonnes de marbre noir et rose, qui contiennent les statues du Christ de la Sainte Vierge et de saint Jean. C'est l'œuvre d'un artiste de Laval, Olivier Martinet, elle fut posée en 1672. Un ancien tableau du Baptême de Notre-Seigneur occupe le milieu de cet édifice, dont le seul tort est de masquer la maîtresse vitre. Les deux chapelles latérales du chevet possèdent aussi des retables du même style avec des tableaux de la naissance et du martyre du saint Précurseur.

Le trésor renferme un étui en vermeil, de 1429, où derrière un tube de cristal apparaît le saint Doigt ; une croix processionnelle ; un admirable calice en vermeil, de la Renaissance, dont la patène est ornée au centre d'un émail reproduisant l'effigie de François Ier ; un calice plus petit avec huit médaillons en émaux ; un bras d'argent contenant un os de saint Maudez, une tête d'argent, renfermant des reliques de saint Mériadec, un ostensoir rayonnant de style Louis XIII, et un bénitier d'argent.

Le grand pardon de Saint-Jean se célèbre le 23 juin. Au XVIIIe siècle, il réunissait jusqu'à vingt-mille pèlerins ; si de nos jours l'affluence y a

diminué, cette fête religieuse n'en reste pas moins l'une des plus courues de toute la Bretagne.

Louis Tiercelin, l'écrivain distingué doublé d'un artiste épris de notre Bretagne, le poète fécond de tant d'œuvres charmantes, dans son intéressant ouvrage : *La Bretagne qui croit*, décrit ainsi le pardon de Saint-Jean-du-Doigt :

« Aujourd'hui, le long des maisons, des tentes sont partout dressées, non pas des auberges, mais des boutiques où sont étalés les mille petits objets que l'on rapporte des pardons : oiseaux et lapins de peluche, mirlitons, trompettes, ballons, médailles et chapelets, drapeaux et scapulaires et binious. Ce qui se mange aussi : amandes, figues, cerises, groseilles, noix, pruneaux, poires, etc. Les pains ici, les pains à la pâte fine et à la belle couleur dorée, viennent du bourg de Penzé, renommés dans toute la contrée. Il y a aussi des faiseuses de crêpes, des crêpes de froment, des crêpes au lait, dont la bonne odeur monte dans l'air et qui sautent gaîment dans la poêle au chant du beurre qui roussit.

« Des bandes de jeunes garçons passent se tenant par le bras. Tous ont à la main la baguette blanche du Pardon. Sur la route que nous remontons vers le Calvaire, la foule des pèlerins est énorme. En voici qui viennent de Guissény et de Kerlouan; d'autres de Saint-Pôl et de Roscoff; c'est le chemin de fer qui les apporte maintenant; ils venaient par mer autrefois; mais le wagon est si commode et la mer était parfois si mauvaise. Au dernier pèlerinage en bateau, il y a une dizaine d'années (7), ceux qui étaient venus de ces rivages-là ne les ont pas revus; la mer les a pris dans une épouvantable tempête (8). Voici des hommes du pays de Quimper; quelques femmes même du Vannetais. On vient de loin au Pardon de Saint-Jean. Après sainte Anne d'Auray et quelques Notre-Dame, saint Jean Baptiste est le plus invoqué de tous les saints en pays breton.

« Nous redescendons maintenant vers le bourg dans la foule croissante que le son des Vêpres appelle vers l'église. Nous franchissons le portail du cimetière. A gauche, c'est la fontaine... Des femmes, tout autour, recueillent l'eau dans des écuelles et l'offrent aux pèlerins pour les abblutions saintes; quelques-uns même la boivent. D'autres femmes vendent de petits bouquets de la plante odorante qu'on nomme *herbe de la Saint-Jean*.

« Et maintenant c'est la Cour des Miracles, mais dans le sens vieux

(7) — Ceci était écrit en 1894.

(8) — Une complainte : *Recit daou valheur c'hoarvezet var ar mor*, a fixé le souvenir de cette catastrophe (L.T.).

parisien du mot. Je n'ai jamais vu plus beau groupement d'infirmes, réunion plus mirifique de loqueteux et de mendiants. Le cimetière est à eux. Ils y cherchent une bonne place et s'y installent, et nul ne les en délogera de la journée. C'est une collection radieuse de guenilles et de loques; un étalage prodigieux d'écuelles, de béquilles et de bâtons; ce sont des plaintes et des appels et des cris et prières. Tout cela remue et grouille et se croise et vous heurte. Place aux mendiants de Bretagne; à la fête de Saint-Jean ils sont chez eux, ils sont rois !

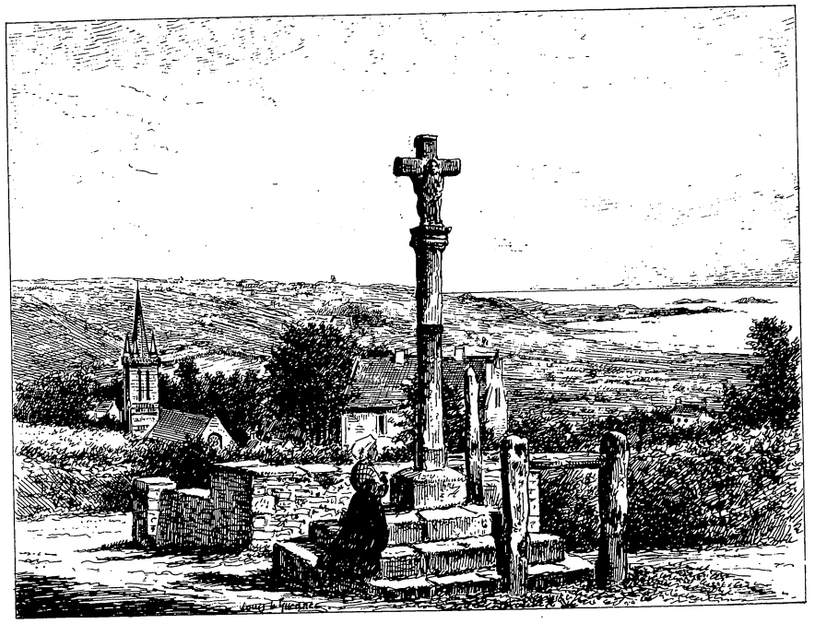
... « Et sur toutes les tombes, dans tous les sentiers, à toutes les portes de l'église et du cimetière, tout autour, partout, cette douleur humaine étalée, inévitable, menaçante !

... « J'entre dans l'église. Autour d'un pilier, qui tout de suite attire mes regards, je vois un grouillement de foule empressée. Une balustrade massive sépare les fidèles d'un prêtre qui leur tend la sainte relique. Derrière lui, une statue en bois doré, de saint Jean baptisant Jésus, flamboie au milieu des fleurs et des bougies. La balustrade, dans toute sa longueur, est percée de petites fentes et c'est un bruit de sous qui tombent dans ce tronc circulaire (*kef sant Iann*), pendant que, debout ou à genoux, les dévots font le tour et baisent la vénérable relique. De là, ils vont dans la nef gauche vers un bassin que remplit incessamment une eau où fut plongé le saint Doigt (*Dour bis*); ils s'en frottent les yeux ou le visage ou la font couler sur quelque partie malade de leur corps...

... « On bat aux champs. C'est la procession de Plougasnou qui arrive. Le bedeau, tout en rouge, précède la croix; un groupe de jeunes filles en blanc entoure la statue de la Sainte Vierge. Elles ont de grandes coiffes de dentelle et sur leur robe des ceintures bleues. On bat aux champs encore. C'est la garde nationale de Saint-Jean qui accompagne le maire.



ANCIENNE HÔTELLERIE DE SAINT-JEAN-DU-DOIGT
FONDÉE POUR LES PÈLERINS PAR LA DUCHESSE ANNE



La Croix du « tantad » à Saint-Jean-du-Doigt

« La procession sort de l'église. Voici la bannière de Saint-Jean, la Vierge d'argent de Plougasnou, une croix à clochettes, des oriflammes, des banderolles, des petits garçons entourent la statue de l'Enfant Jésus, des prêtres portent les reliques ; un buste d'argent contenant une relique de saint Jean, un bras d'argent enfermant un ossement de saint Mériadec, enfin, dans son étui de cristal, le saint Doigt.

« Le clergé des paroisses voisines et celui de Saint-Jean suivent et la foule se presse derrière eux. Elle est peu recueillie cette foule ; et celle que traverse la procession l'est moins encore. Ce ne sont que causeries et poussées pendant que le cortège défile et monte vers la colline à l'est du vallon.

« Vers le haut de ce coteau, sur la petite place en arrière de la fontaine de Saint-Jean, s'élève une sorte de menhir d'ajoncs que surmonte une croix de fleurs. De là part un câble dont l'autre extrémité est fixée à l'un des clochetons de la tour. Un groupe de vieilles femmes aux allures fantastiques est dans l'enclos de la fontaine. La procession arrive lentement.

« *La veille de la fête du saint, dans une profonde obscurité,* dit Cambry, *une scène nouvelle donnait le dernier coup à la raison de ces bonnes gens ; un ange partait du sommet du clocher éblouissant de feux et d'artifices, il allait à cent toises, sur un monticule allumer le feu de saint Jean, remontait au sommet du clocher et disparaissait dans les airs sans qu'on put voir la corde sur laquelle il glissait en tournant pour opérer cet effet merveilleux.*

« Pauvre Cambry, âme *philosophique*, fermée à la douceur de ces bonnes joies, tu serais satisfait aujourd'hui ! C'est en plein jour, vers cinq heures, qu'a lieu la *scène nouvelle* : on voit la corde, on peut même la toucher, et il n'y a plus d'ange ! L'ange est remplacé par une boîte d'artifice qui monte et descend du feu de joie au clocher et du clocher au feu de joie ; la *raison de ces bonnes gens* ne reçoit plus aucun *coup*. Cela ne tient plus du miracle, mais uniquement de la pyrotechnie, un beau mot, cher Cambry ! Il n'y a plus artifice, mais simplement feu d'artifice, à Saint-Jean !

« Le feu est allumé et flambe. La boîte a recommencé son jeu le long de la corde. Un de mes voisins me conte qu'il y a quelques années, un habitant de Saint-Jean a eu la tête emportée — et la *raison* avec, quel *coup* — par un éclat de la boîte.

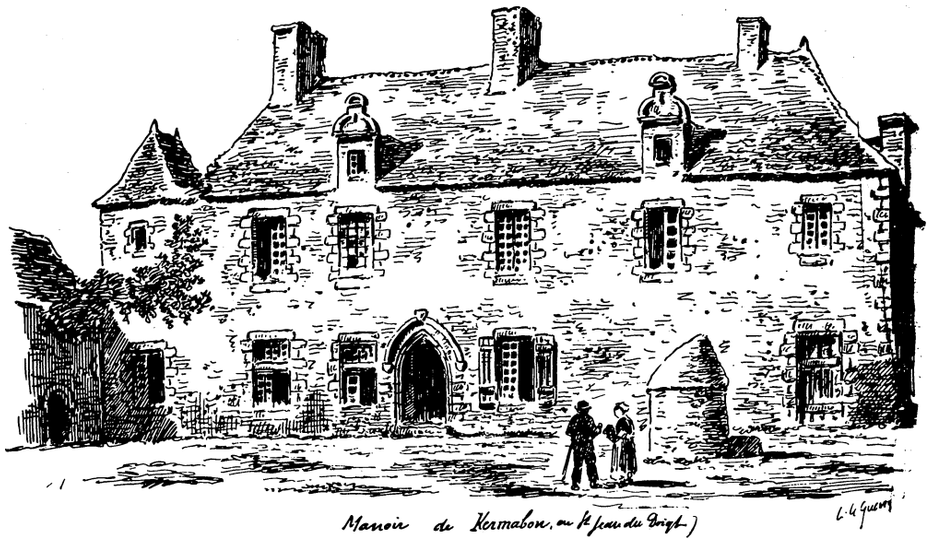
« On chante pendant que la flamme monte, et la procession redescend vers l'église.

« ... Les auberges, dans ces fins jours de Pardon, seront pleines. On ne danse pas à Saint-Jean ni à Plougasnou. Il y aurait inconvenance, puisque saint Jean mourut par la volonté d'une danseuse. La prohibition était de toute antiquité dans ces fêtes. Un aubergiste, pourtant, voulut aller contre et réunir des couples, pour danser, un soir. Le lendemain le feu avait dévoré sa maison ; le feu de saint Jean, sans doute ! Et depuis, nul n'a plus essayé de danser. »

Au XVIIIe siècle, Saint-Jean-du-Doigt lutta longtemps contre Plougasnou pour obtenir son autonomie, c'est-à-dire se voir ériger « en trève » distincte, ayant son budget et son corps politique particulier. Mais les gens de la mère-paroisse, désireux de maintenir dans leur dépendance l'opulente chapelle dont ils exploitaient sans vergogne le renom et les revenus, réussirent à empêcher cette séparation, que seuls les événements de 1789 déterminèrent en permettant à Saint-Jean de devenir commune. La Société des Amis de la Constitution de Morlaix fut marraine, en 1791, de la grosse cloche, dont l'incendie de 1924 a provoqué la chute.

En remontant par la rive droite du Dounant, le poétique vallon de Traon-Mériadec, on arrive, à quatre kilomètres du bourg, au manoir de Kerprigent, charmante habitation moderne, voisine d'un étang très joliment

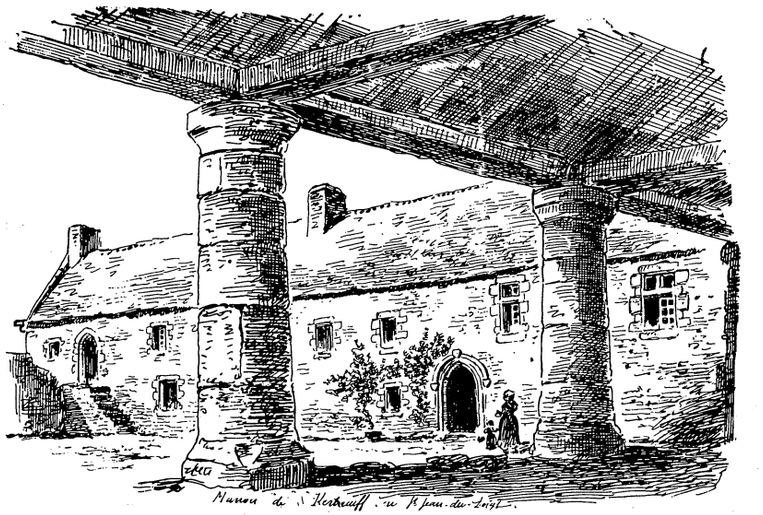
encadré de verdure. Près de la chapelle gît sur le sol un écusson aux armoiries écartelées des familles de Quinquizou, de Kermabon, de Guernisac et de Quélen. Kerprigent appartient aujourd'hui à M. de Preissac.



Manoir de Kermabon, en St Jean du Doigt

L'ancien manoir, plus rapproché du bourg que l'habitation actuelle, appartenait, selon une tradition rapportée par E. de Bergevin, à une vieille dame, lorsqu'il fut pris, en 1595, par le ligueur Fontenelle, alors maître du fort de Primel. Un dimanche, au lieu de commencer les vêpres, le recteur de Plougasnou monta en chaire et proposa à ses paroissiens d'aller sur le champ déloger les routiers qui occupaient le château. Tous acceptèrent. Armés de fourches, de faux, de bâtons, ils marchèrent sur Kerprigent, le recteur en tête, s'emparèrent du château et le démolirent de fond en comble pour empêcher les ligueurs d'y revenir. Irritée de la destruction de sa demeure, la dame de Kerprigent assigna en justice le recteur et les habitants, et les fit condamner à la reconstruire au lieu où s'élève aujourd'hui le manoir.

Un peulven de quartz blanc, haut de 3,50 m, se dresse au bord du bois, près du carrefour de la route de Lanmeur. En regagnant Saint-Jean, on rencontre, dans la vallée du Dounant, la chapelle de Saint-Mélar, datée de 1601 et 1621. Il y a quelques années, elle abritait quelques statues intéressantes, dont une image du saint patron, dans une niche portant, sculptés en



Manoir de Kerbreuff, en St Jean du Doigt

bas-reliefs, quatre épisodes de sa vie. Il est à craindre qu'aujourd'hui ce mobilier d'art ait fait l'affaire de visiteurs sans scrupules.

La plage de Saint-Jean-du-Doigt, qui lui est commune avec Plougasnou, offre un beau tapis de sable fin ourlé par la mer d'étincelantes courbes d'écume. Près de cette grève, fréquentée en été par de nombreux baigneurs — dont beaucoup sont anglais — le joli manoir restauré de Corran s'entoure d'un frais bouquet de feuillage. Alain de Corran, sieur dudit lieu, procureur du roi au siège de Lanmeur en 1612, le bâtit à cette époque et plaça ses armoiries encore visibles sur la poterne du portail.

GUIMAËC

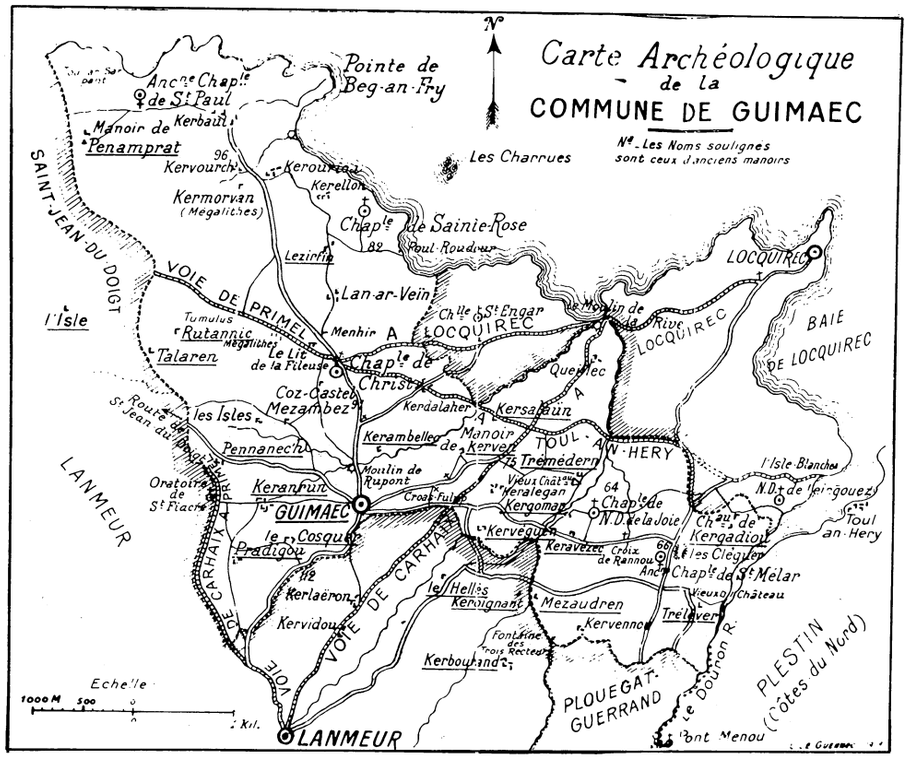
GUIMAËC. — Guic-Maoc, saint Maoc est un saint peu connu, dont le nom s'est conservé dans *Kerveoc* en Porspoder, *Lanveoc*, ancienne trève de Crozon, *Tréméoc* et *Lestremec* en Cornouaille.

Le bourg de Guimaëc a une église du XVIIe siècle, dédiée à saint Pierre, avec quelques parties gothiques ou modernes. Le clocher, accosté de deux tourelles, porte la date de 1655. Dans la partie la plus ancienne de l'édifice, celle du sud, l'enfeu gothique des seigneurs de Trémédern du nom de Marc'hec est timbré de leur blason *bandé de six pièces d'or et de sable.* Groupes de la Trinité ; des saints Côme et Damien, et d'une sainte Anne triple, tableau de saint Eloi et de l'Eucharistie. Sur les panneaux de la porte ouest sont naïvement sculptées en bas-reliefs quatre scènes du Nouveau Testament : *l'Annonciation, la Nativité de Notre-Seigneur, la Présentation au Temple* et *la Fuite en Egypte.* Dans le mur du cimetière est encastré un lech renversé.

Par le chemin de Kerbaul, qui se dirige au nord vers la mer, on rencontre à 1 500 mètres du bourg, la chapelle de Christ (9), construite dans la seconde moitié du XVIe siècle et restaurée en 1600 et 1700. Le plan est rectangulaire avec une aile en retour au midi. Ce sanctuaire est décoré de deux jolies portes à contre-courbe s'épanouissant en un riche fleuron feuillagé et accosté de deux pinacles. Les rampants des pignons sont munis de crochets et de gargouilles. La maîtresse vitre conserve encore dans son tympan flamboyant des écussons aux armes des seigneurs de Mezambez du nom de Kergus : *d'argent au greslier d'azur, enguiché et lié de gueules.* Dans une autre fenêtre latérale on voit encore les armoiries des Estienne de Pennanec'h : *d'azur à trois coquilles d'argent.* Le retable du maître-autel offre cinq scènes de la Passion en bas-relief : la *Flagellation*, le *Portement de Croix*, le *Crucifiement*, la *Descente de Croix* et la *Résurrection.* Au-dessus, adossé à la fenêtre du chevet est un Christ couronné de grandeur naturelle, vêtu d'une robe rouge à longs plis à manches et auquel la chapelle doit son vocable. Le tabernacle est surmonté d'un beau Christ en ivoire, œuvre remarquablement fouillée qui semble du XVIIIe siècle.

A l'angle nord du chœur, une curieuse statue de Vierge-Mère terrasse un dragon à figure humaine. Dans l'aile qui se prolonge au sud, à l'angle opposé, une niche à volets ornés de peintures contient une sainte Anne triple. Le chœur est fermé par une belle clôture en bois à neuf colonnettes délica-

(9) — *cf.* Vieux Souvenirs Bas Bretons, p. 65

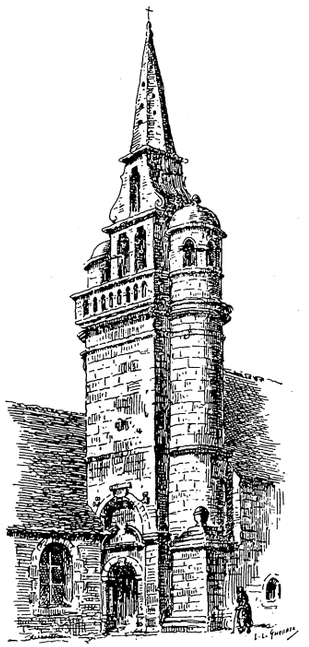


tement tournées, rappelant celle du jubé de la Roche-Maurice. Au milieu, la corniche de couronnement supporte un Christ en Croix avec la Vierge, le bon larron, saint Sébastien et un saint évêque à la droite de Jésus ; saint Jean, le mauvais larron, un saint abbé et un saint moine à sa gauche.

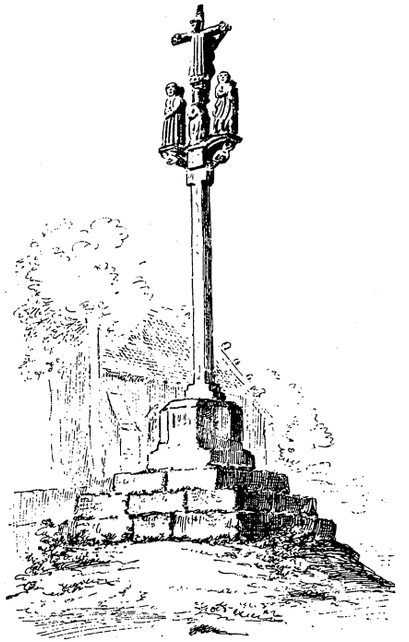
Devant cette clôture sont deux tables en granit pour recevoir les offrandes ; sous l'une d'elles, on lit en gracieuses lettres gothiques :

L'AN : MIL : VcLVI

Derrière la chapelle coule la fontaine sacrée, au pied d'une ancienne croix à personnages, ayant à son revers un Christ également couronné et en robe. Elle est connue dans le pays sous le nom singulier de *Croix des douze chevaux.* La légende raconte que pendant la Révolution, les patriotes voulurent jeter bas ce calvaire ; le granit de sa base résistant invinciblement aux



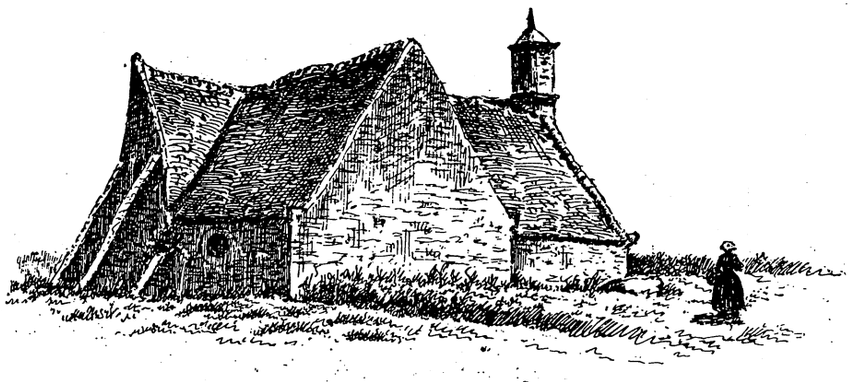
Clocher de Guimaëc



Croix près la chapelle Christ en Guimaëc

coups de marteau et de pic, ils y nouèrent au croisillon une grosse corde, à laquelle on attela douze vigoureux chevaux réquisitionnés dans le voisinage. Mais les efforts de ces animaux tirant à plein collier, stimulés par le fouet et les cris, ne réussirent pas à ébranler la croix qu'une puissance surnaturelle retenait en place. Le câble se brisa enfin, blessant plusieurs assistants. Les vandales du pays ne jugèrent pas à-propos de renouveler une autre tentative, et la *Croix des douze chevaux* se dresse toujours sur son haut piédestal, symbole frappant de cette rude foi bretonne qui subit sans fléchir les plus furieux assauts.

A deux cents mètres du hameau de Christ, sur le vieux chemin de Saint-Jean-du-Doigt, existe un monument mégalithique composé de huit pierres levées, hautes d'environ 1,50 m ; il porte dans le pays de nom de Tombeau de la Fileuse *Bez an inkine rez* ; on lui donne encore celui de *Lit de saint Jean.* Les pèlerins, qui passent pour se rendre à Saint-Jean-du-Doigt, se frottent le dos à la pierre du fond afin de se préserver des rhumatismes. En poursuivant vers le nord, on parvient, à cinq kilomètres de Guimaëc, sur le majestueux promontoire de *Beg-an-Fry* (le Bout du Nez), gigantesque colline dominant la mer de plus de quatre-vingts mètres. La vue y est magnifique sur l'immense baie ouverte entre les côtes de Saint-Pol et de Lannion. De la chapelle de Saint-Pol, vandaliquement détruite il y a quelques années par des drôles qui poussèrent leur inepte fureur jusqu'à renverser la croix du placître, on ne voit plus, dans un ravin délicieusement sauvage, que la fontaine, où, les chiens enragés, prétend-on, se rendent instinctivement. Des cavernes d'un accès difficile s'ouvrent dans les chaotiques rochers du littoral. A deux kilomètres à l'est, la chapelle de Sainte-Rose est perchée au sommet d'un escarpement formidable qui domine la petite plage secrète de Poul-Roudour.

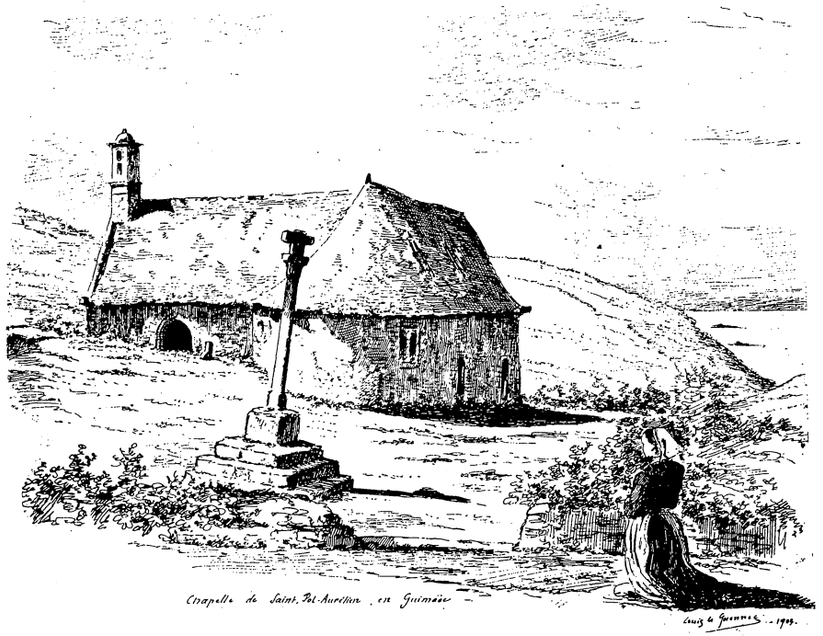


Sainte-Rose, en Guimaëc

Sur la route de Locquirec, à mi-distance du bourg de Guimaëc et du manoir de Kerven, une vieille croix, dite *Croaz-Fulup,* grossièrement taillée en pierre ardoisière de Locquirec, porte sur le croisillon supérieur et sur le bras gauche des traces de griffes profondément incrustées dans la pierre. C'est l'empreinte des ongles de Satan qui, une nuit de sabbat, s'acharna, mais vainement, à renverser le signe sacré de la Rédemption.

Le manoir de Kerven (10), à un kilomètre et demi du bourg, fut construit à la fin du XVIe siècle par Olivier Nouël, maire de Morlaix en 1598, époux de Françoise Calloët, qui mourut en opinion de sainteté au couvent des Calvairiennes de Morlaix, fondé par elle. Un de leurs fils, le P. Joseph de

(10) — *cf.* Nos Vieux Manoirs à légendes, tome I, p. 221.



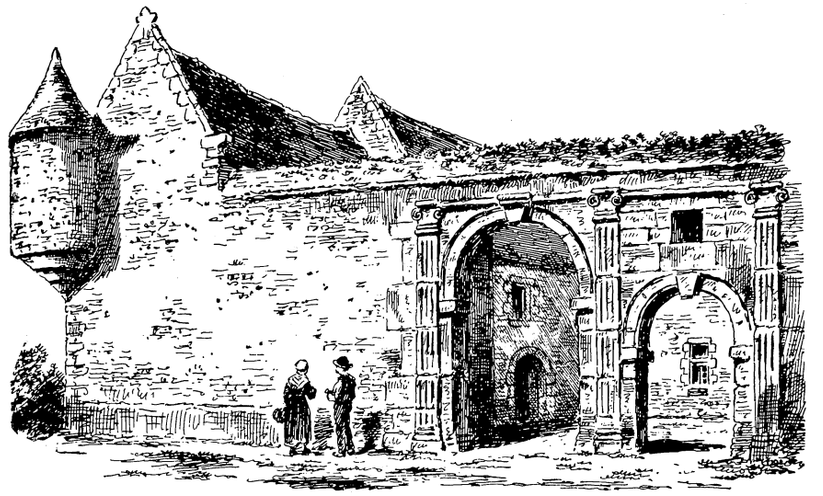
Morlaix, religieux capucin, fut aumônier de Louis XIV et l'un des plus fameux prédicateurs de son temps. Cette pittoresque gentilhommière a été restaurée avec goût par E. de Bergevin. Le manoir porte sur sa façace une tourelle à la haute poivrière aiguë ; il est précédé d'un mur crénelé percé de deux baies en plein cintre d'inégale grandeur. L'aile en retour à l'ouest, récemment reconstruite, est surmontée d'une élégante lucarne, au tympan de laquelle sont les armes en alliance de Bergevin et de Huon de Kermadec. La chapelle, dédiée à saint Sébastien et ruinée depuis la Révolution, a été reconstruite en 1906 sous le même vocable. On y a replacé les anciennes statues de saint Sébastien et de Notre-Dame de Bonne Nouvelle. Non loin de Kerven, le manoir ruiné de Kerambellec conserve un pavillon d'angle garni de mâchicoulis et de meurtrières (11).

Au sud-est de Kervern, apparaît de loin la chapelle de Notre-Dame des Joies (12) pittoresquement campée au-dessus d'un vallon boisé et frais. Bâtie

(11) — *cf.* Vieux Souvenirs Bas Bretons, p. 252.

(12) — *cf.* Vieux Souvenirs Bas Bretons, pp. 244, 246, 247.

Manoir de Kergadiou, en Guimaec.



au XVIe siècle, à l'exception du pignon ouest qui porte la date de 1629, et les armes alliées des Kerrerault et des Le Nuz, elle est toute remplie d'œuvres d'art et classée parmi les monuments historiques, ce qui ne met pas son riche mobilier à l'abri des convoitises de vils amateurs.

Le retable du maître-autel figure, avec une centaine de personnages en costumes du XVIe siècle, huit des scènes de la Passion. Sur l'autel de gauche est une belle Vierge-Mère couronnée de roses, un spectre à la main. De nombreuses peintures sur bois, dont les plus anciennes furent exécutées en 1593 par le peintre morlaisien Pierre Barazer, représentent des scènes de la vie de la Sainte Vierge, de saints personnages et autres sujets. On y remarque aussi un tableau de Michel Le Nobletz, entouré des membres de la famille de Kérérault. La clôture de chêne à colonnes tordues, qui précède le chœur, est surmontée d'une admirable frise de la Renaissance, formée d'arabesques, de chimères, de licornes, de génies ailés soufflant dans des trompettes, de médaillons, etc.

La chapelle des Joies fut fondée, suivant la tradition, par deux frères de la maison de Trémédern, dont l'un, en revenant de la croisade, armé de toutes pièces et la visière baissée, fut rencontré par l'autre sur le tertre où s'élève aujourd'hui la chapelle. Ne se reconnaissant pas, ils se prirent de querelle et décidèrent de vider celle-ci en combat singulier. Le premier, au

moment de croiser le fer, s'écria qu'il était bien dur pour lui, après avoir échappé à tant de périls, d'être obligé de jouer sa vie en face du manoir de ses pères.

« Qui êtes-vous donc ? questionna le second. Je suis le fils du sire de Trémédern, répondit le premier, et alors les deux frères abaissèrent leurs glaives pour se jeter dans les bras l'un de l'autre, et dans la joie de se revoir, ils firent vœu de bâtir une chapelle sous le vocable de Notre-Dame des Joies.

Le vieux château de Trémédern s'élève encore de l'autre côté du vallon, qui va déboucher sur le rivage à la ravissante plage du Moulin de la Rive. C'est une enceinte fortifiée à parapets de terre, motte féodale et douves au pourtour. Du manoir qui l'a remplacé subsiste seule la clôture d'un immense jardin. Plus à l'est, au bord du Douron qui fait la séparation du Finistère et des Côtes-du-Nord, le château de Tréléver n'offre que des décombres enfouis sous la végétation, où se distingue l'emplacement du portail flanqué de deux tours rondes. La tradition locale a gardé le souvenir d'un seigneur du lieu, Rannou Tréléver, sorte de Goliath bas-breton doué d'une force prodigieuse et qui jonglait avec les rochers comme un enfant fait d'une balle. Le lech que nous avons vu encastré dans le mur du cimetière de Guimaëc atteste encore sa surhumaine vigueur, puisqu'il fut lancé, dit-on, de Tréléver par Rannou, sur une maison du bourg où de vieilles commères déchiraient sa réputation. Nos athlètes modernes les mieux musclés ne sauraient renouveler un tel exploit.

LOCQUIREC

LOCQUIREC — Ermitage de Kirec. saint Kirec, Kirio ou Guévroc, naquit en Grande-Bretagne de parents obscurs qui lui donnèrent une éducation chrétienne. Tout jeune, Kirec se consacra à Dieu. Il était du nombre des soixante-dix compagnons de saint Tugdual qui abordèrent dans la presqu'île de Kermorvan pour venir évangéliser l'Armorique. Saint Kirec vint avec quatorze disciples à Kerfeunteun (Lanmeur) et, à deux lieues, au nord-est de cette ville, à l'extrémité d'une pointe rocheuse, fonda le monastère de *Land-Guévroc* qu'il gouverna pendant six ans. Saint Kirec se retira

alors aux environs de Ploudaniel, dans un vallon solitaire, où le venait visiter souvent saint Pol-Aurélien qui finit par se l'attacher pour le seconder dans l'administration de son diocèse. On a vu saint Kirec guérissant à *Castel-Paol* une jeune fille frappée de paralysie pour avoir profané par son travail une fête gardée de la Sainte Vierge.

Au cours d'une visite du diocèse, dans laquelle il accompagnait saint Pol-Aurélien, saint Kirec mourut près de Landerneau, vers l'an 547. Son corps fut inhumé au monastère de *Land-Guévroc*, à l'endroit même où est aujourd'hui l'église paroissiale de Locquirec. Il y reposa jusqu'aux invasions normandes, époque à laquelle on l'enleva pour le soustraire aux profanations.

L'église de Locquirec est une ancienne trève de Lanmeur. Son clocher daté de 1691 est accosté d'une tourelle que surmonte la statue de saint Jacques, patron actuel du lieu. Le chevet à trois pans ne semble guère plus ancien, mais les arcades de la nef, d'un tracé très pur, paraissent dater du XIVe ou du XVe siècle. Le maître-autel est du siècle suivant et d'une exécution très archaïque. Ses deux panneaux en haut-relief figurent des scènes de la Passion. A gauche de l'autel : *l'Ecce Homo, la Flagellation, la Sainte Face, Marie rencontre son divin Fils chargé de la Croix.* A droite : *des guerriers romains et un Juif portant l'inscription : INRI, la descente de Croix et la mise au Tombeau.* Dans l'espace laissé vide, à gauche de la descente de croix, existaient il y quelques années deux autres cavaliers, volés par des touristes qui s'empressèrent de prendre la fuite. Au-dessous sont représentés en bas-reliefs saint Claude, saint Jean Baptiste, saint Jacques, saint Louis et sainte Barbe.

A gauche du maître-autel, il y a une curieuse niche à volets abritant une Vierge-Mère qui foule aux pieds un monstre à tête de femme, terminé en serpent et tenant une pomme dans la pince qui lui sert de main droite. Ce groupe est entouré d'un arbre de Jessé, et les volets de la niche offrent dix scènes sculptées des principaux épisodes de la naissance du Christ. L'autel latéral du même côté possède un beau tableau du Rosaire encadré par un retable à colonnes. Une Pitié en albâtre est adossée au premier pilier de la nef. Les anges musiciens, peints sur les lambris du transept et du chœur, sont signés : CLERAN fecit 1712. L'autel latéral de droite a un tableau de la Cène et une statue de saint Eloi.

La péninsule de Locquirec, large de 1 000 à 1 200 mètres, se termine au nord par la « pointe du château », promontoire de près de soixante mètres d'altitude qui porte les ruines d'une batterie jadis armée de deux canons, d'où l'on jouit d'une vue superbe sur la Mancche. Le bourg, dont l'importance grandit tous les jours et qui voit, chaque année, s'augmenter le

nombre d'étrangers y séjournant pendant la saison balnéaire, se présente de loin en un paysage agreste avec le cadre de verdure que lui font les jardins des villas, et la frange dorée de baies sablonneuses où viennent mourir les flots bleus de la baie de *Toul-an-Héry*, à l'embouchoure du Douron.

L'extrémité nord-ouest de cette baie ferme le port de Locquirec, protégé par un môle de 118 mètres de longueur. La profondeur en pleine mer de vive eau ordinaire est faible et atteint à peine trois mètres. Des caboteurs venaient jadis y charger des céréales et des pierres de construction, sorte de schiste ardoisier verdâtre connu sous le nom de *pierre de Locquirec*. Au Moyen Age, la baie de Toul-an-Héry a connu une certaine prospérité commerciale. Elle est nommée « port ducal de Lanmeur » dans la réformation de 1443, alors qu'elle servait d'entrepôt maritime à plusieurs anciennes localités du pays. On peut suivre encore les vieux chemins, qui, de Lanmeur, de Guerlesquin, de Carhaix, y conduisaient directement.

En 1804, une flottille marchande poursuivie par des navires anglais se réfugia dans la baie de Locquirec. L'ennemi tenta de s'en emparer, mais une frégate et une chaloupe canonnière, secondées par les batteries de la côte, soutinrent vaillamment l'attaque et les Anglais durent s'éloigner, abandonnant leur proie. La nuit suivante, la flottille gagna un port plus abrité.

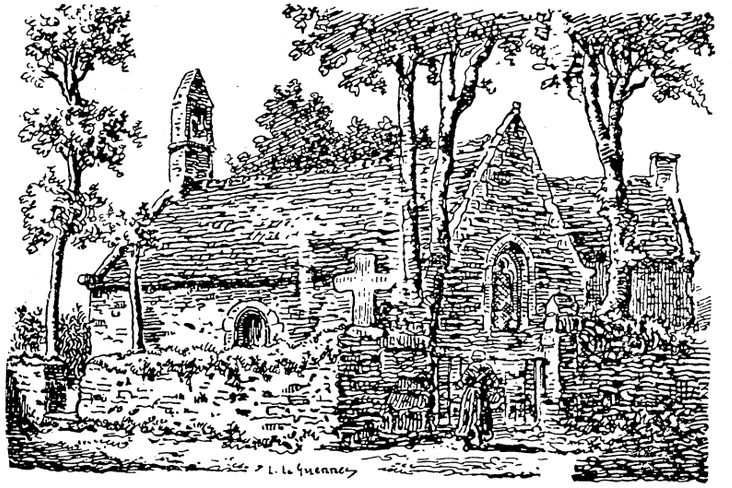
A la limite ouest de la commune, au bord de la route de Guimaëc, la jolie plage du Moulin de la Rive s'arrondit entre deux collines dont l'une porte le hameau de Keraël, ancienne seigneurie de la famille de Kergariou avec moyenne et basse justice. Au Moulin de la Rive, fréquenté pendant la belle saison par quelques touristes, on a construit en ces dernières années deux hôtels.

Une station gallo-romaine existait à l'emplacement de Locquirec. On a trouvé beaucoup de tuiles et, au lieu de la *Palue*, des squelettes, des armes rongées par la rouille et des monnaies de bronze à l'effigie de plusieurs empereurs romains.

Au sud du bourg, sur la route de Plouégat-Guerrand, s'élève le château moderne de Kergadiou ; du vieux manoir de ce nom, possédé au XVIIe siècle par la famille de Coëtmen, subsiste un portail Renaissance fortifié d'embrasures et d'une échauguette en cul-de-lampe percé de meurtrières. Manoir et château sont en Guimaëc, mais la chapelle de Notre-Dame de Leingouez (13), qui en dépendait, est située dans les limites de Locquirec et n'a d'autre intérêt que sa situation sur un tertre ombragé, près de l'estuaire du Douron. Sur le rivage même existe un ancien logis d'armateur dit « la

(13) — *cf.* Vieux Souvenirs Bas Bretons, p. 228.

Tour d'Argent », à cause d'une tourelle accolée à l'habitation et qui semble encore surveiller la baie. La petite chapelle de Lezenger, située à l'ouest de la commune, contient les images de ses deux patrons, l'un et l'autre peu connus : saint Engar et saint Milion.



Chapelle de Saint-Ingar, en Locquirec



Vieux logis à Keraël, en Locquirec

Locquirec a vu naître en 1749 l'abbé Le Lay, recteur de Perros-Guirec à la Révolution, lequel émigré en Angleterre composa, sur les terribles événements qui l'avaient forcé à s'exiler, un poème en langue bretonne où les celtisants admirent de grandes beautés littéraires et un accent rappelant la majesté des prophètes bibliques.

PLOUÉGAT-GUÉRAND

PLOUÉGAT-GUÉRAND. — Ploegat-Goallon; cette paroisse a de nos jours pour patron saint Agapit, pape et martyr, qu'on a substitué à *sant Egat* ou *Degat*, personnage inconnu dont on retrouve le nom dans une chanson bretonne sur le marquis de Guérand, publiée en 1865 dans l'*Annuaire des Côtes-du-Nord*.

L'église est de 1552, mais son style gothique n'a pas grande richesse. Le morceau le plus remarquable en est le clocher, à balustrade flamboyante et d'un beffroi à flèche garni sur ses angles de gargouilles en forme de chimères. A la façade sud, est accolé un porche carré de la Renaissance, flanqué d'une grosse tourelle. Il contient les statues des douze Apôtres et des peintures à fresque des quatre Evangélistes. L'écusson de la seigneurie de Guerrand, *de gueules à la fasce d'argent*, orne la clef de voûte, et les vantaux et de la porte sont chargés de bas-reliefs figurant saint Méen, saint Egat muni d'une patène, saint Gildas, le baptême de Notre-Seigneur avec une inscription gothique.

Dans le cimetière est une croix abritant ses personnages sous un auvent à double pente.

Le maître-autel, beau travail du temps de Louis XIV, malheureusement englué d'un affreux brun chocolat, offre un retable à tourelles décoré des statues de la Sainte Vierge, de saint Egat et de diverses statuettes. A droite est un curieux panneau figurant l'Enfant Jésus au milieu des Docteurs. Nombreuses statues archaïques, parmi lesquelles sainte Marguerite debout sur son dragon, sainte Catherine avec sa roue, Vierge-Mère présentant une rose à son Divin Fils, saint Avertin, saint Jean vêtu de sa robe en poil de chameau, saint Isidore et sainte Geneviève, types curieux de l'ancien

costume campagnard, sainte Anne triple, etc. L'ancien tombeau monumental des marquis de Guerrand a été détruit pendant la Révolution ; dans l'enfeu et la terre de Kergallon est une pierre tombale de 1733.

Sur la place, un grand bâtiment presque carré surmonté d'une haute toiture aux ardoises jaunies est un ancien hôpital que le premier marquis de Guerrand fonda par testament en 1669. Il hébergeait douze pauvres : la Révolution l'a fermé. L'édifice attenant servait jadis d'auditoire pour l'exercice de la juridiction de Guerrand. Le château de ce nom se trouvait au nord du bourg. Yves Charuel, seigneur de Guerlesquin, l'un des plus intrépides chevaliers bretons du combat des Trente, en 1351, était seigneur de Guerrand, château que sa postérité porta par mariage aux Penhoet, Boiséon et du Parc, et qui fut pris et pillé par Fontenelle vers 1592 ; mais ce chef de bande, capturé peu après sous ses murs par les royalistes, dut leur rendre pour sa rançon la forteresse de Coatfrec.

Louis XIII érigea Guerrand en marquisat (1637) en faveur de Vincent du Parc de Locmaria, capitaine des mousquetaires de la garde de Richelieu, puis maréchal de camp. Il y commença la construction d'un vaste château où il mourut en 1669, et que termina son fils Louis-François, en l'entourant d'un immense parc muré dans lequel il enclava les terres de neuf domaines ou métairies. Madame de Sévigné admirait fort la bonne grâce et les belles manières du jeune marquis, mais il semble avoir laissé dans le pays de Lanmeur, sous le nom de « markiz brunn » (le marquis roux), les plus tristes souvenirs, et l'on y chante encore de vieilles « gwerzes » relatant ses méfaits. Il faut ajouter cependant que certains détails de ces chants incrimineraient plutôt son père et son frère cadet, le comte de Locmaria. Devenu plus tard lieutenant-général, il contribua au gain de la bataille de Spire (1703), et reçut en récompense, de Louis XIV, neuf pièces de canon enlevées aux Impériaux. Cette artillerie resta jusqu'à la Révolution dressée en trophée sur la terrasse du château.

Le marquis de Locmaria est mort en 1709, après avoir, dit-on, racheté à force de repentir et d'œuvres pies ses fautes d'autrefois. Il passait ses journées à l'hôpital, soignant les malades, distribuant des aumônes, puis, la nuit venue, se retirait dans l'oratoire. Si l'on s'étonnait d'y voir briller si tardivement une petite lumière, les gens du pays répondaient : « C'est le marquis de Guerrand qui veille : il prie Dieu à genoux de lui pardonner sa jeunesse ». Parfois encore, ajoute la légende, les paysans attardés rencontrent dans les avenues les plus lointaines du parc un cavalier silencieux, monté sur un cheval noir. C'est le marquis de Guerrand qui vient revoir son domaine.

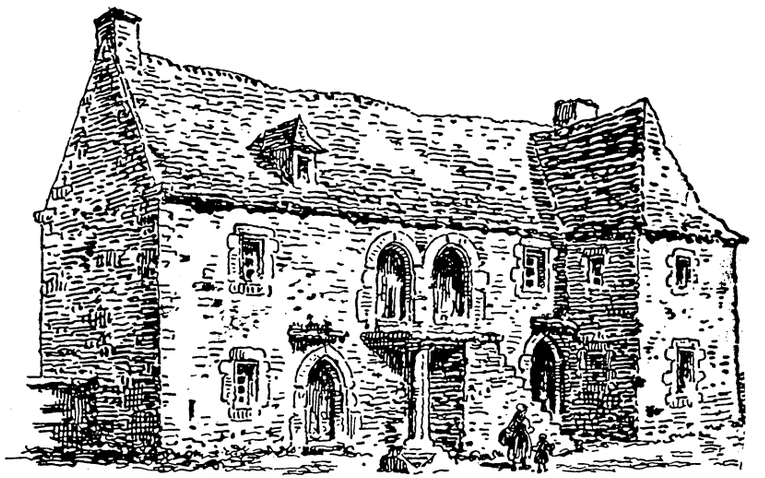
A l'époque de la Révolution cette terre appartenait aux Quemper de

Lanascol ; en raison de leur émigration, elle fut vendue nationalement à deux acquéreurs qui se la partagèrent. Le château tombait en ruines : on le rasa vers 1840 et l'on rebâtit de ses matériaux, au bord de l'étang, un nouveau château agrandi en 1902. L'autre manoir est l'ancienne orangerie. Près de la chapelle, timbrée des armoiries des du Parc, *d'argent à trois jumelles de gueules*, il y a un petit oratoire ancien. Malheureusement l'une des moitiés du parc a été acquise par des marchands de biens qui en ont saccagé les belles futaies, démoli l'enclos et morcelé le terrain.

A l'est de la commune, la profonde vallée du Douron sépare le Finistère des Côtes-du-Nord, en formant une succession de sites agrestes et variés ; l'un des plus charmants se voit au moulin seigneurial de Kergallon, épaulé d'une tourelle et armorié de l'écusson des Penhoet : *d'or à la fasce de gueules* ; le manoir du même nom est en ruines, mais une motte féodale et une chapelle du XVe siècle témoignent encore de son importance passée. Une autre motte féodale existe sur un point élevé, au Porzmeur, au sud du bourg, près de la route de Plouigneau, qui traverse plus loin la vaste lande de Lan-Plouégat. Cette lande contient une fontaine appelée *Feunteun-an-Ankou* (Fontaine de la Mort), et l'on dit que les gens destinés à mourir dans l'année, s'ils se penchent au-dessus de la source, y voient le reflet de leur visage sous l'aspect d'une face de squelette. Jadis, le premier mai, on y plongeait, pour les rendre plus robustes, tous les enfants de la paroisse âgés de moins d'un an.

De la chapelle de Saint-Laurent, il ne subsite plus que la fontaine, timbrée de l'écusson des Penhoet de Kergallon. En gagnant au nord la grand-route de Morlaix à Lannion par Lanmeur et Plestin, on rencontre, dans une fraîche coulée baignée par le ruisseau de Guerrand, le joli manoir à tourelle de Goasmelquin, qu'un mariage transmit en 1703 des Goudelin aux Kersauzon, puis, dans la vallée du Douron, le village de Pont-Menou, d'un aspect curieusement vétuste. Ses logis délabrés, ses masures, ses pignons ébréchés et vêtus de lierre s'étagent en désordre des deux côtés du vieux chemin taillé dans le roc. Il y avait là, jadis, une léproserie et une chapelle dédiée à sainte Marguerite, qu'à remplacé un petit oratoire moderne blasonné au pignon des *trois jumelles* des du Parc. L'ancienne foire de Sainte-Marguerite était si considérable que, dans l'évêché de Tréguier, le mois de juillet n'était connu que sous le nom de *« Miz foar Pont-Menou »*.

Près de Coatcoazer, au nord du parc de Guerrand, il y a un camp retranché carré, de vingt-cinq mètres de côté, qu'on appelle « Ar Vered » (le Cimetière), et qui renfermait jadis la chapelle de Saint-Yves, totalement disparue. Sa fontaine coule encore dans le vallon, et on y fait boire les petits

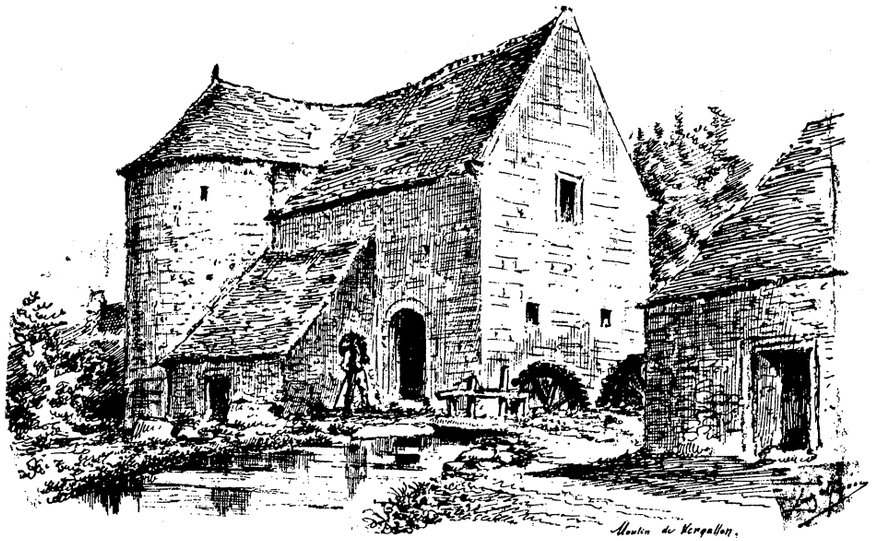


Vieille maison à Pont-Menou, en Plouégat-Guerrand

enfants pour les fortifier. Le fief de Coatcoazer est une ancienne bannière que possédèrent les familles du Ponthou et de Goezbriand. Dans le camp, selon G. Lejean (14), on aurait trouvé deux sépultures curieuses.

Plouégat-Guérand a vu naître, en 1826, l'écrivain et explorateur Guillaume Le Jean. Il fit ses études au collège de Saint-Pol-de-Léon. Encore enfant, il manifesta un goût prononcé pour les études historiques et les explorations. A vingt ans, il avait déjà écrit plusieurs ouvrages, parmi lesquels une *Histoire de Morlaix*. En 1857, il commençait la série de ses voyages et visitait l'Europe orientale avant d'entreprendre sa célèbre exploration du cours du Nil. Epuisé par les fatigues de sa vie errante et abattu par nos désastres de *« l'Année Terrible »*, Guillaume Le Jean s'éteignit en 1871, à l'âge de quarante-cinq ans. Il est inhumé dans le cimetière de sa paroisse natale.

(14) — Voir Guillaume Lejean. Notice sur Plouégat-Guérand « L'Echo de Morlaix » 1846.



GARLAN

GARLAN. — Situé sur une éminence, au-dessus de la large et fertile vallée du Dourduff, à sept kilomètres est-nord-est de Morlaix, le bourg de Garlan se signale de loin par la flèche aiguë de son église, dédiée à Notre-Dame des Sept Douleurs et à saint Eloi, et reconstruite de 1877 à 1879 dans le style du XVIIIe siècle. On y voit au maître-autel une belle statue de Vierge-Mère, foulant aux pieds un dragon qui tient dans sa bouche la pomme de perdition. L'ancien presbytère, situé à l'ouest et à l'écart de l'agglomération, fut construit par M. Lesné de Penfantan, recteur de Garlan de 1719 à 1763. Il offre au-dessus de sa porte un calice sculpté dans la pierre, et la date de 1747.

De l'autre côté du vallon apparaît le château du Bois de la Roche, vieux toits moussus et vieux murs grisâtres couronnant une sorte de falaise

rocheuse taillée presque à pic, que baigne à sa base l'étang du moulin seigneurial. La famille Le Blonsart du Bois de la Roche, qui acquit ce lieu en 1546 des seigneurs et dame de Languéouez, existe encore à Morlaix, mais ne possède plus le domaine de ses ancêtres. La chapelle domestique contient une statue de Vierge-Mère de l'époque Louis XIV. Une autre chapelle dédiée à saint Hubert existait à l'orée du bois, sur le bord de la vieille route de Morlaix à Lannion. Il n'en reste que des ruines croulantes, parmi lesquelles on lit en caractères gothiques sur une banderole que déplie un grotesque formant console :

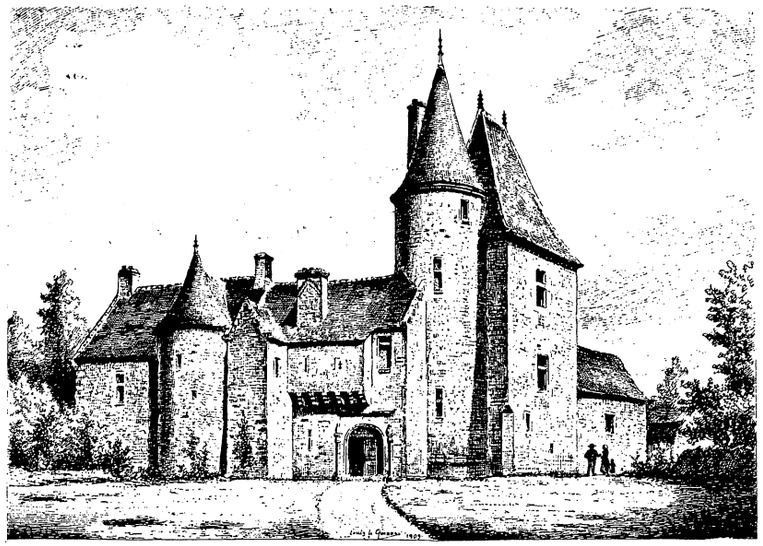
LAN : MILCCCCLXXV (1475) : COMANCEE : CETTE : CHAP :

Le pont de Saint-Hubert avait jadis une fâcheuse réputation. Les taillis qui entourent ce lieu désert servaient de repaire à des malandrins, et les passants attardés, les marchands revenant des foires, à la brune de nuit, couraient le risque d'y être détroussés et roués de coups. La route s'élève ensuite sur les pentes dénudées du haut plateau de Lanmeur, en laissant à gauche, près de la Boissière, à la cote 106, un point d'où l'on découvre un paysage d'une ampleur considérable. Presque tout le bassin du Dourduff s'offre aux yeux, avec ses mille vallonnets rafraîchis par autant de ruisseaux, ses hameaux éparpillés sur les versants, ses futaies de manoirs, ses croupes arrondies sur lesquelles les talus hérissés de souches écotées, les haies verdoyantes, se croisent et se recoupent en un inextricable lacis. Çà et là des clochers s'élancent. A l'ouest, entre deux collines, un triangle d'eau bleue brille au fond de la rade de Morlaix, et les crêtes, tour à tour dentelées et onduleuses des montagnes d'Arrée, s'estompent à l'extrême horizon dans une brume nacrée.

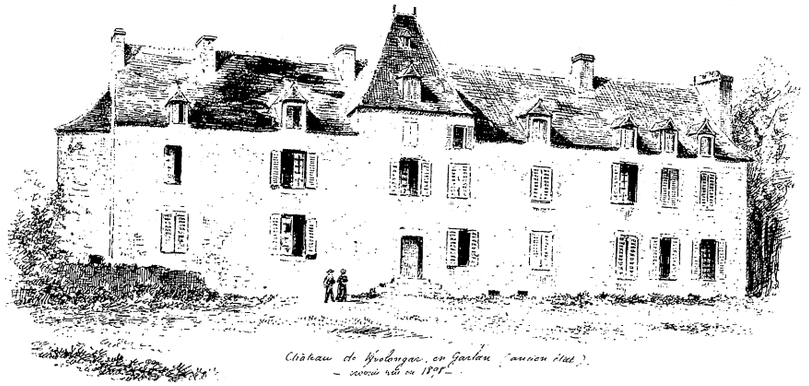
Près du carrefour des routes de Garlan et de Lanmeur, sanctifié par une croix portant deux écussons chargés d'un calice accosté de deux fleurs de lys, se montre le joli manoir de Kervézec, qui offre la date : 1568. Il a été remanié, mais sa partie ancienne garde encore un portail défendu par des meurtrières et une galerie saillante à mâchicoulis. A droite de cette entrée s'élève un grand pavillon carré à trois étages, flanqué d'une haute tour ronde à laquelle s'adosse en arrière une petite tourelle à cul-de-lampe. Dans la cour est un bâtiment décoré d'une lucarne Renaissance ; le reste de l'habitation a été ajouté au XIXe siècle par Pol Potier de Courcy, le savant et célèbre auteur du *Nobiliaire et Armorial de Bretagne*, qui tenait Kervézec de sa mère Marie-Félicité Le Gualès de Lanzéon. La tombe du dernier seigneur de Kervézec, Alain Louis Le Gualès, père de Mme de Courcy, et mort en 1806, existe dans la chapelle domestique dédiée à Notre-Dame de Lorette.

La fenêtre de cet oratoire contient des débris de vitraux peints : on y distingue le Crucifiement, la Résurrection, la Véronique et l'image des Cinq-Plaies.

En poursuivant vers Morlaix, on atteint le bois de Kervolongar, où donnent accès deux originaux portails du XVIIIe siècle. Ses futaies enveloppent un château bâti sous Louis XV par les Thépault de Tréfalégan, mais transformé depuis, et qui se détache très noblement dans un riche cadre de verdure. A la fontaine est un écusson écartelé de Thépault et de Kergroas. Plus au sud se trouve le manoir de Kermerchou, berceau d'une antique famille toujours vivace. Il appartenait en 1630 à Pierre Arrel, capitaine des vaisseaux du roi et chevalier de Saint-Michel, et en 1767 au marquis de Rosnivynen de Piré. La maison n'a de remarquable qu'une solide tour ronde épaulant sa façade modernisée. Tout près, un grand édifice gothique, un énorme colombier et de longues murailles d'enceinte témoignent de l'ancienne importance du fief de Kerohant, avec haute et basse justice. René de Kergroadez, marquis dudit lieu, est mort en 1666 à son manoir de Kerohant, où siégeait sous la Révolution la « Société Républicaine » de Garlan, présidée par l'instituteur Rodolphe Taillen, administrateur du Finistère en 1791-1792 et dénonciateur déterminé.



Manoir de Kervézec, en Garlan (ancien état)



Château de Kervolongar

Au sud de Kerohant, au milieu de landes marécageuses et tristes que ferment les pinèdes des manoirs modernes de Pradigou et de Kertanguy, s'éparpillent quelques pierres mégalithiques dont les plus volumineuses, restes probables d'une enceinte sacrée, gisent sur un tertre au pied des arbres. Le bois qui contient ces menhirs et peulvens bouleversés est bordé par l'ancien chemin de Morlaix à Plouégat-Guerrand, où l'on remarque six petites buttes circulaires alignées de l'est à l'ouest. Le même chemin côtoie plus loin les taillis du vieux manoir de Kerangouez, ancienne terre des familles Botglazec et de Coëtmen. A gauche du portail de la cour, fait saillie une petite tourelle percée de meurtrières très évasées : l'édifice principal, à demi démoli, conserve une porte élégante de style Renaissance, des fenêtres à meneaux en croix et la tour découronnée de l'escalier.

En regagnant le bourg de Garlan, on passe près de la petite chapelle de Sainte-Anne, bâtie par Jean Thépault, seigneur de Tréfalégan, bailli au siège royal de Morlaix en 1649, et sa femme Catherine Le Chaussec, aux dépendances de leur manoir de Leinquelvez, où mourut en 1724 leur fils Jean Thépault de Kerozern, lieutenant d'épée au siège de Lanmeur. L'ancienne habitation a été reconstruite, ainsi que le manoir voisin du Rascoët, possédé en 1772 par M. Lannux de La Chaume, maire de Morlaix, qui avait une très haute idée de la dignité de ses fonctions municipales. Il avait invité à dîner, dans son hôtel de la rue de Bourret, le duc de Fitz-James, président des Etats de Bretagne. A l'heure dite, celui-ci n'étant pas arrivé, M. Lannux voulut que le banquet commençât et, lorsque le puissant duc survint, escorté

de vingt-cinq gentilshommes, l'amphytrion lui cria pour toute excuse : « Mille regrets, Monseigneur, mais le maire de Morlaix n'attend personne ! ».

La commune est parcourue de l'ouest à l'est par la voie romaine de Morlaix à Tréguier, vieille piste broussailleuse et creusée qui fut, au Moyen Age, la grande artère du « Tro Breiz », le pèlerinage national des Sept Saints de Bretagne. Jalonnée par de vieilles croix de pierre, elle franchit le Dourduff au moulin féodal de Kerohant et aborde au hameau de Kermouster, groupé autour des ruines de la chapelle de Saint-Mélar, les pentes montueuses et sans abri du plateau de Lanmeur.

CANTON DE PLOUIGNEAU

SEPT COMMUNES : PLOUIGNEAU, LE PONTHOU, PLOUÉGAT-MOYSAN, BOTSORHEL, GUERLESQUIN, PLOUGONVEN, LANNÉANOU

PLOUIGNEAU

PLOUIGNEAU. — C'est le *Plebs Innau*, *Ploegneau* vers 1330, de la *Vie de saint Tugdual.* Saint-Igneau peut être classé parmi les saints bretons plus ou point connus, et son remplacement par saint Ignace, comme patron de la paroisse, est tout moderne.

Malgré l'érection en commune indépendante de la trève de Lannéanou, Plouigneau est resté une des communes les plus vastes et les plus étendues du Finistère (6 373 hectares). Le bourg, construit sur un plateau de 160 mètres d'altitude, borde la route nationale de Paris à Brest ; de cette route, un peu au nord-est du bourg, on jouit d'une vue très étendue sur les derniers vallonnements des affluents du Dourdu, ombragé par les bois de Lescoat, de Boiséon et de Kermorvan.

L'église, au centre d'une vaste place, a été reconstruite, en 1863, dans le style gothique flamboyant. L'ancien clocher, qui avait été conservé, a fait place depuis à une tour carrée surmontée d'une flèche élancée, accostée de clochetons.

De chaque côté, la nef est éclairée par des fenêtres ogivales ou des œils-de-bœuf, garnis de crossettes et séparés par des contreforts s'amortissant en pinacles feuillagés. Ces ouvertures sont pratiquées dans des pignons aigus. Les transepts, ainsi que l'abside à pans coupés, sont ajourés de hautes et larges fenêtres aux tympans flamboyants. Aux contreforts de l'abside font saillie de curieuses gargouilles : un dragon tenant son faon suspendu dans l'espace et un chien se préparant à dévorer un lapin dont il s'est emparé.

Devant le bras sud du transept on voit une croix ancienne fleuronnée, restaurée en 1856. A droite du Christ est une *Pietà* ; à gauche, saint Jean ; au dos, une Vierge-Mère. Toutes ces statues sont groupées sur une embase ronde aux moulures peu saillantes.

A l'intérieur de l'église, on trouve, à droite, les fonts baptismaux dont la cuve en granit est entourée d'une large guirlande, finement découpée ; de l'autre côté du bas de la nef, il y a un autel aux colonnes torses, provenant de l'ancienne église et consacré aujourd'hui à Notre-Dame de Lourdes. La nef est séparée des bas-côtés par des arcs ogivaux que soutiennent des colonnes réunies en faisceaux de six colonnettes, aux chapiteaux feuillagés, tous variés entre eux. En face de la chaire, se voit un Christ archaïque, plus grand que nature. Au premier pilier du transept est une statue en bois polychrome de saint Isidore, en costume de paysan breton avec *bragou-bras* et sabots, portant une faucille et une gerbe de blé. Tableaux de saint Yves, du Rosaire et du Purgatoire. L'ancienne église, que décorait au chevet une élégante rosace, contenait le tombeau, avec statue couchée, d'un seigneur d'Ancremel, mais ce mausolée a disparu.

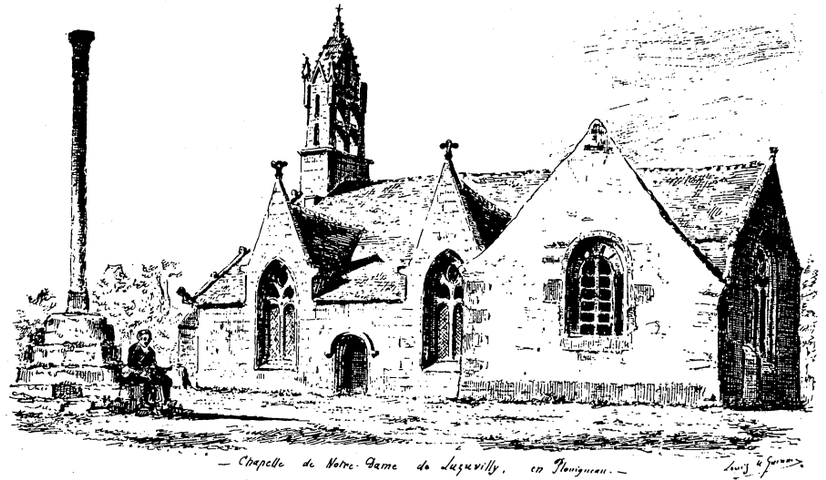
Près de la ferme de Guervelar, au nord du bourg, sur le bord d'un étang désséché, s'élèvent les restes d'un ancien ouvrage militaire, un des plus considérables. C'est une enceinte rectangulaire, de 250 mètres environ de pourtour, entourée de retranchements élevés et bordés de douves, que surmonte une motte énorme d'environ quinze mètres d'élévation au-dessus des fossés. Ce camp est connu sous le nom de *Castel-Coat-ar-Ferté*. La seigneurie de la Ferté possédait haute et basse justice.

Sur la route de Plouégat-Guerrand, au sommet d'une colline âpre et nue et dominant à 147 mètres d'altitude la vallée du Douran, existe le camp retranché de Castel-Dinan. Son aire est de forme ovale, et peut mesurer 500 mètres de tour. Au milieu se dresse une belle motte prétorienne entourée de fossés profonds. On trouve des tuiles à rebords dans les champs du voisinage. La maison de Dinan a donné son nom à ce vieil ouvrage fortifié, qu'elle transforma en manoir féodal, et d'où l'on découvre une vue magnifique depuis les montagnes d'Arrée jusqu'à Locquirec.

L'ancienne route de Paris, avant de descendre au Ponthou par une côte excessivement dangereuse, traverse le hameau de Luzuvilly, où s'élève une jolie chapelle du XVe siècle avec un seul bas-côté et un bras de croix. Le tympan de la maîtresse vitre est formé d'une rosace en quatrefeuille. Cette chapelle abrite un grand nombre d'anciennes statues parmi lesquelles saint Yves, saint Marguerite, sainte Barbe en châtelaine.

Au devant, restes d'une croix brisée, qui était la *croix de justice*, du fief de Kervenniou. Ce château, situé au sud-ouest de Luzuvilly, jadis possédé par la famille Toupin, d'ancienne chevalerie, puis par les d'Acigné et par les ducs de Richelieu, a été détruit pendant les guerres de la Ligue. On n'en voit

plus que l'emplacement converti en verger et bordé de douves, près d'un manoir plus moderne converti en ferme.

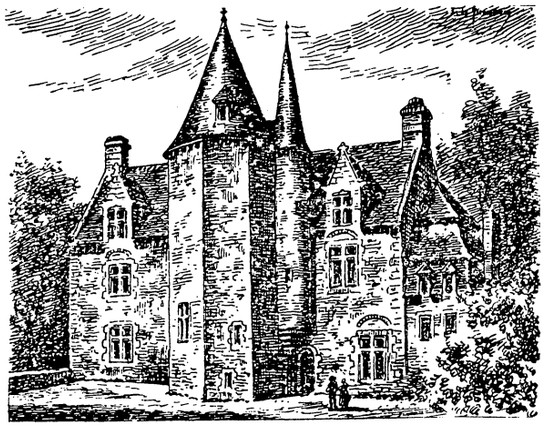


— Chapelle de Notre-Dame de Luzuvilly, en Plougonven. —

Un autre château aussi important était Bourouguel, qui s'étendait au sud du bourg, au-dessus d'un ruisseau séparant la commune de celle de Plougonven. Cette place, occupée pendant la Ligue par une garnison royaliste, fut prise en 1589 par les morlaisiens qui en démolirent les fortifications. Elle appartenait alors, du chef de sa femme, à Anne de Sanzay de la Magnanne, célèbre chef de bandes qui, croit-on, mourut à Bourouguel vers 1630. Le manoir actuel, construit au XVIIe siècle sur les ruines de l'ancienne forteresse, appartient à la famille Bahezre de Lanlay. On montre encore une tourelle faisant saillie sur les murs de la terrasse ; elle contenait, dit la légende, un escalier donnant accès à un souterrain qui s'étendait jusqu'au clocher de l'église de Plougonven. Pour éclaircir la chose, on lâcha un jour un chien par cette dernière ouverture ; quand la pauvre bête reparut à Bourougel, elle semblait avoir traversé un incendie et n'avait plus un seul poil sur le corps. On boucha aussitôt le souterrain.

Les seigneurs de Bourougel devaient une singulière redevance à leurs voisins, les seigneurs de Goezbriand. Ils étaient tenus de fournir de *trépieds* la cuisine de ce dernier manoir, berceau d'une noble race connue depuis le XIIe siècle et qui a produit, sous Louis XIV, un lieutenant-général, chevalier du Saint-Esprit, grand bailli de Verdun, mort en 1744. La famille de Goezbriand existe encore, mais il ne reste plus rien du manoir de ce nom.

Le ruisseau de Tromorgan, affluent du Jarlot, qui actionne le moulin de Bourouguel et celui de Kerellou, fait tourner plus en aval celui du Mur, au-dessous du village du même nom. Le château moderne du Mur, flanqué de pavillons et de tourelles, a remplacé l'antique manoir, pittoresquement planté sur un roc boisé. La charmante chapelle du château, de style gothique, s'élève dans un bouquet d'arbres au bord de la voie ferrée. Elle contient une exacte reproduction de la célèbre statue de Notre-Dame-de-Mur. Le domaine du Mur est aujourd'hui la propriété de la famille de Rubercy.

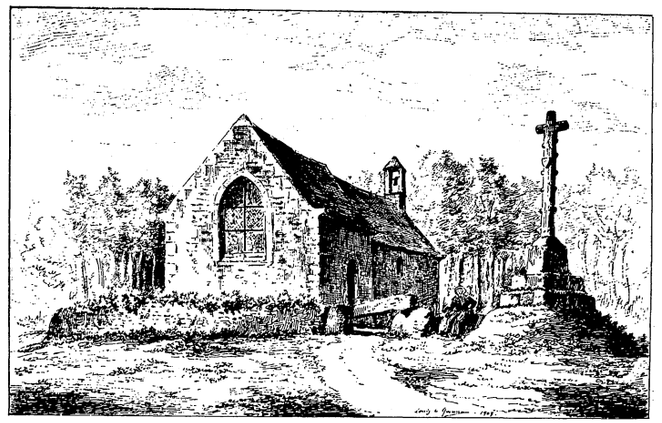


Château de Lanidy

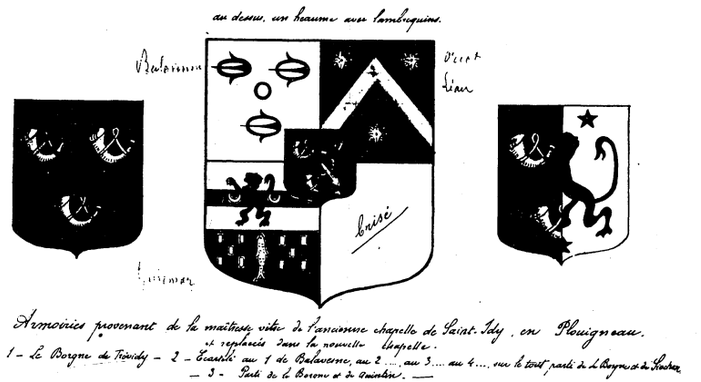
En aval du confluent du Tromorgan et du Jarlot, sur un versant boisé et agreste, se dresse le château de Lanidy, vieux manoir restauré, voisin de celui de Trévidy, dont il est séparé par la chapelle de Saint-Idy, d'où ces demeures tirent leur nom. La chapelle de Saint-Idy, reconstruite et diminuée voici une trentaine d'années, contient quelques vieilles statues parmi lesquelles un saint Idy, coiffé d'un turban, foule aux pieds un horrible démon tenant à la main une sorte de soulier à bout carré et un saint Yves argumentant sur ses doigts. La chapelle est aujourd'hui dédiée à Notre-Dame de la Clarté ; les pèlerins vont se laver les yeux à la fontaine voisine. Dans les débris des anciens vitraux on remarque les armes des Le Borgne de Trévidy (*d'azur à trois huchets d'or*), avec diverses alliances : Quintin, Balavesne, de Leau, Guiomar et Siochan.

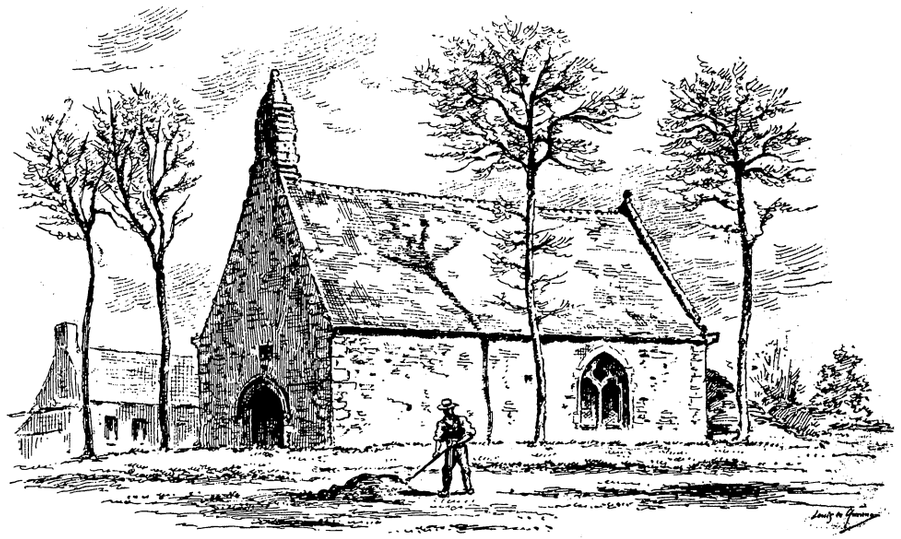
Lanidy a vu naître, au XVe siècle, l'évêque de Tréguier Jean Calloët, jurisconsulte de mérite, qui fut conseiller et ambassadeur du duc François II.

Il mourut en 1506 à Saint-Michel-en-Grève. Au manoir de Pradalan est né, en 1809, l'amiral A. J. R. Fleuriot de Langle, petit-fils du glorieux compagnon de la Pérouse massacré en 1787 aux Iles des Navigateurs. Il se distingua à la prise d'Alger, en Crimée, au siège de Paris, et il est mort à Paris en 1881. Parmi les autres manoirs de Plouigneau, citons encore Kerellou, flanqué sur la façade d'une tour découronnée, Ancremel, Quilidien, Gouarguen, Kervanon, Coëtsaoff, démoli assez récemment, était un curieux logis du XVe siècle avec oratoire dans la cour close.



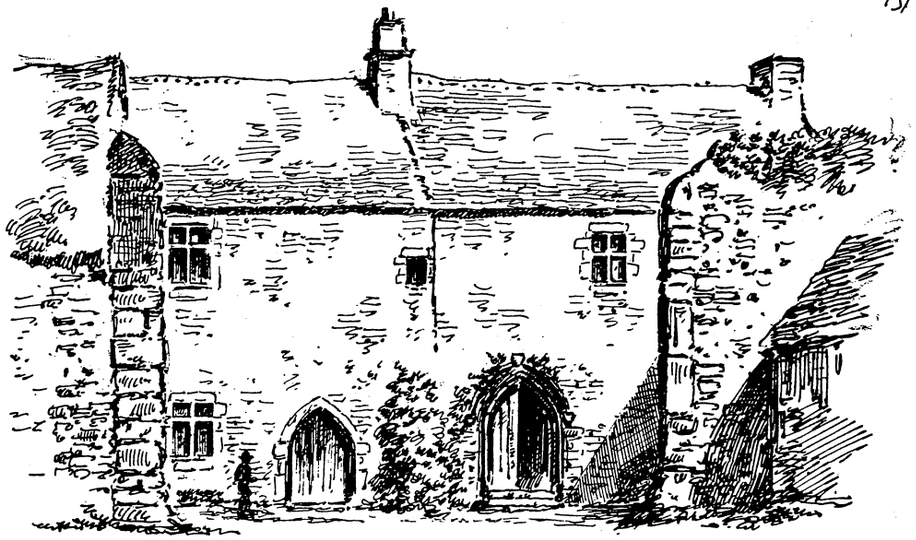
Ancienne chapelle de Saint-Idy

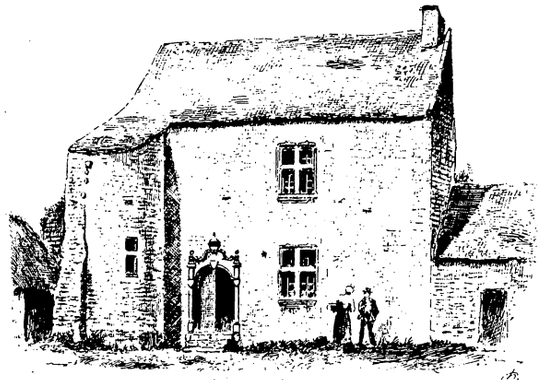




— Chapelle de Saint-Maudez, en Plouigneau —

Manoir de Gouarguen, en Plouigneau
(10 mai 1951)

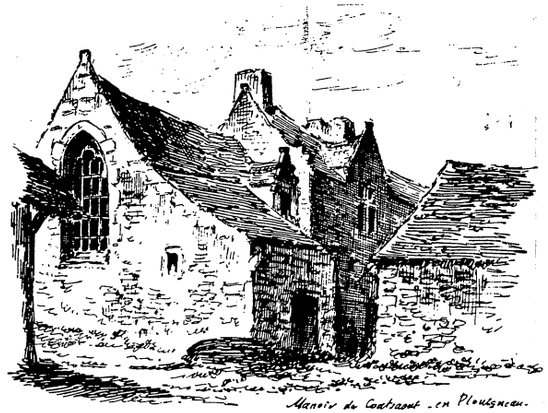




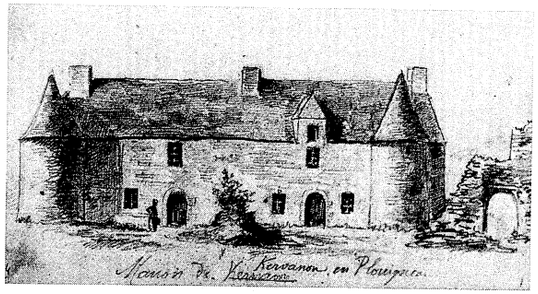
— Manoir de Kérangoué, en Plouigneau —



Manoir de Guerven, en Plouigneau.



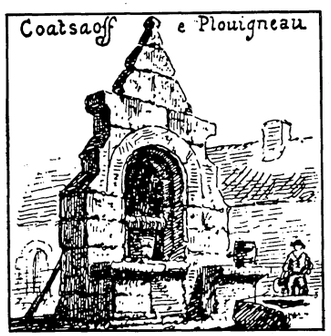
Manoir de Coatfraout, en Plouigneau.



Manoir de Kervanon, en Plouigneau.

La plupart des quatorze chapelles de la paroisse de Plouigneau sont ruinées ou détruites. A celles mentionnées plus haut, on peut ajouter Saint-Maudez, du XVIe siècle, Saint-Eloi, dont le saint patron est contenu dans une niche à volets sculptés et qui possède aussi une sainte Anne triple ; et Saint-Nicodème, dans le gros hameau de Lanleya, sur la route de Morlaix à Plouégat-Guerrand. Les armoiries des du Parc-Lanmeur et des Kermoysan, seigneurs de Lanleya, se distinguent sur les murailles de cette chapelle, en partie du XVIIe siècle, et qui abrite entre autres images archaïques celles de saint Nicodème, armé d'une tenaille et d'un clou, et de saint Vaudan, en évêque.

Les monuments mégalithiques sont rares dans la commune. A Crechédern s'élève un menhir de 5,60 m profondément encastré dans le talus d'un champ. Derrière l'auberge de la Croix-Rouge, sur la route de Morlaix, une grosse pierre posée sur un tertre aurait été laissée là, dit la légende, par le géant Rannou Tréléver qui avait parié de la porter jusqu'à Morlaix dans le creux de sa main. Trois anciennes voies traversent le territoire de Plouigneau : celle de Morlaix à Guingamp par Pradalan et le Mur, celle de Carhaix à Lanmeur, au bord de laquelle, près de Quilidien gît une borne milliaire renversée, et celle du Coz-Yaudet à Morlaix, par Langonaval et Kerstrat, où l'on trouve des tuiles romaines.



LE PONTHOU

LE PONTHOU. — (C'est le pluriel du mot breton *Pont*, qui a la même signification qu'en français, et auquel on a, sans raison ajouté un *h*). Le Ponthou, joli village assis au confluent de deux gros ruisseaux, doit son origine à un château fort qu'on croit avoir appartenu aux Templiers, en l'identifiant avec la commanderie dite *Apondo* dans une charte de 1182 (apocryphe quant à la date). Au XIIIe siècle, Henri d'Avaugour, comte de Goëllo, fonda au Ponthou, sous le vocable de saint Barthélemy, un prieuré dépendant de l'abbaye de Beauport. Les premiers barons de Ponthou se sont fondus au XIVe siècle dans Coëtfao, puis Guermeur et Rostrenen, et cette terre appartint pendant la guerre de Cent Ans au vaillant Pierre de Rostrenen, l'un des principaux lieutenants de Richemont, qu'il assistait à Patay aux côtés de Jeanne d'Arc. Il mourut en 1440 et fut inhumé avec les princes du sang. Au XVIIIe siècle, le fief du Ponthou appartenait aux du Parc de Locmaria et de Kerret. On voyait encore, il y a cinquante ans, quelques vestiges du château, solidement planté sur son tertre au-dessus des trois vallées.

A la même époque, l'église du prieuré, restaurée au XVIe siècle, était en ruines. On l'a depuis rebâtie (1845). A gauche du chœur est la statue du patron, saint Barthélemy, armé du couteau qui servit à l'écorcher. A. Verchin a narré en jolis vers fluides *La légende* quelque peu irrévérencieuse *de saint Barthélemy du Ponthou* (1). Le bon saint, s'ennuyant au Paradis, avait obtenu de Dieu le Père la permission de venir passer quelque temps parmi les hommes ; sur les conseils du Souverain Maître, il descendit au Ponthou. Un charitable paysan l'accueillit dans sa chaumière, et l'abreuva d'un cidre si pétillant, si chaleureux, si exquis, que saint Barthélemy en absorba au-delà des limites raisonnables. Sentant du feu courir dans les veines, il ôta sa peau, la déposa sur un banc proprement pliée, puis s'en alla prendre le frais dehors. Mais la vue de cet écorché hideux épouvantait bêtes et gens. Les oiseaux s'enfuyaient, les chiens hurlaient, une femme à l'huis de laquelle le saint avait heurté pour quémander un bol de cidre le traita de lépreux et le renvoya durement à l'onde fade du ruisseau. Navré, saint Barthélemy se réfugia dans un bosquet et s'y endormit. Le froid de l'aurore le réveilla claquant du bec, transi jusqu'aux os. S'apercevant alors qu'il avait oublié son derme, il se hâta de retourner le quérir au village. Hélas, un gros chien l'avait happé et emporté nul ne sait où, le pauvre saint dut regagner le ciel en fort piteux équipage, et fut, comme bien l'on pense, sévèrement tancé. Il

(1) — Paris. Ollendorf, 1898, une brochure in-8°.

paraît qu'on voyait jadis dans l'église du Ponthou sa statue dévêtue de sa peau, qu'elle portait sur l'épaule au bout d'un bâton.

Du cimetière, on domine toute la vieille petite bourgade, l'ancienne « ville noble » du Ponthou, les logis d'autrefois dégringolant pêle-mêle avec les vergers fleuris et les jardins aux murs enlierrés jusqu'à la rivière endiguée par le barrage de deux ou trois moulins féodaux. Le viaduc que franchit la ligne de Paris-Brest réunit la « Montagne du Prieuré » à la colline d'en face, couronnée par le vieux manoir à tourelle de Pennanech.

Au temps des diligences, il y avait au Ponthou un relais de poste, au début d'une des plus rudes étapes de la route de Brest à Paris, étape qui, jusqu'au bourg de Belle-Isle-en-Terre, ne comptait pas moins de trente-deux côtes. Au Ponthou commençait alors la vraie Bretagne. « Voyez-vous au fond de cette vallée profonde, écrivait Souvestre en 1836, ce hameau composé d'une auberge et de quelques maisons ? C'est le Ponthou. Déjà des enfants en haillons entourent la voiture en répétant d'une voix dolente le chant national :

An ini goz e va douc
An ini goz e zur.

et demandent quelque chose *à cause du Bon Dieu.* Un aveugle, sur le bord du fossé, répète d'un accent clair et élevé le guerz récemment composé..., vos postillons ne parlent plus que breton, et les paysans qui passent vous tirent leurs larges chapeaux en vous disant : *Santé à vous* ; vous voilà en pleine Armorique, dans l'antique et vénérable Bretagne ».

La bourgade du Ponthou jouissait naguère d'une réputation légèrement équivoque, que ne méritent plus sans doute à aucun degré ses honnêtes habitants. Quand la cloche de la chapelle de Luzuvilly tintait sur son coteau, on croyait l'entendre dire et redire :

Gisti, laëron, Ponthoiz !
Gisti, laëron, Ponthoiz !
(Ribaudes et voleurs ; les gens du Ponthou !).

Et la cloche de l'église répondait avec une gravité cynique :

Evel ma zoump, e zoump !
Evel ma zoump, e zoump !
(Comme nous sommes, nous sommes)

Les vieux racontent encore l'histoire de la nomination du maire du Ponthou en 1848. Tous les conseillers municipaux, réunis au cabaret, décidèrent qu'à celui d'entre eux qui boirait le plus, en démontrant ainsi sa « capacité », il appartiendrait de ceindre l'écharpe tricolore. On s'attabla, et

le cidre de couler à torrents. L'un après l'autre, les concurrents s'affalèrent sous la table. Lorsque le dernier succomba à son tour, on constata qu'il avait glorieusement conquis la charge de maire en absorbant « onze litres un quart et une lampée de cidre ». Malgré ces railleries, les habitants du Ponthou sont fiers de leur localité et n'ont pas oublié qu'elle fut chef-lieu de canton avec justice de paix et brigade de gendarmerie sous le Directoire et le Premier Empire (2).



(2) — Je possède une chanson bretonne imprimée chez Lédan à Morlaix, qui fut chantée en 1810 au banquet de la fête cantonale du Ponthou, à l'occasion du mariage du soldat vétéran François Tilly, doté par les soins de l'Empereur (L. le G.).

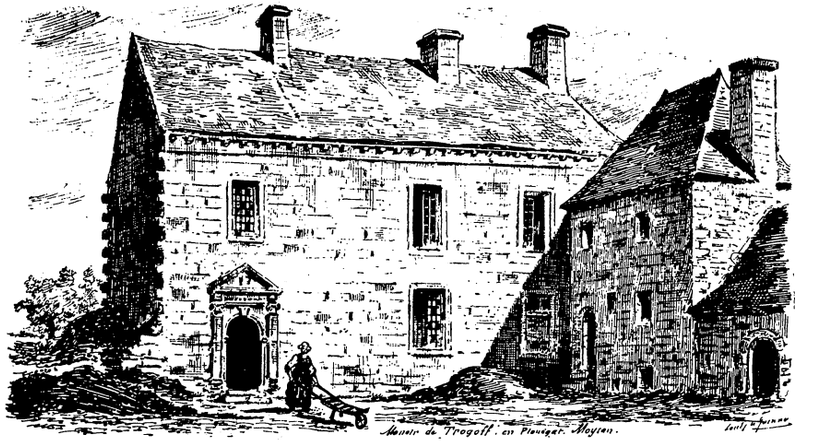
PLOUÉGAT-MOYSAN

PLOUÉGAT-MOYSAN. — Ploegat-Moisan vers 1330. Le bourg de Plouégat-Moysan est situé au nord de la route de Paris à Brest. L'église reconstruite en 1874 possède une tour carrée, dont la base datée du XVIIIe siècle terminée par une jolie balustrade gothique avec pinacles d'angle. La flèche octogonale, aux rampants garnis de crochets, a été achevée en 1902. Parmi les statues de l'intérieur, il faut citer un beau Christ XVIIe siècle de grandeur naturelle, couronné et vêtu d'une longue robe. Ce Christ, provenant d'une chapelle aujourd'hui détruite, gisait dans la crèche d'une ferme près du bourg, lorsqu'un des derniers recteurs eut la bonne inspiration de le remettre en place honorable dans l'église paroissiale. Il y avait jadis un Arbre de Jessé remarquable ; quelques débris s'en voient au musée départemental de Quimper. Près des fonts baptismaux, un bas-relief figure saint Eloi occupé à ferrer sur une enclume le pied d'un cheval qu'il a sectionné pour travailler plus aisément, tandis qu'un autre personnage assiste avec stupeur à cette scène. D'après la légende, un forgeron établi aux Quatre-Chemins sur la grand-route, se targuait d'être, en son art, le meilleur artisan du pays. Saint Eloi se présenta à lui comme compagnon forgeron, et ferra un cheval en lui coupant successivement les quatre pieds sans que celui-ci en éprouvât le moindre dommage. Piqué au jeu, le maître voulut opérer de la même façon, mais ne réussit qu'à mutiler la pauvre bête. Il s'humilia devant le saint qui répara le mal puis disparut en lui rappelant qu'ici-bas on trouvait toujours son maître et que Dieu seul est maître de tout.

Au nord-est de la commune, sur la limite du département des Côtes-du-Nord, est la terre de Trogoff (3), jadis importante châtellenie qui a donné son nom à une famille encore existante. Pierre de Trogoff eut son château confisqué, en 1356, par Jean de Montfort, au cours de la guerre de succession en Bretagne. Le roi d'Angleterre y mit une garnison sous le commandement d'Olivier Thomelin, qui devint la terreur du pays environnant. Duguesclin s'empara du château de Trogoff et le détruisit de fond en comble, en mars 1363.

Sur une garenne en pente, au-dessus d'un étang envahi par les plantes aquatiques, quelques mouvements de terrain et des traces de douves indiquent à peine aujourd'hui l'emplacement de l'antique demeure. Au nord de l'enceinte, une motte élevée et couverte d'arbres a dû porter le donjon féodal. Plus haut existe le manoir de Trogoff, édifice construit en 1643 par

(3) — *cf.* Nos Vieux Manoirs à légendes, tome I, p. 249.



Jean de Pensornou, seigneur de Trogoff, époux de Marie de Toulgoët. La façade en pierres de taille est ornée d'un portail Renaissance et d'une corniche à corbelets. On conserve dans l'église une statue de sainte Anne provenant de la chapelle privée, aujourd'hui disparue.

Non loin existe la chapelle ruinée de Saint-Méen, dans un vallon qu'arrose un affluent du Douron, issant de l'étang de Trogoff. Cette chapelle contient une belle statue en granit du saint patron du lieu. Encastré dans le pignon du chevet, un écusson porte écartelé : aux 1 et 4, *d'une fasce surmontée d'une merlette* ; aux 2 et 3, *d'un lion brisé d'une cotice.* Ce sont les armes de Jean de Pensornou et de sa femme Marguerite de Kerret, seigneurs et dames de Trogoff, vivant en 1570.

Vers l'ouest de la commune, on rencontre encore une autre chapelle dédiée à saint Trémeur. Elle ne contient qu'une seule statue de grandeur naturelle, celle du saint patron décapité et portant, de ses deux mains, sa tête sur la poitrine.

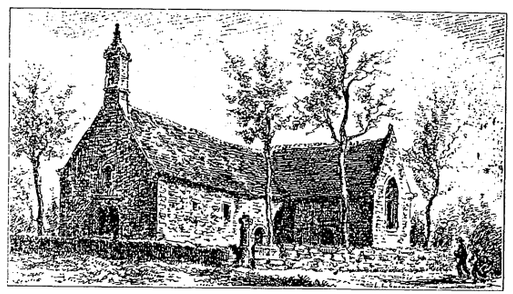
A un kilomètre au sud du bourg, près de la route nationale, au fond d'un vallon dominé par les croupes fauves du Ménez-Meur, se cache la chapelle en ruines de Saint-Laurent du Pouldour, édifice du XVIe siècle, à fenêtres gothiques et portail ouest Renaissance. Au-dessus du maître-autel était une belle statue de saint Laurent, avec son gril ; sur le socle, on lisait : SANT : LAURENS : AR : BOUIL : DOUR (Saint Laurent de la Cascade). L'autel latéral à droite offrait un tableau bien détérioré du martyre de saint



Chapelle de Saint-Méen, en Plouégat-Moysan
Armoiries des Pensornou et Kerret
Bas-relief près la chapelle

Laurent, et un groupe sculptural de saint Yves et les plaideurs. On voyait encore, dans la chapelle, la statue de saint Xyste, bénissant et foulant aux pieds un dragon, et celle de « saint Hubert » qui n'était autre que le Jessé étendu et endormi de l'Arbre de Jessé cité plus haut. J'ignore ce que sont devenues ces statues, depuis que la municipalité de Plouégat-Moysan, avec la plus coupable incurie, a laissé crouler leur chapelle. A l'angle du cimetière est encastrée une curieuse croix antique, couverte d'ornements en zigzag ou chevrons. C'est un des plus anciens monuments de la religion chrétienne dans notre pays. Un peu plus au sud coule la fontaine, formée d'un bassin à haute margelle circulaire, d'où l'eau s'échappe pour tomber dans une piscine en pierres de taille.

« La nuit du 9 au 10 août de chaque année, écrivait Pol de Courcy en 1864, une foule de dévots s'y rendent des paroisses environnantes et, quand ils ont fait sur les genoux le tour du cimetière, ils entrent en rampant dans un four pratiqué sous l'autel, pour rappeler le supplice du feu infligé à saint Laurent, baisent la pierre de l'âtre et ressortent par l'étroite ouverture qu'assiègent d'autre pèlerins impatients. Puis, après s'être frotté les mains et



Chapelle de Saint-Laurent du Pouldour
en Plouégat-Moysan
(état en 1905, ruinée depuis)

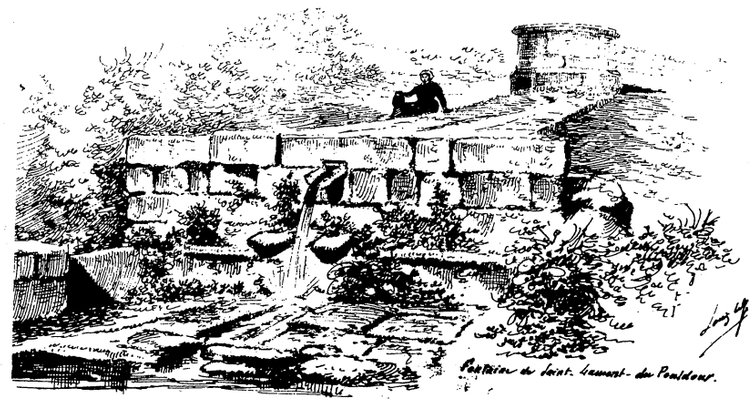
la figure aux pieds de la statue du saint, ils se dépouillent complètement de leurs vêtements et se plongent à l'envi dans la fontaine sacrée, dont l'eau retombe en cascade sur leur tête ; chaque baigneur, avant de céder la place à un autre, prononce ces paroles sacramentelles : « *Sant Lorans hon preservo hag a lammo diganeomp ar boan izili.* (Que saint Laurent nous préserve et nous guérisse des rhumatismes). »

L'autorité ecclésiastique avait interdit la chapelle qui, malgré cette interdiction, demeura longtemps vénérée. On y venait de fort loin, soit pour invoquer saint Laurent, soit pour vouer à saint Yves de Vérité et faire mourir dans l'année les gens dont on croit avoir à se plaindre gravement. Un jour, un Cornouaillais arriva à cheval de bon matin, fit ses dévotions sans souffler mot à âme qui vive, puis reprit la route de ses montagnes. Quand on ouvrit le tronc après son départ, on y trouva trente-cinq pièces de deux écus déposées par ce mystérieux pèlerin.

Le pardon attire encore aujourd'hui quelques fidèles, mais ne survivra guère à la ruine de cette célèbre chapelle. Depuis bien des années d'ailleurs, l'usage s'était introduit de se faire doucher par procuration, en chargeant de ce soin un couple de mendiants, homme et femme, dont chacun opérait pour les individus de son sexe.



Statuette de Saint-Laurent, dans la chapelle de St Laurent, en Plouégat-Moysan.



Fontaine de Saint-Laurent-du-Pouldour.

En gravissant le Menez-Meur, un beau coup d'œil se découvre. « Sous vos pieds, dit Emile Souvestre, sont les plaines fertiles de l'arrondissement de Lannion ; plus loin une échappée de la Manche, qui se courbe en arc et que les navires effleurent de leurs voiles blanches, comme des oiseaux marins ; à l'horizon se montrent les points culminants de l'Arhès, et du côté opposé des Côtes-du-Nord, le Ménez-Bré, demeure du prophète Guinclan ».

Deux voies romaines traversaient la commune : celle de Morlaix à Guingamp, courant de l'ouest à l'est, et celle de Carhaix à Toul-an-Héry, dirigée sud-nord. A leur croisement, au hameau de Guernavern, on trouve des tuiles romaines en abondance et on y a déterré deux colonnes d'atrium hautes de 1,22 m, dont l'une sert de poteau à une barrière.

Le vieux manoir de la Haye, jadis possédé par la famille le Rouge de la Haye et de Guerdavid, a perdu récemment son portail défendu par une meurtrière en croix. A Coatizel, un logis du XVIe siècle, épaulé d'une tourelle à poivrière, était au temps de Louis XV et de Louis XVI une maison de campagne de la famille du Parc, de Morlaix.

Guillaume Dohollou, né à Plouégat-Moysan en 1743, mort recteur de Pommerit-Jaudy, fut élu député suppléant du clergé de Tréguier aux Etats Généraux.

BOTSORHEL

BOTSORHEL. — L'étymologie de Botsorhel donnée par Guillaume Le Jean : *buisson de la vallée sauvage*, est des plus fantaisistes. Le sens propre de *Bot* est bien buisson et par extension habitation entourée d'arbres, mais le sens de la seconde partie, *sorhel*, reste indéterminé. A remarquer d'ailleurs que l'ancienne forme est *Botsorcher* (fin du XIVe siècle), ou *Botsorer.* (Lettre du duc de Bretagne du 8 juin 1425.) (4).

(4) — Dans son étude (inachevée) sur les armoiries des communes, Louis Le Guennec proposa pour Botsorhel : Ecartelé au 1 d'or à la face de gueules, au 2 d'azur au croissant d'argent ; au 3 de gueules au lion d'argent armé et couronné d'or ; au 4 de gueules à 5 coquilles d'argent posées en sautoir ; sur le tout d'hermines à la bordure de gueules.

Le premier quartier est Penhoet, seigneur de Kergariou, vieux château dont la terrasse rectangulaire, entourée de douves pleines d'eau, se voit encore un peu au sud du carrefour de Croaz-Christ, où bifurquent les routes de Guerlesquin à Plouigneau et à Lannéanou. La famille de Penhoet est bien connue dans l'histoire de Bretagne. Le croissant est Jourdain, seigneur de Lostanvern, ancienne maison noble. Le lion est Clisson, seigneur de Keralio et de

Le bourg est perché sur une haute colline dominant à l'est la vallée du Douron, aussi s'aperçoit-il de fort loin. Sauf la tour qui date de 1675, l'église est moderne. Elle contient quelques statues remarquables :

1°) — Dans la branche droite du transept : petit Christ en robe rouge sur une croix entourée de l'inscription :

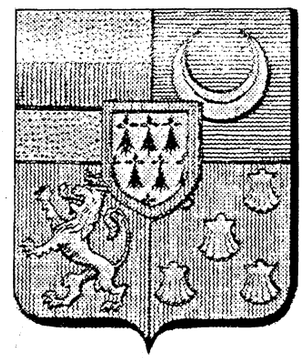
REGNAVIT A LIGNO DEUS ;

2°) — Belle statue restaurée de saint Brandan (mon. hist.) provenant de sa chapelle ruinée. Sur les orfrois de sa chape sont sculptés six personnages.

3°) — Au bas de l'église, au-dessus des fonts baptismaux, belle statue équestre du patron de la paroisse, saint Georges (mon. hist.), en costume de chevalier, armé de toutes pièces. Il plonge sa lance dans la gueule d'un dragon vert à demi couché à ses pieds, déchirant de ses griffes le poitrail du cheval. L'un des coins de la selle porte les armoiries *d'azur à la croix d'argent* qui doivent être celles du donateur.

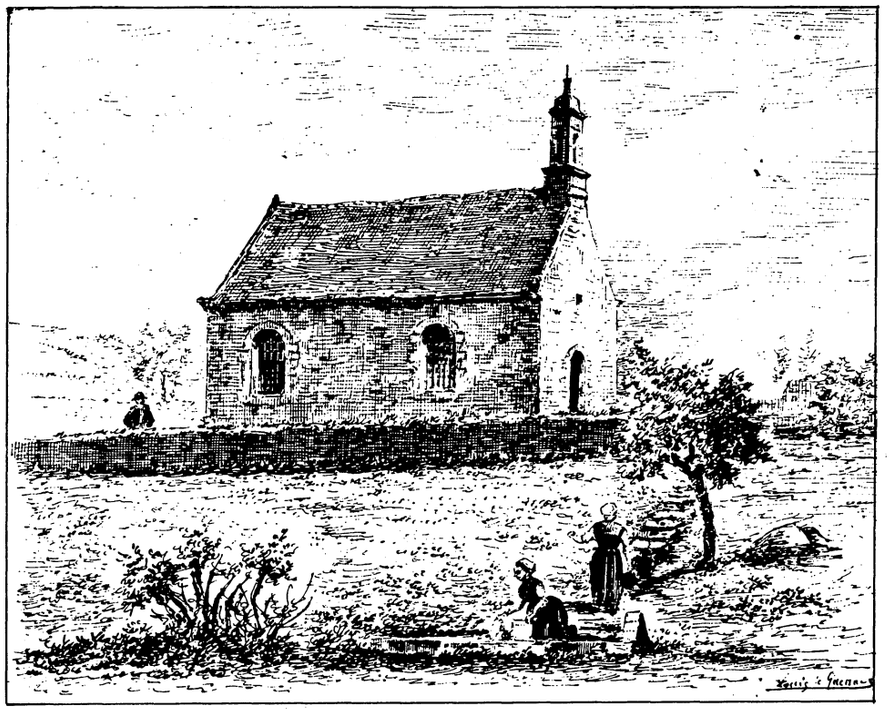
4°) — Un saint Michel de grandeur naturelle provenant de la chapelle du cimetière, dite *Chapel-an-Ael-Mad*, qui datait de 1575 et a été démolie.

Autres statues : saint Eloi en costume de forgeron, deux Ecce Homo, saint Sébastien, sainte Barbe, saint Grégoire coiffé de la tiare papale et portant la triple croix.

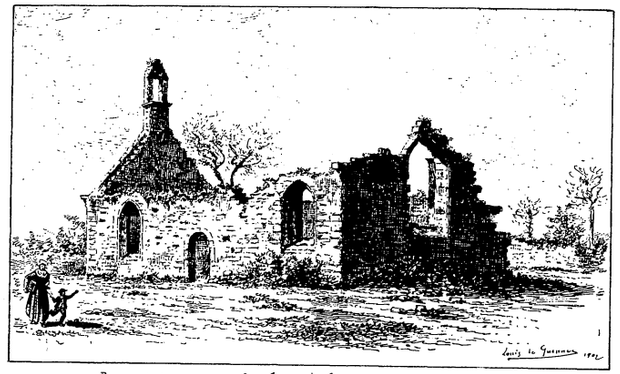


Keraël, d'une ancienne lignée trégorroise qui se prétendait, sans preuves bien solides, issue de la même souche que le fameux connétable de Clisson, et avait adopté les mêmes armes. Les cinq coquilles sont Derian, seigneur de Brévara, vieux manoir que j'ai vu vers 1900 près des ruines d'une chapelle de Saint-Brandan qui lui avait donné son nom, et qui a été démoli depuis. L'écu central est Penthièvre, comté qui a été l'apanage de cadets de la maison de Bretagne, et dont relevait la paroisse de Botsorhel sous la barre de Guingamp.

A trois kilomètres au sud du bourg, sur la route de Guerlesquin, on rencontre à gauche la chapelle ruinée du Christ, édicule rectangulaire portant au-dessous d'un petit clocheton, la date de 1738. Elle abritait plusieurs statues de bon style, saint Grégoire, saint Georges, sainte Barbe, sainte Marguerite, qui ont trouvé un refuge à l'église paroissiale. Plus loin, après avoir dépassé le carrefour de Croas-Christ, on trouve le camp retranché de Kergariou entouré de douves pleines d'eau. La tradition rapporte que cette forteresse fut *bombardée* et ruinée la même nuit que les châteaux de Charuel, en Guerlesquin, et de Kervenniou en Plouigneau. Les seigneurs de Kergariou étaient fondateurs de l'église de Botsorhel. Deux tumulus dans une lande voisine, au bord de la route, sont appelés : tombeaux du *marquis* et de la *marquise de Kergariou.*



- Chapelle du Christ, en Botsorhel -



— Ruines de la chapelle de Saint-Brandan, en Botsorhel, d'après un croquis pris en 1892 —

Vers l'ouest, sur une montagne dénudée, la ferme de Brévara, ancien manoir du XVIe siècle, dressait sa petite tourelle à meurtrière flanquant la façade. A côté s'élevait la chapelle gothique de Saint-Brandan, tombée depuis longtemps en ruines. La façade était ornée d'un écusson chargé de *trois jumelles*, armes des du Parc de Brévara. Manoir et chapelle sont aujourd'hui rasés. La statue du saint patron a trouvé un refuge dans l'église paroissiale, et comme on lui a assigné une place convenable, elle n'est plus revenue d'elle-même dans le grenier de Brévara, comme le fait s'est produit, paraît-il, à deux ou trois reprises. *Bara* équivaut en breton à Brandan. *Brévara* signifie dont la hauteur de Saint-Brandan. L'eau de la fontaine consacrée guérissait de la fièvre et des maux de tête.

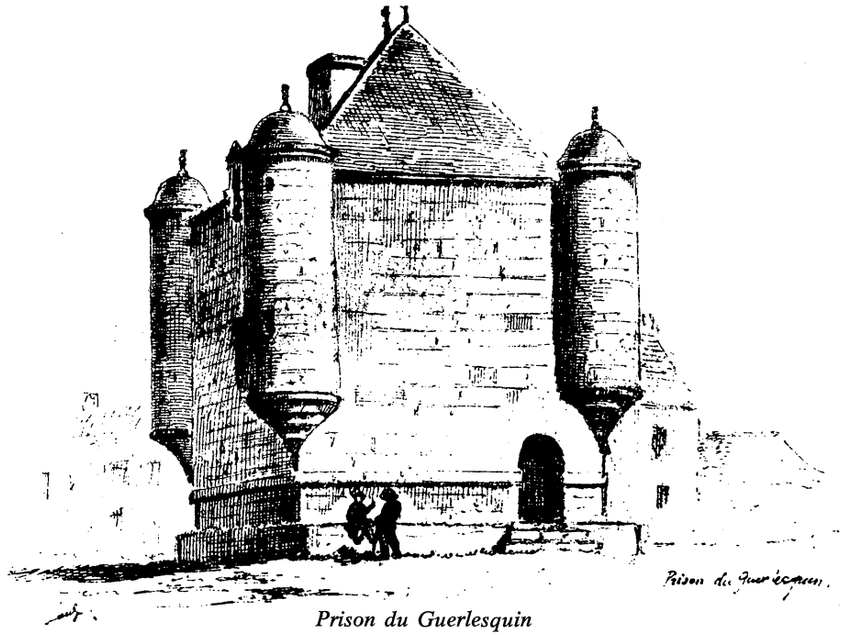
Dans la vallée rocheuse et pittoresque du Douron, au milieu d'un grand bois de sapins, s'élève, sur le bord d'un étang, le joli château moderne de Keraël, résidence du comte de Guerdavid, maire de Botsorhel. Les ruines de la chapelle Sainte-Anne, du XVIIIe siècle, en sont voisines. Construit par l'abbé Calloet de Lanidy, mort vers 1750, et fermé sous la Révolution, cet oratoire ne fut pas rouvert depuis.

An nord du bourg, près de la route du Ponthou, on montre, dans un taillis dit *Coat-ar-Sarpant*, une pierre, portant l'empreinte d'un fer à cheval, l'on dit que saint Georges a combattu en cet endroit un féroce dragon qui se nourrissait de chair humaine, et avait, ce jour-là, exigé la fille du seigneur du Fouennec. Le saint chevalier tua le monstre après une lutte terrible, convertit au christianisme les habitants du pays et laissa son vocable à l'église paroissiale. Cette tradition a localisé à Botsorhel le fameux combat de saint Georges et du dragon près de Sylène, en Libye.

GUERLESQUIN

GUERLESQUIN. — Guirlisquin au XIVe siècle. Le Guerlesquin, que ses habitants qualifiaient autrefois de *ville*, est un très beau bourg aux vieilles maisons en pierres de taille, à lucarnes sculptées et portes arrondies, entourant une vaste place en pente, au milieu de laquelle s'élève l'ancienne conciergerie de la juridiction. Cette prison, devenue de nos jours la mairie, est un édifice carré du début du XVIIe siècle, flanqué à chaque angle d'une tourelle ronde à cul-de-lampe, terminée en dôme. Plus bas était l'auditoire attenant à la *cohue*, grande halle en charpente que l'on a remplacée fâcheusement par une construction moderne. Guerlesquin avait, au XVIIIe siècle, un « gouverneur », M. de Kervanon du Boberil. Sur la place s'élève le monument inauguré en 1919 à la mémoire du joyeux poète breton et français Prosper Proux, né à Poullaouen en 1812 ; mort à Morlaix en 1873, mais qui a passé à Guerlesquin plusieurs années de sa vie d'humble fonctionnaire. C'est l'auteur de *Bombard-Kerne* (la Bombarde de Cornouaille).

A l'extrémité est de la place est l'église paroissiale dédiée à saint Ténénan, ou Ener, évêque de Léon. Cette église, reconstruite en 1839, a



Prison du Guerlesquin

conservé de l'ancien édifice une très jolie tour gothique à balustrade flamboyante et flèche élancée, garnie de crossettes. Au-dessus du portail sont les statues en granit de saint Pierre et de saint Roch. A l'intérieur il y a plusieurs vieilles statues, dont sainte Barbe, saint Louis portant la couronne d'épines, saint Ener en évêque, saint Yves assis, etc., ainsi que trois tableaux du Rosaire, de la Sainte-Famille et du Martyre de sainte Barbe. Cette sainte est très vénérée à Guerlesquin, et son pardon annuel est la grande fête locale.

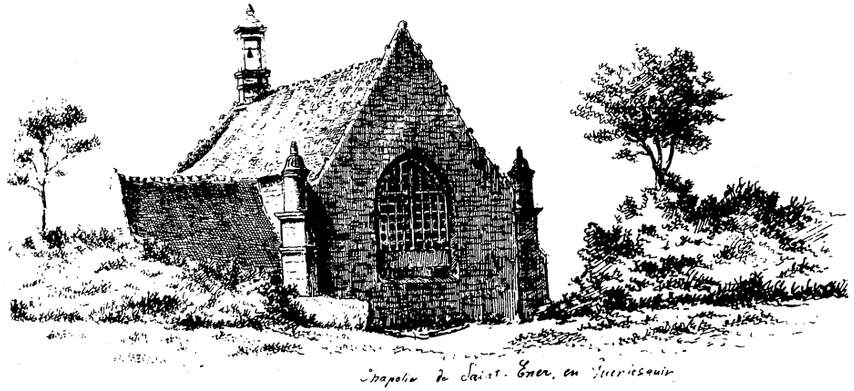
L'hôtel de Bellassis, dont le nom seigneurial sert d'enseigne à une auberge, existe encore sur la place, ainsi que la chapelle Saint-Jean qui servit d'oratoire à un couvent de dames Paulines, fermé à la Révolution. Les vieux manoirs mutilés de Penanrue et de Penanguer se voient aux issues du bourg, l'un sur la route de Plounérin, l'autre sur la route de Botsorhel.

A l'ouest de la commune, sur une sauvage colline au pied de laquelle coule un affluent du Douron, une motte féodale protégée par des retranchements et des douves indique l'emplacement du château fort de Charuel, où dut naître, dans les premières années du XIVe siècle, le fameux Even Charuel, seigneur dudit lieu, vicomte du Guerlesquin, « homme de très grande stature, excédant la commune proportion des hommes », dit d'Argentré, et l'un des héros du combat des Trente. Il fut parmi les quatre ambassadeurs choisis pour négocier en Angleterre la rançon de Charles de Blois (1353).

A la mort du vaillant chevalier, les terres de Charuel et de Guerlesquin passèrent à la famille du Penhoët, puis, plus tard, aux du Parc de Locmaria.

Plusieurs chapelles s'élevaient autrefois sur le territoire de la commune. Sauf Saint-Maudez, toutes sont abandonnées. La chapelle Saint-Ener, bien construite, avec contreforts Renaissance, sert de grange au fermier voisin. Elle est datée de 1597. Son tabernacle est surmonté d'un groupe de la Trinité entouré des statues des douze Apôtres. A côté de l'oratoire une large pierre creusée est dite « le lit de saint Ener » et l'on y couche les petits enfants pour les faire marcher de bonne heure. La chapelle de Saint-Maudez, à la limite du département, a été reconstruite en 1890 ; plus au nord, au milieu de landes désolées, sont les ruines de la chapelle de Saint-Trémeur, paraissant dater de la fin du XVe siècle. Une monumentale fontaine de granit est accolée au pignon de la chapelle bâtie sur une pente. Elle contenait un beau saint Trémeur en granit, daté de 1570, que la municipalité a cédé à un brocanteur. Saint Trémeur est invoqué pour les maux de tête.

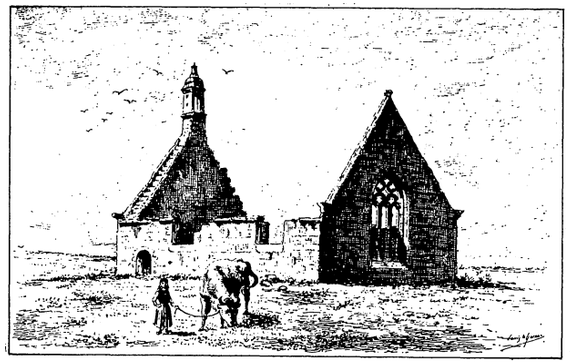
Sur la croupe du plateau de Ménez-Meur, la petite chapelle ruinée de Saint-Thégonnec dresse son clocheton branlant au milieu d'une lande. Cette chapelle contient un lech d'un mètre de hauteur environ. Sur les meneaux



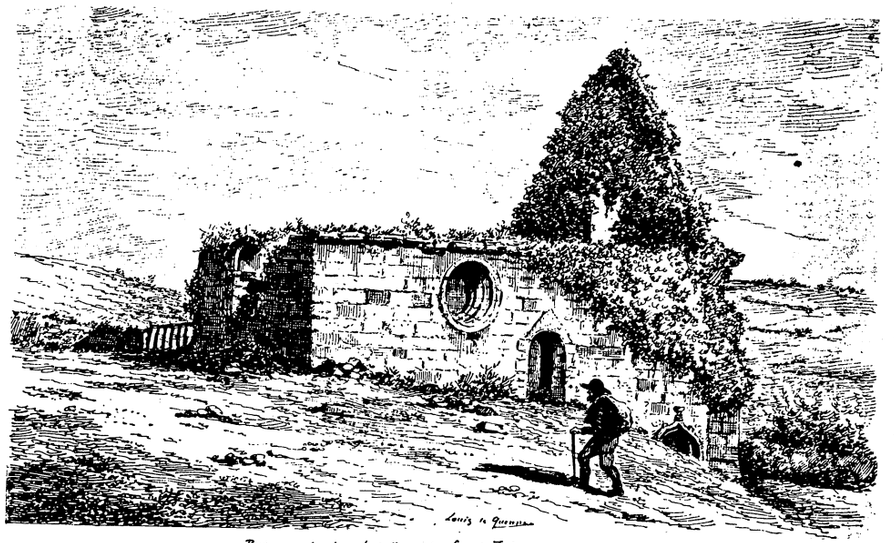
Chapelle de Saint-Éner, en Guerlesquin

de la maîtresse vitre sont deux écussons armoriés, où l'on déchiffre les armes de Pierre le Rouge, seigneur de la Haye, en Plouégat-Moysan, alliées à celles de sa femme, Françoise Le Meur, qu'il épousa vers 1600.

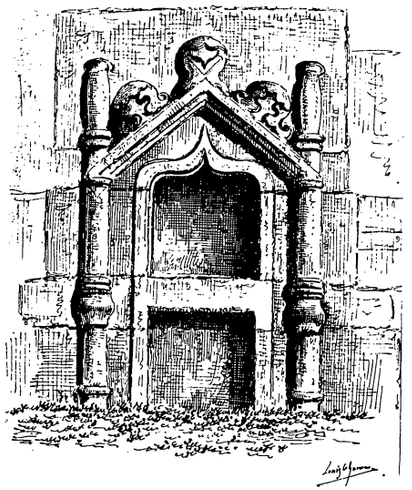
Le coup d'œil qu'on découvre du tertre de Saint-Thégonnec est d'une grande beauté. Le regard embrasse au nord tout le pays de Lanmeur et de Plestin, s'arrête à la ligne bleue de la mer barrant l'horizon, et se complaît à suivre l'onduleuse vallée du Douron, ombragée d'anciennes futaies seigneuriales, tapissée tour à tour de riches cultures et de landes que brodent l'or de ses ajoncs et le rose des bruyères, ou à compter tous les clochers de granit qui jaillissent çà et là de bouquets de feuillage, depuis la flèche de Saint-Mélar de Lanmeur, jusqu'à la haute tour moderne de Plounérin.



Ruines de la chapelle de Saint-Thégonnec en Guerlesquin



— Ruines de la chapelle de Saint-Trémeur, en Guerlesquin. —



Crédence dans les ruines de la chapelle de St-Trémeur en Guerlesquin.



Menhir de Kerel-ar-Jeanne-Goz, près Kerroanton en Guerlesquin

Guerlesquin compte quelques monuments mégalithiques, entre autres le remarquable menhir de *Keiel-ar-Vamm Goz* (la quenouille de la Vieille Mère), à gauche de la route de Plouégat-Moysan, près de Kerellou, et trois tumulus à Croaz-Christ.

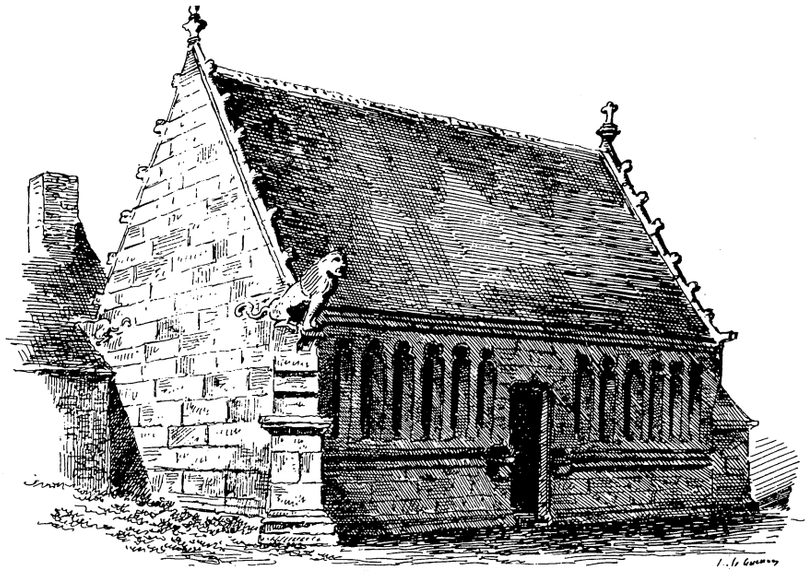
PLOUGONVEN

PLOUGONVEN. — En 1427 *Ploë Gonven, Paroisse de Gonven.* Saint Gonven est invoqué pour les maux de tête, mais a été supplanté par saint Yves dans le patronage de l'église.

La commune de Plougonven est une des plus étendues du Finistère (6 932 hectares). Le bourg, d'une certaine importance, est assis sur la route de Morlaix à Callac au bord d'un plateau séparé par une large dépression au sud des hauteurs de Lannéanou.

Le plan de l'église, charmant édifice gothique du début du XVIe siècle, dessine une croix latine. La tour, de 1481, élégante et légère avec sa galerie flamboyante, sa pyramide ajourée et ses clochetons, est précédée d'un porche voûté en croisée d'ogive, surmonté de l'écusson écartelé de Kerloaguen : *une aigle éployée* et de Garspern : *un lion accompagné de sept billettes.* Au-dessus des deux portes géminées du portail latéral, les armes des Gaspern sont accompagnées de leur devise : *En bon espoir.* Des gables aigus, décorés de crossettes, de pinacles et de gargouilles sculptées, surmontent les fenêtres.

La colonnade de la nef se compose de chaque côté de sept piliers octogones supportant des arcades en tiers point. Le tympan de la maîtresse vitre, garnie de vitraux modernes aux tons chatoyants et harmonieux, est d'un dessin très riche et très compliqué. Les divers autels sculptés par Yan Larc'hantec, pour sa paroisse natale, et placés dans l'édifice de 1855 à 1874 sont traités avec un sentiment très vif de l'art gothique et une véritable hardiesse de tailleur d'images des temps passés. Enfin, on remarquera encore à l'intérieur, les sablières avec statuettes d'anges et de grotesques tenant des écussons et les entraits où sont sculptées des têtes de dragons, comme à Saint-Melaine de Morlaix. Aux clefs de voûte, le marteau révolutionnaire a épargné les armoiries des Goudelin de Kerloaguen, des Salaün de Lesven, des Le Lagadec de Mézédern, des Keraudren, des Kerloaguen et des Méné



Ossuaire de Plougonven

de Goasvalé, qui avaient leur sépulture dans les enfeus des chapelles latérales. La paroisse possède une vieille bannière Louis XIV bien restaurée.

Le cimetière contient une chapelle de 1746, un ossuaire à arcatures trilobées et un magnifique calvaire où, sous une statue de saint Yves, on lit l'inscription gothique :

CESTE CROIX FUST FAYTE L'AN M.VcLIIII A L'HONNEUR DE DIEU ET DE Ntre DAME DE PITIE ET MONSEIGNEUR St YVES. PRIES DIEU POUR LES TREPASSES.

Le socle, à section octogonale de 1,70 m de côté et de 4 mètres de hauteur, se compose de deux étages en retrait l'un sur l'autre, séparés par des corniches saillantes supportant des groupes sculpturaux en kersanton, de bonne exécution, retraçant en une multitude de personnages les scènes de la Vie et de la Passion de Notre-Seigneur. Par un amusant anachronisme l'un des gardes du sépulcre est armé d'une arquebuse.

Le massif est surmonté des croix du Sauveur et des deux larrons; ces croix, abattues et brisées ont été, depuis quelques années, rétablies telles qu'elles existaient dans le monument primitif. Sur les croisillons inférieurs

de la croix centrale sont les statues de la Vierge et de saint Jean avec les cavaliers traditionnels. Le monument entier avait été renversé sous la Terreur. Yan Larc'hantec l'a restauré en 1897-1898.

A l'est du cimetière, en face du chevet de l'église, est le beau monument funèbre, en kersanton, élevé à la mémoire de l'abbé Bernard-François-Marie Le Teurnier, décédé le 17 avril 1884, âgé de près de 91 ans ; il s'était acquis une véritable réputation comme conférencier breton et explicateur des tableaux de Mission (*Taolennou ar Mission*) en usage dans les prédications bretonnes depuis Michel Le Nobletz. Le monument est aussi l'œuvre de Yan Larc'hantec. L'abbé Le Teurnier y est représenté prêchant debout, appuyé contre une petite chaire gothique sur les côtés de laquelle sont sculptés les principaux *taolennou* que le bon conférencier avait si souvent expliqués à nos populations rurales.

En suivant, au sortir du bourg, la route de Lannéanou, qui court au sud vers les montagnes, on aperçoit bientôt à droite, émergeant des verdures, la tourelle du vieux manoir de Mezédern. Even Le Lagadeuc, frère présumé de Jehan Le Lagadeuc, auteur du Catholicon, était seigneur du lieu en 1443, et ses descendants ont continué la filiation directe jusqu'au milieu du XVIIIe siècle. Louis Le Lagadec, cité dans la Réformation de 1535, avait épousé en 1513 Catherine Le Sénéchal de Coatélant. En 1645, Jeanne Le Bihan du Roudour, veuve de Guy Le Lagadec, fit une belle fondation d'une messe chantée quotidienne sur le maître-autel de l'église. Son fils, Jean Le Lagadec, seigneur de Mézédern, Moguérou, mourut en 1688, à 80 ans, et fut enterré dans son enfeu de l'église. La descendance des Lagadec s'est éteinte dans Roquefeuil.

Le manoir de Mézédern fut acquis, vers 1732, par M. Louis-Hyacinthe Le Rouge, chevalier seigneur de Guerdavid en Lannéanou, époux de Marie-Françoise de Marigo, et devint, pendant la seconde moitié du XVIIIe siècle, la résidence d'été de cette famille, qui le possédait encore à la Révolution. Il fut alors saisi sur l'émigré Jean-François Le Rouge de Guerdavid et vendu nationalement au citoyen Raoul, de Plougonven moyennant 20 000 livres. Mais, en l'an X, un accord rendit le manoir à Mme Loz de Coatgourhant, née de Guerdavid, qui y résidait avec son mari et ses enfants. En 1841, Mézédern passa par acquêt à M. Coudre-Lacoudrais, maître des requêtes au Conseil d'Etat ; une des clauses du contrat stipule qu'en cas de découverte d'un trésor, l'acquéreur s'oblige à remettre aux vendeurs ou aux héritiers la moitié de sa trouvaille. En 1858, MM. François Bivillon et Jean-Marie Daffniet achetèrent Mézédern, qui appartient aujourd'hui aux Elléouet, l'une des plus notables familles de propriétaires cultivateurs de la commune.

Le double portail extérieur du manoir est surmonté d'un écusson timbré d'un heaume à lambrequins et soutenu par des lions, avec la date de 1553 inscrite en gothique. A gauche se dresse une haute tour hexagonale percée à la base de meurtrières ; à gauche est la chapelle, jadis dédiée à saint Nicolas et décorée de jolies boiseries. Au fond de la cour, le corps de logis principal possède une porte à contre-courbe feuillagée, mais les fenêtres ont perdu leurs meneaux en croix. Derrière, une autre tourelle à pans coupés renferme l'escalier de pierre enroulé en vis. L'arcade intérieure du portail est remarquable par la hardiesse de sa portée.

C'est vers le milieu du XVe siècle que Jehan Lagadeuc composa son fameux *Catholicon*, dictionnaire breton-français-latin. On ne sait de lui que ce qu'il en dit lui-même dans la préface datée du 16 août 1464, d'un manuscrit du *Catholicon* conservé à la Bibliothèque Nationale ; il s'y qualifie de paroissien de Ploegonven et de bachelier ès-arts et en droit canon. C'était donc probablement un prêtre, mais on ne saurait l'affirmer avec une entière certitude, car jadis les étudiants laïques suivaient aussi des cours de théologie et de droit canon. Il dut naître au manoir de Mézédern, et je le crois frère cadet d'Even Lagadeuc, seigneur de Mézédern en 1443.

Le *Catholicon* breton fut imprimé à Tréguier en 1499 par Jehan Calvez. Ce livre est aujourd'hui de la plus insigne rareté ; on n'en connaît que quatre exemplaires, deux à la Bibliothèque Nationale, un à Rennes et un dernier à la Bibliothèque publique de Quimper. C'est un petit in-folio de 105 feuillets, impression gothique sur deux colonnes. Le titre, placé dans l'angle supérieur gauche du premier feuillet, dit en quatre lignes : *Cy est le Catholicon en troys langaiges scavoir est breton francoys et latin selon l'ordre de l'a.b.c.d.*

Au-dessous une vignette sur bois offre la marque de l'imprimeur Jehan Calvez : deux griffons ailés et rampants soutenant un écusson appendu à un arbre feuillu, et chargé d'un *J* majuscule, d'une équerre et d'une hachette, outils qui constituent le blason parlant de Calvez, en breton « charpentier ». En bas se lit son nom : I. CALVEZ.

Le verso du premier feuillet est consacré à une courte préface latine, mêlée de citations pieuses, puis vint l'*incipit*, également en latin : « Ici commence le dictionnaire des Bretons, contenant trois langues, à savoir le breton selon l'ordre des lettres de l'alphabet, le français et le latin ajoutés, composé par Maître J. Lagadeuc, du diocèse de Tréguier, pour l'utilité des jeunes clercs de Bretagne ». Dans la préface de 1464, l'auteur s'assigne le même but : être utile aux pauvres clercs de Bretagne et aux ignorants qui désireraient apprendre le latin.

Le mot breton, placé le premier, est suivi de sa traduction en français, puis en latin, avec des commentaires et des gloses en cette langue. Généralement les définitions sont aussi brèves que possible : *bren*, son - *brezel*, guerre - *diet*, boyre — *fez*, foy — *lezen*, loy, etc., mais parfois elles s'allongent et sont curieuses :

avel scaff — ligier vent et vaut autant comme ce qui fait florir et germer.
azrouant — ennemy qui convoite de grever aultruy sans cause.
baguic vihan — petite nef que len maine o (avec) deux navirons.
ebil an lagat — la maille qui est dans lueil.
scobitell — cest le molinet que les enfants mettent au bout d'ung baston pour tourner contre le vent.

D'autres définitions rappellent les singulières croyances de l'Antiquité et du Moyen Age : *Ahel*... l'aissel (l'essieu) du ciel sur quoy le monde torne. *Hericin*, c'est ung poisson de la longueur de quattre piez qui est de telle nature que quant il se haert à une nef il lareste toute coye mais sainct augustin dit que ce est de sa nature et non pas par sa force.

On constate que Jéhan Lagadeuc a beaucoup vécu à la campagne et à Morlaix, ville maritime. Tous les termes de métiers rustiques, laboureur, tisserand, charpentier, meunier, potier, etc. lui sont familiers ; il possède également un vocabulaire nautique très étendu et connaît à fond le jargon judiciaire et scolastique. Mais ce qui frappe de prime abord quiconque feuillette le *Catholicon*, c'est la prodigieuse quantité de mots français qu'il a introduits dans son dictionnaire. Dès les premières pages, on relèves des substantifs tels que *absant, adolescented, audiance, blasphem, domicil, franchis, heretic, idol, rebell, sacrileg* ; des termes abstraits comme *abominabl, abil, accordabl, conscianc, constitution, liczance, mathematic, negatif* ; les verbes *abeuffriff, celebraff, continuaff, distonaff, resistaff, temptaff, vituperaff*, etc., dont aucun n'a traversé la Manche avec nos ancêtres de Grande-Bretagne. Dans certaines colonnes, il n'y a pas un seul vocable celtique.

Rarement, les gloses de Lagadeux renferment quelques traits intéressants. J'ai pourtant noté ce diction : *Bec pep tra lem evel contell dac*, qu'il traduit : *Bec de checun, fer agu*, courte leçon aux gens médisants ; cette traduction de *Marteze* : *à l'aventure*, qui doit être le vrai sens de la devise des seigneurs de Kerautret en Plougoulm ; quelques vers latins passablement contournés sur *Lomichael an Trez* (Saint-Michel-en-Grève). Le bon lexicologue n'omet pas son propre nom : *lagadec*, œilleux, ni son pays natal : *Montrolaes*, Montrelaix ou Morlaix. « C'est, dit-il, une ville, *unde est oriundus constructor hujus opusculi, ide unde prope videlicet de parochia de*

Ploegonven (d'où est originaire l'auteur de ce petit ouvrage, ou plutôt des environs, c'est-à-dire de la paroisse de Plougonven). Il est bien de son temps par la naïveté avec laquelle, quand le cas le requiert, il emploie sans vergogne les termes les plus osés.

Le *Catholicon* se termine au verso du feuillet 105 par la marque de Jehan Calvez, suivie de quatre vers latins appelant la bénédiction du Christ sur l'auteur, et d'un *explicit* en français qui ne laisse pas d'être assez embarrassant, car il attribue formellement la composition de ce travail à un autre qu'à Jean Lagadeuc : « *Cy finist ce presant libvre nommé le Catholicon... lequel a este construict compile et intitule par noble et venerable Maistre Auffret de Queetqueveran en son temps chanoine de Treguier recteur de Ploerin près Morlaix*, etc. ». Cette contradiction évidente a jusqu'ici rendu les celtisants fort perplexes. M. Victor Tourneur l'a, semble-t-il, expliquée d'une façon très plausible dans le *Fureteur Breton* (I,134-141). Pour lui, le mérite de l'œuvre appartient bien au Plougonvenais Lagadec, mais le recteur de Plourin s'étant procuré pour son usage personnel une copie du manuscrit original — peut-être communiqué par Lagadec lui-même — se complut à l'enrichir d'une préface de son cru et à y apposer sa signature, en homme soucieux de son bien. Après sa mort, ladite copie tomba entre les mains de Jehan Calvez qui, la trouvant signée d'Auffret Quoetqueveran, attribua étourdiment à ce dernier la paternité de l'ouvrage et publia le *Catholicon* sans autrement approfondir les choses.

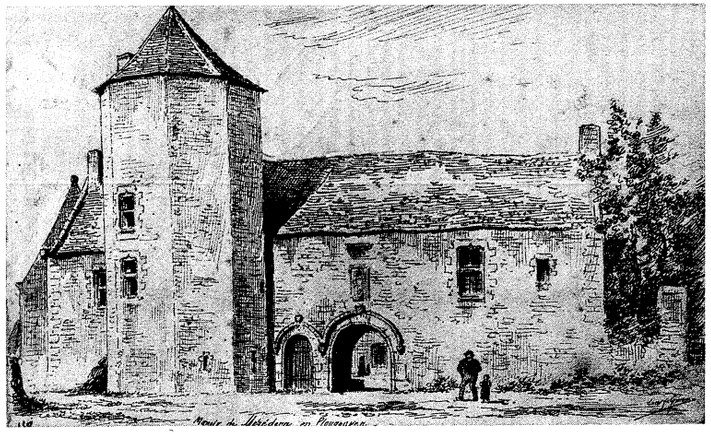
Trois vers bretons très curieux, ciselés selon les règles de la plus savante métrique du Moyen Age, terminent ainsi le livre :

Euzen Ropers credet ferm a Kaerdu
En composas ung pas ne fallas tu
Bedenn yssu hac en continuas.

Les inversions nécessitées par l'emploi des rimes internes en *erz*, en *as*, en *en* et en *u* compliquent la traduction littérale de ce tercet, mais on peut en rendre librement ainsi le sens :

Yvon Roperz, de Kerdu, croyez-le bien,
L'a composé sans défaillir d'aucune manière,
Et l'a continué jusqu'à la fin.

Le rôle de cet Yvon Roperz dans la rédaction du *Catholicon* est également obscur. Prit-il part, comme auxiliaire de Lagadec, à la construction de l'ouvrage, ou ne fut-il qu'un simple ouvrier imprimeur qui composa le texte en lettres mobiles ? La seconde hypothèse est la plus vraisemblable et M. V. Tourneur l'a adoptée contrairement à l'opinion de La Borderie.



L'humble typographe trégorrois, en signant fièrement son travail de ces trois vers qui ont dû lui coûter bien des peines, a, sans le savoir, immortalisé son nom. D'après les derniers mots de l'*explicit*, le *Catholicon* fut achevé d'imprimer « à la cité de Lantreguier par Jehan Calvez le cinquième jour de novembre mil CCCC IIII vings et dix neuf ».

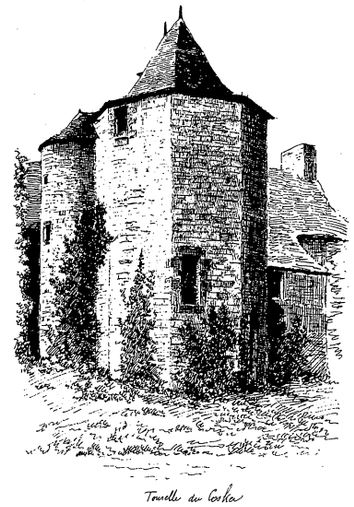
Sur les confins de la commune, vers le bourg de Lannéanou, on trouve la ferme de Penarstang, ancien manoir qui conserve encore une tourelle et quelques jolies cheminées. Là mourut, en 1599, l'évêque de Tréguier, François de la Tour, qu'une tradition qui a fait le sujet de la gwerz : *Escop Pen-ar-Stang* (5), accuse d'y avoir mené joyeuse vie. En punition de ses fautes, Dieu le condamna à errer autour de son manoir et les paysans attardés dans la nuit rencontraient souvent le spectre de l'évêque assis dans un carrosse superbe attelé de deux magnifiques chevaux harnachés d'or. Il entrait aussi dans l'église, allumait les cierges, revêtait l'étole et la dalmatique, puis demandait par trois fois, d'une voix lamentable « un chrétien pour répondre la messe ». N'obtenant point de réponse, il se déshabillait en gémissant, remontait dans son carrosse et retournait à Penarstang. Le recteur de Plougonven, voulant mettre un terme à ces apparitions nocturnes, se résolut à conjurer le vieil évêque. Accompagné de son vicaire, il se posta sur le chemin, et quand passa devant eux l'effrayant équipage, il dit à son compagnon : « Voyez donc comme ces harnais sont de mauvaise étoupe. » Le revenant, chez qui l'orgueil survivait encore, mit la tête à la portière pour

(5) — Luzel, Gwerziou Breiz Izel, Tome 1er.

examiner ses harnais, ornés en réalité de boucles et de clous d'argent. Aussitôt le recteur lui lança son étole autour du cou, en prononçant la formule de la conjuration. Les chevaux partirent aussitôt au triple galop, entraînant le recteur toujours cramponné à l'étole, et allèrent se précipiter dans l'étang du manoir, où ils s'engloutirent avec le carrosse et l'évêque. Ce dernier ne reparut jamais, mais l'eau bouillonne depuis à l'endroit de sa chute, et ce marécage se nomme encore *Bouillen-an-Eskop* (la fondrière de l'évêque).

La chapelle de Saint-Germain, située près du village de Kervézec, datait du XVIIe siècle, mais a été rebâtie en 1872. On y trouve une sainte Marguerite debout sur le dragon. Non loin existent deux tumulus, et plus à l'ouest, aux dépendances de Kerglaz, s'élèvent deux menhirs de 3,50 mètres et 5 mètres de hauteur. Les sommets de la Montagne-au-Duc (294 m) et du Menez-Goariva (264 m) dominent cette partie aride de la commune. Sur le versant de la première au-dessus du Cosquer-Dolzic est un beau dolmen renversé.

En revenant vers le bourg, on trouve l'ancien manoir du Cozquer, bâti vers 1530 par Pierre de Gaspern, seigneur du Cozquer, pannetier de la reine Claude de France en 1518. Sa descendance s'est fondue dans Penfeunteniou, et le manoir fut ensuite acquis par l'amiral de Guichen. L'édifice principal, bien dégradé, n'a d'autre décoration qu'une porte gothique et une



lucarne de pierre à crossettes et pinacles bosselés ; il s'appuie sur une tour hexagonale flanquée d'une tourelle ronde. Comme Penarstang, Cozquer est un lieu célèbre dans les traditions locales pour ses apparitions fantastiques et ses inexplicables bruits nocturnes.

Par le hameau du Disquéou, bâti au pied d'un vieux castel cerné d'énormes retranchements de terre, on gagne au nord le manoir de Kerloaguen, berceau d'une très noble et très vieille race. Sa branche aînée s'est fondue dans Goudelin, puis Le Cozic, et Kerloaguen a depuis passé par alliance aux Kersauson et aux Tinteniac, sur lesquels il a été saisi nationalement. On y remarque une porte gothique richement sculptée, un puits couvert d'un dôme de granit à colonnes, une cheminée monumentale timbrée de l'aigle héraldique des Kerloaguen, et une belle chapelle ruinée. Non loin, l'humble oratoire de Saint-Michel abrite une curieuse statue de son saint patron, dont le bouclier en forme de targe échancrée offre un écusson : *d'argent à la bande fuselée de sable accompagnée de six besants de même*, armes des seigneurs de Coatélant en Plourin, du nom de Le Seneschal.

Plougonven avait jadis une trève, Saint-Eutrope, devenue, non commune, mais paroisse distincte. Le bourg, situé au nord-ouest, près des limites de Plouigneau, entoure une église rebâtie de 1784 à 1790 sur les plans de l'ingénieur Besnard. Elle est d'une grande simplicité de lignes, mais son clocher, conçu dans la bonne tradition, la relève par sa flèche, son double beffroi et sa balustrade de pierre. Il porte l'inscription suivante en très mauvais breton :

AR : BROVIDANC : DRE : LARGUENTE
HO : FOURNISSAN : ER : BAOURENTE
GANT : AR : CHARITE : UNISSET
E : DEUS : AN : ILIS : MAN : SAVET
1785

(La Providence par sa largesse, en fournissant à la pauvreté, unie à la charité, a élevé cette église)

Parmi les statues anciennes qu'elle contient, il y lieu de remarquer un saint Trémeur, tenant sa tête entre ses mains ; un saint Yves tenant un rouleau de papier et une bourse ; une jolie sainte Marguerite ; un saint Nicodème portant, suspendus à sa ceinture, une escarcelle, un encrier et un écritoire. Sur une dalle tumulaire, on relève un écusson coupé au I d'*une aigle éployée*, au 2 d'*un lion accompagné de billettes*, parti au 2 de sept mâcles. Ce sont les armes de Pierre de Kerloaguen, seigneur de Rosampoul et de Gaspern, et de sa femme Louise Le Saux, dame de Pratanros, mariés vers 1490.

Naguère, on voyait dans le cimetière de Saint-Eutrope l'ancien tombeau des seigneurs de Rosampoul, orné de la statue couchée d'Yves du Parc, seigneur de Kergadou, maire de Morlaix en 1615, père de François du Parc, seigneur de Rosampoul, conseiller au Parlement en 1634. Cette statue porte une armure complète : la tête seule est nue et repose sur un coussin. Une longue rapière suspendue à la ceinture du gisant a sa garde couverte d'un grand écusson aux armes des Le Bervet du Parc (*trois jumelles surmontées d'une étoile*), et sur les côtés du tombeau d'autres écussons en bannière sont chargés des mêmes armoiries des du Parc alliées à celles des Huon de Kergadou (*trois chevrons brisés d'une fasce*) et des Le Duc de la Biardais (*trois étoiles*). Ce mausolée a été transporté au musée départemental de Quimper en 1913.

La fontaine de Saint-Eutrope coule au bas du bourg sous un édicule gothique timbré au fronton de l'aigle éployée des Kerloaguen. Son eau passe dans le pays de Tréguier pour guérir de l'enfle ou hydropisie. Le culte de Saint-Eutrope a été importé à Plougonven par une noble damoiselle de Saintonge, Louise Beschet de Rybemont, mariée vers 1420 à Maurice de Kerloaguen, chevalier, seigneur de Rosampoul, président à la chambre des Comptes de Bretagne. Le manoir de Rosampoul, passé plus tard aux Carné et aux du Parc existe encore près du bourg, au-dessus d'un bel étang encadré de futaies, mais ce n'est plus qu'une élégante construction moderne, à tourelles et toitures élancées. A quelque distance s'élève la petite chapelle de Saint-Albin dont la fontaine donne une eau propre à guérir les fièvres intermittentes et la débilité.



— Chapelle et statue de St Joseph, à Kerloaguen, en Plougonven —

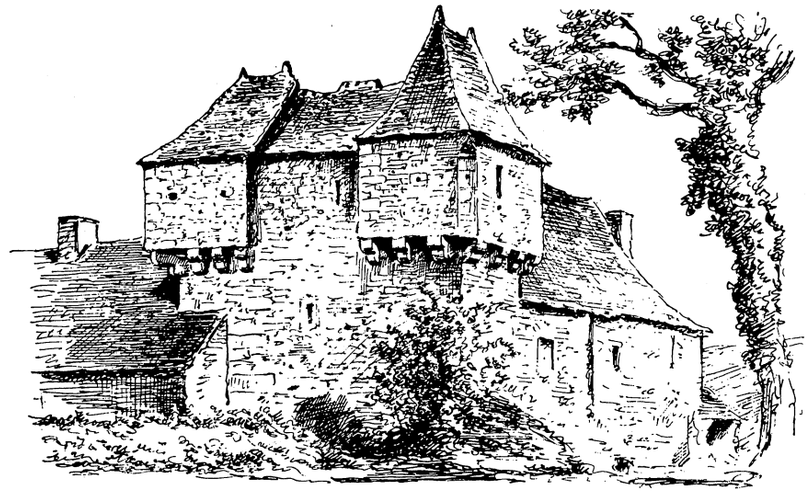
LANNEANOU

LANNÉANOU. — Jadis *Lan-Léanou.* Ancienne trève de Plouigneau, qui tire son origine d'un établissement de chevaliers Hospitaliers, fondé au carrefour des deux voies romaines de Quimper à Lanmeur par Carhaix et de Morlaix au Vieux-Bourg de Quintin. Le bourg est bâti sur une colline d'où l'on embrasse, vers le nord, un panorama très étendu et très varié. Son élégante église du XVe siècle, écroulée en 1833, a été remplacée par une hideuse bâtisse; seul le clocher, lourd et bas, reconstruit d'ailleurs au XVIIIe siècle, demeure ancien. Sur la façade est une statue en pierre de saint Méen, accompagné de son dragon.

A l'intérieur, statues archaïques de saint Jean, patron de l'ordre de Malte, de saint Yves et de saint Mélar. Cette dernière recommémore le passage dans la localité de cet infortuné jeune prince, fuyant devant les assassins soudoyés par son oncle Rivodius, et se dirigeant vers Lanmeur pour demander asile au comte Coromor. La voie qu'il suivit, toujours jalonnée de vieilles croix, est devenue chemin vicinal de Plouigneau. Elle fait rencontrer, dans un vallon boisé, le manoir de Keruscar, édifice à porte gothique transformé en ferme. A côté s'élève une villa moderne et une chapelle dédiée à saint Claude. Plus en aval, près d'un joli étang, se trouve le manoir de Guerdavid, moderne aussi, mais bâti sur les ruines d'une antique gentilhommière dont certains vestiges, chapelle ruinée et colombier, subsistent encore. Depuis le XVe siècle, cette terre appartient à la famille Le Rouge de Guerdavid.

A l'est de la commune, sur une montagne dominant la profonde vallée du Douron, l'habitation moderne de Kerlosser est voisine d'un vieux manoir converti en ferme, mais qui semble avoir été important. L'édifice principal, du XVIe siècle, s'appuie sur un pavillon fortifié par deux échauguettes à mâchicoulis et meurtrières, que relie un passage dallé et voûté en pierre. Ce curieux réduit, muni d'une cheminée et d'une embrasure permettant de tirer dans le grenier, paraît avoir été destiné à servir de dernier refuge, en cas d'attaque du manoir.

Dans la cour gît une pierre armoriée, provenant du portail. Elle offre *une fasce surmontée d'une merlette et accompagnée de trois trèfles, miparti de sept annelets posés 3.3.1.* Ce sont les armes de Guy Le Lévyer, seigneur de Kerlosser, sénéchal de Morlaix en 1617, et de sa femme Marie de la Boissière. Antérieurement, le manoir de Kerlosser avait appartenu à la famille de La Tour, fondatrice en 1560 de la chapelle toute proche de Saint-Sébastien. Cette chapelle, de style Renaissance, est chargée de plusieurs



Manoir de Kerlosser, en Lannéanou

écussons aux armes des La Tour : d'*azur à la tour d'or*, avec leur devise : TOVT : EST : A : DIEV, et diverses alliances. Elle abrite, dans des reliquaires d'étain ouvragé, d'importantes reliques de saint Sébastien et de son compagnon saint Fabien. On y voit aussi un grand Christ ayant à ses pieds le pélican symbolique.

Au sud du bourg, sont les tourbières de Grantugen; on a découvert en 1836 et 1842 des monnaies gauloises en argent et en potin. Au village du même nom naquit en 1742 Guillaume Le Lay de Grantugen, l'un des députés des sénéchaussées réunies de Morlaix et de Lannion aux Etats Généraux de 1789. C'était un paisible laboureur qui ne parut jamais à la tribune et passa sans regrets de la charge de législateur à celle de maire de Lannéanou. M. Kerviler, dans *Cent ans de représentation bretonne* a publié son portrait, qu'il compare à « une tête de bois ».

La hauteur dite du Télégraphe portait jadis l'un des postes de la ligne de télégraphie optique de Paris à Brest.

A Crec'hpluen, sur la limite de Bolazec, il y a quelques mégalithes bouleversés. La carte d'état-major nomme le lieu *Creac'h peulven*, et un lien forcé s'établit entre cette appellation et l'existence des mégalithes. Mais l'ancienne forme du nom, Kenechbuzguen au XVe siècle, s'oppose à tout rapprochement éthymologique.

CANTON DE HUELGOAT

HUIT COMMUNES : HUELGOAT, BERRIEN, SCRIGNAC, BOLAZEC, LOCMARIA-BERRIEN, PLOUYÉ, BOTMEUR, LA FEUILLÉE

HUELGOAT

HUELGOAT. — Uhel-Koat, (Le bois du Haut, La Haute-Forêt). Très vieille localité connue dès la fin du XIIIe siècle, siège d'une juridiction ducale, incorporée plus tard au siège de Carhaix, Huelgoat était aussi une place forte pour la défense de laquelle Duguesclin ordonnait en 1373 une garnison de vingt lances. On ne sait pas où s'élevait le château mentionné dans cette ordonnance. Existait-il au bourg même, était-il au « camp d'Artus » ou au « Castel Guibel » ? En tout cas, l'agglomération dépassait de beaucoup en importance celle des bourgs ordinaires et l'exploitation de la mine de plomb argentifère voisine y fixait, avant la Révolution, une certaine prospérité, bien que ce ne fut, au point de vue religieux, qu'une simple « trève » de Berrien.

A peine fréquenté, il y cinquante ans, Huelgoat est aujourd'hui une charmante villégiature estivale des plus recherchées, non sans raison d'ailleurs, car ses environs rassemblent une série de beautés naturelles, grands bois moutonnant sur des centaines d'hectares, vallons, rochers, horizons solennels, telles qu'en puisse rêver la plus ardente imagination d'artiste. L'air salubre de la montagne et des pineraies en fait d'autre part une station climatique de plus en plus fréquentée.

La station « Huelgoat-Locmaria » du chemin de fer de Morlaix à Carhaix est à six kilomètres de Huelgoat. La route côtoie la petite rivière de Pont-Pierre qui a reçu dans le pays le nom poétique de *Rivière d'Argent.* Dans un site agreste, la rivière à sa sortie de l'étang d'Huelgoat court parmi les prairies ou s'enfonce sous les énormes blocs de granit qui parsèment la vallée. A 1 500 mètres en aval du bourg, on trouve *Le Gouffre* : l'eau resserrée entre deux blocs de granit se précipite impétueusement en cascade, pour disparaître dans une géante fissure et reparaître trois cents mètres plus loin aux *Salles Vertes,* s'en allant désormais calme et paisible unir ses eaux

à celles de la rivière d'Aoun ou d'Aulne, non loin de la station du chemin de fer.

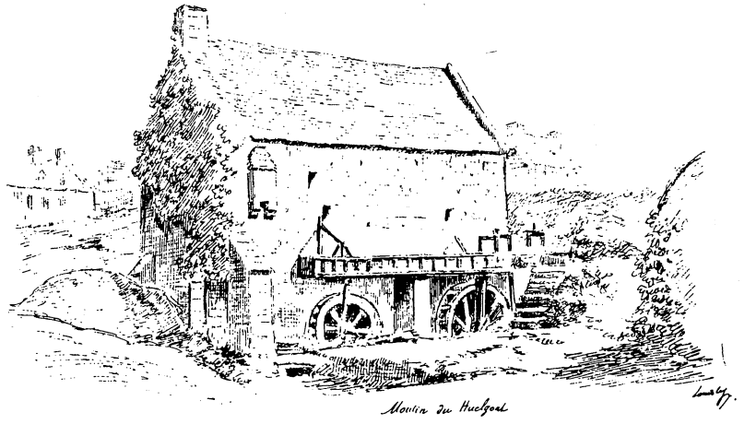
Les sourds grondements montant des profondeurs de l'abîme, rapporte la tradition, sont les gémissements éternels, les plaintes inlassables des amants de la cruelle et débauchée fille du roi Gradlon, la princesse Ahès, qui les faisait précipiter dans *le Gouffre* quand ils avaient cessé de lui plaire.

L'église de Huelgoat, du XVIe siècle, sous le vocable de Saint-Yves, n'offre rien de bien curieux. Son abside à pignons aigus avec crochets, porte à la base la date de 1591. L'intérieur abrite un dais en bois ouvragé au-dessus des fonts baptismaux, des frises sculptées, un beau groupe ancien de saint Yves et les plaideurs et un vitrail moderne assez intéressant. La famille de Plœuc du Tymeur y jouissait des droits de fondation, à cause de sa seigneurie de Quinimilin.

Si l'on en croit une ballade bretonne, Huelgoat reçut au moins trois fois la visite du Juif Errant. La complainte a oublié de nous transmettre la date du dernier voyage d'Isaac Laquedem, mais elle lui fait dire :

Huelgoat e m'euz guelet e coad,
Ha goude-se e prad,
Breman velan anezhi eur guer vrao a varc'had (1)

ce qui semble indiquer un laps de temps assez sérieux entre chaque visite du légendaire personnage.



(1) — J'ai vu Huelgoat en forêts, plus tard en prairies, je le vois maintenant devenu une belle ville de marché.

En prenant au nord de la grande place sur laquelle s'ouvre l'église, on arrive bientôt à la chaussée de l'étang. Cette belle nappe d'eau, d'une superficie de quarante hectares, fut sinon créée, au moins agrandie, par des ouvriers allemands appelés en France pour l'exploitation des mines de plomb argentifères de Huelgoat et de Poullaouen. Le ruisseau Le Fao, descendu des montagnes de La Feuillée, s'échappe de l'étang et après avoir fait tourner la roue d'un moulin, au toit moussu et au pignon tapissé de lierre, va se perdre en mugissant sous un amoncellement de blocs erratiques aux formes arrondies, *Le Chaos*, qui est la merveille de ce pays merveilleux.

A quelques centaines de mètres, en descendant la vallée, on trouve la plus belle *pierre branlante* de la Bretagne. Cette pierre, posée en équilibre sur le sommet d'un autre bloc adhérant au sol, a une longueur d'environ 7 mètres sur une largeur de 5,33 mètres et une épaisseur de 4,33 mètres. Son poids est évalué à plus de cent mille kilogrammes et cependant un homme seul lui imprime, sans beaucoup d'efforts, des oscillations sensibles. Dans le ravin, les eaux de l'étang coulent sourdement au travers d'un groupe de roches nommé le *Ménage de la Vierge.* On ne voit guère qu'avec les yeux de la foi ce ménage de la Vierge, bien que les jeunes guides prétendent vous montrer, formés dans la pierre, les divers ustensiles, oreiller, siège, parapluie (!), baratte à beurre, soufflet, dont se servait la Mère du Christ.

Tout le sol de Huelgoat est ainsi jonché de monstrueux blocs erratiques entassés et arrondis par l'action millénaire des eaux. La légende les attribua à Gargantua, qui, mal reçu par les habitants de ce coin du Poher, s'en vengea en les criblant de tous les projectiles qu'il put ramasser entre les montagnes d'Arrée et la mer. Un vieux dicton breton n'assure-t-il pas que « désempierrer Berrien (Berrien dont Huelgoat faisait jadis partie) serait un travail impossible à Dieu lui-même. »

En suivant, à l'est, pendant près d'un kilomètre le sentier sous bois, on trouve dans la forêt de l'Etat les vestiges d'un camp immense retranché, *le Camp d'Artus*, dont l'enceinte extérieure ne mesure pas moins de trois kilomètres de tour et que domine une énorme butte factice haute de dix-huit mètres. On a découvert dans cet ouvrage colossal, où des milliers d'individus pouvaient s'abriter, quelques monnaies romaines, mais son établissement doit remonter à une époque bien antérieure à la conquête. Au pied de la colline, une caverne formée par la juxtaposition de quelques blocs a été nommée par les touristes *la Grotte d'Artus.*

Au milieu du XIXe siècle, les mines de Poullaouen et de Huelgoat produisaient annuellement huit cent mille kilogrammes de plomb et mille cinq cents kilogrammes d'argent, mais en 1866 l'exploitation fut suspendue.

Aujourd'hui encore elles demeurent abandonnées quoiqu'un décret présidentiel, en date du 3 septembre 1897, les ait concédées à la Société des mines de Malfidano, pour l'exploitation des minerais de plomb, zinc, argent et tous autres métaux connexes (le fer excepté).

Brizeux a visité les mines en septembre 1834, au cours d'un voyage qu'il nomme dans son journal *Le tour du Finistère* : « ... Je suis descendu dans ces voûtes, j'ai entendu au-dessus de moi, à mes côtés, le bruit des marteaux. Après bien des détours, des échelles, des trappes, j'arrivai et je trouvai un pauvre homme accroupi, frappant sans relâche contre cette dure terre pour quelques parcelles d'argent dont il n'emportera rien... Puis c'étaient de petits enfants qui brouettaient sans cesse, dans cette affreuse obscurité. Ah! que mon cœur s'est fendu. Oui, j'ai été tenté de maudire. Oh, quand j'ai revu le soleil! ... »

A la sortie du bourg, sur un tertre ombragé, s'élève la chapelle de *Notre-Dame des Cieux*, dont le gracieux clocher se perd dans la verdure des pins. C'est un édifice du XVIe siècle, du style ogival flamboyant. Le portail géminé et contrecourbé est encadré d'une ogive surbaissée, accostée de pinacles. On y remarque des vitraux récemment restaurés où l'on reconnaît la mort de la Sainte Vierge; les Apôtres entourent son lit funèbre et deux anges transportent son âme au Ciel. Plus bas, les trois Marie et des scènes détachées. De l'autre côté, la Sainte Trinité, saint Pierre et saint Paul. Dans la fenêtre de droite, il y a un donateur, agenouillé et armé de toutes pièces qui semble être un sire de Quélen, fondateur de la chapelle à cause de sa terre de Keraznou. Celle-ci a plus tard appartenu au fameux Jean de Lannion, seigneur des Aubrays, le « Lezobré » des ballades bretonnes, à qui la légende attribue à tort la construction de la chapelle de Notre-Dame des Cieux. Le tympan de la maîtresse vitre marquée par un retable, contient plusieurs écussons des Quélen Vieux Chastel et de leurs alliances.

Le chœur renferme de belles boiseries sculptées et polychromées, dont les soubassements représentent six scènes de l'Enfance de Jésus depuis l'Annonciation jusqu'au massacre des Innocents. Ce dernier panneau est le plus remarquable par les attitudes de nombreux personnages, dignes de la verve d'un Jacques Callot.

Les frises, décorées de motifs d'ornements se répétant de distance en distance, sont coupées de personnages issant à mi-corps. A l'autel latéral nord, on remarque une statue de saint Antoine, où l'artiste s'est attaché à rendre avec complaisance les chairs savoureuses du grassouillet compagnon

de l'ermite. Dans le panneau central du devant de l'autel, bas-relief de Véronique essuyant la face de Jésus.

A l'un des piliers est suspendue la *Croix des pestiférés*. Elle fut offerte, dit-on, à la suite d'une épidémie de variole noire qui désola le pays. La croix, pleine de nodosités, a le pied proportionnellement plus long qu'à l'ordinaire. A l'intersection des croisillons est gravée l'image de la Sainte Face; au-dessous, à mi-distance environ du bas, une sorte d'écusson porte en relief l'effigie des cinq plaies du Sauveur. Le pardon de Notre-Dame des Cieux se célèbre le premier dimanche d'août et donne lieu à un grand déploiement des beaux costumes de la Haute-Cornouaille.

Deux autres chapelles ont existé sur le territoire de la paroisse : Saint-Guinec (ou Vinec) et celle du château de la Coudraie. Toutes les deux ont disparues.

Quelques menhirs se dressent sur le territoire de la commune. Le plus connu est celui de Keranpeulven, à deux kilomètres au nord du bourg, près de la route de Berrien. Il mesure cinq mètres de hauteur. Le menhir du Cloître, plus beau encore, a une élévation de 8,50 m (2).

BERRIEN

BERRIEN (3). — *In Plebe Berrium*; au cartulaire de Landévennec.

Berrien était autrefois une énorme paroisse de plus de 10000 hectares de laquelle ont été détachées les communes de Huelgoat, Botmeur, Locmaria, ainsi qu'une partie du territoire de La Feuillée. Le bourg était traversé, de l'est à l'ouest, par la grande voie romaine dit *Hent-Callac* (la route de Callac) qui, en passant par cette localité, aujourd'hui chef-lieu de canton des Côtes-du-Nord, conduisait de Rennes et du Vieux-Bourg de

(2) — Pour bien connaître et visiter Le Huelgoat et ses environs, on ne saurait mieux faire que de se procurer le remarquable guide illustré *Le Huelgoat (Finistère)* publié en 1924 par M. Francis Gourvil, de Morlaix.

(3) — Armoiries proposées par Louis Le Guennec : Ecartelé au 1 d'argent à trois jumelles de gueules au franc canton d'or au lion de sable; au 2 d'hermines au chef de gueules chargé de 3 fleurs de lys d'or; au 3 d'argent au lion coupé de sable et de gueules; au 4 d'argent à 3 bandes fuselées de gueules; sur le tout d'or au rocher de sable chargé d'une mouchetture d'hermine d'argent.

Quintin au port de l'Aberwrac'h. Cette voie, transformée en chemin vicinal, montre encore quelques débris de sa chaussée pavée notamment près de la croix de Pulvigny, qui semble plantée sur une borne milliaire.

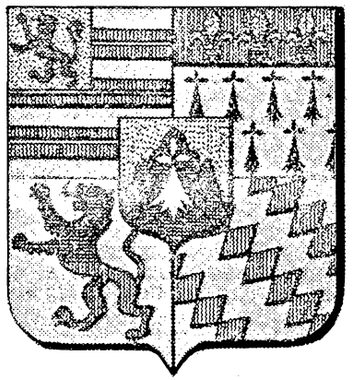
Au milieu d'un cimetière bien entretenu, planté en son pourtour d'ormes et de sapins, s'élève l'église de Berrien. C'est un rustique monument du XVIe siècle, dont le plan forme une croix latine. Les fenêtres du transept et de l'abside ont trois panneaux surmontés de tympans flamboyants. Un petit porche au sud, paraît être une addition postérieure.

Le clocher, à la flèche octogonale munie de crochets, s'appuie à droite sur une tourelle ronde d'escalier conduisant à l'unique galerie de la chambre des cloches. Il fut reconstruit au milieu du XVIIe siècle. A la base, on lit cette inscription :

Q V AE. EST. ISTA. Q V AE. ASCENDIT.
DE. DESERTO. DELICIIS. AFFLUENS.

L'église renferme plusieurs statues en bois : saint Pierre, saint Louis, sainte Anne, une Vierge-Mère, etc. et une statue en pierre de saint Jacques de Compostelle.

Deux croix calvaires sont érigées dans le cimetière. L'une, placée tout près du porche sud porte à l'avers les deux larrons, saint Jean et la Sainte



Le premier quartier est Berrien, vieille famille noble dont on retrouve le blason au bas de la maîtresse vitre de l'église de Saint-Herbot, en Plonévez-du-Faou et sur une pierre gisant près de la magnifique vasque de granit du château du Rusquec, en Loqueffret. Le second est Quélennec de Quinimilin ; le troisième Lesquélen de Coatguinec ; le quatrième Provost du Squiriou et de la Haye. L'écu sur le tout est de mon invention, et rappelle le proverbe breton si fameux : *Diveina Berrien*, etc.

Vierge, entourant Notre-Seigneur. Au revers, une Notre-Dame de Pitié accostée de deux anges ; un autre ange soutient la tête de la Mère de Douleur. Cette croix, au fût plein de nodosités, repose sur un soubassement carré, précédé d'un autel en pierre.

L'autre croix, au fond du cimetière, porte la date : MDXV. Elle fut réparée, en 1864, par Yan L'Arc'hantec. Aux pieds du Christ, deux anges eucharistiques recueillent le précieux sang dans un calice. Sur des consoles, soutenues par des anges portant les instruments de la Passion, la Vierge et saint Jean, auxquels sont adossés Marie Magdeleine et saint Pierre. A l'envers du Christ est l'*Ecce Homo*. Au pied de la croix un écusson porte : *d'hermines à la fleur de lys posée en abyme.*

Au bourg, fontaines Sainte-Barbe, Saint-Goulien, Feunteun Verrien.

La chapelle Sainte-Barbe, située autrefois à une lieue du bourg, fut reconstruite en 1876, à moins d'un kilomètre au nord-est de l'église paroissiale. On y conserve une ancienne statue de sainte Barbe représentée avec sa tour.

Les chapelles Sainte-Catherine, du Squiriou et de Ligolennec, sont en ruines.

Berrien était au XVIe siècle l'une des seize prébendes de la cathédrale de Quimper.

La commune de Berrien, désertique et nue dans sa partie nord-ouest, qui s'étend jusqu'au pied des montagnes d'Arrée, est riche en sites agrestes et frais vers le vallon du Squiriou, qu'ombrage le bois délicieux de Lestrézec. L'ancienne route de Carhaix à Morlaix, qui s'est superposée aussi à une voie romaine, franchit ce vallon au pied du rocher du Mendy, bizarrement tailladé. Sur le territoire de Berrien, M. Du Chatellier n'a pas découvert moins de 53 tumulus de l'âge du bronze. A Coz-Castel, il y a une enceinte carrée fortifiée avec motte. Le menhir de Keranpeulven, que l'on visite d'ordinaire de Huelgoat, appartient à Berrien, ainsi que quatre dolmens.

BOLAZEC

BOLAZEC. — Bot-Glazec au XVe siècle.

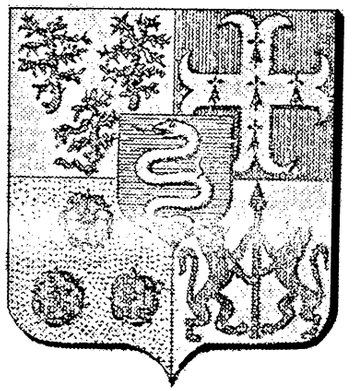
Petite commune écartée, sur les confins des Côtes-du-Nord, entre la rivière d'Aulne et son affluent le Hellès, qui confluent non loin de la superbe motte féodale de Rospellem.

L'église, de construction récente, sauf le clocher, du XVIIe siècle, a deux chambres de cloches superposées et tourelle ronde d'escalier. Elle porte la date de 1789, relative à une restauration. Les patrons sont la Sainte Vierge et saint Guénaël qui ont leurs statues au maître-autel. Autres statues : saint Michel terrassant le dragon, bien mouvementé, deux statuettes de saints moines, Christ en croix.

Dans le cimetière, croix en pierre où le Christ est accompagné de deux anges eucharistiques :

Armoiries proposées : *Ecartelé au 1 d'argent à trois branches d'épine de sinople; au 2 de gueules à une croix ancrée d'hermines; au 3 d'or à trois roses de gueules; au 4 d'argent à deux lions de gueules affrontés soutenant une lance d'azur; sur le tout d'azur au serpent d'argent.*

Le premier quartier est Botglazec, forme ancienne du nom de la commune ; le second Dinan de Montafilant, puissante famille, qui a laissé son nom à la vieille motte féodale du Hellès-Montafilant, chef-lieu d'un fief assez considérable ; le troisième Le Clerc de Lesnevez ; le quatrième Clévédé de Guerlosquet. J'aurais voulu ne pas omettre du Dresnay du Halgoët, où il y a les restes d'un vieux manoir habité en 1912 par M. le maire de Bolazec,

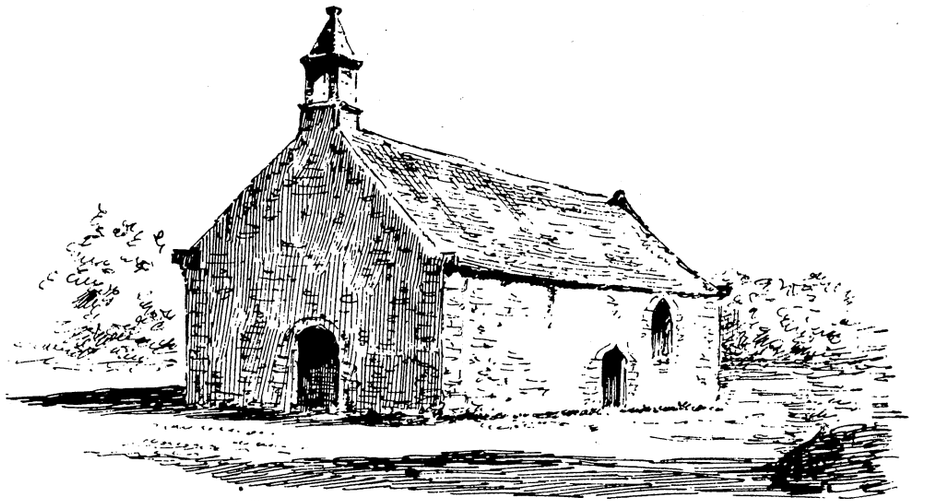


qui avait transporté chez lui les registres et les archives de la commune ; mais le blason des du Dresnay ressemble trop à celui des Dinan. Au centre, j'ai placé le célèbre serpent de Bolazec, qui fit tant parler de lui il y a quelques années, et qui jette une note d'actualité parmi tous ces écussons séculaires.

Bolazec était une trève de Scrignac et doit probablement son origine à un manoir, berceau de la famille de *Botglazec* (le buisson verdoyant). Cette famille possessionnée dans les paroisses voisines, Guerlesquin, Botsorhel, Plouigneau, portait : *d'argent à un abre de sable sommé d'une merlette de même*, avec la devise : *Quitte ou double.* Sa dernière branche s'est fondue dans Coatmen vers 1580.

La principale maison noble de Bolazec était le manoir du Hallégoët, possédé en 1448 par Bizien du Dresnay et résidence en 1669 de Claude du Parc, écuyer, sieur de Penanguer. Ce manoir a été en grande partie démoli ; on y voit un reste de construction Renaissance en pierres de taille, timbré d'un écusson aux armes à peu près frustes des Du Parc : *d'argent à trois jumelles de gueules.*

Il y a une chapelle ruinée dédiée à saint Conogan, évêque de Quimper, à deux kilomètres au nord-ouest du bourg. Elle est sans architecture et contenait la statue du saint en vêtements épiscopaux, aujourd'hui transférée à la paroisse, sur une console figurant un homme barbu contourné.



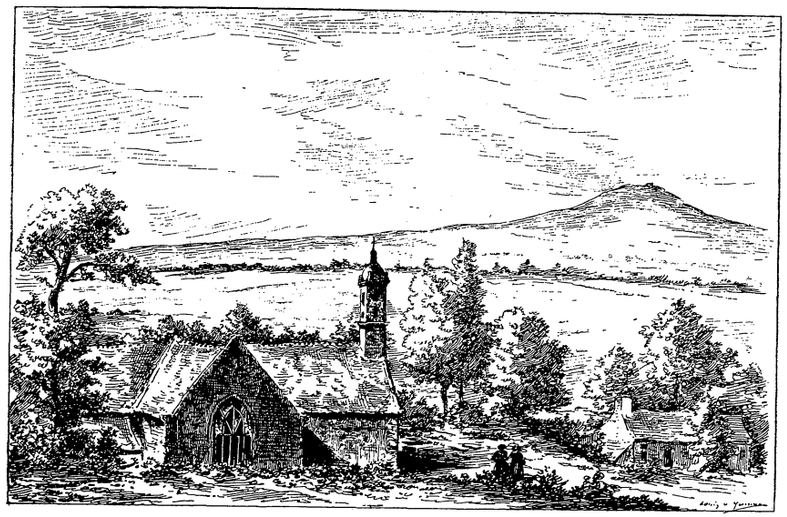
— Chapelle Saint-Conogan, en Bolazec —

Le chemin qui coupe la commune du sud au nord semble bien être un tronçon d'une ancienne voie conduisant de Carhaix au littoral, à Locquirec ou au Coz Yaudet.

Sur la route de Scrignac à Bolazec, on rencontre, après avoir franchi la vallée de l'Aulne et cette rivière sur un pont, une motte féodale qui n'a pas encore été signalée. Elle domine d'une douzaine de mètres le pont qu'elle avait sans doute mission de protéger, et elle est assise sur un monticule naturel. De profondes douves l'entourent au nord et à l'est, sauf en un point où elle se relie, du côté de la route, à une enceinte munie de parapets et de douves qui en constituaient la basse-cour. Les gens du pays l'appellent Castel-Montafilant ce qui porte à croire qu'elle a appartenu à la famille de Dinan qui possédait aux environs de Dinan le fameux château de Montafilant. J'ai vu, au presbytère de Scrignac des actes du XVIIe et XVIIIe siècles passés devant les notaires de la Cour de Kerbrat et de Le Hellès-Montafilant.

Au Petit-Bolazec, dans une prairie, se trouve une enceinte fortifiée de forme carrée, de vingt-cinq mètres de côté, reliée à la route par une chaussée. Ce retranchement est appelé *Castel ar Vouden* (le Château de la Motte).

A Lesnévez, parcelle *ar c'hastel*; à La Salle, *Goarem Sant Tanguy.*



ÉGLISE DE BOTMEUR

Au fond, le marais du « Yeun-Elez » et « Torgen-Sant-Mikel »

BOTMEUR

BOTMEUR. — Bot-meur (le Grand Buisson). Le territoire de Botmeur s'étend sur le versant sud de la montagne d'Arrée, entre Roch-Trévézel, Torgen-Sant-Mikel et le marais du Yeun-Elez, dont la tourbe est pour les riverains un moyen de chauffage.

Autrefois l'église de Botmeur, dédiée à saint Eutrope, n'était qu'une simple chapelle dépendant du manoir de Botmeur, en la paroisse de Berrien. Elle n'a été érigée en paroisse qu'en 1837.

Armoiries proposées : *Ecartelé aux 1 et 4 d'or au lion de gueules armé d'azur, aux 2 et 3 d'argent au lion de gueules; sur le tout d'argent au rocher d'azur accompagné en chef de deux mouchetures d'hermines de sable.*

L'écartelé des quatre lions offre les armes de l'ancienne famille de Botmeur, qui existait dès 1426 dans la paroisse de Berrien, dont Botmeur n'était qu'une trève, d'ailleurs complètement séparée de sa mère-paroisse par celle de La Feuillée, établissement militaire des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Le fief de Botmeur avait une haute justice qui s'exerçait au Huelgoat. Cette famille s'est fondue dans La Marche, et le manoir de Botmeur, dont les derniers débris n'ont disparu qu'en 1925, fut acquis nationalement, ainsi que sa métairie, le 18 thermidor an IV par Jérôme Tourmel. L'écu en abyme sur le tout fait allusion aux nombreux rochers de la commune, et à la teinte bleuâtre que leur donne l'éloignement, lorsqu'ils se profilent dans la brume qui monte des bas-fonds tourbeux. Les mouchetures d'hermines sont le rappel du blason de la Bretagne.

Les seigneurs de Botmeur étaient voyers héréditaires de Quimper. La famille de ce nom, issue d'ancienne chevalerie, et dont les deux branches



résidaient, l'une à Berrien, l'autre à Morlaix, lors de la réformation de 1670, portait : *écartelé aux 1 et 4 d'or au lion de gueules, aux 2 et 3 d'argent au lion de gueule*, avec la devise : *Libera me de ore leonum.*

Le bourg, assez considérable, est situé dans un bas-fond, près d'un étang couvert de plantes aquatiques. L'église, construction neuve, encore inachevée, et d'un caractère assez original, a remplacé un édifice sans valeur qui semblait dater de la fin du XVIIe siècle, avec quelques parties gothiques et un petit clocheton amorti en dôme.

On a conservé le maître-autel du XVIIIe siècle, orné de deux statues d'anges adorateurs, la statue de saint Eutrope, en mitre et chape, une croix à la main et bénissant, deux tableaux du Rosaire et de saint Isidore, une jolie statuette de Vierge-Mère, peinte et dorée.

Frédéric Le Guyader a décrit ce pays dans l'*Ere Bretonne* :

Quant à Botmeur, il semble, avec ses toits de chaume
Un village lacustre, au bord d'un lac-fantôme,
Mais d'un lac desséché depuis des milliers d'ans
Ce n'est plus qu'un marais funèbre ; et là-dedans
Sous la tourbe mouvant, effrayamment profonde
Repose une forêt, vieille comme le monde.

Quand on voit...

Ce noir marais, pays de désolation
Où la mort plane, où rien ne peut vivre, où tout souffre
On rêve de Sodome et de sa mer de soufre ;
Et peut-être qu'au lieu d'arbres ensevelis,
C'est un peuple de morts qui dort là, sous ses plis.

LA FEUILLÉE

LA FEUILLÉE. — An Folled en 1160, en breton actuel *Ar Fouillez*. A 281 mètres d'altitude, sur un des contreforts de la montagne d'Arrée, dans une contrée sauvage et nue, d'un triste aspect bien éloigné que celui que semble promettre son nom sylvestre, se trouve le bourg de La Feuillée.

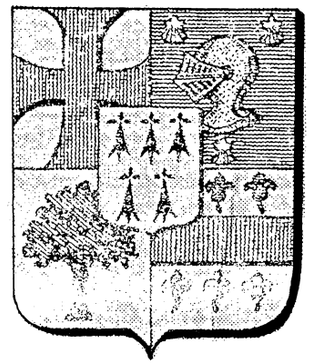
Cambry, qui visita le pays en 1794, ne paraît pas en avoir conservé un bon souvenir. Il loue cependant l'esprit d'initiative des habitants qui, dit-il, « peuvent soutenir le parallèle avec les hommes les plus rusés, les plus

instruits de la campagne ». Ce qu'on peut ajouter en parlant des *Feuillantins* de nos jours, c'est qu'ils sont d'un caractère terriblement frondeur et d'opinions fort avancées.

Le costume des hommes est d'une grossière bure brune ; quelques vieillards portent encore le bragou-ber (culotte étroite) avec la guêtre de bure comme le reste du vêtement. Pendant la mauvaise saison, ils endossent un manteau fait de peaux de mouton, la laine du côté extérieur. Le vêtement des femmes est de drap noir garni de velours ; l'hiver, par-dessus la petite coiffe ronde en mousseline brodée, elles portent une cape noire dont les pans retombent sur les épaules. La cape en molleton de laine blanche est la coiffe de deuil. Depuis la guerre, une évolution dans le sens de la banalité s'est produite là comme ailleurs.

Armoiries : *Ecartelé au 1 d'argent à la croix pattée de gueules ; au 2 d'azur au casque de profil d'or accompagné de trois coquilles d'argent ; au 3 d'argent à l'arbre de sinople ; au 4 d'argent à la fasce d'azur accompagnée de six ancolies de même tigées de gueules ; sur le tout d'hermines plein.*

L'ancien territoire de La Feuillée, démembrement de l'énorme paroisse de Plounéour-Ménez, qui couvrait, jadis, de Plounéour-Ménez à Plouyé, toute la partie centrale des montagnes d'Arrée, relevait d'une commanderie de chevaliers Hospitaliers, fondée probablement dans la première moitié du XIIe siècle, au bord de l'ancienne voie romaine de Carhaix à Brest, à Lesneven et à l'Aber-Vrac'h, pour prêter secours aux voyageurs pauvres qui affrontaient le passage de cette région sauvage et désertique. La charte donnée en 1160 par le duc Conan en faveur des Hospitaliers cite parmi leurs aumôneries celle de *An Folled*, où l'on croit retrouver l'actuel La Feuillée.



Cette commanderie comprenait l'hôpital du bourg, l'église paroissiale, les chapelles de Saint-Houardon et de Saint-Catherine, la maison du commandeur, le manoir de Kerberou, pourvu d'un étang, d'un moulin et d'un bois de futaie, et 94 convenants tenus à titre de quevaise. La Feuillée avait une haute justice exercée au bourg, avec potence à quatre piliers.

J'ai donc placé en tête la croix pattée de l'Ordre de Malte, et ensuite les armes de quelques commandeurs, dont le premier connu, Pierre de Keramborgne, un Breton du Trégor mort en 1449, a laissé ses armoiries, le casque et les coquilles, sur le vitrail de la jolie chapelle de Notre-Dame de Keranmanac'h, en Plounévez-Moëdec, qui dépendait de La Feuillée. Au trois, j'ai cru devoir mettre un chêne, armes parlantes d'Aimé du Chesne, commandeur de La Feuillée vers 1571, en hommage à la mémoire de ce malheureux chevalier qui tomba aux mains des infidèles et se trouvait en 1574 à Constantinople, prisonnier des Turcs. Il mourut sans doute captif, car son successeur, Jean Ysoré de Saint-Aubin, était commandeur de La Feuillée dès 1576.

J'ai terminé par le blason du dernier titulaire de ce bénéfice, Breton aussi, Alexandre Freslon de la Freslonnière, bailli de l'Ordre et général des galères de Malte, qui le possédait encore quand la Révolution mit la main sur tous les établissements religieux. Il ne faut pas oublier quels éminents services les chevaliers de Malte ont rendus à la cause de la civilisation européenne, en protégeant le commerce maritime dans la Méditerranée et en luttant vaillamment contre les pirates barbaresques qui insultaient si souvent nos côtes de la Provence et même celles de l'Atlantique. Les hermines bretonnes, posées en abyme, rappellent que l'aumônerie de La Feuillée était, selon un aveu de 1731, une fondation des ducs de Bretagne, qui l'avaient prise sous leur protection immédiate pour la préserver de toute usurpation.

A sa situation sur la route de Landerneau à Carhaix, La Feuillée se doit d'être fréquemment traversé par des étrangers. Indépendamment des foires mensuelles, il s'en tient trois autres : 2 mai, 23 juin, 14 septembre, mais celle du 23 juin, veille de la fête de saint Jean Baptiste, patron de la paroisse, est la plus courue.

L'église, joli édifice de style gothique flamboyant, fut refaite en très grande partie vers 1860. Cette date nous est donnée par les armoiries de Mgr. Sergent sculptées côté sud de l'édifice.

Le chevet plat de l'église offre une belle verrière moderne représentant les scènes de la vie de saint Jean Baptiste. La table en marbre blanc de l'autel du chœur, œuvre du sculpteur Yan Larc'hantec, est décorée de niches contenant les statues des douze Apôtres entourant Notre-Seigneur. Le reste

du mobilier : chaire à prêcher, autels latéraux, confessionnaux, provient des ateliers de M. Denis Derrien, de Saint-Pol-de-Léon.

Jusqu'à la Révolution, La Feuillée fut le chef-lieu d'une très importante commanderie de l'Ordre de Malte, fondée par les ducs de Bretagne. Ce dut être dans l'origine un hôpital construit sur l'ancienne voie romaine de Carhaix à l'Aber-Vrac'h, afin de secourir les voyageurs et les pèlerins qui traversaient l'aride désert des montagnes d'Arrée. La paroisse entière dépendait du commandeur, qui avait droit de haute justice sur tous les habitants. Avant la réfection de l'église, les armoiries de divers dignitaires de l'Ordre brillaient encore dans ses verrières. La petite chapelle, située au bas du bourg et autrefois dédiée à saint Houardon, appartenait aussi aux chevaliers de Malte, ainsi que le manoir de l'Hôpital, entouré d'un bois depuis longtemps disparu (4). Cet oratoire contient quelques statues anciennes parmi lesquelles une Notre-Dame-de-Pitié.

A quinze cents mètres au sud-ouest du bourg existait le manoir de Kerbérou, situé dans un agréable petit vallon et que les commandeurs habitaient de préférence à leur logis de La Feuillée. Il n'en reste plus rien d'intéressant. Son étang est, en hiver, fréquenté par les oiseaux de passage.

L'ancienne route de La Feuillée à Commana se déroule en un long ruban, au versant sud de la montagne d'Arrée. Seul le chant monotone du grillon vient rompre le silence de ces solitudes désolées ; quelques touffes d'arbres, autour de hameaux qui s'appellent le Litiez, Kerbruc, Botbihan, tranchent par place sur l'aridité du sol à peine couvert d'une maigre végétation de bruyères, de fougères et d'ajoncs. Au fond de la vallée, sur les marais de Botmeur, flottent des brouillards aux miasmes délétères : rien ne peut rendre la tristesse de ce paysage brûlé par un soleil de feu.

Mais la route monte toujours, et à 344 mètres d'altitude, le *Roch Trévézel* découpe ses arêtes déchiquetées sur le ciel. Du pied de cette masse rocheuse, on découvre un immense horizon ; la vue s'étend au loin sur les campagnes du Léon, verdoyantes et bien cultivées, formant un contraste avec le pays dénudé qu'on vient de parcourir.

Ce contraste était encore plus saisissant avant que les défrichements poursuivis avec courage et succès n'aient réussi à transformer, jusqu'à un certain point, l'aspect inculte de cette région. Alors, les gens de La Feuillée formaient le plus gros contingent de ces chiffonniers ambulants (*pillaouers*)

(4) — Guillotin de Corson, les Templiers et les Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem en Bretagne.

qui parcouraient la Basse-Bretagne en recueillant dans leur charrette, traînée par un maigre bidet, des os, de la ferraille, des chiffons qu'ils échangeaient contre des mouchoirs ou des poteries.

Un menhir de 4,50 m de hauteur se voit au village de Kerelcun, près de la route de Huelgoat.

LOCMARIA-BERRIEN

LOCMARIA-BERRIEN. — Ancienne trève de Berrien.

Eglise Notre-Dame de Bonne-Nouvelle, du début du XVIIIe siècle ; elle a été restaurée en 1830.

Les statues anciennes sont : sainte Trinité ; Vierge-Mère ; groupe de sainte Anne, de la Vierge et de l'Enfant ; sainte Claire tenant un ciboire ; saint Etienne, lié à un pieu par son étole de diacre et portant sur la tête les pierres de son supplice.

Chapelle de Saint-Ambroise, du XVIIe siècle ; statue de saint Ambroise, Vierge-Mère, saint Sylvestre, saint Michel.

Chapelle Saint-Hilaire ; elle se trouvait sur le domaine de La Haye, détruite.

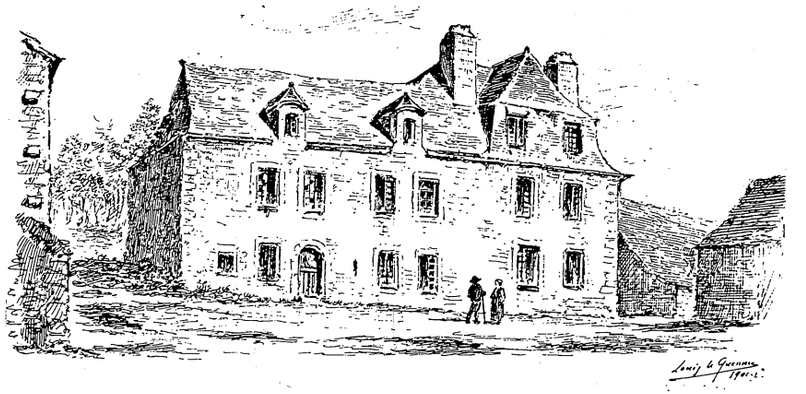
La seigneurie de la Haye-Douar fut vendue le 8 septembre 1598 par Jacques de Boderil, seigneur dudit lieu à Yves de Coatanscour pour 450 écus. Le seigneur de La Haye-Douar était fondateur de l'église de Locmaria-Berrien. Ses armes : *d'argent à trois fasces d'or chargées d'un lambel d'argent.* Saccagé et incendié lors de la révolte du papier timbré, le château a été reconstruit. Plus tard, la seigneurie passa entre autres aux familles du Parc, de La Lande, Touronce puis à la famille de Poulmic qui vendit le château en février 1779 à M. Guillart de Kersauzic.

« En mai 1786 — après le mariage de Joachim Guillart de Kersauzic avec Jeanne Sainte Limon du Timeur — cette dernière entra comme dame et maîtresse à La Haye. Jeanne Sainte Limon du Timeur était la fille d'Yves Limon du Timeur et de Marie-Anne de la Tour d'Auvergne-Corret, sœur de l'illustre soldat La Tour d'Auvergne-Corret. C'est là, chez la fille de sa sœur aînée et aimée, qu'il venait pendant ses congés et où il se faisait adresser ses correspondances » (5).

(5) — Antoine Favé, Bulletin de la Société Archéologique, 1902.

« Vers 1830, le manoir de La Haye était encore plein des souvenirs de La Tour d'Auvergne et appartenait toujours aux Guillart de Kersauzic. On y montrait la chambre où il avait demeuré, son sabre, le Christ d'ivoire qui lui avait été donné par le roi d'Espagne, une giberne usée, des pistolets, des vêtements, un plumet de grenadiers, une tabatière en corne à demi pleine qui lui avait appartenu. Le châtelain, Théophile Guillart de Kersauzic, capitaine de hussards, était un conspirateur effréné qui, de 1820 à 1848, fut mêlé à tous les soulèvements populaires et sacrifia sa santé, sa fortune et son nom à l'utopie qui lui était chère. Il donna le sabre de la Tour d'Auvergne à Garibaldi dont il était le lieutenant dans l'expédition des Mille (6) ».

La Haye... « où demeure M. de Kersauzic, le parent le plus rapproché de La Tour d'Auvergne. On y voit le portrait du premier grenadier de France en habit de soie, avec l'oiseau d'obligation sur le doigt et le bouquet à la boutonnière. On conserve aussi à La Haye les bottes et l'épée de Corret. C'est chaussé des premières et ceint de celle-ci que M. de Kersauzic se présenta en 1814 pour saluer Louis XVIII, qui eut besoin d'une explication pour comprendre ce singulier accoutrement. La maison de La Haye possède aussi le chœur du héros breton mort à Neubourg. Par un jugement récent de la Cour royale de Paris, les La Tour d'Auvergne Lauragais qui le conservaient ont dû le remettre à M. de Kersauzic dont la femme était la plus proche parente du brave Corret dit La Tour d'Auvergne». (7).



Manoir de la Haye
(en Locmaria)

(6) — Revue de Bretagne et de Vendée, 1887.

(7) — Souvestre, le Finistère en 1836.

Locmaria-Berrien possédait autrefois deux autres manoirs : Coatsaliou et le Loscoat.

Dans son *Itinéraire de Bretagne*, en 1636, Dubuisson Aubenay rapporte, sans autre précision, un renseignement qui lui fut fourni par M. de Pouchasteau : A sept ou huit lieues de Brest, au pied d'une montagne appelée *Menaré* coule un ruisseau dans lequel se peschent perles petites mais fort blanches dont la dame sur le fief du mary de qui celà est, porte un col en pendant d'oreilles et en bracelets.

PLOUYÉ

PLOUYÉ. — Ploëyé en 1426.

L'éponyme de cette paroisse est sans doute sainte Hia, Ia ou Ié, patronne de saint Yves en Cornouailles anglaise.

Eglise Saint-Pierre ; à l'exception de la tour qui est du XVIIe siècle, l'édifice actuel date de 1864.

Statues anciennes : sainte Trinité, Ecce Homo, Vierge dans une niche dit *Itron Varia A Dreo*, Vierge-Mère, saint Pierre, sainte Catherine.

Dans le cimetière il y a un petit menhir.

Chapelle dédiée à saint Salomon, roi de Bretagne, pardon le deuxième dimanche de juin, avec procession venant de l'église paroissiale, sermon, bénédiction des chevaux ; le lundi, courses de chevaux le matin, l'après-midi vêpres et procession.

Chapelle Saint-Mathurin, reconstruite en 1838, fontaine de dévotion.

Chapelle Saint-Maudez, XVIIe, fontaine de dévotion, avec saint Maudez dans la niche.

Chapelle Saint-Nicolas, qui était dans le cimetière, disparue.

En 1489 il y eut un grand soulèvement de la populace contre la noblesse... qui, ayant publiquement et à guerre ouverte par les armes, coururent... maisons des nobles, tuant tous ceux qui tombaient entre leurs mains, leur intention et leur but n'étant autre que d'exterminer tous ceux de cette qualité, afin de demeurer libres et affranchis de toute subjection, des tailles et pensions annuelles qu'ils payaient à leurs seigneurs, et revendiquer la propriété de leurs terres. Cette commune effrenée et en très grand nombre prit sa source au terroir de Carahès, ou Carhaix, et du côté d'Huelgoat, sous la conduite de trois frères paysans, qu'on dit originaires de la paroisse de

Plouyé, dont l'un avait nom Jean, mais le surnom n'est rapporté non plus que le nom des deux autres. Or, les rustiques se voyant en si grand nombre et à leur avis assez forts, ne trouvant aucune résistance, et que tout le monde s'enfuyait devant eux, ils pensaient déjà avoir tout gagné et, tournant visage vers le pays bas, vinrent peu à peu jusques à Quimper-Corentin, qu'ils osèrent bien attaquer et y entrèrent le pénultième jour de juillet l'an 1489, selon les uns, 1490, selon les autres... (8)

Brizeux traduit les faits à sa façon :

> Ainsi près de Kemper, quand, voici cinq cents ans,
> Contre les durs barons luttaient les paysans,
> Et, nus, qu'ils attaquaient, ces pâtres de Cornouailles.
> Les Chevaliers cachés sous leurs cottes de mailles,
> Jean, leur chef (saint martyr tombé là comme eux tous)
> Semait autour de lui d'épouvantables coups ;
> Et les mourants criaient, dans l'affreuse campagne :
> « Tiens bon, Jean ! tu seras duc et roi de Bretagne».
>
> (Brizeux, Les Bretons, chant XVIII « Les Gars de Plouyé »)

Les châteaux ou manoirs du Parc, de Keroman, de Kerbiquet et de Keranforest étaient, lors de la confection du papier terrier de 1680, en ruines depuis la révolte du Papier timbré en 1675.

Révolte du Papier timbré : « A l'époque de la confection du cadastre les classificateurs, hommes intelligents, et dont nous n'avons qu'à nous louer, furent de notre part l'objet d'observations fort curieuses. Quand nous leur demandâmes pourquoi de nombreux manoirs, existant jadis dans la paroisse, étaient à l'état de ruines, il nous fut répondu que ces manoirs avaient été incendiés et ruinés il y avait déjà longtemps, que la domination des anciens seigneurs n'avait pu être supportée par les habitants exploitant le sol de temps immémorial, c'est-à-dire lors de l'établissement des domaines congéables... Il ajoutèrent qu'ils achetaient toutes les propriétés appartenant aux étrangers, et quand nous leur dîmes qu'ils ne pourraient sans doute pas acquérir une terre d'une valeur de 40 à 50 000 francs qui restait à vendre, ils nous répondirent qu'ils s'en rendraient acquéreurs car ils se réuniraient un grand nombre pour se les partager » (9).

---

(8) — La date exacte est le 30 juillet 1490, mais dès le mois d'août 1489, une effervescence inquiétante s'était manifestée. La sédition éclata sous l'impulsion d'un certain Jean dit Lancien (*Ar Coz*) et gagna seize paroisses. Mémoires du chanoine Moreau sur les Guerres de la Ligue en Bretagne, publiés et annotés par H. Waquet.

(9) — Augustin, notes inédites.

Aux Archives du Finistère, dans le fonds de la Cour royale de Lesneven (10), il y a une procédure faite par le recteur de Plouyé messire Nicolas Le Roux, qui refusait leurs Pâques à 500 ou 600 personnes de la paroisse et qui accusait deux femmes de l'avoir traîné hors de l'église en le maltraitant, jusque dans le cimetière, au moment où, faute de bedeau, il sonnait lui-même les cloches pour les vêpres. Celles-ci nient, en ajoutant que le mari de l'une d'elles, Pierre Le Moiec, ayant été trouver le recteur au presbytère pour le prier de lui accorder ses Pâques, a été maltraité par lui à coups de bâton et menacé de recevoir un coup de fusil.

Noms relevés au cadastre : *Bècherel* (Augustin dit que ce nom indique une localité importante) ; *Le Bourgneuff* (les lieux de ce nom remontent à une haute antiquité) ; *Keramanac'h* ; *Mousterguen* (le monastère blanc) ! des Templiers ? ! ; à Coat Elez, *parc an Hent Meur* (la voie romaine) ; à Roscanvel, *liorz ar Castel* ; à Quenechyan, *prat ar maner* ; au Bourgneuf, *parc ar senechal* ; à Trévalec, *parc ar Sant, parc ar marc'hallac'h* ; au Rest, *Menez ar gall.*

Avant la Révolution, presque tout ce territoire appartenait à la famille de Tourzel dont les habitants étaient domaniers.

Un dicton bien connu dit :

Kompeza Brasparz
Diveina Berrien
Diradenna Plouyé
Tri zra impossubl da Zoue (11).

SCRIGNAC

SCRIGNAC. — *Strinniac* en 1388. *Strunyac* en 1448. Eglise dédiée à saint Pierre, elle avait pour trèves Bolazec et Coatquéau.

On y comptait cinq chapelles :

La chapelle Saint-Corentin, à Trénivel, est située au fond d'un vallon, près de la voie ferrée de Morlaix à Carhaix ; on y accède en traversant des prairies sur de petites chaussées formées de pavés bruts. Le site est étonnamment vert, lumineux, humide, feuillu et d'un contraste prodigieux et splendide avec les crêtes décharnées de l'Arrée et du Cragou, qui élèvent au-dessus de ce riant vallon bocager leurs rochers découpés en dentelures bizarres tandis que la forêt du Fréau couvre au sud les collines de son manteau vert sombre.

(10) — Chose curieuse, la paroisse dépendait de la sénéchaussée de Lesneven.
(11) — Revue Celtique, tome III.

La chapelle, peu considérable, est un édifice du XVIIe siècle. Au-dessus de la porte latérale sud, un écusson timbré d'une crosse et d'une mitre porte les armes de Guillaume Le Gualès, abbé du Relec en 15.. Le même écusson est répété, en couleur, dans le lobe supérieur du tympan de la vitre du chevet.

Statues de saint Corentin, sainte tenant un livre fermé, sainte tenant un glaive dont il ne reste que la poignée, deux jolis anges adorateurs provenant de l'église. Il y a un autel latéral, en pierre, surmonté d'une petite sainte aux mains jointes. Dans l'enceinte, une grande fontaine de pierre, bien démolie, avec un bassin ; la croix du placître est mutilée mais son fût, plus ancien, est un très beau morceau de granit à pans coupés, avec une base carrée se reliant par des griffes moulurées aux pans coupés. Le haut de ce fût est décoré de deux écussons timbrés d'une crosse d'anciens abbés du Relec. L'un d'eux est aux armes de Kerleau, abbé du Relec et de Bégard en 15.., l'autre, aux armes de la famille Poulard qui a dû produire un abbé du Relec dont le nom est jusqu'ici ignoré.

Au hameau de Trénivel, un ancien manoir ou prieuré dépendant de l'abaye du Relec. Il ne subsiste plus rien d'ancien.

La chapelle de Saint-Nicolas-de-Tolentino, à Scrignac, a dû, sans doute, être fondée sous l'inspiration des Augustins du couvent de Carhaix, car le saint était l'un de leurs principaux thaumaturges, et l'une des plus pures figures du Moyen Age. Il naquît en 1249 et ses parents, qui l'avaient longtemps demandé, le vouèrent à saint Nicolas, l'évêque de Myrrhe. Ses biographes le donnent comme l'un des plus grands thaumaturges de son temps. Il vivait dans un monde de merveilles, une étoile le guidait quand il allait la nuit à l'église. Il entendait la musique des anges, le Christ et la Vierge lui apparaissaient. Dans son église de Rome, les Augustins l'avaient fait peindre recevant des mains de la Vierge un pain miraculeux, en présence de saint Augustin et de sainte Monique. Ce pain le guérit pendant une maladie. Il guérissait des malades avec du pain bénit par lui. On vendait, en France, une gravure représentant le miracle ci-dessus avec une oraison que devaient réciter les malades. Au XVIIe siècle, on demandait de partout aux Augustins du pain qu'ils bénissaient et qui devenait un remède. On avait recours à saint Nicolas en temps d'épidémie. Il était aussi, à cause d'un épisode de sa vie qui l'avait rempli d'une religieuse horreur, le patron des âmes du Pur-

gatoire et des Agonisants. On le voyait, peint, priant pour les trépassés dans les couvents des Augustins de Naples et de Madrid.

La chapelle est située sur le versant d'un vallon agreste, dans un enclos en pente qu'entourent quelques arbres, chênes, châtaigniers et sapins, non loin d'une vieille voie qui doit être l'ancienne voie de Carhaix à Locquirec et à Toul an Hery. Elle est de la construction la plus rustique, simple quadrilatère de murailles avec un petit clocher courtaud.

L'autel est surmonté d'un tableau en bas-relief représentant deux anges adorant le Saint-Sacrement, ils sont agenouillés et soutiennent l'ostensoir. De chaque côté, des têtes d'angelots sont disposées en guirlandes.

A gauche, sainte tenant un livre, un groupe grandeur naturelle de l'Ecce Homo. Jésus a les mains liées et le manteau de pourpre sur les épaules. Pilate est d'un côté et de l'autre un valet ou soldat avec culottes à crevés, Pilate tient un cartel avec : Ecce Homo, saint René en évêque avec mitre. pointue. A droite, saint Nicolas de Tolentino, en moine, tenant un livre ouvert entre ses deux mains, Pieta assise, saint Jean portant l'agneau sur un livre ; à gauche petit Ecce Homo avec inscription en relief : Ecce Homo.

Au bas de la chapelle : grand vieux saint vermoulu. Fontaine à peu près démolie en dehors de l'enclos, dans un bas-fond.

Dans la chapelle, calice d'argent du XVIIIe avec inscription sur le pied : A.Y.MORVAN. DE. PLEVBIAN. P^tre^ CATH. R., poinçon d'orfèvre : C M G et deux marques sur l'anse en quintefeuille et sur l'autre un coq.

La chapelle de Saint-Hernin de Queforch se trouve un peu au-dessous du village sur une butte entourée d'un marais qui a peut-être été une motte féodale aplanie. Plus grande que Saint-Nicolas, elle est d'une construction très simple et rectangulaire avec une fenêtre à meneau et oculus sur la longère sud et une autre fenêtre à meneau au chevet. Elle porte sur le pignon du clocher la date de 1761.

L'autel est surmonté d'un grand Christ flanqué de deux anges provenant de l'ancienne église paroissiale. A gauche, saint Hernin, en pierre, tenant crosse et mitre. Grand Père Eternel coiffé de la tiare tenant devant lui le Christ en croix. Le Saint-Esprit a disparu (c'est un ancien groupe de la Trinité). A droite, curieux petit saint Guillaume, en pierre, peint, en évêque. Il porte sur la poitrine la date de L $\overline{A}$ 1564, sur les franges de son surplis V. TRAICT. P., à droite, au pied, est un écusson chargé d'un calice avec les lettres C et B et, à gauche, S. GVILLERM. Une fontaine, parmi les roseaux, est à peu près impraticable. Le village est très populeux.

Chapelle de Coatquéau. Une bulle du 12 janvier 1388 accorde des indulgences à ceux qui voudront contribuer par leurs aumônes à la réparation de la « *capella Beate Marie de Coitquayo sita infra parrochiam ecclesie Destrinnac Corisopitensis diocesis* ».

L'ancienne chapelle, en ruines, a été vendue et reconstruite à Cascadec, en Scaër, en 1926. Elle a été relevée, dans ses grandes lignes. M. Perrot, recteur, disait, en 1932, que des personnes du quartier de Coatquéau avaient fait le pèlerinage de Scaër pour revoir leur ancienne chapelle et que leur émotion avait été si grande en y pénétrant qu'elles étaient tombées en faiblesse... Cela est d'autant plus notable que les gens de Scrignac sont peu dévots.

Quand le père Maunoir fit une mission à Scrignac en 1645, le jour de la Saint-Michel, on la termina par une procession générale et il semble que les anges du ciel qu'on y représentait, descendirent pour empêcher que la pluie n'incommodât les enfants. Tout le monde vit la pluie tomber dans les champs près des grands chemins par où passait la procession et aucune goutte ne tomba sur les enfants habillés en anges (12).

Autres chapelles : Saint-Isidore, Saint-Conogan, Saint-Sébastien, toutes trois en ruines.

Le château de Montafilant appartenait en 1585 à l'évêque de Tréguier François de La Tour, qui se qualifie, dans l'acte de mariage de sa nièce Marie du Perrier avec Alexandre Le Borgne, seigneur de Lesquiffiou, célébré le 25 juillet 1585, dans la chapelle de La Tour à Plougonven : « R.P. en Dieu, messire François de La Tour, évêque de Tréguier et naguères de Cornouailles, seigneur de Penarstang et de Montafilant en Scrignac ».

Les manoirs de Kerbrat, Kergral et Kerizec furent pillés et incendiés lors de la révolte du Papier timbré en 1675 et ils étaient encore en ruines lors de la réformation du Terrier de Bretagne en 1680.

Le commandeur de La Feuillée y possédait « le membre de Lannouédic » formé des trois villages de Lannouédic, Kertanguy et Quilliou ; d'une douzaine de tenues et du moulin à eau de Lannouédic sur un ruisseau coulant au pied des montagnes d'Arrez, moulin affermé 200 livres en 1697 (13).

Noms relevés au cadastre : à Kerstrat, *Parc Moguerou* ; la Salle, *Goarem ar Zal* (château ou maison noble) ; Traouandeur, *Castel* ; Kermorvan, *Parc ar Zal* ; Trénivel, *Parc Laz* ; Porz Jaffrennou, *Coat ar Coz Forn* ; Kerboullou, *Roch ar Justiçou* (c'est là qu'on exposait les pendus) ; Coatquéau, *Castel ar Parc Maner* ; Kerizac, *Parc Rosgoff* ; Mescleun, *Goarem*

(12) — Vie du vénérable Dom Le Nobletz par J. Maunoir, livre II, chapitre 25.

(13) — Guillotin de Corson. Les Templiers hospitaliers de Saint-Jean en Bretagne.

Porz Lazou; *Guern ar Manac'h*; Kerveur, *Parc ar Moguer*; Kersech, *Coat ar gall*; Queforch, *Parc ar Peulven.*

Anciennes familles nobles : Coatquéau, sieur dudit lieu : *d'azur à trois pommes de pin d'argent.* De La Lande de Calan, sieur de Mezcleun : *d'azur au léopard d'argent, armé et couronné d'or, accompagné de sept mâcles d'argent, 4 et 3.* Du Parc de Kerannou : *d'argent à trois jumelles de gueules* (rouge). Devise : *Vaincre ou mourir.* Du Laz : *de gueules à trois éperviers d'argent becqués, membrés et gilletés d'or* (c'est-à-dire ayant le bec, les pattes et les lacets dorés). De Roquefeuille, sieur de Guernaon : *d'azur à neuf cordelières d'or.* Devise : *L'Honneur me reste, ça me suffit.*

Il y a ce proverbe qui semble prouver la grande pauvreté de la paroisse au temps jadis :

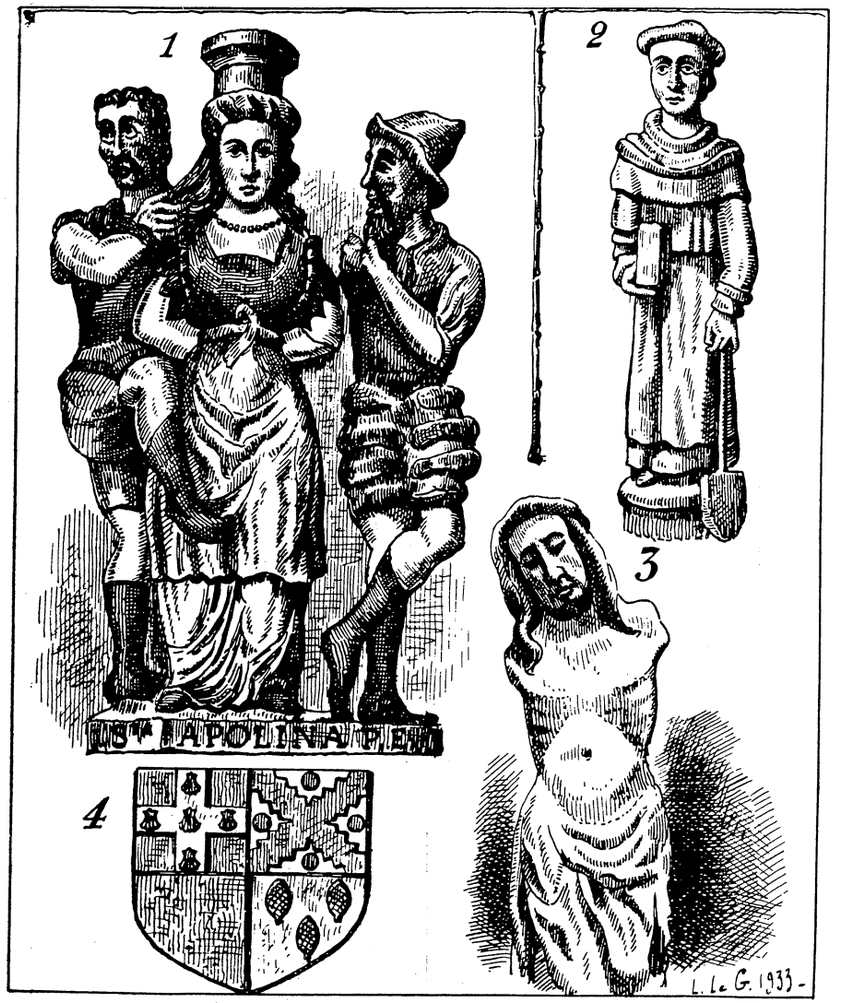
Da veneziou Skrignak
E kaser ann diaoul da grignat. (14)

(Aux montagnes de Scrignac, on envoie grignoter le diable).

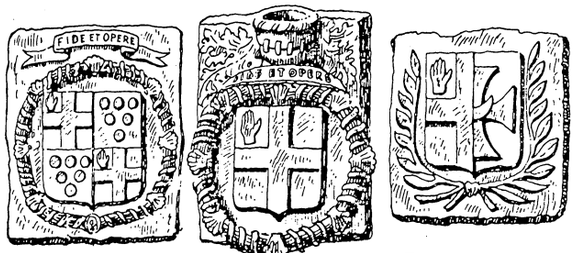
(14) — Revue Celtique III, p. 216.

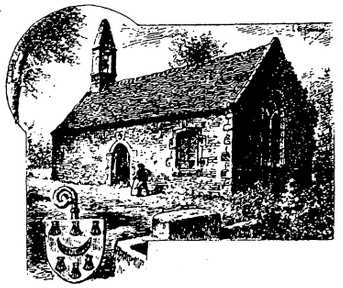


Tour Scrignac

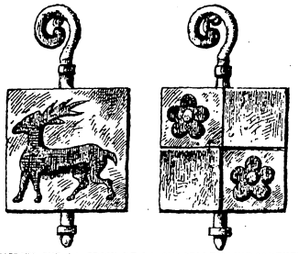


Anciennes statues de Coatqueau
actuellement au Musée départemental breton
1, 2, 3 : sainte Apolline, saint Keo, le Christ
4 : armes sculptées aux pieds de saint Keo
sur le calvaire de Coatqueau





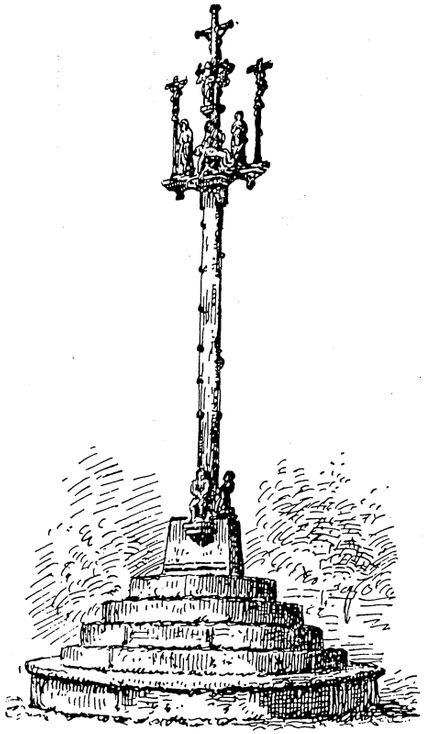
CHAPELLE SAINT-CORENTIN A TRÉNIVEL EN SCRIGNAC



ARMOIRIES SUR LA CROIX DE LA CHAPELLE SAINT-CORENTIN

D'azur au cerf d'or, armes de Pierre de Kercau, abbé du Relec en 1511. (Cliché *Feiz-ha-Breiz*)

Écartelé aux 1 et 4 de gueules à une rose d'argent, aux 2 et 3 *de sinople plein*, armes de N... Poulart, abbé du Relec en 1...



L'ancien calvaire de Coatqueau transféré à Scaër



Ruines de la chapelle de N.-D de Coatquéau, en Scrignac, telle qu'elle était en 1925.

CANTON DE SAINT-THÉGONNEC

CINQ COMMUNES : SAINT-THÉGONNEC, LOC-ÉGUINER, PLOUNÉOUR-MENEZ, LE CLOÎTRE, PLEYBER-CHRIST

SAINT-THÉGONNEC

SAINT-THÉGONNEC. — Ploe Yber Rivail vers 1330 ; *Pleyber Saint Gonneuc* en 1448. Saint-Thégonnec est cité par Dom Lobineau en son « *Catalogue de plusieurs saints dont l'histoire n'est que peu ou point connue* » ; il l'appelle saint Egonnec ou Egonneuc. Dans l'ancienne vie de saint Pol-Aurélien, saint Thégonnec est nommé Quonoc, Coquonoc ou Toquonoc, par addition du préfixe *To*, qui a un sens effectueux. Il suivit le fondateur de l'évêché de Léon dans ses pérégrinations en Armorique, au commencement du VIe siècle. Selon l'hagiographe, saint Thégonnec, célèbre par ses vertus, a mérité, comme les treize autres disciples de saint Pol-Aurélien, d'avoir des églises sous son patronage Saint-Thégonnec, dans le Léon ; Plogonnec, au diocèse de Quimper ; Saint-Connec, dans celui de Saint-Brieuc. Sa fête se célèbre le 6 septembre ; il est invoqué pour la préservation des récoltes.

Saint-Thégonnec, un des gros bourgs du Finistère, atteint comme population agglomérée le chiffre de 600. Le bourg était autrefois traversé par la route nationale de Paris à Brest. La sation du chemin de fer, établie au hameau du Marquès, est située à deux kilomètres et demi au sud. Pour s'y rendre, de la gare, on suit une route quelque peu monotone, encaissée entre de hauts talus, couronnés d'ajoncs et de ronces.

A un kilomètre de Saint-Thégonnec, dans un enclos assez vaste, entouré d'arbres, est une croix de mission en kersanton datée de 1867 et signée : Jean L'Archantec. Trois marches supportent un soubassement cubique. Le fût de la croix a des nodosités autour desquelles courent des branches de laurier, aboutissant à un chapiteau gothique formant l'embase de la croix, dont les croisillons sont terminés en gros fleurons feuillagés. L'image du Christ est de grandeur naturelle.

Peu après la route descend en pente rapide et la magnifique tour de l'église paroissiale apparaît, tandis que dans le lointain se profile la flèche aérienne de l'église de Guiclan. Sur la place de Saint-Thégonnec, on se trouve en présence d'un ensemble monumental des plus complets : l'arc de triomphe, l'ossuaire, le calvaire, encadrant de la façon la plus heureuse les nobles lignes architecturales de l'église, à l'angle sud-ouest de laquelle une arcade forme un passage couvert très décoratif.

L'arc triomphal, décoré de lanternons se compose de quatre pilastres formant trois ouvertures; la principale est surmontée de niches à frontons dont l'une contient la statuette du saint patron de la paroisse. Dans la frise centrale, on lit ce quatrain rimé, en moyen-breton, avec rimes internes, et la date 1587 :

ITROVN MARIA. GVIR : SICOVR
NI : HO. PET : CHVANTEC : DON : RECOVR
HVI. EN : QVENTAF ADVOCADES :
EVIT : PECHER : HA : PECHERES.

(Madame Marie de Vrai Secours — Nous vous prions ardemment de nous secourir — O vous, la première avocate pour le pécheur et la pécheresse).

De chaque côté de la date 1587 est grossièrement sculptée, en bas-relief, l'image d'un bœuf qui, selon la légende, servait au saint pour le transport des matériaux destinés à la construction de son ermitage. Cet animal symbolique se retrouve sur le calvaire et sur le porche.

Franchissant l'arc de triomphe, nous voici dans le cimetière. A gauche s'élève un splendide ossuaire, transformé aujourd'hui en une chapelle dédiée à saint Joseph. C'est un monument du style Renaissance, mais datant seulement de la fin du XVIIe siècle.

Sur le soubassement de l'abside on lit :

CE; RELIQVAIRE : FVT : FONDE : L'AN
1676 : LORS : Y : BRETON : ET : P : CARO : F

et sur le premier contrefort :

P : MAGVET
Y : FAGOT
F : 1677

Les pignons de l'abside, ajourés de larges fenêtres aux tympans flamboyants, sont surmontés, de même que les contreforts, de hauts lanternons carrés. Le premier étage de la façade principale donnant sur le cimetière se compose de six fenêtres, séparées par des colonnes aux

chapiteaux d'ordre corinthien. Au-dessus, une série de niches à coquilles, aussi placées entre des colonnes corinthiennes, correspond aux ouvertures de l'étage inférieur.

Au milieu de cette façade une porte en plein cintre est surmontée d'un fronton triangulaire rompu, encadrant une niche centrale où s'abrite une statue de saint Pol-Aurélien qui tient en laisse le dragon.

Entre les deux étages, sur tout le pourtour de l'édifice, court une frise aux moulures saillantes, sur laquelle se développe cette longue inscription :

C'EST : VNE : BONNE : ET : SAINTE : PANSEE : DE : PRIER : POVR : LES : FIDELES : TREPASSES : REQVIESCANT : IN : PACE : AMEN : HODIE : MIHI : CRAS : TIBI : O : PECHEVRS : REPANTEZ : VOVS : ESTANTS : VIVANTS : CAR : A : NOVS : MORTS : IL : N'EST : PLVS : TEMPS : PRIEZ : POVR : NOVS : TREPASSE : CAR : VN : DE : CES : JOVRS : VOVS : EN : SEREZ : SOIEZ : EN : PAIX :

A l'intérieur de la chapelle, un retable à colonnes torses avec, au milieu, la statue de saint Joseph décorant le chœur. Dans le fronton, le Père Eternel, tenant un globe, est accosté de deux petits anges dodus qui ressemblent à des amours. Plus bas, les statuettes de saint Pierre et de saint Jean entourent un bas-relief moderne de la mort de saint Joseph. La frise sculptée qui règne sur tout le pourtour de l'intérieur est coupée, de distance en distance, par des statues d'anges portant les instruments de la Passion :

Du côté de l'Evangile	**Du côté de l'Epitre**
1) — Inscription : J.N.R.J.	6) — Couronne d'épines
2) — Colonne de la Flagellation surmontée du coq	7) — Lance
3) — Croix	8) — Eponge
4) — Fouet et verges	9) — Marteau et clous
5) — Tenailles	10) — Echelle

Au-dessous de l'autel règne une crypte où l'on descend par un escalier de quelques marches. Dans cette crypte se trouve une remarquable Mise au tombeau, formant un groupe de dix personnages polychromes, en bois sculpté, de grandeur naturelle d'une très correcte exécution. Il convient de citer notamment le Christ et la Véronique.

Le calvaire, placé non loin du porche sud de l'église, fait face à l'ossuaire. Ses trois croix sont hors de proportions avec le massif rectangulaire très simple qui leur sert de soubassement. Ce soubassement est surmonté de statues groupées sans art, mais la croix principale avec ses

deux anges dont les bras tendus recueillent dans un calice le sang des mains de l'Homme-Dieu, ses deux rangs de consoles chargées de statuettes, où, sur la première, chevauchent saint Longin et son compagnon, ne le cède en rien comme exécution aux monuments du même genre dans notre pays.

Le calvaire de Saint-Thégonnec eut été détruit sous la Révolution, sans l'énergie du maire qui résista aux ordres du district de Morlaix, lui enjoignant le 16 thermidor, an II, sous peine d'être traité en suspect, d'avoir à faire disparaître les croix, « ces restes impurs du fanatisme qui insultent aux regards des bons citoyens ». Le barde Théodore Botrel, dans ses « *Bretons têtus* » (1), a poétiquement paraphrasé la réponse que la tradition attribue au maire de Saint-Thégonnec :

— Avec nos durs leviers, parmi les folles herbes.
Tous vos Bons Dieux sculptés nous vous les abattrons !
— Nous avons des clochers superbes :
En les regardant nous prierons.

Et comme on le menace de faire démolir le clocher du bourg, le maire reprend : Alors, nous prierons devant les étoiles ; celles-là, vous ne pourrez pas les abattre !

— De votre obscur Passé quand nous fendrons les voiles
Vos fiers clochers à jour baiseront les pavés...
— Nous prierons devant les Etoiles :
Abattez-les si vous pouvez !

L'église actuelle de Saint-Thégonnec ne possédait primitivement qu'une tour sommée d'une petite flèche à crochets datant de 1563 ; par imitation de ce qui s'était fait à Pleyben, dans la Cornouaille, on édifia tout au commencement du XVIIe siècle, contre la longère sud de l'église, un porche surmonté d'une tour monumentale et décoré de niches très fouillées. Dans celles-ci sont, d'un côté, la statue de l'archange Gabriel et, de l'autre, la Sainte Vierge agenouillée ; à droite, saint Nicolas et les trois petits enfants, et à gauche, saint Jean l'Evangéliste, aux pieds duquel on lit :

I : MAZE : IAN
NE : INISAN : MA
FAICT : FAIRE
: S : IAN :

Sur le côté du siège où est assis le saint Evangéliste est gravée la signature du sculpteur landernéen qui a exécuté ce morceau :

R : DORE : MA : FAICT

(1) — *Contes du Lit-Clos*, p. 177.

Les douze niches à l'intérieur du porche n'ont conservé que quatre des statues qui les ornaient autrefois ; ce sont celles de saint Pierre, saint Jean, saint Jacques et saint Thomas ou saint Simon.

Au-dessus s'érige la grande tour carrée, épaulée de robustes contreforts et terminée par une plate-forme garnie d'une balustrade à forte saillie. Un dôme central, surmonté d'une suite de lanternons hardis est accosté de quatre clochetons d'angle, le tout formant un couronnement d'une suprême élégance.

« L'église, comme bâtiment, écrit le chanoine Abgrall (2), se recommande surtout par ses vastes dimensions et par la hauteur de sa nef centrale qui date de 1777. Mais dans son mobilier elle contient certaines pièces plus anciennes qui sont de vrais chef-d'œuvre et qui méritent toute notre attention ; et d'abord un autel à retable dans le bas-côté midi, le siège triple du célébrant et de ses assistants avec ses jolies arabesques et ses trois médaillons représentant le baptême de Notre-Seigneur, le sacrifice d'Abraham et le prophète Elie au désert.

« Mais c'est surtout la chaire à prêcher qui est l'œuvre capitale par l'ampleur de ses formes, la puissance et le fini de ses sculptures. Dans la couronne qui la supporte et dans tout le soubassement de la cuve on a prodigué les feuillages, les volutes, les palmes, les arabesques, les couronnes, les draperies, les cartouches, les bandelettes enroulées. Aux quatre angles de la corniche basse, couverte de feuilles et de fleurs de roses, sont assis quatre anges tenant des attributs. Dans les panneaux de la cuve, les quatre Evangélistes en grand relief se détachent sur un fond riche de paysage et d'architecture, avec encadrement de roses, guirlandes, et festons. En haut une grande corniche de feuillages. Sur la cage d'escalier se retrouvent encore les arabesques, les roses et les festons ; et les panneaux renferment les quatre grands docteurs d'Occident : saint Grégoire le Grand, saint Ambroise, saint Augustin et saint Jérôme. Le médaillon du dossier représente le Seigneur donnant à Moïse les deux tables de la loi ; deux anges soutiennent le dais ou abat-voix. Sous celui-ci, le Saint-Esprit, dans une gloire entourée de nuages ; à chaque angle un petit ange ailé ; plus haut des têtes d'anges, puis des feuillages, et au sommet, debout sur un globe, une renommée sonnant de la trompette.

« Au-dessus de la chaire est une niche à volets abritant le patron, saint Thégonnec, et différentes scènes de sa vie, en bas-relief. En face, une autre niche semblable qui contient la statue de Notre-Dame-de-Bon-Secours,

(2) — *Livre d'or des Eglises de Bretagne*, N° 7, p. 3.

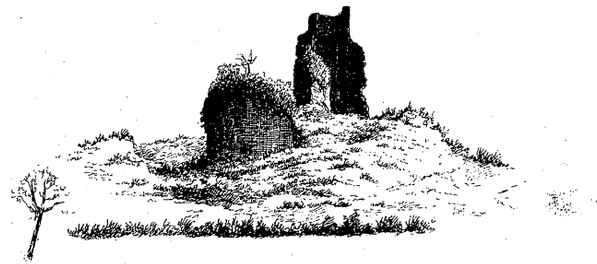
entourée d'un arbre de Jessé et des cinq sujets suivants : l'Annonciation, la Visitation, l'Adoration des bergers et des mages, la Présentation de l'Enfant Jésus au temple. »

Dans le bourg, on remarque plusieurs vieilles maisons de tisserands et de marchands de toile, à escalier extérieur abrité sous un auvent. Au-dessous de Saint-Thégonnec, un peu en aval de la nouvelle route, l'ancien chemin de Morlaix à Brest, qui suit à peu près le tracé de la voie romaine, reliant jadis ces deux localités, franchit la Penzé sur un vieux pont en dos d'âne, drapé de lierre, dans un site charmant.

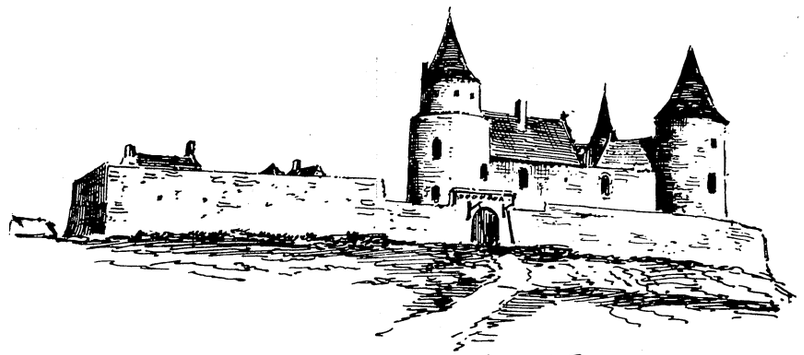
La commune est bordée à l'est par le ruisseau de Coatoulsac'h et à l'ouest par la rivière de la Penzé, qui sillonnent tous deux de profondes coulées encaissées entre les coteaux riants ou sauvages, « alternativement couverts (*Bretagne contemporaine, Finistère,* p. 87), de taillis ombreux, d'ajoncs en fleurs et de rouges bruyères. Des bouleaux, des saules, des peupliers liés par des guirlandes de chèvrefeuille et de houblon traînant jusqu'à terre, ménagent des dômes de verdure au-dessus de ces eaux limpides qui serpentent au milieu de prairies émaillées d'iris, de renoncules et de centaurées. »

Au confluent de ces deux cours d'eau, l'extrême pointe d'un verdoyant promontoire, les ruines du château de Penhoat, fantôme féodal drapé dans son linceul de lierre, semblent encore surveiller la vallée. Les restes de cette forteresse, construite au XIIIe siècle par Guillaume, sire de Penhoat, au retour de la croisade de 1248, et démolie pendant la Ligue, ne consistent plus qu'en deux tronçons de tours cylindriques, à pans coupés intérieurement, et revêtues de pierres de taille. La plus haute de ces tours, celle du sud, naguère surmontée des débris d'un châtelet, mesure encore une vingtaine de mètres de hauteur au-dessus des douves. Une épaisse courtine l'unissait à la tour du nord, moins élevée, puis se repliait vers l'ouest, et revenait joindre le donjon en couronnant un versant très escarpé, dont la Penzé baigne le pied. Au sud, un ouvrage avancé établi de ce côté, le plus accessible à l'ennemi, pour protéger la place, offre une enceinte rectangulaire défendue par un second fossé. Souvestre et Courcy ont admiré le frais paysage que présente, dans la large embrasure d'une fenêtre gothique la tour du nord, le vert et riche vallon où les deux rivières s'unissent devant la chaussée qui franchissait la voie romaine de Morlaix à Plouguerneau. A 800 mètres au sud des ruines, sur la lisière du bois de Coatvoult, on trouve un camp retranché, dit *Castel-Douar* ou *Tossen ar Baroun*, qui fut le siège primitif de la seigneurie de Penhoat. C'est une enceinte ovale bordée de douves et surmontée d'une belle motte de dix ou douze mètres d'élévation.

La famille de Penhoat, issue en ramage des anciens comtes de Léon, et dont un dicton local célébrait l'antiquité, portait comme armoiries : *d'or à la fasce de gueules*, et pour devise *Red eo* (Il faut). Après avoir produit nombre de vaillants guerriers, parmi lesquels Guillaume de Penhoat le Boiteux, capitaine de Rennes en 1356, l'un des principaux partisans de Charles de Blois, et son fils Jean, amiral de Bretagne en 1401 et capitaine de Morlaix, elle s'est fondue en 1475 dans Rohan-Gié d'où la baronnie de Penhoat a passé aux Rosmadec, le vicomte du Rumain et de Kerouartz.



Ruines du château de Penhoat



— Reconstitution hypothétique du château de Penhoat. —

Au sud du bois de Coatvoult sont les ruines du manoir de ce nom, jadis possédé par les Kergorlay et qui possédait une chapelle actuellement détruite. Plus près du bourg existe, dans une petite vallée, la gentilhommière à tourelle de Penfao, ancienne terre des du Plessis. Il y a quelques années, on a découvert dans son jardin un étui de plomb contenant des bijoux aux armoiries des Coëtlosquet, seigneurs de Penfao au XVIIIe siècle.

Un autre manoir important était le Herlan, situé sur une colline dominant le cours de la Penzé, au sud du bourg, et qui passait pour être une *juveignerie* des anciens barons de Penhoat. Isabelle, dame du lieu, épousa vers 1430 Hervé Huon, seigneur de Trohéon en Sibiril, fils d'Eon, tué à Azincourt en 1415 d'où le fief du Herlan a passé aux Kergournadec'h, de La Forest, du Parc-Lezversault et Provost de Boisbilly. L'ancienne demeure n'existe plus. Un singulier calvaire moderne, reposant sur une table de granit que soutiennent quatre colonnes, se voit non loin de là, près du hameau de Luzec.

D'autres manoirs dominaient aussi la vallée du Coatoulsac'h qui limite à l'est la commune, jusqu'au point que traverse, dans un endroit désert jadis très mal famé et redouté des voyageurs, la veille route de Paris à Brest. En amont du vallon du Pont, dans un joli bois de haute futaie, se cache la maison de campagne du Quellennec, accompagnée d'une chapelle et qui a remplacé un vieux manoir transmis en 1587 par alliance des La Boixière aux Kerhoas.

Plus haut, on rencontre les restes du manoir de Kerenot, avec chapelle ruinée, autrefois aux Denys, Simon et Coëtlosquet.

A quatre kilomètres au sud du bourg se trouve la chapelle moderne de Sainte-Brigitte, sur la route de Plounéour-Ménez. Elle est voisine de Lanivinon, que possédait en 1485 Jean de Kersauson, capitaine du navire de guerre *La Figue*, de Brest, et du manoir de Kervilit, dont était seigneur, en 1670, Bernard Crouézé, sénéchal au présidial de Quimper.

LOC-EGUINER

LOC-ÉGUINER. — Saint Eguiner, qu'on connaît aussi sous le nom d'Eguinar et de Fingar, était fils d'un petit roi d'une province d'Hybernie.

Converti au christianisme par saint Patrice, vers le milieu du Ve siècle, le jeune prince fut banni par son père, en compagnie d'un grand nombre de seigneurs qui avaient suivi son exemple.

Les exilés abordèrent en Armorique, sur la côte de Cornouaille, mais assillis aussitôt leur débarquement, deux cents des leurs furent massacrés par l'armée du prince Théodoric, averti secrètement de leur arrivée. « Saint Guiner qui, avec le reste, suivoit de loin, dit Albert le Grand, voyant ce massacre, et que l'ennemy venoit à toute bride vers eux, exhorta ses compagnons à endurer patiemment la mort pour l'amour de Jésus-Christ; et voyant venir Théodoric, l'épée sanglante en main, criant : « A mort, à mort, ces hypocrites! » il le reprit de sa cruauté; mais ne gagnant rien, il se mit à genoux, exhortant ses compagnons à la patience, et, s'appuyant sur son baston, tendit le col au Tyran, qui, d'un coup d'épée, lui enleva la teste et fit massacrer ses compagnons. »

Loc-Eguiner, ancienne trève de Plounéour-Ménez, fut érigée en paroisse en 1843 et en commune en 1866. L'église, datée de 1566, est formée de deux édifices jumelés formant deux nefs parallèles, séparées par une rangée de colonnes cylindriques supportant des arcades en tiers-point, disposition qu'on retrouvait aux anciennes chapelles de Loc-Maria en Plouzané et de Trézien en Plouarzel. Une porte gothique, à crossettes et pinacles, ainsi que les tympans flamboyants des fenêtres indiquent une construction du XVIe siècle, quoique sur le pignon de la nef nord on lise cette inscription :

IHS : M : Y : MER
F : LAN : 1736 : I : MER : FAB :

A l'intérieur, quelques anciennes statues valent d'être signalées. A l'autel de droite, dédié au Sacré-Cœur et décoré de boiseries du XVIIe siècle, nous trouvons deux statues gothiques : Notre-Dame-de-Bon-Secours et saint Jean Baptiste portant l'agneau. Dans la fenêtre voisine, les fragments d'un vitrail colorié laissent encore apercevoir la scène du Baptême de Notre-Seigneur par saint Jean.

A l'autel de gauche on vénère les statues de saint Eguiner, curieusement vêtu, et d'une Vierge-Mère assise dite : Notre-Dame-du-Mur, à cause de sa ressemblance avec la célèbre statue morlaisienne. La table de cet autel est ornée de quatre bas-reliefs : l'Annonciation, la Visitation, la Nativité et la Présentation au Temple. Contre l'un des piliers, Vierge-Mère et Christ

archaïque. Le fait que saint Jean est, avec saint Eguiner, le patron de la chapelle, semblerait indiquer que celle-ci, située sur une importante voie ancienne, a jadis été un établissement ou une aumônerie de chevaliers Hospitaliers.

Dans le cimetière est une belle croix ancienne avec personnages et anges eucharistiques recueillant le précieux sang dans un calice.



Vers le nord de l'église, au bas d'un placître garni d'arbres qui l'ombragent, est la fontaine de Saint-Eguiner, datée de 1697, abritant une statue mutilée du saint patron du lieu. On a trouvé dans ce placître des fragments de briques romaines. A peu de distance s'élève une très belle motte entourée de douves profondes et mesurant près de douze mètres de hauteur sur cent vingt de circonférence à la base. Cette butte passe pour contenir le trésor des sept paroisses. C'est en tout cas un poste fortifié jalonnant la grande voie de Carhaix à Plouguerneau qui franchit à ses pieds la rivière de Penzé.

Le seul manoir de la trève était Kergaradec, que Louis Barbier, seigneur de Kerjean, donna en 1592 en dot à sa fille Jeanne, mariée à Yves, seigneur de Coatanscour en Plourin.

PLOUNÉOUR-MÉNEZ

PLOUNÉOUR-MÉNEZ. — Ploeneoul en 1172 : *Ploe-Neour* in Monte vers 1330. (*Paroisse d'Enéour de la Montagne*). L'église dédiée à saint Enéour, frère de sainte Thumette, l'une des compagnes de sainte Ursule, lequel y est enterré, selon la tradition, est un édifice du XVIIe siècle, aux fenêtres de style flamboyant, sans transept, et formé de trois nefs ayant chacune sa toiture distincte. Le portail latéral, dans les niches duquel se voyaient autrefois les statues des douze Apôtres, n'en a conservé que deux ainsi qu'un groupe de la Trinité au-dessus de l'arcade intérieure. Il est flanqué d'une tourelle d'escalier qui conduit à l'ancienne chambre des archives.

Le clocher, assez élevé, dont la base est presque séparée de l'église, comme à Sizun et à Landivisiau, rappelle celui de Commana, avec sa tour sans galerie et sa flèche dépourvue de clochetons. Il fut foudroyé le 7 décembre 1847 par un terrible coup de tonnerre qui ravagea toute l'église.

Les autels latéraux sont surmontés de beaux retables du XVIIIe siècle, sculptés en haut-relief et d'un dessin très pur. Celui de l'autel nord figure le Purgatoire. Au-dessus des flammes, l'Enfant Jésus pose les pieds sur un monogramme du Christ; de chaque côté, des religieux portant l'habit de saint Dominique, lèvent les yeux vers le divin Sauveur en des attitudes suppliantes. Dans le haut du retable plane le Père Eternel, accompagné d'anges portant les instruments de la Passion.

Dans la partie centrale du retable du Rosaire, avec son groupe obligé de Notre-Dame et de son divin Fils, de saint Dominique et de sainte Catherine de Sienne, s'élèvent les pignons et les tourelles de hautes constructions représentant, dit-on, l'ancienne abbaye du Relecq, telle qu'elle existait au moment où furent faites ces sculptures. Les moines Bernardins du Relecq étaient seigneurs de la paroisse, et l'on dit que c'est par une malice de leur part que le sculpteur du retable du Purgatoire y a représenté, plongés dans le feu purificateur, des religieux Dominicains de Morlaix, dont ils avaient eu à se plaindre.

Les fonts baptismaux, de style Renaissance, sont décorés aux angles de niches abritant les statues bien exécutées des quatre Evangélistes ayant chacun, à ses pieds, son attribut caractéristique : l'aigle, l'ange, le lion et le bœuf.

Quelques statues modernes et une seule statue ancienne ornent le chœur : c'est celle de saint Enéour représenté avec la crosse et la mitre, mais

sans croix pectorale. Dans le bas-côté droit, il y a un saint Etienne portant, dans un pan de sa robe, les pierres qui servirent à le lapider.

L'entrée du cimetière entourant l'église se compose de trois piliers massifs et lourds, terminés en lanternons et creusés de niches où sont encore quelques statues en pierre. Ces piliers sont reliés entre eux par deux arcs en plein cintre : l'une des ouvertures forme échalier ; l'autre est munie d'une grille en fer forgé.

La commune de Plounéour-Ménez offre une grande diversité d'aspects. Au sud, sur les croupes dénudées des hauts contreforts de l'Arrée, s'étend une herbe rase, mélangée de landes aux fleurs d'or, de fougères desséchées et de bruyères couleur d'améthyste, qui encadrent de leurs tonalités douces les vieux rochers de granit, recouverts de lichens aux reflets argentés, et atténuent l'harmonie un peu sévère des lignes de Roc'h-Trédudon et de Roc'h-ar-Feunteun, qui se profilent à l'horizon. En cette partie de la commune, l'élevage des bestiaux supplée à la pauvreté du sol. On y montre à l'est du Roc'h Trévézel un énorme bloc de pierre creusé de cavités où les gens croient voir l'empreinte du chapeau, du livre et des sandales de saint Enéour, ainsi que la marque de son corps, là même où il mourut, après s'être sanctifié dans cette solitude.

L'autre portion du territoire de Plounéour-Ménez, suivant une ligne qui couperait la commune du sud-ouest au nord-est, est ravissante. Les nombreux ruisseaux qui l'arrosent traversent de riants vallons et s'épandent, en babillardes cascatelles, sur les rocs erratiques dont est parsemé leur lit, lorqu'ils ne coulent pas paresseusement à l'ombre des grands arbres bordant leurs rives.

A cinq kilomètres à l'est du bourg, dans un vallon jadis plein de verdure et de fraîcheur, mais tristement déboisé, au bord d'un étang, s'élèvent les ruines de la célèbre abbaye du Relecq. Elle est bâtie sur l'emplacement de celle de Gerber, dont saint Paul-Aurélien fut le fondateur au VIe siècle et saint Tanguy le premier abbé.

C'est aux abords de cette abbaye qu'eut lieu, l'an 554, la sanglante bataille livrée par le roi Judual au tyran Comorre, qui y perdit la couronne de Domnonée et la vie. « La tradition a conservé la mémoire de l'emplacement où tomba Comorre, au lieu nommé Branc-Hallec (branche de saule), entre le monastère et le pied des montagnes d'Arez. On y montrait encore, il y a peu d'années, une pierre schisteuse qui, disait-on, recouvrait les restes du comte de Poher. Cette pierre est maintenant recouverte à son tour d'un talus élevé sur les terrains vagues dont elle est entourée. Les soldats de Comorre, ayant été enterrés près du couvent de Gerber, on changea ce nom

en celui de *Relegou* (Reliques) aujourd'hui Relecq, traduit dans les chartes par *Abbatia de Reliquiis.* » (3).

En 1132, sept moines de la réforme de Cîteaux, venus de Bégar, s'installèrent au Relecq à la demande d'Hervé II, vicomte de Léon, qui dota le nouveau monastère.

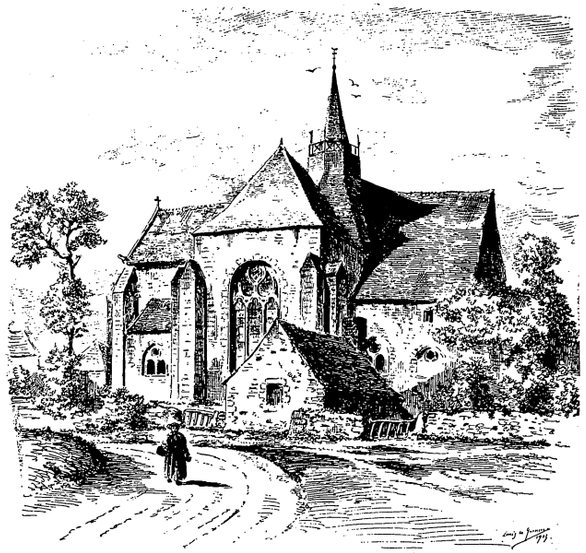
L'abbaye du Relecq fut détruite vers 1370, par les maladies contagieuses et les compagnies de routiers. En 1376, le pape accordait des indulgences aux fidèles qui contribuaient à sa restauration. Elle subit encore de grands ravages à l'époque de la Ligue, notamment lorsqu'en 1594 les troupes du duc de Mercœur et celles du général espagnol don Juan de l'Aguila s'y réunirent pour tenter de débloquer le château de Morlaix, assiégé par le maréchal d'Aumont. Mgr. René de Rieux, évêque de Léon et abbé du Relecq, y mourut le 8 mars 1651. On voit ses armoiries (*neuf besants*) gisant près du pignon ouest de la chapelle. Les bâtiments conventuels, dont l'un est daté de 1692, furent presque totalement rebâtis en 1774 par l'ingénieur Jacques Piou. L'abbaye ne contenait plus, lors de sa fermeture en 1791, que quatre religieux. Vendue comme bien national, elle fut acquise, le 13 ventôse an II, par André Le Hénaff. Son dernier prieur, dom Verguet, avait été élu, le 3 août 1789, député du clergé de Léon à l'Assemblée Nationale. Il prêta serment, devint vicaire épiscopal de l'évêque intrus de Langres, puis apostasia, prit femme, et après avoir été sous-préfet de Lure en 1800, il se retira dans son pays natal à Montarlot en Franche-Comté, où il est mort en 1814.

Dans les tenues dépendant de l'abbaye, on suivait jadis un usement particulier, dit de « quevaise ». D'après cet usage, c'était le plus jeune fils, et non l'aîné, qui héritait la terre ; mais la succession collatérale n'avait point lieu, et en cas de mort sans enfants d'un « quevaisier », la terre faisait retour au monastère.

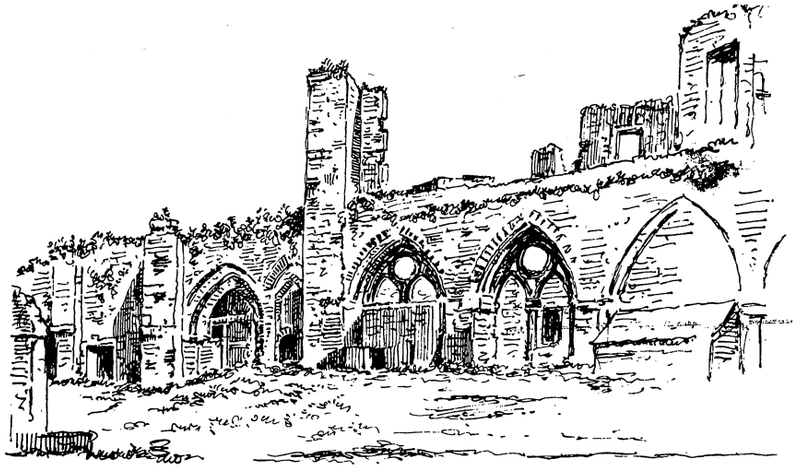
Il ne reste plus aujourd'hui que des bâtiments délabrés et des ruines, mais l'église abbatiale, qui remonte partiellement à l'époque de cette fondation, a été restaurée en 1894, grâce à l'initiative du chanoine Jouve, recteur de Plounéour-Ménez. Il eut l'heureuse idée de remettre au jour l'appareil des lourds piliers carrés et le détail des curieux chapiteaux dont ils sont ornés, en faisant disparaître l'ignoble badigeon de chaux sous lequel, dans la première moitié du siècle dernier, on cachait les détails si intéressants de nos vieux monuments, en invoquant le prétexte de conservation et d'entretien.

La grande chapelle latérale de droite fut ajoutée au XVIe siècle par les

(3) — Pol de Courcy, de Rennes à Brest et à Saint-Malo, p. 280.



Chapelle du Relec
en Plounéour-Ménez



Ruines de l'abbaye du Relec (1821)

seigneurs du Bois de la Roche en Commana, qui y avaient leur tombeau dans un enfeu orné des armes de Cornouaille, pleines et alliées à celles des Kergorlay et des Poulmic. Une chapelle carrée, située à droite du maître-autel, contient l'autel richement sculpté (XVIIe siècle), et la statue vénérée de Notre-Dame du Relecq, très belle Vierge-mère de l'époque gothique reposant sur un socle soutenu de deux cariatides et de deux Vertus cardinales, la Force et la Prudence. Au chœur sont les statues de saint Benoît et de saint Bernard, fondateurs de l'Ordre de Cîteaux.

Le pardon de Notre-Dame du Relecq, qui se célèbre le 15 Août, attire chaque année un grand concours de pèlerins. La tradition d'y offrir des poules blanches pondeuses existe encore, mais nous ne savons si l'usage, signalé par Pol de Courcy, d'apporter des mesures d'avoine renfermées dans des bonnets d'enfants, s'est perpétuée jusqu'à nos jours. L'eau de la fontaine qui coule au chevet de l'église guérit, dit-on, les maux de ventre et les rhumatismes.

Dans le bras nord du transept, un escalier bordé d'une lourde balustrade de granit conduisait à l'étage au-dessus de la salle capitulaire, dont il ne reste que les murs et les élégants culs-de-lampe qui recevaient la retombée des voûtes.

Au-dessus de cet escalier on lit cette inscription :

MONASTERII : ŒRE : REPARATA : ET : ORNATA : TECTA : AETATE CASVRA : IOANNIS : BAPTISTAE : CVRA : ARCHIMANDRITAE : 1691.

Le cloître est totalement détruit, mais il subsite encore, outre les débris de la salle capitulaire transformée en jardin potager, quelques voûtes en ogive qui, dit-on, étaient jadis les celliers du couvent.

Une autre fontaine pyramidale, dont les eaux jaillissent en gerbes cristallines, occupe le centre de la grande cour, d'où l'on découvre la sévère campagne environnante, avec l'étang au premier plan. A quelque distance, la route de Plounéour traverse la chaussée d'un second étang en amont de celui-ci. D'après la légende, Morlaix doit périr un jour, submergé par l'eau de ces étangs, qui rompront soudain leur digue et se déverseront en torrent dans la vallée, balayant et détruisant tout. Jadis, raconte-t-on, la communauté morlaisienne entretenait au Relecq un courrier qui, sans cesse en faction sur la chaussée, un pied dans l'étrier de son cheval, n'attendait que la rupture du barrage pour descendre ventre à terre à Morlaix et donner l'alarme !... La même légende se retrouve à l'Etang-au-Duc, près Ploërmel, dont les eaux emporteront la ville de Malestroit.

A l'ouest de l'abbaye, un mur en pierres sèches qui enclosait l'ancien

parc des moines est appelé *Moguer an Diaoul* (le Mur du Diable) parce que la légende lui attribue une origine satanique. Il borde un vieux chemin qui court au sud vers Châteauneuf-du-Faou, et paraît être l'ancienne voie de Morlaix à Concarneau.

A un kilomètre dans l'est du Relecq, une fontaine est dite des *Trois Evêques*, parce qu'elle se trouvait au point de jonction des trois évêchés de Léon, de Cornouaille et de Tréguier.

Dans l'ouest du bourg, le manoir reconstruit de Penhoat est proche de la petite chapelle de Saint-Divy timbrée sur sa porte des armoiries de la famille Le Scaff.

Au nord de la commune, au milieu des bois touffus, confinant à ceux du Relecq, s'élève le château de Coëtlosquet (4), construction du XVIIIe siècle, avec pavillon à ses deux extrémités et précédée d'une terrasse bordée d'une balustrade de granit. La famille de Coëtlosquet, dont un des membres se croisa en 1248, portait : *de sable semé de billettes d'argent, au lion morné de même, sur le tout.* Cette famille a produit un évêque, Mgr. Jean-Gilles du Coëtlosquet, mort en 1784, membre de l'Académie française, abbé de Tournus et de Saint-Paul de Verdun, évêque de Limoges et précepteur des enfants de France, depuis Louis XVI, Louis XVIII et Charles X. La chapelle seigneuriale en ruines contient trois belles statues : une Vierge-Mère, une sainte Anne, un saint Nicodème. Il y a aussi un charmant moulin de 1602 et un étang joliment encadré de feuillage. Près du village voisin de Mesquéault est un grand dolmen ruiné, et une pierre branlante sur la colline de Kervengant.

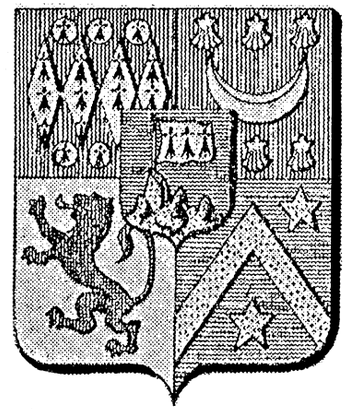
LE CLOÎTRE-PLOURIN

LE CLOÎTRE-PLOURIN (5). — Le village du Cloître, ancienne trève de Plourin, doit son origine à un prieuré dépendant de l'abbaye du Relecq, et placé comme cette dernière sous le vocable de la Sainte Vierge. De là vient sans doute le nom de *Cloestre* ou Cloître porté par la commune. Le bourg est perdu au milieu de terres infertiles et de garennes marécageuses.

(4) — *cf.* Nos Vieux Manoirs à légendes, pp. 189, 193.

(5) — Armoiries proposées par Louis Le Guennec : Ecartelé au 1 de gueules à quatre fusées d'hermines accompagnées de six tourteaux de même ; au 2 de gueules au croissant d'argent accompagné de six coquilles de même ; au 3 d'argent au lion de sable, armé et lampassé de

L'église porte au chevet la date : 1710, mais garde quelques parties plus anciennes. Son clocher lourd et sombre, que décore une balustrade de pierre, offre deux écussons d'anciens abbés, dont le plus distinct semble porter un mi-parti de *trois quintefeuilles* et d'un *semi d'hermines.* Cet écusson se voit répété sur le transept nord et au chevet. Quelques statues archaïques existent à l'intérieur ; citons une Vierge-Mère XVIIe siècle noblement drapée, une sainte Marguerite, un saint Gildas armé d'une hache et accompagné d'un chien, un groupe de sainte Anne et la Sainte Vierge, un saint Guillaume casqué, ayant le corps entouré de chaînes. Le bénitier du porche latéral semble avoir été creusé dans un lech.



gueules ; au 4 d'azur au chevron d'or accompagné de trois étoiles de même ; sur le tout d'azur au rocher d'or surmonté d'un drapeau d'hermines.

Ancienne trêve de Plourin-Morlaix, Le Cloître, bien que trégorrois de temps immémorial, a été rattaché, par une anomalie peu compréhensible, au canton léonais de Saint-Thégonnec. Au premier quartier de son blason, figurent les armes des Dinan, anciens seigneurs du fief important de Bodister qui comprenait presque toute la paroisse. Le croissant et les coquilles du 2 se voient sur le clocher de l'église, pour rappeler qu'il avait été construit au XVIe siècle par Guillaume Le Gualès, abbé du Relecq et grand bâtisseur. Le lion du 3 est La Fruglaye, qui ont été les derniers seigneurs de Bodister, comme les Dinan en étaient les premiers. Au 4, le chevron et les étoiles sont de Léau, bourgeois morlaisiens et sieurs de Crechménory au XVIIe siècle. L'un d'eux, enseigne du château du Taureau, est connu pour avoir repris à l'abordage un navire irlandais dont le capitaine avait enlevé sa fille, et avoir fait massacrer les survivants. Les rochers de l'écu central schématisent la très curieuse chaîne des Kragou, au sud-est de la commune, au faîte des montagnes d'Arrée, et j'ai arboré l'étendard breton sur la pointe culminante.

Vers le nord, à Kermorgant, se trouve un menhir de quatre mètres de hauteur. Plusieurs collines élevées bordent cette partie de la commune ; parmi elles, on remarque le *Menez-Born*, haut sommet couvert de bruyères et de landes qui, d'après la tradition serait creusé intérieurement d'une quantité de souterrains et de cachettes.

La commune est bordée à l'ouest par la délicieuse vallée du Queffleut, dont l'aspect fait maintes fois songer aux sites agrestes des Vosges et de la Suisse. La rivière glisse rapide à travers les prairies coupées de haies touffues, baignant les racines des vieux arbres alignés sur la berge, écumant contre des roches erratiques, faisant tourner d'anciens moulins déjetés et vétustes, envahis par le lierre, s'élargissant parfois en petites anses limpides où les troupeaux viennent boire. Des deux côtés s'escarpent de hautes collines sauvages, revêtues de gazons jaunis, de fougeraies, de landes, hérissées au sommet de pointes schisteuses, ou bien ombragées par des bois de hêtres et de sapins dont les rameaux s'inclinent sur la route. L'endroit dit *Pont-ar-Fardel*, en amont du moulin de *Queneut* ou *Queffleut*, forme un paysage fantastique, avec ses blocs obstruant le lit du courant ou entassés dans les positions les plus étranges sur les pentes de la colline. Plus en aval, deux énormes îlots rocheux, isolés au fond de la vallée, offrent des positions naturellement fortifiées et sur lesquelles des fouilles feraient très probablement retrouver les traces d'une occupation primitive.



Non loin de l'ancienne voie romaine de Morlaix à Hennebont, par La Feuillée, au pied du *Roc'h Sant Barnabé* (295 mètres), est tapie dans un bouquet de sapins la petite chapelle de Saint-Barnabé, ornée sur son portail d'un écusson *écartelé aux 1 et 4 de Rieux* (6) ; *aux 2 et 3 de Bretagne* (7) ; sur le tot : *d'Harcourt* (8). Ces armes timbrées d'une croix et d'une mitre, avec la date de 1614, sont celles de René de Rieux, évêque de Léon et abbé du Relecq à cette époque.

A l'intérieur, l'unique autel du XVIIIe siècle, avec boiseries sculptées, est surmonté à droite d'une Vierge-Mère portant sur ses genoux l'Enfant Jésus, debout et bénissant, et à gauche d'un saint Barnabé très chevelu et barbu, tenant un livre ouvert. Près de la chapelle est une fontaine qu'ornaient autrefois des statuettes de pierre. Dans cette fontaine, aujourd'hui desséchée, les mères de famille venaient plonger la chemise de leurs enfants malades : si elle s'enfonçait en tournoyant c'était signe de mort ; si, au contraire, elle restait à plat l'enfant ne devait pas tarder à guérir.

A plus de quatre kilomètres au sud du bourg, à l'extrême limite de la commune, « on voit surgir devant soi de hautes cimes, âpres et nues, que hérissent de grands schistes abrupts aux profils étranges. Ce sont les *Cragou*, sorte de caravane, de procession de roches, qui semblent s'acheminer à la file, dans la direction de l'ouest, vers la mer... Des âmes de fées et d'enchanteurs sont dit-on, emmurées dans leurs flancs et y mènent encore, à l'heure de minuit, de fantastiques sabbats... De leur sommet, la vue erre sur des espaces illimités d'une majesté farouche et solitaire. Ce ne sont de toutes parts que pierres immenses, tantôt couchées, tantôt debout. D'aucunes sont groupées dans une espèce d'ordre et forment un village muet, avec des rues, une place, une église et même un clocher ; quoi d'étonnant à ce que l'imagination populaire se représente ces rochers comme les débris épars d'une cité de géants. »

On raconte aux alentours que les Cragou étaient autrefois une grande ville, habitée par des géants. Fiers de leur force et de leur habileté à tailler la pierre, ils voulaient enrichir leur cité de monuments si hauts qu'on les eut vus de partout en Bretagne. Mais Dieu châtia ces nouveaux constructeurs de tours de Babel. Une nuit, la plus épouvantable des tourmentes s'abattit sur la montagne, balayant tours et murailles, tandis que les entrailles du sol s'ouvraient, engloutissant toute vive la race maudite. Depuis les bergers de

(6) — D'azur à 10 besants d'or : 4, 3, 2, 1.
(7) — D'hermines plein.
(8) — D'or à deux fasces de gueules.

Pennerguès et de Kergréis entendent parfois, le soir, de grands coups sourds retentir sous la terre. Ce sont les anciens habitants des Cragou qui préparent des matériaux pour rebâtir leur ville. Mais ce travail est condamné à une éternelle stérilité. Dès qu'ils ont taillé une pierre, elle s'effrite sous leur marteau, et alors ils exhalent leur fureur en cris de rage, tels que tout le Ménez en retentit (9).

PLEYBER-CHRIST

PLEYBER-CHRIST. — Pleyber-Rinan en 1310 ; *Rinent* in 1406. Iber et Rinan sont des noms propres ; *Christ* est un vocable ajouté pour distinguer les deux centres de Pleyber-Christ et Pleyber-Saint-Egonnec qui, selon les commentateurs d'Ogée, ne formaient autrefois qu'une seule paroisse. Pleyber-Christ doit la dernière moitié de sa dénomination à une petite chapelle fort vénérée dans le pays. C'est au XVIe siècle que le nom additionnel de Christ s'est substitué à celui de Rinan ou Rinent.

A peine distant de cinq cents mètres de la gare, le bourg de Pleyber-Christ, bâti au centre d'un plateau élevé et nu, se groupe autour d'une église placée sous l'invocation de la Sainte-Croix et de l'apôtre saint Pierre. La tour, à une seule galerie, surmontée d'une flèche élancée à crochets, est accostée jusqu'à mi-hauteur d'une étroite tourelle à dôme. Au-dessus du portail principal on lit la date de 1551 ; plus haut, celle de 1588.

L'extérieur de l'édifice offre une suite de pignons aigus à crochets qu'ajourent des fenêtres aux remplages flamboyants en partie refaits. Le portail latéral (1606) plus récent que le reste de l'édifice, abrite les statues peintes des douze Apôtres. Au tympan de la porte intérieure est sculpté un curieux bas-relief en pierre très fruste, qui est une véritable énigme. De chaque côté d'une cuve contenant trois animaux, moutons ou porcs, se tiennent saint Pierre et un personnage agenouillé.

A l'intérieur, des piliers cylindriques sans chapiteaux soutiennent les arcades de la nef.

Le trésor de l'église renferme une magnifique croix processionnelle en vermeil. « C'est, semble-t-il, écrit le chanoine Abgrall, la plus riche et la plus

(9) — Anatole Le Braz. *Les Saints Bretons d'après la tradition populaire*, dans les Annales de Bretagne, IX. pp. 251-253.

grande croix du diocèse. Elle a trois grosses boules à godrons, deux clochettes, statuettes de la Sainte Vierge et de saint Jean portées sur des consoles ornées de feuillages ciselés et agrémentés de petits enroulements qui forment de fines crossettes. Sur la tige et les croisillons sont des médaillons ovales contenant les emblèmes des Evangélistes. C'est le nœud particulièrement qui est d'une grande richesse ; il a peut-être trop de développement en hauteur, mais autour des niches, sur les contreforts et pilastres, sur les soubassements, frises et couronnements s'étalent des ciselures variées, de la plus grande finesse et de la plus remarquable élégance. Cette croix n'est pas datée, mais elle a les plus grands rapports avec celles de Carantec, Guengat, Plougoulm et Plouigneau. »

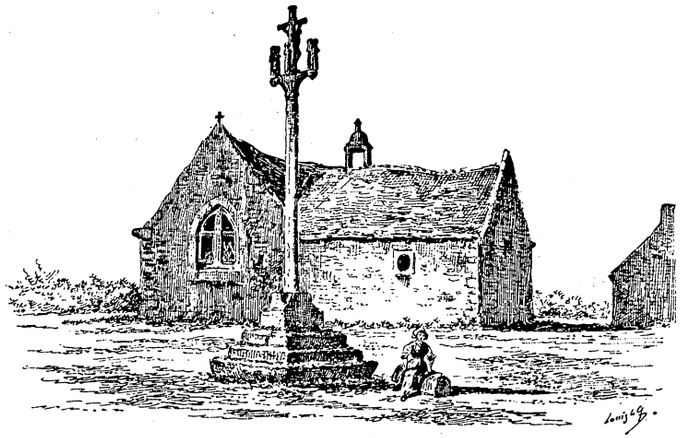
Comme il est de règle, dans notre pays, d'attribuer nos chefs-d'œuvre monumentaux et artistiques à des ouvriers étrangers, on n'a pas manqué de dire que la croix processionnelle de Pleyber-Christ était l'œuvre d'un artiste italien, mais il est très probable qu'elle a été fabriquée par un orfèvre breton, morlaisien peut-être, du XVIe siècle. Quoiqu'il en soit, cette croix, cachée pendant la Révolution, fut retrouvée fort longtemps après par des charpentiers qui effectuaient quelques réparations dans les combles de l'église.

Le plateau de Pleyber-Christ est bordé par les deux rivières du Queffleut et du Coatoulsac'h. Un affluent de cette dernière, le Dour-Ruz, se creuse, avant d'aller confluer au vallon du Pont, un ravin sauvage et profond que dominent, perchées sur une butte escarpée, les dernières ruines du château de la Roche-Héron, démoli, dit-on, pendant les guerres de la Ligue, mais dont la destruction doit remonter à une époque antérieure. Il ne subsiste aujourd'hui de cette place que quelques pans de murs bordés d'une douve près d'un petit manoir Renaissance accompagné des débris d'une chapelle.

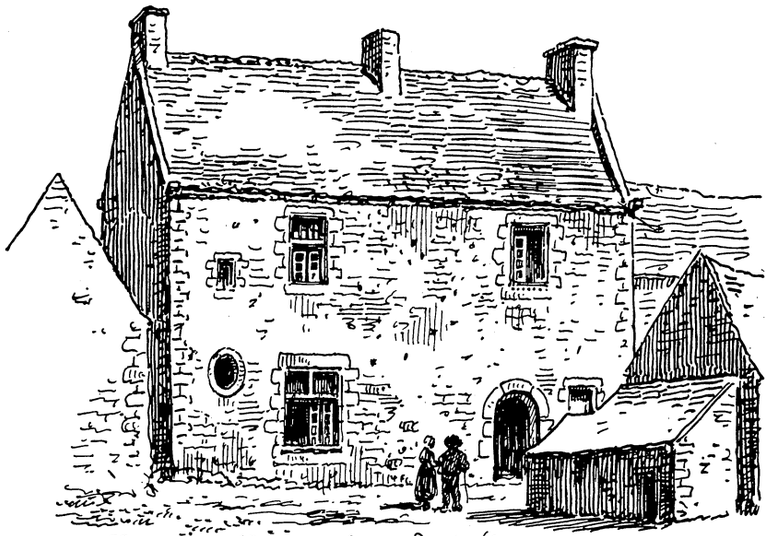
Le hameau du Vallon du Pont, très pittoresque avec ses vieilles fermes moussues et ses moulins ombragés par de grands arbres, est situé dans une fraîche vallée qui s'abrite au pied d'une haute butte aride.

Cette hauteur portait naguère la chapelle de Saint-Eloi, construction du milieu du XVIIe siècle, actuellement détruite. Le maître-autel était surmonté, à droite, d'une niche à volets contenant la statue du saint patron. L'un des volets avait disparu ; sur l'autre étaient peints quatre médaillons représentant les scènes bien connues de la vie de saint Eloi. Au-dessus il y avait deux écussons aux armes de Lesquiffiou : *d'argent à trois souches de sable*, et de Kersauzon : *de gueules au fermail d'argent.*

Au milieu du placître se dresse encore une vieille croix moussue ornée des statuettes du Christ et de quelques saints personnages.



Chapelle de Saint-Eloi, en Pleyber-Christ —

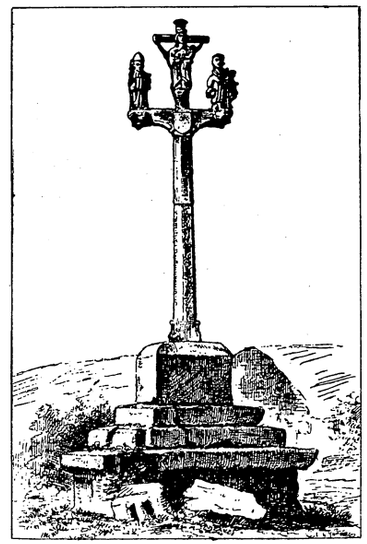


Manoir de Kerjézéquel, en Pleyber-Christ — croquis de 1913 —

Sur la route de Commana, à un kilomètre du bourg, est la chapelle du Christ, édifiée en 1822 sur l'emplacement d'une autre en ruines qui avait été restaurée en 1847.

Un peu au-delà, au versant d'une colline, s'élevaient naguère les ruines pittoresques de la chapelle de Saint-Donoal reconstruite au XVIIe siècle. Cette chapelle, qui était ornée de sablières sculptées, n'existe plus. L'ancienne croix, offrant les statuettes du Christ, de la Vierge, de saint Jean, de saint Hervé l'aveugle avec son petit guide Guiharan, et de saint Donoal, en évêque bénissant, a été transportée au nouveau cimetière de Pleyber-Christ.

Plus à l'est, sur l'ancienne route du Relecq, on trouve la ferme de Kervrac'h, manoir gothique du XVIe siècle dont la chapelle, dédiée à sainte Apolline, est en ruines. Sainte Apolline, vierge d'Alexandrie, souffrit le martyre au IIIe siècle de l'ère chrétienne. Le bourreau lui arracha les dents, une à une avec des tenailles, aussi la sainte est-elle invoquée par les personnes qui souffrent de maux de dents. A Kervrac'h on ne se contente pas, paraît-il de l'invoquer : la statue est réduite à un bloc de bois presqu'informe, à cause de l'habitude qu'ont les pèlerins d'en mâcher des fragments pour se guérir des maux de dents. Le manoir appartenait autrefois à une



Calvaire de Saint-Donal, en Pleyber-Christ

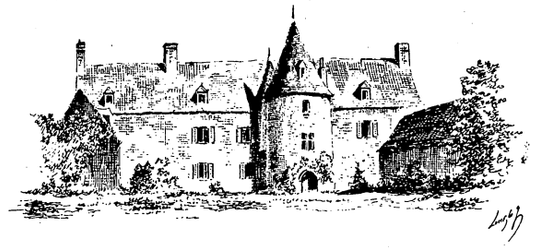
famille de la Roche, dont la dernière branche a produit l'amiral de la Roche-Kerandraon, né en 17.. au manoir de Keroual en Pleyber-Christ et mort à Morlaix en 18.. Etant jeune enseigne de vaisseau, il avait perdu un bras, au combat de la *Belle Poule* et de l'*Arethuse*, en 1778, ce qui lui avait valu la croix de Saint-Louis à dix-huit ans.

Gagnons la route du Huelgoat à Morlaix. Sur une longueur de plus de dix kilomètres, dans une des plus belles vallées du Finistère, la route suit les méandres du Queffleut, bordé de vastes prairies où s'élèvent parfois la voix d'un petit pâtre entonnant une mélopée bretonne, en paissant ses troupeaux. Des hauteurs hérissées, abruptes, d'ajoncs ou de taillis, tapissées d'une végétation que crèvent des dentelures granitiques, encaissent profondément cette agreste coulée.

Non loin du hameau du Fumé, au moulin de la Lande, voici Glaslan dans un site enchanteur, avec ses beaux ombrages et ses eaux limpides, recélant des truites savoureuses dont nous nous sommes régalés plus d'une fois. Autour de Glaslan se groupaient autrefois un certain nombre de moulins à papier ; l'industrie fut prospère jusqu'au milieu du siècle dernier. Aujourd'hui ces moulins sont abandonnés et l'importante fabrique de Glaslan, après avoir écrasé ses humbles rivales, a dû succomber à son tour. Les grands bâtiments de l'usine que nous avons vus jadis pleins d'animation sont aujourd'hui déserts et silencieux.

Au-dessous de Glaslan, entre la route de Brest et celle d'Huelgoat, au bord d'un étang enfoui sous la verdure, se cache le manoir de Treuscoat, édifice restauré du XVIe siècle que flanque une belle tour ronde accostée d'une échauguette à cul-de-lampe. Il a été bâti par la famille de Kergrist. Pierre Jolivet, sieur de Treuscoat, était maître à la Chambre des Comptes de Bretagne en 1771. Sa postérité s'est fondue dans les Villart qui ont transmis par alliance le Treuscoat à la famille de Kerdrel.

En continuant de descendre vers Morlaix, peu après avoir franchi le Queffleut au pont de Luzuria, nous trouvons sur la rive gauche, que la route emprunte désormais, les grands bois de Lesquiffiou, dont l'épais manteau verdoyant couvre une succession de collines bordant la vallée. Le château de Lesquiffiou, où conduit une montueuse allée de vieux chênes et de vieux hêtres, couronne la hauteur au-dessus du hameau de Pontpaul. Cette belle demeure remaniée, il y a quelques années, fut construite vers 1735 par Jean Perrot, architecte à Brest. Derrière le château se trouve une magnifique ferme-modèle qui domine un étang de sa grosse tour centrale surmontée d'un campanile à horloge et de ses vastes écuries décorées de têtes d'animaux en terre cuite.



Manoir du Treuscoat en Pleyber-Christ

Lesquiffiou était jadis une châtellenie, avec haute et basse justice, dont la potence se dressait à *Coat-ar-Justiçou*, sur l'ancienne route de Morlaix à Pleyber-Christ. La descendance de Maurice de Kerguennec, seigneur de Lesquiffiou et bailli de Morlaix en 1445, s'est fondue au XVIe siècle dans la famille Le Borgne de Kerguidiou.

Le mariage de Claude-Alain Barbier, comte de Lescoët, chevalier de Notre-Dame du Mont-Carmel et de Saint-Lazare, gouverneur de Lesneven, et de Françoise Le Borgne de Lesquiffiou, célébré en 1714, a fait passer la belle terre de Lesquiffiou à la famille Barbier de Lescoët, branche cadette des Barbier, marquis de Kerjean. Sous la Révolution, le marquis de Lescoët ayant émigré, ses biens furent saisis et vendus nationalement ; on convertit le château en hôpital militaire. Le père du général Moreau, ancien lieutenant de la sénéchaussée de Morlaix, juge au tribunal du district, porta sa tête sur l'échafaud révolutionnaire, en 1794, pour avoir fait passer des subsides à la famille de Lescoët. Revenu d'émigration, le marquis racheta Lesquiffiou, qui appartient aujourd'hui à son arrière-petit-fils, époux de Mlle Lucy-Anne de Goddes de Varennes. M. le marquis et Mme la marquise de Lescoët conservent avec soin leurs riches et précieuses archives familiales, complétées par une belle bibliothèque bretonne qui comprend de très rares éditions, et par une collection de vieux mystères bretons manuscrits. Loin de dissimuler ces trésors documentaires, les nobles châtelains de Lesquiffiou se sont toujours fait un plaisir d'en ouvrir libéralement l'accès aux travailleurs sérieux, et ce m'est un devoir de leur exprimer ici toute la gratitude que mérite une aussi parfaite et aussi rare bonne grâce.

Sur la lisière du bois de Lesquiffiou, à Pontpaul, près des ruines de la chapelle de Saint-Maudez dont le pignon seul se dresse sur un tertre ombragé, nous quittons la commune de Pleyber-Christ. A quelque distance, la route de Brest bifurque avec celle d'Huelgoat, à moins d'un kilomètre de Morlaix, la cité aux curieuses maisons et aux antiques églises.

CANTON DE SIZUN

QUATRE COMMUNES : SIZUN, LOC-MÉLAR, COMMANA SAINT-SAUVEUR

SIZUN

SIZUN. — Ploesizun en 1173, *Sizun* vers 1330. (*Sizun* semble être plutôt un nom d'homme qu'un nom de site. On trouve Sizun Goff, sergent ducal en 1486.)

Ce gros bourg, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Morlaix, est à dix-neuf kilomètres au sud-est de Landerneau. La paroisse est citée pour la première fois en 1173, dans la charte de fondation de l'abbaye de Daoulas par Guidomarch, seigneur de Léon, Nobilis sa femme, et ses deux fils, qui accordent au monastère, entre autres revenus, les dîmes de Ploesizun.

L'église de Sizun, vaste édifice, date en ses diverses parties, du XVIe au au XVIIIe siècle. Le clocher, dont la haute flèche est une tardive réminiscence du Creisker, porte les deux dates de 1722 et 1735. Sa base repose sur des arcades formant un portail à trois ouvertures. Cette tour est remarquable par sa hauteur, la beauté de ses quatre clochetons et la forme hardie de sa flèche.

Le porche sud a ses voussures garnies de feuilles de vigne et de chardon. Il est en arc surbaissé et contre-courbé, avec des crossettes de chardon s'épanouissant en un gros fleuron au couronnement de la contre-courbe. Des colonnes, surmontées de pinacles, encadrent les pieds droits de l'entrée. La statue du saint patron, saint Suliau, vêtu de la chasuble antique, surmonte la porte intérieure. Sur son socle on lit en gothique la date 1514.

Dans la branche sud du transept, contre une fenêtre flamboyante se trouvent les mots et la date :

ALAIN
1638
MEN

Une petite porte en anse de panier, tout contre cette branche du transept, est délicatement ornée d'une branche de vigne où se meuvent, au milieu d'animaux (lion, scorpion, oiseaux, escargot), des figures satiriques

de moines quêteurs et d'autres pillant la vigne. Dans le tympan du fronton triangulaire, au-dessus de la porte, est un buste d'homme se frisant la barbe. Un couloir voûté joint à l'église la sacristie, couverte d'un toit en forme de carène renversée, que terminent deux épis de plomb découpés.

L'abside avec ses pans coupés aux pignons très aigus et à crochets, ses contreforts à niches amortis en lanternons, rappelle celle de Gouesnou. Dans la frise du soubassement sont sculptées les scènes les plus étrangement assemblées : un renard s'empare d'un coq en pamoison ; un chien mord la queue qu'un porc, un autre celle d'un mouton. Puis viennent une figure de grostesque, un scorpion, un autre grotesque, un lapin, une truie allaitant ses petits, un emblème mystique, une sirène, un dragon, la lune, une chasse à la perdrix, etc. Tous ces sujets traités sans talent se déroulent autour de l'abside, sans suite aucune dans l'idée qui les a conçus.

A l'intérieur, on est frappé par la dimension du transept et par la richesse des corniches et clefs sculptées. Le maître-autel, décoré de nombreuses colonnettes torses, offre les statues de la Sainte Vierge, saint Suliau, saint Pierre et saint Guillaume. Saint Suliau en abbé crossé et mitré, tient à la main quatre petites chevilles pour rappeler le miracle du champ qu'il préserva d'être ravagé par le bétail, en y plantant des baguettes aux quatre coins. Les autels latéraux sont ornés de retables en pierre blanche peints et dorés, avec des colonnes de marbre noir. Dans le transept nord, l'autel de l'Agonie encadre un tableau du XVIIe siècle représentant la fin du célèbre missionnaire breton Michel Le Nobletz. Enfin, l'autel du Rosaire encadre un autre tableau entre ses doubles colonnes torses enlacées de pampres de vigne. Cet autel, identique à celui du Rosaire de Plougasnou, doit être l'œuvre, comme ce dernier, du sculpteur brestois Jean Bertoulous, vers 1668. Citons encore les statues de saint Yves et de saint Maudez, le buffet d'orgues, la cuve baptismale (1679) et dans la tour, une cloche datée : 1644. A la sacristie est conservé un reliquaire en argent de 1625, en forme de tête humaine, qui renferme des reliques de saint Suliau.

Un magnifique arc de triomphe à trois baies en plein cintre, séparées par des colonnes cannelées d'ordre corinthien, orne l'entrée du placître. Il est surmonté d'une double balustrade en pierre, au milieu de laquelle s'élèvent les trois croix d'un calvaire. A chacun des angles de la balustrade est posé un élégant lanternon. Cet arc de triomphe, élevé vers 1590, est le plus beau des monuments bretons du même type. Cependant, pour éviter la démolition d'une masure située en face, il faillit disparaître voici quelque quarante ans lors de la création de la nouvelle route de Carhaix à Brest par Landerneau. L'accomplissement de cet odieux acte de vandalisme fut heu-

reusement évité, grâce à l'intervention énergique de la Société archéologique du Finistère et de Le Bigot, ancien architecte diocésain.

L'ossuaire qui porte la date de 1585 est un superbe édifice de la Renaissance. La façade est ornée des statues des douze Apôtres tenant les banderoles où sont inscrits les versets du Credo. Ces statues occupent des niches séparées par des colonnes d'ordre corinthien supportant un entablement historié. Au-dessus de la porte en plein cintre, accostée aussi de deux colonnes corinthiennes, dans un front triangulaire très aigu, un élégant cartouche porte les armes des Rohan, seigneurs de Landerneau et vicomtes de Léon. Sur la corniche qui forme la base du fronton est gravée cette sentence : VOUS : NOS : ANFENS : QUI : PAR : ICI : PASSÉS
SOUVENEZ : VOUS : QUE : NOUS : SOMMES : TREPASSÉS.

Quelques vieilles maisons à escalier extérieur abrité d'un large auvent, d'une construction très curieuse, bordent la route dans le bas du bourg.

Au nord de la commune est la chapelle de Loculut, dédiée à saint Iltud, le maître célèbre de saint Divy et de saint Paul-Aurélien. Depuis la reconstruction du pignon ouest, la chapelle est privée du clocheton qui le surmontait autrefois. A l'intérieur, parmi plusieurs anciennes statues : saint Pol-Aurélien et son dragon, saint Yves, saint Eloi, etc., on remarque un groupe de sainte Geneviève agenouillée et tenant en main un cierge qu'un diablotin s'efforce d'éteindre avec un soufflet, pendant qu'un ange descend du ciel pour le rallumer. Cette représentation si bizarre de sainte Geneviève est, dit le chanoine Abgrall, une allusion à un miracle qu'elle a opéré à différentes reprises.



Chapelle Saint-Iltud

Le village de Kerbileau, à un kilomètre au nord de Loculut, est une ancienne seigneurie à laquelle se trouvait attachée, au XIIIe siècle, la charge de fauconnier des vicomtes de Léon.

A cinq kilomètres au sud du bourg, sur la route de Brasparts, on rencontre l'église et le village de Saint-Cadou. Depuis Sizun, la route s'élève en lacets, dominant à gauche le frais vallon de l'Elorn, d'où montent le tic tac des moulins, le bouillonnement du ruisseau sous quelque passerelle rustique, la fumée d'une ferme dont le toit neuf bleuit à travers le feuillage. La vue s'étend à mesure qu'on monte, et devient très belle : derrière vous, tout le bassin supérieur de l'Elorn, Sizun serré autour de son haut clocher, Ploudiry sur sa colline, la vallée teintée dans les bas-fonds d'ombres violettes. Au sud se déploie la chaîne de l'Arrée, dont la rude échine rocheuse forme sur la crête des saillies fantastiques, des hérissements, des dentelures aux arêtes vives, nettement découpées. Là sont groupés les plus hauts sommets de l'Arrée : Tuchen, Caranoët, Roch-Trévézel, Roc'h-Trédudon, auxquels la tour de Commana, perchée en face d'eux à la pointe d'une montagne, semble jeter un défi et vouloir s'égaler.

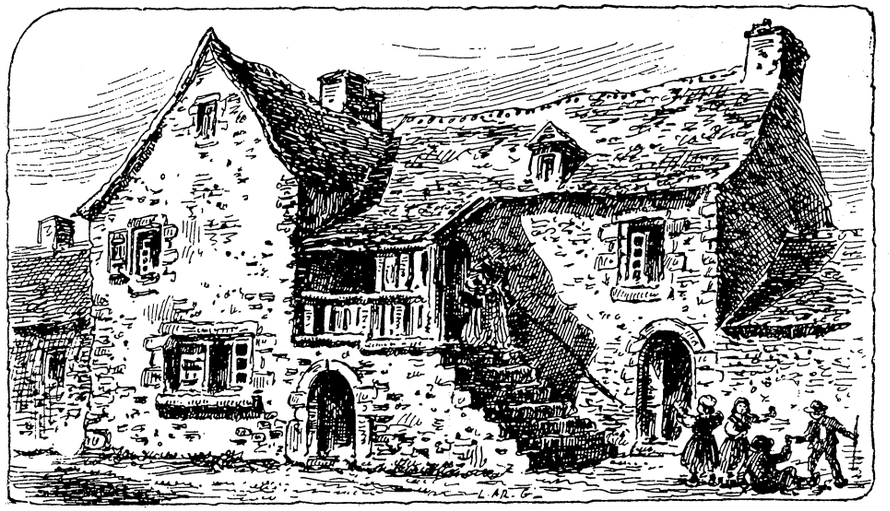
L'église de Saint-Cadou est dédiée au fondateur du monastère de Lan-Carvan, dans le Glamorgan (Ve siècle).

Le clocher a une silhouette élégante, avec sa balustrade ajourée et sa double chambre de cloches surmontées d'une flèche à crochets. Les trois pignons du chevet sont percés de fenêtres flamboyantes. Il faut signaler dans



cette église le maître-autel à tourelles, les statues de saint Cado, saint Maudez, sainte Catherine, une Vierge-Mère, et des sablières sculptées. Au cimetière est une croix à personnages. On invoque saint Cadou pour les furoncles ; on lui apporte en offrande des clous à ardoises, qu'on dit avoir achetés en bloc, sans les compter, et qu'on lance à poignées dans la chapelle.

Sizun possède quelques monuments plus anciens, tels que le *Castel-Doun* (le château profond), sur une colline dominant la vallée de l'Elorn, à l'ouest du bourg. C'est une immense enceinte mesurant près de quatre hectares, que protègent d'énormes levées de terre. Au Falzou existe un camp circulaire défendu par cinq petites redoutes. Il y a une motte elliptique au nord de Lestremelar, dans un bois où l'on a trouvé des objets, statuettes, bague, poterie, gallo-romains. Autre camp à Coz-Castel, et deux dolmens ruinés sur la montagne de Kermarquer.



LOCMÉLAR

LOCMÉLAR. — (Lieu, ermitage de Mélar). D'après d'anciens légendaires, Méliau, roi de la Domnonée, assassiné en 792 par son frère Rivod qui voulait régner à sa place, laissa en mourant un tout jeune enfant nommé Mélar, Méloir ou Mélair. Résolu à s'emparer des états de son neveu, Rivod tenta d'abord, mais vainement, de le faire empoisonner. Pour mettre ensuite le jeune prince dans l'impossibilité de prendre un jour la couronne, il lui fit trancher la main droite, de façon qu'il ne pût manier l'épée, et le pied gauche, afin de l'empêcher de monter à cheval.

Au petit prince Mélar, guéri de ses blessures, on fit un pied d'airain et une main d'argent dont il se servait comme de membres naturels et *ce qui estoit plus admirable*, dit le naïf légendaire, *l'un et l'autre croissait à mesure que les autres parties de son corps croissaient aussi.* Enfin, Rivod réussit dans ses desseins et saint Mélar, âgé de quinze ans, fut mis à mort à Lanmeur, par les séides de Rivod, Kerioltan et son fils Justin. Mais Rivod, cruellement châtié par Dieu, expira tôt après, sans jouir des Etats qu'il avait tant convoités.

Locmélar est une ancienne trève de Sizun. Son clocher Renaissance à flèche octogonale très élancée et deux chambres de cloches n'a qu'une seule galerie dont les angles sont décorés de hauts et gracieux lanternons. Il porte sous le clocher la date : 1558. La porte datée de 1577, est divisée en neuf panneaux en plein cintre, ornée de bas-reliefs intéressants, d'un caractère archaïque. Ils représentent les principales scènes de la Passion de Notre-Seigneur.

Rang inférieur : Entrée à Jérusalem. Jardin de l'Agonie. Notre-Seigneur fait prisonnier.

Rang du milieu : Baiser de Judas. Portement de Croix. Guérison de Malchus.

Rang supérieur : Notre-Seigneur devant Caïphe. Crucifiement. La Cène.

Le portail latéral, décoré de colonnes corinthiennes et de lanternons, abrite les statues des douze Apôtres. L'abside à trois pans, avec ses crochets, ses fenêtres flamboyantes et ses lanternons rappelle beaucoup celles de Sizun, de Saint-Cadou et de Loculut. Au retable du maître-autel et dans les boiseries du chœur sont sculptées les scènes du martyr de saint Mélar. Au-dessus de l'autel latéral sud, un ancien tableau représente saint Hervé conduit par son guide Guiharan et accompagné de son loup. Dans les médaillons qui accompagnent le sujet principal, il y a quatre scènes de la vie du saint aveugle. On le voit faisant couler une fontaine au sommet de la

montagne de Bré, assistant à l'ascension au ciel de l'âme de sa mère et attelant à sa voiture un loup en place de l'âne que celui-ci avait dévoré. La légende est complétée par un autre tableau formant le devant du coffre de l'autel, qui montre saint Hervé et Guiharan se partageant le produit d'une quête de blé. La chaire à prêcher offre sur ses quatre faces l'image des Evangélistes, et deux anges en supportent le dôme.

Dans le cimetière une très belle croix de 8,30 m de hauteur. Elle a beaucoup de rapport avec celle de Pencran, avec cette différence qu'au lieu de trois croix le calvaire de Loc-Mélar n'en comporte qu'une seule, les deux larrons étant placés aux extrémités de la console supérieure qui supporte les deux gardes à cheval, et qu'à l'envers se voit une statue de saint Mélar.

La fontaine de Saint-Mélar coule à Boscornou, dans la vallée de l'Elorn. D'après la croyance populaire, son eau est efficace pour la guérison de la fièvre et des rhumatismes. On a plusieurs fois essayé de transporter la statue qui la sanctifie sur la fontaine du bourg, mais saint Mélar préfère sa solitude et toujours, il est revenu nuitamment à la place qu'il affectionne. A 300 mètres dans l'est du bourg, il y a, dans un taillis, un camp avec retranchement. La commune est parcourue du sud au nord par l'ancienne voie du Faou à Saint-Pol-de-Léon.

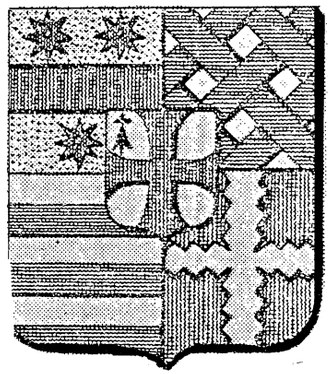
COMMANA

COMMANA. — (1) *Kumm-Anna*, au cartulaire de Landévennec. *Commanha*, vers 1330. « D'après la légende, ce n'est pas sur la colline où elle s'élève aujourd'hui que les habitants du pays auraient voulu construire primitivement cette église. Ils avaient fait choix du plateau de Quilidiec,

(1) — Armoiries proposées par Louis Le Guennec : Ecartelé au 1 d'or à la fasce de gueules accompagnée de trois molettes de même, 2 et 1 ; au 2 d'argent fretté d'azur ; au 3 fascé d'argent et d'azur de six pièces ; au 4 de gueules à la croix endanchée d'argent, sur le tout d'argent à la croix pattée de gueules, cantonnée d'une hermine de sable.

Les quatre blasons groupés ici sont respectivement ceux des familles de Kermellec (fasce et molettes) ; de Kernéau ou Cornouaille (fretté) ; de Coatarel (fascé) et de Bouvans (croix endanchée), qui ont possédé l'unique terre importante de Commana, celle du Bois de La Roche. L'ordre chronologique eût voulu les Bouvans avant les Coatarel, mais j'ai préféré contrarier

emplacement plus central dans la paroisse ; mais les matériaux des fondations maçonnés pendant la journée s'en trouvaient retirés pendant la nuit, et cette besogne mystérieuse se renouvela à plusieurs reprises. Interprétant ces faits comme une manifestation du Ciel, on voulut connaître la volonté de Dieu. On chargea donc ces pierre sur un chariot qu'on attela de deux bœufs auxquels on donna toute liberté de se diriger à leur gré. Ils se mirent en route, dans la direction du sud-est et ayant escaladé une colline escarpée, couverte de bois, ils s'arrêtèrent à son sommet. C'est à cet endroit que furent creusées les nouvelles fondations. A quelques pieds de profondeur, on trouva une auge de pierre enfermant une statue de sainte Anne. Il devint évident pour tous, que sainte Anne voulait qu'on lui éleva un sanctuaire au lieu où



les couleurs pour donner plus d'harmonie à l'ensemble. Le frétté des Cornouaille se voit encore, mi-parti de Kergorlay et de Poulmis sur les écussons de l'enfeu seigneurial du Bois de La Roche, dans l'église abbatiale du Relec, en Plounéour-Ménez. A la famille de Bouvans, d'origine savoyarde, et qui s'établit en Bretagne à la suite des guerres de la Ligue, appartenait ce terrible Gabriel de Bouvans qui, âgé de vingt ans au plus et déjà ferrailleur redouté, tua en 1652, dans un duel resté fameux, le marquis de Kerman et ses deux seconds.

Ses armoiries décorent le magnifique retable en bois sculpté de l'autel de Sainte-Anne, dans l'église paroissiale, mais un barbouilleur ignorant leur a appliqué des couleurs fautives : *d'or à la croix d'azur*. La croix pattée placée au milieu de l'écu rappelle que les Hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem possédaient à Commana une commanderie, au lieu nommé Kaerformérit dans la charte de 1160 attribuée au duc Conan IV, et qui s'appelle aujourd'hui Kerfornédic. Les chevaliers Hospitaliers avaient construit non loin de leur établissement, sur la voie de Quimper à Morlaix, l'aumônerie du Mougault, avec chapelle, pour secourir et réconforter les voyageurs qui venaient de faire la fatigante étape des montagnes d'Arrée. A leur « croix de Malte », j'ai adjoint l'hermine bretonne. La commune pourrait adopter la devise des Bouvans : *Plus n'est possible*, dont le sens vague et multiple se prête à de très diverses interprétations, toutes d'ailleurs fort honorables.

elle avait déjà été honorée, d'où l'église et la paroisse prirent le nom de *Kumm-Anna* ou *Com-Anna*, auge de Sainte-Anne. » *(Notices sur les paroisses, par MM. Peyron et Abgrall, Bulletin diocésain d'archéologie, tome VI, page 134.)*

M. Jourdan de la Passardière n'accepte pas cette éthymologie fantaisiste. Il pense que le nom de Commana doit être rapproché du breton *Koumanant*, ou *Kemeuned* qui signifie fief, étendue de terres, et qu'il rappelle le souvenir de la fondation d'une vaste seigneurie sur le versant nord des montagnes d'Arrée après le refoulement des indigènes dans les bassins de l'Ellez et de l'Aon ou Aulne.

Le bourg de Commana est bâti au sommet d'une colline élevée de 230 mètres au-dessus du niveau de la mer. Les pentes abruptes de la montagne qui dominent à deux kilomètres au sud et ferment la perspective contrastent par leur aridité avec la végétation verdoyante du Léon.

L'église a été reconstruite avec une certaine richesse au XVIe et au XVIIe siècles. Le clocher porte la date 1592. La tour sans galerie et sa flèche dépourvue de clochetons lui donnent un aspect inachevé. Mais tout autour de l'église sont d'élégants contreforts s'amortissant en lanternons. Le porche, de 1645, est beau et de la même école que celui de Landerneau. Sur la frise se lit cette inscription :

DOMVS . MEA : DOMVS . ORATIONIS .



Fontaine de Lestrémélar

L'église de Commana possède trois splendides autels à retables du XVIIe siècle, dont l'un, celui de Sainte-Anne, au haut du bas-côté nord, est le plus magistral et le plus monumental de tous ceux du pays. Au milieu du coffre, dans un panneau encadré d'une guirlande de roses tenue par quatre anges, est une sainte Anne assise faisant lire la Sainte Vierge. Des deux côtés sont d'autres panneaux ornés de guirlandes de vigne, roses, arabesques et anges tenant l'écusson des Bouvans, seigneurs du Bois de la Roche, *de gueules à la croix endenchée d'argent*, supporté à droite par un sauvage et à gauche par un lion, avec cette devise : *Plus n'est possible.*

Le retable comporte trois niches encadrées de quatre colonnes torses et de quatre colonnes à découpures et rubans, enroulés en spirales, le tout évidé à jour, ornementé de fleurs, feuilles, fruits, petits anges. La niche du milieu abrite sous un dais les statues assises de sainte Anne et de la Sainte Vierge, avec l'Enfant Jésus debout sur le couronnement du tabernacle et tenant la boule du monde. Au-dessus du dais est le Père Eternel, soutenu par deux anges, portant aussi le globe du monde, et bénissant des deux côtés de ce dais central ; deux volutes à encorbellement sont surmontées de deux tourelles découpées et très ornementées.

Dans les niches latérales, sont saint Joseph et saint Joachim, et plus haut, dans les niches supérieures, la Sainte Vierge et l'ange Gabriel dans le Mystère de l'Incarnation. Tout au haut, Sainte Trinité, Dieu le Père en manteau et tiare, tenant devant Lui son fils divin ressuscité. Ce groupe repose sur une sorte de voûte ou d'arc très ornementé ayant pour clef l'écusson des Bouvans. Les gradins et les piédestaux des colonnes sont couverts de magnifiques arabesques, de petits anges et de médaillons où sont figurés le buste d'un saint évêque, l'Enfant Jésus bénissant, la Sainte Vierge et l'Enfant Jésus, Notre-Seigneur, la Sainte Vierge, saint Joseph, l'Enfant Jésus et saint Jean Baptiste enfant, saint François d'Assise, saint Yves et les plaideurs.

Ce splendide travail classé parmi les monuments historiques est daté par une inscription :

FAICT : DU : TEMPS : DE : MISSIRE : YVES : MESSAGER :
RECTEVR : L'AN . 1682 (2)

Les deux autres autels sont celui des *Cinq-Plaies* et celui du Rosaire, avec un retable de saint Dominique et de sainte Catherine de Sienne recevant le Rosaire de la Sainte Vierge et de l'Enfant Jésus et entourés des médaillons des quinze mystères. Sous les niches latérales contenant les statues de saint Joseph et de saint Joachim, sont sculptés deux petits médaillons qui paraissent des ex-voto.

(2) — Notice des chanoines Peyron et Abgrall déjà citée.

La cuve ronde des fonts baptismaux porte l'inscription :

CELVI . QVI . CROIRA . ET . SERA . BAPTISE . SERA . SAVVE
F.F.P.F. BRETON . ET . Y . KERBRAT . 1656 .

Cette cuve est surmontée d'un baldaquin pentagonal reposant sur des pilastres où s'appuient cinq statues : la Foi, l'Espérance, la Charité, la Justice et la Tempérance.

Sur la place du bourg, à l'est de l'église, se dresse un lech cylindrique haut d'environ trois mètres et surmonté d'une petite croix.

Le cimetière contient deux croix : la première, signée du sculpteur landernéen Rolland Doré : R. DORÉ : MA : FAICT est du XVIIe siècle et porte entre autres statues, celles de saint Yves argumentant sur ses doigts, et de saint Hervé guidé par Guiharan ; la seconde date de 1585. Dans la chapelle voisine de l'église est un autel provenant de la chapelle ruinée de Saint-Jean du Mougau. Cette chapelle, située à un kilomètre et demi au sud du bourg, est un ancien établissement de l'ordre de Malte qui dépendait de la Commanderie de la Feuillée. Reconstruite au XVIe siècle, Saint-Jean du Mougau avait été restauré en 1659. Ses restes baignent dans un marais, près de la fontaine de dévotion qui existe toujours avec son bassin et son enceinte de pierre munie de bancs.

L'aumônerie du Mougau est d'une fondation reculée, car une charte de 1160 mentionne le village voisin de Kaerfornéric, aujourd'hui Kerfornédic, comme appartenant aux chevaliers Hospitaliers. Elle se trouvait située sur la route de Quimper à Saint-Pol et à Morlaix si fréquentée au Moyen Age pour le pèlerinage du *Tro-Breiz*, et elle assurait ainsi, au passage des montagnes d'Arrée, le repos et la sécurité des voyageurs.

Au Mougau-Bihan, une magnifique suite de cinq dolmens forme une allée couverte de 14,20 mètres de longueur. Cette allée couverte a été minutieusement décrite et dessinée par l'abbé Abgrall, dans le *Bulletin archéologique de l'Association bretonne (3e série, tome IV. Congrès de Lannion en 1884, p. 173).* Sur la face intérieure de deux des montants sont sculptés un poignard à manche recourbé et pointes de lance.

Les restes du château du Bois de la Roche se trouvent à deux kilomètres au nord du bourg, sur la droite du chemin vicinal de Pleyber-Christ, dans un site boisé et agreste. En grande partie démoli, ce manoir ne se compose plus que d'un bâtiment à un étage, à portail gothique et fenêtres irrégulières dont l'une en rosace. Dans la cour existe une grande vasque circulaire en granit, portée sur un piédestal et conservant des traces d'écussons martelés. Les seigneurs du lieu avaient le privilège de porter l'un des pieds de la chaise de

l'évêque de Léon, lors de sa joyeuse entrée dans sa ville épiscopale. Le Bois de la Roche appartenait au XVe siècle à la famille de Kermellec. Vers 1540, il était à Olivier de Cornouaille, dont on voit les armes, alliées à celles de Marguerite de Kerriec sa compagne, encastrées dans l'arrière-façade du manoir. Celui-ci avait passé au XVIIe siècle à la famille savoyarde de Bouvans, établie en Bretagne pendant la Ligue et fondue dans Coatarel. Il a depuis appartenu à Du Laurens de la Barre, collecteur assidu et publicateur ingénieux de légendes bretonnes, l'auteur connu des *Fantômes Bretons*, dont le petit-fils Henri Du Laurens de la Barre, avocat à Morlaix, sous-lieutenant tué à l'ennemi le 2 mai 1918 a laissé un recueil posthume de poésies : *A l'âge de la Poudre*, Nantes. Pigrée (1919), d'une religieuse et patriotique inspiration. La chapelle domestique dédiée à saint Roch, a totalement disparu. On trouve des substructions, des poteries gallo-romaines et des segments de tuyaux de chauffage dans un champ à côté du manoir.

Il existait, il y a un demi-siècle, au hameau de Quillidiec, un beau menhir voisin de deux grandes pierres plates et arrondies qu'on nommait : *Palets des Géants*. Ces mégalithes ont aujourd'hui disparu.

Le Baud, dans son *Histoire de Bretagne*, rapporte qu'en 1169, le vicomte Guiomar de Léon ayant chassé son frère Hamon du siège épiscopal de Saint-Pol, le duc Conan assembla une armée et entra dans le Léon où il trouva, au pied des montagnes d'Arrée, le vicomte Guiomar à la tête de ses troupes. Une bataille se livra qui fut perdue par ledit vicomte « jouxte Comanna », en un lieu qui est dit *Methuor* (lire *Meth Voe*), lequel est interprété *ce fut honte*.

SAINT-SAUVEUR

SAINT-SAUVEUR. — Petit bourg, situé sur la route de Landivisiau, à cinq kilomètres de Commana, dont il est une ancienne trève. On le nomme en breton *an Dre Nevez* (la nouvelle trève).

L'église date du XVIIe siècle. Le clocher (1618), terminé en dôme surmonté d'un lanternon, dérive comme au Tréhou, de celui de Notre-Dame de Croaz-Batz, à Roscoff. Le portail midi, en plein cintre, porte la date 1679. Cette façade est éclairée par deux fenêtres gothiques à pignons aigus dont les rampants de l'une, plus grande que l'autre, sont ornés de crossettes.

Dans chaque bras du transept s'ouvre une large et haute fenêtre à meneaux flamboyants.

A l'intérieur, le maître-autel est surmonté d'un retable à trois dômes, divisé en cinq arcades séparées par des colonnes torses. Les niches ainsi formées contiennent des statuettes fort bien exécutées. Le Saint Sauveur occupe la partie centrale. Il a à sa droite saint Joachim et saint Joseph ; à sa gauche, la Sainte Vierge et sainte Anne. Au-dessus de l'autel de gauche est une sainte Anne triple. Le retable de l'autel de droite a pour couronnement une statue de Vierge-Mère. Dans les frises se remarquent la date : 1685 et diverses figurines ou anges dont l'un tient une banderole portant : GLORIA : IN : EXCELSIS : un autre soutient l'image de la sainte Face, un troisième souffle dans une corne. Un dernier enfin porte un écusson chargé de trois *fasces* formées de besants alignés comme des piles de monnaie. Je ne sais à quelle famille attribuer ce singulier blason qui a peut-être un sens satirique.

Il n'y avait d'autre manoir à Saint-Sauveur que Keravel possédé vers 1540 par Charles de la Boixière, sénéchal de Nantes, frère d'Alain de la Boixière, sénéchal de Lesneven en 1539, puis transmis des Le Gac de Coatlespell aux du Poulpry de Trébodennic. Son moulin occupe une situation très pittoresque, au pied d'une crête rocheuse découpée. A un kilomètre et demi à l'est du bourg, sur la route de Morlaix, est la petite chapelle de Saint-Yves de Penanguer.

CANTON DE LANDIVISIAU

HUIT COMMUNES : LANDIVISIAU, BODILIS, PLOUGOURVEST, SAINT-DERRIEN, PLOUNÉVENTER, SAINT-SERVAIS, LAMPAUL-GUIMILIAU, GUIMILIAU

LANDIVISIAU

LANDIVISIAU. — Lan-Tivisiau : monastère de (saint) *Tivisiau*. On a longtemps indentifié Tivisiau, éponyme de Landivisiau, à saint Turian ou Turien, évêque de Dol au VIIIe siècle, mais Loth (*les noms des Saints Bretons* pp. 57-58) en fait deux personnages tout différents. Il attribue pour patron à Landivisiau un saint Guiziau (*sant Vizio*) qui a une chapelle en Guiclan, et traduit ce nom par *Lan-ti-viziau*, maison où aurait résidé le saint, ou *Lan-To-Widiaw* avec le préfixe *To* dans un sens affectueux.

L'église de Landivisiau, simple trève de Plougourvest avant la Révolution, a été reconstruite en 1864-1865. Elle paraissait vingt ans auparavant d'une solidité à toute épreuve ; après le déplacement du cimetière, en 1842, on voulut niveler le sol sans songer qu'en dégageant les fondations on allait ébranler la solidité de l'édifice. Quelque temps après, on eut la malencontreuse idée de scier les entraits, la vue de ces lourdes pièces de chêne offusquant sans doute quelque esthète. Ces mutilations ne tardèrent pas à porter fruit : il fallut reconstruire l'église qui menaçait ruines de toutes parts. De l'ancien édifice on a pu conserver heureusement le clocher et le porche, ainsi que les clochetons amortis en dôme qui couronnent les contreforts.

Le clocher de Landivisiau est un des plus beaux et des plus élevés du Léon. Nous nous trouvons encore ici en présence d'une œuvre inspirée par le Creisker. La flèche, bien dégagée d'une galerie ajourée, avec quatre clochetons d'angle en encorbellement, des jours nombreux et des arêtes hérissées de crossettes, s'élève svelte et gracieuse vers le ciel.

Comme à Sizun, le clocher touche à peine à l'église ; le portail sous la tour est ouvert en arcade de trois côtés. L'arcade sud est surmontée de l'inscription : LE 14 DE OCTOBRE FUT : COMENCE : CETE : 1590

Le magnifique porche, en Kersanton, de la même école que ceux de Pencran et de Landerneau, date de 1554. La façade est ornée de colonnes

tordues en spirale avec semis d'hermines et de fleurs de lys. Dans les voussures et dans les pieds droits se retrouvent les scènes de l'ancien Testament ; sur les contreforts, les statues des quatre Evangélistes soutenues par des consoles et abritées sous des dais travaillés avec délicatesse. L'intérieur du porche est décoré des douze statues des Apôtres dans des niches Renaissance avec superbes baldaquins. Sur la joue ouest du contrefort de l'angle sud-ouest, un petit soldat, en costume du temps, indique cette inscription :

LAN : 1559 : ESTOINT : LORS : FABRIQVES : TANGVI : LABOVS ET HERVE : COVLOVGNER.

Dans les culs-de-lampes des statues, il y a de curieux sujets, entre autres un chien jouant du biniou. Les moulures des deux portes du fond du porche contiennent douze statuettes, parmi lesquelles on reconnaît saint Pierre avec sa clef, saint Salomon en chevalier, saint Mélar tenant sa tête décapitée, saint Côme et saint Damien, en médecins.

L'église est un vaste monument de style gothique. La nef et le transept sont très élevés. Le mobilier (tribune, buffet d'orgue, stalles, balustrades du chœur, chaire à prêcher), de style flamboyant, cadre avec l'ensemble de l'édifice orné de beaux vitraux modernes.

Les trois verrières de l'abside représentent : au fond, la Passion et le portement de Croix ; celles des côtés, chacune seize scènes de la vie du Sauveur. Entre le chœur et le transept, au nord, beau vitrail de la « mort de saint Joseph », signé : Léopold Lobin, 1891. Le vitrail de « saint Jean prêchant dans le désert », qui lui fait pendant, sort des ateliers de Lobin-Florence, 1893. Enfin, dans le transept, au nord, Marie-Immaculée, reine des anges et des saints ; au sud, l'Ascension de Notre-Seigneur.

On conserve dans l'église de Landivisiau une statue du patron de la paroisse datant du XVIIe siècle. Saint Thuriau y est représenté en costume épiscopal avec la chape et la mitre, comme archevêque de Dol, il tient de la main gauche la croix à double croisillon.

Jusqu'en 1842, le cimetière de Landivisiau entourait l'église paroissiale. Lorsqu'à cette époque on le transféra à cinq cents mètres au nord du bourg, l'ossuaire fut démonté pierre par pierre et reconstruit dans la nouvelle nécropole.

La façade de l'ossuaire est décorée de cariatides où on distingue à droite un homme entre deux femmes qui, d'après H. du Cleuziou, représentent le vice et la vertu. De l'autre côté on voit un guerrier, une noble dame et un squelette tenant une flèche et un tibia. Sous le guerrier on lit cette sentence :

LA : GLOIRE : DE CE : MONDE EST : VNE CHOSSE...

(*vaine*, sans doute, mais la fin de l'inscription manque).

La Mort lance cette menace :

OVY : CA : JE : SVIS : LE : PARRAIN DE : CELVY. QVY : FERA : FIN



L'Ankou du reliquaire de Landivisiau

Tout près de la grande place, au sud-ouest de l'église, cachée par un pâté de maisons, se trouve la fontaine de Saint-Thivisiau, surmontée de dix panneaux gothiques en kersanton, débris de l'ancien tombeau de François de Tournemine, seigneur de Coëtmeur qui, de concert avec sa femme Renée de Saint-Amadour, avait fondé en 1554, dans l'église, une chapellenie de deux messes par jour. Dans l'un de ces panneaux, encadrés de fines guirlandes végétales, un ange tient un écusson aux armes alliées des Tournemine : *un écartelé*, et de Saint-Amadour : *trois têtes de loup*. La statue tumulaire où le seigneur de Coëtmeur est représenté armé de toutes pièces, sauf la tête qui est découverte et repose sur un coussin tenu par deux anges, a été transportée dans le jardin de la villa Sainte-Anne, près de Pempoul, en Saint-Pol-de-Léon.

La juridiction de Daoudour et Coëtmeur s'exerçait à Landivisiau, et s'étendait jusqu'à Penzé et aux abords de Morlaix. Le château de Daoudour

se trouvait au bourg même de Landivisiau, où la rue du Vieux-Château, dont les maisons sont dites au XVIIIe siècle bâties sur les anciennes douves de la forteresse, rappelle seule son existence. Le château de Coëtmeur, situé au sud-est de la commune, fut le berceau d'une noble race connue depuis 1260. Cette terre passa par alliance aux Penhoët, puis aux Kerimel et aux Tournemine. La terre de Coëtmeur était entrée dans la famille d'Alexandre de Vieux-Pont, baron de Neufbourg, lieutenant-général en Bretagne, lorsque le duc de Mercœur confisqua sur celui-ci la terre de Coëtmeur, fit détruire le château et donna les bois aux Morlaisiens qui en vendirent, en 1593, pour 1 051 livres 10 sols.

On retrouve encore l'emplacement de cette forteresse dans les taillis de Coëtmeur : c'est une enceinte quadrangulaire bordée de douves et d'un énorme parapet avec une motte de sept à huit mètres de hauteur logée à l'angle sud-est. D'après la légende, le château de Coëtmeur était jadis habité par un seigneur marié à sainte Pitère, patronne du Tréhou. Leur fille Anastase, qu'on vénère comme sainte, se plaisait à venir méditer près d'une source, à Traon-Louarn en Lampaul-Guimiliau, et c'est en cet endroit que son père la massacra parce qu'elle refusait d'épouser un comte Arthur qui demeurait au château de Penhoat. Cette fontaine de Sainte-Anastase coule toujours au même lieu, et attire un grand nombre de pèlerins le dimanche dans la belle saison.

BODILIS

BODILIS. — (Bois de l'Eglise) Bot-Ilis (Bouquet d'arbres ou habitation de l'église) (1). C'est une ancienne trève de Plougar.

« *Dans Plouegar*, dit le père Cyrille Le Pennec, *se void, de bien loin, l'église tréfviale de Notre-Dame de Botylis placée sur une collinne assez éminente ; elle est magnifiquement construicte, et a esté, ces dernières années, merveilleusement embellye, selon la direction de noble et vénérable personne*

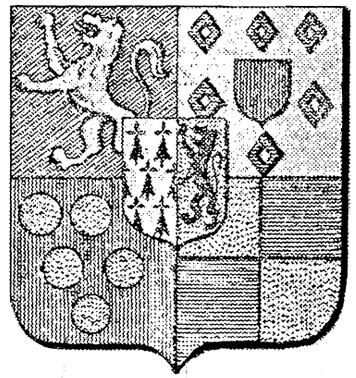
(1) — Dans son étude (inachevée) sur les armoiries des communes, Louis Le Guennec proposa : Ecartelé au 1 de pourpre au lion d'argent ; au 2 d'argent à l'écu de gueules accompagné de 6 mâcles d'azur ; au 3 de gueules à 6 besants d'or, rangés 3, 2, 1 ; au 4 écartelé d'or et d'azur ; sur le tout mi-parti d'hermines plein et d'or au lion de sable.

Le premier quartier est Kerouzéré de Coatsabiec ; le second Lambezre ; le troisième est

missire Claude de Kermenou, recteur de la susdite paroisse. Le concours et l'affluence du peuple qui la fréquente, aux solemnitéz de la Sainte-Vierge, est très remarquable et dénote que ce dévot lieu est, parmi les Léonnois, en singulière vénération et respect. » M. de Kerdanet ajoute ce quatrain breton d'une traduction difficile :

E Bodfao
Ma barbao
E Bodilis
Ma trouzilis
Au Bois-du-Hêtre,
Est l'épouvantail.
A Bodilis,
Est ..... ?

Le monumental clocher de Bodilis, presque séparé du reste de l'édifice comme à Sizun et à Landivisiau, avec sa haute balustrade et ses clochetons d'angle, est un des beaux clochers du Léon, mais sa flèche écourtée manque d'élégance. Il date de la fin de la période ogivale et fut réparé en 1711, de Moucheron étant recteur de Plougar et de Bodilis, ainsi que l'indique une



aux armes des Brézal de Plounéventer, dont le fief s'étendait en Bodilis ; le quatrième est Tournemine, de Daoudour et de Coëtmeur, fiefs importants de la même région. L'écu central associe les armes des ducs et celles des sires de Léon, les uns et les autres jadis suzerains à Bodilis. On sait que l'église de cette commune, remarquable par la beauté de son architecture comme par la richesse de sa décoration intérieure, n'était avant la Révolution qu'une trève de Plougar.

inscription placée sur la tour. Celle-ci contient une cloche fondue en 1718 par les frères Le Beurrié de la Rivière, fondeurs à Brest.

Le porche latéral est du même style que ceux de Landerneau, Pencran, Landivisiau. Il remonte à 1631. La date de 1570, qu'on lit à l'intérieur, indique que le portail du fond est antérieur au porche lui-même, surajouté plus tard au reste de l'édifice.

Les niches des contreforts abritent des statues représentant le mystère de l'Annonciation. D'un côté, l'archange Gabriel tient un lis entouré d'une banderolle où sont gravés les premiers mots de la Salutation angélique :

AVE : GRATIA : PLENA :

De l'autre côté, Marie agenouillée sur un coussin, est accompagnée aussi d'une banderolle portant l'acceptation de la Vierge aux décrets divins :

ECCE : ANCILLA : $\overline{\text{DNI}}$: FIAT : MIHI : SECVNDVM : VERBVM : TVVM

Dans les voussures et les pieds droits, mêmes scènes de l'Ancien Testament que dans les porches précédemment décrits. A l'intérieur, les statues des douze Apôtres portent chacune une banderolle avec un article du *Credo*, au-dessus d'un soubassement qui est bien une des œuvres des plus bizarres qui se puissent voir. Des panneaux rectangulaires, séparés par des pilastres à forte saillie, offrent une série de figures grimaçantes et hideuses autour desquelles s'enroulent des volutes et des entrelacs, tous dissemblables entre eux. Les pilastres sont décorés de cariatides étranges, corps humains ou animaux fantastiques en des attitudes tourmentées. L'une de ces cariatides, la plus curieuse peut-être, représente un homme à longue barbe et une femme, étroitement unis, les corps terminés en queue de serpent et s'enlaçant en spirale. N'est-ce pas une image allégorique de nos premiers parents tentés par le serpent dans le paradis terrestre ?

Dans la frise, entre deux rangs de moulures formant double corniche, sont sculptés des motifs divers d'ornements où la volute joue un grand rôle. Les pilastres, qui se prolongent jusqu'à la corniche supérieure en coupant la frise à distances régulières, sont décorées à cette hauteur de consoles feuillagées ou bien, le plus souvent, de mascarons aussi bizarres que les autres figures du soubassement.

A l'intérieur de l'église, à gauche en entrant, se trouvent les fonts baptismaux, dont le baldaquin, en kersanton, supporté par des colonnes cannelées, d'ordre dorique, est décoré des statues assises des quatre grands docteurs d'Occident : saint Grégoire, saint Ambroise, saint Augustin et saint Jérôme.

Le maître-autel de Bodilis a été exécuté en 1700-1701 par un véritable artiste sculpteur Guillaume Lerrel, de Landivisiau. Il se dessine en surfaces concaves de chaque côté du tabernacle et contient quatre admirables panneaux, séparés par des colonnes torses. 1. — La cène. 2. — David recevant du grand prêtre les pains de proposition. 3. — La manne dans le désert. 4. — La manducation de l'agneau pascal. Un autre bas-relief, le plus beau de tous, figure le Sacrifice d'Abraham sur la porte du tabernacle.

Des frises très riches et très variées retracent des scènes de labour, convois funèbres et animaux fantastiques. Léon Palustre (2) leur attribue deux dates différentes : 1574 et 1657, les anciennes sablières plus belles que les dernières. Le collatéral nord renferme les autels de la Sainte-Famille et de Notre-Dame de Bodilis, dont la statue est entourée de bas-reliefs gothiques. D'autres bas-reliefs décorent l'autel de saint Jean Baptiste, et une niche à armoire contient une belle descente de croix.

Olivier de Kerouzéré, seigneur de Coëtsabrieuc (aujourd'hui Coatsabiec en Bodilis) obtient en 1429 des lettres du duc Jean V pour l'érection d'une foire annuelle, lors du pardon de Saint-Mathieu, sur ladite terre. Cette foire a été plus tard transférée à Landivisiau.

Diverses voies romaines coupent le territoire de Bodilis. Celle de Carhaix à Plouguerneau est jalonnée par d'anciennes substructions au lieu de Mouster-Paul, où, selon Albert le Grand, saint Pol-Aurélien, s'étant arrêté avec ses disciples pour faire oraison, aurait eu une vision angélique. On trouve des tuiles nombreuses au Quinquis, et près du Spernen est une butte entourée de fossés.

PLOUGOURVEST

PLOUGOURVEST. — Plebe Goruest en 1260 ; Ploe orguest vers 1330. *Paroisse de Gourvest*, personnage inconnu dont le nom existe encore avec diverses variantes.

L'église de la Renaissance est surmontée d'une jolie tour à deux chambres de cloches superposées. Elle est flanquée d'une tourelle ronde et terminée par une flèche à crochets. Le porche latéral qui porte la date de 1616 offre au fronton une statue en kersanton de Vierge-Mère couronnée. Il

(2) — *La Renaissance en France*, tome III, p. 38

n'a conservé que deux des statues des douze Apôtres qu'il abritait jadis (ces deux statues sont celles de saint Jacques et de saint Jean). Le chevet est flanqué de contreforts amortis en lanternons.

L'intérieur de l'église fut restauré en 1875. Le maître-autel est surmonté d'un beau retable à tourelles du XVIIe siècle orné de bas-reliefs où l'on remarque le Sacrifice d'Abraham, le Couronnement d'épines et la Descente de Croix. Ces deux derniers panneaux sont encadrés d'anges-cariatides soutenant d'élégantes draperies formant baldaquin. Plus haut, dans des médaillons ovales accostés d'aigles, statuettes de saint Pol de Léon et d'un saint évêque. Au-dessus du tabernacle, Père Eternel encensé par deux gracieux chérubins. Les patrons de l'église, saint Pierre et saint Paul, ont leurs statues dans le sanctuaire. A l'autel nord, groupe de sainte Anne et saint Joachim, d'une grande noblesse. A l'autel midi, tableau du Rosaire, statues de saint Jean Baptiste, saint Laurent, saint Côme et saint Damien en robes de médecin. Un baldaquin, soutenu par six colonnes torses, couronne les fonts baptismaux et porte sur la corniche cette inscription :

NOBLE : ET : VENERABLE : LOVIS : DE : CRESOLES :
RECTEVR : DE : CETTE : PAROISSE : LAN : 1667.
FAICT : PAR : NOVS : Y : BOVRCHIS : ET : Y : KFOVRN :
LORS : FABRICQVPS : F : TANGUY : ET : F : RIVOALL.

La paroisse possède deux vieilles bannières de procession du XVIIe siècle, bien restaurées ; elles offrent le Christ en Croix et l'une d'elles a, au revers, l'image de saint Pol de Léon.

Près de la route de Plouvorn sont les restes de l'ancien manoir de Lannurien, possédé depuis le XVIIe siècle par une vieille famille morlaisienne, les Barazer de Lannurien, et celui de Roc'hglaz, sur la route de Saint-Pol à Landivisiau, possédé en 1610 par François Geffroy, sieur de la Villeneuve, bailli de Lesneven.

Le château moderne de Kervoanec, habité par M. de Tonquéde a remplacé un vieux manoir possédé en 1503 par une famille de Kervoanec, en 1566 par Alain de Kerc'hoent, seigneur de Kergournadec'h, et en 1710 par René-Corentin Allain, sieur de Kervoanec, sénéchal de Landivisiau. Cette propriété a passé par alliance aux Bizien du Lézart et aux Quengo de Tonquédec. Auprès du manoir s'élève la petite chapelle de Saint-Mathieu, ancien prieuré de l'abbaye de Saint-Mathieu du Finistère.

La commune est traversée par la voie romaine de Landivisiau à Roscoff. Sur cette voie ont été faites plusieurs découvertes intéressantes, telle que celle d'un bracelet antique en or au Spernen, non loin du village de Lambader en Plouvorn.

SAINT-DERRIEN

SAINT-DERRIEN. — On prononce en breton Sant Derc'hen. En visitant La Roche-Maurice nous raconterons la légende de saint Derrien et de saint Néventer.

L'église de Saint-Derrien, ancienne trève de Plounéventer, est un petit édifice de la première moitié du XVIIe siècle, et dont le clocher gothique, à deux chambres de cloches, cache sa petite flèche dentelée dans la verdure des arbres de haute futaie qui entourent le cimetière. Au maître-autel, saint Herbot et saint Eloi, protecteurs des vaches et des chevaux, en particulière vénération de ce pays d'élevage, ont supplanté saint Derrien et son ami saint Néventer, qui apparaissent aux prises avec le dragon sur l'autel de gauche. A celui de droite, tableau du Rosaire et groupe triple de sainte Anne. La tribune du bas de l'église porte les figures en bas-relief des douze Apôtres et un rébarbatif saint Derrien équestre, l'épée à la main, foulant aux pieds de son cheval un dragon qui ressemble à une écrevisse. La chapelle possédait, il y a un demi-siècle, une « roue de fortune ». Saint Derrien à cheval et le dragon se voient aussi sur la croix du cimetière, datée de 1557. A cinq cents mètres au nord du bourg, il y a, dans le vallon, un groupe de rochers entassés, formant une cavité qu'on nomme *Toul ar Sarpant*. C'était là, dit la légende, le repaire du dragon détruit par les deux saints chevaliers. La fontaine de Saint-Derrien y coule encore.

A l'est de la commune se trouve le château de Keryvon, situé dans un pittoresque vallon boisé. C'est un édifice des XVIe et XVIIe siècles aujourd'hui converti en ferme. La porte est surmontée d'un écusson parti de Parscau : *de sable à trois quintefeuilles d'argent*, et de Le Roy, *un croissant accompagné de trois roses*. Des douves profondes, alimentées par l'eau d'un étang, entourent le manoir et les jardins. Le mur d'enceinte est flanqué d'une tour carrée et de deux tours rondes percées de meurtrières. Une inscription mutilée, sur l'aile gauche du château, apprend que cette partie fut bâtie par messire Guillaume de Keryvon, seigneur dudit lieu, sénéchal de Landerneau en 1669 et Françoise Liminic, sa femme. Leurs héritiers vendirent la terre de Keryvon à de Parscau du Plessis, chef d'escadre en 1784, père du comte Hervé-Louis de Pascau du Plessis, contre-amiral en 1827, mort à Keryvon en 1831. Il avait épousé à Saint-Malo, en 1789, Anne Buisson de la Vigne, sœur de Céleste Buisson de la Vigne, femme de l'illustre écrivain Chateaubriand.



Vieux manoir de Lestrémeur

A Coatlestremeur, vieux manoir ruiné ou naquit, en 1407, d'après de Kerdanet, Alain de Coëtivy, archevêque d'Avignon, cardinal en 1448, évêque de Dol et légat en France et en Bretagne pour la canonisation du saint Vincent Ferrier.

SAINT-SERVAIS

SAINT-SERVAIS. — Saint Servais, qui vivait au IVe siècle, fut évêque de Maëstricht et prédécesseur de saint Hubert. On ignore comment son culte a pu s'introduire en Bretagne et y devenir florissant. En Cornouaille, on l'appelle saint *Gelvest* et on l'invoque pour préserver les récoltes de la gelée.

La chapelle de Saint-Servais dépendait de la seigneurie de Leslem. En 1587, l'évêque de Léon l'érigea en trève de Plounéventer. On la reconstruisit au siècle suivant. Le clocher, daté de 1678, à deux rangs de galeries, le dispute en élégance à celui de La Roche-Maurice, réputé le plus gracieux des clochers ouverts du Léon.

L'ancien ossuaire du XVIIe siècle, aujourd'hui, comme tant d'autres, transformé en chapelle, renferme de belles fresques symboliques dues au grand artiste Yan d'Argent, natif de Saint-Servais.

Yan d'Argent naquit en 1829 (3). D'abord employé des chemins de fer en province, il vint à Paris où, déjà âgé d'une trentaine d'années, il entra dans l'atelier de son compatriote Jobbé Duval. Yan d'Argent se fit remarquer tout d'abord par l'originalité de ses conceptions. Nul mieux que lui ne sut rendre le fantastique des bizarres silhouettes des vieux chênes ébranchés qui, le soir venu et la nuit tombante, prennent en nos chemins creux de Bretagne des apparences apocalyptiques. Dans ce genre, la première de ses œuvres exposées au Salon de 1861 fut *les Lavandières de nuit*, tableau inspiré par une légende bretonne, racontée par Emile Souvestre dans *Le Foyer breton. La mort du dernier barde*, aujourd'hui au musée de Brest, est conçue dans la même note fantasmagorique. Cette œuvre figurait au Salon de 1865.

Plus tard, la manière de l'artiste se fait plus calme et plus reposante, mais c'est toujours la Bretagne qu'il chante et ses coins de falaise, aux bords ombreux de nos rivières, et dans les grands bois de pins où les brises du large modulent de douces mélopées.

Magré tout, incompris de ceux qui, étrangers à la Bretagne, n'ont pas au cœur l'amour du *Breiz-Izel*, Yan d'Argent n'aurait peut-être qu'une place obscure parmi les artistes du XIXe siècle si l'originalité de son talent ne lui avait créé une place à part dans l'illustration du livre.

Collaborateur assidu pendant de longues années du *Magasin pittoresque*, il fut en même temps le directeur artistique d'une publication hebdomadaire, *La Semaine illustrée*, où il a reproduit la plupart des fresques qu'il peignait alors pour la cathédrale de Quimper. Citons encore au hasard les illustrations de nombreux volumes : *Le vicomte Paul*, de Paul Féval ; *Le Robinson suisse* ; *L'Arithmétique du grand papa* ; *La Vie des Saints*, de Mgr. Paul Guérin ; *Notre-Dame de Lourdes* et *Les Episodes miraculeux de Lourdes*, d'Henri Laserre ; *La Révolution*, de A. Thiers, etc.

Yan d'Argent s'était fait construire, sur la côte, entre Saint-Pol-de-Léon et Roscoff, la charmante villa de Créac'h-André qu'il habitait presque constamment. Il est mort à Paris le 20 novembre 1899. Son corps fut ramené en Bretagne et inhumé dans sa paroisse natale. En 1907, pour se conformer aux dernières volontés du grand artiste qui avait demandé que son « chef » fut placé à côté de ceux de ses parents dans l'ossuaire de Saint-Servais, son fils, Ernest Dargent, fit procéder à l'exhumation du cadavre paternel, qui se trouva presque momifié. Pour détacher la tête du tronc, l'abbé Guivarc'h,

(3) — Son véritable nom était Cudargent. V. Pol de Courcy : *de Rennes à Brest et à Saint-Malo*, 1864. p. 302, à propos du tableau de l'église de Saint-Houardon de Landerneau.

recteur, dut s'aider de son couteau. Il n'en fallut pas plus pour déchaîner un scandale de presse et des poursuites judiciaires contre les auteurs de ce qu'on osait qualifier « violation de sépulture », faute de connaître les traditions bretonnes. Tous deux, traduits, en juin 1908, devant le tribunal correctionnel de Morlaix, furent acquittés et il n'en pouvait être autrement. Mais cette triste affaire eut une conclusion encore plus triste. Frappé au cœur, Dargent mourut quelques jours après (4).

La croix du cimetière, décorée de personnages et d'un groupe de Notre-Dame de Pitié, repose sur une base historiée qui offre des bas-reliefs sur ses quatre faces. Une statue en pierre de saint Servais orne la fontaine, dont les pèlerins buvaient l'eau pour se guérir de la fièvre.

En Saint-Servais se trouve la lande de « Lan-ar-Poanniou », où les Occismiens auraient été battus et massacrés par une peuplade d'idolâtres. D'après La Borderie (*Histoire de Bretagne*, tome II, pp. 505 et 506), ce massacre a pu avoir lieu lors des invasions de la Bretagne par les Normands, peut-être lors de la grande inondation des Normands de la Loire, de 919 à 921.

Sur la route de Plounéventer à Saint-Servais, on rencontre le vieux manoir de Penvern, flanqué d'un petit pavillon et entouré de verdure. Marguerite Nuz, dame de Penvern, épousa en 1533 François de Kerouartz, seigneur dudit lieu. Plus loin, on gravit la colline du Run, du sommet de laquelle se découvre une belle vue sur la vallée de l'Elorn, puis on laisse à droite la ferme de Leslem, ancien manoir de la famille du Chastel, pittoresquement située au milieu de hautes futaies, et l'on traverse un vallon dominé par la flèche élancée du clocher de Saint-Servais.

Dans un champ, près du hameau de Keruzoret, des tuiles romaines indiquent l'ancienne existence d'une villa.

(4) — V. Le Goffic. *L'âme bretonne* II. pp. 120-121 et 355-356.

PLOUNÉVENTER

PLOUNÉVENTER. — Ploe Nevente(r) vers 1330 ; *Paroisse de saint Néventer*, compagnon de saint Derrier, et qui détruisit avec lui le dragon de La Roche-Maurice. L'église de Plounéventer, sauf le porche et la tour, a été rebâtie vers 1860. Celle-ci est d'excellent style, très remarquable par son élégance et son élancement. Le patron, saint Néventer, est représenté en chevalier portant épée et bouclier, à la façade de l'église.

Sous le porche sont les statues des Apôtres (XVIe siècle) en kersanton, plusieurs portant sur le socle des inscriptions en gothique, donnant le nom de leurs donateurs. L'un de ceux-ci, JA (N) MASÉ, qui offrit le Saint-Jacques, a fait placer à ses pieds, avec son nom, un marteau et une équerre indiquant sa profession de tailleur de pierres. Au fond, statue ancienne du Christ, bénissant de la main droite et portant, de la main gauche, le globe du monde.

Au chœur, du côté de l'Evangile, il y a une belle statue de saint Néventer de grandeur naturelle en guerrier antique, dans le genre des riches costumes des ballets de la cour de Louis XIV. On voit aussi une vieille statue de saint Pierre.

Les cartons des vitraux sont de Yan d'Argent.

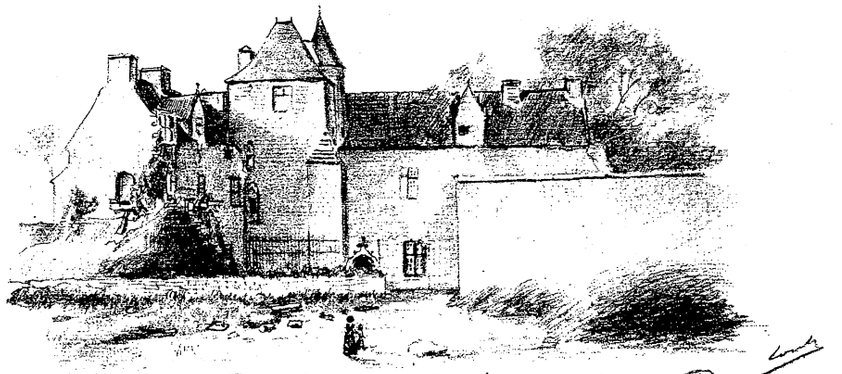
La croix-calvaire du cimetière est très belle, mais composée de morceaux d'origines diverses. Le Christ en Croix et la Magdeleine sont modernes ; les autres statues sont du XVIe et du XVIIe siècle ; parmi elles figure saint Néventer armé de toutes pièces. Dans les moulures de l'embase de la croix s'agite une curieuse ronde de paysans bretons se tenant par le bras ; les personnages des extrémités sont munis d'un gros bâton.

La tombe de François-Louis Soubigou, ancien sénateur du Finistère, est ornée de son buste, belle tête de vieillard, en costume bas-breton, due au ciseau de Yan Larc'hantec. Sur la pierre tumulaire on lit :

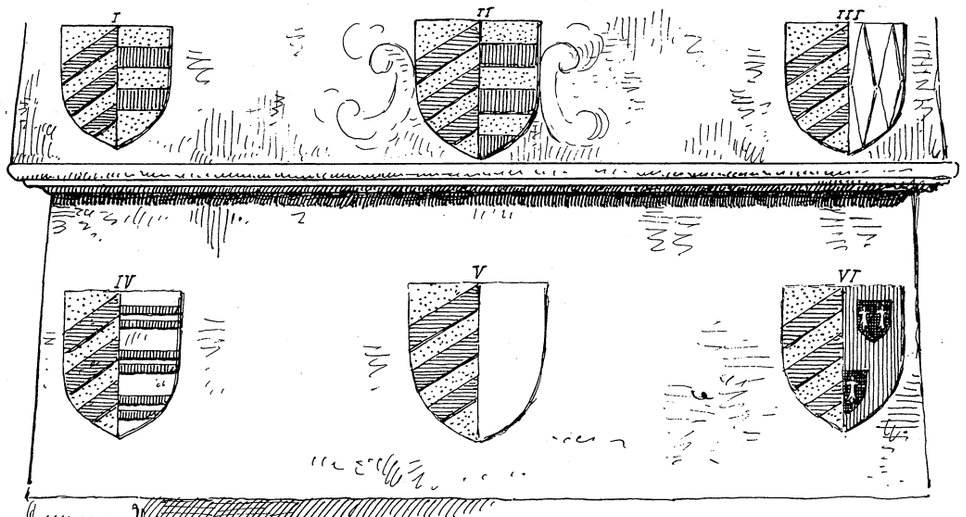
ICI REPOSE FRANCOIS-LOUIS SOUBIGOU, NÉ LE 11 FEVRIER 1819, DEPUTE EN 1848, SENATEUR DE 1876 A 1894, CONSEILLER GENERAL DEPUIS 1891, DECEDE A MESGLOAGUEN LE 17 FEVRIER 1902.

M. Soubigou fut l'une des physionomies les plus sympathiques et les plus originales de la politique finistérienne. Elu représentant du peuple en 1848, sénateur en 1876, il tint toujours à honneur de siéger dans l'habillement des *Julods* léonards qui le reconnaissaient pour leur chef.

A l'entrée du bourg, près de la route de Landerneau, l'ancien et curieux



Ruines du manoir de Mézarnou (XVe) en Plounéventer



Cheminée armoriée au manoir de Mézarnou, en Plounéventer
1° Parcevaux parti de Carné – 2: Parcevaux parti de de Bouteville – 4° Parcevaux parti de du Parc – 5: Parcevaux parti de – 3· Parcevaux parti – 6· Parcevaux parti de Coëtlogon. 21 avril 1917 –

manoir de Mézarnou, bâti vers 1550, dresse ses toitures aiguës au-dessus des murailles ébréchées de son parc. Il est formé de deux corps de logis réunis en équerre, et percés de grandes fenêtres coupées de meneaux : celles du rez-de-chaussée sont grillagées de fer et les lucarnes ont de beaux frontons à pinacles et remparts feuillagés. A l'angle des deux bâtiments s'élève un fort pavillon carré flanqué d'une tourelle ronde à cul-de-lampe, au pied duquel s'ouvre la porte principale décorée d'une gracieuse arcade gothique. Une partie de l'aile droite a été démolie, et la tour hexagonale, qui défendait le portail de la cour, est en ruines. Cette cour contient une vasque circulaire où jaillissait un jet d'eau. A l'arrière-façade, il y a des meurtrières se fermant au moyen de carreaux de granit glissant dans des rainures. L'intérieur contient un monumental escalier, et des cheminées moulurées dont l'une est décorée de blasons peints où les armes des Parcevaux sont figurées avec leurs alliances : Bouteville, Carné, du Parc, Coëtlogon, etc.

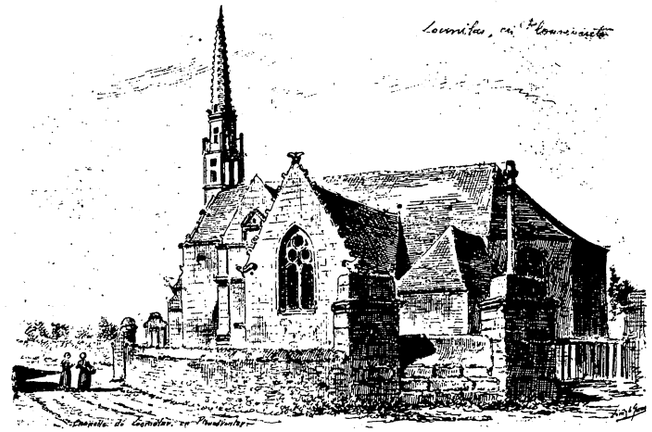
Alain Parcevaux, seigneur de Mezarnou, était en 1430 capitaine de Lesneven. Son petit-fils Maurice, sénéchal de Léon en 1469, fut grand-père d'Yves Parcevaux, conseiller au Parlement en 1557, époux de Jeanne de Bouteville, mort sans enfants, et de Maurice, seigneur de Mezarnou, marié à Françoise de Carné. Leur fils Hervé, veuf de Gabrielle du Parc, épousa en 1591 Renée de Coëtlogon, veuve de Lancelot Le Chevoir, seigneur de Coatezlant, dont elle avait eu une fille, Marie Le Chevoir. Malgré une neutralité soigneusement gardée pendant la Ligue, le châtelain de Mezarnou ne put réussir à préserver du pillage son beau manoir où plusieurs générations avaient entassé des richesses, et il eut la douleur de voir celles-ci emportées en 1594 par le capitaine royaliste du Liscoët, tandis que lui-même, conduit au château de Brest, ne pouvait recouvrer la liberté qu'au prix d'une rançon de 9 500 écus. L'inventaire des pertes subies par Hervé Parcevaux atteste une magnificence dont on se fait difficilement l'idée : il en estimait la valeur à 70 000 écus. L'année suivante, le féroce Fontenelle visita à son tour Mézarnou. Il enleva la jeune Marie Le Chevoir, alors âgée de dix ou onze ans qui était une opulente héritière. Il la conduisit à son repaire de l'île Tristan et l'épousa peu après. Mais, arrêté en 1602 au manoir de Trébriant en Trémel, il fut roué vif à Paris. On prétend que sa jeune femme en mourut de douleur.

Le pays aux environs de Plounéventer est plat, coupé à peine de loin en loin par des vallons sans profondeur où coulent quelques petits ruisseaux, affluents de l'Elorn ou de la Flèche. La route borde des champs fertiles cernés de haies feuillues, des landes d'où surgit parfois, au milieu des ajoncs fleuris, la masse grisâtre d'une pierre mégalithique, d'immenses prairies où

galopent en liberté de jeunes chevaux et paissent des troupeaux gardés par une fillette en haillons, la baguette de coudrier à la main, des hameaux signalés par le bouquet de vieux chênes et d'ormes qui ombragent les toits de chaume verdissants ou d'ardoises lépreuses. A tous les carrefours se dressent des croix, de toute forme, de toute date et de toute hauteur, depuis la grossière croix pattée, plaquée de mousses et de lichen, qu'on croirait taillée dans un menhir, jusqu'aux vieux calvaires dont les personnages gisent parfois dans l'herbe, au pied du socle disjoint, et jusqu'aux belles croix modernes, œuvres de Yan Larc'hantec, érigées par les riches *julods* de la commune à l'entrée de leurs avenues. Des clochers pointent ça et là leurs minces aiguilles ajourées, et les cimes bleuâtres des montagnes d'Arrée s'estompent à l'horizon du sud, derrière les hautes terres de Ploudiry et de Sizun.

A un kilomètre au sud de Kergroas, près d'un vieux manoir de 1664, se trouve la chapelle de Locmélar, joli édifice de la Renaissance. A l'angle de la façade que surmonte un clocher à flèche dentelée, on lit : S : MELARDE : ORA : P : NOBIS : 1587. Le chevet a été refait en 1724. L'intérieur contient quelques intéressantes vieilles statues, un lutrin formé d'un pélican nourissant ses petits, un autel de pierre daté 1564, et, fixée au mur du chœur du côté de l'épitre, une clochette curieusement soutenue par une grande fleur de lis.

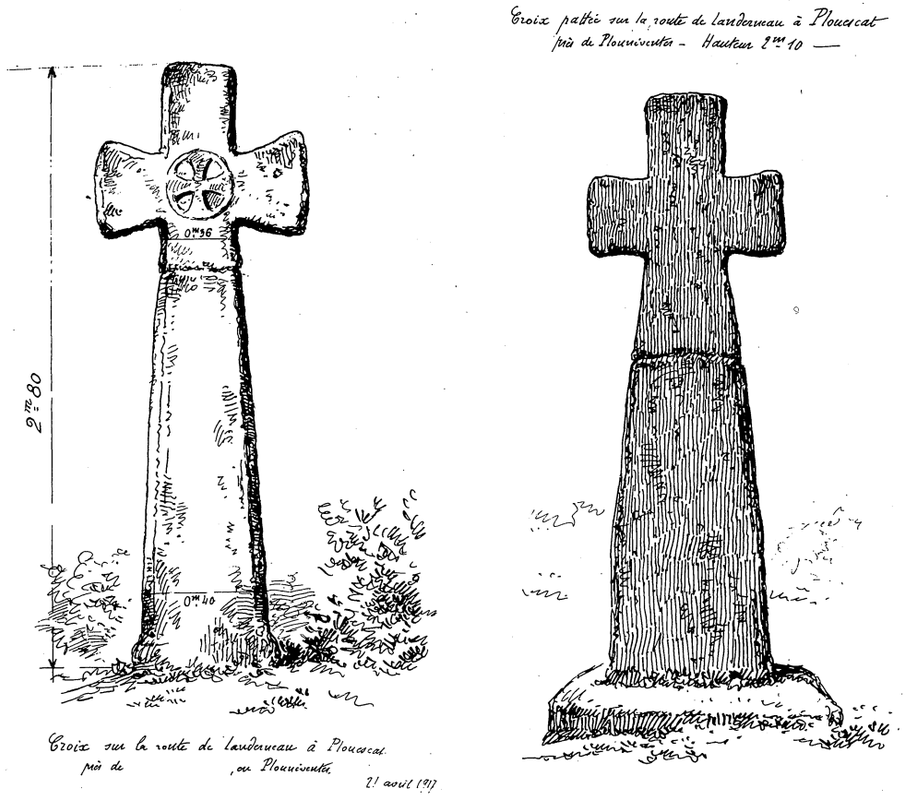
La partie nord de la commune est parcourue par l'ancienne voie de Carhaix à Plouguerneau. Elle laisse à gauche le village de Tréguerné, près duquel gisait naguère un grand monolithe qui servit, dit la légende, à saint Derrien pour y enchaîner le dragon, et arrive sur le plateau de Kerilien, où elle rencontre l'autre grande voie qui coupait le Léon en diagonale inverse, de Saint-Pol à Saint-Mathieu. Au carrefour de ces deux voies se trouvait un établissement gallo-romain dont les vestiges apparents sont encore considérables : tous les champs, aux abords des hameaux de Kerilien, Coatalec, Kergroas, Cosporziou, sont jonchés de briques et de tuiles et dans les garennes non défrichées se rencontrent encore des ruines de maisons avec murs en petit appareil coupés de chaînons de briques. Des fouilles opérées vers 1828 par Miorcec de Kerdanet qui plaçait à cet endroit la cité d'Occisinor, ont été très fructueuses, mais depuis rien de sérieux semble n'avoir été tenté, et les paysans détruisent peu à peu, pour dégager leurs cultures, les derniers restes de cette antique agglomération dont il importerait beaucoup de faire une sérieuse et méthodique exploration avant qu'elle n'ait complètement disparu.



Chapelle de Locmélar, en Plounéventer

Au sud-ouest de la commune, les bois de Brézal (5) dominent, en face de la romantique chapelle ruinée de Pont-Christ, la verte vallée et le cours rapide de l'Elorn. Brézal est une très ancienne terre seigneuriale. Le fameux jurisconsulte Eguiner Baron, né dans le pays, probablement à Loc-Eguiner-Ploudiry, y avait séjourné en 1520 et loue son hôte Guillaume de Brézal, pour ses prouesses cynégétiques. « Au XVIIIe siècle, écrit Pol de Courcy, Brézal était, comme on disait alors, le séjour des grâces et des muses. Deux poètes aimables, l'abbé de Boisbilly et le P. de Querbeuf y composèrent une foule de chansons, de charades et de madrigaux connus sous le nom de *Veillées de Brézal.* Cette terre appartenait alors au marquis de Kersauson, qui eut l'honneur de recevoir dans son château, en 1773, le comte d'Artois, et en 1778 le duc de Chartres. » Son gendre, le marquis de Tinténiac, émigra sous la Révolution, et Brézal fut acquis nationalement par les citoyens Radiguet, Debry et Aubertin. Après avoir été démoli en partie et transformé en usine, il a fait place à une maison moderne. Un bel étang, chanté par l'abbé de Boisbilly, un colombier et un curieux moulin féodal ont seuls survécu à la ruine de l'ancienne demeure. Au pignon du moulin, on lit cette

(5) — *cf. Nos vieux manoirs à légendes,* tome I, p. 199



inscription en caractères gothiques : *l'an mil cinq CCXX (1520) Guille de Brezal et Marguerite le Seneschal Sr et Da. de Brezal firent faire cest estang et moulin au dyvis de Ichiner Garric.* Les bois et l'étang de Brézal ont plus d'une fois inspiré le peintre Yan Dargent. Il a exposé au Salon : *le sentier des Ramiers à Brézal* (1873) ; *le Parc de Brézal* (1896) ; *la Queue de l'étang de Brézal* (1897).

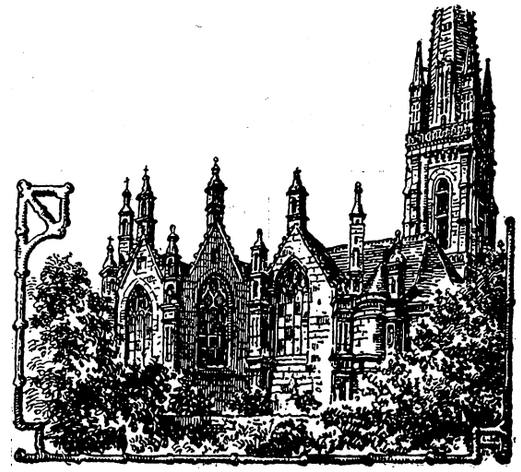
La route de Landerneau à Plouescat, qui traverse tout le territoire de Plounéventer, est jalonnée à ses carrefours de croix pattées primitives dont l'une, haute de près de trois mètres, porte sur sa face aspectée à l'est l'image d'une croix de Malte, inscrite dans un cercle. Il y a des menhirs à Kerdonard, à Kerandraon et à Kerivoal, et une belle motte féodale en face du manoir croulant de Morizur, tout à la pointe extrême nord de la commune.

LAMPAUL-GUIMILIAU

LAMPAUL-GUIMILIAU. — Ancienne trève de Guimiliau ; *Landa Pauli Botenes* en 1467 ; Lampaul-Bodénès en 1516.

« Au milieu de cette ravissante région du Finistère que baignent l'Elorn et la Penzé, nommée à juste titre le jardin du Léon, arrosée par tant de gracieux affluents de ces deux rivières, est situé le bourg de Lampaul-Guimiliau, qui groupe autour de sa vieille église plus de 2 000 habitants.

« C'est un ensemble pittoresque tour à tour riant et sauvage, formé de vallons ombragés, bordés de collines boisées et verdoyantes d'où surgissent parfois des rochers superbes, semblables à des châteaux ruinés et menaçants. Il y a de vastes prairies coupées d'arbres, de bosquets, de genêts dont l'or étincelle au printemps, des ruisseaux animés par des moulins babillards, des cascades et des chutes d'eaux, bordés de nombreuses tanneries. Sur un coteau plus élevé et dominant tous les alentours se dresse, comme une flèche de cathédrale, le clocher mutilé de Lampaul surveillant tout le pays et rassemblant à ses pieds, blotties dans la verdure, les petites maisons du village, dont quelques-unes s'éparpillent dans les vergers, semblant vouloir dégringoler la colline. C'est une jolie promenade à faire que l'attrait des vieux monuments rend encore plus intéressante pour l'archéologue ou l'historien.



Eglise de Lampaul-Guimiliau

« Ces monuments ont du reste une légende que nous allons résumer en quelques mots. Le grand apôtre du Léon, saint Pol-Aurélien, venait de vaincre et de dompter un féroce dragon qu'il tenait en laisse lié à son étole. Ce monstre avait longtemps ravagé les environs du Faou, dont il était la terreur. Pol était arrivé près de l'endroit où s'élève aujourd'hui ce village qui doit au grand saint le nom de Lampaul, lorsque deux habitants l'abordèrent en lui disant qu'un petit du dragon, plus féroce encore que son père, dévastait les alentours, dévorant les bestiaux et les habitants. Le saint délia alors le basilic, qu'il avait dressé comme un chien docile. Il lui commanda d'aller chercher son faon et de le lui amener en ce lieu où s'éleva depuis la croix dite *Croaz-Pol* (6). Le monstre obéit aussitôt et saint Pol ayant conduit les deux dragons dans un bois désert et écarté mit un bâton en terre auquel il les attacha en leur défendant de quitter cette place et de faire mal à qui que ce fût. Les deux animaux observèrent cet ordre jusqu'au moment où épuisés, ils périrent faute de nourriture.

« Et à cause de ce grand miracle, on nomme encore aujourd'hui ce bois *Coat-ar-Sarpant*, le bois du Serpent. La croix élevée jadis a été détruite en partie pendant la Révolution. On en a pu reconstituer la partie supérieure dressée aujourd'hui sur un fût entièrement neuf, pour rappeler cette curieuse légende. » (7).

L'ancien cimetière, dont le mur existe encore, forme autour de l'église un beau placître aux pelouses et aux massifs verdoyants, encadrant de la façon la plus heureuse le monument dont la haute flèche et les clochetons des contreforts se découpent fièrement sur le fond du ciel.

L'arc triomphal, accolé à l'ancien ossuaire, est constitué par une arcade en plein cintre, flanquée sur les deux façades de deux colonnes cannelées d'ordre dorique ; au-dessus, sur une plate-forme avec balustrade ajourée, est érigé un calvaire à trois croix ; celle du Sauveur est accompagnée des statues de la Vierge et de saint Jean, sur une traverse, et au pied de la Magdeleine en pleurs.

Sous la balustrade, du côté du placître, on lit :

A. RANNOU. Y KTANGUY. F : 1668

Dans le prolongement de l'arc triomphal se trouve l'ancien ossuaire transformé aujourd'hui en une chapelle dédiée à la Sainte-Trinité.

La façace sur le placître est très richement décorée de deux rangs d'ar-

(6) — Au bord de l'ancienne voie romaine du Faou à Saint-Pol, dite *Bali-Castel*, qui passe à Sizun et à Locmélar et qui est jalonnée de croix et de fontaines.

(7) — A. de Lorme. *Le village, l'église et l'ossuaire de Lampaul-Guimiliau. Bulletin de la Société Académique de Brest*, tome XXX (2e série), 1904-1905.

catures ; celles du rez-de-chaussée, formant des fenêtres en plein cintre, encadrées par des colonnes d'ordre ionique, supportent un entablement largement mouluré qui règne tout autour de l'édifice. Au-dessous, le second rang d'arcatures forme une suite de niches séparées par des pilastres. L'abside à pans coupés est percée de hautes fenêtres de style ogival flamboyant, surmontées de pignons aigus à crochets. Sous la fenêtre sud-est, on lit :

I : GOFF : I : GVILLOV : F : 1667

et dans la frise de la porte : MEMENTO MORI.

A l'intérieur, on voit un joli autel à retable décoré de nombreuses statues et de colonnes torses, avec feuilles de vigne, supportant un entablement à fronton en plein cintre, dans lequel sont des groupes d'anges et de saints. Le panneau central du retable, ainsi que la clef de voûte qui forme pendentif au-dessus du chœur, représentent les personnages de la Sainte-Trinité.

Le clocher de Lampaul-Guimiliau, du style de transition entre le gothique et la Renaissance, et inconstestablement le plus beau du Léon après le Creisker, s'élevait autrefois à plus de soixante-dix mètres dans les airs. Frappée par la foudre, l'extrémité de la flèche est aujourd'hui remplacée par une calotte de plomb, que Pol de Courcy compare avec raison à un éteignoir. La base de la tour porte la date de son érection :

ANNO DNI 1573 : DIE 19 APRILIS : FVDATA FVIT HAEC TVRRIS.

Ce clocher renferme deux cloches dont l'une porte une inscription latine de 1715 constatant qu'elle est la filleule du marquis de Kersauson, conseiller au Parlement, et de la marquise de Brézal, dont elle offre les armoiries.

Le porche latéral midi, la partie la plus ancienne de l'édifice, est entièrement de l'époque gothique avec pourtant quelques détails où se décèle déjà la Renaissance. L'arcade de l'entrée est encadrée de guirlandes de chardons et de feuilles de choux frisés. Le pignon, orné d'une statue de saint Michel, s'amortit en acrotère et forme une niche contenant la statue de saint Pol-Aurélien tenant le dragon en laisse. Sous la statue de saint Michel à laquelle fait cul-de-lampe une sirène cornue à la queue contournée, on lit la date :

LAN MIL VᶜXXXIII

et de chaque côté de l'entrée du proche :

BONES : GĒTZ : QUI . YCY : PACEZ : PRIEZ : DIEU : POUR : LES : TRE-PACEZ

BEDICT̄ QUI VĒIT IN NOIĒ DNĪ

A l'intérieur du porche sont les statues des douze Apôtres dans des niches avec dais, dont les dessins sont tous variés entre eux. Le fond du porche est occupé par deux portes géminées, séparées par un bénitier très fouillé en kersanton, dont le couronnement abrite une statue de la Vierge, soutenue par un ange portant une banderolle avec ces mots : PAX VOBIS.

« L'abside et la sacristie, dit le chanoine Abgrall, forment l'ensemble le plus heureux, le plus mouvementé et en même temps le plus harmonieux qu'il soit possible d'imaginer ; les clochetons qui surmontent les contreforts et les cinq pignons de la partie absidale se découpent admirablement sur le ciel et forment une silhouette qu'il est impossible de trouver dans un autre monument. »

En pénétrant dans l'église par le porche, le croyant plonge la main dans un bénitier en kersanton où des diables trempant dans l'eau bénite se tordent en des convulsions épiléptiques facilement compréhensibles.

Le chœur et l'abside disparaissent absolument sous la profusion des détails des autels et des panneaux aux riches sculptures polychromes sur lesquelles l'or largement répandu étale ses chatoyances. Le maître-autel est moderne (1876) ; il a été composé autant que possible dans le style de la décoration du chœur avec lequel il cadre bien. Les autres autels, minutieusement et savamment décrits par A. de Lorme dans sa notice sur Lampaul-Guimiliau (8), sont ceux : de sainte Marguerite, celui du *Grand-Prêtre*, qui tire son nom de la statue occupant la niche centrale et l'autel de la Passion du côté nord. Au midi se trouvent l'autel de Saint-Jean Baptiste qui fait pendant à celui de la Passion, l'autel de Sainte-Marguerite et l'autel de Saint-Laurent.

Les fonts baptismaux, à droite en entrant par le portail de la tour, ont beaucoup de cachet et ont le mérite d'avoir inspiré celui de Guimiliau, édifié vingt-cinq ans plus tard. Le dôme est soutenu par des colonnes torses, aux chapitaux corinthiens, dont quatre garnies de pampres de vignes, alternent avec quatre autres où s'enroulent des rubans et des branches de laurier. Dans les arcatures que supportent ces colonnes sont le groupe du baptême de Notre-Seigneur et les statues des douze Apôtres. Au-dessus, la frise du baldaquin porte l'inscription :

F : F : MILLIO : ROPARTZ : E : HERVE : ABGRALL :
LORS FABRIQVES : L'AN : 1650

La cuve octogonale de granit offre une autre inscription à peu près identique et la date de 1651.

(8) — V. aussi : Chanoine J.M. Abgrall. *Eglise et Paroisse de Lampaul-Guimiliau,* 1913.

De l'autre côté du portail, au bas du collatéral nord, est une *Mise au tombeau de Notre-Seigneur*, qui provient de l'ancien ossuaire. Ce monument a été déplacé, voici un certain nombre d'années, pour le soustraire à l'humidité qui menaçait de le détruire.

C'est un superbe monument en pierre blanche, la plus belle œuvre de ce genre dans toute la Bretagne. Les personnages sont de grandeur naturelle. La tête du Christ, rejetée en arrière sur le linceul, est d'une beauté sans égale ; l'attitude douloureuse des personnages contemplant le Sauveur, admirablement rendue.

Le linceul porte la signature du sculpteur :

ANTHOINE FECIT

Sur le tombeau on lit :

H. GVILLERM : R : M : C : ABGRALL : C — FAIT : PAR : I . LE GAT : H . POVLIQVEN FABRIQVE . 1676

Au bas de la nef est une tribune d'orgues, beau travail du XVIIe siècle, portée sur huit colonnes corinthiennes. La poutre de gloire transversale de la nef est surmontée d'un groupe de Notre-Seigneur en Croix, accompagné de la Sainte Vierge et de saint Jean. Sur la face antérieure sont sculptées des scènes de la Passion ; sur le revers, l'Annonciation et les douze Sybilles, chacune portant son attribut.

La chaire à prêcher datée de 1759 complète toutes ces merveilles par ses beaux bas-reliefs des quatre Evangélistes et des quatre grands Docteurs d'Occident. Au-dessus de l'autel de la Passion, quelques panneaux de vitraux anciens ont été groupés dans une fenêtre. Le calvaire du cimetière est accompagné des croix des deux larrons. Un diablotin tire sur une corde enroulée autour des pieds du mauvais larron.

A quatre kilomètres au sud du bourg se trouve la chapelle de Sainte-Anne, qui contient un Christ vêtu d'une longue robe rouge, les pieds reposant sur le globe du monde et la tête ornée d'une couronne fleurdelisée, dont le genre indique l'époque Louis XIV. Les Christs en robe sont rares et curieux : on en connaît sept ou huit dans le département. Près de Traoun-ar-Vilin, la fontaine de Saint-Pol ou « Feunteun-Bol » abrite la statue du saint sous un édicule aux armes de Jacques Le Seneschal, seigneur de Roziliez, et de sa femme Jeanne du Chastel, avec la date 1661. La fontaine de Saint-Anasthase, dont il a été question plus haut attire de nombreux pèlerins.

Il y avait peu de terres nobles en Lampaul-Guimiliau. Le manoir du Cosquer appartenait, en 1780, au duc de Franquelot de Coigny, maréchal de camp, colonel-général des dragons de France, chevalier des Ordres et premier écuyer du Roi. Les Salles étaient aussi un lieu noble sur lequel

écuyer Jean de Partevau et demoiselle Louise de Kerret, sa femme, sieur et dame de Porsposven assirent en 1635 une rente de six livres pour l'éclairage et l'entretien d'une belle lampe d'argent brûlant jour et nuit, offerte par eux à l'église du Folgoët.

Les évêques de Léon possédaient à Lampaul une maison de campagne à Coat-an-Escop *(Bois de l'Evêque)*. Ce manoir est démoli, mais le moulin qui en dépendait porte un écusson chargé d'un *sautoir de vair*, armes de Mgr Rolland de Neufville, évêque de Léon de 1568 à 1613.

Terminons cette notice sur Lampaul-Guimiliau en citant les intéressants détails donnés par Gilbert Villeneuve dans son *Itinéraire descriptif du Finistère* paru en 1828, pp. 40 et 41 :

« La commune de Lambol contient un nombre considérable de petites tanneries. Presque tous les habitants se livrent à ce genre d'industrie, qui, pour eux, est d'un résultat si avantageux que plusieurs paysans de ce canton possèdent jusqu'à vingt mille livres de rentes. D'autres ont des manufactures de toile, et ces produits alimentent tous les marchés du département, particulièrement ceux de Morlaix et de Landerneau, d'où ils sont expédiés pour la France et l'étranger.

« On attribue, non sans quelque fondement, une extrême malpropreté aux habitants de nos campagnes. Ce reproche, pour être juste, ne doit point être absolu ; car nous démontrerons, qu'en Bretagne, comme dans tous les pays du monde, la propreté est toujours relative à la fertilité du sol, à la facilité de vivre et à l'aisance des habitants.

« ... En Bretagne, la race d'hommes est superbe sur les riches côtes du Léon, à Plougastel et dans d'autres contrées fertiles ; la propreté n'y est pas inconnue ; tandis que le cultivateur des montagnes porte les stigmates de la plus profonde misère.

« A Lambol, les habitants sont non seulement propres, mais ils sont mis avec une sorte de recherche. Ils sont vêtus en très bon drap noir ; ils portent toujours de beau linge blanc, et leur costume est absolument et identiquement le même que celui que l'on portait sous Louis XIV. Leurs maisons sont tenues avec propreté ; ils se servent de serviettes et de couverts d'argent ; presque tous savent lire et écrire, et parlent le français. »

La voie romaine de Carhaix à Plouguerneau traverse le territoire de Lampaul en jetant à l'ouest un embranchement sur Brest ; à Croas-Pol, elle se rencontre avec la voie du Faou à Saint-Pol-de-Léon. Un tumulus existe à Pengoaziou.

GUIMILIAU

GUIMILIAU. — Guic-Miliau, (bourg de Miliau). *Ploë-Miliau* vers 1330. Le nom du bourg *(Vicus-Miliau)*, dit A. de Lorme (9), est consacré à la mémoire d'un comte de Cornouailles, Miliau, assassiné par son frère Rivod ou Rivodius, vers 531, et dont l'Eglise a fait un saint très populaire, honoré dans plusieurs paroisses bretonnes, telles que Pluméliau en Vannes, Plouméliau en Tréguier et Guimiliau en Léon. L'histoire du martyr, dans les récits anciens, a toute la saveur barbare des chroniques sanglantes de cette époque. Nous la résumons ici en quelques mots, dans toute sa crudité naïve.

Budic, fils d'Alain le Long, onzième roi de Bretagne-Armorique, mourut subitement, probablement de mort violente, en laissant trois fils, Théodoric, Miliau et Rivodius, vers l'an 531 après Jésus-Christ. Théodoric, l'aîné, batailla longtemps pour maintenir ses droits et mourut à la peine.

Son fils, Inochus, se fit d'Eglise, et fut tondu comme moine, renonçant, par cela même, au trône paternel. Miliau, par ordre de naissance, prit alors sa place, et sept ans il régna en grande prospérité. Il avait épousé la reine Haurille, qui resta longtemps sans lui donner d'héritier, à la grande joie du dernier des fils de Budic, le perfide Rivodius. Mais enfin, après plusieurs années d'attente, elle mit au jour un petit garçon, le mabic Mélar, doux comme un ange du ciel, dit la chronique, et que tous chérissaient à l'envie.

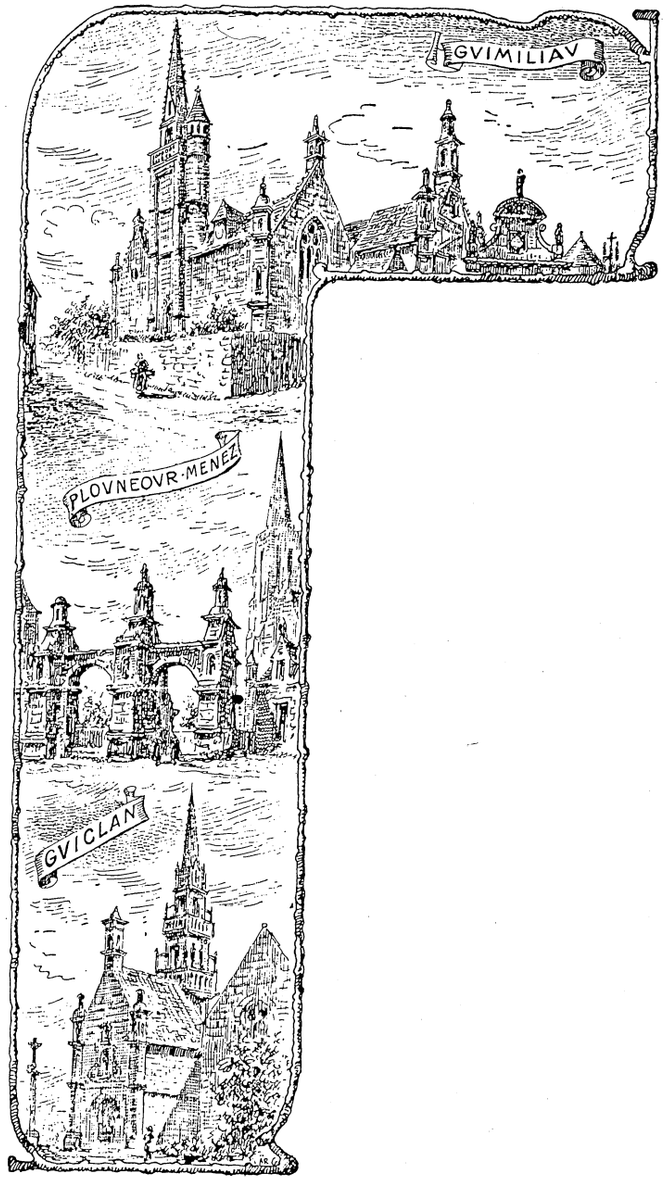
Miliau donnait sur le trône l'exemple de toutes les vertus, et il était adoré de tous ses sujets, qui le regardaient comme un saint. Cependant, tant qu'il resta sans postérité, Rivodius qui se croyait certain de lui succéder un jour, attendit patiemment l'heure, en se livrant à tous les plaisirs ; mais la naissance du jeune Mélar, lui enlevant toute espérance, il n'hésita pas à mettre traîtreusement à mort son frère et son souverain, préludant ainsi à une série de crimes qui devaient se terminer par l'assassinat de son neveu lui-même, saint Mélar, la folie furieuse et la mort terrible de l'assassin, frappé brusquement par Dieu, sans avoir pu profiter de ses forfaits.

Guimiliau réunit un groupe monumental très complet et d'un intérêt de premier ordre : à l'extérieur de l'église, arc triomphal, porche, ossuaire, calvaire ; à l'intérieur, baptistère, tribune, autels et boiseries avec bas-reliefs, chaire à prêcher. (10).

L'arc triomphal de l'enceinte sacrée, qui date de 1630, est malheureu-

(9) — Bulletin de la Société Académique de Brest, tome XXVII (2e série, 1901-1902, pp. 83 et suivantes.

(10) — V. Abbé J.M. Abgrall. *Eglise de Guimiliau*, 2e édition, Brest 1906.



sement détérioré. Sur le fronton qui domine l'ouverture en plein cintre, est une statue de la Vierge accostée de deux cavaliers provenant de l'ancienne croix du calvaire.

L'église de Guimiliau est en grande partie du XVIe siècle. Son clocher gothique, courtaud et trapu, flanqué d'une tourelle contenant la cage d'escalier, porte une flèche dont la plate-forme est garnie d'une balustrade flamboyante.

L'abside à pans coupés rappelle celle de Lampaul, plus riche encore : des pignons aigus aux rampants garnis de crochets, surmontant de belles et hautes fenêtres se style flamboyant, séparées par des contreforts couronnés d'élégants lanternons. La sacristie communique avec l'abside. C'est une très curieuse construction composée d'une coupole centrale voûtée en pierres de taille, flanquée de quatre autres demi-coupoles, séparées par des contreforts sur l'un desquels on lit :

F. FAIRE LORS F HERVE. PICART, & JEAN POULIQUEN L'AN 1683.

Le porche méridional, œuvre admirable d'architecture, rivalise heureusement avec ceux de Pencran et Landerneau. L'entrée est formée par une arcade circulaire ornée de colonnes à la Philibert de Lorme. L'embrasure dans les pieds droits est décorée de scènes de l'Ancien Testament ; dans les voussures, d'anges adorateurs, encenseurs, etc. La frise qui repose sur deux belles colonnes cannelées d'ordre corinthien porte l'inscription :

O QVAM : METVENDUS VERE : NON : EST : HIC : AL
EST : LOCVS : ISTE : IVD : NISI : DOMVS : DEI .

Au milieu du fronton, dans une niche ionique, est une statue assise de saint Miliau, couronné et revêtu du manteau ducal. Au cou il a le cordon de la Cordelière, tient une épée de la main droite, un sceptre de la gauche.

L'intérieur du porche est décoré des statues des douze Apôtres, dans des niches d'un style de transition entre le gothique flamboyant et la Renaissance. Dans des frises se déroulent une suite de sujets grotesques ou allégoriques, d'une incroyable fantaisie, de scènes variées au milieu desquelles la création d'Eve sortant toute formée d'une des côtes d'Adam, est une composition vraiment un peu trop réaliste.

Un petit ossuaire en granit est accolé au côté ouest du porche. Il est formé d'un soubassement orné de bas-reliefs et surmonté de colonnettes d'ordre dorique supportant un architrave où repose la toiture.

Le calvaire, plus ancien que l'église, est un des plus curieux de notre pays. « Si notre diocèse de Quimper, dit le chanoine Abgrall, est le pays classique des clochers à jour, on peut dire tout aussi bien qu'il est le pays

des calvaires », et parmi les plus beaux, il range aussitôt celui de Guimiliau.

« La disposition générale de ce calvaire, écrit-il, consiste dans un massif carré, accosté à ses angles de quatre ailes ou gros contreforts percés d'étroites arcades entaillant les angles et réduisant la partie inférieure de ce carré à la forme octogonale. Au-dessus règne la première série des représentations, et la seconde se trouve sur la plate-forme. Ces arcades, ces contreforts, les corniches aux vigoureuses moulures, les groupes de personnages se détachant sur les parois du monument, ou se profilant sur le ciel, donnent à l'ensemble un mouvement et un relief étranges. Joignez à cela l'originalité des costumes, la vie des physionomies et des figures, la nervosité et la désinvolture de certaines attitudes, et vous admettrez que ce calvaire de Guimiliau est le plus remarquable des calvaires bretons, le plus curieux, le plus intéressant, le plus instructif à étudier. Il n'a pas la correction un peu raide et froide de ceux de Pleyben et de Plougastel, mais il traduit mieux l'esprit et les mœurs de l'époque où il a été construit. Dans les bourreaux et les soldats qui entourent Notre-Seigneur dans les différentes scènes de sa passion, ne reconnaît-on pas réellement la soldatesque du temps de Henri III les soudards brutaux, fanfarons, joyeux viveurs, prenant part à une scène carnavalesque, et menant avec leurs tambours et leurs olifants un véritable charivari ?

Sur la paroi ouest, encadré entre deux colonnes cannelées, est un petit autel surmonté de la statue de saint Pol de Léon. Les colonnes portent une frise sur laquelle on lit cette inscription et cette date :

AD . GLORIAM . DOMINI . 1581 . CRUX . EGO . FACTA . FUI .

Sur la façade de chacun des contreforts, est assis un des quatre Evangélistes écrivant dans un livre posé sur un pupitre ; quelques-uns sont coiffés de la barrette ou bonnet de docteur.

Les scènes sont un peu bouleversées et dans un ordre irrégulier ; je les cite en rétablissant l'ordre naturel et historique :

1. Annonciation.
2. Visitation.
3. Nativité de l'Enfant Jésus. Les anges et les bergers l'entourent pour l'adorer et lui offrir leurs hommages.
4. Adoration des Mages. Au bas de ce groupe est la date de 1588.
5. Présentation au temple.
6. Fuite en Egypte.
7. Baptême de Notre-Seigneur par saint Jean.
8. Entrée à Jérusalem.

9. Dernière cène.
10. Lavement des pieds.
11. Prière et Agonie au Jardin des Oliviers.
12. Trahison de Judas.
13. Saint Pierre coupe l'oreille de Malchus.
14. Flagellation, Notre-Seigneur attaché à la colonne.
15. Couronnement d'épines.
16. Notre-Seigneur couronné d'épines, lié par des cordes et tenu par des bourreaux, est moqué et conspué.
17. Notre-Seigneur, les yeux bandés, est outragé par la valetaille.
18. Notre-Seigneur est condamné à mort. Pilate se lave les mains ; il est assis dans un fauteuil à dais et à dosseret. A ses pieds est un chien.
19. Portement de croix. Notre-Seigneur est entouré de soldats dont les uns battent du tambour, les autres sonnent de l'olifant, d'autres le tirent ou le poussent ; c'est une scène extraordinairement mouvementée, et en même temps très intéressante comme étude des costumes militaires de cette époque.
20. La Véronique tenant le voile de la Sainte-Face.
21. Crucifiement. — La croix est dressée au milieu de la plate-forme. De chaque côté de Notre-Seigneur, sur les croisillons, sont la Sainte Vierge et saint Jean, et derrière, adossés, saint Pierre et saint Yves.
22. Descente de Notre-Seigneur aux limbes, ou plutôt aux enfers, car c'est bien la figuration de l'enfer que cette gueule monstreuse remplie de flammes, au milieu desquelles sont des damnés, et dans laquelle des démons poussent et entraînent *Catell-Gollet*, femme damnée qui revint après sa mort pour dire son malheur irréparable, et dont l'histoire fut chantée au long dans des complaintes ou *guerz* de cette époque. Ce tableau n'est pas complet, ou a été bouleversé, car, à quelque distance, on voit Adam et Eve qui avancent au devant de Notre-Seigneur venant pour leur annoncer leur délivrance.
23. Descente de croix.
24. Mise au tombeau. — Autour du corps inanimé de Notre-Seigneur sont la Sainte Vierge et les trois Marie, Joseph d'Arimathie, Nicodème et Gamaliel, tenant la couronne d'épines. Un autre personnage en chapeau et deux en barrette assistent à cette scène.
25. Résurrection. — Notre-Seigneur plein de vie et de force sort du tombeau ; les gardes sont renversés à terre ; cependant deux d'entre eux restent debout et regardent Notre-Seigneur avec un mélande d'étonnement et d'effronterie. »

A l'angle sud-est de l'enceinte du cimetière, l'ancien ossuaire est aujourd'hui transformé en une chapelle consacrée à sainte Anne. Une porte et quatre fenêtres en plein cintre, séparées par des colonnes cannelées à chapitaux ioniques, occupent la face principale. Au-dessus de la porte on lit l'inscription :

MEMENTO : MORI. — 1648

Devant une des fenêtres est construite une petite chaire extérieure en pierre.

A l'intérieur de l'église, le chef-d'œuvre, la merveille qui attire tout d'abord l'attention est le magnifique baldaquin des fonts baptismaux, en bois sculpté. Il est porté par huit colonnes torses aux chapiteaux corinthiens, enlacés de feuilles de laurier et de vignes chargées de raisins que se disputent des oiseaux et des insectes. Des arcades en plein cintre, très fouillées, relient les colonnes entre elles. Dans la frise, surchargée d'arabesques, on lit sur deux cartouches :

F : DV : TEMPS : DV : VENERABLE : M : H : GVILLERM : RECLORS : DERIEN : POVLIQVEN : & : IAQVES : QVOTAIN : TEVR. FABRIQVE.

Au-dessus, une suite de seize statues dans des niches forment la base du dôme qui couronne l'édicule. En voici l'énumération dans l'ordre où elles se présentent à partir de la colonne à gauche en entrant sous le baldaquin.

1. Vierge-Mère ; 2. Saint Michel terrassant le dragon ; 3. Saint Miliau ; 4 Le bon Pasteur ; 5. Saint Augustin ; 6. Saint Ambroise ; 7. Saint Jérôme ; 8. Saint Luc ; 9. Saint Marc ; 10. Saint Jean ; 11. Saint Mathieu ; 12. L'Ecce Homo ; 13. Saint Roch ; 14. Saint François d'Assise ; 15. Saint Louis, sous les traits de Louis XIV ; et 16. Saint Grégoire le Grand.

Le dôme se termine par un baldaquin abritant le groupe de Notre-Seigneur baptisé par saint Jean. Ce baldaquin est surmonté d'un lanternon au faîte duquel plane un ange aux ailes éployées. Deux Renommées soutiennent une couronne royale au-dessus d'un dauphin, en embouchant leurs trompettes que surmontent des drapeaux blasonnés aux armes des Kergorlay et des Cornouaille, et deux guerriers armés gardent la porte du baptistère. La date de ce chef-d'œuvre, le plus beau travail sur bois de la Bretagne, est inscrite sur la cuve baptismale : 1675.

Les sculptures du buffet d'orgue, en face du maître-autel, sont aussi savamment traitées que celles du baptistère. Ces panneaux, glorification de Louis XIV, remontent à l'époque du Grand-Roi. Ils représentent :

1. Une marche triomphale d'Alexandre le Grand, sous les traits de Louis XIV, qu'une Victoire ailée vient couronner de lauriers ; c'est paraît-il la reproduction d'un tableau de Lebrun.
2. David jouant de la harpe dans les jardins de son palais ;
3. Sainte Cécile couronnée de roses jouant de l'orgue, le regard inspiré et plongeant dans les espaces célestes dont elle semble entendre les divines mélodies.

« Ne laissons pas passer, écrit M. le chanoine Abgrall, un détail d'une grâce charmante : c'est un groupe de deux petits anges assis sur les tourelles du positif de l'orgue ; ils lisent tous deux dans un même livre et chantent avec une admirable piété ».

La chaire à prêcher date de 1677. Quatre petits anges dodus forment le pied de la cuve en corbeille à quatre pans, ornés de cariatides, qui soutiennent la base de la chaire, dont les médaillons sont superbement sculptés ; ils figurent les quatre Evangélistes, accostés des Vertus théologales et morales.

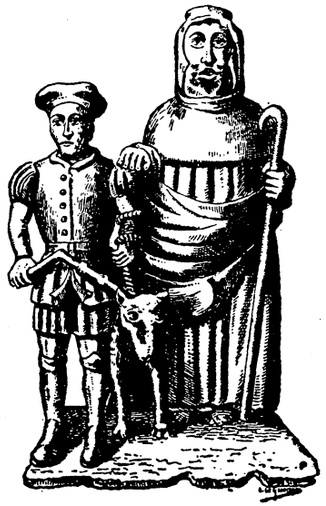
L'église renferme quatre autels : le maître-autel et les autels du Rosaire, de saint Miliau et de saint Joseph. Le maître-autel n'offre pas un grand intérêt. Derrière se trouve un vitrail ancien, le seul qu'ait conservé l'église ; il est d'ailleurs fort dégradé. Ce vitrail, aux nombreux personnages, retrace les scènes de la Passion du Sauveur.

L'autel du Rosaire occupe l'extrémité du collatéral nord ; il est garni de nombreuses statues et orné de belles sculptures sur bois ; au centre, la Vierge, l'Enfant Jésus, saint Dominique, sainte Catherine de Sienne, entourés des quinze médaillons du Rosaire ; sur les côtés, saint Zacharie, saint Nicolas, saint Hervé et saint Yves ; au-dessus, le Père Eternel, assis, tenant le Christ sur ses genoux.

Dans le collatéral sud se dresse l'autel de saint Joseph. Il est orné d'anges joufflus se jouant au milieu de guirlandes de roses et de corbeilles de fruits et de fleurs. Des niches renferment les statuettes de saint Hervé avec son loup et son guide Guiharan, saint Yves accompagné du riche et du pauvre, saint François d'Assise montrant ses stigmates et plus haut, au milieu, la statue de saint Joseph tenant le petit Jésus par la main, et sur les côtés les images de sainte Anne et sainte Elisabeth.

L'autel de saint Miliau est placé entre celui de saint Joseph et le maître-autel. La statue du saint patron, vêtu du manteau ducal et couronne en tête, domine l'autel dans une niche centrale. Les différentes scènes de la vie de saint Miliau sont représentées en six panneaux sur les côtés.

Toute cette décoration des autels se ressent grandement de l'influence



Statuette de S. Hervé, Guimiliau

du style Louis XIV. « Il n'y a plus là, dit A. de Lorme, ni la raideur religieuse et mystique du Moyen Age, ni la délicatesse et l'élégance de la Renaissance. On y voit dominer la pompe et la richesse qui caractérisent les œuvres artistiques du temps du Grand-Roi ».

La commune ne contient aucune chapelle. Les terres nobles étaient Kerbalanec, Penhoat-Huon et Coëtquelfen. Kerbalanec appartenait en 1636 à Gabriel Le Maucazre, capitaine de la paroisse de Guimiliau, et plus tard à la famille de Guengat, dont on voit les armes, *trois mains appaumées*, entourées du collier de l'Ordre de Saint-Michel, au-dessus d'une porte de l'église. Ses restes n'ont pas d'intérêt, pas plus que ceux du manoir de Penhoat-Huon, où passait la voie romaine de Carhaix à Plouguerneau, et que possédait vers 1550 Alain de Kergoanec. On y trouve des tuiles et des monnaies impériales. Coëtquelfen ne se recommande que par le souvenir d'un de ses seigneurs, Guyon de Coëtquelfen, nommé en 1443 lieutenant de la sénéchaussée de Léon. Beaucoup de gens adopteraient volontiers la vieille devise bretonne de cette maison : *Beza e peoc'h* (être en paix).

Il y a une motte à Kerrun et des tumulus fouillés à Kerouaré et Kernéguez. On a découvert à Créach-ar-Bleiz, sur la voie romaine de Carhaix à Plouguerneau, des monnaies romaines d'or, d'argent et de bronze.

CANTON DE PLOUESCAT

CINQ COMMUNES : PLOUESCAT, TRÉFLEZ, PLOUNÉVEZ-LOCHRIST, LANHOUARNEAU, PLOUGAR

PLOUESCAT

PLOUESCAT. — (*Pleuréesquet* en 1308 ; *Ploe Rezcat* vers 1330 ; éponyme inconnu). C'est un bourg important, bien bâti et bien percé, formant une agglomération assez importante. Il a conservé sa vieille *cohue*, ou halle en charpente (monument historique) jadis propriété des barons de Kérouzéré, qui levaient des droits sur toutes les marchandises étalées. Le tarif de ces droits, gravé sur une plaque de cuivre rouge aux armes des alliées : Eon du Vieux-Chastel et Nouël de Lesquernec, est déposé à la mairie.

L'église, placée au centre des habitations et rebâtie vers 1860, est un grand édifice de style gothique fantaisiste. La flèche assez élégante, entourée d'une galerie, est accostée de quatre clochetons. C'est encore une réminiscence en réduction du Creisker. Dans l'ancienne église, bâtie en 1763, on retrouvait quelques piliers et chapiteaux du XIIIe siècle et, dans le transept nord, un grand bas-relief représentant la Cène. A la porte d'une maison du bourg sont plantés deux petits canons qui doivent provenir de quelque naufrage.

Les annales de Plouescat conservent le souvenir d'une horrible épidémie de peste qui, du 24 août 1626 jusqu'au 4 avril 1627, fit périr plus de 320 personnes. Un poète populaire a tracé de ce fléau une saisissante peinture : A Plouescat, sur la place du Marché — On trouve à faucher de l'herbe, — Excepté dans les ornières de la charrette — Qui conduit les corps morts en terre. — L'église est pleine (de sépultures) jusqu'au seuil, — Et le cimetière jusqu'aux murs. — Il faut bénir un grand champ — Pour y enterrer tous, grands et petits — On ne trouverait à Plouescat — Aucun pâtre pour garder les moutons, — Si ce n'est un garçon de dix-huit ans — Marqué de la peste sur l'épaule.

En 1636, écuyer Pierre du Chastel, sieur de Lislengal, déclarait être

capitaine de Plouescat et faire garde à la côte en l'absence de sieur Saint-Georges, capitaine de l'un des vaisseaux du Roi.

Les environs de Plouescat, bien cultivés, offrent une suite de petits vallons dont l'altitude ne dépasse guère quarante mètres. Le rivage, au nord de la commune, se termine par des dunes peu élevées, couvertes d'un tapis d'herbe rase qu'émaillent de ci, de là, des touffes de bruyère roses ou de gazon marin aux fleurs mauves et satinées. Dans les landes et les prés, d'énormes roches granitiques surgissent du sol, dressant vers le ciel la masse grisâtre de leurs silhouettes bizarrement découpées. Sur la grève, ils se pressent plus nombreux et forment vers le large des groupes d'écueils où la mer écume sans cesse en grondant.

A deux kilomètres ouest du bourg, la jolie baie sablonneuse du Kernic, presqu'entièrement fermée au couchant par un sillon, étend au soleil sa nappe bleue où se balancent quelques barques de goëmonniers. Les grèves étincelantes de Goulven et les collines basses que dominent les lointains clochers de Tréflez et de Plounévez-Lochrist forment le fond de ce séduisant paysage maritime. D'après la tradition, les sables du Kernic couvrent une forêt engloutie, nommée le bois de Coatannoz, qui disparut en une seule nuit sous l'invasion de la mer. Les eaux s'engouffrèrent dans la vallée de Pont-Christ et y creusèrent un chenal profond et dangereux. Le diable consentit à bâtir une chaussée pour le passage, à condition qu'on lui livrât l'âme du premier être qui la franchirait; mais on lança d'abord un chat. Furieux d'avoir été joué, Satan jura qu'il ruinerait son propre ouvrage, et il s'acharna dès lors à bouleverser les pierres de la digue après avoir creusé de chaque côté un gouffre, un pour les gentilshommes, l'autre pour les laquais. De la chapelle de Pont-Christ, il reste quelques pans de murs, un calvaire de 1676 et un écusson aux armes de François Le Bihan, seigneur de Kerellon, et de sa femme Isabelle de Canaber mariés en 1657.

C'est à l'entrée de l'anse de Kernic que le 17 juin 1778, après son glorieux combat contre la frégate anglaise l'*Arétuse*, vint mouiller la frégate française la *Belle-Poule*, commandée par le lieutenant de vaisseau de la Clocheterie. Le navire français, dont la mâture, le gréement et la voilure étaient fort avariés, put y débarquer ses quarante-cinq blessés. Il s'échoua sur la roche de Cam-Louis, mais put se remettre à flot à la marée suivante. Les corps de Saint-Marceau, capitaine en second, et de deux matelots furent enterrés le lendemain dans le cimetière paroissial.

A l'ouest du bourg le vieux manoir de Mesguen, édifice du XVIIe siècle, décoré de lucarnes de pierre, est une ancienne possession de la famille

de Kersauzon. Non loin sont les ruines du manoir et de la chapelle de Saint-Georges, et les restes du manoir de Kerouara. Du côté opposé, sur la route de la chapelle de Notre-Dame de Kerzéan, on trouve à gauche le manoir de Gorréploué, construction du XVIe siècle, aux fenêtres coupées de meneaux, possédée jadis par la famille de Kergoual, dont le berceau voisin conserve encore ses portes et ses fenêtres gothiques. Là naquit Yves de Kergoual, premier doyen et gouverneur du Folgoët en 1426, dont le joli manoir du Doyenné (aujourd'hui le presbytère) fut en partie construit par ses soins. « Yves de Kergoual était le fils d'un pauvre gentilhomme de Plouescat qui lui avait dit souvent dans son jeune âge :

Goustadic d'ar garc'hen
Guelloc'hic ar zouben (1)

« Et pourquoi le potage ? Parce qu'il se composait d'eau, de sel, de choux, de navets, denrées moins chères que le pain ou la tourte. » (2)

Un autre dicton breton recueilli par Sauvé atteste encore l'impécuniosité de la noblesse locale.

Hevel oc'h aotrouienn tud-gentil Plouescat
Rank chom en hô gwele pa fresker ho dillat

(Comme Messieurs les gentilshommes de Plouescat — Qui doivent rester au lit quand on répare leurs vêtements).



LE MANOIR DE MESGUEN, EN PLOUESCAT

(1) — Doucement sur la tourte, Bien mieux vaut le potage.

(2) — *Notice sur le Folgoët et ses environs*, par de Kerdanet, pp. 51 et 52.

Sur un placître, en face du manoir de Kergoual, s'élève une croix dont le soubassement formant autel porte cette inscription :

JACQUES : MARCHIC : ET : ANNE : THOMAS : ONT : F : FAIRE : CETTE : CROIX : 1667.

Dans un vallon tout à côté, une petite croix pattée, entée dans un gigantesque bloc de granit, signale la vieille chapelle de Notre-Dame de Kerzéan, qui paraît dater du XVIe siècle. Son bosquet de hêtres, sa fontaine et son calvaire lui font un cadre délicieux. On y trouve une Vierge-Mère assise, un saint Eloi, un groupe de la Sainte-Famille et quelques dalles armoriées dont l'une porte les *trois tours* des Audren de Kervinot.

Dans les blocs erratiques dont en jonché le sol de Plouescat, le chevalier de Fréminville croyait reconnaître un immense *carneillou*, ou cimetière celtique, et il cite comme preuve la trouvaille de coins en bronze et d'autres objets faite sous l'un de ces rochers près du bourg. Mais le vénérable antiquaire qui voyait des mégalithes partout, a dû se tromper ici comme à Plabennec. La commune est d'ailleurs riche en restes préhistoriques. Il convient de citer les trois beaux menhirs de Lannerien, hauts de cinq mètres, à deux kilomètres à l'ouest du bourg; de Kerouara, haut de sept mètres, voisin des ruines d'un cromlec'h; et de Gorréploué, haut de quatre mètres soixante, qu'accompagne un dolmen. Un autre dolmen dit *An-Ty-Roch*, de forme ovale, à table soutenue par cinq piliers, existe à Créac'h ar Vrenn. Au sud de la pointe de Kernic, sur la grève, on trouve un important monument aujourd'hui ensablé, dont la situation prouve l'affaissement considérable de cette partie du littoral. Il se composait de plus de quarante pierres levées formant deux galeries parallèles et trois chambres à ciel ouvert. Non loin, un tertre factice en entièrement formé de coquillages, de cendres, mêlés à des ossements, des poteries, des débris d'armes ou d'outils de fer; c'est ce que les Danois appellent un « djokkenmoëdding » les débris de cuisine d'une peuplade préhistorique.

En 1914, on a découvert à Gorreploué, dans le champ de *Coz Feuntenic*, des bains gallo-romains avec leur hypocauste soutenu par des pilettes en brique et leur double mur de forme courbe. Malheureusement, les visiteurs ont bouleversé et dégradé à plaisir cet ingénieux système de chauffage. Les bains de Gorréploué devaient dépendre d'une riche villa, dont jusqu'ici aucune trace n'a été retrouvée.

Près du corps de garde de saint Edern existe une roche dans laquelle sont pratiquées vingt-cinq excavations; la plus grande est toujours, dit-on, remplie d'eau, et cette eau aurait une vertue souveraine pour les maladies du bétail.

TRÉFLEZ

TRÉFLEZ. — Tréflès, Treles (qu'Albert le Grand écrit *Trevlès*), est cité par *Ingomar*, dans la vie de saint Judicaël, sous le nom de *Tribus Lisiae*. On trouve *Gwic-Les* vers 1330, et *Tribus Curiae* en 1427. Semble avoir été dans le principe une trève de Plouider.

La paroisse a pour patronne saint Ediltrude (en breton, *Santès-Vintroc*), ou Guentroc, reine de Northumbrie, puis abbesse. Elle est aussi honorée à Loc-Brévalaire et au Drennec. On l'invoque pour les douleurs d'entrailles (en breton *guentr*), les rhumatismes et les maladies de langueur.

L'église, en forme de croix latine, avec un petit porche surajouté à l'est, n'offre pas grand intérêt, elle a été rebâtie en 1725. Sur la tour carrée à galerie, surmontée d'un petit clocher de forme bizarre, on lit ces inscriptions :

I : GOVENOC : E Mre : Y : PODER : RECTEVR
I : DOL : FABRIQVE Mre : M : KLIDOV : CVRE

A l'intérieur on s'arrête volontiers devant le joli retable du Rosaire et les boiseries assez belles du chœur. Près de l'entrée du porche on voit encore le coffre aux panneaux moulurés, avec des fleurs peintes, destiné à recevoir la dîme. Les tableaux examinés par Cambry en 1794, et qu'il déclarait « détestables » n'existent plus.

Dans le cimetière, d'où l'on jouit d'une très belle vue sur la baie de Plouénour-Trez, une petite chapelle sert pour les catéchismes. C'est un édifice rectangulaire éclairé par une unique fenêtre de style gothique flamboyant percée dans le pignon nord.

Le cimetière de Tréflez renferme la dépouille mortelle d'un enfant de la commune, Armand Rousseau, gouverneur général de l'Indochine, qui aimait à venir se reposer dans sa famille, au manoir de Keremma, des fatigues de la vie publique.

Armand Rousseau, né à Tréflez le 24 août 1835, est décédé à Hanoï le 9 décembre 1896. Ingénieur des Ponts-et-Chaussées, il dirige en 1870 les travaux du camp de Conlie. En 1871, il entre à l'Assemblée nationale où il soutient Thiers. Non réélu en 1876, il rentre en 1881 à la Chambre des députés, devient sous-secrétaire d'Etat aux Travaux Publics dans le cabinet Freycinet et prend, en 1883, une part active dans la discussion des conventions avec les compagnies de chemins de fer. Le 29 avril 1885, il est de nouveau sous-secrétaire d'Etat aux Colonies, dans le ministère Brisson, mais non réélu député, il donne sa démission de sous-secrétaire d'Etat. Le 19 janvier 1886 il entre au Conseil d'Etat. On sait la mission dont, en 1888, le chargea le Gouvernement à Panama et comment Armand Rousseau la remplit. Depuis 1871, il représentait le deuxième canton de Brest au Conseil général dont il devint président en 1883. Après plusieurs échecs, il avait fini par forcer les portes du Luxembourg. Armand Rousseau succéda comme gouverneur général de l'Indochine à de Lanessan.

Tréflez est désigné dans le manuscrit de saint Méen qui contient la vie de saint Judicaël, comme ayant été, vers 585, la résidence du chef Ausoch, père d'une vierge aimable et sage nommée Prizel. Un soir, le prince Judaël, fils aîné du roi de Domnonée Judual, chassant dans la grande forêt qui s'étendait alors de Plounéour-Trez à Plouescat, vint demander un gîte dans la maison-forte d'Ausoch, s'assit à table, mangea et but en remarquant à peine la gracieuse fille qui le servait. A peine endormi, un songe frais comme l'aurore illumine son sommeil. Il se voit assis au sommet d'un mont, en face d'une colonne brillante chargée d'emblèmes guerriers et religieux. Le ciel s'ouvre : il en sort la plus belle des vierges qui, s'inclinant devant lui, le salue modestement et le prie de lui confier la garde de cette colonne. Judaël reconnaît Prizel, la fille de son hôte, mais aussitôt un nuage efface la vision. Désireux de savoir ce qui signifiait ce songe, Judaël alla consulter Taliésin, alors à l'abbaye de Rhuis. Le célèbre devin fit honneur à sa sagesse : « Vous devez épouser Prizel, répondit-il au prince. De vous naîtra un fils qui sera un vaillant chef avant d'être un grand saint ». Judaël obéit à l'oracle, et son fils Judicaël réalisa pleinement celui-ci en étant plus tard le saint Louis breton de ces âges primitifs.

On croit retrouver le château d'Ausoch dans le manoir de Coat-Lez (*le bois de la cour*, cour ayant ici le sens de demeure noble) situé sur une colline au sud du bourg.

Mais l'édifice actuel, plusieurs fois reconstruit, n'offre plus de traces de son importance féodale. La famille de Coatlez a produit Rolland de Coatlez, aumônier et secrétaire de Charles de Blois, qui déposa en 143. au procès de

béatification de son auguste maître. Elle s'est fondue dans du Chastel, puis Kerimel, Boiséon et Poulpiquet. La chapelle domestique, dédiée à saint Blaise, n'existe plus.

Une autre chapelle, Saint-Guévroch, se trouvait sur un monticule au milieu des palues de Tréflez, aujourd'hui asséchées. Elle est ruinée et ensablée, et sa fontaine, à laquelle on descend par un escalier de plusieurs marches, coule encore dans la chapelle actuelle et fournit une eau excellente. Le desséchement des marais, commencé avant la Révolution par Augustin de Tuncq et Soufflès-Desprez (le premier s'acquit en 1791 une triste réputation par les scènes de brigandage qu'il organisa pour s'emparer des recteurs du pays, lesquels, selon lui, mettaient obstacle à ses travaux), a été poursuivi sous la Restauration par Rousseau, père du gouverneur de l'Indochine, et par Félix, créateur, vers 1830, de la propriété de Lannévez, tandis que Rousseau bâtissait son château de Keremma. A plusieurs reprises, en 1828, en 1836, des raz-de-marée rompirent la digue et mirent en grand péril la plaine gagnée sur l'océan. Mais la population de Tréflez, accourue à l'appel du tocsin, besogna si activement que son intervention empêcha de grands dommages. Aujourd'hui les manoirs de Keremma, alignés au bord de la grand-route dans leur cadre frais de verdure et de fleurs, offrent l'image d'une délicieuse oasis au milieu des dunes de sable.

Tréflez faisait autrefois partie de Kemenet-Illy du pays des *Paganed*, où l'on portait un costume particulier, dit *Kiz-Pagan*, et caractérisé par l'absence de coiffure les jours ouvrables. Pour venir en ville, les paysans se couvraient la tête d'un bonnet de laine bleue à gland rouge et s'enveloppaient d'une sorte de burnous blanchâtre, qui, avec leur caleçon arrêté au genou et leurs jambes nues, les rendait presque semblables à des montagnards algériens. Ils ne mettaient de bas que pour venir à l'église, et s'y accroupissaient les jambes croisées pour entendre le sermon.

A l'embouchure du ruisseau de Coëtlez, dans les dunes de Lannévez, sont la chapelle de Saint-Guévroc et sa fontaine.

PLOUNÉVEZ-LOCHRIST

PLOUNÉVEZ-LOCHRIST. — (*Ploe-Neguez* vers 1330 ; *Paroisse nouvelle* de la chapelle du Christ). L'église de Plounévez-Lochrist date de 1870. Elle a été construite par Denis Derrien, de Saint-Pol-de-Léon, sur les plans de Rivallin, architecte. Le clocher, à deux galerie et la flèche élancée, est de 1757 ; le porche Renaissance de 1769. Un incendie a détruit l'église le 15 mai 1935.

A l'intérieur, dans le bras droit du transept, étaient les restes d'un ancien retable d'autel orné des quinze médaillons du Rosaire et de colonnes torses entourées de pampres de vigne, où des angelots se jouaient parmi les feuilles et les fruits. A l'angle de cet autel était une superbe *Pieta* polychrome. Dans une attitude douloureusement affaissée, Marie portait sur ses genoux le corps de son divin fils. La Madeleine agenouillée, un vase de parfums à la main droite, portait de la gauche à ses lèvres la main du Christ dont un ange baisait les pieds tandis qu'un autre lui soutenait le bras droit.

Du côté de l'épître se voit encore l'enfeu de Jean de Carman, évêque de Léon de 1503 à 1514. C'est un beau monument en kersanton, de style gothique flamboyant dont l'arc en contre-courbe et les pinacles d'angles sont décorés de feuilles de choux. Dans le milieu du soubassement, des anges portent les armes pleines des Carman ou Kermavan-Lesquélen, timbrées d'une mitre d'évêque, sur les côtés deux anges portent les mêmes armes écartelées de Lanuzouarn. Ces écussons sont séparés l'un de l'autre par la devise :

MEMENTO FINIS

courant de chaque côté sur une banderolle.

A deux kilomètres au nord-ouest du bourg, est le village de Lochrist, ou *Lochrist-an-Izel-vez* (des arbres bas), sur une colline que contourne un riant petit vallon plein de verdure et de fraîcheur. C'est là que le chef breton, saint Fragan ou Fregant, père de saint Guénolé, livra un sanglant combat à une armée de pirates débarqués sur nos côtes entre Plounéour-Trez et Plouescat. « Pendant le conflit, dit Albert le Grand, saint Guénolé, comme un autre Moïse, priait avec ferveur. Après la victoire, il exhorta son père et les chefs de l'armée d'employer le butin pris sur l'ennemi pour bastir un Monastère en l'honneur de la Sainte Croix, au mesme lieu où fut donnée la bataille ». Telle est l'origine de Lochrist, qui fut d'abord une abbaye de Saint-Benoît, puis prieuré dépendant de Saint-Mathieu.



Lochrist-an-Izelvez (en Plounévez-Lochrist).

La chapelle actuelle, rebâtie vers 1784, est moderne et sans style, mais a conservé sa curieuse tour carrée, portée sur quatre arcs en ogive, et surmontée d'une flèche octogone, courte et trapue, percée d'une lucarne à la base de chaque face, et ajourée de rosaces à six lobes. A quelle époque remonte ce monument ? Est-il du XIe ou du XIIe siècle ? Ne daterait-il que du XVe siècle ? C'est pour les archéologues, répond le savant chanoine Abgrall, une énigme presqu'impossible à déchiffrer.

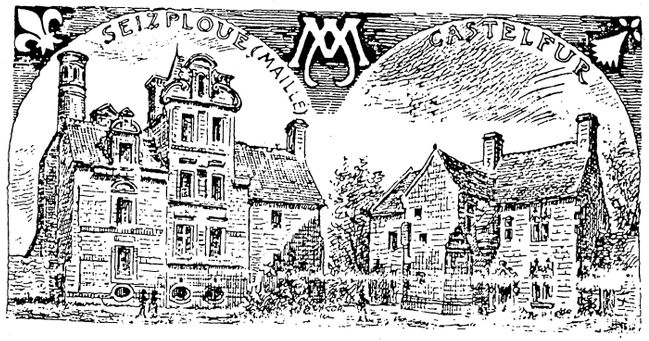
Au-dessus des portes géminées qui, à la base du clocher ouvrent sur l'église, il y a un bas-relief en bois représentant le Christ en croix, ayant de chaque côté un ange tenant un écusson chargé des instruments de la Passion. A l'intérieur, tableau ancien du Crucifiement et statues de l'Ecce Homo, Notre-Dame de Pitié, Vierge-Mère et saint Jean Baptiste.

Dans le dallage, devant le chœur, en dehors du sanctuaire, est encastrée une pierre tumulaire de 1,95 mètre sur 0,80 mètre ; elle recouvre les restes d'Alain Villemavan (Kermavan), décédé le 5 février 1253, le jour de Sainte-Agathe, dit l'inscription mutilée en caractères gothiques, qui entoure la figure gravée en intaille du chevalier, du dessin le plus barbare. On voit sur d'autres dalles les armoiries des familles Boschier et de Kergournadec'h.

A l'angle sud-est de la chapelle est déposé un sarcophage en granit, grossièrement taillé, indiquant vaguement dans son contour une forme humaine enveloppée d'un linceul. Au fond de ce cercueil, creusé d'environ vingt-six centimètres, est percé, à soixante-quinze centimètres des pieds, un trou circulaire destiné à l'écoulement des sérosités provenant des entrailles,

les parties musculaires se conservant ainsi avec les ossements, en produisant une sorte de momification du cadavre. Les dimensions extérieures de ce sarcophage sont de 2,23 mètres de longueur totale, de 60 centimètres de largeur à la tête et de 43 centimètres aux pieds. L'abbé Euzenot (*Bulletin de la Société Archéologique du Finistère*, 1881, p. 175) l'attribue, d'après ses dimensions et ses caractères, à l'époque carolingienne.

Au pied de la colline coule la fontaine de dévotion, que les broussailles recouvrent. Jadis, selon le cantique breton de Lochrist, ses eaux sanctifiées opéraient au moins un miracle par jour. De grandes foules de pèlerins y accouraient pour le pardon du 13 septembre, mais, selon la tradition, certaine année cette énorme affluence occasionna une famine que suivirent d'autres fléaux, lèpre et peste. Furieux, les gens du pays comblèrent la fontaine, et depuis, Lochrist n'a plus revu les masses de fidèles qui la visitaient jadis.



A l'est de la commune s'élève le château de Maillé, érigé en comté en faveur de Charles de Maillé, marquis de Carman, par lettres patentes de 1626.

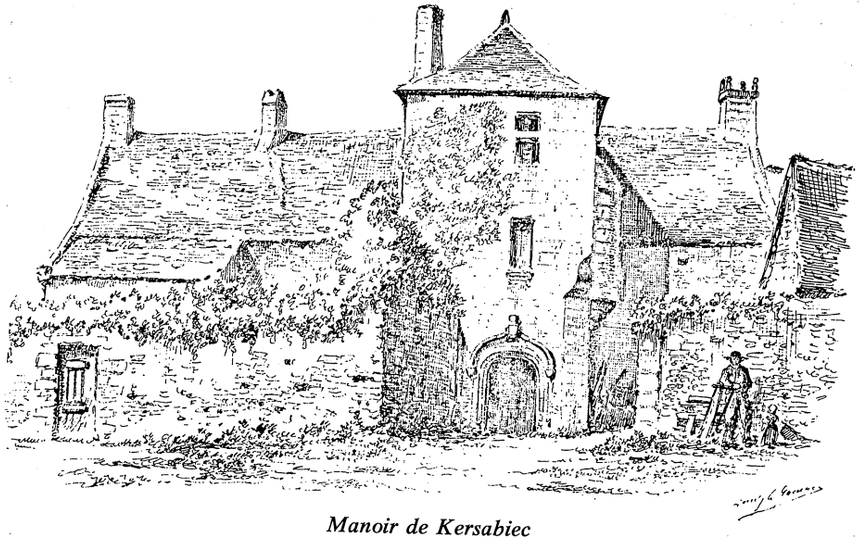
De belles avenues, aujourd'hui coupées, conduisaient au château de Coëtseiz-Ploë (*le bois des sept paroisses*) ainsi nommé du nombre des paroisses sur lesquelles s'étendait sa juridiction. Ce château, aujourd'hui nommé Maillé, du nom de la riche famille tourangelle qui l'acquit par alliance en 1577, appartenait dès le XIIIe siècle à Alain de Kermavan, inhumé comme on l'a vu à Lochrist. Au commencement du XVIe siècle, Françoise, héritière de Kermavan et de Coëtseiz-Ploë, épousa Jean de Ploësquellec, seigneur de Bruillac, à condition que les enfants à naître de ce

mariage prendraient les noms et armes de Kermavan. Maurice, leur fils, fut marié vers 1550 à Jeanne de Goulaine et reconstruisit le château actuel, où l'on voit les armes de Kermavan coupé de Lesquélen et mi-parti de Goulaine, inscrites dans de riches cartouches de la Renaissance, sur une pierre provenant du portail et sur une clef de voûte en pendentif. L'aile gauche, seule à citer, aujourd'hui, se compose d'un beau pavillon carré, divisé en trois étages par des rangs superposés de colonnes appartenant aux ordres toscan, ionique et corinthien. Une tourelle ronde, adossée à ce pavillon, s'élève à une grande hauteur au-dessus des combles. Maillé tombait en ruines à la fin du XVIIIe siècle, lorsque M. Ameline de Cadeville l'acquit en 1789 du comte de Rohan-Chabot, et le restaura en supprimant toute l'architecture. Le château appartient aujourd'hui à l'amiral Richard. Dans la chapelle est une belle statue XVIe siècle de Notre-Dame de Kermeur. La motte féodale du château primitif existe encore dans le bois, à cinq cents mètres au sud-ouest des habitations.

Près de la route de Lanhouarneau, en face de Goarillac'h, se trouve l'imposante motte féodale de Tournuz, élevée de vingt à vingt-cinq mètres au-dessus du vallon, et protégée par une douve du côté ouest. Le sommet dessine un plateau elliptique bordé d'un parapet de terre et de maçonnerie. La famille Nuz, dont ce vieux castel porte encore le nom, se targuait de descendre du jeune guerrier qui prêta assistance à saint Paul-Aurélien pour dompter le dragon de l'île de Batz, et a possédé la terre de Kergournadec'h. Au XVe siècle, le donjon de Tournuz était le chef-lieu du fief des seigneurs du Chastel-Trémazan en haut Léon, dit « le Chastel à Cléder ».

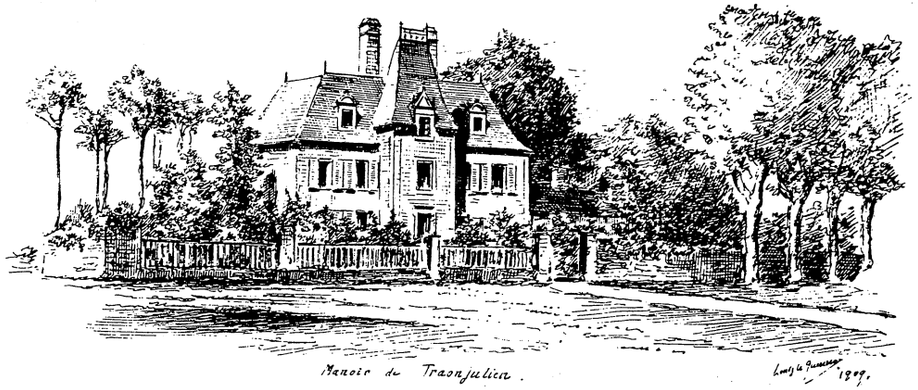
Plounévez-Lochrist comptait autrefois un grand nombre de maisons nobles, presque toutes démolies ou défigurées. Parmi celles qui ont gardé quelques apparence d'autrefois, citons le manoir de Keraouel, type de gentilhommière du XVIIe siècle; Traonjulien, avec sa chapelle abritant un groupe de sainte Anne et de la Sainte Vierge; Kergaradec dont la porte Renaissance est surmontée des armoiries en alliance de Maurice de Kerguleven et de sa femme Jeanne de Keredan, sieur et dame de Kergaradec en 1595; Traonboz; Châteaufur, aux jolies fenêtres gothiques et au pavillon accosté d'une échauguette tronquée; Kersabiec, flanqué d'une tour carré où s'ouvre le portail. Ce dernier manoir était possédé au XVIIIe siècle par la famille Sioc'han de Kersabiec, dont le nom s'est illustré par la part active qu'elle a prise aux guerres de l'ouest, de 1792 à 1832.

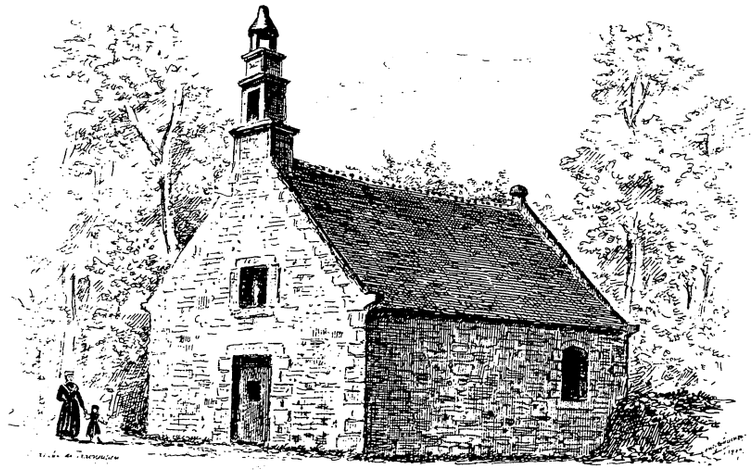
Il existe des allées couvertes en partie détruites à Kerverret et près de Lochrist. A Landeguiach sont trois menhirs (le seul encore debout mesure 2,20 mètres de hauteur). Du Châtellier a découvert des sépultures néoli-



Manoir de Kersabiec

thiques à Kerougan et une tombe sous tumulus à Kerandevez. Sur le chemin de Lochrist, à Plouescat, on rencontre trois lechs, dont l'un surmonté d'une croix. Le dolmen de Brétouaré, au nord de Lochrist, a dix supports et une table qui semble l'une des plus considérables du Finistère.





Chapelle de Traonjulien

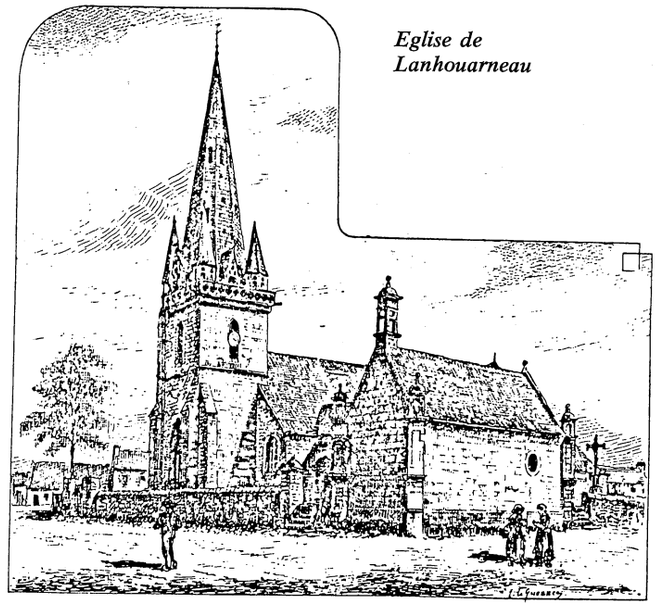


Manoir de Lanzéon où naquit, en 1826,
*l'abbé Alain Inizan, auteur d'*Emgann Kergidu

LANHOUARNEAU

LANHOUARNEAU. — Lan Hoarneu, vers 1330 ; (*Terre d'Huvarné, ou de saint Hervé*). Ce fils d'Harvian et de Rivanone, sœur de saint Rivoaré, naquit vers 520 au manoir de Lanrioull, en Plouzévédé. Hervé, qui était aveugle de naissance, passa la plus grande partie de sa vie à Lanhouarneau, et y mourut. Il fonda un monastère en ce lieu sur une révélation du ciel qui lui commanda de s'y fixer. Le champ appartenait à un paysan nommé Joncour et celui-ci, sans refuser de le donner au saint, lui demanda d'attendre jusqu'à la moisson, afin de pouvoir récolter son blé. Hervé promit au paysan qu'il n'y perdrait rien ; le blé fut coupé en herbe, engrangé, et l'août venu, il se trouva très mûr tout en fournissant le double en grains.

Dans une crypte de l'église, on voyait jadis, dit Kerdanet, la tombe du saint aveugle sculptée par le « tailleur d'imaiges » Coyé. Ce mausolée n'existe plus, mais le trésor conserve une relique de saint Hervé contenue dans un bras de bois revêtu d'argent.



Eglise de Lanhouarneau





Fontaine Saint-Hervé à Lanhouarneau

L'église est surmontée d'une massive tour gothique à balustrade en quatrefeuilles, elle offre tous les caractères du XIIIe siècle, et se termine par une flèche ajourée d'étoiles et de rosaces que flanquent quatre épais clochetons. Sur le porche latéral sud, belle œuvre de la Renaissance bretonne, on lit la date de 1582. L'entrée en plein cintre sculpté, soutenu par des colonnes à tambour, est accostée de deux colonnes corinthiennes cannelées. La corniche à large moulure porte l'inscription :

Mre : JEAN : TOVLLEC Rr : Y : BERTHOV : ET : J : MESGVEN : PROCVREVRS 1765.

Le pignon et les contreforts d'angles s'amortissent en lanternons. A l'intérieur du porche, des niches à coquille, séparées par des colonnes d'ordre ionique, abritent les statues des douze Apôtres ; le soubassement est divisé en panneaux offrant des têtes grimaçantes et grotesques, comme à Guimiliau et Bodilis. Au-dessus de la porte du fond, est une statue de Notre-Seigneur.

L'église en partie du XVIe siècle, remaniée au XVIIIe siècle, a une nef très élevée et un transept. L'abside est percée de trois hautes fenêtres garnies de forts beaux vitraux modernes, représentant des scènes du Nouveau Testament, fabriqués en 1868 à Lanhouarneau même, par H. Laurans, dont l'atelier existait encore à la fin du siècle dernier. On s'étonne de trouver là ces belles verrières qui, pour la richesse et l'harmonie du coloris, peuvent rivaliser avec les meilleures productions du XVIe siècle.

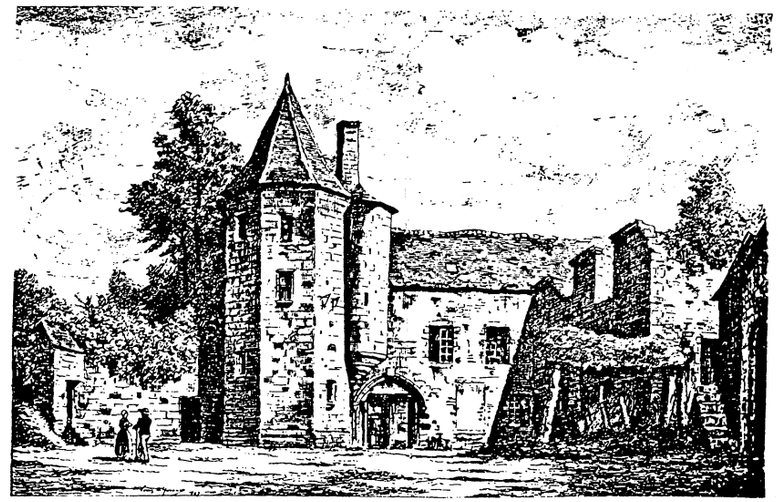
A l'angle sud-ouest du cimetière contre lequel est un lech octogone, il y a un ossuaire de la Renaissance, dont la façade est décorée de colonnes ioniques. Dans cet ossuaire, aujourd'hui transformé en chapelle, on remarque un très joli bénitier en granit, aussi de la Renaissance, où la fantaisie de l'artiste a représenté un diablotin furieux d'être obligé de porter la cuve du bénitier.

Une pierre tombale aujourd'hui déposée au musée de Kerjean fut découverte en relevant les dalles du chœur. Elle porte l'éffigie mutilée d'un chevalier que le lion héraldique sculpté sur son corselet fait reconnaître pour un seigneur de Coatmerret du nom de Launay. On trouva en même temps, paraît-il, une autre dalle chargée d'une effigie d'écclésiastique, que les ouvriers auraient détruite sous l'œil indifférent du recteur.

Au sud du bourg le manoir ruiné de Coatmerret, posé sur la crête d'un ravin abrupt, fut jadis une importante seigneurie avec haute justice. Le grand portail gothique de l'entrée et les ruines de l'édifice principal qui n'offrent plus que quelques pans de murs indiquent le XVe siècle. A l'entrée

de l'avenue gisent, près d'une fontaine, les débris d'une belle croix armoriée de deux écussons, l'un chargé *d'un lion*, l'autre mi-parti *d'un lion* et d'un coupé *d'un lion et d'un burelé de dix pièces*. Ce sont les armes de Guillaume de Launay, seigneur de Coatmerret en 1460, et de sa femme Marguerite de Lesquélen, de la maison de Penfeunteniou. Leur petite-fille et héritière Louise de Launay, dame de Coatmerret, épousa en 1520 Rolland de Kersauson, seigneur dudit lieu.

A un kilomètre à l'est du bourg, dans une prairie bordant la grand-route, coule la fontaine de Saint-Hervé, où l'on se rend processionnellement le jour du pardon. Elle a dû être fort belle, mais n'offre que des fragments de sculptures en kersanton encastrés au hasard dans les moellons d'un édicule moderne. On y remarque plusieurs petits personnages en prières, et un Christ brisé accompagné de deux écussons : parti au 1 coupé au 1 d'une fasce, au 2 de 3 fasces ; au 2 de 4 fasces *ondées*. La niche abrite une statue en pierre blanche de saint Hervé, qui fit jaillir cette fontaine pour étancher la soif de son guide, lequel s'était mis en nage pour retrouver une dent perdue par le saint enfant. On voit aussi l'empreinte de son pied sur un rocher, à Guernevez, près de la route de Plougar.



Manoir de Morizur

Tout à l'ouest de la commune, sur les pentes d'un délicieux vallon boisé, se cachent les ruines du vieux manoir de Morizur (3) qui conserve encore sa belle tourelle gothique à pans coupés. Louis, seigneur de Morizur, comparut en homme d'armes à la montre de 1503. Cette famille s'est fondue dans Lesmais, puis Kérouzéré, Kerc'hoent et Pastour de Kerjan. De l'autre côté du vallon, dans une position culminante, se trouve le château primitif de Morizur, enceinte retranchée considérable avec douves et ouvrages avancés. L'étymologie de *Mor-Izur* serait : la forteresse d'Izur, chef dans lequel Jourdan de La Passardière, croit retrouver le comte Gwithur, ou Withur (pron. Wizur), qui dominait le Léon au temps de saint Paul-Aurélien.

Trofagan était possédé en 1435 par Jean de Kerguz, sénéchal de Lesneven. Un autre vieux manoir, Tréfalégan, existe encore en Lanhouarneau, mais il n'offre rien d'intéressant, sauf un écusson où l'on reconnaît les armes des Thépault, acquéreurs du lieu sur les Rosmadec en 1640 (*une croix adextrée d'une mâcle en abyme sur un écartelé*) de du Bois, Le Meur, Plouézoc'h et Kergroas. Guillaume Le Veyer, seigneur de Tréfalégan en 1429, laissa de sa femme Isabeau, dame de Coetmenech, une fille héritière Jeanne Le Veyer, mariée à Jean, seigneur de La Feuillée.

Le territoire de Lanhouarneau est traversé du nord-est au sud-ouest par la grande voie de Saint-Pol-de-Léon à Saint-Mathieu, qui va croiser, sur le plateau de Kerilien en Plounéventer, au milieu de ruines gallo-romaines très apparentes, la voie de Carhaix à Plouguerneau.

Sous la Terreur, le recteur insermenté de Lanhouarneau, M. Grall, fut arrêté dans une ferme où il se tenait caché, et le 8 janvier 1794, le comité de surveillance de Landerneau annonçait joyeusement aux représentants du peuple à Brest la capture de celui qu'il qualifie tour à tour de « fier scélérat », « vieux fripon », « agioteur » (*sic*), « fourbe », « monstre fanatique », « sycophante » etc. Interné au château de Brest, le malheureux prêtre y mourut au moment où le tribunal révolutionnaire allait le condamner à l'échafaud.

(3) — Le manoir de Morizur est dans la commune de Plouider, mais nous n'avons pas voulu le séparer de la motte qui fut le premier chef-lieu de la seigneurie, et qui se trouve, elle, à la pointe extrême de Lanhouarneau.

PLOUGAR

PLOUGAR. — Ploe-Gar vers 1330. D'après le Dictionnaire d'Ogée, la paroisse de Plougar fut créée sous le règne du duc Alain Barbetorte et son église a succédé à la chapelle du monastère de Mouster-Paul, fondé par saint Paul-Aurélien, puis ruiné par les invasions normandes. Cette église, dédiée à saint Pierre et saint Paul, est moderne ; sauf son clocher élancé du XVIIIe siècle à chambre ouverte, appuyé sur de puissants contreforts. A la tribune est une statue de saint Yves assis en surplis et camail, tenant une banderolle. Dans le cimetière, jolie chapelle-ossuaire. A l'entrée du bourg, sur la route de Landivisiau, s'élève un calvaire à personnages : dans le socle on voit encastrée une jolie statuette d'ange en kersanton tenant un écusson qui offre *un fretté brisé d'une fasce.*

Le bourg est formé d'une vingtaine de maisons agréablement dispersées parmi les arbres. La commune de Plougar est moins vaste que l'ancienne paroisse, ayant perdu sa trêve de Bodilis, érigée en commune distincte et dans laquelle se trouve le village de Mouster-Paul. En 1675, on voit Messire François Inizan, recteur de Plougar et de Bodilis, présenter requête au duc de Chaulnes, gouverneur de Bretagne, de concert avec François de Keryvon, sieur de Kergadiou, et N.. Bochamps, pour obtenir la permission de faire des sonneries de cloches qui avaient été interdites à la suite de la révolte du papier timbré (4).

Le manoir de l'Estang était la principale maison noble de la paroisse. Il fut le berceau d'une famille du même nom qui existe encore dans sa branche du Rusquec, mais dont la branche aînée s'est fondue dès le début du XVIe siècle dans la maison de Launay. La dernière châtelaine du lieu, la comtesse de l'Estang, sœur de la marquise de Coatanscour, fut exécutée avec celle-ci sur l'échaufaud révolutionnaire de Brest, en 1794, à l'âge de 65 ans. Restauré en 1670, le manoir est aujourd'hui ruiné. Il y a une trentaine d'années, on voyait encore les restes d'un bel édifice gothique, avec tour hexagonale contenant un escalier tournant de vingt-deux marches monolithes, qui se continuait dans une tourelle ronde à cul-de-lampe et menait à une petite chambre dallée de granit. Le portail de la cour, flanqué d'une meurtrière, portait la date 1705 ; à gauche, de vieux murs épaulés de contreforts trempaient dans l'eau calme d'un étang (*stang* en breton), d'où le lieu prenait son nom.

Du manoir du Créac'h, il ne subsiste rien de considérable. En fouillant

(4) — Archives du château de Lesquiffiou.

à l'emplacement de son oratoire, dans le *Tossen ar Chapel*, on a retrouvé des tuiles à rebord, des pierres cubiques et des monnaies romaines. La seigneurie du Créac'h a été possédée par les familles Riou de Kerangouez, de Kergorlay et de Sarsfield. Le manoir de Tronjoly, actuellement disparu, passa par acquêt, en 1521, d'Olivier de Kerasquer à Jean Barbier, seigneur de Kerjean. Enfin, au bord de la route de Landivisiau à Plouescat, le manoir de Kercoadou, jadis à la famille de Corran, n'offre que des restes insignifiants.

Il n'existe plus aucune chapelle à Plougar, mais on y trouve les fontaines consacrées de Saint-Edern et de Saint-Memor ; la première, à trois cents mètres du bourg, a un édicule avec niche et lavoir enclos. On y conduit les enfants pour les faire marcher de bonne heure. La seconde est au hameau de Langueoguer. La fontaine de Trémagon, dite *Feunteun-ar-Vur*, passe pour renfermer un trésor.

Il y a dans la commune un lieu de Pontargludic, et un nommé Guillaume Pontargludic, de Ploë-car, figure à la réformation de l'évêché de Léon en 1444 comme ayant été anobli cette année par le duc Pierre II, « à condition de vivre noblement et de servir aux armes ».

CANTON DE PLOUZÉVÉDÉ

SIX COMMUNES : PLOUZÉVÉDÉ, TRÉZILIDÉ, SAINT-VOUGAY, PLOUVORN, TRÉFLAOUÉNAN, CLÉDER

PLOUZÉVÉDÉ

PLOUZÉVÉDÉ. — Ploe-Tevede vers 1330. Saint Trévédé passe pour avoir été l'un des disciples et compagnons de saint Paul-Aurélien. Situé à l'extrémité d'un vallon pittoresque, qui descend vers Kerham et Pont-ar-Barrès, ce bourg, quoique chef-lieu de canton, a moins d'importance que ceux de Cléder et de Plouvorn. L'église dédiée à saint Pierre est moderne, sauf les pignons du transept et la tour, datant de 1762, qui, avec ses deux chambres de cloches à galeries, ses pinacles d'angles et sa flèche élancée aux arêtes munies de crochets, rappelle les gracieux clochers de La Roche-Maurice et de Saint-Servais. Dans les murailles de l'église, on a replacé deux écussons timbrés d'un casque et entourés du collier de saint Michel ; malheureusement les meubles des écus ont été martelés. A l'intérieur sont deux ou trois statues anciennes : Vierge-Mère, sainte Marguerite, saint évêque, provenant de la chapelle détruite de Saint-Irvoal. Dans un enfeu, à gauche, une pierre tombale offre la date de 1652 et le nom des Guernisac, seigneurs de Kerham. La porte de l'ancien ossuaire démoli sert d'entrée à une maison du bourg. On y lit l'inscription : MEMENTO MORI : 1644 : M : L : BREZEL R(ecteur).

Le portail du cimetière, flanqué de piliers en granit, est daté : 1771.

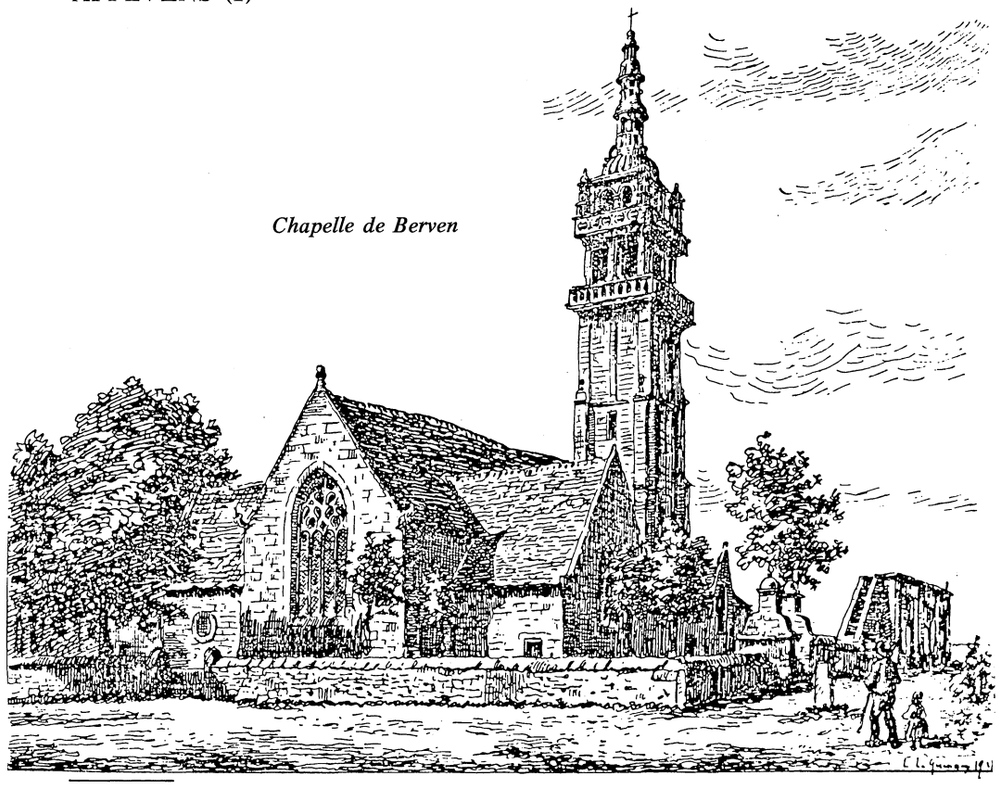
Si le bourg n'offre rien de bien intéressant, du moins l'excursionniste trouvera-t-il une large compensation en poursuivant sa route vers le nord pendant encore mille cinq cents mètres, jusqu'au village de Berven, où se trouve l'un des plus beaux monuments religieux que nous ait légué la Renaissance dans le Finistère.

La chapelle de Notre-Dame de Berven, bâtie à l'est d'une vaste enceinte murée, est précédée d'une porte monumentale à trois arcades en plein cintre, accostées de pilastres, d'ordre dorique extérieurement et

d'ordre corinthien à l'intérieur de l'enclos. Un escalier ménagé dans le massif de maçonnerie conduit à la plate-forme, privée de balustrade.

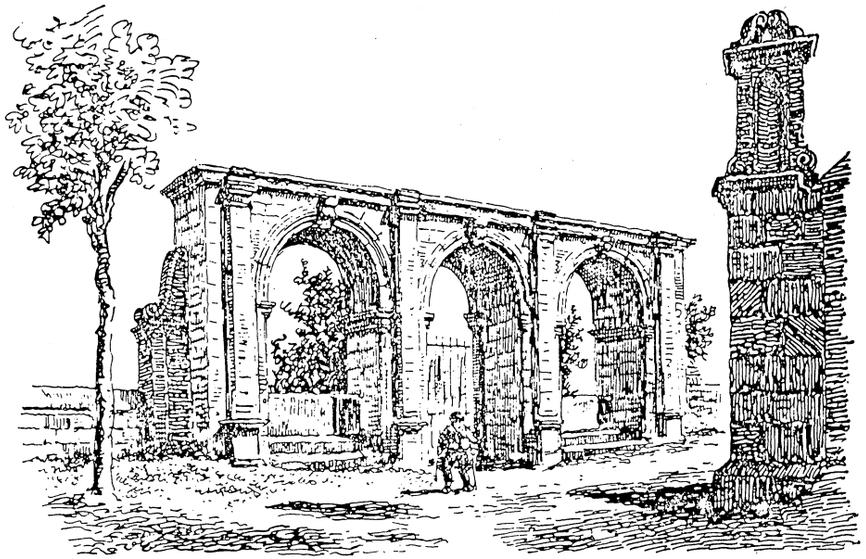
Le clocher, de 1576, qui s'amortit en une succession de dômes, l'emporte en grâce et en hardiesse sur celui de Roscoff. Dans le pays dénudé où elle se dresse fièrement, écrit Léon Palustre, cette tour si bien couronnée produit un effet merveilleux et l'on comprend que sur sa base l'admiration ait gravé le verset suivant emprunté au *Cantique des Cantiques :*

QVAE EST ISTA QVE ASCENDIT DE DESERTO, DELICIIS AFFLVENS (1)



Chapelle de Berven

(1) — Cette inscription n'est pas sculptée sur le clocher, mais seulement peinte sur le chancel du chœur. Elle s'applique donc uniquement à la Vierge Marie, sans allusion possible à la tour de l'église.



Arc de Triomphe de Berven

De chaque côté de la fenêtre flamboyante du chevet est une statue formant gargouille, dans le primitif costume de nos premiers parents. On a beaucoup épilogué, de sotte façon parfois, sur la provenance, l'âge et le réalisme de ces deux statues, qui doivent en réalité représenter Adam et Eve honteux de leur nudité et la dissimulant de la façon la plus naïvement maladroite.

La décoration intérieure de la chapelle est digne du magnifique clocher qui la surmonte. La nef est séparée des bas-côtés par des colonnes cylindriques sans chapiteaux, avec soubassements moulurés ; ces piliers supportent des arcades en plein cintre. Les entraits de la voûte sont terminées en gueules de dragon. Les frises reproduisent, avec cette verve d'imagination que nous avons eu plusieurs fois déjà l'occasion de constater, les sujets les plus divers. De la frise de droite, il ne reste que des fragments : saint Michel avec sa balance, suivi d'une figure diabolique qui précède, elle-même, un ange déployant une banderolle. La frise de gauche est coupée, de distance en distance, de statues formant corbelets, parmi lesquelles se remarque une image de saint Pierre. La statue du

milieu porte un cartouche mutilé et illisible, où l'on voit encore cependant la date de 1580.

La nef est séparée du chœur par une clôture ou chancel en pierre, formée de quatorze colonnes cannelées et d'une porte centrale, en bois sculpté, au-dessus de laquelle on lit la date 1601. Le jubé, également en bois, d'un travail plus grossier, est surmonté d'une Crucifixion, accostée de la Sainte Vierge et de saint Jean. Au-dessous, quatre panneaux en bas-reliefs, séparés par des Sybilles, retracent dans un ordre renversé les scènes suivantes de la Vie de Notre-Seigneur : l'*Ecce Homo* ; *Jésus tombe sous la Croix* ; *Marie reçoit le corps de son Divin Fils* ; *Jésus est mis au tombeau*. Les parties latérales du jubé, au-dessous de colonnes cannelées, montrent dans le soubassement : du côté de l'Evangile, les douze Apôtres et du côté de l'Epître, saint François d'Assise, sainte Apolline, sainte Agathe, sainte Catherine, etc. Les panneaux du tympan représentent la scène de l'Annonciation : la Sainte Vierge d'un côté, l'archange Gabriel de l'autre. Dans le bras nord du transept, une niche à volets contient une statue de la Sainte Vierge, les pieds reposant sur le croissant de la lune, et entourée d'un arbre de Jessé. Sur les volets six bas-reliefs polychromés représentent à droite de la Vierge : l'Annonciation, la Visitation, la Nativité ; et à gauche : l'Annonciation aux Bergers, l'Adoration des Mages, la Circoncision. Sur le côté du premier panneau sont figurées trois Syblilles : la première tient une fleur ; la suivante, un berceau ; la dernière, une corne d'abondance.

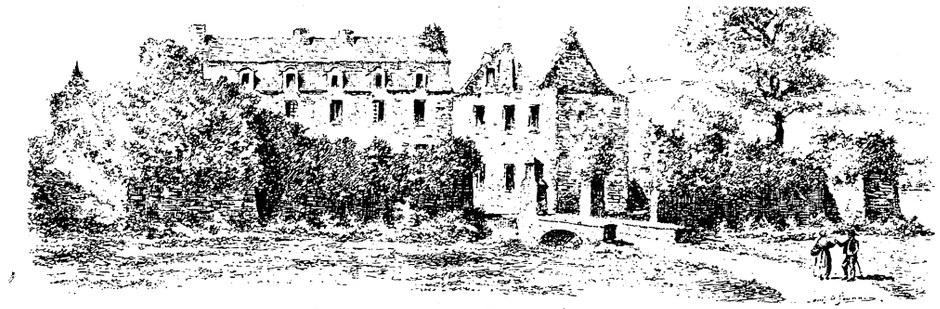
Au midi du transept, une autre niche à volets renferme la statue de saint Eloi accompagnée de quatre bas-reliefs : 1. Saint Eloi arrêtant le cheval du roi Dagobert ; 2. Saint Eloi, priant, conjure un incendie ; 3. Saint Eloi ferre la jambe coupée d'un cheval ; 4. Saint Eloi et les trônes du roi Dagobert.

A la longère sud de l'église de Berven est accolé un petit oratoire appelé le Pénity. Il contient une statue de Notre-Dame de la Délivrance, et des boiseries couvertes de peintures dont une inscription, à gauche, indique la date : FAICT : PEINDRE : PAR : IAN : LE : GAC : LAN : 1676. La fontaine sacrée, couverte d'un édicule, abrite une statue en pierre de la Sainte Vierge ; Notre-Dame de Berven est invoquée pour faire marcher les petits enfants de bonne heure. On les y conduit consécutivement trois lundis, et on fait avec eux neuf fois le tour de la chapelle.

La première terre seigneuriale de Plouzévédé était celle de Coëtarmoal, érigée en marquisat en 1576, sous le nom de la Roche, en faveur de Troïlus de Mesgouez, capitaine de cinquante hommes d'armes d'ordonnance, page et favori de Catherine de Médicis, gouverneur de Morlaix et vice-roi de Terre-Neuve (1577). Il subsiste encore à Coëtarmoal un édifice gothique peu considérable. Un autre château mieux fortifié, dont on ignore l'histoire, était celui de Coatangars, bâti à la pointe d'une colline dominant le vallon du Guilliec et le pont que franchit la route de Plouvorn à Berven. On voit encore les ruines de cette place, détruite probablement pendant les guerres de la Ligue ; elles consistent en une enceinte rectangulaire, flanquée aux angles de tourelles rondes et environnées de douves. La terre de Coatangars a appartenu à l'illustre famille du Chastel.

En remontant vers Berven, on rencontre les restes du manoir du Band, jadis possédé par les Guernisac, dont une autre branche résidait au manoir voisin de Kerham. Ce dernier, aujourd'hui en un état affligeant de ruine, est une assez curieuse imitation, dans des proportions plus modestes, du château de Kerjean. Il fut commencé au milieu du XVIIIe siècle par Messire Alain-Louis de Guernisac, chevalier, seigneur de Kerham, époux de Catherine de Carné, et achevé par leur fils Alexandre, dont les armes, accolées à celles de sa femme Jeanne-Françoise Crouézé du Mur, décorent la façade. Une enceinte de murailles, flanquée à trois des angles d'une tour carrée, et au quatrième d'une chapelle croulante, environne le château. Cette enceinte est elle-même bordée de douves que franchit un pont de pierre.

L'ancienne voie de Morlaix à Plouguerneau traverse de l'est à l'ouest la partie sud de la commune. Elle est jalonnée près de Lesvénan par le camp retranché de *Castel-ar-Vouden* (le château de la motte), enceinte carrée de 35 mètres de côté, que domine une butte considérable, élevée de 10 mètres, d'où la vue s'étend jusqu'à la mer et aux montagnes



— Ruines du manoir de Kerham, en Plouézédé. —

d'Arrée. Un beau tumulus fouillé en 1901 par Du Châtellier existe sur la limite de Plouvorn.

D'après la tradition, saint Hervé serait né au hameau de Lanrioul. On y montre une pierre sur laquelle il a creusé l'empreinte de ses genoux à force d'y venir prier.

Lors de la révolte du Léon en mars 1793, Berven fut l'un des principaux points de ralliement des insurgés. Un recteur de Plouzévédé, qui a laissé dans les archives du presbytère des notes sur cette paroisse, avait connu vers 1850 un vieillard qui se souvenait encore, étant apprenti-couvreur, avoir grimpé au sommet de la tour de Berven pour y arborer le drapeau blanc. C'est sur le socle de la croix de Mescanton, en face du vieux manoir de ce nom, que le maire de Plouzévédé, Jean Prigent, l'un des chefs du mouvement, harangua la foule avant de marcher à l'attaque de Saint-Pol. C'est aussi à Berven qu'il fut surpris et fait prisonnier par le général Canclaux, alors qu'il se portait sur Plouescat à la tête de 1 500 hommes. Il fut guillotiné à Lesneven le 23 avril 1793.

TRÉZILIDÉ

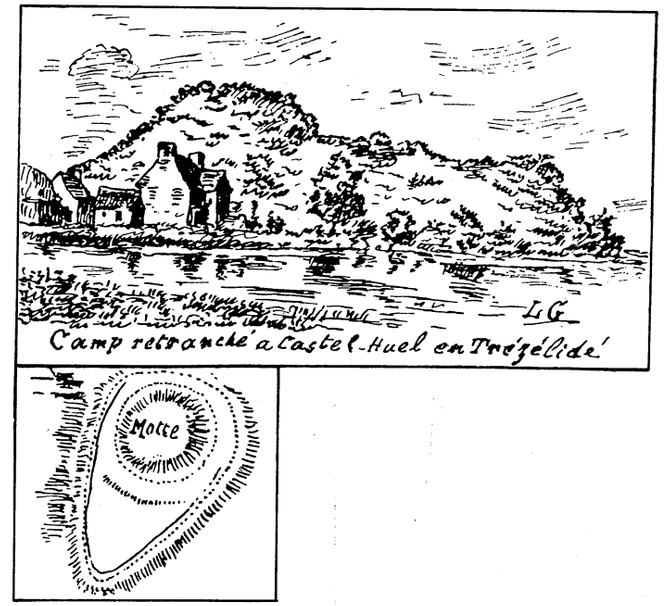
TRÉZILIDÉ. — Trézilidé, dont le saint éponyme n'a laissé aucun souvenir, est une ancienne trève de Tréflaouénan.

L'église, autour de laquelle se groupent seulement quelques maisons, couronne une petite colline entre les routes de Morlaix et de Saint-Pol à Lesneven. Dédiée à saint Péran, c'est un édifice peu important reconstruit au XVIIIe siècle avec les matériaux de l'ancienne chapelle dont le clocheton et le portail de style gothique ont été rebâtis dans la forme primitive. La façade porte la date de 1767 et un écusson renversé, où on croit lire les armes de Kermavan, seigneurs de la Marche.

L'intérieur de l'église est bien décoré, mais pourquoi avoir remplacé nos bonnes vieilles statues bretonnes par les *fadeurs* de la rue Saint-Sulpice ? Saint Péran lui-même en arrive en droite ligne, dans l'habit d'un évêque enluminé et chamarré d'or sur toutes les coutures, depuis la pointe des sandales jusqu'aux extrémités de la crosse. L'antique image du

saint patron a été mise au rebut, à moins qu'elle n'ait fait la joie d'un antiquaire. On retrouve heureusement une statue de saint Péran sur la vieille croix du cimetière, où le Christ est en outre accompagné de la Sainte Vierge, de saint Jean, des deux larrons, de saint Pierre et d'une *Pieta*.

Tout Trézilidé dépendait autrefois du fief de la Marche, possession des Kermavan et des Maillé. Le manoir de ce nom est démoli, mais il existe encore à la Marche un beau camp retranché, dit Castel-Huet, vaste terrasse triangulaire qui domine la vallée du Guilliec. Ce camp est surmonté d'une magnifique motte de douze à quinze mètres de hauteur.

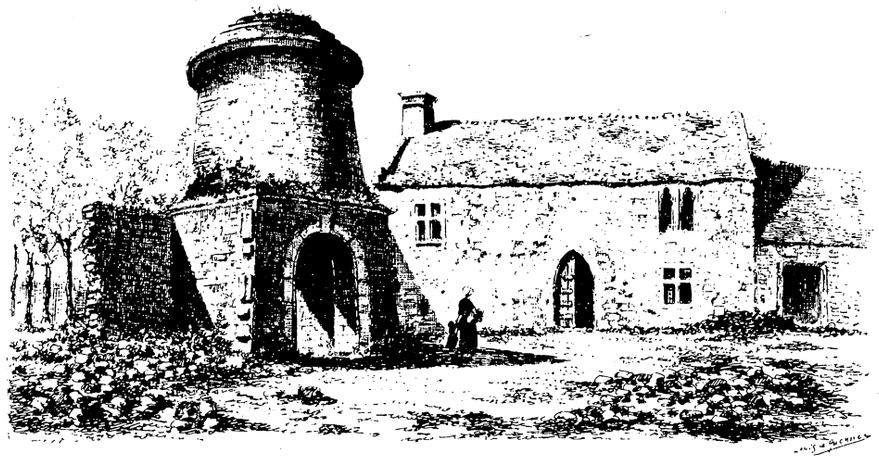


En aval de la Marche, dans le même vallon, le manoir ruiné de Kermerien devait avoir jadis une certaine importance si l'on en juge par l'étendue de ses murailles croulantes, ses belles avenues et son moulin. Les portes et les fenêtres gothiques du bâtiment principal indiquent une construction du XVIe siècle.



Oratoire Saint-Peran

Kermerien en Trézilidé



Le portail est coiffé d'un colombier bâti en pierres de taille. Kermérien était en 1582 à Vincent Trousson, puis passa par mariage aux Le Moyne et aux Kerliviry. Non loin, le manoir de Cosquermeur, jadis aux Nouël, Crechquéraut, et Le Veyer du Beuzidou, a été en partie remanié et défiguré. Au bord de la grand-route de Saint-Pol à Lesneven s'élève l'oratoire de saint Péran, édicule gothique auquel conduisent six marches, et qui contient dans une niche la statue quelque peu informe de saint Péran. Il ne sied cependant pas de s'en moquer, et beaucoup l'ont fait qui sont cruellement châtiés. Derrière est un fragment de roche, qu'on appelle le « lit de saint Péran ». Les fidèles s'y étendent pour se guérir de leurs douleurs.

SAINT-VOUGAY

SAINT-VOUGAY. — Sancto Vogay en 1467. Saint Vougay, Vouga ou Vio, comme tant d'autres saints qui ont christianisé l'Armorique, naquit en Hybernie, au commencement du VIe siècle. Après avoir exercé le saint ministère à Armach, ville autrefois florissante d'Irlande, il vint aborder à Kerity-Penmarc'h, où, à quelque distance du rivage, il se construisit un oratoire. Troublé dans ses méditations par l'affluence des visiteurs, il quitta la Cornouaille pour venir s'établir dans un bois, à l'est de Lesneven, à l'endroit même où s'élève l'église paroissiale qui porte son nom. Saint Vougay mourut vers 585.

L'église de Saint-Vougay, sauf le pignon ouest qui est moderne, date du XVIe siècle. Son clocher aigu surmonte le porche midi, comme à Saint-Thégonnec. Les deux contreforts du portail ouest offrent les armes des Kergournadec'h (*un échiqueté*) entourées du collier de Saint-Michel et surmontées d'une couronne comtale. Au contrefort de droite s'est longtemps appuyée la dalle tumulaire de Jean Barbier, seigneur de Kerjean, mort en 1538. Cette pierre porte en demi-relief la statue du défunt, revêtue de son armure et accompagnée de deux figures d'anges, dont l'une est assise sur l'épée, le tout assez grossièrement sculpté. Elle est aujourd'hui conservée au musée de Kerjean.

A l'intérieur, de curieuses frises représentent un cerf traînant un char où se repose une déesse comme à Pencran ; puis des dessins géomé-

triques, coupés de statuettes formant corbelets, parmi lesquelles deux figures féminines soutiennent l'écusson des Barbier de Kerjean : *d'argent à deux fasces de sable.* Dans la sacristie l'enfeu des seigneurs de cette antique maison est surmonté d'un écusson mi-parti de Barbier et de Parcevaux.

Le saint breton, Jean Discalceat (*sant Yan Diac'hen*), religieux franciscain du couvent des Cordeliers de Quimper, mort en 1349 en soignant les pestiférés, était originaire de Saint-Vougay. Sa statue, placée dans le chœur, avait été transformée en saint Herbot, par l'adjonction d'un *ribot* (baratte à beurre) placé à sa droite. Nul n'est prophète dans son pays, dit la Sagesse des Nations. L'abbé Perrot a ranimé son culte et lui a restitué son nom et son image.

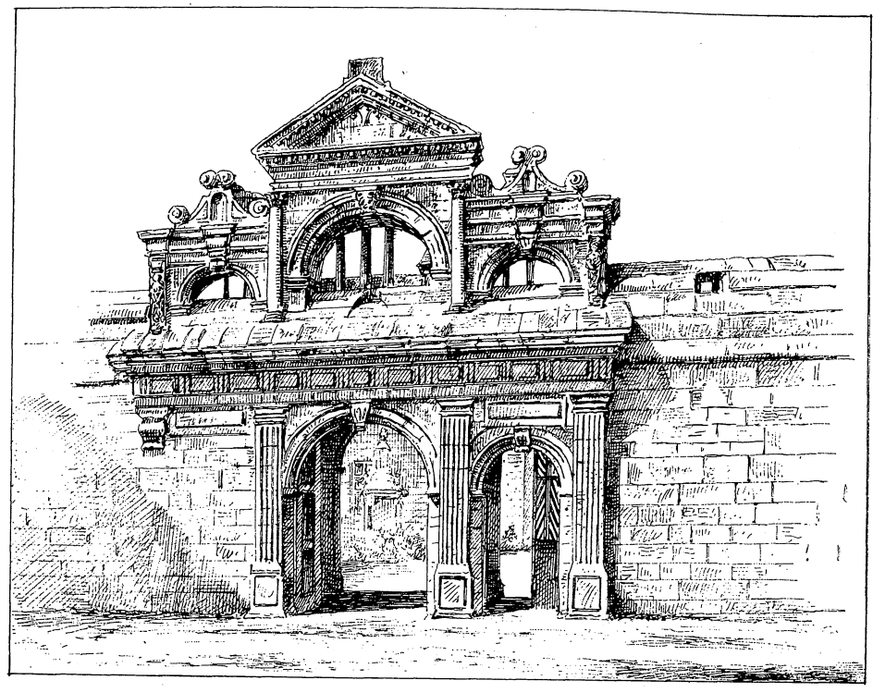
Dans le mur du cimetière se voient encastré un écusson aux armes des Carman-Lesquélen, seigneur fondateur de l'église à cause de leur terre de Seizploué en Plounévez-Lochrist, et le socle de l'ancienne croix du cimetière portant l'inscription suivante :

O : VOS : ŌS : QVI : TRĀS
ITIS : PER : VIĀ : ATTĒDI
TE : ET : VIDETE : VBI :
EST : DOLOR : SICVT : DOLOR MEVS

La fontaine consacrée de Saint-Vougay, sur la route de Landivisiau, a un certain cachet vétuste avec son pignon à niche et sa vaste piscine servant de lavoir. Elle date de 1783. On conserve au presbytère un missel manuscrit sur vélin qui remonte au IXe siècle. Il contient des litanies aux noms de saints bretons honorés à cette époque. Malheureusement plusieurs feuillets manquent au commencement et à la fin du volume. De plus, la reliure toute moderne de ce manuscrit infiniment précieux a été confiée à un artisan maladroit qui en a rogné le texte.

C'est dans la commune de Saint-Vougay qu'est situé le château de Kerjean, qu'on a appelé le Versailles de la Bretagne.

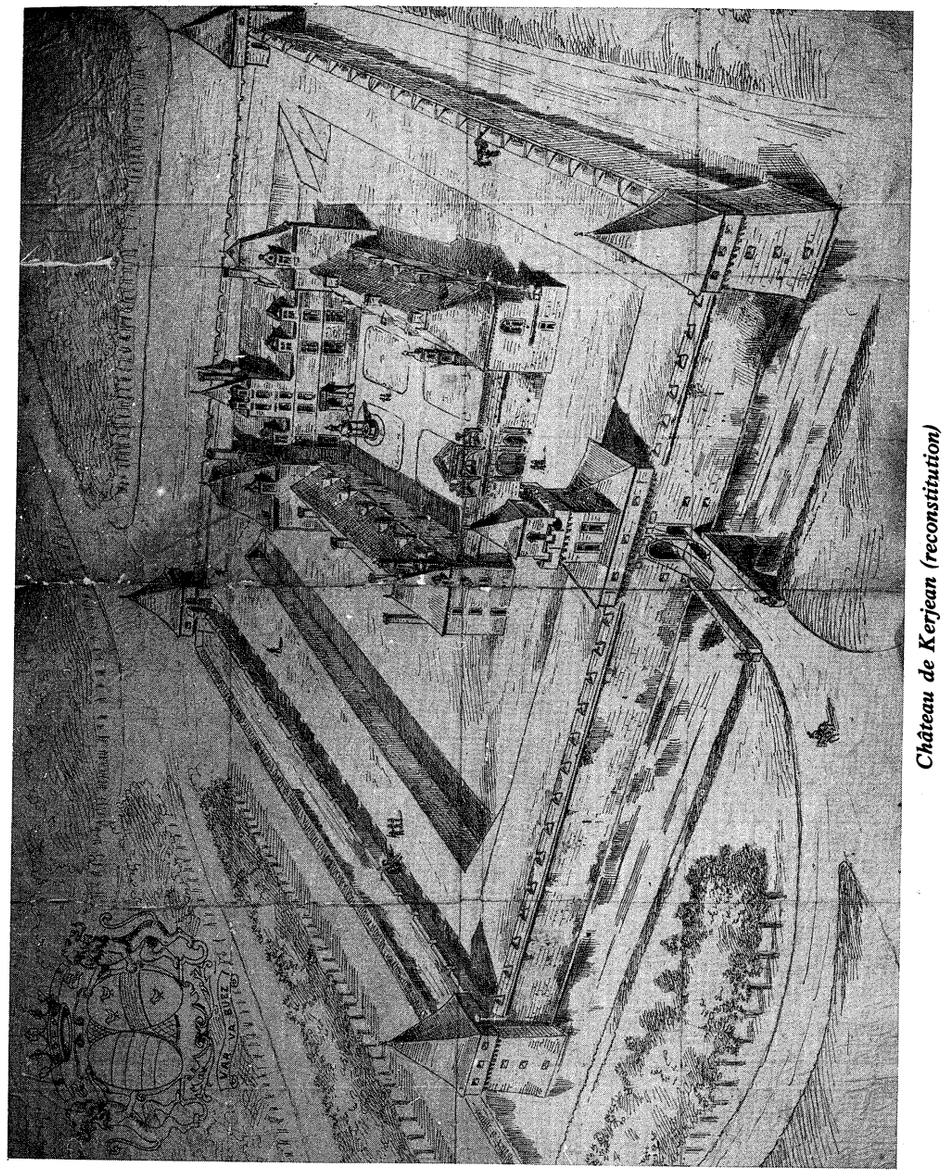
Le château de Kerjean fut construit vers 1580 par Louis Barbier, seigneur de Kerjean, au moyen des richesses accumulées par son oncle, le fameux chanoine de Léon : Hamon Barbier, abbé de Saint-Mathieu, mort en 1541. Louis XIII érigea cette terre en marquisat, en 1618, pour René Barbier, chevalier de Saint-Michel et gentilhomme de la chambre du Roi. Le souverain, dans ses lettres patentes, déclare que « le château de Kerjean est de si belle et si magnifique structure qu'il seroit digne de son recueil et séjour si ses affaires l'appeloient en Bretagne, estant l'une des



Château de Kerjean, détails du portail

belles maisons de son royaume ». Cette superbe construction, précédée d'un fossé profond, est entourée de remparts dont l'enceinte rectangulaire flanquée à chaque angle d'une tour carrée, a 250 mètres de longueur sur 150 mètres de largeur. On pénètre à l'intérieur par deux portes placées vis-à-vis l'une de l'autre. Au-dessus de la première porte, précédée d'un pont et surmontée de mâchicoulis, sont gravées les armoiries alliées de Louis Barbier et de sa femme Jeanne de Gouzillon, mariés en 1563, et celles de François Barbier, fils de Louis, alliées à celles de sa première femme Guillemette de Penmarc'h, morte en 1588.

Le château consiste en un vaste corps de logis flanqué de deux ailes, destinées aux gens de service. A l'extrémité de l'aile droite est la chapelle d'un style rappelant encore le gothique ; elle communique avec le reste du château par une galerie découverte portant sur de légères arcades. Un incendie détruisit la plus belle partie de l'édifice, où se trouvait la salle



Château de Kerjean (reconstitution)

d'honneur, quelques années avant la Révolution. La garnison qui occupa le château sous la Révolution le saccagea horriblement, et ses propriétaires en vendirent les pierres et le plomb par charretées.

A gauche du perron à deux rampes, qui conduit à la porte principale du château, est édifié le puits qui fait l'admiration de tous les visiteurs. La coupole, soutenue par trois colonnes d'ordre corinthien, est terminée par un haut lanternon carré. Peut-être, dit Léon Palustre, ne s'explique-t-on pas trop l'encorbellement qui fait saillie au centre de chaque corniche, mais ce défaut, si c'en est un, a bien peu d'importance. La délicieuse fontaine qui coule derrière l'enceinte mérite aussi d'être admirée. On voit à gauche les trois piliers de la justice de Kerjean, transportés là de leur ancien emplacement, où ils gisaient renversés depuis 1793.

C'est au château de Kerjean, selon de Kerdanet (2), qu'on fabriqua pour la première fois les *ballins*, sorte d'étoupes, dont il fut fait plus tard un si grand usage en Bretagne.

« Permettez-moi de vous conter, à ce sujet, dit-il, une petite histoire que m'a fournie la tradition. Au temps des Ollivier (c'était le bon vieux temps), le sire de Kerjean avait une jeune dame, dont la vertu égalait la beauté. Il eut occasion de faire un voyage à la cour, où on le railla beaucoup de n'y avoir pas conduit sa femme. On l'accusa même d'être jaloux ; il affirma ne l'être point, ne pouvoir même l'être, tant il était assuré de la vertu de sa dame. On en vint au défi : ce qui fut accepté. En conséquence, un de nos galantins partit pour Kerjean, où il arriva avec une lettre du mari, qui disait de le bien recevoir. Il y fut, en effet, bien accueilli, et y passa quelques jours qu'il employa, dit-on, à séduire la jeune châtelaine ; mais cette dame vertueuse, lasse enfin des poursuites de son hôte, le fit tomber, un soir, par une trappe, dans de profondes oubliettes où désormais pour charmer ses ennuis, elle lui donna force étoupe, afin d'en composer le tissu qu'elle avait inventé. Elle le prévint qu'il ne serait nourri que selon ses œuvres ; qu'il eut donc à travailler avec courage. Les amis de Paris, ne voyant point arriver leur compagnon, croyaient déjà à ce qu'ils appelaient sa bonne fortune ; et pour s'en assurer, l'un d'eux fit aussi le voyage ; il y fut pris comme l'autre ; il tomba dans l'oubliette où son voisin lui enseigna ce qu'il avait à faire. Autant en advint successivement à plusieurs autres. Tous furent employés à la filasse, et, quand le mari revint à son manoir, il y trouva ces petits

(2) — Notice sur le château de Kerjean.

maîtres, dont sa femme avait fait d'excellents ouvriers. Ainsi finit l'histoire qui donna naissance à ces vers bas-bretons :

Ar c'hoën euz an incardeuret
A zo bet e Kerian savet. » (3).

Le château de Kerjean fut pillé au commencement de la Révolution. La châtelaine, Mme de Coëtanscours, fut plongée, en 1793, dans les prisons de Brest. Traduite devant le tribunal révolutionnaire, elle fut condamnée et périt sur l'échafaud, le 27 juin 1794, à l'âge de soixante-dix ans. Sa sœur, Mme veuve de Launay-Lestang, arrêtée avec elle, subit aussi le même supplice. Kerjean a depuis appartenu aux familles de Brilhac, de Forsanz et de Coëtgoureden. Cette dernière l'a vendue en 1911 à l'Etat pour y installer un musée d'art breton malheureusement demeuré à l'état embryonnaire.

La seigneurie de Kerjean avait une haute justice dont les trois piliers, gisant depuis la Révolution au bord de l'ancienne voie de Morlaix à Lesneven, ont été relevés naguère à gauche du château. Ce fief relevait de celui de Maillé, et Ogée rapporte que, chaque année, le marquis de Kerjean devait se rendre à Lanhouarneau, et présenter à son suzerain, assis dans une chaire de pierre, un morceau de pain, deux œufs durs et une bouteille de vin. Quand le marquis de Maillé avait mangé et bu, il cédait la place à son vassal et lui rendait le même office. Une autre seigneurie plus ancienne, mais qui a disparu en tant que manoir, était Gouzillon, berceau d'une antique famille mêlée dès le XIIIe siècle aux affaires des comtes de Léon ; une dernière branche existe encore sous le nom de Gouzillon de Bélizal.

A la sortie du bourg, sur la route de Plouescat, sont les ruines du manoir de Mezormel, belle construction du XVIIe siècle qui conserve deux cheminées monumentales à chacun des pignons. La façade, en granit de grand appareil, est ouverte d'une porte en plein cintre. Messire Jacques-Julien de Kerscau, chevalier-seigneur de Mézormel, ancien capitaine de cavalerie et gouverneur de Tréguier, meurt à Morlaix le 19 avril 1775.

A la limite nord de Saint-Vougay, confinant aux communes de Cléder et de Tréflaouénan, est bâtie la chapelle de Saint-Jean-Saint-Vougay, ainsi nommée pour la distinguer de sa voisine, Saint-Jean-Kerran,

(3) — Kerjean fut le berceau de ces bons ouvriers
Que nos vieux Léonards appelaient baliniers.

en Tréflaouénan. Elle s'abrite en un vallon verdoyant, tout proche de Kergournadec'h. Ses bas-côtés ont été démolis, et l'on a formé de nouveaux murs en aveuglant les arcades basses de la nef. Au maître-autel, Christ en Croix, saint Jean et saint Alar. Autre saint Jean gothique, portant l'Agneau entouré d'une auréole, sur une console à gauche, timbrée du blason des Kergournadec'h (*un échiqueté*). Un troisième saint Jean existe dans l'embrasure d'une fenêtre, et un saint moine sur un socle, à droite. Une fontaine s'écoule en un bassin pratiqué dans le chevet même de la chapelle, et un petit reliquaire gothique à trois baies trilobées existe près de l'escalier. La statue tumulaire de François de Kerc'hoent, seigneur de Kergournadec'h, mort en 1629 et enterré à Saint-Jean, a été malencontreusement enfouie au milieu de la chapelle. Seul le lion, qui veillait à ses pieds, gît encore près de la fontaine.

Près de la ferme de Kermadec, au bord de la grande route de Plouescat, se voit une motte féodale entourée d'un fossé plein d'eau. Une autre motte existe à la Tour dans une prairie détrempée. Le tumulus du Liorzou, fouillé en 1906 a donné un vase à quatre anses et un poignard de bronze. Un autre tumulus se trouve à Kergouézan.

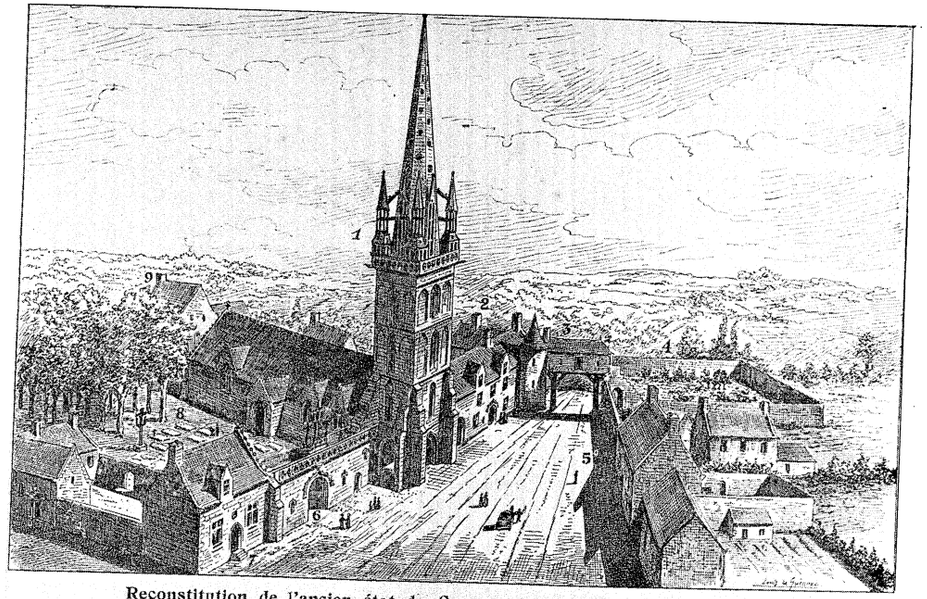
PLOUVORN

PLOUVORN. — Ploevaorne en 1282 ; Ploe Mahorn vers 1330. Les actes de la vie de saint Mahorn, appelé Mahouarn en Cornouaille, où il est patron de Plomodiern, ne sont pas connus.

L'église paroissiale a été rebâtie au siècle dernier, dans le style ogival. De l'ancien édifice on conserva toutefois un élégant clocher à double galerie datant de 1709, et un portail latéral de style Renaissance dans lequel est un groupe en bois de la Trinité. Le maître-autel est accompagné de deux niches contenant les magistrales statues de saint Pierre et de saint Paul (début du XVIIIe siècle). Un monument avec statues en haut-relief a été placé dans la nef pour commémorer le souvenir d'Yves Mahyeuc, né à Plouvorn en 14.., moine dominicain, puis évêque de Rennes, mort en 15.. en opinion de sainteté. Dans le cimetière, une croix ancienne porte au revers une statue de Vierge-Mère qu'un ange vient couronner. Le cimetière renferme le tombeau de M. Joachim Simon, comte de Trogoff, chevalier de Malte, maréchal de camp et gouverneur

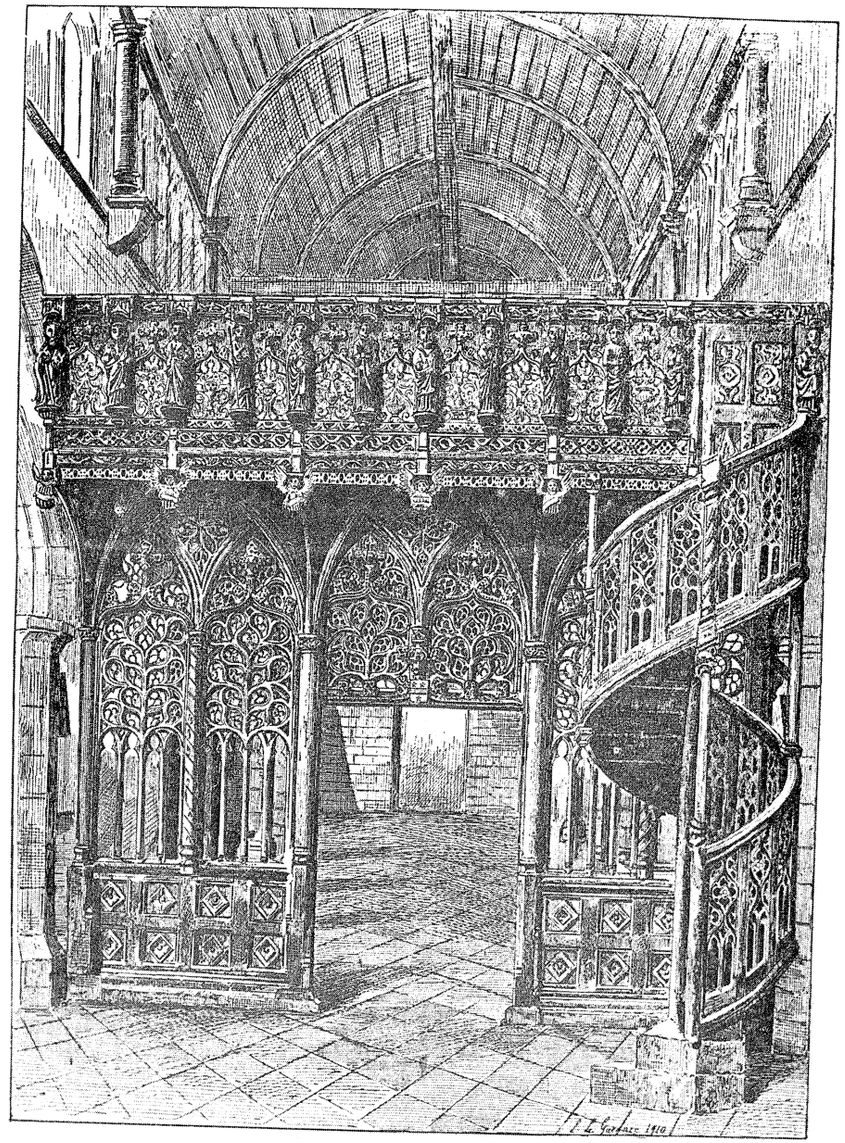
du château de Saint-Cloud sous Charles X, qu'il escorta, en 1830, jusqu'à Cherbourg. Le comte de Trogoff est mort en 1840 au château de Keruzoret.

La célèbre chapelle de Lambader s'élève à un kilomètre au sud-ouest du bourg. La tradition y voit un établissement de moines Rouges ou de chevaliers Hospitaliers, qui auraient eu leur château à l'enceinte retranchée voisine de Castel-ar-Vouden, en Plouzévédé, mais l'abbé Guillotin de Corson, qui a publié, en 1896, dans *le Bulletin de l'Association Bretonne*, une intéressante étude sur la « *Commanderie de La Feuillée et de ses annexes* » en Cornouaille, Tréguier et le Léon, ne fait nulle mention de Lambader.



Reconstitution de l'ancien état du Gouvernement de Lambader, vers 1650

1. Eglise et clocher — 2. Maison du Gouverneur — 3. Galerie couverte traversant la route de Saint-Pol-de-Léon à Landivisiau — 4. Jardin du gouverneur — 5. Maison dite : Ty-Bras — 6. Portail du cimetière — 7. Maison dite : Ar Presbytal — 8. Cimetière — 9. Maison dite : An Ifern.



Le Jubé de Lambader (côté du chœur)

Le clocher de la chapelle de Lambader, haut de 57,48 mètres, est, des imitations du Creisker dans notre région, celle qui s'en rapproche le plus : aussi le dicton local s'exprime-t-il ainsi :

Ma vefe diskaret Kreisker,
N e vo ket par da Lambader. (4)

Ce magnifique clocher, qui avait été mutilé par une tempête le 2 février 1836, et démoli l'année suivante, fut reconstruit en 1882, par Le Naour, entrepreneur à Quimper, qu'on a appelé le « bâtisseur de clochers ».

A la même époque, grâce aux dons généreux des familles Boscal de Réals et Audren de Kerdrel, on entreprit la restauration intérieure de la chapelle. Le magnifique jubé, « l'expression la plus parfaite du travail sur bois » fut démonté et reconstitué avec un goût parfait par Denis Derrien, de Saint-Pol-de-Léon. C'est de ses ateliers que sortent les statues des douze Apôtres qu'on y remarque.

« Le jubé de Lambader, dit le chanoine Abgrall (5), est une large galerie portée sur une sorte de cloison aux compartiments découpés et fouillés avec la plus grande finesse. L'habileté et l'imagination des huchers de l'époque flamboyante s'y sont donné libre champ. C'est un fenestrage compliqué et néanmoins harmonieux, c'est une dentelle avec dessins variés et toujours pleins de grâce. Sur les torsades des deux montants de la porte étaient gravées des hermines ; le ciseau des révolutionnaires les a toutes mutilées comme des emblèmes dangereux.

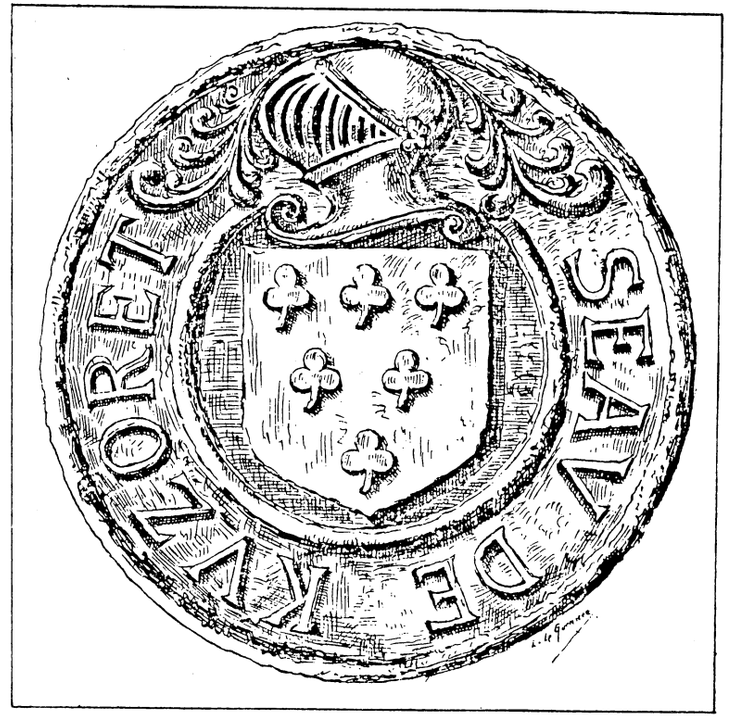
« La galerie est soutenue en encorbellement de chaque côté de ce chancel, par des nervures et des demi-berceaux. Des pendentifs représentent les anges portant des instruments de la Passion, et au milieu est un beau pélican qui nourrit ses petits de son sang. Un écusson tenu par un ange en pendentif, du côté du chœur, indiquerait que cet admirable ouvrage serait dû à la munificence de Marc de Troerin, époux en 1481 d'Isabeau de Kermellec. La balustrade de la galerie est garnie de panneaux encadrés de beaux motifs flamboyants, tandis que la décoration des panneaux eux-mêmes est dans le genre de la Renaissance.

« Et dans tout cet ensemble, ce qu'on devra encore plus admirer, c'est le petit escalier à vis, qui monte au jubé dans l'angle nord, compris

(4) — Si le Creisker était détruit, Lambader n'aurait pas son pareil.
(5) — Cours d'architecture bretonne professé au Grand Séminaire de Quimper.

et disposé avec une élégance parfaite, indiquant la spirale de ses marches au moyen de ses gracieuses colonnettes. »

Aux murs du chœur sont suspendus des fers d'esclaves, ex-voto de croisés qui furent captifs chez les infidèles. On vénère à Lambader une belle statue en kersanton de Notre-Dame. Au bas de la chapelle sont de nombreuses statues mutilées, en granit, provenant de l'ancien Calvaire. La maîtresse vitre contenait un brillant vitrail de 1543, qui a été brisé vers 1845 et remplacé, dans sa partie basse, par une maçonnerie, et dans sa partie haute, par un voile rouge. On en voit quelques débris à la chapelle de Keruzoret, ainsi qu'un saint Christophe et un saint Trémeur portant sa tête entre ses mains.



Sceau de la terre de Kuzoret (XVIe siècle) – Arch. du Finistère, G. 716.
Reproduit au double de l'original.

La fontaine sacrée coule au sud de la chapelle. Une croix à personnages s'élève à droite du chemin qui mène du bourg à Lambader.

Au nord-est de Plouvorn s'étend la belle propriété de Keruzoret, dont les bois, bordant la route de Saint-Pol-de-Léon à Landivisiau, arrondissent leurs hautes frondaisons sur plus de vingt hectares de pays. De longues avenues conduisent au centre du parc, où s'élève le château, gracieux édifice de style Renaissance, partiellement reconstruit en 1669 et remanié récemment. Les lignes élégantes de ses pavillons aux faîtes élevés, ses lucarnes ornementées, ses fenêtres aux meneaux en croix, son portail en plein cintre surmonté d'une belle galerie avec balustrade, s'aperçoivent à travers le feuillage qui lui forme un gracieux cadre de verdure, près d'un étang tapissé de nénuphars. Le portail de la cour est surmonté des armes alliées de Jean Le Borgne, seigneur de Keruzoret, et de sa femme Suzanne Barbier de Kernao, mariés en 1669. Sur la galerie supérieure se voient encore deux fauconneaux. Dans le vitrail de la chapelle sont peints plusieurs écussons offrant les armoiries des Kersaintgily, seigneurs du lieu au XVIe siècle et de leurs alliances, Kerc'hoent, Coëtnempren, Le Seneschal.

La famille Le Borgne de Keruzoret s'est fondue, en 1833, dans celle de Kerdrel, qui possède aujourd'hui le château et y garde précieusement un magnifique cabinet d'ébène, à panneaux et volets sculptés, qu'envierait le musée de Cluny.

Dans un vallon ombragé de hautes futaies, au bord d'un étang où se réflète la flèche gothique de Lambader, le château de Troérin occupe un emplacement délicieux. Ce château remanié sous le Premier Empire a passé par alliance de la famille de Troérin aux de La Tullaye, puis aux Boscal de Réals. On y conserve deux grandes statues de saint Nicolas et de sainte Marguerite, provenant de la chapelle du manoir détruit de Kersignant.

Plus au sud était le vieux manoir du Rusquec, qui vient d'être démoli. On y voit deux écussons portant les armes des de l'Estang du Rusquec, partis l'un de Kersaintgilly et l'autre de Poulpiquet. La famille de l'Estang du Rusquec existe encore.

Assez loin du bourg, sur la route de Morlaix, on aperçoit à travers de grands arbres le manoir de Tromeur, en partie ancien, accompagné d'une chapelle dédiée à sainte Anne. Puis s'élève à quelque distance le vieux manoir de Coatcren, construit vers la fin du XVIe siècle par François du Dourdu, sieur de Coatcren, sénéchal de Léon en 1580, époux de Catherine de Lanuzaouarn, douairière de Keroulas. Les murs d'enceinte

sont percés de meurtrières et dans la façade de l'édifice principal s'ouvre un portail ogival et quelques fenêtres à meneaux. Sur la croix voisine de Kerudot deux écussons sont chargés d'un mi-parti de Guiomar et d'un coupé de Le Barbu et de Kerguz. A Rugeré, près de Keruzoret, on a découvert en 1870 deux chambres souterraines de l'époque gauloise.

TRÉFLAOUÉNAN

TRÉFLAOUÉNAN. — Paroisse naguère dédiée à son éponyme saint Laouénan, Loëvan, Louénan ou Lavan, ami et compagnon de saint Tugdual vers 530. Il résulte d'un acte de 1528 qu'on avait coutume de déférer le serment aux créanciers ou aux débiteurs sur les reliques de « Monseigneur sainct-Laouénan » le patron actuel est saint Léonor.

L'église est un petit édifice du XVIe siècle, à fenêtres gothiques, avec un clocheton à crochets et pinacles. L'intérieur est divisé en trois nefs par deux rangées de piliers ronds supportant des arcades ogivales assez basses. On y voit quelques vieilles statues, entre autres un groupe de Notre-Dame de Pitié et un saint Herbot, mais on remarque surtout les anciennes peintures datées de 1663, du temps de Mre Sébastien Pezron, recteur, qui couvrent le lambris du bas de la grande nef. Ces peintures, divisées en quinze sujets et figurant les principales scènes de la vie de Jésus-Christ, depuis la Nativité jusqu'au Couronnement, sont exécutées naïvement, non sans quelque mérite, et valent surtout par les détails de leur composition. Jérusalem, avec sa flèche d'église surmontée d'un coq, est une ancienne ville bretonne ; ailleurs, une forteresse du Moyen Age reproduit peut-être le château de Kermilin, dans la paroisse. Les armoiries des Tournemine (*un écartelé*) timbre la façade nord, et sont alliées à celles des Rieux (*Dix annelets posés 3.3.3.1.*) au-dessus des portes du presbytère.

Une dalle tumulaire portant l'effigie d'un chevalier a été exhumée du chœur de l'église, mais, au lieu de la restaurer dans un enfeu, on a eu l'idée malheureuse de l'encastrer dans le pignon de la mairie. La statue, plus grande que nature et assez grossièrement sculptée, est celle d'un homme d'armes revêtu de son armure et reposant sa tête nue, à cheveux courts et barbe rase, sur un coussin que soutiennent deux angelots. Ses

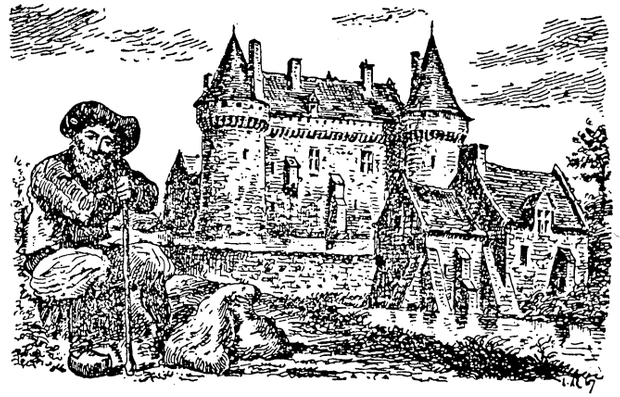
mains gantées sont jointes sur sa poitrine, et il porte une chemise de mailles qui dépasse sous les tassettes de sa cuirasse. Ses pieds s'appuyaient sur un lion. Une dague est posée à sa droite ; à gauche est accôté à son brassard un écusson échancré portant un écartelé avec un lambel en chef.

Ce chevalier doit être Alain Tournemine, seigneur de Coëtmeur, en Plougourvest et de Kermilin, en Tréflaouénan, homme d'armes à la montre de 1503, époux de Marguerite du Chastel. Trois écussons armoriés provenant du même mausolée et encastrés aussi dans le mur de la mairie offrent les armes des Tournemine mi-parti de Kerimel et du Chastel, et celles des Kerimel mi-parti du Penhoat.

A l'est du bourg s'élevait le château de Kermilin, forteresse flanquée de deux grosses tours rondes à mâchicoulis, qui existait encore en 1835 et que Fréminville a décrite dans le tome Ier de ses *Antiquités du Finistère.* Ce château a été depuis détruit, et l'on n'en voit plus que l'emplacement, grande esplanade circulaire bordée de douves marécageuses, où l'on accédait à l'ouest par un pont de pierre à deux arches. Une ferme moderne s'est élevée sur les ruines du vieux château dont subsistent des caves voûtées et des souterrains, où l'on dit que des prêtres se sont cachés pendant la Révolution. Kermilin avait été pris et pillé pendant la Ligue, en 1590. Il appartenait alors au marquis de Neufbourg, lieutenant-général en Bretagne pour Henri IV.

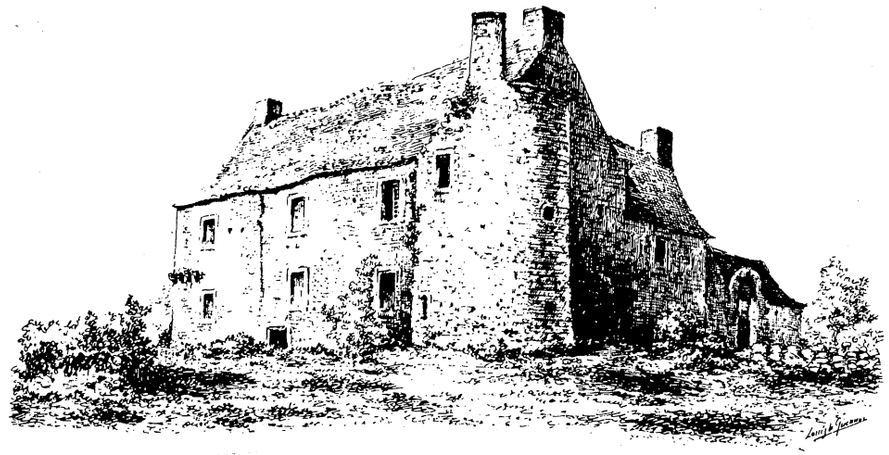
On racontait jadis beaucoup d'histoires sur Kermilin. Voici l'une d'elles, que nous a conservée Miorcec de Kerdanet (*Lycée Armoricain*, 1823, p. 19). « Un seigneur du château, voulant avoir un habit neuf, fait venir son tailleur et lui commande de monter au donjon. Arrivé au donjon, nouvellement blanchi, le seigneur lui déclare qu'il n'a point de drap, et qu'il faut cependant que son habit soit fait. Disant ces mots, il sort et ferme sa porte à triples verrous sur le pauvre tailleur. Celui-ci se désole... Comment faire un habit ? Il rumine longtemps. Le hasard vient à son aide : il trouve au coin du foyer un morceau de charbon. Heureuse découverte ! Il prend ce charbon et d'une main hardie, il trace l'habit sur la muraille. Arrive le seigneur. « Où donc êtes-vous resté mon maître ? lui dit notre tailleur. Il y a une heure que votre habit est fait, et, le montrant sur la muraille « le voilà ; il ne tient plus qu'à vous de l'endosser ». Le seigneur, enchanté de l'esprit de son tailleur, lui rend la liberté. Ainsi finit l'histoire.

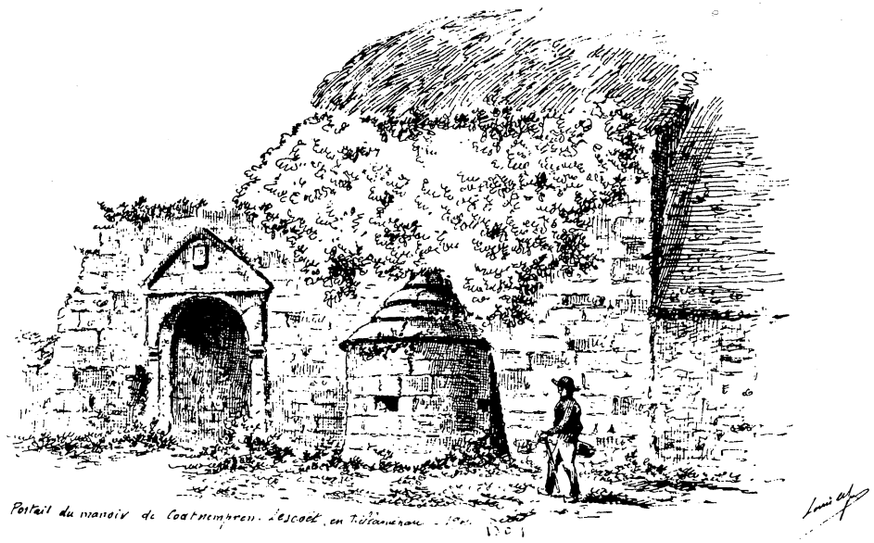
Le manoir de Crec'hengar, situé sur la route de Plouescat, est un édifice de la fin du XVIe siècle, que flanquait une tour ronde aujourd'hui démolie. Sous la Ligue, ce manoir fut également pillé, et l'on rançonna



Château de Kermilin

Crec'hengar, en Tréflaouénan





Portail du manoir de Coatnempren - Liscoët - en Tréflaouénan - 1901

son propriétaire, Yves de Coëtnempren, sieur de Crec'hengar, époux d'Ambroise de Kerliviry. Leur fils aîné, Pierre de Coëtnempren, sieur de Crec'hengar, était gouverneur de Saint-Pol en 1621.

Au nord de la commune, dans le vallon du Guilliec, on rencontre les restes du manoir de Coëtnempren, berceau d'une antique famille dont un membre, Raoul de Coëtnempren, se croisa en 1248. Cette lignée portait : *d'argent à trois tours crénelées de gueules* et pour devise : *Et abunda tia in terribus tui.* Elle a produit plusieurs hardis marins parmi lesquels un chef d'escadre en 1756, père du fameaux conventionnel Kersaint, décapité en 1793. Le manoir de Coëtnempren, passé plus tard aux Keranrais et aux Coëtelez, était un bel édifice de la Renaissance, orné de riches lucarnes de pierre, mais son état de vétusté en provoqua l'écroulement presque total, il y a quelque trente ans. Un jeune homme fut écrasé dans son lit. Aujourd'hui on n'y voit d'ancien que le portail de la cour, défendu par une petite tourelle percée de trois meurtrières, et la chapelle de Saint-Herbot, qui en dépendait a disparu.

Un peu plus bas s'élève *Coëtnempren-Liscoët*, vieille maison gothique pittoresquement campée sur une butte rocheuse dominant la rivière, l'étang et le moulin seigneurial. Cette terre était en 1580 à François du Liscoët, sieur de Coëtnempren, président du Parlement de Bretagne.

Dans l'ouest du bourg était autrefois la chapelle de Saint-Jean-Keran, qui passait au dire de Kerdanet pour la plus ancienne chapelle de Bretagne. Avant la Révolution on y conservait le berceau de saint Hervé, né près de là, à Lanrioul en Plouzévédé, dont l'attouchement provoquait maintes guérisons. Ce sanctuaire est actuellement détruit. On n'en retrouve plus que quelques pierres moulurées dispersées sur un tertre, au pied d'une croix moderne. Quelques mégalithes se voient dans une prairie voisine de Bodilio.

CLÉDER

CLÉDER. — Cleder en 1282 (6). *Saint Cléder* est honoré en Cornouaille insulaire, mais cette paroisse reconnaît pour son fondateur saint Ké ou Kénan, surnommé Collodoc, né en Hybernie vers le milieu du Ve siècle, puis ermite en Grande-Bretagne, qui quitta ses compagnons après leur avoir nommé un supérieur et s'embarqua pour l'Armorique avec plusieurs disciples. Ils abordèrent à la côte de Léon, non loin du lieu où est aujourd'hui l'église de Cléder. Saint Ké en est demeuré le patron, concurremment avec saint Pierre.

L'édifice actuel est moderne, ayant été construit sous le rectorat de Jean-Marie Le Got, décédé le 18 décembre 1835. De l'ancienne construction on a conservé la tour à double galerie de 1697, surmontée d'une flèche élancée datant de 1700 et portant l'inscription :

PRIGENT, RECTEUR DE CLEDER
YVES MOYSAN ET GUILLERM, CURES.

---

(6) — Dans son étude (inachevée) sur les armoiries des communes, L. Le Guennec propose pour Cléder : Ecartelé au 1 d'un échiqueté d'or et de gueules ; au 2 d'azur à une fasce d'hermines accompagnée de trois feuilles de laurier d'or ; au 3 d'argent à la fasce de gueules accompagnée de six mâcles d'azur, trois et trois ; au 4 d'azur au léopard d'or, brisé en l'épaule d'un croissant de gueules ; sur le tout d'or au lion de sable.

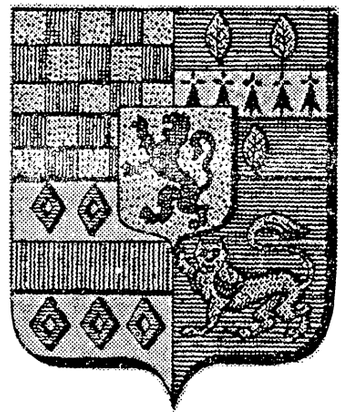
Le premier quartier montre l'échiqueté de la fameuse maison de Kergournadec'h, dont les sentiments chevaleresques étaient autrefois proverbiaux dans l'évêché de Léon. Les ruines imposantes de son château, rebâti par les Kerc'hoent, achevé ou à peu près par les Rosmadec, livré à la destruction par les Bidé de la Grandville, sont la principale attraction touristique de

De chaque côté du maître-autel est un ange adorateur, du XVIIIe siècle. Dans la chapelle latérale de gauche existe une Vierge-Mère du même style, et dans le même bas-côté, un tableau de la Mort de Jacob, don de Louis-Philippe vers 1835. La cuve des fonts baptismaux offre une frise sculptée avec têtes humaines, oiseaux et feuillages.

L'ancien ossuaire est transformé en chapelle, mais le petit oratoire qui, dans le cimetière, contenait le tombeau de saint Ké fut démoli en 1787.

Il a existé au bourg un manoir avec ses seigneurs particuliers, car on rencontre, en 1364, un maître Guy de Cléder, conseiller du duc, docteur ès-lois, l'un des commissaires députés par Jeanne de Bretagne, veuve de Charles de Blois pour traiter avec Jean de Montfort.

Tout au sud de la commune de Cléder, à six kilomètres du bourg, sont les ruines imposantes du château de Kergournadec'h. La famille du



Cléder. La fasce d'hermines et les trois feuilles de laurier constituaient les armoiries de la maison de Kerliviry, où exista jusqu'à 1840 environ un joli manoir fortifié, à tourelles, d'où provient la vasque de granit à triple bassin qui décore la place du Creisker, à Saint-Pol-de-Léon. La fasce et les mâcles du troisième quartier appartenaient aux Derien, seigneurs de Kermenguy, dont les descendants directs sous ce dernier nom et avec d'autres armes, possèdent toujours la terre familiale. Le léopard et son croissant « en brisure » étaient portés par les Kergoet, anciens seigneurs de Tronjoly, l'un des plus charmants manoirs du Finistère, et qui se disaient cadets de la maison du Faou. Le lion de Léon a sa place d'honneur au centre de l'écu.

même nom, issue du seigneur Nuz, ce jeune homme de Cléder, qui aida saint Paul-Aurélien à combattre le dragon de l'île de Batz, portait : *échiqueté d'or et de gueules*, avec la devise : *En Diex est, et Chevalerie de Kergournadec'h.* Ce nom de Kergournadec'h, qui signifie *le lieu de l'homme qui ne fuit pas*, rappelait la vaillance de son primitif aïeul. Jourdan de la Passardière a songé à une autre étymologie aussi plausible : *gour-nadec'h* l'homme au serpent.

Un ancien proverbe disait :

Araoc ma voa Aotrou e nep leac'h
E zoa eur Marc'hec e Kergournadec'h. (7)

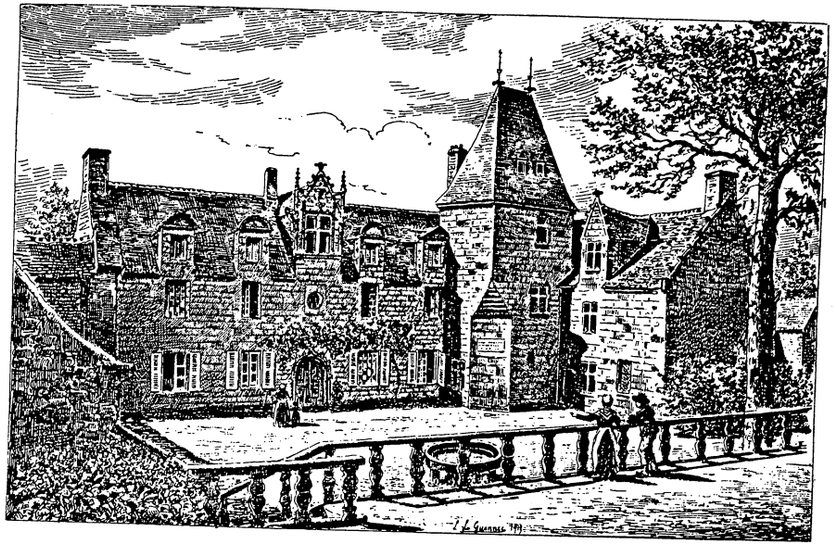
La terre des Kergournadec'h passa, vers l'an 1500, dans la famille de Kerc'hoent, puis dans celle de Rosmadec en 1616. A l'époque de la Révolution elle appartenait au marquis de la Grandville et est enfin devenue la propriété des comtes de Guébriant, par acquêt, en 1878.

La construction du château de Kergournadec'h fut commencée par Olivier de Kerc'hoent, époux de Marie de Plœuc, mort en 1594, et terminée par son fils François, commandant la noblesse de Léon, dont la fille unique, Renée de Kerc'hoent, épousa en 1616 Sébastien de Rosmadec, marquis de Molac, gouverneur de Quimper et de Dinan. Le château présentait un aspect imposant, lorsque Wulson de la Colombière le reproduisit au frontispice de sa *Science héroïque*, publiée en 1644. Cette gravure montre Kergournadec'h avec ses quatre tours coiffées de coupoles revêtues d'ardoises que surmontent des lanternes à colonnes terminées par des girouettes figurant de petits cavaliers la lance au poing.

« Je croy, dit Wulson, que c'est l'une des plus belles et régulières maisons en son architecture que l'on puisse voir, et d'un dessin rare en France ».

Le château de Kergournadec'h fut acquis en 1726 par Mathieu Pinsonneau, maréchal héréditaire du Léonnais. C'est à sa fille, Mme Bidé de La Grandville, qu'on attribue la ruine de cette magnifique demeure. Voulant pousser son fils à la Cour et craignant que l'attrait de la résidence ne le retînt en Bretagne, elle autorisa ses vassaux à enlever toitures et planchers, en emportant les matériaux à leur convenance. En 1753, elle vendait des poutres à la fabrique de Plouzévédé. On comprend si chacun se rua à la curée : du superbe castel il ne resta bientôt plus que les

(7) — Avant qu'il y eut monsieur (ou seigneur) en aucune maison, il y avait un chevalier à Kergournadec'h.



Château de Tronjoly

murs, dont une partie des pierres servit plus tard à la construction des églises de Plounévez-Lochrist et de Plouider. Un grand pavillon XVIIIe siècle s'élève à côté des ruines. Dans sa cour gisent deux écussons aux armoiries compliquées, qui proviennent de l'ancienne église de Cléder et offrent des blasons et alliances des Rosmadec et des Kerc'hoent.

A un kilomètre et demi au nord du bourg, au bout d'une longue avenue de chênes, s'élève le vieux et pittoresque manoir de Tronjoly, formé d'un corps de logis flanqué de deux ailes latérales. Le portail et la lucarne centrale sont ornés dans le style gothique, les autres lucarnes, à fronton ou en hémicycle, indiquent le XVIIIe siècle. Dans l'angle de droite s'élève un élégant pavillon à toiture élancée, percé de fenêtres à meneaux. Sur le pan coupé de ce pavillon on lit une curieuse inscription en caractères gothiques :

OUIR MESSE NE TARDIT HŌME
DONER AUMONE NE POVRIT HŌME
BIEN AUTRUI NE RICHIT HŌME

L'aile droite offre, sur son portail, les armoiries en alliance d'Olivier de Kergoët et de sa femme Marie du Louet, seigneur et dame de Tronjoly

en 1580. On voit dans le manoir des peintures allégoriques : le Jour et la Nuit et un groupe en bois de religieux bénédictins. Au milieu de la cour se trouve une grande vasque circulaire, et devant règne une terrasse à balustrade, terminée aux deux extrémités par la chapelle et un pavillon. Au-delà des bois ombreux qui environnent le château, se dessine au nord la longue ligne bleue de la mer, au-dessus d'une côte basse, semée de rochers et de dunes.

La famille de Kergoët de Tronjoly, connue depuis Guyon, époux vers 1380 de Marie de Kergozvien, s'est fondue dans Parcevaux, par le mariage, en 1738, de Claude-Marie de Parcevaux, sieur de Kerarméar, chef d'escadre en 1764, avec Marguerite de Kergoët, fille de Louis, sieur de Tronjoly, et de Gabrielle de Gouyon de la Palue, d'où la terre de Tronjoly a passé par alliance, il y a quelques années, à la famille Hervé du Penhoat. Dans l'enclos de la propriété, le vieux petit manoir de Kertanguy a un portail défendu par deux meurtrières.

Non loin de Kergournadec'h existe, au milieu d'un bois de haute futaie, le manoir de Kermenguy, reconstruit au XVIIe siècle et orné de grandes lucarnes de pierre. Yves Derian, sieur de Kersullien, descendant d'un sénéchal de Bretagne en 1352, épousa en 1410 Bazile de Coëtaudon, dame de Kermenguy et de Kerabret. Leur petit-fils Tanguy, époux de Plézou de Launay, prit vers 1500 le nom de Kermenguy, et cette terre est toujours restée depuis dans la même famille qui a produit de nos jours un député du Finistère. Kermenguy porte : *losangé d'argent et de sable, à la fasce de gueules chargée d'un croissant d'argent.* Devise : Tout pour le mieux. Un vieux tableau sur bois formant tryptique est conservé au manoir. Il figure, avec ses personnages en costume Louis XIII, la légende du guerrier Nuz, de saint Pol-Aurélien et des dragons de l'île de Batz.

Un autre manoir plus considérable était celui de Kerliviry possédé en 1620 par Gabriel de Tromelin, sénéchal de Lesnevar et situé sur la limite de Plounévez. Fréminville le décrit dans le tome Ier de ses *Antiquités du Finistère*, avec son portrait garni de mâchicoulis et flanqué d'une tourelle, son donjon surmonté d'une guérite de veilleur, et la prison obscure qui s'ouvrait dans la cour, près de la chapelle domestique.

Le manoir de Plivern, décoré de deux jolies lucarnes a donné son nom à Messire Joseph Corentin de Kermeno de Plivern, compagnon et collaborateur du P. Maunoir dans ses missions bretonnes. Il mourut en 1716 à l'hôpital de Lannion, qu'il avait fondé et soutenu de sa fortune. Sa tombe s'y voit encore dans la chapelle de Sainte-Anne.

Au bord de la route de Plouescat, sur une éminence, quelques ar-

Manoir de Kertanguy, en Cléder - (Finistère)



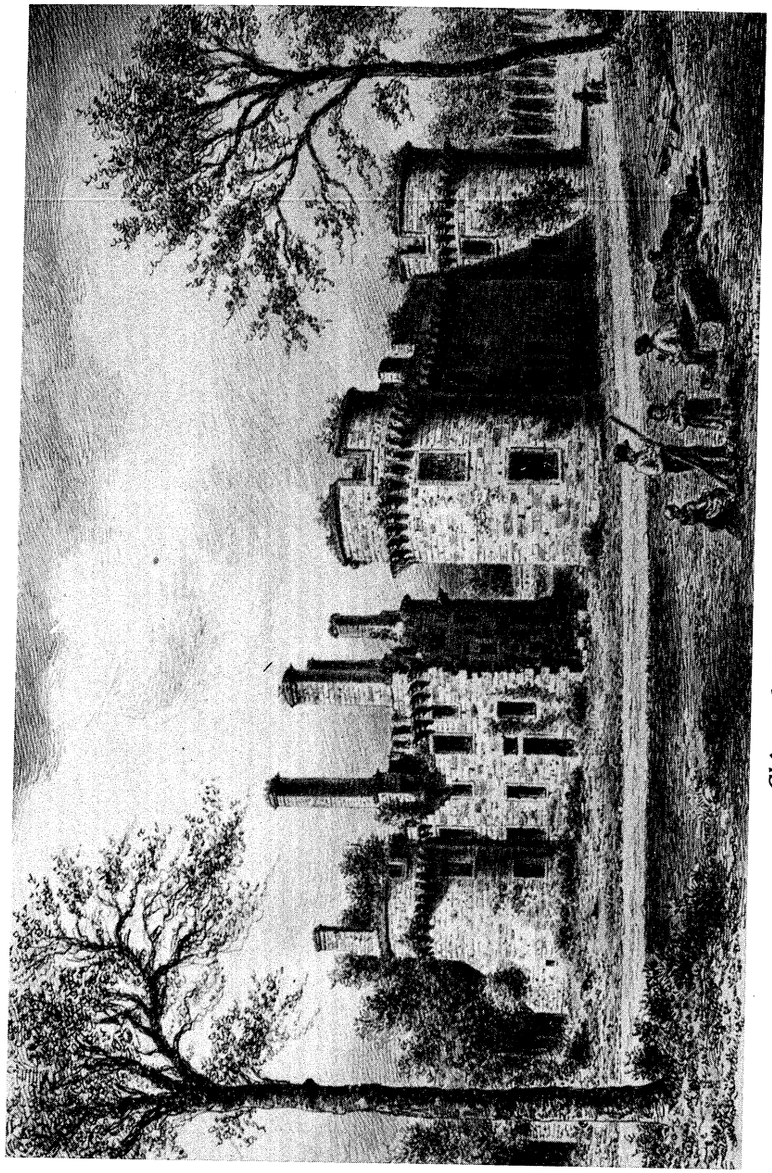
cades maçonnées sont les derniers restes de la chapelle de Brélévenez, jadis importantes. Non loin s'aperçoit le petit manoir à tourelle de Cornangazel. Au nord de Kergournadeach, sur la limite de Plouescat, on trouve le ravissant moulin gothique de Kerzéan (8), daté de 1598, et plus haut, une croix Renaissance au socle monumental. Malheureusement, il a été détruit depuis, la grande vasque circulaire qui décorait l'ancienne cour d'honneur a été transportée à Saint-Pol-de-Léon où elle fait l'ornement de la place Michel-Colomb près du Creisker, tandis que le portail d'entrée était reconstitué dans le parc de Kernévez. La famille de Kerliviry, issue en ramage de la maison de Kermavan, s'est fondue dans Tromelin, puis Boiséon Poulpiquet et Budes de Guébriant. Le joli paysage qu'on embrasse des hauteurs de Kerliviry console quelque peu le visiteur de la déconvenue qu'il éprouve en ne retrouvant pas pierre sur pierre de l'ancien château. Dans la vallée, la rivière court, onduleuse et brillante, sur le tapis d'émeraude des prairies, actionnant ça et là de vieux moulins. Au loin, la haute tour de l'église de Plouescat s'élance vers le ciel, et l'immense mer bleue ferme l'horizon du nord, depuis les falaises de Roguennic jusqu'à la pointe brumeuse de Pontusval.

(8) — *cf. Choses et Gens de Bretagne*, p. 61.



Chapelle de Brelevenez, en Cléder. 1893

Ruines de la chapelle de N. D. de Brelevenez, en Cléder.



Château de Kergournadeac'h, en Cléder

CANTON DE SAINT-POL-DE-LÉON

HUIT COMMUNES : SAINT-POL-DE-LÉON, ROSCOFF, SANTEC, ILE DE BATZ, PLOUÉNAN, MESPAUL, PLOUGOULM, SIBIRIL

SAINT-POL-DE-LÉON

SAINT-POL-DE-LÉON. — (En breton *Kastell-Paol* : château de Saint Pol). Cette graphie *Pol* ne remonte pas au-delà du XVIe siècle ; auparavant, on écrivait *Paul* ou *Paoul* ; mais elle est aujourd'hui consacrée par l'usage et nous nous y conformons, sauf à maintenir l'orthographe *Paul* en parlant du saint (éponyme de la cité).

Au temps ou saint Paul-Aurélien poursuivait ses pérégrinations dans notre pays pour l'évangéliser, la ville qui porte aujourd'hui son nom n'était qu'un *oppidum* ou place forte, environnée de remparts en terre. Mais lorsque le grand thaumaturge et ses disciples y pénétrèrent, les bêtes fauves seules peuplaient cette enceinte. En entrant, saint Paul bénit la fontaine de *Lenn-ar-Gloar* (1). « Il serait raisonnable de dire quels habitants le saint trouva dans ces beaux lieux, écrit Wrmonoc, historien du IXe siècle et moine de l'abbaye de Landévennec. Le saint étant entré dans le château construit pour la défense de la ville, il y trouva pour garnison... une laie avec toute une bande de marcassins qu'elle allaitait en ce moment. Paul Aurélien la toucha de la main ainsi que ses petits, et cette caresse changeant en un instant le naturel de ces animaux, les rendit aussi inoffensifs que s'ils avaient été depuis longtemps nourris dans une étable ».

A Saint-Pol-de-Léon, où les traditions demeurent si vivaces, on trouve encore la rue du « *Vezen-Dan* » (rue de l'arbre de chêne) (2). Ce nom

(1) — Cette fontaine, qui existe encore à l'ouest de la ville est formée d'un charmant édicule en granit du XVIe siècle, abritant une antique statue de Vierge-Mère, dans une niche fermée d'un grillage, au-dessus du bassin.

(2) — Le nom du chêne se dit plus communément en breton : *gwezenn-dero* mais le P. Grégoire de Rostronen donne à *gwezenn-dann* ou *tann* la même signification.

rappelle une autre circonstance de la vie de notre saint. Le « *Vézen-Dan* » était un chêne de toute beauté, au tronc vigoureux et élancé, dont la ramure s'étendait sur un large espace. Saint Paul fit abattre ce chêne auquel on rendait un culte idolâtre, mais pour calmer la colère des habitants, il distribua à chacun d'eux un essaim des abeilles qui avaient établi leur ruche dans un creux de l'arbre merveilleux.

Le comte Withur, parent de saint Paul-Aurélien, et qui gouvernait le pays de Léon sous la suzeraineté de Judual, roi de la Domnonée, avait sa résidence à l'île de Batz où Paul alla le visiter. Il racontait à Withur comment le roi Marc'h (3) lui avait refusé une cloche qu'il désirait ardemment, lorsque survint un serviteur, tenant un énorme poisson à la gueule duquel pendait la cloche tant convoitée. Withur offrit à son cousin cette cloche qui se voit toujours conservée dans la cathédrale, où, les jours de pardon, on la balance sur la tête des fidèles pour les préserver ou les guérir des maladies de l'ouïe.

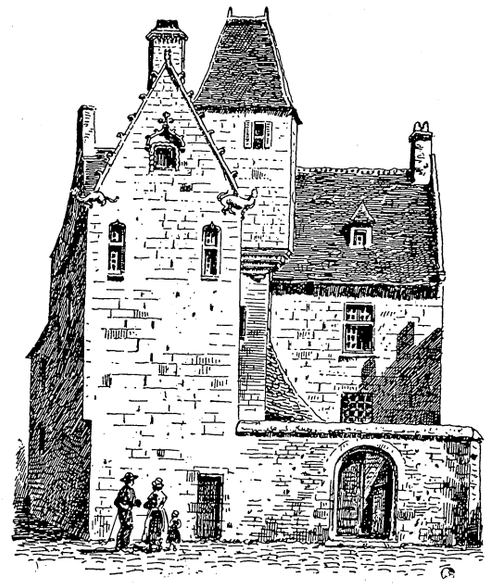
En retour du don de la cloche du roi Marc'h, le comte Withur demanda à saint Paul de le délivrer d'un horrible dragon qui désolait l'île, dévorant bêtes et gens. Après une nuit passée en prières avec ses religieux, ayant célébré la sainte messe, Paul Aurélien, accompagné seulement d'un jeune guerrier de Cléder, nommé Nuz, se fit conduire à la caverne du monstre. Une foule anxieuse, poussée par la curiosité, les suivait de loin avec Withur. Saint Paul ayant béni l'épée du gentilhomme, « ils marchèrent tous deux contre le dragon auquel le Saint commanda de sortir de sa tannière ; ce qu'il fit, roulant les yeux, en sa teste, froissant la terre de ses écailles et sifflant si horriblement, qu'il faisoit retentir les rivages circonvoisins. Le saint s'approcha de luy, et, luy ayant jetté et lié son Estolle au col, le bailla à conduire à son gentilhomme, qui le mena comme un chien en lesse, saint Paul le frappant de son bâton ; et, arrivez en l'extrémité de l'Isle vers le Nord, il lui osta son Estolle et lui commanda de se précipiter dans la mer ; ce qu'il fit, et s'apelle encore à présent le lieu d'où il se jetta *Toull-ar-Sarpant*, c'est-à-dire, l'abysme du Serpent, où la mer fait un croulement et bruit étrange en tout temps, sans aucune cause apparente » (4).

Le comte Withur, en reconnaissance de l'aide donnée à saint Paul par le jeune guerrier de Cléder, lui concéda dans cette paroisse une terre

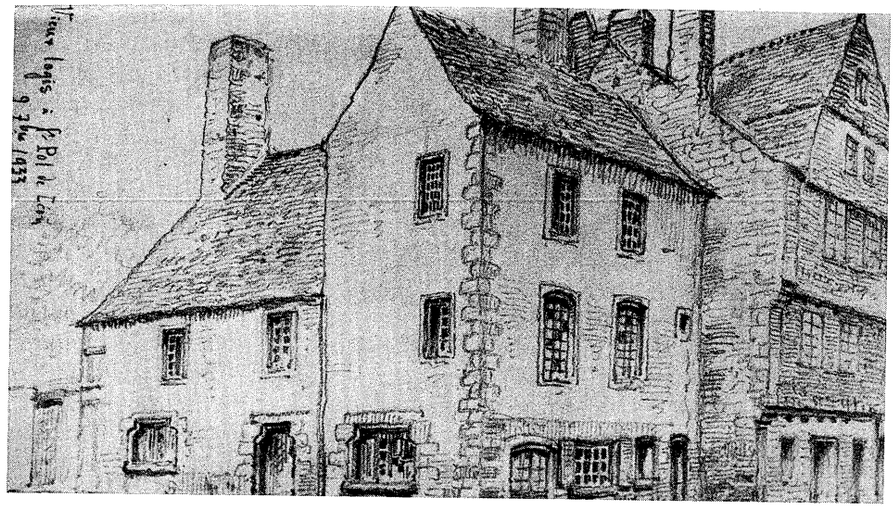
(3) — Un des héros des *Romans de la Table Ronde.*
(4) — Albert Le Grand. *Vie des saints de la Bretagne Armorique.*

qui fut appelée, dit-on, *Ker-gour-na-deac'h* (maison de l'homme qui ne fuit pas). Quant à saint Paul, il reçut l'île de Batz où il fonda un monastère et un vaste territoire sur le continent, autour de l'oppidum qui prit son nom : *Castel-Paol.* Nommé évêque de Léon, il mourut à Batz et fut enterré dans la cathédrale qu'il avait bâtie en l'honneur de la Trinité.

Jusqu'à la fin de l'ancien régime la circonscription paroissiale du *Minihy* de Léon, qui représentait la concession primitive faite par le comte Guythur à saint Paul et à ses successeurs (*Minihy* dérive étymologiquement de *Menech-ty*, la maison des moines) se divisait en sept vicariats : trois affectés à la ville et quatre à la campagne. Ceux de la ville étaient : *le Crucifix devant le trésor* ou *le Crucifix de la ville* qui renfermait la chapelle du Creisker ; *Saint-Jean Baptiste* : comprenant les quartiers de Saint-Yves et de l'Hôpital ; *Le Crucifix devant le chœur* ou *Notre-Dame de Cahel,* comprenant les quartiers de la Fontaine-Paul et de Saint-Michel. Les vicariats champêtres étaient *Toussaint*, comprenant la banlieue nord-est et le bourg de Roscoff ; *Saint-Pierre* comprenant la banlieue nord-ouest et la chapelle de Saint-Adrien à Santec ; *le Crucifix des Champs*, qui s'étendait au sud-ouest, vers Kerisnel, et enfin *Saint-Jean l'Evangéliste* ou *Trégondern*



Maison du chanoine
Ollivier Guichard
Conseiller au Parlement
de Bretagne (1539)



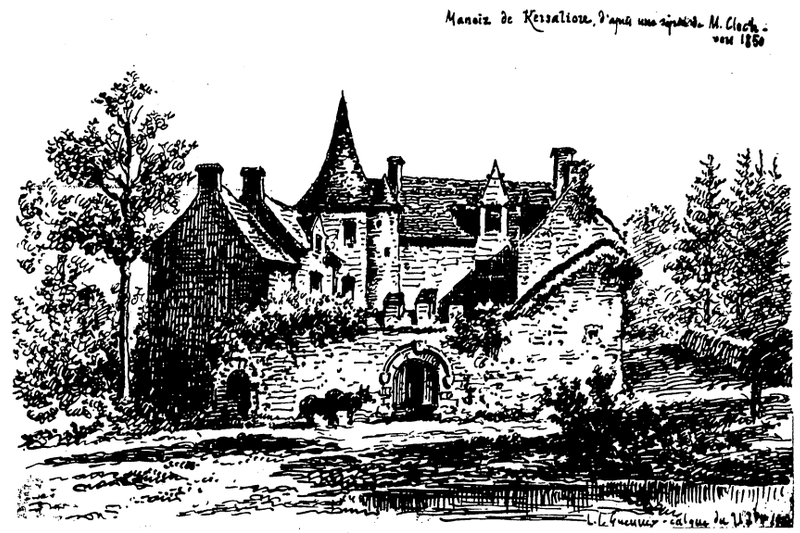
Vieux logis à Saint-Pol-de-Léon

avec les bourgs de la Madeleine et de Penpoul. Au chapitre de Léon appartenait le rectorat de cette grande et singulière paroisse, aux sept vicariats de laquelle étaient affectés autant d'autels dans la cathédrale.

L'an 875, les Normands débarquèrent en Léon et y commirent de nombreux forfaits. La ville fut prise d'assaut et la cathédrale fondée par saint Paul entièrement détruite. Henri II, roi d'Angleterre, à la tête d'une armée considérable, étant descendu en Bretagne, prit, en 1170, le château de saint Paul qu'il fit raser et la ville resta sans défense.

En 1275, Hervé IV, comte de Léon, déjà forcé par ses folles dépenses de vendre le château de Brest et ses droits sur la ville de Morlaix, dut céder au duc Jean Le Roux les derniers débris de ses magnifiques domaines que possédèrent les ducs de Bretagne, jusqu'à la réunion de cette province à la France. Une partie de la seigneurie de Léon, apanage de la branche cadette, forma toutefois une vicomté qui, au XIVe siècle, passa par alliance dans la célèbre famille de Rohan. La vicomté de Léon fut érigée en principauté en 1572.

Lors des guerres de la Ligue, la ville de Saint-Pol embrassa le parti de la Sainte-Union, ce qui ne l'empêcha pas d'être pillée par Fontenelle en 1592. Depuis cette époque, rien ne troubla la paix du pays, jusqu'au



Manoir de Kerfors, d'après une aquarelle de M. Cloch. vers 1850

moment où les événements du commencement de la Révolution provoquèrent une agitation due particulièrement à la formation de la nouvelle municipalité de Roscoff et à la suppression du siège épiscopal de Léon, dont était à ce moment titulaire Mgr Jean-François de la Marche.

Né en 1729, au manoir de Kerfors, en Ergué-Gabéric, d'une famille originaire de Brasparts (5), Jean-François de la Marche suivit d'abord la carrière des armes. Capitaine au régiment de la reine, il échappe par miracle à la mort à la bataille de Plaisance (1746), et entre dans les Ordres. Prêtre en 1756, il fut bientôt, grâce à la protection de Mgr de Beaumont, archevêque de Paris, nommé vicaire général de Tréguier et, en 1772, évêque de Léon. Il protesta énergiquement contre la Constitution civile du clergé et la suppression de son évêché. Menacé d'arrestation, le prélat put fuir à temps et s'embarqua le 1er mars 1791 pour l'Angleterre, d'où il ne cessa d'encourager à la résistance les prêtres de son diocèse demeurés en France. Au Concordat, Mgr de la Marche refusa au pape de se démettre de son diocèse. Il mourut à Londres, le 25 novembre 1806, et fut enterré au cimetière Saint-Pancrace. Ses restes mortels ont été transportés dans la cathédrale de Saint-Pol-de-Léon en 1868.

---

(5) — Cette famille portait : *de gueules en chef d'argent.* Devise : *Marche droit.*

Affable et bienveillant, Mgr de la Marche consacrait tous ses revenus aux bonnes œuvres. Il avait dépensé une somme de 500 000 livres pour la construction du collège de Léon qui était, à l'époque de la Révolution, un des plus beaux de la province. C'est à lui qu'on doit l'introduction de la culture de la pomme de terre dans le pays.

Pendant le XIXe siècle, aucun événement politique remarquable ne troubla la cité moyenâgeuse qu'est Saint-Pol-de-Léon.

Cette paisible petite ville, abritée à l'ombre du Creisker, a conservé les traditions de l'ancien temps. Les cloches, à tout instant de la journée, chantent ou pleurent, selon les circonstances : elles sonnent *l'Angelus*, appellent les fidèles aux offices, carillonnent aux baptêmes ou aux mariages, clament le glas des trépassés, ou tintent l'agonie en implorant une prière pour le chrétien qui va mourir : usage consolant qu'on ne retrouve pas ailleurs et par lequel chacun s'associe au deuil de son voisin, comme si tous les habitants de la « Ville Sainte » étaient membres d'une même famille.

« Ville Sainte », vient-on de dire de Saint-Pol (6). Cette dénomination, elle la doit peut-être plus encore à ses pieux usages qu'aux clochers de ses églises et de ses monastères. Mais c'est dans les cérémonies extérieures du culte que Saint-Pol déploie une pompe vraiment magnifique, qu'il s'agisse d'une cérémonie funèbre aussi bien que d'une procession. Voici, par exemple, quelques détails relatifs à l'enterrement de M. le curé Messager, le 12 mars 1898.

« L'enterrement de M. le Curé, nous écrivait-on de Saint-Pol, a eu lieu hier à 10 heures, en présence d'environ cent cinquante prêtres, dont une quarantaine de chanoines. M. Fléiter, vicaire général, présidait. La cathédrale était comble et, à la sortie le défilé du cortège occupait tout le parcours de la cathédrale au cimetière, en passant par la Grand'Rue et la rue Verderel. Les Congrégations ou institutions marchaient dans l'ordre suivant :

1. Les enfants de l'école laïque (filles) ;
2. Les enfants des Sœurs du Saint-Esprit ;
3. Les enfants des Ursulines ;
4. La Congrégation des femmes ;
5. Les Enfants de Marie ;
6. Les enfants de l'école laïque (garçons) ;
7. Les enfants de l'école des Frères de Lamennais ;

(6) — *Kastel Santel*, dit le *Furnez Breiz*

8. Le collège ;
9. La Congrégation des hommes ;
10. Le Cercle Catholique ».

Mais ce qu'on n'a vu qu'une fois peut-être à Saint-Pol et qu'on n'y reverra sans doute jamais, ce sont les fêtes superbes de la Translation des Reliques de saint Paul-Aurélien, le 5 septembre 1897.

Admirablement organisées, ces fêtes eurent un éclat incomparable. La ville, pavoisée de tous côtés, décorée de verdure et de mâts ornés d'écussons, portant oriflammes de banderolles, présentait un coup d'œil féérique qui contrastait avec l'apparat ordinaire des fêtes publiques : ici on pouvait se croire transporté en plein Moyen Age.

Dans la rue Verderel, on avait reconstitué la porte Saint-Guillaume, avec ses tourelles, ses créneaux, ses mâchicoulis. C'est à cette porte, détruite en 1769, que la Communauté de ville avait coutume autrefois de recevoir les évêques, lorsqu'ils venaient prendre possession du siège de Léon ; c'est là que le samedi 4 septembre, le comte de Guébriant, maire de Saint-Pol, accompagné de son conseil municipal et du comte de Mun, député de la circonscription, reçut et harangua le cardinal Labouré, archevêque de Rennes et les autres prélats venus pour présider les fêtes.

Le lendemain, dimanche, de gros nuages sombres menacent à tout instant de se résoudre en pluie. Mais le temps se maintient pourtant, et la procession peut sortir, à l'issue des vêpres. Une escorte de Saint-Politains, montant des chevaux superbes, ouvre la marche. Ils portent le grand costume : chapeau large, gilet et chupen traditionnels, pantalon blanc. Puis viennent sur deux rangs, de longues théories de jeunes filles, les congrégations, les communautés religieuses, deux-cent quarante prêtres en surplis et quarante chanoines en camail. Au milieu sont les croix et les bannières. Le nouveau reliquaire, porté alternativement par huit Saint-Politains et par huit prêtres originaires de Saint-Pol, est précédé des prélats, devant qui on porte les crosses épiscopales. Le cortège est suivi par le maire de Saint-Pol, la municipalité et un immense concours de peuple.

Le lundi 6 septembre, une pluie torrentielle empêcha le renouvellement de la procession qui devait comprendre trente-deux paroisses, accourues de tous les points du diocèse.

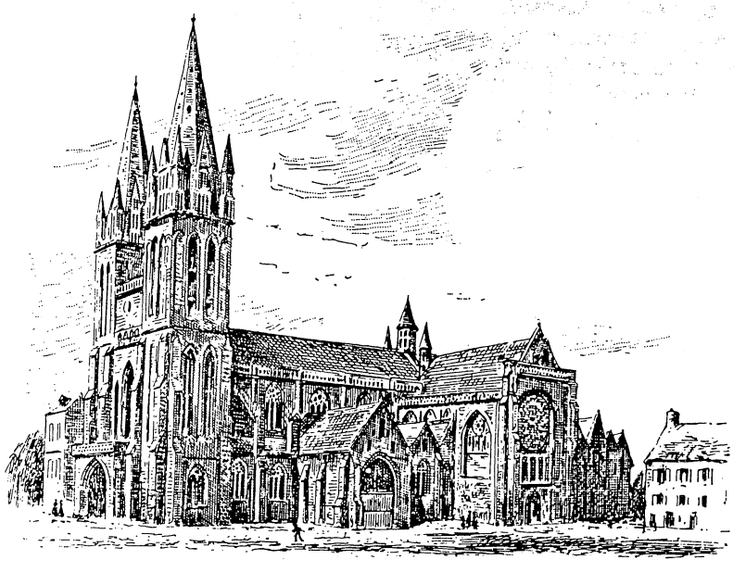
Toutes les fêtes ne peuvent être évidemment célébrées d'une manière aussi solennelle ; cependant, si vous voulez voir de belles fêtes religieuses, allez à Saint-Pol.

Saint-Pol-de-Léon porte pour armes anciennes : *d'or au lion morné*

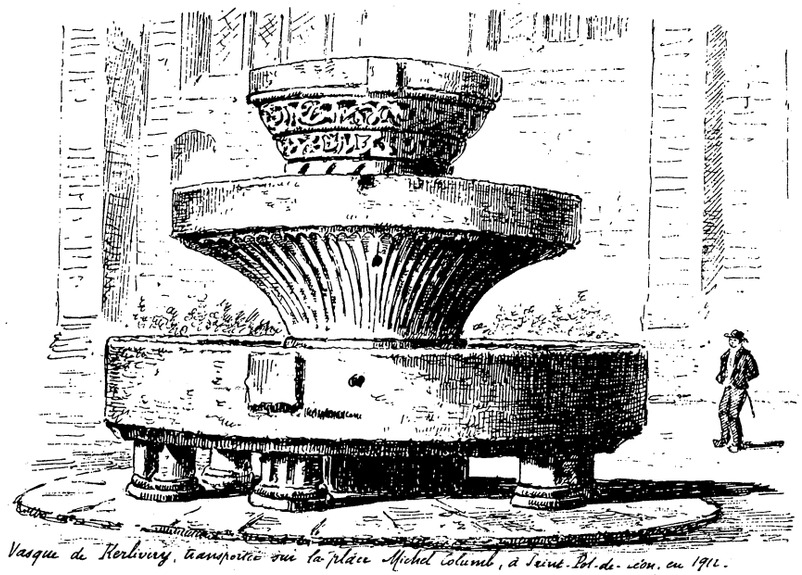
de sable, qui est Léon, *tenant une crosse de gueules de ses pattes de devant*. Ses armes modernes sont *d'hermines au sanglier de sable, accolé d'une couronne d'or, dressé en pied et soutenant une tour de gueules au canton dextre*. Ce sanglier rappelle la laie que saint Paul trouva dans les ruines du vieil oppidum gallo-romain. Le plus souvent d'ailleurs, ces armes sont réunies sur un cartouche surmonté d'une couronne murale et supportant la devise : *Non offendo, sed defendo.*

La cathédrale est un vaste et somptueux édifice de 84 mètres de longueur totale et de 44 mètres de largeur au transept ; sa hauteur sous voûte est de 16 mètres.

« Commencée vers 1230 par l'évêque Derrien, écrit le chanoine Abgrall, elle a son grand portail ouest, ses clochers, sa nef et son porche midi construits dans le style du XIIIe siècle, et l'on y remarque des détails très heureux de l'architecture de cette belle époque. La façade ouest présente un porche largement ouvert, surmonté d'une plate-forme au-dessus de laquelle sont percées trois fenêtres élancées. Plus haut, rejoignant les deux tours, règne une galerie à arcades bien découpées, et sur



Cathédrale de Saint-Pol-de-Léon



Vasque de Kerlivory, transportée sur la place Michel Colomb, à Saint-Pol-de-Léon, en 1912.

une dernière plate-forme court une balustrade à ciel ouvert. Les deux clochers, quoique trapus comparés au Creisker, offrent des motifs très riches et décèlent une grande habileté dans la construction. La façade du midi se développe le long de la Grande-Place avec son porche des apôtres, ses fenêtres hautes et basses, ses deux rangs de galeries portées sur des corniches sculptées, son petit clocher du chapitre, sa grande rosace du transept ; puis vient le collatéral du chœur et l'abside entourée de contreforts et d'arcs-boutants. A partir du transept l'œuvre est du XVe siècle, et conçue dans le genre flamboyant. La façade nord est masquée en grande partie par le presbytère et les bâtiments de l'hôtel de ville, ancien palais épiscopal. On y trouve les mêmes caractères architectoniques que sur la façade sud ; même dans le bras du transept on voit encore certaines parties conservées de l'ancienne cathédrale romane.

« A l'intérieur, la vue est d'un effet saisissant. La nef, construite en belle pierre de Normandie à la teinte crémée et harmonieuse, est composée de piliers tapissés de fines colonnettes, aux chapiteaux admirablement sculptés, et d'arcades aux moulures d'une finesse extrême. Si l'on avance jusqu'au bout de la nef, le saisissement augmente ; on se trouve devant une vraie forêt de colonnes, grosses piles du transept et de

l'entrée du chœur, colonnes des branches de croix, des collatéraux et des déambulatoires se combinant, s'enchevêtrant dans un ensemble des plus grandioses et des plus harmonieux. A notre droite est la grande rose du transept midi, avec son admirable verrière, œuvre de M. Lobin, de Tours, la plus belle page de peinture sur verre qui ait été exécutée dans notre pays. Puis en face de nous se déploie le chœur dans la pure beauté de ses lignes et de ses arcades, avec ses galeries flamboyantes couvertes de moulures serrées et de fines sculptures, et surtout avec ses soixante-six stalles à baldaquin, vrais chefs-d'œuvre de menuiserie gothique. Autour des collatéraux du chœur sont rangées de nombreuses chapelles, et le long de la haute clôture de pierre sont disposés de petits autels anciens et plusieurs tombeaux d'évêques. »

En pénétrant dans la cathédrale par le narthex, on passe sous la voûte des orgues, blasonnées à leur clef des armoiries de l'évêque, Mgr de Laval-Boisdauphin, puis on trouve à droite un sarcophage roman servant actuellement de bénitier. Il est de forme trapézoïdale et mesure extérieurement 2,34 mètres de longueur, 0,72 mètre de largeur à l'extrémité de la tête et 0,66 mètre aux pieds. Le père Toussaint de Saint-Luc, dévoué comme on le sait à la cause des Rohan qui se prétendait issus de Conan Mériadec, voulait reconnaître, en 1664, sur le couvercle aujourd'hui disparu du sarcophage, l'épitaphe :

HIC JACET CONANVS BRITONVM REX,

en vieilles lettres capitales, *presqu'effacées*, dit-il. C'était un adroit moyen d'établir l'existence en réalité fort incertaine de ce prince. Mais le savant chanoine Peyron semble avoir clairement démontré qu'il s'agit du cercueil en pierre d'un prélat du nom de Conan, évêque de Léon au XIIe siècle.

La face principale est divisée en cinq arcades en plein cintre, soutenues par de courts pilastres ; entre chaque arcade sont gravées des feuilles de végétaux, ainsi qu'à l'extrémité du côté de la tête, où se remarque une sorte d'arbuste avec ses racines.

A la tête, le petit côté est décoré d'une croix ancrée dont les croisillons horizontaux se terminent par une feuille de fougère. Du côté où reposaient les pieds est gravé un arbrisseau ayant quelque ressemblance avec une branche de vigne.

Plus haut, vitrail ancien du Jugement dernier, surmontant le tombeau restauré de Jean Le Scaff, sénéchal de Léon en 1500, et, près du porche sud, délicieux bénitier de kersanton. Le transept est éclairé par une immense rose rayonnante. A la voûte d'une des chapelles du collatéral midi se voit peinte

une figure emblématique de la Sainte-Trinité. Dans un cartouche, trois faces humaines sont réunies en un triangle offrant trois nez, trois bouches et trois yeux seulement. En considérant alternativement chacun des côtés de ce triangle, on remarque trois faces distinctes formées, bien que la figure n'ait que trois yeux en tout. Cette curieuse peinture du XVIe siècle est environnée de deux banderolles sur lesquelles on lit en lettres gothiques : *Ma Doue* (Mon Dieu) et *Arabat* (il ne faut pas).

Le chœur est entouré d'admirables stalles gothiques dont les détails valent d'être examinés avec soin. L'un des plus amusants est le canard qui joue de la clarinette. Devant le maître-autel en marbre noir, qui date de 1770, une grande dalle aussi en marbre noir, dans le pavage du chœur, indique le lieu de la sépulture de saint Paul Aurélien. Le tabernacle en bronze doré est surmonté d'un tabernacle-crosse, en forme de palmier, au haut duquel est renfermé le Saint-Ciboire dans une sorte de pavillon suspendu, formant custode.

Autour du chancel, du côté midi, sont trois tombeaux d'évêques, à effigies :

1. — Mgr Guillaume de Kersauzon, évêque de Léon en 1292, mort en 1327. Ce monument est moderne.

2. — Mgr Rolland de Neufville, décédé à Rennes, à l'âge de 83 ans, le 5 février 1613.

3. — Mgr. François de Visdelou, qui n'occupa le siège de Léon que pendant trois ans, et mourut le 18 mars 1668. Son tombeau en marbre blanc, translucide, œuvre du statuaire La Colonge, est une des plus belles sculptures de la cathédrale de Saint-Pol. Il n'a subi d'autres dommages que le bris, sous la Révolution, du doigt de la main droite qui portait l'anneau armorié du prélat.

Du côté nord du chœur, on voit le tombeau de Mgr. de Rieux-Sourdéac, successeur de Mgr. de Visdelou, décédé le 8 mars 1651. Autour de la table sur laquelle repose la statue du prélat, on lit l'inscription :

HIC. JACET. ILLVSTRISS. ET. RRDISS. DD. RENATVS. DE RIEVX-SOURDEAC. EPC. LEONENSIS. ANNO. 1613.OBIIT. OCTAVO. DIE. MENSIS. MARTII.1651.

Le tombeau en marbre blanc de Mgr. François de la Marche, surmonté de la statue agenouillée du dernier évêque de Léon, porte dans le soubassement :

HIC JACET
JOANNES FRANCISCUS DE LA MARCHE EPISCOPUS ET COMES LEONENSIS
STIRPE ANTIQVA ET PROGENIE CLARA NOBILIS, VIRTUTE, PIETATE ET LABORIBUS LONGE NOBILIOR SENATUI ET PROVINCIAE GALLO-BRITONUM CARUS QVIBUS DENIQUE EVERSIS MILITIAE CLERO CETERISQUE GALLORUM IN ANGLIA EXULANTIUM SUBSIDIA SIBI A REGE ET SENATUS BRITANNICO COMMISSA SOLLICITUDINE ET CHARITATE AMICUS PATER ET PASTOR MINISTRAVIT. OFFICIORUM QUAE RELIGIO, QUAE GALLICANA, QUAE JVRA REGNI, QUAE FIDES ET AMOR ERGA REGIAM BORBONIAM GENTEM IMPOSUISSENT PROPVGNATOR STRENVUS ET RECTE TENAX NON OPPROBRIIS NEC ILLECEBRIS PRAVA JUBENTIUM MOVENDUS SPLENDIDVM PAUPERTATEM ADSCIVIT SIBI CORAM HABUIT ET HONESTAVIT. INSTANTISQUE LABORIBUS INDEEESSUS MISERICORDIA DIVINA
CONFIDENS ET MELIORA SPIRANS
OBIIT DIE XXVº NOVEMBRIS ANNO MDCCCVI. AETATIS LXXVII.

Au collatéral nord du chœur il faut voir l'ancien maître-autel du couvent disparu des Carmes, la chapelle de Kerautret, avec sa tombe de chanoine et son enfeu dont l'écusson a pour timbre une sirène qui peigne sa chevelure en se mirant, le tableau votif qui représente l'ancienne ville de Saint-Pol au XVIIIe siècle, la dalle tumulaire des chanoines Le Veyer et de Kerguz. La chapelle absidale contient les restes du beau mausolée Renaissance élevé au chanoine Richard. Il faut encore signaler dans la cathédrale, l'autel de saint Paul Aurélien, exécuté en 1897, dans les ateliers de Denis Derrien, sur les plans du chanoine Abgrall qui s'est inspiré, dans cette œuvre, des motifs décorant le pignon de la fontaine des Carmélites à Morlaix. A la place du tabernacle, un baldaquin vitré, au fronton orné de clochetons et de crossettes, abrite le nouveau reliquaire. Ce baldaquin est surmonté d'une statue de saint Paul tenant en laisse le dragon au moyen de son étole.

Devant l'autel la pierre tumulaire d'Amice Picard, morte en odeur de sainteté en 1652, porte le nom de cette pieuse fille. On y conduit les petits enfants pour leur apprendre à marcher.

Le reliquaire de saint Paul, dessiné également par le chanoine Abgrall, sort des ateliers d'Armand Calliat, orfèvre à Lyon. Laissons l'architecte lui-même décrire cette belle œuvre :

« Cette chasse en bronze doré, écrit-il, mesure 1 m de longueur sur 0,65 m de largeur et 0,77 m de hauteur, et pèse 120 kilogrammes. Elle a la forme traditionnelle des châsses du Moyen Age, c'est-à-dire qu'elle affecte la forme d'une église avec nef et bas-côtés, mais cela dans le caractère et les lignes qui conviennent à un travail en métal. La façade principale est composée de trois arcades, séparées par des colonnes à bases et chapiteaux du XIIIe siècle, qui portent un fronton encadrant une ouverture en trèfle, dans laquelle est exposé le *Chef* vénéré de saint Paul, comme l'indique l'inscription émaillée qui l'entoure :

CAPVT SANCTI PAULI EPISCOPI LEONENSIS

L'arcade du milieu contient l'os du bras du même saint :

E BRACHIO EIVSDEM

Sur chacun des côtés, des colonnettes délimitent trois arcatures dans lesquelles sont enfermées : l'*Omoplate* et la *Vertèbre* de saint Hervé, ainsi que l'*Os du fémur* de saint Laurent, et un fragment considérable d'un *Ossement* de saint Jaoua ou Joévin, provenant de son tombeau de Plouvien. »

Derrière le maître-autel, des inscriptions latines rappellent l'érection de la cathédrale en Basilique Mineure, le 1er septembre 1901.

Chapelle de Notre-Dame de Creisker. — Après avoir raconté la légende d'une lingère de Léon frappée de paralysie pour avoir travaillé un jour de fête de la Sainte Vierge et qui touchée de repentir, fut guérie par saint Kirec ou Kirio, le frère Cyrille Le Pennec ajoute : (7) « En mémoire de ce miracle cette femme fist bastir une chappelle en l'honneur de la sacrée Vierge Marie qui fut nommée Nostre-Dame de Creisquer... Ceste chappelle fut longtemps après rebastie magnifiquement, en la forme qu'elle est à présent, par le très excellent et très victorieux prince Jean IVe du nom, dit le Conquérant, duc de Bretagne. Ceste Eglise est excellement construicte et ornée de la plus exquise pyramide de France ».

Parlant du Creisker, le maréchal de Vauban disait que c'était le morceau d'architecture le plus hardi qu'il eut jamais rencontré.

On sait combien est populaire, en Bretagne, la chanson du conscrit de Saint-Pol-de-Léon, composée vers 1830 par la comtesse de Keruzoret, et dont le premier couplet est particulièrement connu :

Suis né natif du Finistère,
A Saint-Pol j'ai reçu le jour;

(7) — *Histoire des églises et chapelles de Nostre-Dame, basties en l'évesché de Léon.*

Mon pays est l'plus beau d'la terre,
Mon clocher l'plus beau d'alentour;
Aussi je l'aimais et l'admirais,
Et, chaque jour qu' Dieu me faisait
Je disais :
Que j'aime ma bruyère
Et mon clocher à jour!

Pour Cambry, le clocher du Creisker n'est pas seulement « le plus beau d'alentour », mais il l'emporte sur tous ceux qu'il a admirés au cours de ses pérégrinations.

« Rien de léger, de svelte, d'élégant comme ce brillant clocher : il l'emporte sur toutes les aiguilles de ce genre que j'ai vues dans mes longs voyages. Ce brillant clocher efface à mes yeux les flèches de Saint-Louis à Paris, celles qui parent la ville d'Auxerre, les clochers de la Flandre, les tours de Malines même, plus élevées, mais moins futées, moins élégantes (8). »

Lorsqu'à l'intérieur de la chapelle on contemple les quatre piles quadrangulaires formées d'un faisceau de colonnettes, de 3,20 mètres de côté, on a peine à concevoir que des fondements aussi frêles en apparence puissent supporter cette altière aiguille de granit de soixante-seize mètres de hauteur. L'étonnement augmente encore lorsque, montant le long escalier de cent soixante-quatorze marches qui serpente dans l'épaisseur de la pierre pour conduire à la galerie, on plonge le regard jusqu'à l'extrémité de la flèche, où de toutes parts circulent l'air et la lumière, et où chantent les vents du large. C'est là, avec la voix des corneilles, le seul bruit qu'entende le visiteur, car le célèbre clocher du Creisker, qui avant la Révolution possédait une sonnerie de quatre cloches, en est aujourd'hui complètement dépourvu.

« Regardez-le de loin, dit le chanoine Abgrall, ce modèle des clochers qui devrait servir de mesure à tous les autres, mais faites en sorte de le considérer de face et par son axe, afin que sa silhouette ait toute sa beauté et toute sa valeur. Voyez-le du haut de la grande place, du côté de la gare, de la route de Cléder ou du cimetière Saint-Pierre; voyez-le par tous les aspects, soit éclairé en plein soleil, soit se découpant en aiguille sombre sur le fond du ciel, et dites si ce n'est pas là vraiment une noble et belle œuvre, et si, selon le mot d'Ozanam, un ange du ciel descendant en ce monde ne commencerait pas par poser le pied sur le sommet du Creisker. »

Après la flèche gothique du Creisker on admire le porche nord-ouest,

(8) — *Catalogue des objets échappés au vandalisme dans le Finistère.*

restauré voici quelque quinze ans et dont les détails rappellent exactement ceux du Folgoët : mêmes guirlandes végétales de vigne et de chardons, niches d'apôtres avec dais sculptés tous différents de dessins, frises d'animaux fantastiques, etc. Le porche midi, surmonté d'une tribune avec galeries, mérite aussi qu'on y jette un coup d'œil. Six hautes fenêtres à pignons aigus y font suite; cette partie de l'édifice forme un côté du petit square qui a reçu le nom de Michel-Colomb (9), l'éminent artiste à qui Anne de Bretagne confia l'exécution du tombeau de son père, François II, à Nantes.

Enfin, on ne quittera pas la chapelle du Creisker sans examiner le bel autel de bois sculpté du collatéral midi, la belle rosace de l'abside et celle du pignon ouest composée de dix-huit quatre-feuilles d'un dessin habilement combiné et qui a reçu le nom de « Couronne d'épines ».

Jusqu'à la Révolution, le Creisker servit de chapelle au Grand Séminaire auquel elle était reliée par une passerelle qui franchissait la rue Cadiou. Le nom de cette église : Creisker, signifie : le milieu de la ville, bien qu'elle soit loin d'occuper cette situation. A côté le square Michel-Colomb est décoré d'une fontaine de granit à double vasque de pierre qui provient du manoir de Kerliviry en Cléder et fut donnée à la ville par son maire, le comte de Guébriant.

Les Ursulines. — C'est dans les bâtiments et dépendances de l'ancien séminaire que s'installa après la Révolution le monastère des Ursulines de Saint-Pol fondé en 1630 par Christophe de Lesguen, chanoine de Léon et protonotaire apostolique. Leur couvent est devenu le nouveau collège libre de Léon, depuis que l'ancien, situé dans la rue Verderel, et encore timbré au portail des armes de Mgr. de la Marche, son fondateur, a été fermé par suite du refus de l'Etat d'en renouveler le privilège. Une statuette de jais, appelée la *Vierge Noire* conservée dans la chapelle, est en grande vénération dans le pays.

Au temps des guerres de Louis XIII, dit la légende, un capitaine huguenot, ayant trouvé dans le trésor de l'île Saint-Marguerite (la plus considérable des îles de Lérins), une antique statue de la Sainte Vierge, la jeta avec mépris après l'avoir dépouillée de ses riches ornements et de l'or dans laquelle elle était enchâssée. Le capitaine Tanguy de Saint-Georges, vaillant breton, la recueillit respectueusement et ne s'en sépara plus. De retour en Bretagne, voulant témoigner sa reconnaissance à Marie, en lui

(9) — On ignore le lieu de sa naissance mais on croit qu'il naquit dans l'évêché de Léon, Saint-Pol ou dans les environs, peut-être Plougoulm. (P. de Courcy.)

procurant la plus grande vénération possible, il fit don de la précieuse image au couvent des Ursulines de Saint-Pol-de-Léon. Cette antique statue de jais, à laquelle on a essayé vainement de donner une autre couleur, est invoquée surtout comme patronne de la bonne mort. Elle a reçu pendant près de trois siècles le dernier soupir des religieuses, et elle est encore demandée dans bien des familles, lorsque leurs malades se trouvent menacés d'un prochain trépas.

Maison Saint-Joseph. — La fondation, dans le diocèse de Quimper d'une maison de retraite pour les prêtres âgés et infirmes fut autorisée par l'ordonance royale du 15 mars 1843. L'article 4 de la même ordonnance permettait à Mgr. Graveran, évêque de Quimper, d'acquérir au nom de l'évêché le manoir de Bel-Air, à Saint-Pol-de-Léon, pour servir à cet établissement, connu aujourd'hui sous le nom de Maison de Saint-Joseph. Le clocher de l'ancienne Communauté des Ursulines, de trente-deux mètres d'élévation, démoli en 1847, fut réédifié pour la chapelle des « *Vieux Prêtres* ».

L'église Saint-Pierre, placée dans le cimetière où elle sert de chapelle, est une des sept paroisses du *Minihy* de Léon. Nous avons déjà dit, ce qu'étaient les *minihys* ou droits d'asile. Le *Minihy* de Léon s'étendait à tout le territoire de Saint-Pol et à celui de Roscoff qui en fit partie jusqu'à la Révolution. La tour, du XVIIIe siècle, est coiffée d'un dôme en forme de cloche. On ne voit à l'intérieur que des enfeus funéraires dont l'un porte les armes des Pontantoull. Le cimetière, entouré d'ossuaires gothiques, a pour centre un calvaire cerné d'un monumental hémicycle offrant en bas-reliefs de granit les stations du Chemin de Croix. Au pied du Christ, le monument des morts de la Grande Guerre, avec son émouvante statue de soldat agonisant, est l'œuvre du grand sculpteur breton Quillivic.

Le collège, qui existe de temps immémorial, était placé, avant 1681, à trois kilomètres de la ville, sur le chemin de Roscoff. A cette époque, il fut transféré en ville, mais c'est, on l'a vu plus haut, à la munificence de Mgr. de la Marche qu'on doit l'établissement de la rue Verderel. Le Creisker, depuis la Révolution, a servi de chapelle au collège, et plusieurs de ses anciens élèves ont acquis un rang honorable parmi les hommes en vue du XIXe siècle. Il s'est aujourd'hui, comme nous l'avons vu, transformé en collège libre et transporté dans l'ancienne communauté des Ursulines.

Dans la Grand'Rue, on voit une maison prébendale, du commencement du XVIe siècle, irrégulièrement percée de fenêtres dans le pignon à l'angle duquel s'élève une tourelle en encorbellement, d'un très gracieux effet.

L'hôtel de Kerampui, dans la même rue, a une riche façade du XVIIe siècle. Plus loin, sur la place du Petit-Cloître, on voit la curieuse maison du chanoine Olivier Richard, mort en 1555 et enterré dans la cathédrale. Au pignon est un écusson martelé où se distingue encore le *rencontre de cerf* dont étaient chargées les armes de cette famille. Le « petit collège » de Keroulas occupe un élégant hôtel du XVIe siècle bâti par le célèbre chanoine Hamon Barbier, mort en 1544, qui avait accumulé tant de bénéfices qu'après son décès, le pape demanda si tous les prébendiers de Bretagne avaient disparu en même temps. D'autres vieux hôtels seigneuriaux accompagnés de jardins existent encore aux abords de la cathédrale, et, à la sortie de la ville, sur la route de Santec, s'élève le manoir à pavillon central de Penanrue, qui a servi d'évêché au début du XVIIIe siècle.

Le Jardin de l'Evêché, au nord-ouest de la cathédrale, est devenu une promenade publique. Dans le palais épiscopal, reconstruit de 1712 à 1750, sont installés l'hôtel de ville, la gendarmerie et les services municipaux.

Le port de Penpoul, situé à un kilomètre environ de la ville, est formé par un long sillon de sable qui unit le rivage au rocher de Sainte-Anne. Il eut de l'importance au Moyen Age, et vers 1832, Fréminville y remarquait encore plusieurs maisons anciennes fortifiées de meurtrières. Au début du XVIe siècle, Penpoul envoyait ses navires trafiquer sur les côtes à peine découvertes du Brésil. En 1527, trois d'entre eux furent pris et coulés par les Portugais dans la baie de Tous-les-Saints. Des marins survivants, les uns furent pendus, les autres enterrés jusqu'aux épaules et fusillés. Au XVIe siècle, l'ensablement du port causa sa ruine, et ses marchands allèrent s'établir à Roscoff ou à Morlaix. Aujourd'hui, il abrite seulement une vingtaine de barques de pêche. Le village de Penpoul, où se sont élevées en ces dernières années quelques villas, borde le quai au pied du « Champ de la Rive ».

Dominant l'horizon, le calvaire en kersanton de « la Croix du Léon » s'élève au sommet du « Champ de la Rive ». Ce calvaire, dû au talent d'un jeune sculpteur, Donnard, de Landerneau, fut solennellement érigé le dimanche 7 juillet 1901, sous la présidence de Mgr Potron, évêque de Jéricho, en présence d'un grand concours de peuple qu'on n'évalue pas à moins de 12 000 personnes. De ce point culminant on jouit d'un magnifique coup d'œil sur la rade morlaisienne, le château du Taureau, l'île de Callot, Carantec étagé sur son promontoire, les côtes de Plouzéoc'h et la pointe de Primel. Par un temps clair, on aperçoit même les rivages du pays de Lannion et le groupe des Sept-Iles à près de quarante kilomètres. Une route en corniche mène au nord à la plage de Sainte-Anne longue de plus de neuf

cents mètres et la plus fréquentée, comme la plus sûre des grèves du littoral. Près du jardin de la villa Sainte-Anne est la statue funéraire mutilée d'un sire de Coatmeur apportée là de Landivisiau. Au-delà s'ouvre la grève du Mans, dominée par les bois des châteaux de Kerrom et de Kersaliou, et par la villa de Créac'h André, ancienne résidence du peintre Yan d'Argent. En regagnant Penpoul et Saint-Pol, on rencontre le vieux manoir de Gourvaou près d'un triple lavoir très animé. En face, « l'Allée verte » permet de contourner la magnifique propriété de Kernévez, dont le château princier est la résidence du comte Alain Budes de Guébriant, maire de Saint-Pol. Plus au sud, en longeant l'anse de Kerigou, on atteint le modeste manoir du même nom, où naquit en 1701 Mgr Jean-Gilles du Coëtlosquet, évêque de Limoges, membre de l'Académie française, précepteur des Enfants de France, les futurs rois Louis XVI, Louis XVIII et Charles X.

Au sud-est de la ville, dans les prés, au-dessous de la route qui conduit de la gare à la rue Cadiou, M. de Guébriant a fait réédifier, en 1897, la fontaine de Saint-Roch. C'est un charmant édicule en granit, orné de la statue du saint et des armes de la famille Budes : *d'argent au pin de sinople, accosté de deux fleurs de lys de gueules.* Devise : *Superis victoria faustis.*

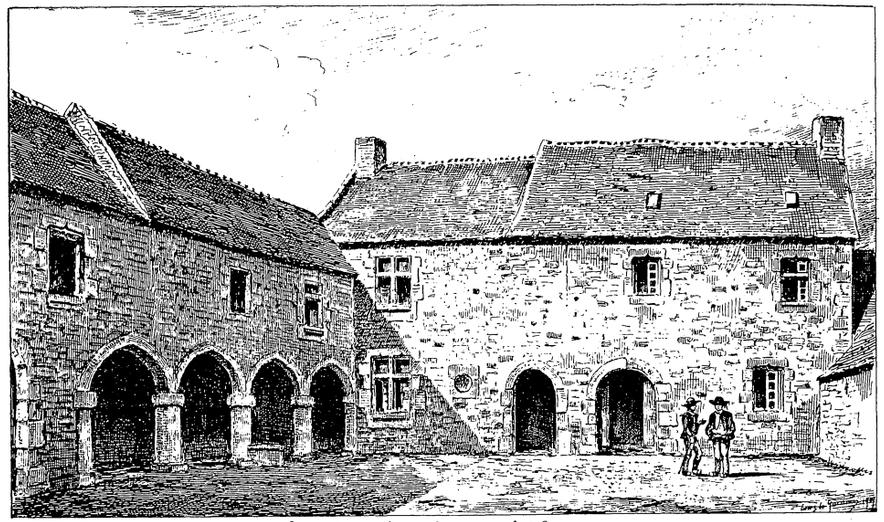
A gauche de la route de Saint-Pol-de-Léon à Roscoff, à mi-distance de ces deux villes, au milieu d'un champ près de la voie ferrée, on voit une rangée de trois dolmens ; l'un d'eux est renversé depuis un certain nombre d'années déjà.

C'est un soir d'automne, alors que le soleil, à demi-voilé par les nuages, descend à l'horizon en des lointains rougeâtres et que s'étend sur la campagne cette pénombre mystérieuse si bien faite pour la rêverie, qu'il faut voir nos monuments mégalithiques. En contemplant ces débris d'une antique civilisation, ces vestiges de générations disparues aujourd'hui, l'imagination s'interrogeant avec angoisse et se demandant le pourquoi de l'existence humaine reste confondue. Mais la grande voix de la nature lui répond aussitôt : Dieu et l'Eternité !

Ainsi, toujours poussés vers de nouveaux rivages,
Dans la nuit éternelle emportés sans retour ;
Ne pourrons-nous jamais sur l'Océan des âges,
Jeter l'ancre un seul jour ?

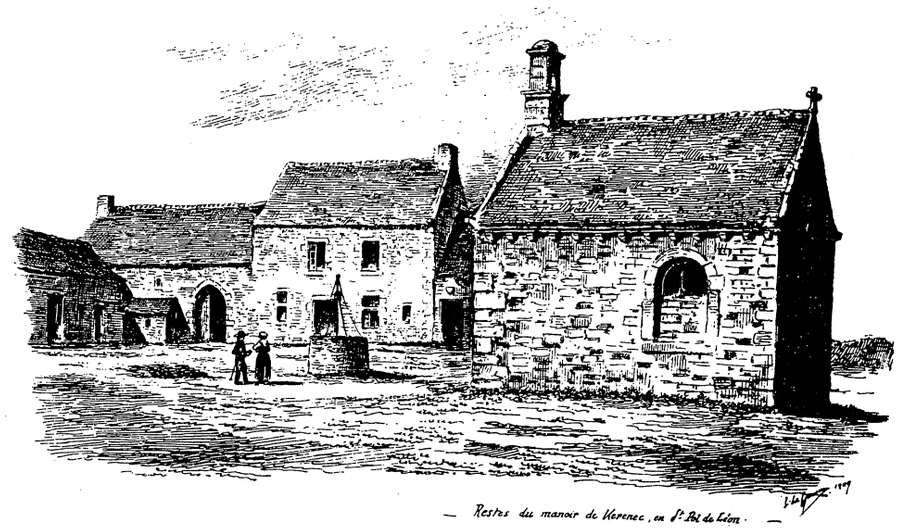
Les dolmens dépendent de la ferme de Keravel, vieux manoir gothique dont l'aile gauche a des arcades basses, aujourd'hui murées. Un autre manoir plus intéressant et mieux conservé est Kersaliou, joli type de gentilhommière léonaise du XVIe siècle, avec son portail à meurtrières, son

échauguette, sa porte encadrée de sculptures, ses fenêtres barrées de meneaux, ses lucarnes à figurines saillantes. Sur une cheminée se voit l'écusson de la famille de Kersaintgily : *un semis de trèfles.* Cette famille a produit sous Louis XIV un vaillant marin breton, Hervé de Kersaintgily de Kergadiou, l'un des premiers fondateurs de notre colonie de l'île Bourbon. Longtemps converti en servitudes, Kersaliou a été récemment et excellement restauré par M. Heuzé, architecte à Morlaix, pour M. Ausseur, l'artiste-menuisier-parisien. Le château de Kersaliou est devenu une colonie de vacances.



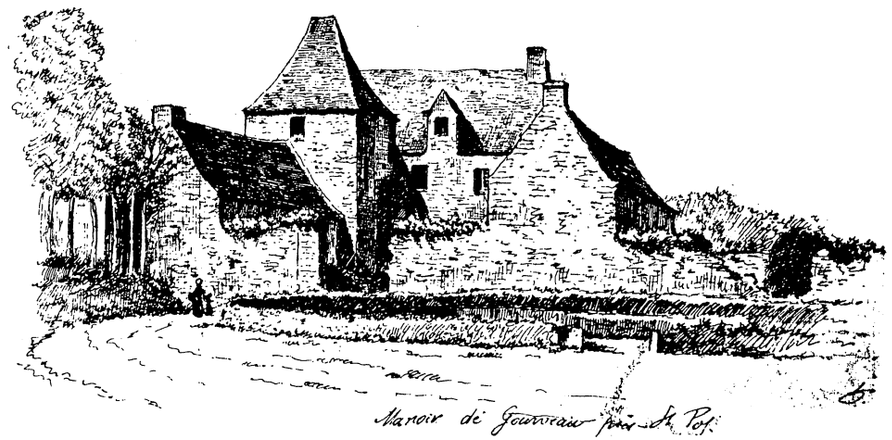
Restes du manoir de Keravel en Saint-Pol-de-Léon

Au sud de la commune, près du manoir de Tréguintin et de Kerangouez, il y a un dolmen bien d'aplomb sur ses piliers. Kerangouez a perdu sa haute tour que la foudre frappa en 1755 en y tuant un homme. L'écusson en alliance de la famille Riou orne la cheminée du premier étage, et le blason *vairé* des Kergorlay est encastré dans une muraille dans la cour. Kermorus, près de la route de Lesneven, se reconnaît de loin à ses hautes cheminées. C'est le berceau du P. Christophe de Penfeunteniou, général de l'Ordre des Cordeliers et archevêque de Césarée, mort à Rome en 1595, prédicateur renommé et grand écrivain théologique. Kermorus a vu naître aussi le barde breton Gabriel Milin (voir plus loin, à : l'île de Batz). Les armoiries des Penfeunteniou et de leurs alliances sont sculptées en plusieurs endroits, jusque sur le support des cruches à la fontaine.



— Restes du manoir de Kerenec, en St Pol de Léon. —

Kerc'hoant, au-dessus du vallon de l'Horn et de la route de Plouescat, montre les dernières ruines d'un manoir gothique considérable, qui a donné son nom à l'une des plus nobles races léonaises, encore existante sous le nom un peu modifié orthographiquement de Querhoent. Guillaume de



Manoir de Gourveau près St Pol.

Kerc'hoant était en 1457 sénéchal de Lesneven. Kerenec, plus près de la ville, garde un bâtiment du XVIe siècle et une petite chapelle abandonnée.

Une industrie, jadis prospère à Saint-Pol-de-Léon et qui a produit des œuvres remarquables, est celle de la sculpture sur bois. Il y a un siècle et demi, on comptait plus de quinze ateliers où se conservaient les traditions et le faire savamment naïf des maîtres « imaigiers » du Moyen Age. Les plus belles boiseries sculptées du musée de Cluny proviennent de la sacristie de la cathédrale de Saint-Pol, et elles rappellent par leurs motifs ornementaux ceux des stalles du chœur.

Mais cette industrie est tombée en décadence ; l'atelier fondé par Denis Derrien (10), vers le milieu du XIXe siècle, est, croyons-nous, le seul qui subsiste encore, après tant d'autres disparus. Le nom de la famille Bizard, qui a produit trois générations de bons sculpteurs sur bois, vaut aussi de n'être pas oublié parmi ceux des artistes saint-politains.

Dans la campagne saint-politaine, le paysan se livre à l'élevage de la race chevaline et à la culture maraîchère. On sait combien cette culture est intensive dans tout le canton de Saint-Pol-de-Léon, où la terre atteint une valeur stupéfiante. Pendant la saison des choux-fleurs d'hiver, la gare de Saint-Pol charge en moyenne cinquante ou soixante wagons par jour de ces brocolis qui sont vendus sur tous les marchés de la France et même sur quelques marchés importants de l'étranger. Les pommes de terre nouvelles, artichauts, asperges, oignons, aulx, échalottes, sont aussi l'objet d'un commerce très actif notamment avec l'Angleterre, où un certain nombre de nos compatriotes séjournent pendant la saison des primeurs. C'est au retour d'une de ces campagnes en Angleterre que tant de Bretons trouvèrent la mort dans la catastrophe de l'*Hilda*, le 19 novembre 1905. Les savants vous diront que cette fertilité exceptionnelle du sol, dans les environs de Roscoff et de Saint-Pol, est due à l'influence du *Gulf-Stream* dont un courant baigne la côte nord de notre département. Mais pour le Roscovite, la fécondité de la terre est due à l'excellence du sol, pas à autre chose. S'il vous arrive de lui raconter cette histoire de *Gulf-Stream*, attendez-vous à le trouver incrédule. Cependant n'insistez pas : il serait capable de vous rire au nez.

---

(10) — Denis Derrien, mort en 1897, âgé de plus de 80 ans, s'était fait une spécialité des travaux d'église. Dans le mobilier de nos églises, il a montré une entente parfaite du style qui cadre toujours avec celui de l'édifice. Parmi les travaux les plus importants sortis de son atelier, fondé en 1854, on peut citer les chaires à prêcher du Folgoët, de Saint-Pierre-Quilbignon, de La Feuillée ; les stalles des cathédrales de Quimper et de Saint-Brieuc, celles de Notre-Dame de Rumengol et de Notre-Dame du Mont-Carmel à Brest ; autels, tribunes d'orgues, etc. Le reliquaire de Rumengol, charmante réduction du Creisker, est son œuvre.

Pôtred Roskô

N'eus par e Breiz-Izel da bôtred Roskô !
Brudet int vit o nerz dre-oll tro-war-dro...
(D'Herbais : *Son Pôtred Roskô*).



Vues de Roscoff

ROSCOFF

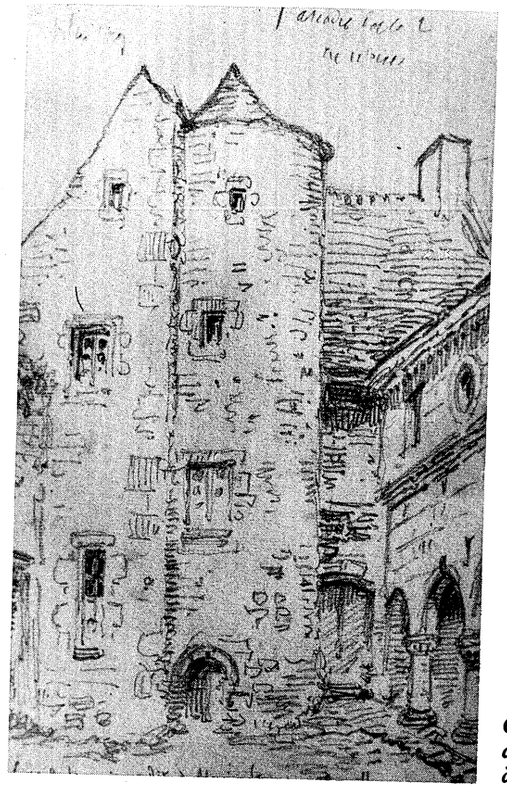
ROSCOFF. — Ros-Goff : Tertre de Goff ou du Forgeron. Jadis Roscoff dépendait à titre de trêve de la paroisse de Toussaints, au *Minihy* de Léon. Elle essaya plusieurs fois, depuis le XVIIe siècle, de secouer le joug de la métropole et de s'ériger en paroisse ou trêve autonome. Mais Saint-Pol résista si vigoureusement à ces vélléités d'indépendance qu'elle réussit à maintenir jusqu'à la Révolution son empire sur le port de Roscoff.

En décembre 1789, l'Assemblée Constituante remplaça les corps politiques des paroisses par les nouvelles municipalités. S'appuyant sur ce décret, les Roscovites, au lieu de concourir à la formation de la nouvelle municipalité de Saint-Pol-de-Léon, constituèrent le 31 janvier 1790 celle de Roscoff sous prétexte qu'il s'y trouvait plus de 1 900 âmes et que la bourgade possédait déjà un corps politique régulier. On juge bien que ce coup d'Etat ne fut pas du goût de la municipalité saint-politaine, mais il lui fallut se résigner : Roscoff devint commune indépendante, après entente entre les deux municipalités pour la délimitation du territoire respectif de chacune.

Les armes de Roscoff sont : *d'azur au navire équipé d'argent, flottant sur des ondes de même, les voiles éployées d'hermines, au chef aussi cousu d'hermines.* Devise : *Ro sco* (Donne, frappe). Variante : *Ha Rei ha Skei atao* (Et donner et frapper toujours).

Sentinelle avancée et vigilante de la Bretagne à l'entrée de cette Manche que ses intrépides corsaires ont sillonnée tant de fois, quand ils ne guettaient point, embusqués derrière l'Ile de Batz, les navires anglais, hollandais, hambourgeois revenant, chargés de cargaisons précieuses des Antilles ou des Indes, Roscoff a une histoire mouvementée où la prospérité alterne avec les épreuves. C'était déjà au XIVe siècle un port florissant, lorsque le comte d'Arundel, capitaine anglais de Brest, la détruisit par le feu en 1375. Les habitants profitèrent de ce désastre — à quelque chose malheur est bon — pour abandonner l'anse de Laber, trop étroite et ensablée, et reconstruire leurs maisons à l'ouest, au fond d'une baie plus commode. Le nom de *Roscoff-coz* (le vieux Roscoff) est demeuré à l'emplacement primitif. Le nouveau port servit en 1404 à la réunion de l'escadre que l'amiral de Penhoat y forma pour aller vaincre devant Saint-Mathieu une grosse flotte anglaise.

A la fin du XVe siècle, les marchands de Roscoff équipaient leurs navires à destination de l'Angleterre, du Portugal, de l'Espagne, des Flandres, et soutenaient contre les Français notre dernier duc François II, en renforçant sa flotte et en l'aidant à débloquer Nantes. Le 15 août 1548,



Cour de la maison dite de Marie Stuart à Roscoff

au grand carillon des cloches de l'Assomption, la petite reine Marie Stuart débarqua à Roscoff pour venir se fiancer au dauphin. On a cru longtemps qu'elle avait fondé alors la chapelle dédiée à son compatriote l'évêque scot Saint-Ninian mais il est prouvé que cette chapelle existait dès 1540, avant donc la naissance de sa prétendue fondatrice.

Les troubles de la Ligue eurent leur répercussion à Roscoff. L'un des principaux armateurs du lieu, Chrétien Le Pappe, royaliste convaincu, soutint en 1594 dans sa maison, un siège en règle contre les soudards de Fontenelle, résista jusqu'à épuisement de ses munitions et s'esquiva alors sur une barque, après avoir inondé sa cave et tendu aux assaillants un traquenard où beaucoup périrent.

En 1747, le prétendant Charles-Edouard Stuart, vaincu à Culloden, et réfugié à bord du corsaire malouin *l'Hermine*, aborda Roscoff après trois jours de tempête et de périls. Il fallut appeler un cordonnier pour fendre les bottes du prince tant ses jambes étaient enflées. « N'est-ce pas, mon ami, lui dit-il, que tu n'as pas souvent déchaussé un roi ? C'est vrai, sire, mais je parie que votre Majesté n'a jamais été non plus déchaussée par un Cardinal ». C'était le nom du brave homme, et cette saillie amusa le vaincu.

Sous la Révolution, Roscoff fut un port de relâche important pour les corsaires, et aussi le centre d'une contrebande intense avec les îles Britanniques. On a conservé le souvenir d'un de nos corsaires, Antonio Balidar, Portuguais d'origine, signalé par des traits d'audace dont l'un faillit lui être fatal. Il commit l'imprudence d'attaquer avec son faible navire, une frégate armée en guerre, qui lui décima son équipage sans se laisser aborder. Lorsque Balidar renonçant à la lutte, laissa porter pour se dégager, le capitaine anglais lui cria « Quel est le nom du brave que j'ai combattu ? » — « C'est un jean-foutre, hurla Balidar avec rage, puisqu'il ne t'a pas pris. »

L'église de Notre-Dame de Croaz-Batz date de 1550. Le clocher accosté de ses deux tourelles d'escalier terminées en dôme, avec ses deux chambres de cloches aux galeries largement saillantes, ses lanternons d'angles et ses trois étages de dômes superposés, est un des plus gracieux de notre pays qui en compte tant. Le vicomte de la Messelière l'a comparé à un mât de navire garni de ses huniers. Des caravelles, des vaisseaux de haut bord à château d'arrière élevé sont sculptés au portail sur la tour et en divers endroits. A l'intérieur, très sombre, on admire le somptueux retable du maître-autel de style Louis XIV, la belle chaire en bois sculpté, et de curieux bas-reliefs en albâtre du XIVe siècle, retraçant les scènes suivantes du Nouveau Testament : l'Annonciation ; l'Adoration des Mages ; Jésus au milieu des Docteurs ; la Flagellation ; la Mise en Croix ; la Résurrection et l'Ascension.

Dans le trésor de l'église se conservent une belle statue en argent de la Sainte Vierge et un chapelet, vraie merveille d'orfèvrerie ; les grains en ambre sont garnis d'ornement en argent d'un travail délicat et varié. On croit, à tort sans doute, que ces deux objets furent offerts par Marie Stuart, lors de son débarquement à Roscoff, en 1548.

Au bord du mur du cimetière, ombragé de grands arbres, il y a un ossuaire de l'époque Louis XIII dont les murs de granit sont percés de deux étages d'arcatures. Celles du bas sont carrées ; celles du rang supérieur, plus hautes que larges, s'amortissent en plein cintre.

Près du port sont les ruines de la chapelle de Saint-Ninian, formant un rectangle de 14 mètres de long sur 6,33 mètres de large. Dans le pignon

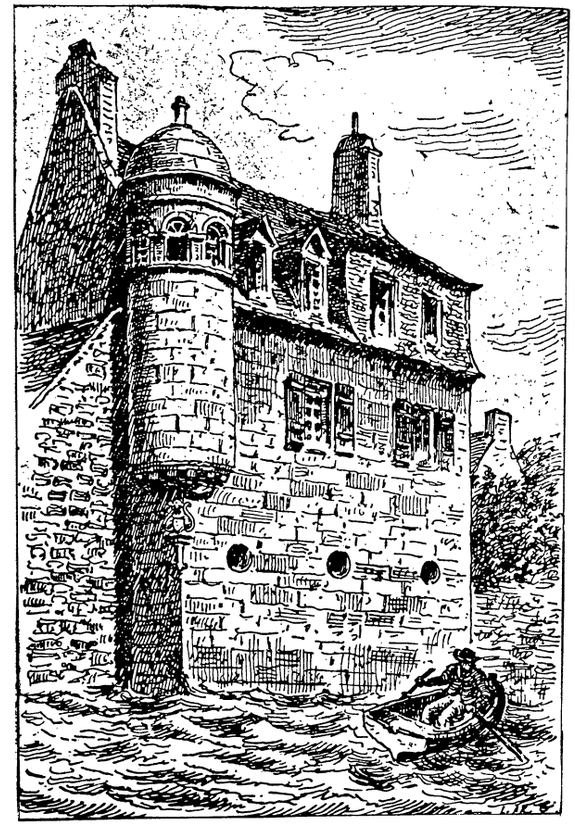
ouest s'ouvre une porte à contrecourbe. Au-dessus de l'autel de pierre, une fenêtre offre à son tympan quatre quatrefeuilles lancéolés. Jadis, les femmes de Roscoff allaient y balayer la poussière des dalles, qu'elles lançaient ensuite au vent pour obtenir à leurs maris une traversée favorable. En 1612, les commerçants roscovites avaient fondé dans cette chapelle une confrérie dite « de la Sainte-Union », ayant pour but de pacifier les différends en les soumettant à l'arbitrage de trois membres de la confrérie.

A l'entrée de Roscoff, dans l'ancien couvent des Capucins, aujourd'hui propriété particulière, on voit un figuier gigantesque qui fut, dit-on, planté par un père Capucin, lors de la fondation du couvent en 1621. Actuellement ce figuier ne couvre pas moins de six cents mètres carrés de superficie ; quarante piliers monolithes et trente supports en soutiennent les branches. La production annuelles varie entre mille et quinze cents douzaines de fruits. La chapelle de l'hôpital voisin, fondé en 1574, est décorée d'un beau navire sculpté au-dessus de la porte. Dans cet oratoire, dédié à saint Nicolas, il y a les statues de saint Roch, invoqué pour les épidémies, de saint Côme, patron des médecins, de sainte Catherine, un saint Yves assis et deux anciens tableaux du Rosaire et du meurtre de saint Cado, auquel un guerrier perce le flanc de sa lance.

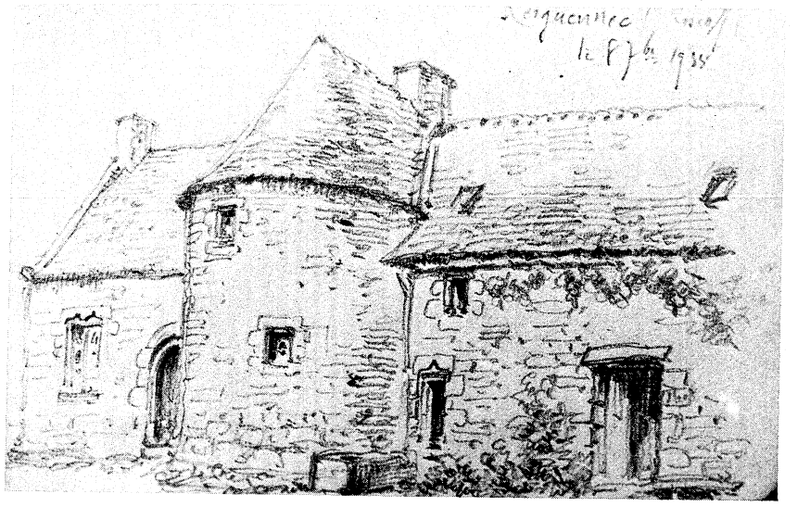
Roscoff voit son importance s'accroître tous les jours. Une foule d'étrangers le fréquentent pendant la belle saison. Son port, formé par une anse circulaire, sur fond de sable, à l'est de la ville, s'abrite derrière un môle de fondation ancienne, long de trois cents mètres. Il assèche complètement aux basses mers et ses accès sont difficiles, malgré l'établissement, en ces dernières années, d'un système de balisage complet. A l'époque des primeurs, il y règne une grande activité, due à l'embarquement pour l'Angleterre de grandes quantités de légumes, oignons et pommes de terre.

A l'extrémité est du port se découpe, sur un mamelon rocheux, la petite chapelle de Sainte-Barbe, dont les murs blanchis à la chaux font office « d'amer ». Très vénérée des matelots, elle a un beau pardon, avec procession et feu de joie au mois de juillet, et domine un vivier à langoustes au-delà duquel l'ancien fort de Bloscon, dont Duguesclin s'empara en 1363, a été transformé en villa. Le fort de Perc'haridy, situé à l'ouest de l'anse de Laber, a subi un aménagement analogue.

Dans les quartiers anciens de Roscoff, en bordure du port et du rivage, subsistent de nombreuses maisons d'armateurs noires et trapues comme des forteresses, parfois flanquées de tours qui surveillent la mer, décorées de lucarnes d'une lourde richesse et toutes pourvues de caves dans lesquelles une sorte d'écoutille s'ouvrant sur le pavé même de la rue et suivie d'un plan



incliné, permettait d'emmagasiner furtivement des marchandises de contrebande. La plus belle, près de l'entrée du môle, possède une cour intérieure garnie d'arcades rappelant les « patios » de l'Espagne si visitée autrefois par les marins roscovites. Son jardin, en forme de bastion, se termine par une gracieuse guérite surplombant les flots. Cette maison est dite : de Marie Stuart, bien que sa construction ne soit pas antérieure au XVIIe siècle. Au fond du port, un ancien logis de granit montre à l'un de ses angles une échauguette ronde. Dans un autre vieux logis, bordant la rue aux Perles, on montre d'assez curieuses peintures sur bois dont l'une donne une idée du port au temps de Louis XV.



Manoir de Kerguennec



Roscoff est la patrie du grammairien Guillaume Quiquier, né en 1605, qui publia en 1626 chez Allienne, à Morlaix, un *Dictionnaire et colloques françois et breton*, et en 1633, chez le même, le fameux *Nomenclator* d'Adrien Junius augmenté d'une partie bretonne ; de l'abbé Roussel, recteur de Plounéventer au XVIIe siècle, auteur d'un précieux dictionnaire breton-français utilisé par dom Le Pelletier, mais demeuré manuscrit ; et du maréchal de camp François-Nicolas Pascal de Kerenveyer, né en 1729, général de division et commandant de Dunkerque en 1793, mort à Beauvais en 1794. Il a laissé divers manuscrits bretons et français dont le plus connu, *Annales Roscovites*, contient de curieuses recherches sur sa ville natale. L'une des rues porte le nom de l'admirable sauveteur Esprit Le Mat et une place, celui du peintre lorientais Michel Bouquet, enfant d'adoption de Roscoff. Le quai Parmentier, où se font les embarquements de légumes, eût reçu avec plus de justice le nom de quai de La Marche, du nom du dernier évêque de Léon qui fut l'apôtre de la culture de la pomme de terre dans le pays.

En face de l'église, sont les bâtiments du *Laboratoire de Zoologie*,appartenant à l'Etat et fondé en 1872 par Henri Lacaze-Duthiers, membre de l'Institut. Il n'existait alors, dans le monde entier, aucun établissement de ce genre. Très modeste à ses débuts, ce laboratoire installé en partie dans un vieux logis à tourelles, n'a cessé de se développer d'année en année ; c'est aujourd'hui un établissement de premier ordre. A Pen-ar-Vil se trouve un sanatorium anti-tuberculeux, voisin de la « clinique Saint-Luc ».

SANTEC

SANTEC. — (On croit reconnaître dans son éponyme *saint Ec* ou Tec le Décanus qui fut l'un des compagnons de saint Paul.) C'est un gros village isolé au milieu des dunes, qui s'étendent au sud-ouest de Roscoff, dont il formait une section jusqu'en 1920, date de son érection en commune.

La presqu'île de Santec est entièrement formée de sables. Autrefois, poussés par les vents d'ouest si violents sur nos côtes, ces sables s'épandaient de tous côtés sur les terres cultivées et sur les habitations, et, peu à peu, les ensevelissaient, lentement mais sûrement, sous la dune. On cite des familles possédant des titres de propriétés de fermes disparues. Le manoir de Brigné fut ainsi ensablé avec ses terres arables, en 16.. Le village de Santec était lui-même menacé d'ensevelissement. Il fallut parer au danger : des barrières

de genêts et de fascines, puis des plantations de pins maritimes, qui réussirent à merveille, arrêtèrent l'effet désastreux des sables envahissants. Grâce à ses plages de sable fin, Santec est devenu aujourd'hui une petite station balnéaire.

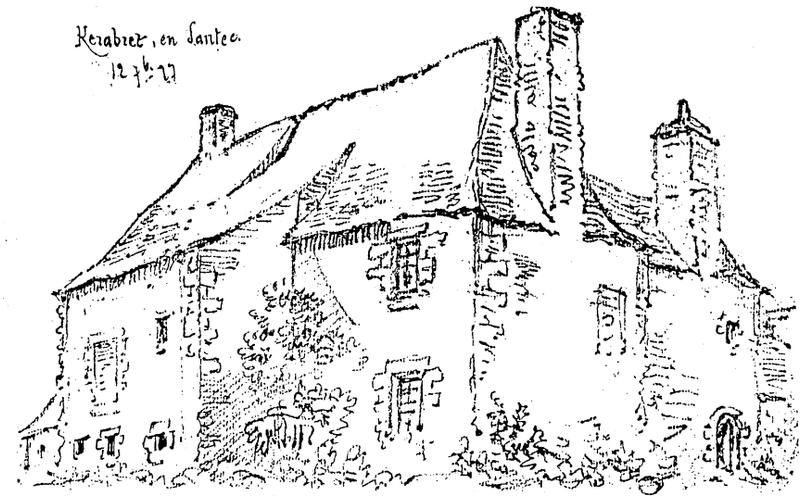
L'érection de Santec en paroisse est relativement récente. Elle était devenue trève de Saint-Pierre en 1630. L'église dédiée à saint Drien, est moderne, bâtie sur les plans de Pol de Courcy, l'archéologue et héraldiste si connu, elle a remplacé vers 1860 un édifice du XVe siècle à trois nefs et piliers octogonaux supportant des arcades basses. Cette église est aujoud'hui surmontée d'un élégant clocher à galerie, où trois cloches, bénites dans la première quinzaine du mois de juillet 1894, chantent leur joyeux carillon. Jusqu'alors l'église n'avait qu'une petite cloche qui, il n'y a pas encore un grand nombre d'années, sonnait l'heure de la traite des vaches, usage qui lui avait valu l'épithète malicieuse de *cloc'h-goro*. Saint Drien, souvent confondu avec saint Adrien, est invoqué pour la guérison des maux de ventre chez les petits enfants. Naguère on leur frottait la partie malade contre sa statue, et l'on déposait une offrande en blé dans un vieux bahut sculpté placé au bas de l'édifice.

Rocher de Saint-Adrien. — Il y a un rocher qui appartient au saint et dont le goémon est vendu à son profit. La coupe en est faite gratuitement par des paroissiens de bonne volonté, et la récolte est disputée aux enchères par les Santécois, qui le tiennent pour un amendement sans rival, capable de régénérer les énergies des sols les plus ingrats.

Près de la fontaine de Saint-Adrien, on montrait une grosse pierre ronde, que la tradition disait être un boulet tiré par la bombarde d'un navire de guerre anglais, au temps jadis. Le jour du pardon de Santec, les jeunes gens se plaisaient à faire parade de leur vigueur en lançant le plus loin possible ce lourd projectile.

En face des dunes de Santec, auxquelles elle est reliée aux basses mers par une langue de sable, est située l'île de Siec. Lorsque la violence des vents et des courants rend dangereux l'accostage de l'île de Batz, les bâtiments trouvent à l'île de Siec un petit port de refuge. Cet abri naturel a été amélioré en 1883, époque à laquelle on a construit un môle en pierres sèches, terminé par un musoir en maçonnerie de ciment. Au XVIIIe siècle, des négociants de Roscoff avaient établi à Siec trois presses à sardines. Pendant les guerres de la Révolution la frégate *La Surveillante*, traquée par une division anglaise, vint mouiller au milieu des récifs, par le travers de Roc'h ar Gaulidec, et y trouva un asile, que l'ennemi n'osa forcer.

L'île doit sans doute son nom à la chapelle qui s'y élevait, dite en 1625 de « Monsieur Saint-Hyec ». le breton *Sant Iec* est devenu par contraction *Sa Iec* (*cf.* Sadenec, pour Sant Denec, en Larret), puis Siec. Cet oratoire n'existe plus. La pointe orientale de l'île est seule cultivée ; l'extrémité opposée porte les ruines d'une batterie, mur circulaire de gros blocs de granit regardant la côte hérissée de brisants qui fuit vers le Kernic et l'anse de Goulven. Cet ouvrage s'adosse à un énorme rocher d'où la vue plane sur les écueils noirs et déchiquetés de l'île de Batz, et qui domine le port où dorment sur un lit en pente de sable fin une vingtaine de barques.



« Buffon et Cambry, dit la *Bretagne Contemporaine*, ont tracé un dramatique tableau de l'envahissement par les sables du quartier de Santec. Mais toutes les circonstances de cette catastrophe sont fabuleuses. L'envahissement des sables a été progressif, et le bourg de Santec n'a jamais été abandonné... Dans certains endroits, les cultivateurs vont chercher la terre végétale jusqu'à deux ou trois mètres de profondeur pour la ramener à la surface du sol. L'irruption des sables, surtout sensible au sud de Santec s'est arrêtée à l'est à la montagne de Lagalac'h, obstacle naturel suffisant pour préserver Saint-Pol. La tradition y ajoute une cause surnaturelle, et rapporte que « si les sables restèrent en deçà du ruisseau de Stanarguin, ce fut par respect pour saint Claude, patron d'une chapelle dont on voit encore les

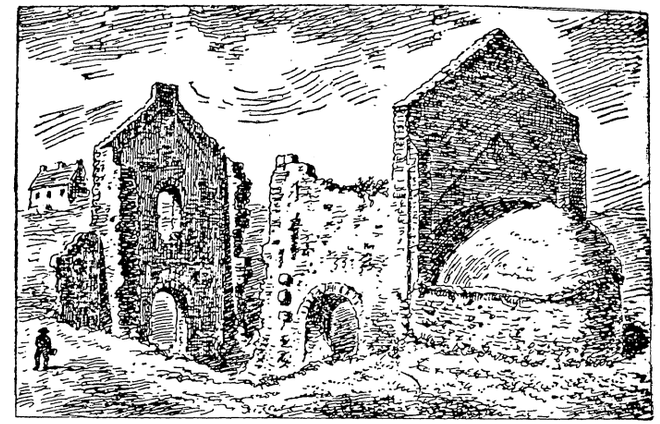
débris. » Cette chapelle dépendait du vieux manoir de Keremprat situé dans la commune de Saint-Pol, édifice intéressant par son portail fortifié et la disposition des meurtrières qui défendent son arrière-façade. Il appartenait à une famille Le Jacobin qui a produit au XVIIe siècle deux sénéchaux de Saint-Pol, et qui s'est fondue dans Butault de Marzan, puis Durfort de Lorges.

On a trouvé des substructions gallo-romaines aux hameaux de la Bastille et de Menroignant, ainsi que les traces d'une voie pavée semblant se diriger par Perarhidy sur l'île de Batz. Une grosse pierre jaunâtre plantée non loin de la digue de l'Aber voyait, dit la légende, les Korrigans ou Cornandoned venir danser des rondes autour d'elle à toutes les pleines lunes. Certain tailleur qui rentrait un soir de Santec s'avisa d'entrer dans la danse et d'allonger le monotone refrain des nains « lundi, mardi, mercredi, jeudi et vendredi » en y ajoutant les deux autres jours de la semaine, le samedi et le dimanche. Dans certaines versions de cette histoire, les Korrigans ravis récompensent royalement l'avisé tailleur ; mais il faut croire que les esprits de l'Aber sont d'une trempe différente, car ils se précipitèrent sur le malheureux et le houspillèrent avec tant de fureur qu'il eut grand-peine à sortir vivant de leurs mains.

L'ILE DE BATZ

L'ILE DE BATZ. — Basa Insula vers 1330 ; en breton : *Enez-Vaz (île du bâton*, nom dont la traduction n'est qu'un calembour). Baz désigne des roches à fleur d'eau, c'est le mot français : basse. On a vu qu'ayant détruit le dragon qui terrorisait l'île de Batz, saint Paul-Aurélien fut mis en possession de l'île par le comte Withur. Pour compléter ce qui a été dit du séjour de notre saint à l'île de Batz, ajoutons que sa légende l'y fait mourir à l'âge de cent deux ans, le 12 mars de l'an 574, dans le monastère qu'il avait fondé. Son corps, transporté sur le continent, fut inhumé dans la cathédrale de Léon. Une fontaine qu'il avait fait jaillir sur la grève en plantant son bâton dans le sable existe encore, et bien que couverte à chaque marée, elle produit une eau limpide et agréable au goût.

Les insulaires semblaient retombés dans les ténèbres du paganisme, lorsque vers 1614, l'apôtre breton Michel Le Nobletz, vint leur apporter de nouveau les lumières de l'Evangile. En s'en allant, il leur laissa, comme une



Vestiges de l'ancienne église

prédication muette inspiratrice de salutaires pensées, une tête de mort. L'île de Batz profita si bien des instructions du pieux missionnaire qu'un demi-siècle plus tard, le Père Maunoir put constater qu'elle était restée véritablement « une terre sainte », où il n'y avait aucune discorde ni aucun soupçon d'impureté ni aucun péché scandaleux, mais partout des mœurs très régulières et une connaissance approfondie des mystères de la foi chrétienne.

L'île de Batz forme l'extrémité septentrionale du département du Finistère. Sa longueur est de quatre kilomètres, sa largeur de deux environ ; elle est séparée de Roscoff par un chenal de deux kilomètres de largeur, guéable, dit-on, chaque année pendant un quart d'heure seulement à la grande marée de mars. Le port de Kernoc est formé par l'anse du même nom, que défend des vents violents du *suroît* une jetée de plus de cinq cents mètres de longueur. Le terrain de l'île de Batz est assez accidenté, mais l'altitude de cette suite de monticules ne dépasse guère quarante mètres. La terre, sablonneuse et aride, produit de maigres pâturages où, au milieu d'une herbe courte et rase, s'élèvent de distance en distance, quelques bouquets de fougères, de ronces ou d'ajoncs. Nul arbre de haute futaie ne vient rompre la monotonie du paysage. Cependant, sur ce sol découvert et battu des vents pendant les trois quarts de l'année, les céréales réussissent fort bien. Les haies de fusains et de tamaris poussent vigoureusement et, à l'abri de murs élevés, quelques espèces d'arbres fruitiers donnent d'abondantes récoltes.

Les côtes rocheuses et très découpées se relèvent parfois en falaises sauvages.

L'église, toute gracieuse et de construction récente, qui domine le port de Kernoc, renferme une relique vénérée sous le nom d'étole de saint Paul-Aurélien.

« C'est, dit le chanoine Abgrall, une longue bande d'étoffe découpée dans un tissu ancien, et dans laquelle on remarque des fragments d'un dessin se répétant uniformément. Pour avoir le dessin complet, il faut juxtaposer les deux extrémités de l'étole et alors on reconnaît parfaitement le sujet qui y est représenté : ce sont deux chasseurs montés sur des chevaux et se trouvant en face l'un de l'autre, ou affontés. Chacun d'eux porte un faucon sur le poing ; entre les pieds des chevaux on voit courir les chiens des cavaliers. Le tissu est de soie très forte ; le dessin n'est ni brodé ni broché, mais tissé au métier. Les teintes quoique défraîchies, sont assez bien conservées ; ce sont le bleu, le jaune-brun et le blanc. On ne peut assurer que cette étole soit celle qui a servi à saint Paul pour dompter le dragon et le mener en laisse, mais on peut avancer sans hésiter qu'elle a pu parfaitement lui appartenir, sinon comme étole liturgique, du moins comme bande d'ornement. Ces étoffes représentant des animaux ou des personnages affrontés se fabriquaient en Assyrie et en Perse bien des siècles avant notre ère. Du temps de saint Paul et de Childebert elles étaient dans le commerce courant, grâce aux relations avec l'Orient, et il n'y a rien d'étonnant que le roi franc ait fait un pareil don à notre évêque lorsqu'il lui donna l'investiture. »

Sur l'une des grèves qui regardent le large, un amoncellement de gros rochers est appelé *Punz ar Sarpant* (le puits du serpent). On dit qu'ils recouvrent le gouffre où saint Paul a précipité le dragon. A l'est de l'île existent les ruines ensablées de l'église romane du Pénity, bâtie sur l'emplacement même du monastère fondé par saint Paul-Aurélien et qui formait en 1185 le prieuré de Bath-Paul, dépendant de l'abbaye de Saint-Melaine de Rennes. Le plan forme une croix latine terminée en demi-cercle à l'abside et aux branches du transept. La section rectangulaire des piliers qui séparent la nef des bas-côtés est de un mètre sur soixante-quinze centimètres ; ces piliers sont reliés entre eux par des arcades en plein cintre de deux mètres d'ouverture. Cette église de l'époque carolingienne, et par conséquent un des plus anciens monuments de notre pays, mesure 28 mètres de longueur sur 8,4 mètres de largeur. Le pignon ouest conserve encore sa petite porte, surmontée d'une fenêtre géminée et d'un petit campanile. Sur la table d'un dolmen voisin est implantée une croix.

Un phare datant de 1836 est construit dans la partie ouest de l'île. Ce phare à éclipses, émet toutes les vinq-cinq secondes un groupe de quatre

éclats blancs. Sa portée est de trente-quatre milles, sa hauteur au-dessus du niveau de la mer de soixante-huit mètres.

Quoiqu'il soit éloigné de la côte de quatre cents mètres environ, la violence de la mer en ces parages est telle, qu'après une nuit de tempête, il n'est pas rare de voir les vitres du phare rendues opaques par la couche de sel qu'y a déposée l'embrun des lames.

Un des plus terrifiants spectacles que j'ai vus ici, nous disait en 1891 le gardien en chef du phare, fut le naufrage du trois-mâts la *Vendée*, qui se rendait à Brest avec un chargement de vins.

C'était à la fin de février 1889. Une tempête épouvantable régnait depuis deux jours, quand, une après-midi, nous aperçûmes ce trois-mâts se dirigeant droit sur les rochers qui se prolongent à l'ouest de l'île. La mer était tellement démontée que la crête des rochers avait disparu et qu'on eût cru, devant cette écume blanchissante, voir le bâtiment naviguer dans du *lait en ébullition.*

Toute la population de l'île était là, haletante, faisant des signaux désespérés et pensant voir à tout instant le trois-mâts s'engloutir. Comment arriva-t-il à passer au milieu des récifs sans y rester ? Chacun se le demandait. Déjà on recouvrait un peu d'espoir, lorsqu'on s'aperçut que le bâtiment ne gouvernait plus ; tous les panneaux étaient fermés, il n'y avait personne sur le pont. Moins d'une demi-heure après, poussé par le vent et la mer dans la direction de l'île de Siec, il était pris entre deux roches, d'une façon telle, que toutes les tentatives de renflouement demeurèrent inutiles. L'équipage entier périt dans ce naufrage. Un des matelots fut retrouvé deux jours plus tard, mort de faim et de froid, les mains crispées sur un écueil qu'il n'avait pas lâché dans la mort même.

L'île de Batz a donné le jour au capitaine de vaisseau Guéguen, qui, sans instruction première, acquit dans les guerres de la Révolution et de l'Empire une réputation non contestée dans les commandements des convois de la Manche.

C'est aussi la patrie du pilote Trémintin, dont on connaît la belle conduite dans l'affaire du *Panayoti*, en 1827. Trémintin, deuxième maître de timonerie et pilote côtier, était le second du lieutenant de vaisseau Bisson, qui commandait ce brick grec qu'on avait capturé. L'équipage se composait de quinze marins français, auxquels on avait adjoint six prisonniers grecs pour aider à la manœuvre. Le 5 novembre, à huit heures du matin, le brick, que le mauvais état de son gréement rendait peu propre à tenir la mer, relâchait à Stampoli. A quelque distance de terre, deux des prisonniers grecs s'étaient jetés à l'eau et avaient pu gagner la côte. Aussi, à la chute du

jour, Bisson craignant une attaque nocturne, se concerta-t-il avec Trémintin sur les mesures à prendre. Bisson fit promettre à son pilote que si les Grecs venaient à s'emparer du bâtiment et qu'il lui survécût, il ferait sauter la prise plutôt que de l'abandonner aux pirates.

A dix heures du soir, le *Panayoti* était attaqué par deux *misticks* chargées chacune de 60 à 70 hommes. Bisson, qu'une blessure affaiblit, voyant son vaillant équipage succomber sous le nombre, ordonne aux survivants de se jeter à la mer. Puis il s'affale sous le tillac, une mèche à la main, et disparaît sous le panneau. Quelques instants après, le *Panayoti* sautait, jonchant au loin la mer de ses débris enflammés et de ceux des deux *misticks* qui l'avaient abordé.

Le brave pilote Trémintin, que l'explosion avait lancé en l'air, se trouva, quelques moments après la catastrophe, étendu, privé de sentiment, sur le rivage ; il ne sut comment il y parvint : il avait un pied fracassé, tout son corps était une plaie vive. L'alarme que l'éclat et le bruit de l'explosion répandirent sur la côte, provoqua une recherche à laquelle Trémintin dut les premiers secours qui lui furent administrés ; à deux heures du matin, des agents du gouverneur de l'île le transportèrent à sa résidence. La conduite de Trémintin, qui n'avait point cherché à éviter la mort en se jetant à la mer, comme le désirait son capitaine, est au-dessus de tout éloge. Il fut pour cette belle conduite décoré de la Légion d'honneur et entra dans la Marine avec le rang de lieutenant de frégate (enseigne de vaisseau). A son passage à Paris, il reçut de la main du ministre de la Marine une épée d'honneur.

Trémintin est mort à l'île de Batz, en 1862, âgé de 84 ans. Le cimetière de l'île renferme son tombeau.

Le 27 novembre 1895, Gabriel-Jean-Marie Milin, âgé de 73 ans, celtisant distingué et continuateur des travaux de Le Gonidec sur la langue bretonne, mourait à l'île de Batz. Né le 3 septembre 1822 au manoir de Kermoruz, en Saint-Pol-de-Léon, Gabriel Milin fit toutes ses études au collège de cette ville. En 1847, il était nommé écrivain de la Marine, au port de Brest où, comme agent comptable, il exerçait les fonctions de garde-magasin des Subsistances, lorsqu'il fut atteint par la limite d'âge, en 1880.

Il se retira à l'île de Batz et devint maire de cette commune. Mais en butte à des contradictions nombreuses, il résigna ses fonctions publiques et se livra exclusivement désormais aux travaux de littérature bretonne qui avaient fait la joie de sa vie. On a de Gabriel Milin : *Marvaillou Grac'h-Coz*, (Contes de la Vieille) ; *Furnez ar Geiz*, (la Sagesse des Malheureux) ; *Sonjit er Vad*, (Songez-y-Bien), *Buez Sant Tenenan*, (Vie de saint Ténénan), en vers ; *Penaos karet Jesus-Krist*, (Traité de l'amour de Jésus-Christ) traduit de

saint Alphonse de Liguory, etc. En collaboration avec le colonel Troude, Gabriel Milin a traduit en prose bretonne l'Imitation de Jésus-Christ ; *Jesus skouer ar Gristenien.*

PLOUÉNAN

PLOUÉNAN. — Ploe-Benoen vers 1330 ; Ploebenan en 1467 ; *Ploe menan* en 1503. *Benoen* semble un nom propre.

Situé sur un plateau élevé, au milieu d'une campagne bien cultivée et fertile, mais d'un aspect monotone, le bourg de Plounéan ne compte que quelques maisons groupées autour d'une très vaste église moderne dont le clocher a été construit en ces dernières années.

Dans le bas-côté droit, ancien tableau de 1754 figurant l'Agonie au Jardin des Oliviers. Une belle croix processionnelle en vermeil est datée 1574. Il existe aussi deux jolis reliquaires d'argent du XVIe siècle, ayant l'un la forme d'une église avec clocheton, l'autre celle d'une tour à arcades et étages.

Au bord de la voie romaine de Saint-Pol-de-Léon au Faou, à une petite distance du bourg, s'élève l'antique chapelle de Notre-Dame de Kerellon restaurée et diminuée vers 1900. Au-dessus du portail ouest un écusson écartelé de Rivoalen, Kergorlay, Plœuc et Lanuzouarn. On y trouve plusieurs statues archaïques, un groupe de la Mise au Tombeau et deux tableaux du Purgatoire et de saint François d'Assise recevant de Dieu la confirmation de sa règle. Un certain nombre de ces statues proviennent de la chapelle ruinée de Locpréden, ancien prieuré de l'abbaye de Saint-Mathieu. Une console est armoriée de *trois tourteaux* blason des Keranguen. Les chênes séculaires, la croix et la fontaine à piscine de granit qui environnent la chapelle composent avec elle un pittoresque tableau. Dans la niche de cette fontaine, on a placé une statue gothique de Vière-Mère.

Plus loin, on trouve le hameau de Pénnanéac'h, bâti à l'emplacement d'un ancien château, la première maison seigneuriale de la paroisse, qui appartint successivement aux Lanuzouarn, Kermavan, Rivoalen, Penmarc'h, Danycan et Duvalaër. Sous la Terreur, le recteur insermenté de Plouénan, l'abbé Le Gall, fut arrêté à Pennaneach et guillotiné à Brest avec Anne Le Saint, pieuse fille et belle-sœur de la fermière qui, pour sauver celle-ci, se déclara héroïquement la seule complice du proscrit.

A l'ouest de Plouénan, on rencontre le manoir délabré du Rest, possession au XVIe siècle de la famille du Louet. La chapelle de Saint-Guénal, tout proche, qui en dépendait, renfermait une belle statue du saint patron, en abbé, et de très curieuses frises sculptées. Ce petit édifice était encore intact en 1899, époque à laquelle, le propriétaire, d'accord avec le recteur de Plouénan, qui désirait supprimer le pardon de la chapelle, fit ôter la toiture et enlever la statue de saint Guénal. Les frises devinrent la proie d'un brocanteur morlaisien.

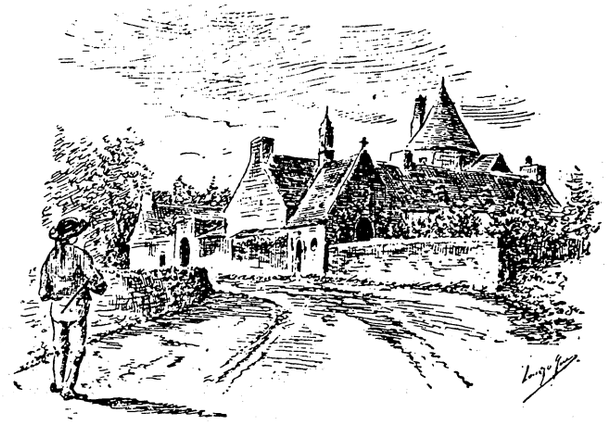
Au carrefour de la route de Mespaul se dresse une belle croix ancienne. L'embase de la croix est formée de deux grotesques, cramponnés l'un à l'autre, en des attitudes tourmentées et portant sur leurs têtes, à l'avers, le groupement ordinaire des personnages : le Christ, la Vierge, saint Jean, les deux larrons ; derrière est une Mise au Tombeau. Sur le piédestal on lit : C : KERANGUEN. Cette croix porte deux écussons, parti au 1 de *trois tourteaux*, qui est Keranguen et au 2 *fascé de six pièces* qui est Keroulas. Le manoir tout voisin de Keranguen subsiste encore partiellement.

Les gentilhommières abondaient jadis en Plouénan, mais il serait trop long de décrire toutes celles qui conservent encore quelques débris de leur ancienne splendeur. On peut cependant citer les manoirs de Kerbic, Meshelou, Kerbalanec et Kerincuff, dans le frais vallon arrosé par le ruisseau qui vient se jeter dans la Penzé, au vieux moulin de Kerlidec. Kerbic a une jolie porte gothique et des fenêtres coupées de meneaux. Derrien Auffray, seigneur du lieu, était bailli de Morlaix en 1427. Meshelou conserve au-dessus de son portail l'écusson *une fasce chargée de trois molettes* de la famille de Kermellec. Plus au sud, Tromanois, dont le dernier seigneur, de Coataudon, était conseiller au Parlement de Bretagne, offre un portail extérieur défendu à droite par une tourelle.

Le château de Lanuzouarn, au bord de la Penzé, a disparu totalement. On n'en voit plus que le colombier et quelques vestiges de murailles. C'était une place forte dont les fortifications furent rasées au temps de la Ligue. De cette terre dépendait le village de Pontéon, situé sur l'ancienne route de Morlaix à Saint-Pol, autour d'un vieux pont, et dont la chapelle dédiée à saint Jean n'existe plus. Au hameau voisin de Coat-ar-Cousquet est un pittoresque petit manoir. Le vaste bois taillis qui s'étend au sud-est de Pontéon jusqu'aux limites de Plouvorn porte encore le nom de Lanuzouarn.

Au nord du bourg, sur les limites de la commune de Saint-Pol-de-Léon, les manoirs de Lesplouénan et du Carpont sont séparés par un vallon et entourés d'arbres de haute futaie. Lesplouénan, construction sans grand caractère, a gardé toutefois une très jolie tour gothique à six pans, un double

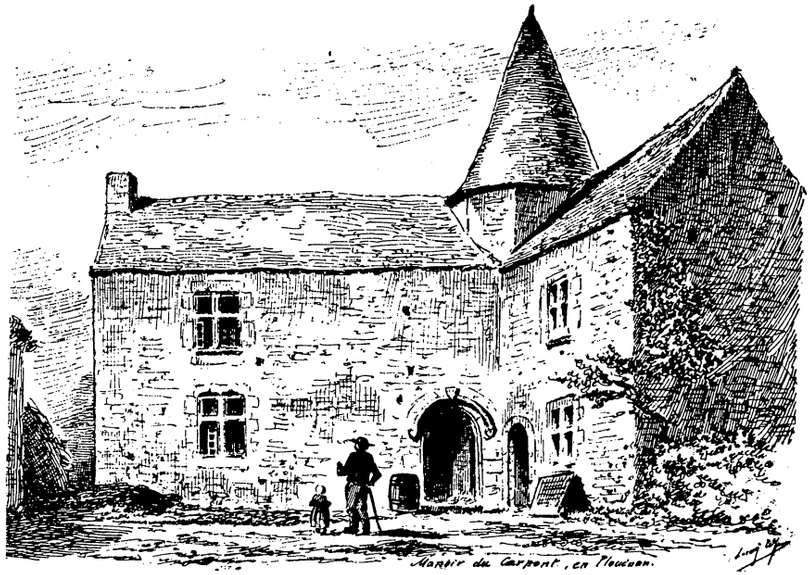
portail et un colombier. Sur la porte de la chapelle est un écusson *d'hermines au sautoir de gueules*, armes des Pontapoul, seigneurs de Lesplouénan aux XVe et XVIe siècles, avant les Le Rouge de Lesplouénan dont une branche cadette, dite de Rusunan, existe encore à Guimiliau et à Sizun.



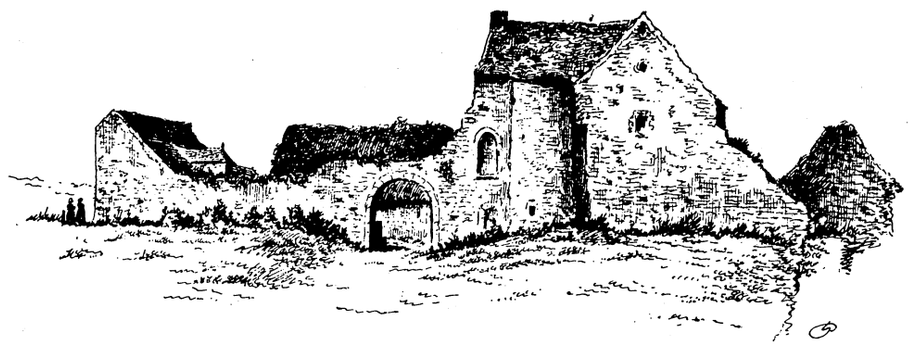
Manoir de Lesplouénan

Le Carpont, moins important, est un édifice du XVIe siècle à portes et fenêtres gothiques, surmonté d'une tourelle ronde. Il a appartenu aux familles Le Vayer et du Louet.

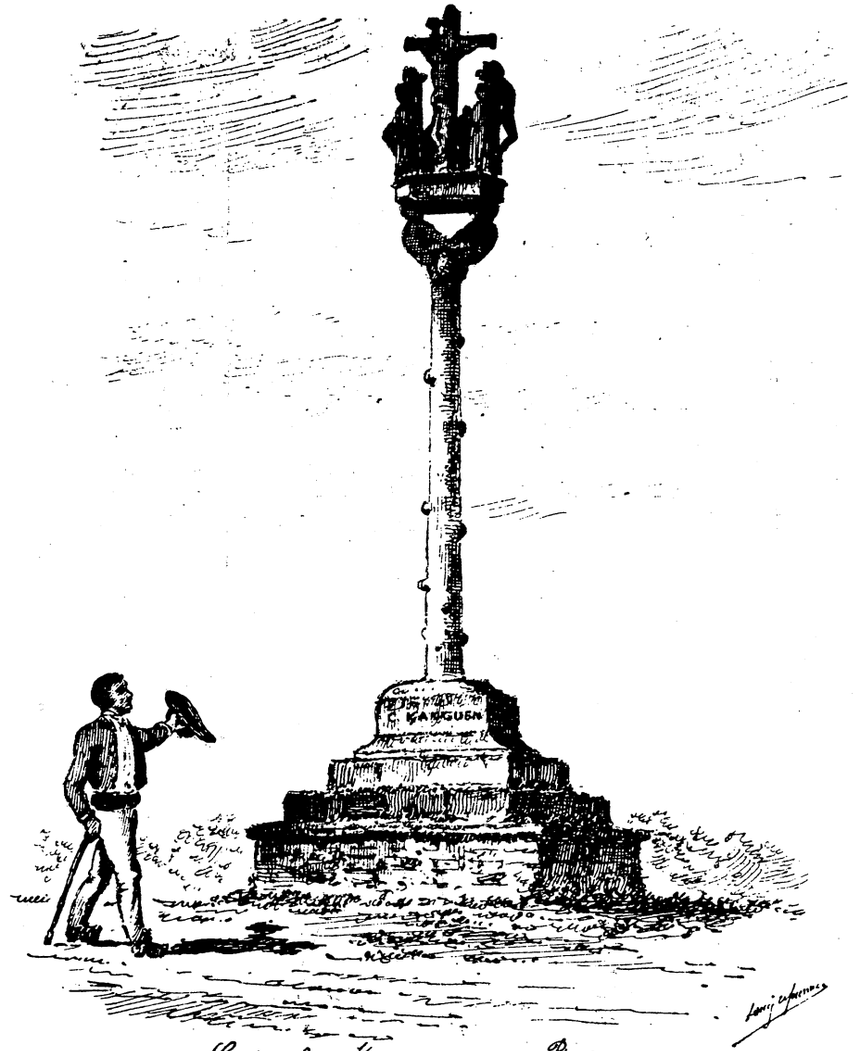
A droite de la grand-route de Saint-Pol à Morlaix s'ouvre la magnifique avenue, longue d'un kilomètre, du château de Kerlaudy, qui se cache, sur le bord de l'estuaire de la Penzé, au milieu de grands bois. Cette belle demeure a été construite vers le milieu du XVIIIe siècle, par Joseph-Michel-René, comte du Dresnay, gouverneur de Saint-Pol et du Minihy, père du marquis du Dresnay, mestre de camp de cavalerie et guidon des chevau-légers de la garde du Roi, en 1777, colonel du régiment d'émigrés qui portait son nom, à la descente de Quiberon. Il mourut à Londres en 1798. Kerlaudy appartient aujourd'hui à la famille Drouillard de la Marre. Entre le château et le passage de la Corde existe un dolmen et un camp retranché rectangulaire jonché de tuiles à rebord. Des mottes féodales se remarquent à Keraffel et auprès de Locpréden, ainsi que les fragments d'un lech à Lanvaden.



Manoir du Carpont, en Plouézoc.



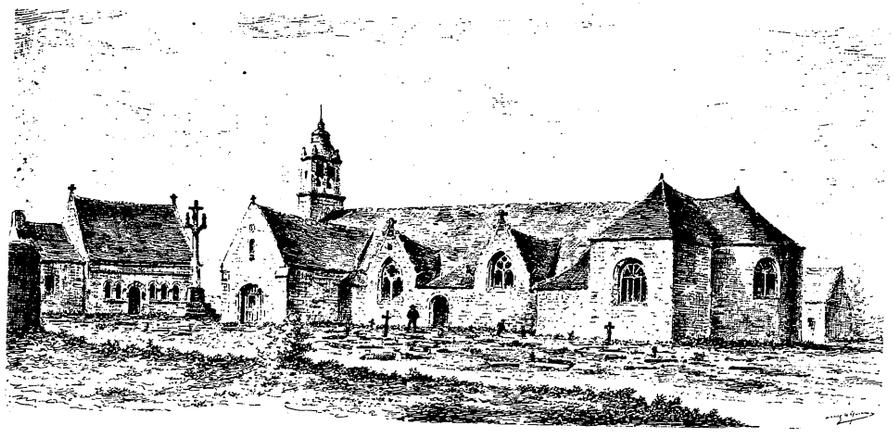
Tromanoir, en Plouénan



Croix de Keranguen, en Plouénan.

MESPAUL

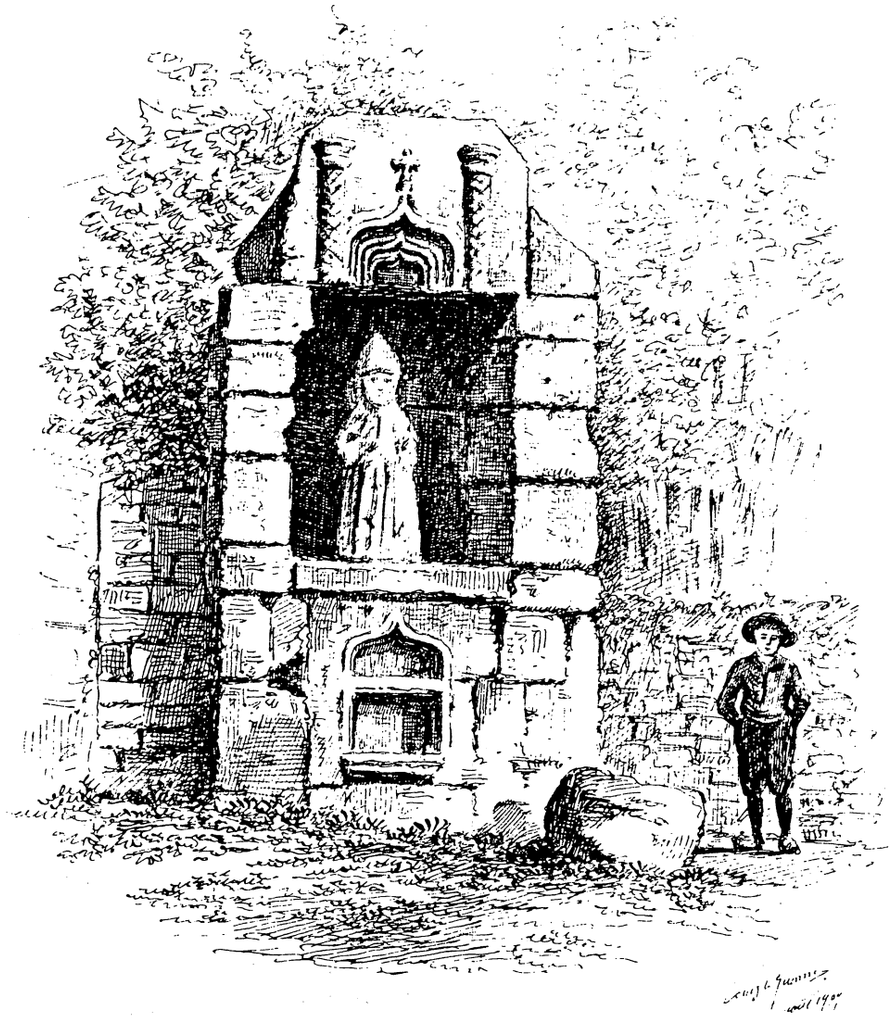
MESPAUL. — (Meas-Pol, le *meas* de (saint) Pol). Le *meas*, dit Jourdan de la Passardière, est une vaste étendue de terre arable, dont les subdivisions ne sont pas limitées par des *fossés*, ce qui distingue le *meas* du *parc* qui, lui, est entouré de clôtures en terre.



Ancienne église et reliquaire de Mespaul

La paroisse de Mespaul, ancienne trêve de Plouvorn, est dédiée à saint Paul Aurélien. L'église a été rebâtie vers 1900. On y conserve une très ancienne bannière du saint patron et deux statues de saint Paul et de saint Eloi au maître-autel. L'ancienne église datait des XVIe et XVIIe siècles. L'abside, terminée en hémicycle, semblait plus récente. Dans le cimetière existaient un reliquaire à baies cintrées de la Renaissance, et une croix calvaire à personnages. Cette église a été vendue à un antiquaire qui la démolit pour construire une villa à Plestin. En 1909, les vieilles statues étaient reléguées dans le reliquaire : il y avait parmi elles une remarquable sainte Catherine foulant aux pieds la tête du tyran Maximin, un saint Suliau, un saint Laurent muni de son gril, etc.

Les bois de Coatudavel et du Cosquérou, anciennes seigneuries déchues, s'étendent jusqu'au bourg de Mespaul. La famille de Coatudavel, issue en ramage de Penhoat, s'est fondue dans Le Ny. Cette maison, qui a produit un évêque de Poitiers, Mgr Mathurin Le Ny de Coatudavel, mort en 1739, s'est éteinte en la personne de Louis-Emmanuel Le Ny de Coatudavel, lieutenant

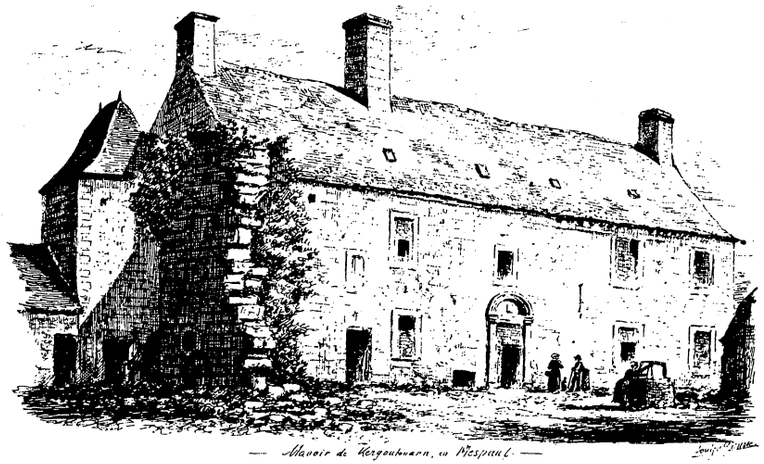


Oratoire du Cosquérou, en Mespaul

de vaisseau, fait prisonnier à Quiberon, en 1795. Le président de la Commission militaire, désirant le sauver à cause de son air de douceur et de jeunesse, lui dit : « Vous n'avez pas dix-huit ans, sans doute ? ». « Je devine votre intention, lui répondit l'accusé, et vous en remercie, mais je ne sauverai pas ma vie par un mensonge. » Il fut fusillé.

Les manoirs de Coatudavel et du Cosquérou sont aujourd'hui en ruines. Près de Coatudavel est la chapelle de Sainte-Anastase, sans intérêt à l'extérieur. Au Cosquérou existent encore cependant quelques vieux bâtiments et un beau colombier. Tout près, le moulin seigneurial forme un délicieux paysage avec sa vieille chaussée et son étang où se reflètent les verdures de la rive.

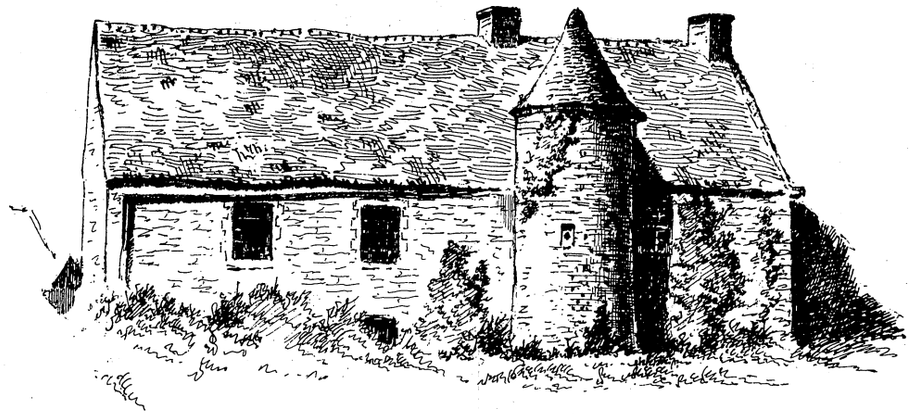
En allant de Mespaul au hameau de Sainte-Catherine, on rencontre à gauche l'entrée de l'avenue du manoir de Kergoulouarn, signalée par une ancienne croix de 1626 à statuettes adossées. L'une d'elles figure un chevalier armé de toutes pièces, la lance à la main. Le manoir est un grand édifice du XVII[e] siècle, flanqué d'un pavillon carré, percé d'un élégant portail Renaissance et de hautes fenêtres, et qui garde encore quelque majesté, malgré son état de dégradation. Devant règne une vaste esplanade bordée d'arbres, avec colombier dans l'un des angles. Les seigneurs de Kergoulouarn servaient aux montres en *hommes d'armes*. La famille du même nom s'est fondue dans Simon, puis Le Rouge, d'où Kergoulouarn a passé aux Alain de la Marre, Bertho de Kerverzio et la Bourdonnaye-Montluc.



— Manoir de Kergoulouarn, en Mespaul. —

Le village de Sainte-Catherine, autre trêve de Plouvorn, actuellement hameau de Mespaul, est situé sur la route de Saint-Pol à Landivisiau, au sommet d'une colline. La chapelle ne remonte pas dans sa forme actuelle, au-delà du XVII[e] siècle et a été restaurée en 1895. On y trouve une belle sainte Catherine gothique et un saint Jean vêtu de la robe en poil de chameau. Près d'elle, jolie croix à personnages, où l'on remarque la Madeleine agenouillée, baisant les pieds du Christ. Sur le socle est une Notre-Dame de Pitié. Sainte-Catherine avait pour fondateurs les seigneurs de Creachquérault, manoir voisin qui a été le berceau d'une très vieille lignée et dont subsiste un bâtiment du XVII[e] siècle flanqué d'une tourelle ronde.

A l'est du bourg, sur le chemin de Plouénan par Lanvaden, gît dans un fossé un monolithe de trois mètres de longueur, qui a dû être surmonté d'une croix.



Creac'hquérault, en Mespaul

PLOUGOULM

PLOUGOULM. — Ploe-Colm vers 1330, *Plebs Columbani* en 1467. Cette très ancienne paroisse est dédiée à saint Colomba, abbé d'Iona en Ecosse, que l'on appelle en breton *Coulm* (en construction, *Goulm*), mot qui signifie colombe dans tous les dialectes bretons.

L'église, refaite en 1833, a été récemment relevée sur un plan meilleur, mais on a réservé de l'ancien édifice le portail latéral, datant de 1701, et la tour bâtie l'année précédente ; elle porte le nom de M. Abrahamet, vicaire général de Léon et recteur de Plougoulm à cette date. Dans une niche au-dessus de l'entrée du portail est placée une statue en kersanton, de Vierge-Mère allaitant l'Enfant Jésus. Le trésor renferme une croix processionnelle en argent de 1640, ornée derrière le Christ d'une statuette de saint Colomba, la crosse à la main et bénissant. Cette croix fut faite par un orfèvre de Saint-Pol-de-Léon, Robert Daniel, et porte sa marque.

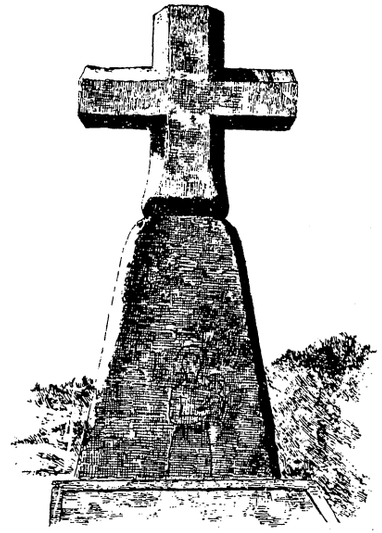
Dans la tour existe une belle cloche portant l'inscription suivante où les mots sont alternativement séparés par des fleurs de lys et des mouchetures d'hermine :

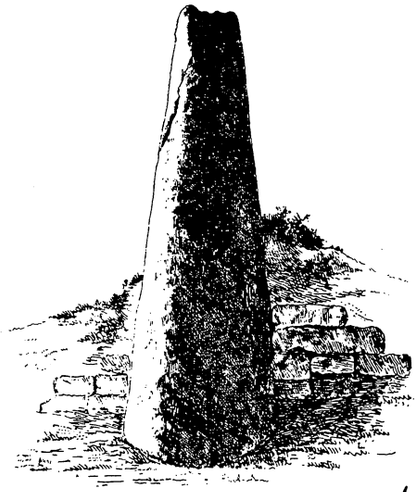
J'AY : ESTE : FAITE : PAR : L'ORDRE : DE : NOBLE : ET : DISCRET : MISSIRE : HERVE : JACQUES : LE : BORGNE DE LA PALUE : RECTEUR : DE : PLOUGOULM : ET : BENITE : PAR : VENERABLE : ET : DISCRET : MISSIRE : HERVE : PRIGENT : RECTEUR : DE : CLEDER : PROMOTEUR : DE : LEON : MESSIRE : JEAN : LE BORGNE : SEIGNEUR : DE LA PALUE : MAJOR : DE LA : NOBLESSE : DE : LEON : ET : DEMOISELLE : ANNE : DE : QUER-MENGUY : DAME : DE : QUERAZAN : M'ONT : NOMMEE : EN : L'AN : 1711 : TH. LE SOUEF : ME : FECIT :

Cette cloche est timbrée des armoiries de Mgr Jean-Louis de la Bourdonnaye, évêque de Léon, des Le Borgne et des Kermenguy.

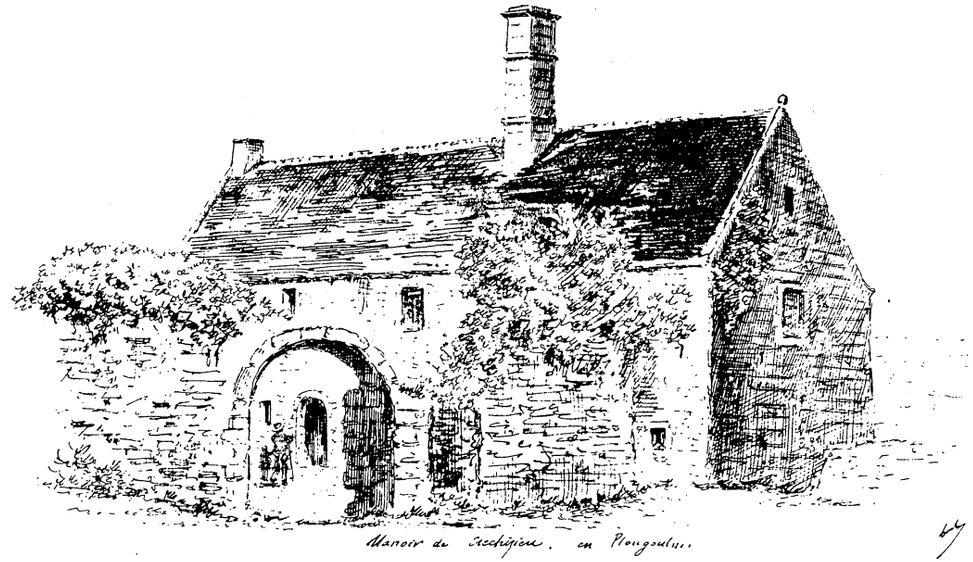
Dans le cimetière, une croix porte la statue de saint Colomban et un groupe de la Mise au Tombeau. On y remarque aussi deux lec'hs, hauts d'environ 2,50 mètres, dont l'un est surmonté d'une croix et un ossuaire bien délaissé qui, lorsque nous l'avons visité, servait de chantier au couvreur chargé de réparer l'église.

Au nord du bourg, en contrebas de la route, se cache la chapelle rebâtie de Notre-Dame de Prat-Coulm, sur le rocher de laquelle, selon la légende, plane sans cesse une colombe : c'est l'âme du jeune duc Arthur de Bretagne qui réclame des prières. Dans l'enclos à l'entrée duquel sont les statues de





— Lecho dans le cimetière de Plougoulm —



Manoir de Lechojou, en Plougoulm.

Notre-Dame et de saint Colomba coule une fontaine sacrée aussi surmontée d'une statue de Notre-Dame. On trempe dans cette fontaine les chemises des enfants malades, pour savoir quelle sera l'issue de la maladie. Si la chemise s'enfonce, l'enfant mourra ; si elle surnage, la guérison est prochaine. Le pardon (Visitation de Notre-Dame, 2 juillet), est jour férié pour toute la paroisse, de même que le *pardoun-Mud* (pardon muet), ainsi nommé parce qu'on doit faire le pèlerinage sans parler. Le pardoun-Mud a lieu le dimanche de la Trinité. La chapelle de Pratcoulm dépendait du manoir voisin du Dourduff autrefois important, mais aujourd'hui rebâti et sans intérêt. Le moulin seul, dans la vallée, a gardé le style du XVIe siècle.

A l'entrée des palues sablonneuses qui forment au nord le littoral de la commune, sont les ruines de l'antique manoir de Kerazret, maison jadis considérable, qui a produit Alain de Kerazret, évêque de Léon, mort en 14.., et Thomas de Kerazret, capitaine de Brest, prévôt de l'hôtel de la duchesse Anne.

De la chapelle de Notre-Dame de Larchantel, qui en dépendait, un pan de mur subsiste seul. Un dolmen renversé se voit aux environs. La chapelle de Sainte-Anne, située à l'est de la commune, a également disparu ; il en subsiste une belle fontaine octogonale et quelques écussons aux armes des Névet, des Pontantoull et des Le Jacobin.

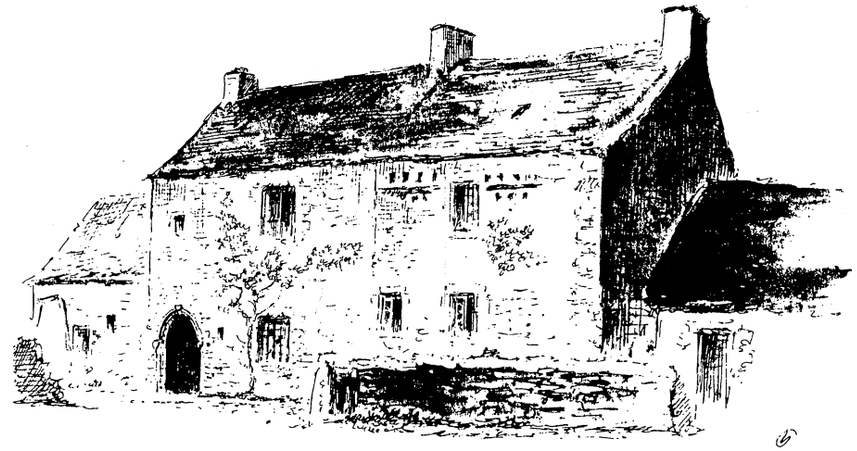
A Croas-Méan, au carrefour de l'ancienne route de Lesneven et d'un vieux chemin menant au bourg, s'élève un menhir surmonté d'une croix pattée et mesurant près de cinq mètres de hauteur. Sur une colline avoisinante, de l'autre côté de la vallée, se dressent les ruines du vieux manoir de Crechizien, reconnaissable à sa longue souche de cheminée. Le portail était défendu par des meurtrières et une galerie à mâchicoulis. Sa chapelle disparue avait pour patron saint Roch. Deux belles statues en granit qui en proviennent, une Vierge-Mère et un saint Jacques le Majeur, sont aujourd'hui déposées au musée de Morlaix où elles sont cataloguées comme datant du XIVe siècle. Crechizien a appartenu à la famille Le Moyne de Trévigny. Anne de Perrien, dame du lieu, fonda en 1629 le couvent des Ursulines de Saint-Pol.

Près de la route de Saint-Pol, dans une garenne bordant le chemin, à côté de l'ancien manoir de Pontplancoat (11), dont l'enceinte crénelée a plus d'une brèche, on aperçoit un peulven renversé, nommé la *Pierre du Diable* auquel se rattache une légende :

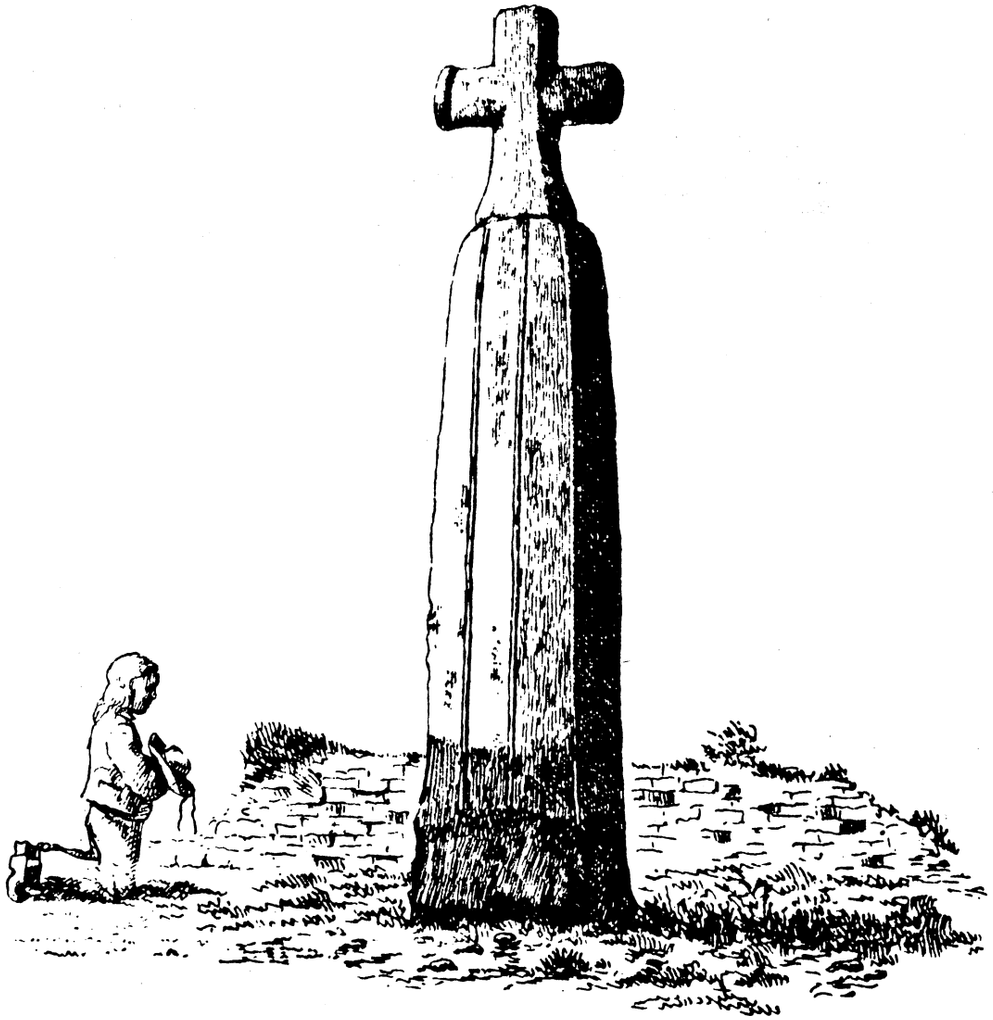
(11) — *cf. Nos vieux manoirs à légendes*, tome I, p. 169.

Lorsqu'on bâtissait la cathédrale de Saint-Pol, « le vieux Guillou » (Satan en Bretagne), qui se trouvait à Cléder, son pays de prédilection, voyait d'un œil jaloux s'élever chaque jour plus majestueux les clochers jumeaux de cette superbe basilique. Dans sa rage, il résolut de les renverser. Arrachant du sol une roche énorme, il la lança à toute volée dans la direction de la nouvelle église. Mais, soit qu'il eût mal calculé son élan, soit qu'une force supérieure vint contre-balancer la sienne, toujours est-il que le diabolique projectile vint s'abattre à l'endroit même où on le voit encore aujourd'hui, manquant ainsi son but de plus de trois kilomètres. La marque des griffes du démon se distingue encore, nettement creusée sur sa surface. Voilà, n'est-ce pas, une preuve irréfragable et palpable de la véracité de ce récit ?

Non loin de là, le vieux manoir de Kerautret, jadis aux Traonélorn, que Fréminville a décrit en détail dans ses *Antiquités du Finistère*, ne conserve de son antique splendeur que son portail surmonté de trois corbelets, et la base d'une belle tour octogonale où l'escalier de pierre tourne encore à ciel ouvert jusqu'au premier étage.



Restes du manoir de Trédern



Menhir de Croas-Méan
en Plougoulm

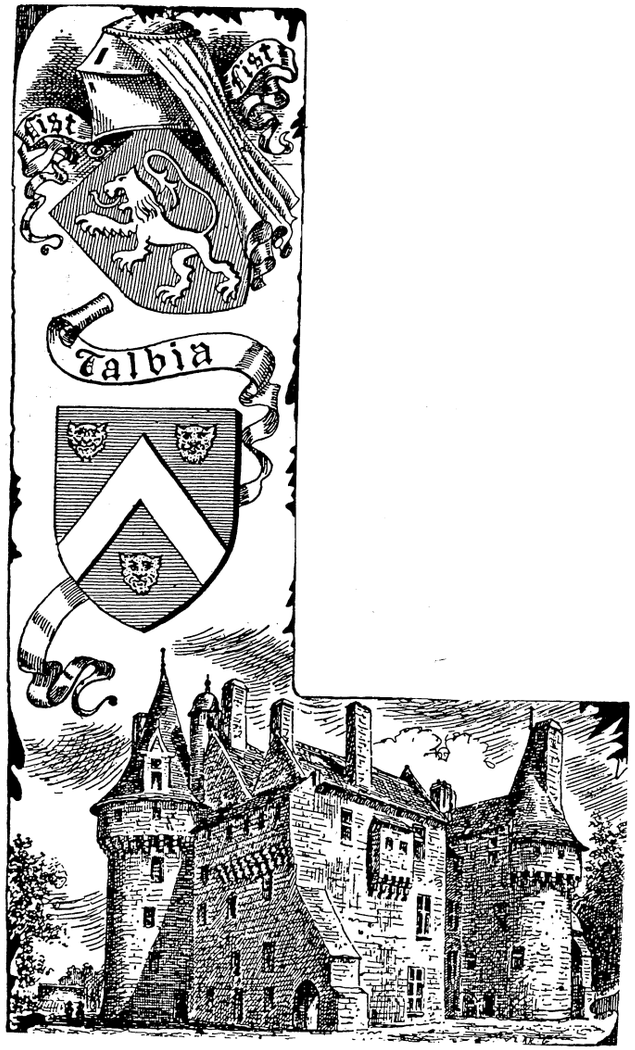
Sous la Révolution ce manoir fut l'une des principales cachettes où se réfugiaient les prêtres insermentés du canton, auxquels le fermier offrait une hospitalité aussi généreuse que pleine de périls. Cependant, malgré toutes les perquisitions, nul ne réussit à découvrir le recoin, dissimulé dans la maçonnerie qui servait de retraite aux prêtres réfractaires.

A l'extrémité sud de la paroisse, sur l'ancienne route de Lesneven, le pont et le hameau de Kerguiduff rappellent le souvenir du combat violent et meurtrier qui eut lieu, le dimanche 24 mars 1793, entre les troupes du général Canclaux et les insurgés du Léon qui furent mis en déroute. Plusieurs femmes prirent part à la lutte, aux côtés de leurs pères ou de leurs maris et quelques-unes y furent blessées. Plus près du bourg, dans la vallée du Guilliec, se cache l'ancien manoir de Ranlouc'h, possédé au XVe siècle par une famille Le Moyne dont les armes : *un croissant accompagné de trois coquilles*, timbrent encore son portail. On croit y retrouver le *Pars Brociana* de la vie de saint Paul où des chasseurs avaient creusé un piège à fauves dans lequel vint se faire prendre un ours déprédateur. L'abbé Guillaume Le Jeune, recteur de Plougoulm à l'époque de la Révolution, déporté en Allemagne en 1793, redevenu recteur concordataire en 1802, mort en 1807, était membre de l'Académie celtique et a laissé un recueil de *Canticou Spirituel* qui ont joui dans le Léon d'une grande réputation.

SIBIRIL

SIBIRIL. — Sibiril vers 1330. *Sibirill* en 1467 ; étymologie incertaine. Loth pense que le préfixe *si* pourrait désigner une saline, et Sibiril serait alors la traduction bretonne de *Salina Beril*, saline située en Guérande d'après un acte de 859 du cartulaire de *Redon*. Les sables plats du littoral ont pu autrefois être utilisés pour la récolte du sel.

L'église actuelle, dédiée à saint Pierre, date de 1767. Le maître-autel est décoré d'un tableau ancien, représentant l'adoration des Rois-Mages. On voit au portail les armoiries du dernier baron de Kérouzéré, Eon du Vieux-Chastel, alliées à celles de sa femme, née Nouël de Lesquernec.



Kérouzéré - Sibiril

La nef abrite le tombeau monumental de Jean de Kérouzéré, écuyer, chambellan et premier échanson du duc Jean V, mort en 1460. Sa statue tumulaire, couchée sur le tombeau et remarquablement exécutée, le représente en chevalier armé de toutes pièces, à l'exception de la tête et des mains qui sont nues. Les mains sont joints, la tête repose sur un coussin que soutiennent deux anges, les pieds s'appuient sur un lion rongeant un os. Au côté gauche le chevalier porte une longue épée nue ; entre ses jambes est une autre épée plus courte ; enfin au côté droit est sa *dague* ou *miséricorde*. Sur le ceinturon on lit en lettres gothiques les mots : *List, List* (laissez, laissez), devise bretonne de la maison de Kérouzéré. Les armes de cette famille : *de pourpre au lion d'argent*, surmontées d'un casque timbré d'un col de cygne, sont plusieurs fois reproduites dans le soubassement du monument.

Le cimetière renferme un modeste ossuaire où on lit l'inscription :
R : BRETON : 1743

A un kilomètre au nord du bourg, en descendant vers la mer, l'imposante forteresse féodale de Kérouzéré, élève fièrement vers le ciel ses trois tours à mâchicoulis, terminées en toitures à poivrières.

A deux de ces tours sont accolées des guérites dont l'une a servi de beffroi, car on y trouve une cloche portant la date de 1557. Dans l'épaisseur des murailles, larges de quatre mètres, est pratiquée une chapelle avec fenêtre gothique formant avancée sur corbelets. Une galerie à mâchicoulis supporte un chemin de ronde qui contourne à la naissance des combles les trois faces ouest, nord et est du château. Cette construction est l'œuvre de Jean de Kérouzéré, dont nous avons vu le tombeau à Sibiril : il la termina en 1458. Ses deux frères Eon et Alain furent le premier président universel de Bretagne (c'est-à-dire chef de la magistrature) et le second évêque de Léon.

Le château de Kérouzéré était lors des guerres de la Ligue, en 1590, possédé par Pierre de Boiséon, seigneur de Coëtnizan. Resté fidèle à la cause royaliste au milieu d'un pays entièrement ligueur, Boiséon se hâta de fortifier son château et d'y mettre garnison, sous le commandement du capitaine de Kerandraon. Ce dernier ayant pillé plusieurs manoirs d'alentour, les seigneurs de Kergariou, de Tymeur et de Kergournadech vinrent en mai 1590 bloquer la place qui capitula le 5 juillet sous la menace d'un assaut. Mais Boiséon réussit, on ne sait comment, à rentrer en possession de Kérouzéré, et il y fut assiégé lui-même, en octobre et novembre 1590, par Jean de Goulaine, sire du Faouet, lieutenant-général de Mercœur en Léon, à la tête de la noblesse des environs et de bandes de paysans qu'attiraient l'espoir du pillage.

A court de vivres, Boiséon capitula le 9 novembre, mais les paysans furieux refusèrent d'accepter l'accord intervenu entre leurs chefs et les assiégés. Ils se soulevèrent, massacrèrent Kerandraon, faillirent en faire autant à ses compagnons d'armes, saccagèrent le château. Le duc de Mercœur garde Boiséon captif pendant deux ans, et fit détruire toutes les fortifications extérieures de Kérouzéré. La paix revenue, Boiséon obtint 45 000 écus de dédommagement, et les employa à restaurer la vieille forteresse telle qu'on la voit aujourd'hui, malheureusement privée de ses douves, de son étang, des grandes futaies qui l'enveloppaient de tant d'ombrage et de poésie.



— Ruines de la commanderie de Malte de Saint-Jacques de Pontpren, en Sibiril —

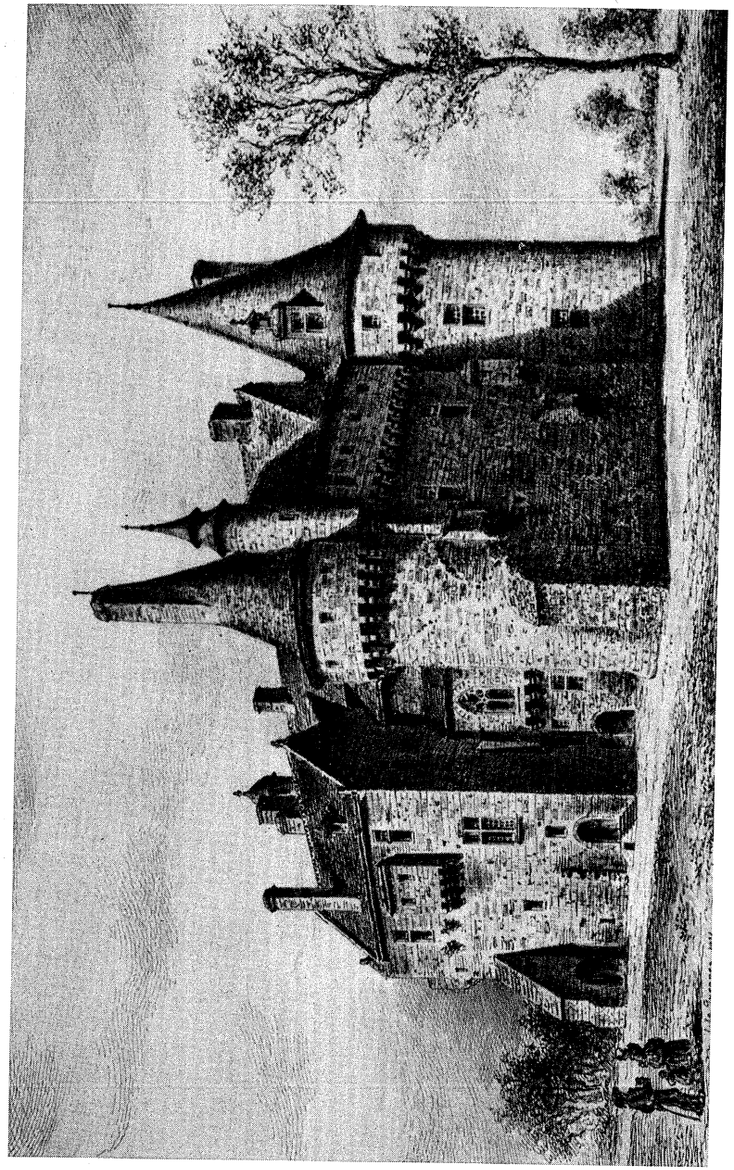
Kérouzéré était une haute justice s'exerçant à Plouescat avec celle de Trogoff (en Cléder) à laquelle elle était unie. L'une et l'autre relevaient du fief de Maillé-Seisploué, à la charge d'une épée dorée en cas de mutation de propriétaire.

Entre Kérouzéré et la mer existent, au lieu de Coatantour, les vestiges d'une motte féodale où l'on croit reconnaître le Castel Mériadec dont parle Le Baud. En se rapprochant à l'est de l'estuaire du Guilliec, on rencontre le joli manoir gothique de Kerlan, édifice du XVIe siècle bâti par la famille de Quélen. Dans sa grande salle fut signée la seconde capitulation de Kérouzéré. La chapelle et le moulin de Kerlan sont aussi à remarquer. En remontant l'estuaire, on atteint la route de Plouescat au village de Saint-Jacques Pontpren, qui passe, à tort semble-t-il, pour une ancienne aumônerie de l'Ordre de Malte. La chapelle a disparu ainsi qu'un beau puits couvert en dôme, mais un vieux manoir à pavillon carré garde encore son caractère pittoresque.

Sibiril a pour port le village de Mogueriec entouré de substruction gallo-romaines. Du tertre de l'ancien corps de garde, on jouit d'une agréable vue sur la mer, l'embouchure des rivières de Kerellec et de Saint-Jacques, les grèves de Santec et de l'île de Siec, la pointe de l'île de Batz.

Vers la terre, le regard découvre la silhouette féodale de Kérouzéré et l'*Arvor* des communes de Sibiril, Cléder et Plouescat.

Du château de Trohéon, il n'existe plus que le colombier. Penfeunteniou a également disparu. C'était le berceau d'une antique race qui a produit le général des Cordeliers Christophe de Cheffontaines. Près de Kerasmont, il y a un mégalithe surmonté des débris d'une croix.



Château de Kérouzéré, en Sibiril

CANTON DE TAULÉ

CINQ COMMUNES : TAULÉ, HENVIC, LOCQUÉNOLÉ, CARANTEC, GUICLAN

TAULÉ

TAULÉ. — Guictaulé en 1398. La canton de Taulé, abstraction faite de la commune de Guiclan, apparaît sur la carte comme une presqu'île franchement séparée des cantons voisins : à l'ouest, par l'estuaire de la Penzé ; au nord, par la Manche, au-delà de l'île de Callot ; à l'est, par la rade et la rivière de Morlaix. La largeur de la presqu'île taulésienne au sud, entre les ruisseaux de Coatoulsac'h et du Donant, est à peine à vol d'oiseau de trois kilomètres.

Le gros bourg de Taulé, d'aspect assez maussade, occupe le point culminant de ce vaste plateau, non loin de la route de Morlaix à Saint-Pol-de-Léon. La commune, vaste et peuplée, était l'une des plus considérables du Haut-Léon lorsqu'elle possédait ses deux trêves de Henvic et de Carantec, qui forment aujourd'hui des communes distinctes.

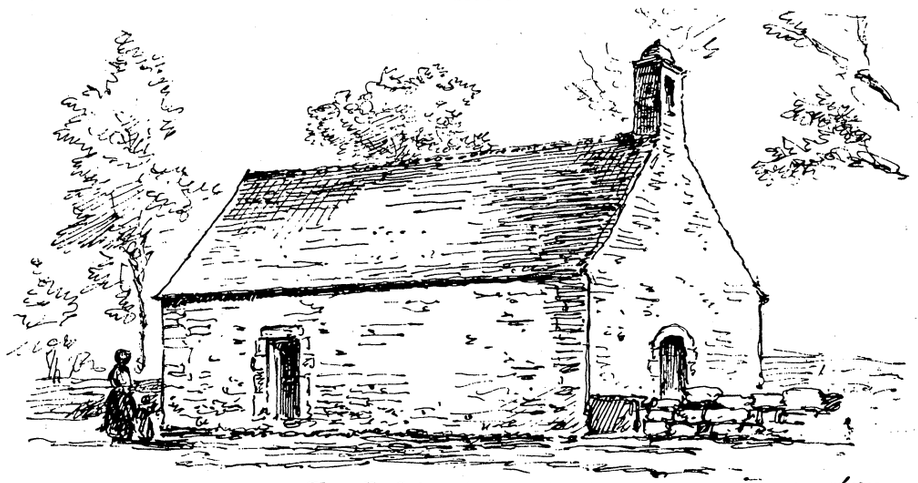
L'église, de construction récente est un bel édifice de style gothique à chapiteaux fleuris, surmonté d'un élégant clocher en pierres blanches qui s'aperçoit de fort loin, dominant la tour de l'ancienne église. De cette dernière, reconstruite en 1824, on a enlevé la toiture, mais ses murailles et ses arcades se dressent toujours dans le cimetière, au pied du vieux clocher XVIe siècle, court et trapu, qu'on a eu la bonne idée de conserver. Les deux ossuaires aménagés à sa base, ses triples contreforts, sa balustrade à compartiments flamboyants, la vieille porte ornée d'une statue de saint Pierre et abritant une dalle armoriée des armes des Boutouiller de Keromnès, méritent qu'on s'y intéresse en passant. La croix voisine avec Christ et Vierge en kersanton, provient du hameau de Kerlidec.

Dans la sacristie, on conserve un étendard de damas cramoisi, en forme d'oriflamme ou de gonfanon, offert en 1749 à l'église de Taulé par Messire Charles-Thomas-Marie de Morant, comte de Penzé, mestre de camp du régiment des Dragons de la reine. Sur un semis de fleurs de lis se détachent

deux écussons timbrés d'une couronne royale. Le premier écusson porte les armes de France ; le second, un écartelé de celles de Pologne et de Lithuanie, avec les armes des Leczinski : *d'argent à une tête de buffle de sable, le mufle bouclé d'or,* brochant sur le tout. Ce blason est celui de Marie Leczinska, femme de Louis XV.

Tout près du bourg, sur la route de Locquénolé, se trouve la petite chapelle de Saint-Herbot, qui peut remonter au XVIe siècle. Un autre oratoire encore plus modeste, dédié à sainte Anne, se trouve plus à l'ouest, près du hameau de Trevengant, au carrefour de deux vieux chemins. On y voit un groupe triple associant l'Enfant Jésus, sa mère et sa grand-mère.

Le ruisseau qui, naissant sous Taulé, coule au nord pendant un kilomètre et s'infléchit brusquement vers l'ouest pour venir se jeter dans la Pensez au-dessous des bois de Keraffel, arrose une riante petite vallée où tournent encore de vieux moulins seigneuriaux. Le premier était une dépendance du manoir de Guernisac, berceau de l'antique famille du même nom, branche cadette de la célèbre maison du Penhoat, dont elle portait les armes : *d'or à la fasce de gueules, chargée de trois molettes d'argent*, comme marque de juveignerie, avec la devise : *Ped bepred* (Prie sans cesse). La maison de Guernisac s'est éteinte de nos jours en la personne du comte Ange de Guernisac, dont il a été parlé à propos du musée de Morlaix. Il y a quelques années encore, on voyait quelques restes du vieux manoir : pavillon voûté et fenêtres à meneaux du XVe siècle.



Chapelle Sainte-Anne en Taulé

Plus bas, c'est l'humble manoir à porte gothique de Kergus, modeste gentilhommière et berceau d'une famille fondue au XVIIIe siècle dans Roquefeuil ; c'est le vieux manoir de Keraffel, possédé en 1636 par Alain de Kerléan, sieur du Tymen, capitaine de la paroisse de Taulé, construction sans style à l'aspect vétuste perdu au milieu des hautes futaies ; c'est enfin le moulin de Quistillic qui se cache au fond d'une anse, près du village de Pensez, agglomération plus importante que le bourg lui-même.

Le port de Pensez est situé immédiatement en aval du pont sur lequel la route nationale de Morlaix à Saint-Pol-de-Léon franchit le fond de l'estuaire qui, sous le nom de *rivière de Pensez*, s'enfonce de près de deux lieues à l'intérieur des terres. On croit que cette rivière s'appelait autrefois comme celle de Goulven, *Seaz*, (la Flèche) et que Pen-Sez signifiait alors l'extrémité, l'embouchure du *Seaz*. Le port, fréquenté par des navires qui ne jaugent guère plus de quarante tonneaux, se compose d'un quai de soixante-quatorze mètres de longueur, sur la rive gauche ; sur la rive droite, d'un terre-plein pour recevoir les engrais marins, principal commerce du port, le bois de chauffage et le blé qui alimente une importante minoterie. Son vieux pont vers lequel dévale la route de Morlaix, sa haute minoterie enveloppée de verdure et reflétée dans les eaux d'un étang, ses vieilles petites maisons aux vitres verdâtres et aux linteaux moulurés, ses lourdes barques déchargeant le sable ou le goëmon fertilisants, impriment au village un joli cachet pittoresque. La chapelle de Notre-Dame en occupe le centre. « Sa structure, écrivait au XVIIe siècle le père Cyrille Le Pennec, fait remarquer son antiquité ; c'est un ouvrage et un monument de la piété singulière des seigneurs vicomtes de Léon ». Elle dépendait en 1185 de l'abbaye de Saint-Melaine de Rennes. L'édifice actuel, reconstruit en 1789, est une construction rectangulaire sans style, dans lequel on trouve un retable à tourelles encadrant un vieux tableau de l'Assomption, et la statue gothique assise de Notre-Dame de Penzé, ainsi qu'une console armoriée de la fasce des sires de Penhoat. Penzé est une ancienne seigneurie des Léon et des Rohan. Le château a totalement disparu mais son importante juridiction, qui s'étendait jusqu'à Morlaix, dans le faubourg de la Villeneuve, et qui jouissait du droit de port et hâvre sur toute l'étendue de ses côtes maritimes, s'est exercée jusqu'à 1789. Il s'y tient d'importantes foires, dont la « Foire des mariages » était jadis la plus renommée, à cause des fiançailles qui s'y ébauchaient pêle-mêle avec les transactions commerciales.

Au fond de la vallée du Donant, au carrefour des deux voies romaines de Morlaix à Plouguerneau et à Saint-Pol-de-Léon, se voyait, il y a trente ans, la chapelle de la Madeleine, très ancienne, puisqu'on la trouve men-

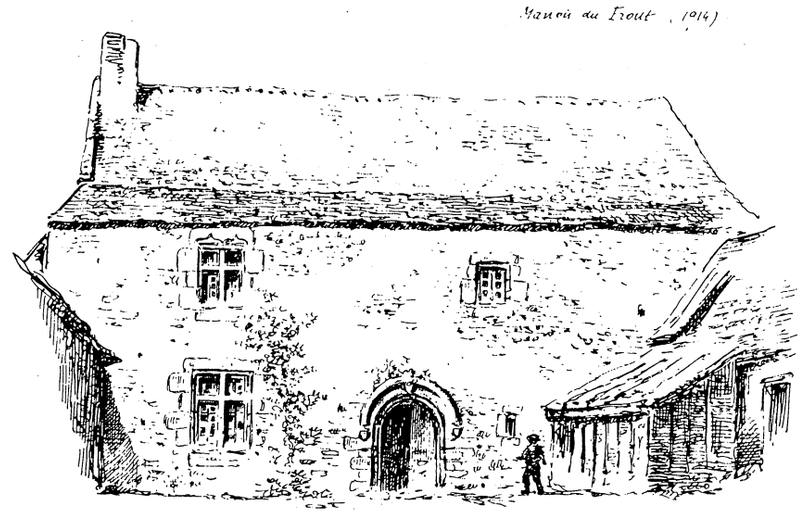
tionnée dans une charte de 1128. L'emplacement en est encore signalé par un if séculaire et la fontaine d'eau ferrugineuse, où l'on menait les enfants faibles et débiles pour leur apprendre à marcher. On jetait d'abord dans la fontaine une poignée de clous, sans les compter, on faisait boire un peu d'eau au petit malade, puis on allait prier.

Le Donant (*Doun-Ant*, vallon profond) qui, sur une grande partie de son parcours, sert de limite aux communes de Taulé et de Saint-Martin-des-Champs, se jette dans la rivière de Morlaix au pont de Lannuguy. Son profond estuaire vaseux est dominé sur la rive gauche par une colline escarpée, au sommet de laquelle on retrouve sous les broussailles quelques vestiges de la forteresse de *Castel-an-Trébez* (le Château du Trépied), construite par les vicomtes de Léon pour protéger l'entrée de la rivière de Morlaix. Ce château, déjà assiégé et démoli en 1170 par le roi Henri II d'Angleterre, puis reconstruit, fut ruiné définitivement en 1374 par le duc Jean IV et ses auxiliaires anglais. Il occupait une position formidable sur cette crête dont les parois rocheuses sont taillées presqu'à pic au nord et à l'est.

Un peu plus au nord, au haut d'un coteau boisé qui dévale jusqu'au bord de la rivière, est assis le château moderne de Lannigou. La terre de Lannigou appartenait au XVIe siècle, aux Guicaznou, en 1608 à Guy Balavesne, maire de Morlaix, et en 1750, à Sébastien-René Drillet, seigneur de Lannigou, bailli de Morlaix. Des Drillet, Lannigou a passé par alliance à la famille Cazin d'Honincthun. D'une tour élancée qui surmonte les bâtiments du château, on découvre une trentaine de clochers, et l'on verrait, dit-on, par un temps clair, la rade de Brest ! Le vieux manoir conservé est accôté d'un pavillon surmonté d'une originale lanterne à huit pans revêtue d'ardoises. Dans la propriété existe un autre vieux manoir Kercadoret, dont la chapelle, jadis dédiée à saint Laurent, est ruinée et couverte en chaume.

A deux kilomètres au nord-ouest de Lannigou, le manoir de Kerangomar, précédé d'une belle avenue de hêtres et enfoui au milieu d'épaisses futaies, est un édifice du XVIIe siècle, flanqué de deux pavillons. On voit, à l'intérieur, une cheminée de la Renaissance surmontée de l'écusson, *fascé de six pièces d'argent et de sable* de François de Kergroadez, seigneur dudit lieu et de Kerangomar, entouré du collier de Saint-Michel, qui lui fut conféré en 1598. Ce François de Kergroadez, constructeur du château de ce nom en Brélès, résidait habituellement à Kerangomar, où il mourut en 1617.

Le ruisseau qui descend du bourg de Taulé, en arrosant au passage la propriété de Kerangomar, va se perdre dans la mer, au fond de l'anse du



Manoir du Frout



Fransic en Carantec, après avoir passé sous un pont, situé à la limite des trois communes de Taulé, Henvic et Carantec. L'ancien manoir du Frout, situé au sud de ce pont, offre une porte gothique et quelques meurtrières.

Les manoirs ou villas de Rozarcour, Kérozal, Saint-Yves, Coatilès, sont admirablement posés au-dessus de la rade de Morlaix, près de l'ancienne route de Carantec, rectifiée depuis quelques années et remplacée par une charmante corniche en bordure de mer. La vue est surtout magnifique des abords du phare de la Lande, d'où l'on découvre Saint-Pol-de-Léon, la pointe de Penalan et l'entrée de la rade toute semée d'îlots, de phares, de balises, de tourelles, de voiles blanches et rouges. Coatilès seul est ancien. Un portail ruiné, ouvert sur la grève, près de la palue et du hameau de Saint-Julien, donne accès dans une avenue herbeuse ombragée de vieux hêtres, qui monte au manoir, précédé d'une lourde porte cintrée avec bossages et sculptures, datée de 1673, et d'une vaste cour. L'édifice, du XVIIe siècle, a été restauré. Derrière se voient le colombier et la chaussée du moulin seigneurial disparu. La famille de Coatilès portait : *d'argent à trois bandes de gueules*. Son berceau a passé aux familles de Kernavan, de Kergroadez, Musnier de Quatremarres, Le Gac de Lansalut et Mazurié de Pennanech. Citons encore, parmi les anciennes terres nobles de la paroisse : le Vieux-Chastel, possédé en 1434 par Jehan du Faou, époux de Constance Penhoadic, où un manoir moderne s'est assis sur les derniers vestiges d'un primitif castel, et Châteaumen, construit par Jean de Pensornou, seigneur du lieu, sénéchal de Penzé en 1625.

Le breton de Taulé passe pour être le meilleur de Bretagne. Le père Grégoire de Rostrenen cite à ce propos un proverbe rapporté plus loin, à l'article Henvic, et il ajoute : « le lecteur, s'il est habile dans la langue bretonne, en jugera. Ce qu'il y a de sûr, c'est que le breton de Taulé est le plus court et le plus léger de tout le Léon. Il exprime avec plus de douceur et de mollesse les sentiments du cœur ». M. J. de Penguern, qui fut juge de paix à Taulé vers 1851, y a recueilli, de la bouche de vieilles paysannes, mendiantes ou fileuses, d'intéressantes chansons bretonnes que le professeur Le Roux a publiées dans *les Annales de Bretagne* en 1897 et années suivantes.

HENVIC

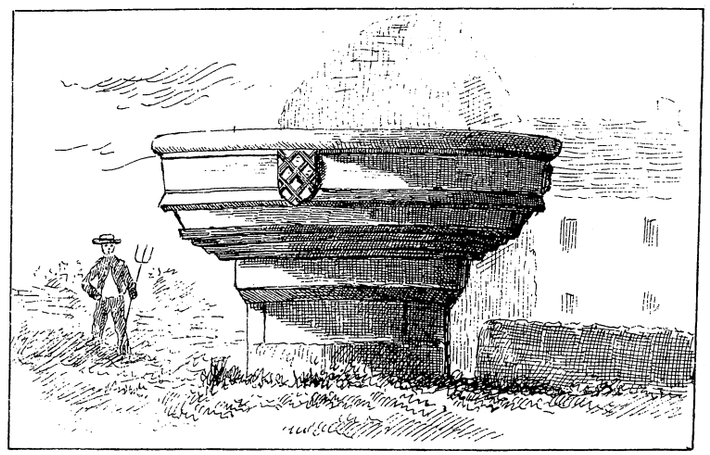
HENVIC. — Hen-Guic en 1445 ; (le vieux bourg). C'est une ancienne trêve de Taulé, érigée en commune après la Révolution. René Largillière croit que là était le bourg primitif de la grande paroisse de Taulé, dont, avant le XVe siècle et pour des raisons inconnues, le chef-lieu fut reculé dans les terres.

L'église paroissiale, due aux plans de Serrurrier, architecte à Morlaix, a été élevée à l'entrée du bourg, voici une vingtaine d'années. De l'ancienne église, presqu'entièrement du XVIIe siècle, avec quelques parties antérieures, on n'a conservé que le clocher et la partie adjacente de l'édifice qui, peuplée de quelques vieilles statues de saints, sert actuellement de chapelle de catéchisme. Ce vieux clocher, d'un aspect savoureusement pittoresque, a fait la joie de bien des artistes. Sa conservation est due en partie à ce qu'il sert d'*amer* pour les navires entrant dans la baie de Saint-Pol-de-Léon.

La paroisse de Henvic honore d'une façon toute particulière, et depuis un temps immémorial, ses patrons saint Maudez et sa sœur sainte Juvette. Ces deux enfants du roi d'Hybernie Erelée et de Gentuse, son épouse, vivaient au VIe siècle. Les statues de saint Maudez, en abbé et de sainte Juvette, en religieuse, qui se voyaient dans l'ancienne église, ont été remplacées dans la nouvelle, ainsi que les curieux panneaux sculptés qui représentaient les principales scènes de la vie de ces saints personnages avec de curieuses légendes explicatives. Cet autel a été restauré habilement, en 1923, par Surel, peintre-décorateur à Morlaix. Sainte Juvette est invoquée à Henvic pour les tumeurs aux genoux.

Auprès du vieux clocher, une sorte de petit autel, érigé en plein air, est orné d'un bas-relief gothique en kersanton, d'ailleurs assez mutilé de la « Mise au Tombeau ». La pierre de cet autel est une pierre tombale d'ardoisine noire chargée d'un écusson armoirié de *trois quintefeuilles, une étoile en abyme*, blason des seigneurs du Quistillic du nom de Crémeur. Plusieurs statuettes en pierre, entre autres un saint Jean Baptiste en tuffeau, gisent çà et là, brisées, entre les tombes.

La maison seigneuriale de la trêve était le château de Lezireur, à l'ouest du bourg. Pris et incendié par les Anglais, lors de leur descente à Morlaix en 1522, incendié de nouveau par les ligueurs, qui y tenaient garnison en 1594, ce manoir n'offre plus que des ruines au bord d'un petit étang. L'ancienne forme du nom est Lezillur. Une vue représentant « le moulin et l'étang de Lysireur (*sic*), est donnée comme type de paysage breton dans la *géographie de la France* de Schrader et Gallouédec, p. 166 de la 12e édition. Hachette.



Fontaine du manoir de Lézireur



Ancienne église d'Henvic

1921. Dans la vieille cour pavée, existe une belle vasque circulaire en granit, montée sur un piédestal et ornée de deux écussons aux armes *d'argent fretté d'azur*, de la famille de Guicaznou, qui possédait Lezireur au XVIe siècle, avant les Gourio et les du Lys.

Dans la partie ouest de la commune, baignée par l'estuaire de la Penzé, se déroulent d'agrestes sites aux environs du *« Passage de la corde »* qui fait communiquer la presqu'île de Taulé avec le pays du *« Clocher à jour »*. Ce passage et celui de Saint-Julien, sur la rivière de Morlaix, sont ceux dont il est question dans un proverbe recueilli par le P. Grégoire de Rostrenen :

Er barrez a Daule entre an daou dreiz
Ez ma ar brava brezonnec 'zo en Breiz (1)

Aux dépendances de Lengoz existent un dolmen et un menhir, près desquels on a découvert une cachette de fondeur contenant diverses armes de bronze. En remontant la Penzé on rencontre la petite chapelle Sainte-Marguerite, restaurée en 1878. Elle a conservé ses fenêtres en quatrefeuilles et à trilobes, et ses statues d'une Vierge-Mère et d'une sainte Marguerite, agenouillée sur un effroyable dragon.

Plus en amont, à une petite distance du beau viaduc à tablier métallique, haut de 45 mètres, sur lequel le chemin de fer de Morlaix à Roscoff traverse la Penzé, le vieux manoir de Trogriffon se tapit au bord d'un étang de marée qui baigne ses murailles, envahies par le lierre. Le portail de la cour est flanqué d'une tourelle. Le style de cet édifice indique le XVIIIe siècle. De Coatanlem de Rostiviec, dernier seigneur du lieu, avait, raconte-t-on, accepté de rester claquemuré dans son manoir pendant toute la période révolutionnaire, à condition de n'y être pas inquité par les patriotes de la commune. Il consacra les loisirs de cette claustration forcée à rédiger un monumental dictionnaire breton-français en sept volumes manuscrits encore conservés aujourd'hui dans la bibliothèque de Trogriffon.

C'est, croit-on, dans la paroisse de Henvic que naquit, à la fin du XVIe siècle, au manoir de Feunteunspeur, Roland de Poulpiquet, recteur de Sizun en 1620, vicaire général et chanoine de Léon, théologien et jurisconsulte habile. Il a composé divers ouvrages restés manuscrits et qui semblent aujourd'hui perdus, parmi lesquels *la vie de Saint-Suliau*, des *Annales Léonaises* ou mémoires sur l'évêché de Léon et *la vie de Saint-Ténénan*.

(1) — Dans la paroisse de Taulé, entre les deux passages,
Est le meilleur breton qui se parle en Bretagne.

Les vieux manoirs de Quistillic, de Coatblouchou et de Kerilly ont gardé une certaine apparence d'autrefois, ainsi que le lieu du Launay, aux fenêtres coupées de meneaux. Du manoir de Kerdanet, démoli vers 1884, il ne subsiste plus, au-dessus de la porte, qu'un écusson aux armoiries écartelées des familles de Penchoadic, de Mescam, Gourio et Marec'h.

LOCQUÉNOLÉ

LOCQUÉNOLÉ. — Locus-Guennolay vers 1330 ; *Loc-Guénolé* (Ermitage de saint Guénolé). Ancienne enclave de l'évêché de Dol, en Léon, la petite paroisse de Locquénolé formait jadis un prieuré dépendant de l'abbaye de Lanmeur. D'après la légende, saint Guénolé, fuyant la côte inhospitalière du Tréguier pour se réfugier dans le Léon, ne trouvant pas de barque, avisa une auge de pierre et s'en servit comme d'esquif pour traverser la rade morlaisienne et atterrir au lieu qui a gardé son nom. Une charte du cartulaire de Landévennec rapporte que le saint y fit jaillir une source, en consacra l'eau au Seigneur, et qu'un petit monastère s'éleva près de cette fontaine sainte qui coule toujours sous une voûte au bas du cimetière. Le bourg entouré de verdure est très joliment situé dans un pli de terrain, à trois cents mètres de la mer, qui découpe à ses pieds l'anse ombragée de Keromnès.

« L'église de Locquénolé, écrit le chanoine Abgrall (2), est un édifice très ancien, et s'il n'était pas convenu de dire que nous n'avons pas de constructions antérieures à l'an mil et que les Normands ont tout détruit lors de leurs invasions, je serais porté à attribuer cette église à l'époque carlovingienne, au IXe ou au Xe siècle. Du reste pour moi ce n'est pas un article de foi que les Normands aient tout détruit ; ils ont pu brûler, piller et saccager, mais bien des maçonneries restèrent debout après leur passage ; et la crypte de Lanmeur, avec quelques piliers et arcades de l'église, sont là pour attester mon dire, sans compter la grande et belle église de Saint-Philibert de

(2) — *Vie des saints de la Bretagne Armorique* d'Albert Le Grand. (Edition de Quimper, p. 77)

Grandlieu dans le pays nantais, bâtie entre 810 et 819, et qui se trouve encore intacte de nos jours.

« Or, les piles et les arcades de la nef de Locquénolé ont un peu de rapport avec celles de Saint-Philibert et surtout celles de Lanmeur ; j'aurais donc une tendance à leur attribuer la même date et je ne serais pas éloigné de reporter à la même époque les ruines de la vieille église ensablée de Saint-Pol, à l'île de Batz, malgré le long séjour des Normands dans cette île dont ils avaient fait leur quartier général.

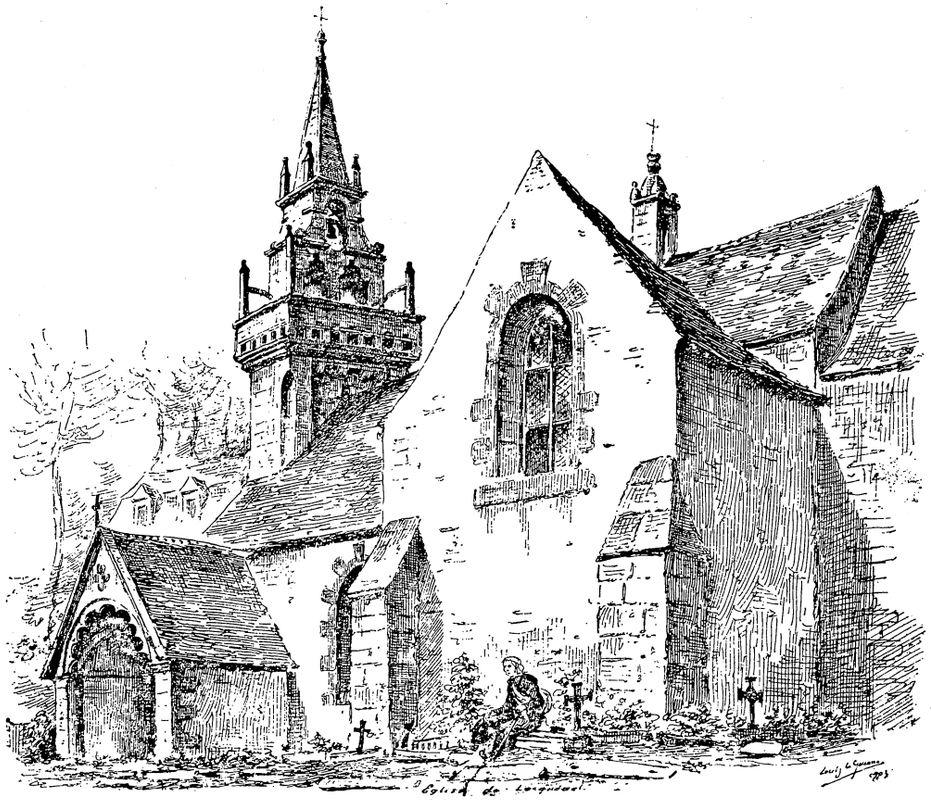
« Quoiqu'il en soit, la nef de Locquénolé, d'un style absolument primitif, se compose de trois arcades de chaque côté, mesurant 2,70 mètres d'ouverture, soutenues par des piles carrées barlongues de 1,80 mètre sur 0,70 mètre d'épaisseur, hautes de 2,50 mètres et portant sur une sorte de tailloir en bec de sifflet des archivoltes à plein-cintre formées de claveaux très petits et réguliers. Ces piles, ces arcades et la maçonnerie pleine qui les surmonte ne manqueraient pas de caractère si elles étaient débarrassées de la chaux et du badigeon qui les couvrent et empêchent absolument de juger de l'appareil ancien.

« Les piles et les arcades du transept et de l'entrée du chœur ont plus de richesses ; ici il y a des colonnettes avec bases moulurées et chapiteaux historiés ; mais quelle sculpture ! c'est l'art dans son enfance, ce sont des ébauches barbares et qui, cependant, ne manquent pas de charme, embryons de volutes et d'enroulements, et sur quatre des chapiteaux des essais de figure humaine empruntées au faire de quelque peuplade du Nord. »

Le maître-autel est surmonté d'un joli retable à tourelles encadrant un tableau de la Sainte-Famille. Au-dessus, *Ecce Homo*, et, au sommet du retable, le Père Eternel ; à gauche, saint Guénolé, en évêque, bénissant ; à droite, un saint cordelier, tenant une croix à la main. Au bas du retable, statuettes de saint Pierre, des quatre Evangélistes et de saint Paul.

La chapelle de gauche, qui dépendait jadis de la seigneurie de Kerriou, contient l'autel et le tableau du Rosaire, surmontés d'un groupe de sainte Anne et de la Vierge. Des deux côtés, les statues de sainte Marthe et de sainte Marguerite foulent aux pieds le dragon.

Dans la chapelle de droite, consacrée au Sacré-Cœur, existe encore l'ancien enfeu des seigneurs de Coatilès, près d'une console armoriée *d'un lion accompagné d'un lambel.* Sur un des côtés de l'autel est une curieuse statue de Vierge-Mère portant sur son bras gauche un goëland qui dévore un poisson. En face de la chaire, grand Christ gothique plein d'expression. La tribune est ornée d'une très intéressante Vierge-Mère du style du XIIIe siècle.



Eglise de Locquénolé

Le lourd clocher de Locquénolé ne date que de 1681, son abside est antérieure de dix ans et les murs extérieurs doivent être de la même époque.

Le jour de l'Ascension, on porte processionnellement un buste et un bras d'argent, plus petits que nature, contenant des fragments assez considérables du *chef* et du bras de saint Guénolé. Ces deux objets d'orfèvrerie paraissent appartenir au XIVe ou au XVIe siècle. Les pèlerins suivent avec piété la procession des reliques pour invoquer le saint patron de la paroisse et lui demandent la guérison de leurs « *douleurs* », en buvant de l'eau de la fontaine sacrée qui coule dans le mur du cimetière.

La croix gothique du cimetière est montée sur un piédestal octogonal de cinq marches. On y voit le Christ crucifié, la Madeleine agenouillée à ses pieds, la Sainte Vierge et saint Jean ; derrière, saint Guénolé, bénissant. Deux anges, formant support, tiennent des écussons où l'on distingue les armes des Kermavan ou Carman, *un écartelé d'un lion et d'une tour portée sur une roue* ; et celles des Le Ny, sieurs de Kerriou, qui blasonnaient : *d'argent à un écu d'azur en abyme, accompagné de sept annelets de gueules en orbe.*

Entre le bourg et la grève, au bord de la nouvelle route de Carantec, les toits élancés du manoir de Keromnès et sa tourelle accolée au mur d'enceinte se dessinent pittoresquement dans le feuillage. Ecuyer René-Marie Gourcun, seigneur de Keromnès, ancien porte-étendard des gardes du roi, ex-colonel de cavalerie et gouverneur de Carhaix, meurt en 1762 à son manoir de Keromnès.

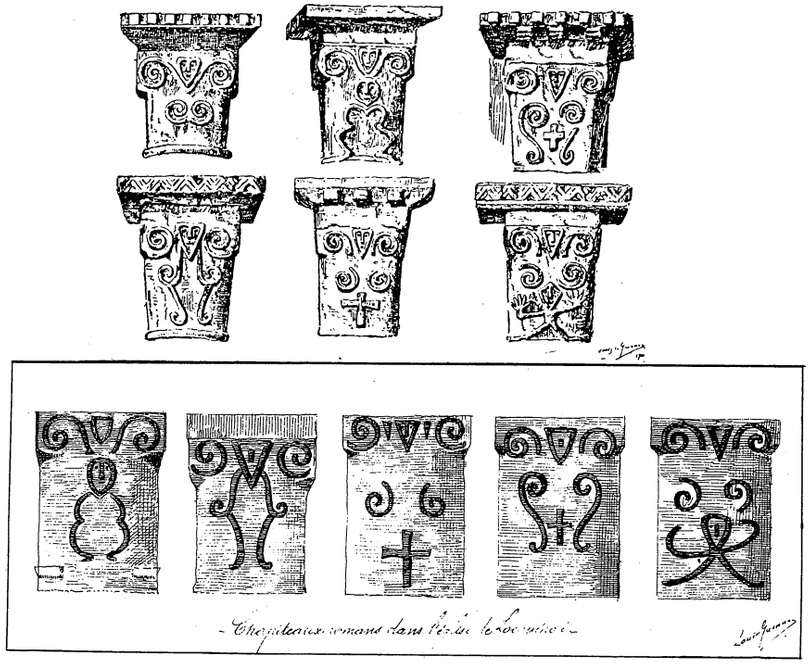
Au nord de la commune, le manoir de Kerriou, bâti sur un tertre dominant la rade, est un long bâtiment du XVIIIe siècle flanqué à gauche d'une aile en retour qui paraît plus ancienne, si l'on en juge par l'arcade de la porte et les meneaux d'une fenêtre. A l'intérieur, on voit sur les murs des traces de grossières peintures. Kerriou a appartenu aux Le Ny et aux Perrot, pour passer aux du Chesny, fondus en 1757 dans Le Gac de Lansalut. Un écusson chargé du *lion* héraldique de cette dernière famille se voit encastré dans la façade d'une maison voisine. Sous la Révolution, le recteur insermenté de Locquénolé, M. Gouffon, fut recueilli et caché à Kerriou par une demoiselle Le Gac de Lansalut, morte en 1803, et dont la pierre tombale se voit, à droite en entrant, sous le porche de l'église de Locquénolé. La mémoire de l'abbé Couffon s'est longtemps conservée dans la paroisse. On l'appelait *Tad an Dansou* (le Père des Danses), parce qu'il surveillait lui-même sur la palue de Keromnès les ébats chorégraphiques de ses ouailles, certain qu'en sa présence tout se passerait convenablement. Au troisième son des vêpres, il conduisait la bande des danseurs à l'église, puis la ramenait sur la grève et restait avec eux jusqu'au soir. A Kerriou, il échappait à toutes les visites domiciliaires en se cachant sous une futaille renversée.

Au hameau du Brûly, sur la route de Morlaix, un bac fait communiquer les pays de Léon et de Tréguier, Locquénolé et Ploujean. L'ancien passeur, le père Alanik était légendaire dans la région, et les cartes postales ont popularisé sa face tannée et ridée de vieux loup de mer, en le montrant dans sa barque, la rame au poing, attendant patiemment qu'on eût besoin de ses services.

Les filles de Locquénolé sont renommées pour leur belle humeur et aussi leur coquetterie :

Merc'hedig, Locquénolé a zo merc'hed a stad (3)

affirme un vieux chanteur breton dans la gwerz qu'il a rimée pour raconter la mésaventure survenue de son temps à certaines jouvencelles de la paroisse qui eurent le tort de croire trop facilement, malgré les sages avis du recteur, aux paroles enjôleuses des marins d'un bateau normand que le mauvais temps avait forcé de relâcher en rade. Quand le vent redevint bon, et que le navire pût repartir, la cruelle vérité se découvrit ; tous les matelots du capitaine *Leblond* étaient déjà mariés, et ne laissèrent en s'éloignant, à leurs *douces* inconsolables, que la promesse de revenir un jour les chercher si, ce qu'à Dieu ne plût, ils avaient le malheur de devenir veufs... ».



(3) — Les jeunes filles de Locquénolé sont de joyeuses filles.

CARANTEC

CARANTEC. — Karantec, en 1434 (4). Cette paroisse, ancienne trêve de Taulé, tire son nom de Karadoc ou Karantec, saint personnage d'Hybernie, maître éminent de saint Ténénan qui fut un des premiers successeurs de saint Pol Aurélien sur le siège de Léon.



(4) — Dans son étude (inachevée) sur les armoiries des communes, L. Le Guennec proposa pour Carantec : Ecartelé au 1 d'argent au château de gueules ; au 2 losangé d'argent et de sable, une coupe couverte d'or en abyme ; au 3 d'argent à la fasce d'azur surmontée d'une merlette de même ; au 4 de gueules à six fleurs de lys d'argent, 3 et 3, au chef de même ; sur le tout d'or au lion morné de sable, à la bande d'hermines brochant.

Les terres à armoiries étaient autrefois nombreuses dans la trêve de Carantec. Aussi ai-je dû choisir presqu'au hasard, et en me souciant surtout de diversité. Le château est La Motte, en breton *Ar Vouden*, village dominant la rade de Morlaix, où j'ai recherché en vain la motte féodale qui a dû laisser son nom à l'endroit. Le losange chargé d'une coupe est Omnès et Le Boutouiller, seigneurs de Keromnès, ancienne maison noble possédée aujourd'hui par la famille de Kermenguy. Ce blason, allié à celui des Boiséon, existe toujours dans le lobe supérieur de la fenêtre du petit oratoire domestique de Keromnès. La fasce du troisième quartier est Kerhallic, vieux manoir dont j'ai donné le dessin et narré la légende dans la *Dépêche*.

Les fleurs de lys du dernier quartier sont Foucquet, seigneur de Cosquerven et de Kervézec, pauvres gentillâtres qui refusèrent cependant, dit-on, au fameux surintendant Foucquet de Vaux de le reconnaître comme parent, malgré tout l'or dont il leur proposait de payer cette complaisance. En tout cas, leurs descendants furent moins irréductibles car, en 1750, un fils d'écuyer, Gabriel-Claude Foucquet, seigneur de Cosquerven, et de dame Denise de Tréanna, eut pour parrain à Carantec — par procuration, il est vrai — le maréchal de Belle-Isle lui-même, petit-fils du surintendant. On sait que ce maréchal avait plus de prétentions

« Devenu évêque, saint Ténénan avait fondé une église en l'honneur de saint Karantec, son maître ; c'est aujourd'hui la paroisse de Carantec, en Léon. Plein d'humilité, le saint prélat s'était fait représenter en petit disciple aux pieds de ce bon maître ; d'où il est arrivé que les statues de saint Carantec ont été depuis accompagnées d'un petit Ténénan. Saint Carantec, en latin Carentocus, ou Caradocus, était connu et honoré, sous ce nom, à Carampton, dans le comté de Sommerset. » (5).

L'ancienne église datait du XVIIe siècle ; en 1863, au cours d'une violente tempête, la nef s'effondra en partie. L'édifice actuel a été construit vers 1875. Son mobilier sort presqu'entièrement des ateliers de Denis Derrien, sculpteur à Saint-Pol-de-Léon. Une belle tribune décorée de panneaux en relief figurant les douze Apôtres a été vendue à Derrien, qui la céda au peintre Yan Dargent pour sa villa de Crec'h-André. Plus récemment, un étranger a payé un prix dérisoire une charmante petite statuette d'argent.

On conserve, à la sacristie, une belle croix processionnelle en argent, de 1,30 mètre de hauteur sur 0,82 mètre de largeur aux croisillons, terminés ainsi que l'extrémité supérieure par des boules à godrons. Dans l'embase, divisée en niches à frontons, séparées par des pilastres, sont les statues des douze Apôtres. Les deux consoles latérales portent celles de la Vierge et de saint Jean. A l'envers de la croix est adossée saint Karantec, en évêque avec mitre, chape et crosse.

Cette croix porte l'inscription suivante :

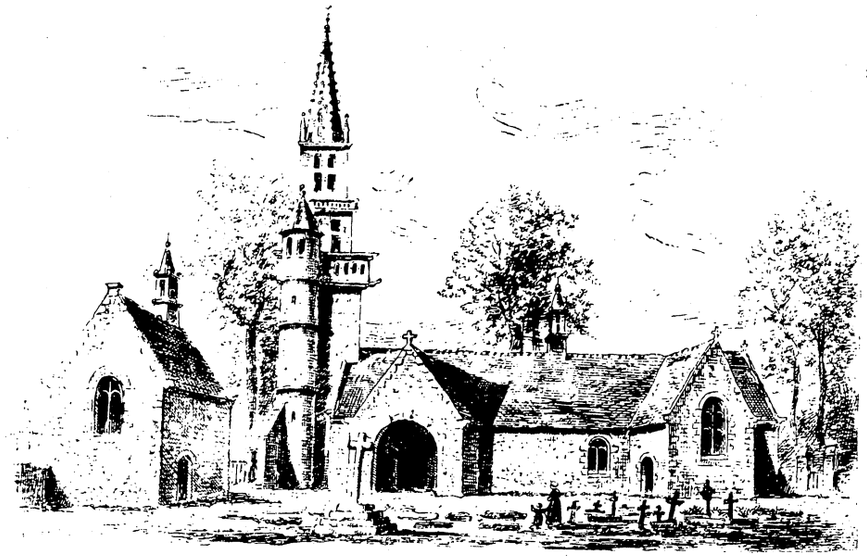
CESTE : CROIX : FVT : FAICTE : POVR : LA : TRAIVE : DE : QVARANTEC : LAN : 1652.

Le bourg est assis sur l'ourlet d'un plateau dominant magnifiquement toute la baie de Saint-Pol-de-Léon. Au-dessous du bourg, le hameau de la Croix, bordant la grève, est devenu beaucoup plus important que le chef-lieu de la commune ; c'est la station balnéaire des Morlaisiens, qui l'ont peuplée de villas et de maisons de campagne. Là est aussi le véritable port de Carantec, qui compte un certain nombre de barques de pêcheurs. On y a

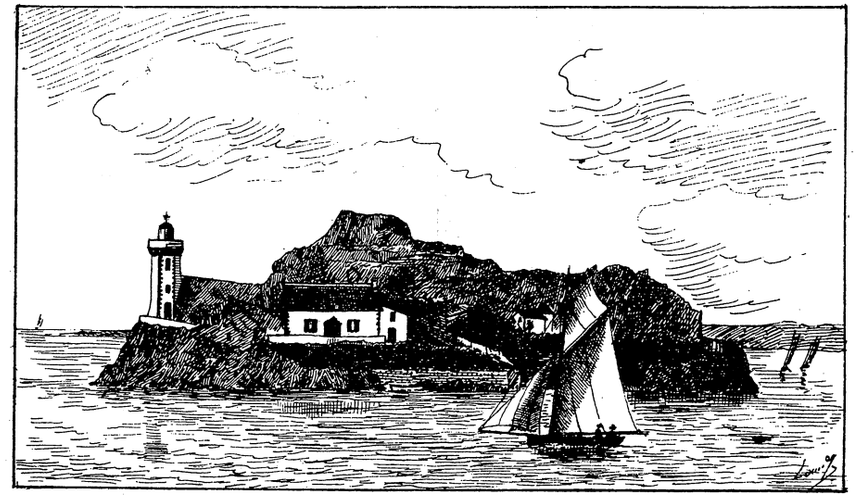
---

que de vrai mérite, et lorsqu'après sa mort il fut inhumé à Saint-Denis, près de la sépulture de Turenne, quelqu'un lui composa cette épitaphe ironique : *Ci-gît le glorieux à côté de la gloire.* D'ailleurs, si le maréchal avait daigné accorder son parrainage, il borna là ses bons procédés à l'égard de ses pseudo-cousins de Bretagne qui, comme nous l'apprend l'abbé Drillet de Penamprat, se sont éteints dans la misère. L'écu placé sur le tout porte le lion de Léon et les hermines placées en bande brochante.

(5) — Note de M. de Kerdanet au bas de la page 509 des *Vies des saints de la Bretagne Armorique*, d'Albert Le Grand.



Ancienne église de Carantec



L'île Louët

construit, en 1890, une estacade de soixante-quinze mètres de longueur, pour faciliter le débarquement des produits de la pêche.

Au nord de la commune, s'allonge vers le large l'île de Callot, surmontée de sa chapelle vénérée, pittoresquement assise sur un morne, ras et nu paysage. Du tertre que surmonte son clocher aigu, noirci par l'action séculaire des éléments, une vue admirable se découvre sur la vaste baie ouverte entre les pointes de Roscoff et de Trégastel ; à l'ouest, la rade *du Paradis*, qui doit peut-être ce joli nom au cadre paisible et verdoyant de ses rivages, au grand Creisker, jetant sur les flots son ombre protectrice ; à l'est, l'entrée de la rade de Morlaix, l'immense mer bleue écumant sur les brisants, battant le pied de tous ces grands rochers jaunâtres, fissurés bizarrement, déchiquetés comme des ruines, autour desquelles glissent légères des barques inclinées sous leur voile rouge, puis les hautes terres de Plouézoc'h, de Plougasnou, le farouche promontoire de Primel, et, bien plus loin, la brumeuse côte de Lannion à demi noyée dans un azur vaporeux.

Albert Le Grand a raconté les circonstances légendaires de la fondation de cette chapelle. D'après lui, le chef danois Corsold, ayant débarqué en 489 dans le pays de Léon, y avait renouvelé pendant longtemps tous les lugubres exploits de ces hommes du Nord qui venaient chercher sur les côtes gallo-romaines richesses et carnage. En 502, le tyern breton Rivallon Murmaczon, récemment arrivé de Grande-Bretagne, s'attaqua aux envahisseurs, les défit en plusieurs rencontres, et les refoula dans l'île nommée plus tard de Callot, où ils avaient établi un camp retranché. Avant de forcer ce dernier refuge, le chef Rivallon promit à la Sainte Vierge, si elle lui accordait la victoire, d'édifier en ce lieu-même une chapelle sous son invocation, puis il attaqua les lignes des Danois, s'empara du camp et massacra les pirates par milliers. La victoire était complète, Rivallon accomplit son vœu en fondant, à l'endroit où s'élevait la tente de Corsold, une chapelle qu'il dédia à Notre-Dame de Puissance (*Virgo Potens*). Les Bretons nommèrent alors l'île *Enez Itron-Varia-ar Galloud*, et, à leur tour, les Français ont traduit librement cette appellation par : île de Notre-Dame *de Callot* ou île de *Callot*.

De nos jours, l'historien Arthur de La Borderie a terriblement endommagé, en la passant au crible de sa sévère critique, la légende de Rivallon et de Corsold. Cette fabuleuse histoire du chef frison Corsold et de sa femme Aletha, dont les noms se rapprochent étrangement de ceux des anciennes villes de Corseul et d'Aleth, a été rapportée pour la première fois par Ingomar, moine de Saint-Méen, dans sa vie de saint Judicaël écrite au début du XI[e] siècle, c'est-à-dire cinq cents ans après la prétendue invasion de

l'Armorique par Corsold, qui, selon lui, aurait dévasté le pays, chassé les habitants et se serait installé à leur place.

Tout ce qu'il semble y avoir lieu de retenir en l'occurence, c'est le fait probable du heurt des émigrants conduits, vers 515 ou 520, par Riwald, chef des rois de la Domnonée britannique, à une bande de pirates danois ou saxons, lors de leur descente sur les côtes armoricaines. Mais si la tradition a transformé cette escarmouche en une grande et glorieuse bataille, rien ne nous empêche de continuer à admettre que la chapelle de Callot a été bâtie pour commémorer le succès remporté par nos ancêtres sur ces cruels pillards qui, non contents de les chasser de leur patrie, venaient encore les traquer dans leur exil.

N'oublions pas ce dernier trait relaté par la tradition locale. Plus tard, les Normands survinrent. Ils s'apprêtaient à débarquer pour piller et détruire le sanctuaire lorsque, soudain, les fougères qui revêtaient la colline se métamorphosèrent en une phalange de guerriers armés de pied en cap, étroitement serrés tout à l'alentour de la chapelle. Epouvantés à cette vue, les Normands hissèrent les voiles de leurs *drakars* et regagnèrent le large sans rien tenter contre la contrée si manifestement protégée du ciel.

Notre-Dame de Callot a toujours été en grande vénération. « Ce lieu saint, écrivait en 1637 le P. Cyrille Le Pennec, est merveilleusement hanté de personnes de condition et de marque et du menu peuple du Haut-Léon et de Tréguier, encore qu'il soit séparé de la grande terre par un sillon de sable et une chaussée nommée *Ar Vale* que la mer couvre à toute marée ». Jadis, les corsaires morlaisiens, en quittant la rade pour courir sus aux navires anglais, saluaient au passage son clocher d'un coup de canon. En 1806, le recteur de Carantec, Nédélec, attestait que les pèlerins, et les marins surtout, avaient continué à visiter la chapelle, même aux temps les plus sombres de la Révolution. A la vue du clocher, les matelots se découvraient, et récitaient l'*Ave Maria* ; à leur départ, ils y faisaient dire des messes et offraient à *Intron Varia Oll Galloudus* (la Toute Puissante) les rubans de leurs chapeaux ; d'autes messes d'actions de grâce y étaient célébrées à leur retour, et plusieurs tableaux d'ex-voto figurant des navires en détresse étaient suspendus aux murailles.

On voit au maître-autel une très belle statue gothique de Vierge-Mère tenant à la main un spectre formé d'une série de petits diadèmes superposés. Sur les autels latéraux, statues de saint Jean Baptiste, de saint Sébastien, de



saint Roch et d'une Vierge-Mère archaïque. La lampe d'argent porte les armoiries de Messire René du Louët, prêtre, qui l'offrit en 1690 (6).

A l'est du bourg, fermant la rade morlaisienne, s'allonge la presqu'île de Penalan, d'où l'on jouit du beau spectacle si varié et si prenant qu'offre cette partie du littoral finistérien. Entre les troncs squameux des sapins s'égrènent, sur les flots l'*Enez-Louet* (Ile Grise) avec son phare, sa maison et son jardinet, la silhouette martiale du château du Taureau flanqué de son donjon, *l'Enez-Du* (l'Ile Noire) qui porte aussi un petit phare, Ricard, Beglem, Vezoul, l'Ile Verte, mille écueils que la vague inonde d'écume ; des balises, des signaux, des tourelles rouges et noires où perchent les cormorans et qui jalonnent les dangeureuses passes de l'entrée de la rade. Au fond du tableau se profilent les roches de la pointe de Primel, la côte de Plougasnou, puis celle de Plouézoc'h, où se devinent les frondaisons du parc de Trodibon et le petit estuaire du Dourdu.

A l'extrémité de cette pointe existe une sorte de caverne peu profonde, sorte d'étroit couloir d'abord à ciel ouvert entre deux parois rocheuses, puis

(6) — Louis Le Guennec. *Notice sur la chapelle de Notre-Dame de Callot.*

se terminant par un réduit obscur. On l'appelle *Toul-ar-Sarpant*. La légende dit que saint Carantec combattit un dragon en cet endroit, et qu'il en vint à bout en le précipitant avec vigueur contre un rocher émergeant des flots. Le monstre s'y heurta si rudement que sa tête hideuse creusa son empreinte, encore visible, dans la pierre.

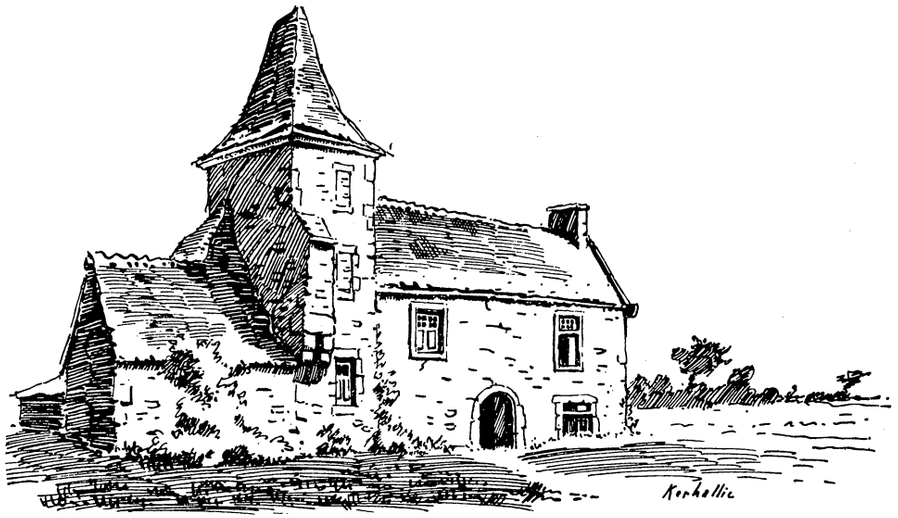
Au fond de l'anse abritée par la pointe de Penalan, le château moderne de Keromnès dresse à travers le feuillage les pointes aiguës de ses pavillons. Cette terre appartenait primitivement à une famille Omnès, dont elle prit le nom. Elle passa ensuite aux Boutouiller, Boiséon, Kergroadez et Salaün de Kermoal. Ces derniers l'ont apportée aux de Kergrist, puis aux de Kermenguy, propriétaires actuels.

La vieille chapelle domestique existe encore avec son vitrail découpé en fleur de lys, qui a conservé un écusson peint aux armes de François de Boiséon et de Françoise Boutouiller sa femme, sieur et dame de Keromnès en 1500. Elle contient les statues de Notre-Dame des Sept-Douleurs, de saint Jean et de saint Sébastien.



Portail du Manoir de Kerangoaguet

Le manoir de Kernagoaguet, sur la route de Morlaix, montre encore un double portail Renaissance, à pilastres corinthiens, une enceinte percée de meurtrières, et les ruines d'une chapelle. Plus loin est le manoir du Fransic, ancienne terre noble des Keranguen et des Poulpiquet, qu'accompagne une chapelle encore entretenue. Sur une hauteur que borde à l'ouest la route de Carantec à Henvic s'élève le vieux manoir de Kerhallic, berceau d'une ancienne famille qui s'armait : *d'argent à la fasce d'azur surmontée d'une malette de même.* La haute tourelle carrée qui lui donnait du caractère a été malheureusement tronquée il y a quelques années. On y montrait une cachette où se tenait pendant la Révolution l'abbé Le Saout, vicaire insermenté de Carantec.



GUICLAN

GUICLAN. — « Cette paroisse est nommée *Ploelan* en 1361-1330-1292. (V. Dom Morice et les pouillés de Tours publiés par Longnon). Il convient de rapprocher *Ploelan* de Plélan en Saint-Malo, paroisse au sujet de laquelle on trouve le texte : « *in plebe quod (*sic*) vocatur Laan* » (Dom Morice. — I. p. 305). Il est donc probable que le mot *Lan* ne désigne pas ici une terre d'église, comme dans les noms de lieux commençant par *Lan* ; c'est l'altération par contraction du nom d'homme *Laian, Laan,* qui se retrouve dans les anciennes cartulaires. » — *J. de La Passardière.*

Convient-il de rappeler les facéties des anciens étymologistes traduisant Guiclan par *guic-klan, Klanv* : (bourg malade), ou par *Guic-Glan* (bourg saint). Ces interprétations fantaisistes qu'on nous débitait doctoralement, n'ont heureusement plus cours aujourd'hui.

L'ancienne église de Guiclan était une jolie construction de style Renaissance. On l'a remplacée par une construction moderne surmontée d'une légère tour gothique qui, planant au-dessus de l'agreste vallon de la Pensez, sur un point culminant, attire les regards de plusieurs lieues à la ronde. De la vieille église, il n'a été conservé que le chevet, formé de trois pignons aigus, garnis de crossettes, percés de fenêtres flamboyantes et le portail latéral, bâti en 1615, mais remanié plus tard, ainsi que le constate une inscription relative à l'adjonction de la chambre des archives :

CESTE : PORTAL : A: ESTE : REMVE : ET : REMIS : LAN : 1668
LORS : FABRICQUES : JEAN : GUEGUEN : ET : PIERRE : ABGRALL :

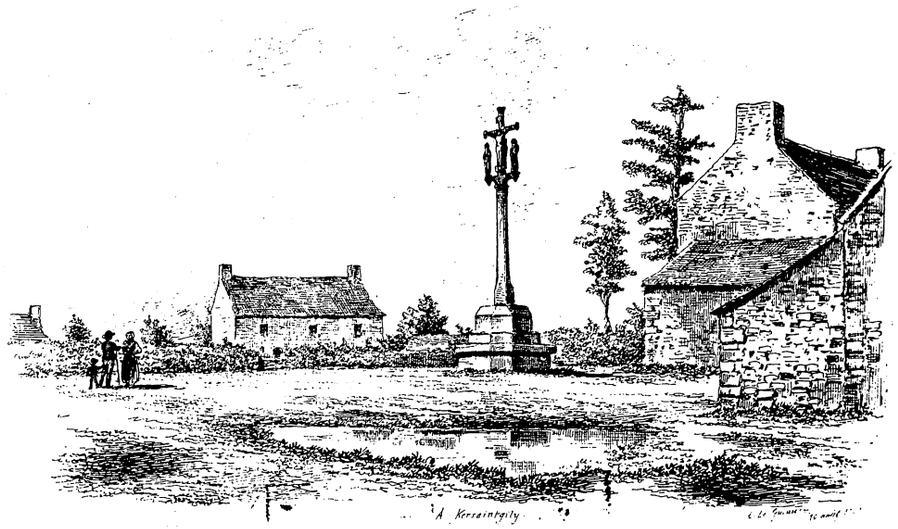
Le porche contenait les statues des douze Apôtres, dont les niches sont vides, et abrite quelques dalles tumulaires arrachées à leurs enfeus lors de la reconstruction. On y distingue les armoiries des Kersauzon *(un fermail)* des Le Scaff de Kergoat (*une croix déchiquetée*) et des Tréfilis : (*un échiqueté avec un bâton brochant*). (7).

A l'intérieur, il faut citer l'autel du Rosaire avec ses quinze médaillons en bas-reliefs et surtout un groupe magnifique du martyre de saint Sébastien ainsi décrit par le chanoine Abgrall dans son *« Architecture Bretonne »*, p. 261 :

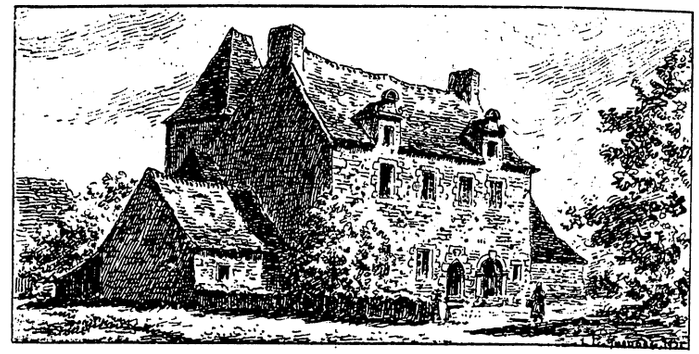
(7) — L'abbé Mathurin Autheuil, recteur de Guiclan à l'époque de la Révolution s'est fait enterrer sous le seuil du porche, afin d'être foulé aux pieds par ses paroissiens, voulant ainsi se punir d'avoir prêté, non le serment à la Constitution civile, mais celui exigé en 1795.

« Saint Sébastien, à moitié couvert par une draperie, est lié à un arbre, dans une attitude très noble, et présente une anatomie absolument classique. A ses pieds, on voit son casque, sa cuirasse, son bouclier et les autres pièces de son armure. Au-dessus de sa tête trois petits anges tiennent une couronne de roses. Des deux côtés, deux archers numides, mouvementés avec une correction étonnante, le percent de leurs flèches. Au-dessous, un bas-relief retrace son supplice final : deux bourreaux, armés de massues, l'écrasent sous leurs coups ». Le rétable de saint Sébastien est un chef-d'œuvre de la sculpture bretonne au début du XVIIIe siècle. Statues de saint Pol Aurélien, accompagné de son dragon, et de sainte Barbe, d'une pose très noble. Au cimetière, croix ancienne avec ange eucharistique.

La terre de Kersauson, située à l'extrémité ouest de la commune, est le berceau d'une très vieille et très noble lignée encore existante, qui produisit tant de branches et se multiplia à un point tel qu'un proverbe léonais disait : *Frappez un buisson, il en sortira un Kersauson.*



A Kersaintgily

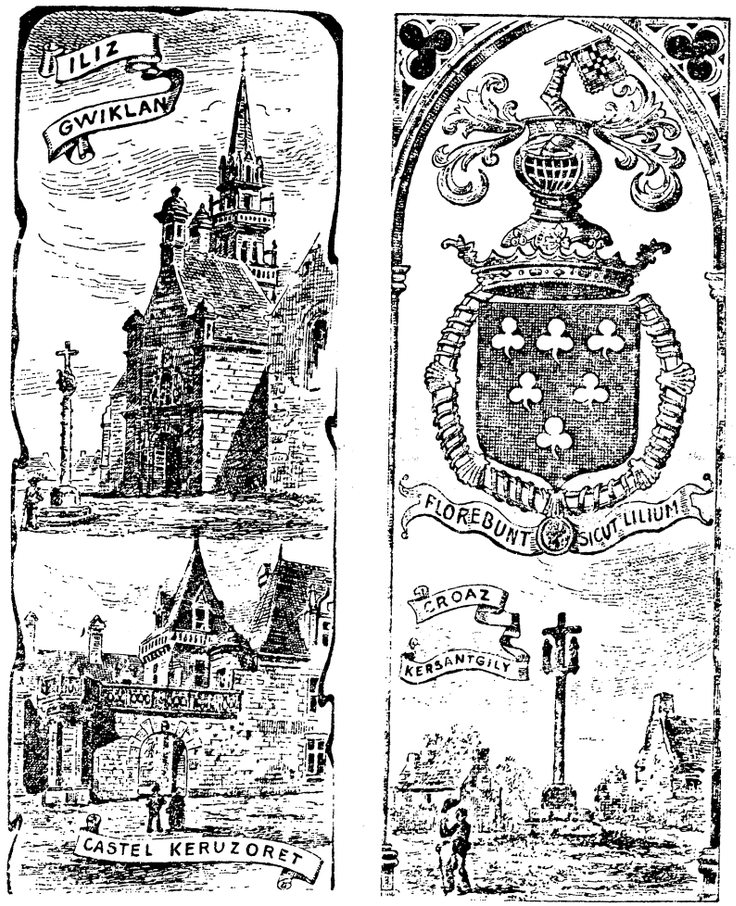


Le manoir de Kerfaven

Elle a produit Robert de Kersauson, croisé en 1248 et Guillaume de Kersauson, évêque de Léon, mort en 1327. A la fin du XIVe siècle, la branche aînée se fondit dans Le Ny, qui relevèrent le nom de Kersauson. Ils continuèrent cette branche jusqu'à la mort, en 1788, de Jean-Jacques-Claude, marquis de Kersauson et de Brézal qui, de son mariage avec Marie-René de Kerampuil, ne laissa que des filles, mariées dans les maisons de Tinténiac et de Montbourcher.

Le manoir de Kersauson, chef-lieu d'un fief de haute et basse justice, qui ressortissait à Landivisiau, n'existe plus ; on voit encore quelques vieux bâtiments, près d'un joli étang actionnant l'antique moulin féodal.

Au nord du bourg passait la voie romaine de Morlaix à Plouguerneau, signalée, au carrefour de la Croix-Rouge, par une vieille croix du XVIe siècle, à personnages, datée de 1577 et timbrée des armes alliées de Yves de Boiséon, seigneur dudit lieu, Kerouzéré, etc. et de sa femme Isabelle de La Boissière, dame de Kermorvan, mariés vers 1560. Le manoir de Kermorvan, passé plus tard aux La Bourdonnaye-Montluc, existe encore en partie sur le penchant d'une colline qui domine la Penzé. L'ancien conventionnel Jacques Quéinnec y est mort en 1817. Non loin est la petite chapelle de Saint-Vizias, sur l'autel duquel on roule les enfants pour les fortifier. On les fait boire d'abord à la fontaine ornée d'une fruste statue du saint que les jeunes mères habillent par reconnaissance. Quand Anatole Le Braz la visita, vers 1895, il ne lui trouva pas moins de cinq bonnets superposés et de la dentelle la plus fine, une chemise de toile neuve et un gracieux manteau de baptême.



Kersaint Gily

Tout au sud de la commune, sur la limite de Guimiliau, est le joli château de Lézérazien, transformé en séminaire pour les missionnaires d'Haïti. Il est accompagné d'une chapelle dédiée à saint Jacques, qui abrite quelques vieux saints. La terre de Lézérazien était possédée vers 1780 par le marquis de Kerouartz, président au Parlement de Bretagne. Plus anciennement, elle avait appartenu à une famille le Seneschal. Le chanoine Peyron a publié, (*Bulletin diocésain*, 1911, pp. 173-180) un curieux mandement du roi Charles VIII relatant les attentats sauvages commis de 1488 à 1493 par le seigneur de Coëtmeur sur la personne, la famille et les biens de Jacques Le Seneschal, sieur de Lézérazien.

A trois kilomètres à l'ouest de Lézérazien, on trouve dans le pittoresque vallon de la Penzé, en face du moulin de Luzec, le rocher de Roc'h Toul, où s'ouvre une caverne ou grotte longue de trente-neuf mètres. Elle a été explorée en 1868-1869 par le docteur Le Hir, de Morlaix, qui y a découvert de nombreux silex taillés. Au lieu voisin de La Haye, il y a des vestiges gallo-romains, jalonnant l'ancienne voie de Saint-Pol au Faou.

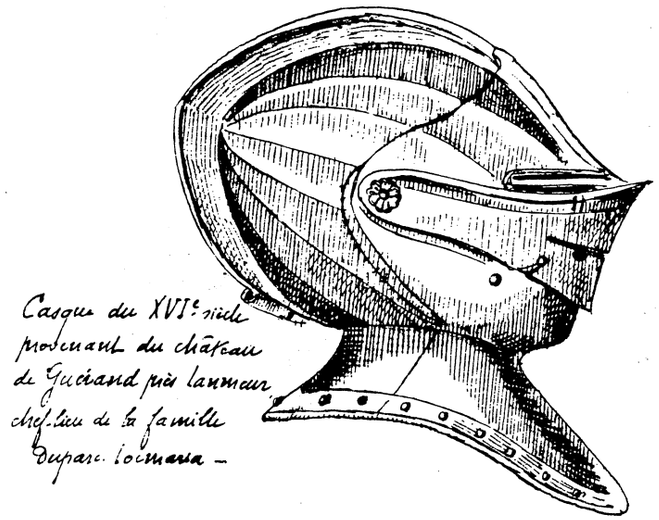
Les chapelles de Saint-Odu et de Saint-Gilles ont disparu. Cette dernière avait donné son nom au manoir de Kersaintgily, berceau, comme Kersauson, d'une antique lignée léonaise qui subsiste de nos jours. De grandes foires, concédées en 1595 par Henri IV à Tanguy, seigneur de Kersauson et de Kersaintgily, se tenaient jadis sur le placître, au carrefour de plusieurs vieux chemins. On y voit encore une croix de 1580, ornée de la statue de saint Gilles « patron des cochons malades ». Plusieurs autres belles croix anciennes s'élèvent dans la commune. Celle de Tréfilis offre l'image de saint Thégonnec avec son bœuf et les armes des Brézal (six besants). La croix de Kerlan, datée de 1642, porte la statue de sainte Catherine, appuyée sur sa roue et son épée.

Des vieux manoirs de Guiclan, on ne peut citer aujourd'hui que Cosquérou, vieux logis du XVe siècle, accosté d'un pavillon carré que flanquait une tourelle ronde ; François de Kerourfil, seigneur du lieu, était en 1497 sénéchal de Lesneven ; Kerdélant, autrefois aux Kerbic, avec un portail gothique surmonté de trois écussons, et Kerfaven, ancienne terre des Penchoadic, décoré de deux lucarnes à fronton et accosté d'une tour carrée.

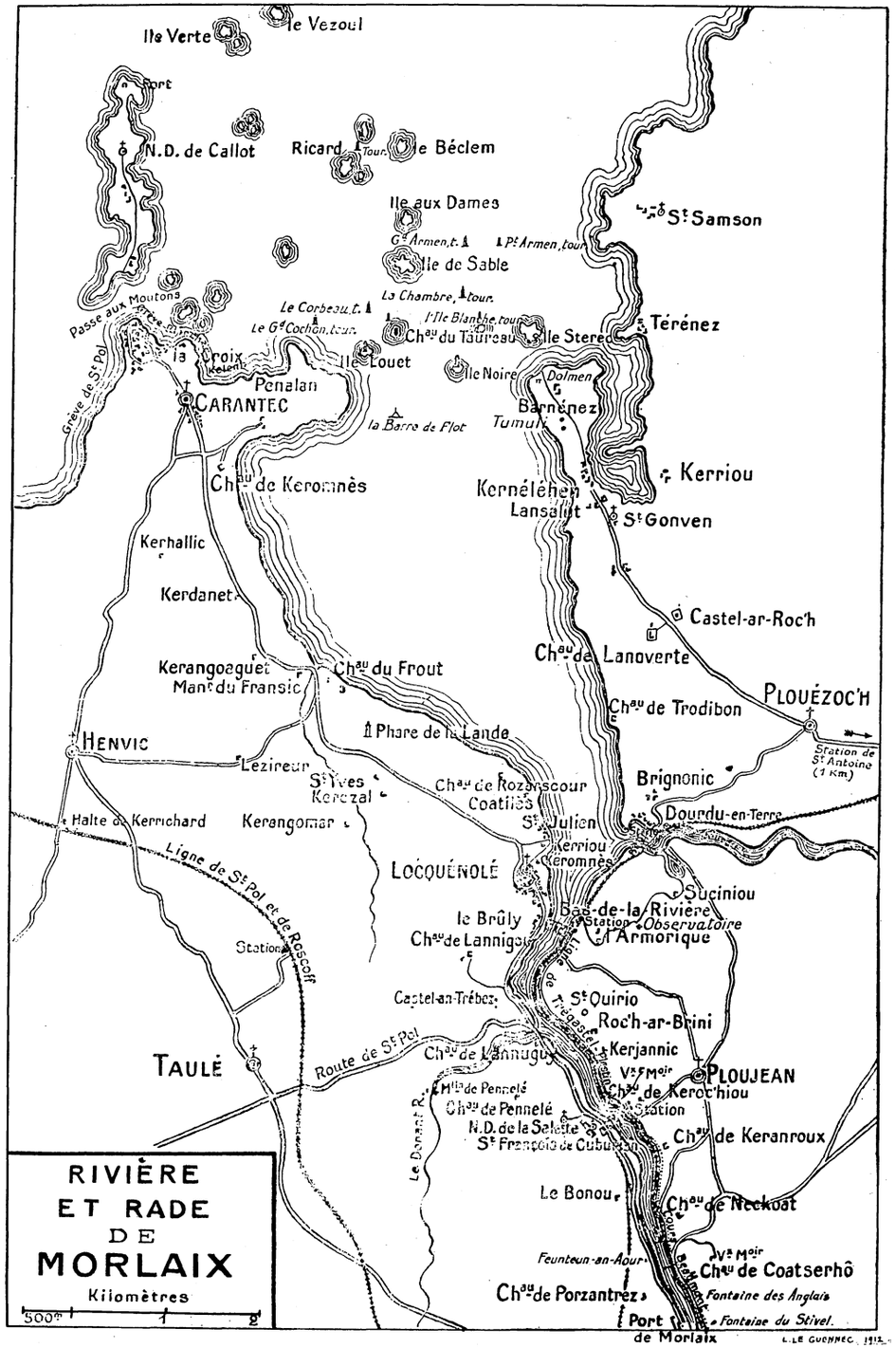
Le manoir reconstruit de Penchoadic a vu naître, au XVe siècle, un personnage assez considérable dans la diplomatie et l'église. Jacques de Penchoadic fut en 1442 ambassadeur en Ecosse pour le duc Jean V, dont le fils, François Ier, l'appela dans son conseil. En 1450, le duc Pierre II le nomma évêque de Saint-Brieuc, mais il ne fut pas consacré et se rendit à Rome où il entra comme auditeur au Conseil de Rote en 1460. Mort deux

ans plus tard, on l'inhuma dans l'église de Saint-Yves des Bretons, sous une pierre tombale, aujourd'hui déposée dans le cloître de Saint-Louis des Français. Cette pierre offre son effigie en demi-relief, et ses armoiries : *un lion accompagné de sept billettes.*

Au hameau de Kergam, une inscription bretonne sur une maison apprend qu'elle fut le lieu de naissance, le 2 février 1599, de Marie-Amice Picard, pieuse fille dont les épreuves extraordinaires nous ont été rapportées par le P. Maunoir. C'était, dit-il, « un martyrologe vivant », en ce sens qu'à chaque fête de saint martyr, elle éprouvait les mêmes souffrances que ce martyr avait endurées. Elle vécut pendant dix années sans autre nourriture que l'Eucharistie. Elle mourut à Saint-Pol le 25 décembre 1652, et sa tombe est toujours en vénération dans la cathédrale.



Casque du XVIe siècle provenant du château de Guéhenno près Lanmeur chef-lieu de la famille Dupare-Locmaria –



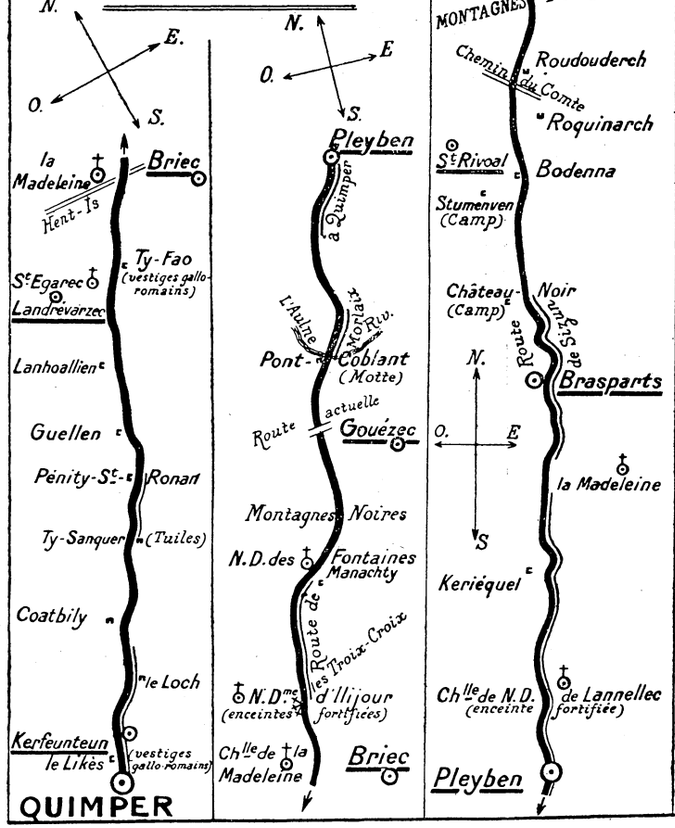
ITINÉRAIRE
DES QUATRE ETAPES
DU "TRO-BREIZ"
ENTRE QUIMPER ET St POL-DE-LÉON

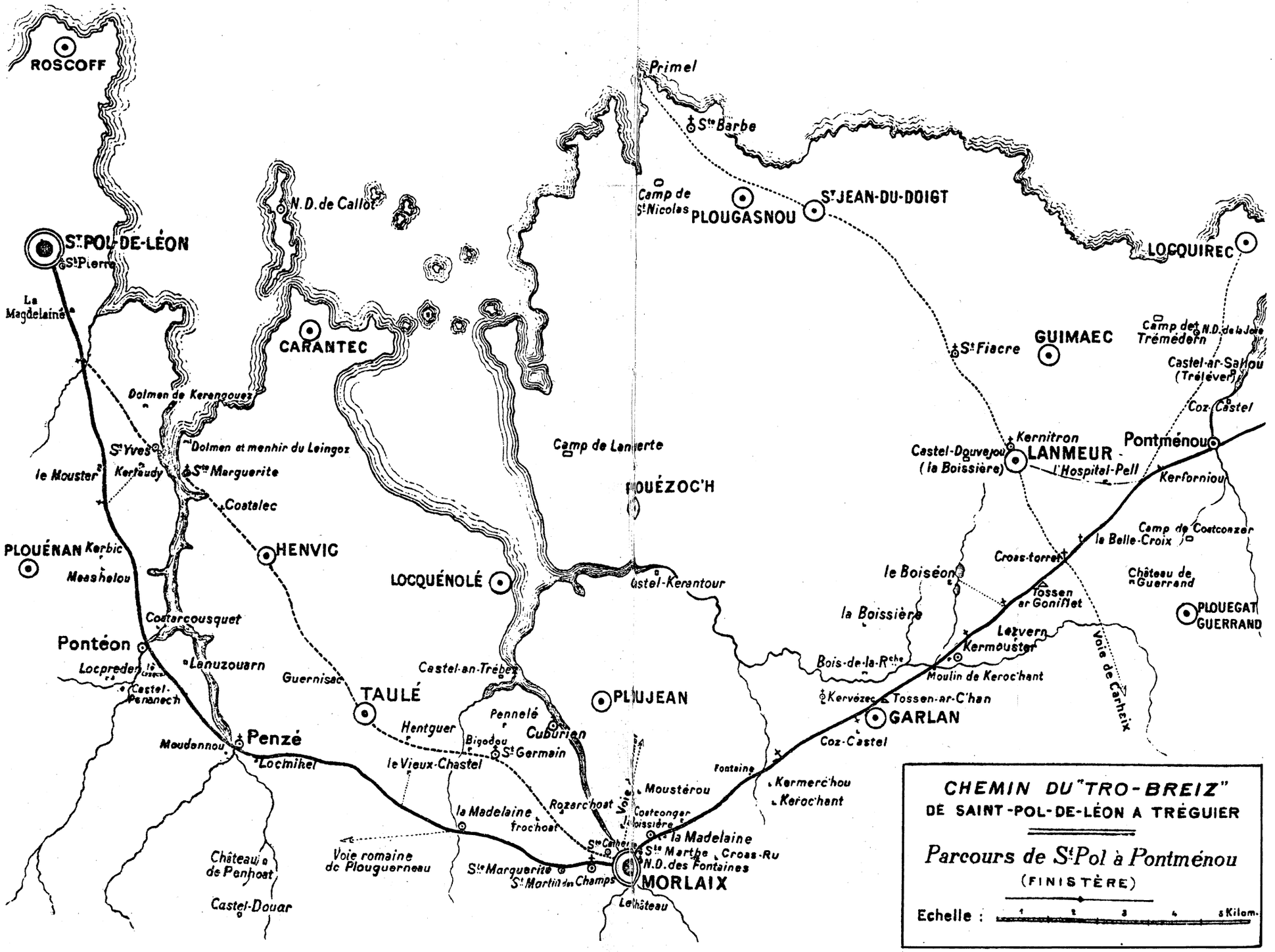
Echelle :

0 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 Kilom.

LÉGENDE

- Taulé - Bourg paroissial
- Chapelle.
- Hameau, lieu-dit.
- Parties de l'ancienne voie transformées en routes modernes





CHEMIN DU "TRO-BREIZ"
DE SAINT-POL-DE-LÉON A TRÉGUIER

Parcours de St Pol à Pontmenou

(FINISTÈRE)

Echelle : 1 2 3 4 5 Kilom.

TABLE DES MATIÈRES

Préface 7

CANTON DE MORLAIX

Morlaix 13
Saint-Martin-des-Champs 51
Sainte-Sève 57
Plourin 59
Ploujean 65

CANTON DE LANMEUR

Lanmeur 75
Plouézoc'h 82
Plougasnou 92
Saint-Jean-du-Doigt 104
Guimaëc 116
Locquirec 122
Plouégat-Guérand 126
Garlan 130

CANTON DE PLOUIGNEAU

Plouigneau 135
Le Ponthou 143
Plouégat-Moysan 146
Botsorhel 150
Guerlesquin 154
Plougonven 158
Lannéanou 168

CANTON DE HUELGOAT

Huelgoat 171
Berrien 175
Bolazec 178
Botmeur 181
La Feuillée 182
Locmaria-Berrien 186
Plouyé 188
Scrignac 190

CANTON DE SAINT-THÉGONNEC

Saint-Thégonnec 197
Loc-Eguiner 205
Plounéour-Ménez 207
Le Cloître-Plourin 212
Pleyber-Christ 216

CANTON DE SIZUN

Sizun 223
Locmélar 228
Commana 229
Saint-Sauveur 234

CANTON DE LANDIVISIAU

Landivisiau 237
Bodilis 240
Plougourvest 243
Saint-Derrien 245
Saint-Servais 246
Plounéventer 249
Lampaul-Guimiliau 255
Guimiliau 261

CANTON DE PLOUESCAT

Plouescat 269
Tréflez 273
Plounévez-Lochrist 276
Lanhouarneau 282
Plougar 287

CANTON DE PLOUZÉVÉDÉ

Plouzévédé 289
Trézilidé 294
Saint-Vougay 297
Plouvorn 303
Tréflaouénan 309
Cléder 313

CANTON DE SAINT-POL-DE-LÉON

Saint-Pol-de-Léon 321
Roscoff 343
Santec 349
L'île de Batz 352
Plouénan 357
Mespaul 362
Plougoulm 366
Sibiril 371

CANTON DE TAULÉ

Taulé 377
Henvic 383
Locquénolé 386
Carantec 391
Guiclan 399

GRAPHE
Le Petit Crenan
22800 QUINTIN

Dépôt légal 4e trimestre 1979

ISBN 2. 901935.02.X